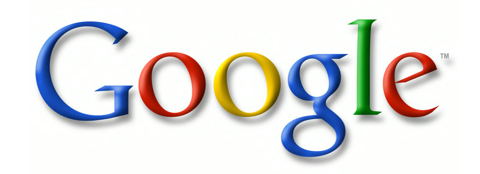
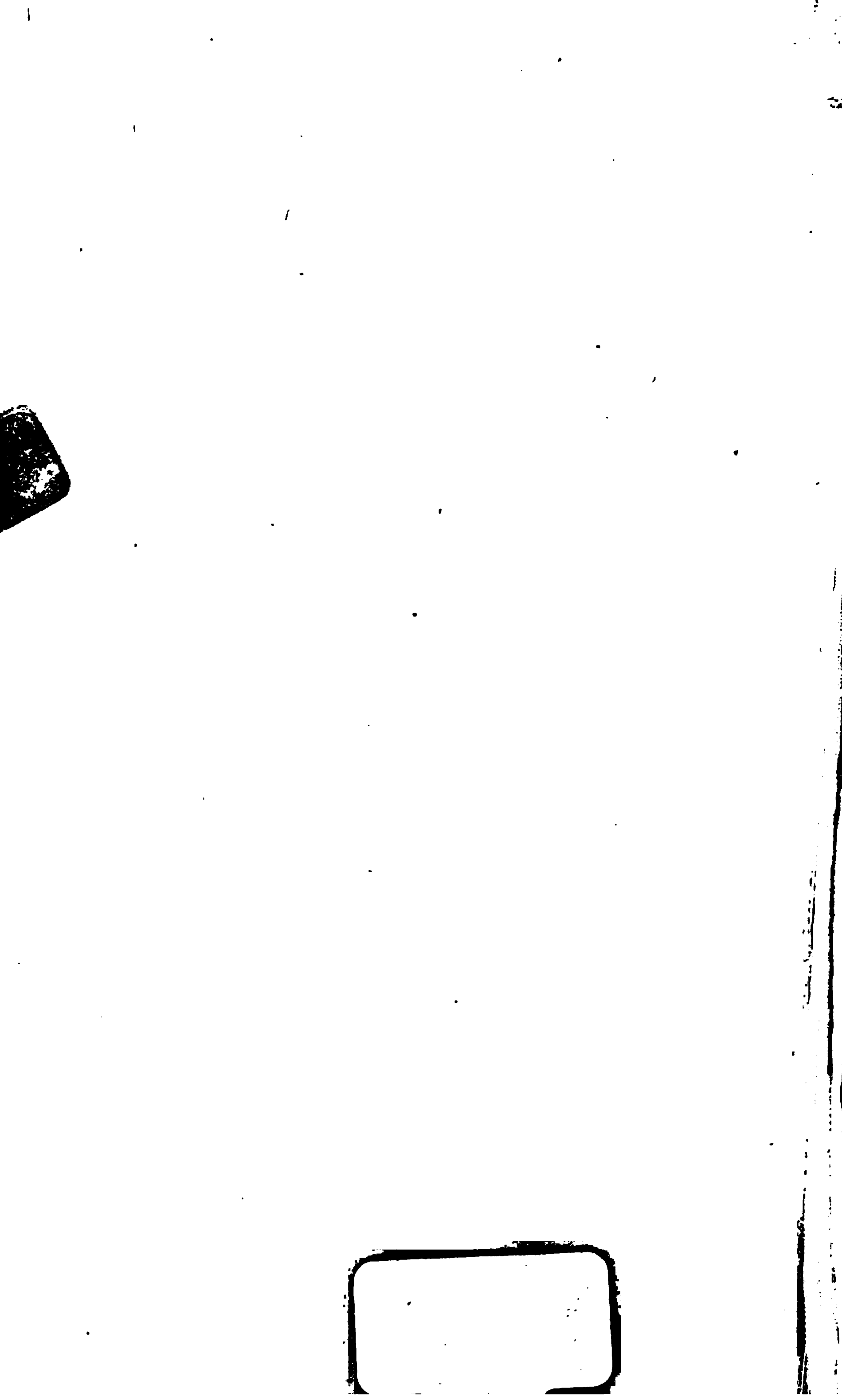






HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE

(1601-1610)

PAR

ISAAC MASSA DE HAARLEM

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LE MS. HOLLANDAIS ORIGINAL DE 1610, AVEC D'AUTRES OPUSCULES SUR LA RUSSIE, ET DES ANNOTATIONS

PAR

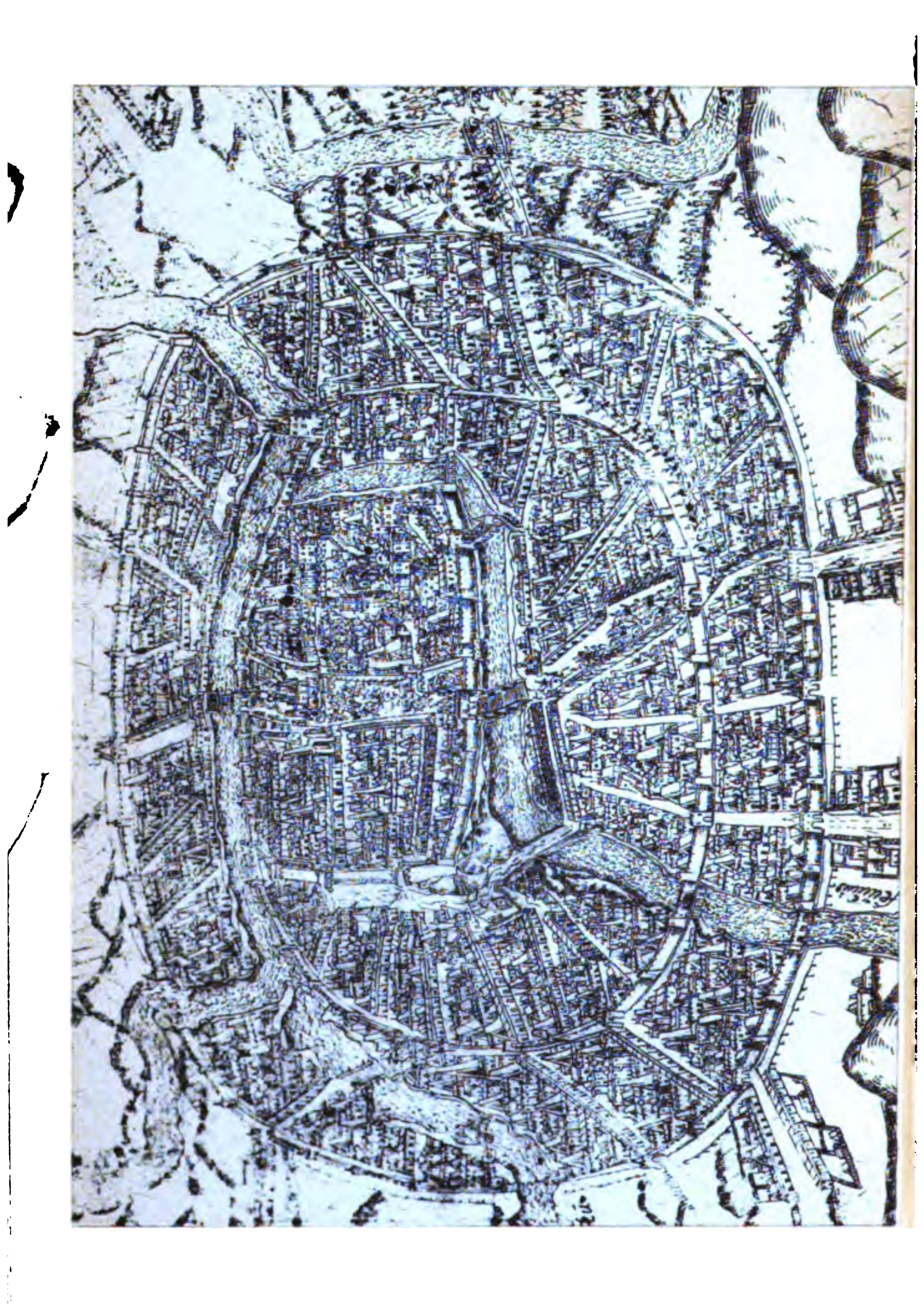
M. LE PRINCE MICHEL OBOLENSKY

ET

M. LE Dr. A. VAN DER LINDE.

TOME II.

BRUXELLES:
FR. J. OLIVIER.
1866.



HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE

(1601-1610)

PAR

ISAAC MASSA DE HAARLEM

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LE MS. HOLLANDAIS ORIGINAL DE 1610, AVEC D'AUTRES OPUSCULES SUR LA RUSSIE, ET DES ANNOTATIONS

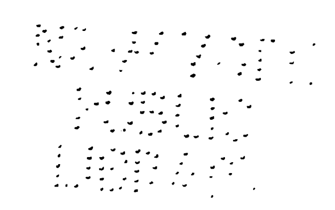
PAR

M. LE PRINCE MICHEL OBOLENSKY

ET

M. LE DR. A. VAN DER LINDE.

TOME II.



BRUXELLES:
FR. J. OLIVIER.
1866.

HISTOIRE DES GUERRES

DE LA

MOSCOVIE.

TOME II.

ÉTUDE

SUR

ISAAC MASSA.

Isaac Massa: tel est le nom de l'auteur de ce document pour l'histoire de Russie que nous publions aujourd'hui pour la première fois.

L'adjonction du nom paternel au nom d'un individu est un usage aussi ancien que le monde et il était si général, dans les Pays-Bas, au 17e siècle, que ce nom ajouté remplaçait souvent le nom de famille lui-même. C'est ainsi que notre auteur est appelé quelquefois tout simplement Isaac Abrahamszoon (ou Abrahamssen), d'où vient enfin Isaac Abrahamszoon Massa (1), nom sous lequel il figure dans une des premières lettres des Etats-Généraux au Tsar de Russie (2). Ce qui nous fait aisément comprendre pourquoi en Russie, il n'est connu que sous ce nom (**Исакъ Абрамовъ Масса**). Pourtant, dans les écrits qui émanent de lui, il signe invariablement Isaac Massa, leçon d'après laquelle on doit rectifier l'orthographe fautive de plusieurs écrivains (3). Dans la souscription de la *Descriptio*, dans la deuxième édition de la *Detectio freti*, dont nous parlerons tout-à-l'heure, il nous apprend lui-même le lieu de sa naissance: il naquit à Haarlem, capitale de la province de la Hollande septentrionale (4). Cependant, on n'a pu découvrir dans les archives de la commune ou de l'église à Haarlem, aucune annotation relative à la naissance ou au baptême de Massa (5). Mais nous avons, heureusement, une donnée propre à déterminer la date de sa naissance. Le portrait de Massa a été peint par le célèbre Frans Hals, qui était également de Haarlem. A. Matham,

qui habitait aussi cette ville, en fit une gravure d'après le tableau. Cette estampe, extraordinairement rare, porte les inscriptions: *Anno* 1635 — *In Cœlis Massa* — *Aetatis suae* 48. M. Fréderic Muller a trouvé, dans un album de cette époque, la devise *In Cœlis Massa* à côté d'un autographe de Massa. Donc, s'il avait atteint l'âge de 48 ans en 1635, il doit être né en 1587.

En présence du mutisme des archives de Haarlem, on pourrait se faire deux questions: Massa était-il juif ou d'origine israëlite, ou appartenait-il à la communion des Mennonites? Je crois pouvoir répondre négativement à toutes les deux.

Quant à la première, je constate que non seulement Massa, mais aussi ses parents, professaient la religion chrétienne. Dans la dédicace au prince Maurice de son Histoire des guerres de Moscovie, il rappelle non seulement qu'il a vu „les grandes tyrannies des Espagnols" mais aussi qu'il les a entendu raconter par ses parents qui „en ont tant souffert et en souffrent encore." Plus loin, il nous apprend qu'il est „d'une maison honorable" d'origine noble, et qu'il appartient à cette race „d'hommes pleins de zèle, qui se sont exilés loin de leurs amis et qui ont tout perdu pour cause de la religion."

Rapprochant ces témoignages de l'accent étranger de son nom, accent qui a déterminé l'historien G. F. Müller lui-même à regarder Massa pour un italien, nous conjecturons qu'il appartenait à une famille noble italienne qui, dès les premiers temps de la Réforme, aurait abandonné le catholicisme, quitté l'Italie et se serait réfugiée dans les Pays-Bas. Cette supposition s'était déjà présentée à l'esprit de M. F. Muller (7) et elle reçoit quelque confirmation des passages que nous avons rapportés.

Mais que penser de la réunion de ces noms juifs Isaac et Abraham? On peut l'expliquer aisément, en songeant qu'on était alors au milieu des sanglantes persécutions du seizième siècle. Le protestantisme était une réaction du christianisme

biblique contre la tradition qui s'était toujours éloignée de plus en plus de la Bible, leur source commune. Dans les jours de sa naissance douloureuse, en rouvrant le livre des saintes Ecritures, il trouva à un haut dégré sa consécration prophétique dans le Vieux Testament. Fondé sur les principes de ce livre sacré, il remit en vigueur les noms, les idées et les préceptes bibliques et, dans cette réaction, il alla si loin, que Luther lui-même voulait remplacer le droit canonique par la législation de Moïse. A cette époque, au milieu d'une violente persécution, un père de famille qui pour sa foi „a quitté ses amis et perdu ses biens „attend la naissance d'un nouveau rejeton: qu'y a-t-il de plus naturel que de le voir donner à cet enfant le nom du „fils de la promesse" et de l'appeler l'Isaac d'un autre Abraham? C'était alors, plus que jamais, le temps de se tourner vers le „Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob."

Mais peut-être Massa était-il mennonite? Pas davantage. Dans sa dédicace au Stadhouder, nous venons de voir qu'il fait des instances pour obtenir un emploi, une fonction, afin „de pouvoir rendre service à la patrie, soit sur terre, soit sur mer." Cette demande ne concorde point avec les principes des vieux mennonites qui tenaient encore, à cette époque, à leur aversion traditionnelle pour toute charge. Mais bien plus: celui qui, connaissant à fond les conceptions dogmatiques qui agitèrent ce fier seizième siècle, voudra lire avec attention *l'Histoire des Guerres*, y découvrira sans grande peine les principes déterminants de l'église réformée, dans les observations morales de Massa. Le regard fixé sur les horreurs qu'il décrit, il parle de la „tolérance et de la volonté de Dieu" avec toute la sévérité et la logique inflexible d'un ultracalviniste. Qu'il n'en parle point avec toute la clarté et avec les distinctions subtiles d'un théologien, nous le concédons pour un instant et cela ne doit pas nous étonner de la part d'un jeune marchand qui habite la Russie. Mais comme au milieu de ce vaste mouvement de la Réforme, les

idées fondamentales, l'esprit dominant des communions particulières se reflètent involontairement dans leurs membres, nous avons des preuves indubitables que Massa professait les principes du Calvinisme ([8]). C'est ainsi que s'explique plus clairement son attachement si vif pour Maurice qu'il regardait non seulement comme un héros à la guerre, mais encore comme un héros de la foi ([9]).

Dès sa jeunesse, Massa fut envoyé par ses parents à Moscou „pour y apprendre le négoce." D'après un autre passage de *l'Histoire sommaire*, il était destiné au commerce de la soie: ce qui nous explique l'importance qu'il attache au commerce persan. Son arrivée en Russie doit avoir eu lieu vers 1600, car l'année suivante, il nous apprend les événements de Moscou, comme témoin oculaire. Il nous dit expressément qu'il y demeura *huit ans*, et pendant ce temps, il enregistra tout ce qu'il vit et tout ce qu'il apprit de remarquable concernant les événements qui se passaient en Russie. Mais la triste situation des affaires commerciales, le danger d'un plus long séjour dans cet empire, parmi les troubles qui y régnaient et qui mirent même sa vie en péril, l'obligèrent à quitter le pays.

La période historique que Massa eut l'occasion de décrire appartient à la partie la plus tragique de l'histoire de Russie. Après s'être courbée, pendant de longues et effroyables années, sous le joug sanglant d'un monstre, Ivan le Terrible, cet empire avait pu respirer quelques instants sous le règne du bon mais faible Fédor Ivanovitch, quand tout à coup on voit fondre sur lui, avec une incroyable rapidité, une série incessante de désastres. On voit d'abord un tigre ombrageux fouiller les entrailles de la Russie, pour en faire couler à flots le sang le plus noble; puis la majesté du trône s'obscurcir au point de ne conserver qu'une ombre de son éclat; un tartare rusé, Boris Godounoff, homme d'état sans conscience mais habile, se fait l'assassin de l'héritier légitime d'un trône sur lequel il s'assied lui-même, après l'avoir conquis par le meurtre, la fraude et l'hypocrisie: du haut de ce siége, il est

témoin des calamités indescriptibles dont une famine sans exemple couvrit le pays déjà si fortement éprouvé; plus tard, un imposteur — ou une dupe — eut à son tour la chance de se saisir de la couronne, pour la perdre bientôt dans un bain de sang; enfin, pour terminer ce drame lugubre, une série d'aventuriers se disputent le pouvoir avec acharnement. Entre tous les épisodes de l'histoire du monde, il n'en est point qui soient plus marqués de sang et de larmes, que l'histoire de Russie de la fin du seizième et du commencement du dix septième siècle.

Massa a été témoin oculaire de la plupart des événements qu'il décrit avec tant de naturel et de simplicité. Il a *vu* les horreurs de la famine (1602), l'entrée solennelle et peu après, l'enterrement du duc Jean de Danemark; il a *vu* l'ambassade de la Hanse (1603), le retour des soldats d'une des expéditions en Géorgie, l'envoyé autrichien venu à Moscou en 1604, les partisans du premier des faux Démétrius qui furent emmenés captifs dans la capitale en 1605; le somptueux cortège de Marine, la fiancée de Dmitri et les noces sanglantes qui suivirent peu après (1606); il vit même le cadavre du tsar assassiné et les artifices auxquels on eut recours pour prouver au peuple que Démétrius n'était plus en vie.

C'est ainsi que prit naissance *L'histoire sommaire de l'origine et du commencement des guerres et des troubles de ce temps en Moscovie, sous le règne de divers souverains, jusqu'en l'année* 1610 (par Isaac Massa *de Haarlem*). Nous devons nous abstenir ici d'un examen critique détaillé de ces mémoires: il trouvera sa place dans les notes que nous avons jointes au texte et il aura, pour premier résultat, une comparaison de l'ouvrage avec les documents contemporains qui sont la source de l'histoire de Russie à cette époque. L'exactitude, la véracité de Massa seront, de cette manière, mises hors de doute. Nous ferons seulement remarquer que le témoignage de Massa acquiert une importance plus haute encore quand nous songeons que, pendant son séjour en Russie, il

eut des relations avec la cour, et que poussé par son esprit d'observation, il rechercha l'amitié de „quelques nobles et secrétaires." Libre de toute passion politique qui aurait pu le détourner d'une intelligence impartiale des événements, n'appartenant point à une nation, dont l'antipathie pour les Russes l'eût conduit involontairement à peindre de couleurs sombres les hommes et les choses; étant d'un âge où l'on est encore exempt de préjugés, dans la fleur de la jeunesse, alors que les impressions sont les plus vives et les plus spontanées, parlant *de visu*, et, quand il doit recourir au témoignage d'autrui, ayant recours à des personnes qui se trouvaient au coeur des événements; doué, enfin, d'un caractère religieux et moral, inséparable de l'amour de la vérité, Massa réunissait en lui toutes les qualités qui devaient faire de lui un historien véridique. Son ouvrage est désormais indispensable pour l'histoire du faux Démétrius.

La traduction de ces mémoires en langue française offrait d'assez sérieux obstacles. Ecrits par un homme qui se dit lui-même étranger aux lettres, ils rapportent les faits sans leur donner toujours l'ordre logique; les phrases sont incorrectes, souvent obscures, les repétitions sont fréquentes, il n'y a aucune recherche de style. L'ensemble ne se distingue que par une grande sincérité. Il n'était pas aisé de rendre dans une autre langue et sous une forme présentable, ces naïves annotations du marchand hollandais et nous avons hésité sur le système à suivre dans notre version. Enfin, nous avons essayé de suivre le texte dans sa forme originale, sans nous permettre des remaniements: si l'élégance a pu y perdre, la fidélité y a gagné. Nous ne garantissons point, cependant, d'avoir toujours compris le sens exact de l'auteur: en maint endroit la phrase est douteuse, et l'orthographe fautive. Nous ne sommes pas certains, surtout, d'avoir partout restitué exactement les noms propres, presque toujours défigurés dans l'original. En un mot, nous demandons au lecteur beaucoup d'indulgence pour un travail dont la difficulté

ne peut-être appréciée que par ceux à qui la langue néerlandaise est familière.

Les matériaux que Massa avait recueillis à Moscou furent seulement mis en œuvre à son retour dans sa patrie, c'est-à-dire en 1610 ou 1611: (20) il dédia son travail au prince Maurice et lui en offrit même le manuscrit (21). Le désir qu'il manifeste, dans la dédicace, d'être employé au service de l'état, ce désir ne fut pas exaucé, du moins dans les premières années. Le temps n'était pas venu de faire profiter la patrie de la grande expérience de Massa et surtout de sa connaissance des affaires, du commerce et de la langue de la Russie. Cela ne pourrait avoir eu lieu que lorsque des relations plus directes se fussent établies entre ce pays et la République des Provinces-Unies, et ces relations ne commencèrent qu'en 1614. Il résulte de la dédicace de *l'Histoire sommaire* que Massa, outre les événements rapportés dans son manuscrit, avait encore à communiquer au Prince „la description des côtes du Cathay et le récit des voyages qu'il avait faits en ce pays par ordre des souverains moscovites." Il aime mieux les „raconter" au prince; ce qui prouve qu'en ce moment-là, il n'avait pas encore donné à ses notes la forme d'un écrit terminé. Ne voyant pas s'accomplir son vœu: „d'être utile à son pays, comme l'ont été Heemskerk et tant d'autres", il dispose ses matériaux et exécute sa description; et ce qu'il en a publié à la hâte, est de telle importance pour la Russie qu'Adelung n'hésite point à appeler Massa „un savant géographe hollandais" (22).

Sa connaissance de la géographie du Nord donna même lieu à une circonstance remarquable: en 1612, il fut invité par Le Maire à faire partie d'une nouvelle expédition envoyée à la recherche d'un chemin vers les Indes par le Nord.

Massa, cependant, déclina cette offre. C'est dans l'édition latine de la *Detectio freti*, de 1612, qu'il raconte le plus amplement ce fait: „Dans le détroit de la Nouvelle Zemble règne le froid le plus intense, il ne faut donc point s'étonner

de ce que, par suite du peu de largeur de ce passage, il s'y amoncelle des montagnes de glace qui s'élèvent à la hauteur de 60, ou au moins de 50 pieds, ainsi que l'ont mesuré dans ces dernières années ceux qui y ont été envoyés par Isaac Le Maire sur un petit vaisseau. Le Maire souhaitait que je fisse partie de ce voyage, mais il le souhaita en vain; car je sais très bien et je puis démontrer que ce passage par le Nord n'est pas ouvert et que tous ceux qui veulent le chercher échoueront dans leur tentative, à moins qu'ils ne s'y prennent d'une autre manière." On le voit, Massa prit part, en quelque sorte, à la polémique sur la possibilité ou l'impossibilité d'un passage par le Nord; une question, qui dans ce temps-là, agitait vivement les esprits. Il n'est pas sans intérêt de connaître les preuves auxquelles il vient de faire allusion: elles sont mentionnées dans l'édition néerlandaise de sa *Description des pays de Sibérie*, etc.; et il les y expose longuement. Ses arguments sont en quelques points vraiment puérils.

Voici ses propres paroles:

„Il est à regretter que les Hollandais ne puissent réussir à y arriver par le Waygats, mais ils ne savent pas comment accomplir ce projet, car ce n'est pas en cent fois qu'ils pourraient y faire passer des vaisseaux. Si jamais ils veulent faire une exploration complète de ces pays, il faut qu'ils y séjournent pendant deux ou trois années, aux environs de l'île de Waygats ou de la Petchora, où ils obtiendraient de bons ports et des concessions de terre. De là, ils expédieraient des équipages montés sur des barques comme le font les Russes, avec lesquels ils noueraient des rapports d'amitié et dont ils apprendraient facilement les routes à suivre. C'est ainsi que l'on fera la découverte de beaux pays, îles et terres-fermes. Cependant, on peut douter si, aux environs de la Chine, l'Amérique n'est pas attachée aux autres parties du globe par un isthme, comme l'Afrique est reliée à l'Asie près de la Mer Rouge. La chose n'est pas impossible; en effet, d'où sait-on qu'il y a un passage, sinon de quelques écrits

païens dans lesquels on trouve qu'il se fit là, jadis, une séparation violente, fait qu'ils appuient de plusieurs arguments. S'il y a un passage, il doit être fort étroit; sinon il serait impossible, je l'ai déjà fait entendre, que les hommes fussent venus en Amérique, attendu qu' Adam a été créé en Asie, et qu'on ne lit nulle part dans la sainte Ecriture qu'il y ait eu, avant le Déluge, des barques ou des vaisseaux. Et chacun sait, d'ailleurs, qu'il n'y a qu'un seul monde et qu'il ne peut y avoir des créatures originaires de divers pays, puisque toutes sont sorties du paradis terrestre, etc. On me demandera peut-être comment les hommes se sont dispersés de tous côtés dans les îles: à mon avis, cette dispersion a eu lieu après le Déluge. C'est ainsi qu'ils sont arrivés en Amérique dont on n'est séparé, comme on sait, que par un détroit; or, un détroit semblable peut exister aussi entre l'Asie et l'Amérique, malgré l'opinion fortement soutenue par quelques uns, qu'il y a entre ces deux parties du monde une grande mer large de plus de cent milles."

Des juges compétents ont formellement reconnu les mérites de Massa en ce qui concerne la géographie de la Russie, et en plus d'une occasion, ils ont été appréciés à leur valeur. Nous ne pouvons pas, dans cette esquisse de sa vie, omettre de jeter un coup-d'oeil sur ce qu'il a fait à cet égard, nous le pouvons d'autant moins, qu'à défaut d'autres sources, c'est exclusivement à ces travaux littéraires que nous devons recourir pour connaître ses mérites.

Pendant les années de sa jeunesse qu'il passa à Moscou, il s'occupa avec zèle à recueillir les renseignements des voyageurs russes sur la Sibérie, un pays qui, au commencement du 17e siècle, était bien peu connu encore et qui, à cause de son éloignement, n'apparaissait à l'esprit des curieux que sous une forme mystérieuse. Mais il était impossible alors à une critique sévère de contrôler ces renseignements par des comparaisons ou des vérifications scrupuleuses: il ne faut donc pas s'étonner si l'élément fabuleux ne fait pas dé-

faut dans ceux que Massa recueillit. On peut, il est vrai, l'éliminer de ses récits avec la plus grande facilité, et ce qui reste après cela, conservera toujours sa valeur pour la connaissance de la Russie. Car, sans aucun doute, il n'a puisé qu'à des sources pures. C'est à un homme qui, sous le règne de Boris Godounoff, avait pris part à une expédition en Sibérie, que Massa dut la faveur d'être mis en possession d'une esquisse et de détails importants sur ces pays nouvellement découverts, et dont l'annexion successive recula d'une manière si considérable les frontières septentrionales de la Russie. Dans les écrits dont nous allons parler, Massa lui même nous fait connaître les peines qu'il fallait se donner, à cette époque, pour obtenir des Russes de semblables renseignements: Haec sunt quae maximo studio, resciscere potui, in Urbe ipsa Moscua, de coloniis ductis in maximam regionem Siberiae, cum adjacentibus Tartaris, Scyticisque nationibus: plura non licuit inquirere, imo difficile fuit, haec quae retuli impetrare ab aliis, cum Russis maxime displiceat, si exteris secreta Regni innotescant." Ou pour nous servir des termes plus explicites de l'édition néerlandaise. „Je décrirai, pour autant qu'il m'est possible, le chemin pour aller de Russie en ce pays (en Sibérie), mais je dois dire qu'il ne m'a pas été donné d'en apprendre davantage. Ce que je sais, je l'ai recueilli avec la plus grande peine et je le dois à l'amitié de quelques personnes de la cour de Moscou, qui, pour l'affection qu'elles me portaient, me confièrent ces renseignements après avoir hésité bien longtemps avant de me les donner. Il pouvait leur en coûter la vie; car le peuple russe est extrêmement défiant et ne peut supporter que l'on découvre les secrets de son pays." Les résultats de ses recherches actives et de ses instances auprès de ses amis moscovites furent consignés par Massa dans un ouvrage qui porte pour titre:

Beschryvinghe van der Samoyeden landt in Tartarien. Nieulijcks onder 't ghebiedt der Moscoviten gebracht. Wt de Russche tale overgheset, Anno 1609. *Met een verhael van*

de opsoeckingh ende ontdeckinghe van de nieuwe deurgang ofte straet int Noordwesten na de Rycken van China ende Cathay. Ende een Memoriael, gepresenteert aan den Coningh van Spaengien, belanghende de ontdeckinge ende ghelegh entheyt van 't Land ghenaemt Australia Incognita. t' Amsterdam by Hessel Gerritsz. Boeckvercooper, opt Water, in de Pascaert, Anno 1612.

Ce petit livre, qui est devenu d'une excessive rareté, comprend 40 pages, petit in 4°. et 3 cartes, savoir:

1° une carte du globe offrant les diverses découvertes dont il est fait mention dans le texte;

2° *Tabula navtica* qua repraesentantur orae maritimae meatus, ac freta, noviter a H. Hudsono Anglo ad Caurum supra Novam Franciam indagata. Cette carte a été gravée en Angleterre, car elle porte les armes royales anglaises et donne en anglais les dénominations géographiques.

3° *Caerte van 't Noorderste Russen, Samojeden, ende Tingoesen landt: alsoo dat van de Russen afghetekent en door Isaac Massa vertaelt is.*

Ces deux dernières cartes ont chacune au verso deux pages de texte: celui de la *Tabula nautica* comprend un récit succinct de la découverte du détroit de Hudson. Dans la deuxième édition de l'ouvrage, qui parut dans la même année, ces textes ont été augmentés et transportés dans le corps même du livre, ce qui explique la modification que subit le titre qui, dans cette édition latine, est ainsi conçu:

Descriptio ac delineatio Geographica Detectionis Freti sive, Transitus ad Occasum, supra terras Americanas, in Chinam atq; Japonum ducturi, recens investigati ab M. Henrico Hudsono Anglo. Item, Narratio Ser^mo^*. Regi Hispaniae facta, super tractu, in quinta Orbis terrarum parte, cui Australiae Incognitae nomen est, recens detecto, per Capitaneum Petrum Ferdinandez de Quir. Unà cum descriptione terrae Samoiedarum et Tingoesiorum, in Tartaria ad Ortum Freti Waygats sitae, nuperq; Imperio Moscovitarum subac-*

tae. Amsterodami Ex Officina Hesselij Gerardi. Anno 1612.

Une nouvelle édition de cet ouvrage avait été proposée déjà en 1842 à l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg, par P. A. von Baer, et approuvée par ce corps savant; mais elle n'eut pas lieu. Aujourd'hui le projet a été réalisé.

Quoique dans cet écrit il n'y ait qu'une très minime partie de consacrée aux découvertes maritimes dans le Nord (25), il a retenu le nom de Traité d'Hudson, à cause de la mention de ce nom dans le titre et parce que le voyage de ce navigateur en occupe les premières pages. Une troisième édition, tout-à-fait remaniée et accompagnée d'un texte latin, parut en 1613.

Dans la reproduction que nous avons faite de ce petit ouvrage, nous avons suivi cette édition parce que c'est celle à laquelle l'auteur mit la dernière main pour perfectionner son travail. La carte s'y trouve augmentée. En 1614, L. Hulsius traduisit en allemand la première édition latine et en fit la douzième partie de sa collection de voyages *Schiffarth.... gegen Nord-Osten* etc. Cette traduction parut de nouveau en 1627. On y trouve une réduction de la carte de Massa.

Cette carte que le Dr. Hamel qualifie de „très intéressante" et qu' Adelung cite comme la plus remarquable des cartes de la Russie, publiées par Massa, cette carte fut originairement exécutée à Moscou, avec les noms en russe. Voici ce qu'il nous raconte à ce sujet dans la *Detectio freti*: „Vivebat tum temporis in Moscovia amici mei frater, qui his detectionibus comes fuerat, is tabulam quandam, ex fratris jam defuncti ore exceptam et a se delineatam nobis tradidit, ipse vero fretum Waygatz penetraverat omniumque locorum usque ad Obi gnarus est, qui vero situs regionum ultrâ flumen, cognouit ex aliis. Est sola haec quam damus tabella rudis duntaxat illius orae delineatis maritimae, eamque magnâ molestiâ mihi comparavi, si vero resciscerent illi quorum interest, actum esset de Moschi illius vita, nomen ideo illius non prodimus". Cette carte fut exécutée probablement entre les an-

nées 1604 et 1608, et évidemment après l'année 1601, car elle mentionne sous le nom de ville de Tasoff („Tasoofs stad") la ville de Tasovski gorod qui fut fondée en cette année sur la rive orientale du Tas. Après avoir été gravée conformément au dessin venu de Moscou, on y ajouta plus tard les contours de la côte occidentale de Novaja Zemlja et de Matvejeva Zemlja, d'après les cartes hollandaises dressées à la suite des voyages de Barentsz. En dehors des deux éditions susdites de la *Detectio freti*, cette carte se trouve encore dans *l'India Orientalis* de de Bry, *Francfort* 1613, mais sur une échelle un peu plus petite. Les noms hollandais y sont latinisés, ce qui a donné lieu à de grosses erreurs. A cause de son extrême rareté, on en a fait de notre temps, des reproductions en lithographie. La première apparait dans la nouvelle édition anglaise des Voyages de Gerrit de Veer en 1594, 1595 et 1596, publiée par Charles T. Beke, Londres 1853. Une autre, sur vieux papier de Hollande a été exécutée par les soins de M. Fréd. Muller et fait partie de son intéressant recueil intitulé: *Collection des huit planches et cartes, avec leurs variantes, qui se trouvent dans les deux éditions latines très rares du livre de Massa: Detectio freti. Amst.* 1612, 1613.

Ce qu'il y a de plus essentiel dans la carte de Massa a été ep or té par Hessel Gerritsz. dans la grande carte latine de 1614: *Tabula Russiae desumpta ex autographo, quod delineandum curauit Feodor, filius Tzaris Boris, desumta, et ad fluuios Dwinam, Zuchanam, aliaque loca, quantum ex tabulis et notitiis ad nos delatis fieri potuit, amplificata ac M. D. Tzari Michaeli Feodrowitsch... dedicata ab Hesselo Gerardo* M. DC. XIIII. (dans le grand atlas de Blaeu II. 1667). Adelung fait, sur cette carte, la notice suivante: Boris Godounoff l'avait fait commencer déjà en 1599, mais, par suite des troubles intérieurs, elle ne put être achevée ni sous son règne ni sous celui de son fils Féodor Borissowitch, et nous ignorons comment elle vint entre les mains de Gerritsz.

pour être publiée (28). Dans la note citée plus haut, M. Fr. Muller émet la supposition que Massa pourrait bien être l'éditeur de cette carte: cette supposition ne nous semble point hasardée. Il parait que lors de la publication de cette carte, Massa se trouvait encore dans sa patrie; car il résulte de l'addition postérieure du chiffre I dans le millésime, que la carte devait paraître déjà en MDCXIII. Cette conjecture devient presque une certitude, si l'on observe que la refonte de la troisième édition de la *Detectio freti* qui parut la même année, chez le même éditeur, n'a positivement pas eu lieu sans que l'auteur n'y fût présent en personne. Nous connaissons déjà les actives recherches de Massa, les relations qu'il avait à Moscou et qu'il y entretint, sa carte du nord transportée sur l'autre (de sorte qu'à Moscou on aurait déjà pu s'apercevoir que la carte russe de la Sibérie, si inconnue encore, avait déjà pris le chemin de la Hollande); toutes ces circonstances réunies doivent nous conduire à supposer que Massa a du moins servi d'intermédiaire à cette édition ou qu'il a mis la main à la nouvelle confection de la carte. Sa compétence dans ce travail apparait d'autant mieux, quand, avec Adelung, on relève les autres cartes que Massa avait, déjà auparavant, consacrées à la Russie. La carte de 1614 fut, plus tard, redressée par Nicolas Visscher (Piscator) qui la publia en 1631, augmentée et corrigée d'après les meilleures sources et surtout d'après les journaux des navigateurs hollandais, car, selon la note du N°. 1081 dans le *Catalogue des cartes géographiques ..... de la Bibliothèque* du Prince Alexandre Labanoff de Rostoff (Paris, F. Didot, 1823), „les bords de la mer Blanche et le cours de la Dwina sont les parties les plus soignées." Cependant, pas plus qu' Adelung, nous ne sommes en état de lever tous les doutes émis par la critique de von Baer dans le travail déjà cité: „Woher kommt es z. B." demande-t-il à la fin, „dass die Karten, welche Massa unter eigenem Namen herausgab, und die in den meisten ältern holländischen Atlanten sich befinden, nicht unbedeutend

von der Karte abweichen, welche Hessel Gerard mit seinem Namen bezeichnet hat? In der letztern ist z. B. die Configuration der Weissen Meeres ganz falsch und der Onega-See von auffallend kleinem Umfange, hat einen mächtigen ausfluss in das Weisse Meer, dessen die Древняя Идрографіа eben so wenig gedenkt, als er in der Wirklichkeit besteht. Hat Massa etwa in seinen späteren Karten neue Beobachtungen eingetragen?" Cela pourrait être par ses relations avec la Russie. En tous cas, en dehors de l'hypothèse proposée, ce sera toujours une question très difficile à résoudre, que celle de savoir comment la carte de l'empire russe est parvenue à Hessel Gerritsz.

Voici les cartes concernant la Russie qui ont été composées par Massa.

Russiae, alias Moscovia dictae, partes septentrionalis et orientalis auctore Isaaco Massa. Amstelod. apud Joh. et Corn. Blaeu (1609). Russie septentrionale, de la Mer glaciale à la ville de Kazan et vers l'orient jusqu'au fleuve Yenissey. Cette carte se trouve dans les atlas de Blaeu, de Nic. Visscher, de Schenk, de Moses Pitt, de Jansson, de Hondius, etc. D'après Witsen, la carte suivante appartient également à l'année 1609: *Russiae, vulgo Moscovia, pars australis auct. Is. Massa. Amst. Joan. et Corn. Blaeu.* Au Nord, elle commence à la ville de Vologda et se termine au Sud avec la mer d'Azoff. De l'occident à l'orient, elle embrasse les contrées entre le Dnieper et le Volga.

Tabula septentrionalis Russiae, quemadmodum ex ab universali Russia separata et descripta est ab Is. Massa. C'est probablement la même carte que celle de la *Description du pays des Samoyèdes*, etc. Entre la Nouvelle Zemble et le détroit de Waygats, on lit cette note: Hic cum aestu maris transitus patet alias locus est aridus.

Tabula geographica partis Europae et Asiae quae septentrionem spectans. Edita 1610. Se trouve aussi dans Nic. Witsen: *Noord- en Oost-Tartarije.*

Novissima Russiae tabula auct. Is. Massa. Amst. sumptibus Joannis Janssonii, 1612, dans les recueils de Gérard Valk, Pierre Schenk et dans la première partie de l'atlas anglais de Moses Pitt. Outre la Russie, cette carte comprend aussi la Suède, la Norvège, le Danemark, la côte du Holstein, le Mecklembourg, la Poméranie, la Russie, la Livonie et la Lithuanie.

La topographie même de l'empire Russe a été enrichie par Massa d'un plan très ample de la vieille capitale, plan de dimension beaucoup plus grande que celui qui se trouve dans un des coins de la carte de 1614 avec cette inscription: Moscua ad archetypum Feodori Borissowitsi. Ce n'est pas sans peine que Massa réussit à se procurer ce document remarquable qui représente la ville de Moscou à l'époque du siége de 1605. Il faut lire dans son œuvre capitale la page où il raconte d'une manière si naïve comment il parvint à se procurer ce dessin (pages 165—167 de la traduction).

Après avoir donné cette nomenclature complète des œuvres de Massa, la question surgit de savoir si ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer l'écrit suivant, dont un des très rares exemplaires connus fait partie de la collection de brochures, nommée la *Bibliotheca Duncaniana*, qui se trouve à la Bibliothèque royale de la Haye: *La légende de la vie et de la mort de Demetrius dernier Grand Duc de Moscovie, traduicte nouvellement l'an* 1606. *A Amsterdam, chez Corneille Nicolas.* in 8° (29).

M. Fréd. Muller disait déjà dans sa Bibliographie Néerlando-russe (p. 107): »Le titre de *La Légende* porte: *Nouvellement tradui*: c'est apparemment du hollandais, mais l'original n'est pas connu non plus que l'auteur. Au premier abord, il me sembla que c'était Is. Massa; un profond connaisseur de cette littérature m'a cependant déclaré que cette conjecture est mal fondée". Un autre écrit *hollandais* fut opposé, en cette même année 1606 à la *Légende*, il est intitulé: *Warachtige ende eygentlycke Beschryvinge van de Won-*

derbare ende seer gedenckweerdighe geschiedenissen die in Moscovia zyn voorgevallen, in 4°. de 12 pages non chiffrées (30). Avant de discuter d'une manière précise si la conjecture de M. Muller est fondée ou non, consultons les opinions d'autres écrivains.

L'importance de la *Légende* pour l'histoire du faux Dmitri porta le prince Michel Obolensky à en publier une réimpression littérale sous ce titre: *La légende de la vie et de la mort de Démétrius l'imposteur, connu sous les noms de Grickka Otrepief, Samosvanetz, Rastriga ou Ljedmitri. Imprimé à Amsterdam en* 1606. *Réimprimé en* 1839. *Moscou, imprimerie de l'Institut Lazareff.*

Cette nouvelle édition ne fut point mise dans le commerce et n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. L'éditeur y ajouta la préface suivante:

„Sous le titre de *La légende de la vie et de la mort de Démétrius* parut, en 1606, à Amsterdam, la traduction d'une lettre qu'à cette époque écrivit de la Russie un marchand étranger, témoin de la mort de Démétrius l'Imposteur. Ce marchand était sans doute de nation allemande, car il dit, page 17: „„La boucherie en eut esté d'autant plus grande, sans encor l'évident danger *où nous autres marchands Allemands* et de toutes nations estrangeres eussions esté precipités."" L'auteur de cette lettre ne serait-il pas Simon Mentchou, dont il est fait mention n°. 10, page 79, dans *les réponses que firent les ambassadeurs lithuaniens aux boïards de Moscou en* 1608, réponses qui se trouvent consignées dans mon Codex Diplomaticus ou Recueil de diplomes et d'autres actes historiques (Исторический Сборникъ К. М. Оболенскаго). Quoi qu'il en soit, ces nouvelles contemporaines, communiquées par un témoin oculaire des événements qui ensanglantèrent l'année 1605, sont faites pour exciter vivement notre curiosité. L'historiographe N. M. Karamzine cite cette brochure dans plusieurs passages du tome XII de son Histoire de Russie.

Ce récit, imprimé à Amsterdam, étant devenu une des plus grandes raretés bibliographiques, je l'ai fait récinprimer, et je l'offre aujourd'hui au jugement des lecteurs sous la même forme qu'il parut en 1606. Loin d'y faire le moindre changement, la moindre correction à l'orthographe, j'y ai laissé toutes les fautes typographiques qui se trouvent dans l'original.

Démétrius l'Imposteur est resté jusqu'à ce moment un personnage énigmatique pour notre histoire; par conséquent tout ce qui peut concourir à répandre un nouveau jour sur sa vie, est pour nous de la plus haute importanee. Il est maintenant de notoriété publique qu'il fut, non Grégoire Otrépieff, mais quelque autre personnage. Pendant mon séjour à Varsovie, en 1831, lorsque je servais dans le Gouvernement Provisoire de la Pologne, je parvins à me procurer un manuscript contemporain, sous le titre: *Instruction des Jésuites à Démétrius sur la manière dont il doit régner.* Je ferai imprimer ce manuscrit, si j'en obtiens la permission. Quiconque en prendra connaissance sera convaincu, que Démétrius, fruit de la politique des Jésuites, fut élevé dans la croyance qu'il était le vrai tzarévitch. D'ailleurs toute sa vie, toute sa conduite prouvent cette croyance, et même lorsque personne ne voulut plus croire qu'il fût le vrai Démétrius, lui seul resta inébranlable dans cette conviction qu'il ne perdit pas même à sa mort.

Un des principaux rôles *du drame de ce faux tzarévitch* fut celui de Léon Sapéga, chancelier du Grand-Duché de Lithuanie. Ce seigneur, né calviniste, mais converti au Catholicisme par le célèbre Scarga, devint l'exécuteur le plus zélé des projets des Jésuites. Le pape Clément VII, pour lui en marquer sa reconnaissance, lui donna une croix et offrit à sa femme une rose d'or d'un très-haut prix. Il n'est pas douteux, que Léon Sapéga, pendant son séjour à Moscou, en qualité d'ambassadeur à la cour de Boris Godounoff, n'ait formé parmi les fiers boïards russes, qu'indignait la puissance illégitime de Godounoff, un fort parti voué à la Po-

logne. Le chef de ce parti fut le célèbre secrétaire d'état Athanase Vlassieff, qui entretenait une correspondance suivie avec Léon Sapéga.

Ce qui prouve que ce dernier fut un des principaux moteurs des entreprises de la Pologne contre la Russie, c'est qu'à l'époque où tous les projets ambitieux de la Pologne pour l'assujettissement de la Russie eurent échoué, c'est-à-dire, après la paix de Dévoulino en 1619, Lipsky, chancelier du royaume de Pologne, accusa solennellement, en pleine diète, Sapéga d'avoir été le principal auteur de ces folles entreprises, dont les résultats, onéreux pour la Pologne, ne lui donnèrent qu'une paix désavantageuse. Sapéga protesta vainement contre ces accusations en écrivant l'histoire de Grichka Otrépieff; ses contemporains n'y ajoutèrent aucune foi. Le brouillon de ces *protestations*, écrits de la main même de Sapéga, est entre mes mains et paraîtra incessamment dans mon Codex Diplomaticus. Après avoir fait mention des manuscrits que je possède, je ne puis passer sous silence d'autres objets précieux qui appartiennent également à l'époque de Démétrius l'Imposteur.

1. Le portrait original du Prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarsky se trouve à St. Pétersbourg chez Madame la Princesse Repnine-Volkonsky avec les portraits des Princes Obolensky-Repnine.

2. Trois tableaux contemporains qui représentent: l'entrée à Moscou du voïévode de Sendomir Youry Mnichek; l'entrée solennelle de Marine Mnichek au Kremlin; le couronnement de Démétrius l'Imposteur, se trouvent dans l'Hermitage Impérial de St. Pétersbourg" (1).

---

(1) L'édition de 1689 comprend encore les figures suivantes:

1. Le portrait d'Athanase Vlassieff.

2. Une monnaie d'or de Démétrius l'imposteur.

3. Le sceau et deux signatures de Démétrius l'Imposteur. L'une en Polonais, l'autre en Russe sont tirées d'un rescrit de Démétrius, daté de Sambor et adressé à Youri Mnichek, voïévode de Sendomir. Il y est question: du don fait à ce seigneur d'un million de florins de Pologne à l'occasion de l'avénement

Le prince Obolensky était donc d'avis que l'auteur de la légende était allemand. Cette opinion a été adoptée également par Adelung dans son article: *Der Verfasser der Legende des Demetrius* (31) où il parle aussi d'un „texte original allemand, quoi qu'on ne sache point s'il a jamais été imprimé." S'il n'y avait pas, pour dénier à Massa la paternité de cet ouvrage, d'autre argument à faire valoir que cette seule expression: *nous autres marchands allemands*, la difficulté serait bien facile à lever. Il se présente ici une autre circonstance tout à fait inconnue aux deux écrivains que nous avons nommés. C'est celle-ci. En 1607 parut à Londres: *The Reporte of a bloudie and terrible Massacre in the City of Moscou, with the fearefull and tragicall and of Demetrius the last Duke, before him raigning at this present. At London Printed by Val. Scins, for Samuel Macham, and Mathew Cooke, and are to be sold at their shop in Paules Churchyard, at the signe of the Tigershead* 1607, in 4°.,

---

de Démétrius au trône de Russie; de son mariage avec Marine, la fille du voïévode Mnichek, et de la cession à perpétuité à elle faite des principautés de Novgorod et de Pskoff avec l'autorisation d'y pratiquer librement le culte catholique. Ce rescrit porte la date du 25 Mai 1604.

4. Le grand sceau de l'état et la signature latine de Démétrius, tirés d'une lettre patente à Mnichek, voïévode de Sendomir. Démétrius apprend à ce voïévode que ces affaires vont bien et qu'il lui envoie deux cent mille florins par le secrétaire Jean Boutchinsky, en qui il le prie d'avoir pleine confiance. Cette lettre est du 5 Novembre 1605.

5. Le cachet et la signature latine de Démétrius apposés à une instruction donnée par l'Imposteur au secrétaire Jean Boutchinsky, envoyé au voïévode Youri Mnichek pour lui rendre compte d'affaires concernant Marine Mnichek, sa fiancée. Novembre 1605.

6. Le sceau moyen de l'état apposé à une lettre adressée par Démétrius aux prêtres et aux diacres de la communion grecque, desservant la cathédrale de Lvoff, sous l'invocation de l'assomption de la Vierge. Il leur envoie des peaux de martre zibéline de la valeur de trois cents roubles, pour leur donner la facilité d'achever la construction de cette église. Février 1606.

7. Les armes et la signature, en polonais, de Marine Mnichek, tirées d'une lettre qu'elle écrivit à son père le voïévode de Sendomir Youri Mnichek. Elle lui demande ce qu'il fait, quelle est la situation des affaires de la Russie à la cour de Pologne; elle l'informe qu'on empêche les Polonais de prendre part à la guerre; elle parle des batailles qui se sont livrées sous les murs de Mos- [illegible] avoue le dénuement complet où elle se trouve. 28 Mars 1609.

(14 ff. non chiffrés). L'unique exemplaire connu se trouve au British Muséum à Londres. Cette pièce est une traduction littérale de la *Légende* et l'on se demande maintenant si le texte *original* d'après lequel elle a été faite, est un texte hollandais ou un texte allemand. Nous pensons que c'est un texte hollandais. Le passage de la page 17 de la Légende, que vient de citer le prince Obolensky, est reproduit dans le *Reporte* (fol. 7 recto) en ces termes: but the slaughter and butchery had beene so much the greater, besides the evident daunger, whereto *we Dutch merchants*, and of all other strange nations should have runne into."

A un autre endroit où, dans la *Légende*, il est encore question de certains marchands allemands bien déterminés (32), le *Reporte* s'exprime cette fois d'une autre manière: „These *Alemayne* merchants." Le traducteur anglais a donc parfaitement tenu compte de la différence qu'il y a entre le mot *Dutch* (qui désigne proprement les *hollandais*, quoique ceux-ci employassent indistinctement le mot *duitschers* pour dire les hollandais et les allemands), et le mot *allemagne* (aujourd'hui *German*); partout ailleurs il se sert du mot *alemayne* pour désigner les allemands proprement dits, par exemple, en parlant de la garde du corps de Dmitri, des hallebardiers, etc. Dans le dernier passage cité, l'auteur se distingue clairement des marchands allemands (33). Il en résulte que le traducteur anglais n'a suivi ni le texte français (34), ni un texte allemand.

Il n'a donc pu suivre qu'un texte hollandais et c'est ce qui devient le plus probable, si l'on fait attention à ce fait que la Légende a paru en Hollande et qu'on lui opposa une réfutation écrite en hollandais et émanant sans doute de quelque adhérent de Dmitri. Après avoir, par ces éclaircissements, levé la seule difficulté qui empêchât d'attribuer la légende à un auteur hollandais, il nous reste à établir une comparaison critique entre le récit de la *Légende* et celui de Massa, pour essayer de déterminer si celui-ci ne serait pas l'auteur de la

Légende. Nous n'avons pas cru que l'on pouvait faire dépendre la publication de la Légende de la recherche des rapports que Massa a eu avec elle. Etant l'œuvre d'un témoin impartial, elle est, dans tous les cas, un document important pour la connaissance des événements que Massa a décrits d'une manière plus ample. La comparaison que nous allons faire nous dispense de revenir sur la Légende dans nos annotations historiques sur l'ouvrage de Massa. En recueillant les voix des divers témoins étrangers dont les mémoires sur l'époque de Dmitri ont vu le jour ou paraissent en ce moment (Peyerle, Bussov, Margeret, Petréjus, Paterson, etc.), et en les confrontant avec les sources russes, il est possible d'arriver à une connaissance certaine des événements de ce temps.

Nous commençons notre recherche sur cette triple question:

Y a-t-il entre le récit de Massa et la Légende de remarquables points de concordance? Y a-t-il des faits rapportés ou passés sous silence par l'une des deux relations, qui démontrent qu'elles sont dues au même auteur? Y a-t-il des passages où elles se contredisent manifestement? De la réponse à ces questions il nous sera facile de conclure.

La concordance entre l'ouvrage de Massa et la Légende se manifeste dans les passages suivants, dans lesquels elle se dessine parfois en traits d'une grande finesse.

1. Légende, page 4.	Massa, page 129 et 140 (*).
„Et cedit Prince ſon fils par preſomption alla au devant d'elle, l'accompaignãt du coſté de ſon charriot touſiours la teſte deſcouuerte & a pied ſans jamais monter	„Lors de sa rentrée à Moscou, quand elle fut arrivée aux portes de la ville, Démétrius descendit de cheval, avec toute sa suite de seigneurs, et il marcha avec eux, à

(*) Le premier chiffre indique la page de l'édition originale, le second celui de notre traduction.

a cheval, jusques a ce qu' ils entrerent dans le chasteau la ou ladite mere pretendue entra en vn autre monastere des principaux."

côté de la voiture, tête nue, jusqu'à sa demeure, au grand étonnement de toute la population."

2. Lég. p. 5.

„Cestuy Demetrius ne tarda gueres long temps, ains se feit couronner le 21. dudit mois, combien que les Empereurs de la Russie avoyent accoustumé de remettre ceste inauguration jusques au premier de Septembre, qui est lors qu'ils commencent a conter leur nouvel an" (*).

Massa, p. 129 et 140.

„Puis il fit commencer les préparatifs de son couronnement. Quoique, selon la coutume moscovite, cette cérémonie ne pût se faire qu'au premier Septembre, il désira qu'elle eût lieu avant cette date, ce qui parut fort étrange à un grand nombre de personnes."

3. Lég. p. 5.

„Il avoit entour de sa personne une garde de quelques hallebardiers Allemands, qu'il a mené avec soy de Pologne. Mais d'autant que cela n'estoit point la coustume & maniere de faire des autres Princes residans dans la ville &c.

Massa, p. 136 et 148.

„Tout cet appareil parut fort extraordinaire aux yeux des Moscovites. Accoutumés à voir sortir leurs Tsars, avec une simple garde de mousquetaires moscovites, ils ne comprenaient point pourquoi Démétrius devait ajouter encore cette garde étrangère &c."

(*) „Die Legende setzet den 21. Junius für den Krönungs-Tag an, und machet dabey eine ganz ungegründete Anmerkung, als ob sonst die Krönungen nur den 1. September zu geschehen pflegen." Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, V : 287 (*).

4. Lég. p. 6.	Massa p. 170 et 183.
„Quant a ſa perſonne il [Dmitry] tenoit fort biē ſa grandeur: C'estoit vn homme de mediocre ſtature, de coleur brune, prompt a colere, mais bien toſt appaiſé, &c.	„Sa figure était large, son teint brunâtre" &c.
5. Lég. p. 7.	Massa p. 136 et 148.
„Du cōmēcemēt il eſtoit fort affable dōnant libre acces iuſques aux moindres, mais apres qu'il eut cōmēce a cognoiſtre & s'apperceuoir les faux tours des Ruſſiens, il ſe pourueut derechef d'vne bonne garde des Liuonnois."	„Ayant appris à connaître les Moscovites, il s'entoura de précautions et doubla la garde de son palais.
6. Lég. p. 7.	Massa p. 136 et 148.
„Comme auſſi ſoubs l'Eſcoſſois nommé Albert Lantia.	„Avaient pour chef un écossais nommé Albert Lanton."
7. Lég. p. 10.	Massa p. 153 et 165.
„Les Ruſſiens m'ont donné a entendre que l'on y faiſait aprendre & inſtruire ces Dames les articles de la foy & cerimonies Ruſſiennes, & que ladite Dame Princeſſe fut contraincte de faire de meſme, & qu'on la deuoit puis apres baptizer à la Ruſſienne: mais cè pense bien puis que Demetrius y frequenta journelle-	„On fit accroire au peuple que la princesse était enfermée dans ce couvent jusqu'à ce qu'elle eût appris les usages moscovites: on disait cela pour la rendre populaire. Mais je crois que Démétrius lui apprenait tout autre chose."

ment, & y eſtoit ſi priuément qu'il luy apriſt bien vn autre Catechiſme.

8. Lég. p. 11.

„J'ay oublié de raconter comment l'Ambaſſadeur du Roy de Pologne auoit apporté des fort beaux preſẽs, leſquels il donna le lendemain apres ſon arriuee, ce furent des vaiſſelles d'argẽt dorez, de couppes & taſſes vne grande quãtité, & deux beaux cheuaux, auec vn beau chien."

Massa p. 155 et 167.

„L'ambassadeur polonais avait eu une audience du Tsar et avait remis ses présents, consistant en deux beaux chevaux, un grand et magnifique chien, des plateaux et des coupes dorées."

9. Lég. p. 11.

„Mais s'il affectoit vn tiltre plus haut que leſdits ſes anceſtres, qu'il deuoit donc s'eſuertuer à conquetter les Empires de la grãde Tartarie, ou taſcher de conquerir le ſceptre de l'Emperéur de Turquie, & alors il ſera recognu de tout le monde pour Empereur & Monarque, de laquelle reſponſe tant picquante le Waywoda pere de l'eſpouſe fut grandement eſtonné, & Demetrius tant couroucé, qu'il vouloit jetter ſon ſceptre a la teſte dudit Ambaſſadeur."

Massa p. 155 et 167.

„Sur quoi l'Ambassadeur répondit, ... que le Tsar eût d'abord à conquérir les empires des Tartares et des Turcs, qu'après cela on lui donnerait les titres de Tsar et de Monarque, mais pas auparavant. Cette réponse irrita Démétrius à tel point que, dans sa rage, il aurait jeté son sceptre à la tête de l'ambassadeur, s'il n'eût été retenu par les seigneurs" &c.

10. Lég. p. 5.

„Les Ruſſiens n'oſerent rien attenter cette nuict la, ce que deuoit auoir ſeruy d'vne bonne admonition & preadvertence: car auſſi ils pouuoient veoir clairement que toute cette ioye de ces nopces ceſſa tout auſſi toſt, & que tout s'y demena ſoubs vn morne ſilence, & que le Vendredy apres on ne leur vouloit vendre de la poudre ny autre amunition de guerre."

Massa p. 161 et 173.

„Le lendemain, les gardes furent de nouveau réduites, mais, dans toutes les boutiques, on refusa de la poudre et du plomb aux Polonais....

Un calme étonnant régnait dans la ville; on eût dit même, que la tranquillité était plus profonde que d'habitude. Ce symptôme alarmant aurait dû avertir ceux qui se plongeaient dans les réjouissances" &c.

11. Lég. p. 15.

„Cepēdant la ieune Imperatrice ſe donna du paſſe temps auec ſes Damoyſelles, au bal & dances faiſant faire des maſquerades, en intention de venir le Dimanche prochain auec vne belle maſquerade trouuer l'Empereur.

Massa p. 162 et 174.

„La Tsarine avec ses filles d'honneur apprétaient des déguisements pour une mascarade qu'elle comptait offrir, comme divertissement, au Tsar le dimanche suivant."

12. Lég. p. 16.

„Au lieu que tous le cour il auoit accouſtumé d'auoir 100 hallebardiers en leurs corps de garde, il ne s'y trouuerent point 30.

Massa p. 164 et 177.

„En ce moment-là, précisément, la moitié de la garde ne se trouvait point au poste."

13. Lég. p. 18.

„L'vn de ſes hallebardiers

Massa p. 164 et 177.

„En sautant, il fut reçu

nommé Furftemburger courut incontinent les degrez en bas, & le trouua encor vif, &c.

dans les bras d'un gentilhomme Livonien nommé Furstenberger, qui chercha à le sauver, car il crachait déjà le sang." (*)

14. Lég. p. 20.

„Le Seigneur de Vituenetsky fe fauua feul foy même & fa Court, & tua plufieurs des Ruffiens... il feit femer vne quantité des Ducats deuant l'huis de la chābre. Les Ruffiens accoururent de tous coftez pour s'y engraiffer les doigst, mais fes gens feirent vne fortie foudaine fur iceux" &c.

Massa p. 168 et 181.

„Quelquefois les Polonais jetaient au dehors des vêtements précieux ou des poignées d'or. Les assiégeants se jetaient en masse sur ces dépouilles, puis les Polonais envoyaient des décharges terribles au milieu des groupes et les abattaient comme une volée d'oiseaux ou des bêtes fauves."

15. Lég. p. 24.

„Le 30. dudict moi on a leu publiquement les articles de fa condānation." (†)

Massa p. 175 et 189.

„Le 30 Mai, la Commune toute entière fut convoquée à l'Esplanade:" &c.

16. Lég. p. 30.

„Je fuis d'opinion que s'il fe fut cōporté plus modeftemēt, fans fe mefler des Polonois, & qu'il eut espoufé vne Dame du pays, & fe fut accommodé a leur

Massa p. 179 et 192.

„Pour conclusion de ce réquisitoire, les seigneurs affirmaient que, n'importe quel personnage il ait été en réalité, Démétrius serait résté toujours leur Tsar,

(*) Voir Müller: *Samml. Russ. Gesch.*, V: 354.

(†) Voir Müller, *Samml. Russ. Gesch.*, V: 367.

humeur, encor qu'il eut efté pire qu'vn moine moinant, fi eft-ce que la courōne luy fut bien demeuree fur la tefte.	s'il avait voulu régner paisiblement, épouser une princesse moscovite et observer leur religion et leurs lois."

Jetons maintenant un coup-d'œil sur quelques particularités qui font défaut dans l'un des deux écrits et qui devraient positivement s'y trouver s'ils émanaient du même auteur.

1. Lég. p. 3.	Massa p. 128 et 140.
„Le 28. ditto [Juillet] y arriua auffi la vielle Princeffe qu'on croyoit eftre la Mere du tyran Juan Vafiliouitz [Démétrius!]"	Sans date.
2. Lég. p. 5.	Massa p. 129.
„il avoit un certain grand Seigneur & Prince de la Ruffie blanche, qui s'appelloit Adam Visnevetsky, lequel feit entendre entre autres fes complaintes comment il avoit prefte audit Demetrius tandis qu'il se tenoit en la Pologne. jusques a la fomme de 80000. Roubles."	„Un certain Adam Vichniovetzky, entr'autres, un boyard de la Russie Blanche, faisait entendre qu'il avait dépensé de son patrimoine plusieurs milliers d'écus pour la cause de Démétrius et qu'il n'en avait été ni indemnisé, ni récompensé."
3. Lég. p. 7—8.	
La Légende parle ici de la solde de la garde de Dmitri, détail que Masse (p. 136 et 148) passe sous silence.	

4. Lég. p. 9.

Dans la discription de la suite de Mnichek, la Légende est plus détaillée que Massa (p. 148 et 160).

5. Lég. p. 12—13.

„& en fin auſſi les marchands eſtrãgers & autres gens de qualité y ſont entrez, baisains la main a la nouuelle Imperatrice, & chacun offrãt ſes preſens, parmy lequels eſtoit auſſi votre frere & moy" &c.

Massa p. 159 et 171.

Massa décrit le festin, mais ne mentionne point qu'il y était présent.

6. Lég. p. 13—14.

„Le Dimanche ſuiuant on tint encor plus grande table, l'Ambaſſadeur du Roy de Pologne feit denoncer auparauant, qu'il ne vouloit venir à table ſi on ne luy faiſoit le meſme honneur cõme on à l'Ambaſſadeur de Ruſſie et la Court Royale de Cracouie, la ou on l'a fait aſſeoir a la table du Roy, & par ainſi demandoit auſſi qu'on le feit auoir ſa place à la table Imperiale, ce que l'Empereur ne voulut cõſentir du commencement, mais luy feit dire, qu'on le faiſot tenir ſa place au deſſus de tous les Boyares & grands

Massa p. 160 et 172.

„Le Dimanche, l'ambassadeur du roi de Pologne fit insinuer au Tsar le désir de recevoir, à son tour, les mêmes honneurs que l'on avait rendus en Pologne à l'envoyé moscovite. On lui répondit qu'on lui donnerait le pas sur le Palatin de Sendomir, ce qu'il n'accepta point. Il prétendait s'asseoir à la table du Tsar. On l'invita au festin et il fut placé à côté du Tsar: mais on avait eu soin de dresser pour lui, en particulier, une petite table à laquelle il s'assit, croyant être assis à la table impériale. Il en fut si

Seigneurs du pays, ce que ledit Ambaſſadeur Polonais refuſa tout a plat, ſi que finalement l'Empereur permiſt qu'il fut aſſis à ſa table, & ainſi il comparut auec des preſens encore plus riches que les precedēs."

satisfait qu'il apporta de plus riches cadeaux qu'il n'en avait offerts jusques-là."

7. Lég. p. 19.

„& meirēt vn maſque hideuſe ſur le ventre de l'Empereur, laquelle maſque ils auoient trouué parmy les deſpouilles de l'Imperatrice, & dans la bouche vne flutte auec vne petite cornemuſe au deſſous l'aiſſelle, auec vn denier de la valeur d'vn demy pattart, voulant donner a entēdre qu'il leur feit pour ceſt argent vne aubade."

Massa p. 165 et 178.

„On lie une courroie aux pieds du cadavre, on le traîne, nu comme un chien, hors du Kremlin et on le jette sur l'Esplanade. Quelques conjurés marchaient en avant et en arrière de ce lugubre cortége, portant des masques et criaient au peuple: Voilà les Dieux qu'il adorait. Or, ces masques avaient été pris dans les appartements de la Tsarine," &c.

8. Lég. p. 21.

„J'ay parlé deux fois auec le frere de l'Empereur regnant, en recommādation de ces bonnes gēs," &c.

9. Lég. p. 22.

„Mais ie le [Jacques] feis chercher & tirer dehors & fut enterré honorablement."

Massa p. 170 et 183.

„Un brabançon, nommé Jacques Maret, fut également massacré, mais on retrouva son corps. Il put être enterré

avec quelques autres, sur une permission obtenue de la nouvelle Cour, après la fin de l'émeute."

10. Lég. p. 25.

„Au moins ie puis bien dire de les auoir veu ainſi cōme les autres, & i'ay veu auſſi qu'ō leur feit baiser vne croix & faire le ſermēt ſolēnel, que ſon nom feroit eſté Gregoire", &c.

(Conf. Massa p. 175 et 189.)

11. Lég. p. 29.

„Et combiē que l'on dit que le reuenu de tout le pays de Ruſſie ſoit plus de 22 millions, ſi faut-il dire, que c'eſtoit trop peu pour vn tel deſpēſier."

Massa p. 177 et 191.

„Leur septième plainte était dirigée contre ses prodigalités et ses dépenses excessives, faites sans tenir le moindre compte des ressources du pays."

Enfin, nous trouvons des passages évidemment en contradiction:

1. Lég. p. 6.

Schouisky „par l'interceſſion du Chancelier Ottonaſſi Ivanovitz obtint grace."

Massa p. 132 et 144.

„Mais, en réalité, Démétrius avait été inspiré par Jean Boutchinsky et ses frères", &c.

2. Lég. p. 17.

„Ainſi dōques les Ruſſies monterēt vers la grāde ſale en grāde foule, trouuans deuāt eux le ſuſdict Pierre Baſ-

Massa p. 167 et 179.

„Basmanoff s'apprêtait à répondre, mais on ne lui en donne point le temps: dix épées le frappent à la

maneuf, qui eſtoit vn treſſidele anous de l'Empereur, qui auoit eu par cy deuant un ſerviteur, lequel auoit dict beaucoup de mal de l'Empereur, & diffamé par tout parmy la cõmune, ce fut luy qui frappa incontinẽt ſon anciẽ maiſtre, de ſorte qu'il en mourut."

fois et il tombe. Son corps est jeté en bas", &c.

3. Lég. p. 17—18.

La manière dont se conduisit Dmitri quand la conspiration éclata, est ici tout autre que chez Massa. Pourtant celui-ci dit clairement qu'il tient ses communications d'un des conspirateurs.

Massa p. 166 et 178.

„On réplique que ce chancelier a été tué le soir; mais, cela est faux, car je tiens le fait tel que je l'ai rapporté de témoins oculaires qui étaient avec les conspirateurs."

4. Lég. p. 18.

„Iuſques a ce qu'il reuint vn peu a ſoymeſme, lors les Boyares eurent beaucoup de propos auec luy, & l'interroguerent ſur quelques poincts."

Massa p. 165 et 178.

„On dit que les Seigneurs qui le tenaient l'auraient encore questionné sur plusieurs choses; mais, cela est impossible, car ils n'eurent pas le temps de s'arrêter."

5. Lég. p. 22—23.

C'est principalement ici que l'on rencontre les passages décisifs qui nous portent à résoudre négativement la question de savoir si Massa est

Massa p. 160 et 172, 173 et 186.

Massa, au contraire, ne parle point de ses serviteurs et de sa maison, mais il parle formellement de „son maître" chez lequel il demeure. Pen-

l'auteur de la Légende. Celui-ci, en effet, dit qu'il est accompagné de „trois de ses serviteurs" et raconte avec quelque détail le mortel danger auquel il échappa. Dans tout ce récit, il se montre sous un jour qui ne s'applique pas à la condition et au genre de vie de Massa à cette époque.

dant que l'auteur de la Légende décrit longuement comment il sauva sa vie, Massa se contente de dire: „Les marchands anglais et nous, nous n'étions pas sans anxiété au milieu d'une émeute dans laquelle les médicins du Tsar furent dépouillés. Mais Dieu nous entoura de sa protections et nous en sortîmes sains et saufs."

6. Lég. p. 31.

„J'eſtime qu'en tout il en eſt demeuré biē 1200 Polonois, & 400 Ruſſiens."

Massa p. 169 et 182.

„On fit le relevé des morts: il y en avait 800 du côté des Moscovites et 1500 du côté des Polonais."

Le résultat est positif. Malgré les remarquables points de concordance, finement tracés parfois, qui existent entre la Légende et le récit de Massa, et qui, sous plusieurs rapports, semblent indiquer une origine commune, nous ne pouvons nous défendre du doute qui surgit en notre esprit, lorsque nous voyons que la Légende et Massa taisent ou rapportent respectivement ce que chacun d'eux n'aurait point passé sous silence ou omis de faire connaître, si la même personne avait été l'auteur commun de ces deux ouvrages. Ce doute, d'ailleurs, devient une certitude quand nous entendons l'auteur de la Légende parler de lui-même avec des détails qui ne peuvent être appliqués à Massa.

Ce sont là les mérites littéraires de Massa. Nous allons le voir devenir un personnage politique, chargé par son gouvernement d'établir ou d'étendre les relations des Pays-Bas

avec la Russie. Mais pour que nous puissions apprécier jusqu'à quel point il a contribué à resserrer le lien entre les deux pays et surtout à augmenter les rapports commerciaux, il nous faut rappeler rapidement l'historique du premier traité politique officiel avenu entre eux.

L'antique dynastie de Rurik s'assit de nouveau sur le trône de Russie, en 1613, avec Michel Fédorovitch Romanoff pour rendre sa vigueur à cet empire si fortement ébranlé.

Le nouveau Tsar envoya des ambassades aux Cours de Vienne et de Londres pour y notifier son avénement et conclure des traités d'amitié. Les envoyés auprès de l'Empereur étaient en même temps porteurs d'une lettre pour le gouvernement de la République néerlandaise et adressée directement au Prince Maurice comme „Seigneur de la Hollande, du Brabant de Zélande, etc." Cette lettre contenait un récit détaillé des événements qui précédèrent l'avénement du Tsar, et parlait „d'un moine scélérat et hérétique qui se nommait Grichka Otrépieff" (le premier Démétrius); elle racontait aussi les attaques du roi Sigismond de Pologne contre l'indépendance de la Russie. Le Tsar y exprime sa reconnaissance pour le secours qu'il avait reçu et qui consistait en „artillerie et en denrées de tout genre;" il demande un secours semblable, promet d'en rembourser les frais et de permettre aux négociants néerlandais de „trafiquer librement" par tout l'empire et de les protéger plus que ne l'avaient fait les Tsars ses prédécesseurs. La lettre mentionne en même temps la charge donnée à l'ambassadeur Stepan Mikhaïlowitch Oustakoff et à son secrétaire Simon Sabaroutskoff de s'arrêter dans les Pays-Bas pendant leur voyage. Après que la lettre eût été présentée à la séance des Etats-Généraux, le 23 Janvier 1614, les négociants qui faisaient le commerce avec la Moscovie, supplièrent les Etats d'envoyer, dans l'intérêt du pays une ambassade auprès du Tsar, pour féliciter ce souverain de son avénement au trône et pour demander en faveur des Pays-Bas les mêmes priviléges commerciaux dont les anglais jouis-

sent déjà depuis un grand nombre d'années. Songeant aux grands avantages que le trafic des grains et d'autres branches du négoce pourraient tirer de Moscovie, les Etats prennent la résolution d'envoyer au Tsar un message tant au nom du Prince qu'en leur nom; et de confier les deux lettres à un „négociant *habile*;" une somme de trois mille florins est consacrée à cet objet. Sur ces entrefaites, on charge l'envoyé près de la cour d'Angleterre, Caron, d'aider à la réception amicale des ambassadeurs moscovites (37). Ceux-ci, à leur retour de Vienne, se trouvaient à Hambourg au printemps de 1614. C'est alors que les négociants qui trafiquaient avec la Russie prièrent les Etats d'inviter ces ambassadeurs à venir dans les Pays-Bas. Les Etats adoptent cette idée heureuse et decrètent qu'ils féliciteront ces envoyés sur l'accomplissement de leur mission auprès de l'Empereur d'Autriche, et, en leur indiquant les points touchés par le Tsar dans sa lettre au Prince Maurice, ils les invitent amicalement à se rendre en Hollande. Les envoyés moscovites acceptent l'invitation et arrivent. Ils sont reçus à Leide par les Sieurs Vooght et Bass, députés de la Gueldre et de la Hollande, et conduits à La Haye dans les carrosses du Comte Henri (plus tard Prince Frédéric-Henri) et du Colonel Brogh (39). Au lieu d'être défrayés de leurs frais de séjour, ils reçurent, à leur arrivée une somme de mille florins „comme première allocation pour leurs dépenses." (40) Le 8 Mai, ils paraissent à l'assemblée des Etats-Généraux. Après avoir salué Leurs Hautes Puissances et Son Excellence de la part du Grand-Prince, et les avoir remerciés de l'honorable et affectueux accueil qu'ils recevaient dans les provinces, ils demandent une réponse à la lettre du Tsar et une décision des Etats au sujet du secours demandé par leur souverain (41). A cette demande, formulée de nouveau par écrit, il leur fut répondu, deux jours après, par les sieurs Bass, Magnus et Steeghman, que les Etats-Généraux étaient tout disposés à contracter et à entretenir avec le Grand-Prince et ses peuples, un pacte de bonne

connaissance, d'amitié et de relations, mais que sortant à peine d'une longue guerre dont ils supportaient encore présentement les charges, les Pays-Bas n'étaient pas en position de pouvoir accorder en ce moment un secours efficace à Sa Majesté Impériale. Mais par les négociants hollandais Sa Majesté pourrait tirer de ce pays, mieux que de tout autre, des denrées et des marchandises de tout genre, ce qui procurerait à ses états de notables avantages. En outre, Leurs Hautes Puissances mettraient la main à la conclusion d'un accommodement entre le Tsar et le Roi de Suède.

Les envoyés maintenant toujours la demande d'une assistance directe, on résolut d'écrire une deuxième lettre au Tsar. Les Etats n'y demandaient rien moins qu'une application illimitée du principe de la liberté du commerce. Nous reproduisons le passage où il en est question, parce qu'il nous offre un témoignage caractéristique de l'esprit vraiment libéral de nos ancêtres, en matière de commerce. „Nous avons le plus ardent désir et la plus ferme confiance que V. M. Impériale nous donnera à nous et à nos sujets en général, des lettres d'octroi, en due forme, et qu'en même temps nos résidents en son empire, obtiendront pour toujours le privilége de libre navigation, de commerce et de trafic dans tous ses royaumes, principautés et domaines, la libre importation et la sortie de toutes denrées, meubles et marchandises, ce qui tendrait indubitablement à augmenter l'amitié entre les royaumes et les sujets de V. M. et nous et à accroitre leur commune prospérité." Les Etats offrent ensuite assez naïvement d'accorder „de semblables libertés et priviléges."

Le 23 Mai, les envoyés moscovites prennent solennellement leur congé. Ils furent conduits à Amsterdam par les sieurs Bass et Magnus et au Texel par le commissaire Spronssen, et retournèrent en leur pays sur un vaisseau de guerre néerlandais. Ils reçurent en cadeau, pour eux-mêmes, des chaînes d'or et 600 florins comme frais de voyage et pour le Grand-Prince de Moscovie „des services de tasses en or, une

aiguière et un bassin de vermeil, des armes et en même temps des objets qui paraîtront plus utiles et plus agréables, tels que du drap d'or ou autre."

C'est de cette première ambassade russe que datent les relations directes de Massa avec les Etats-Généraux et son intervention officielle dans les affaires du commerce entre la Néerlande et la Russie. Les Etats avaient résolu de lui écrire, de lui envoyer copie des deux lettres adressées au Tsar, et de l'inviter à user de toute son influence pour obtenir dans l'intérêt du négoce les priviléges demandés par les Etats au Grand Prince. Voici la lettre dans toute sa teneur:

A Isaac Massa, un jeune homme de ce pays
établi en Moscovie.

Les Etats-Généraux, etc.

Vous aurez appris, cher et honorable concitoyen, comment à notre invitation, les envoyés du Grand-Prince de Moscovie ont été conduits de Hambourg à la Haye, où nous les avons bien accueillis et parfaitement traités, le tout à nos frais. Ils emportent des présents tant pour S. M. Impériale que pour eux-mêmes et ils ont été ramenés jusqu'au vaisseau qui à été équipé et approvisionné expressément pour eux. Ils ont exprimé leur entière satisfaction de nos procédés envers eux et promis d'en rendre fidèle témoignage à leur souverain et de tenir la main à ce que S. M. octroie aux négociants de ce pays *le libre trafic et par mer et par terre* dans les royaumes et les contrées qui sont sous sa domination, la libre entrée de leurs personnes et de leurs marchandises ainsi que la faculté de s'en aller librement, eux et leurs biens, après avoir terminé leur affaires. Quoique nous ne doutions point que Leurs Excellences ne tiennent leur promesse, nous avons trouvé bon, cependant, à l'invitation de nos commerçants, de vous prier de vouloir bien, chaque fois que l'occasion s'en présentera, rappeler de notre part à Messieurs les Envoyés les instances qu'ils se sont engagés de faire en faveur de notre

commerce auprès de S. M. le Tsar. A cet effet, nous vous adressons, ci-joint, la copie des deux lettres que nous avons écrites à S. M., ainsi que la réponse directe que nous avons donnée à la proposition faite par M. M. les envoyés, et enfin, une copie du traité et convention d'amitié conclus par nous avec le Grand Sultan, traité par lequel nos marchands peuvent librement commercer et trafiquer dans les possessions de ce monarque, afin que ces documents vous tiennent lieu de guide et d'instruction pour obtenir de S. M. une convention identique ou semblable, et qui imposât le moins de charges à nos commerçants et à leurs marchandices. En agissant ainsi, vous nous donnerez un témoignage particulier d'affection et nous rendrez un service signalé dont nous vous serons très reconnaissants. Veuillez au plus tôt, et en toutes circonstances, nous faire connaître fidèlement vos négociations et les espérances que nous pouvons avoir d'obtenir cet octroi de liberté commerciale. Nous nous reposons sur vous à cet égard et vous recommandons à la sainte protection du Tout-Puissant. La Haye, le 23 Mai 1614.

Dans quatre lettres, écrites d'Archangel et portant successivement les dates du 2, du 4, du 29 et du 30 Août 1614, Massa rend compte de la manière dont il s'est acquitté tout d'abord de la mission dont on l'a chargé en Russie. Les envoyés moscovites avaient déjà quitté la ville d'Archangel lorsque Massa y arriva dans l'intérêt du commerce. A son avis, cette circonstance était plus favorable que n'eût été une rencontre avec eux. „Il est heureux aussi, écrit-il ensuite, que l'envoyé soit parti en hâte pour Moscou, car on disait déjà que l'ambassadeur du Danemark, celui qui a été aussi en Angleterre, était en route pour revenir, et celui qui arrivera le premier sera le plus agréablement reçu. Celui qui a été dans les Pays-Bas (Oussakoff) est très bien vu de quelques princes de l'empire; son rapport satisfera le mieux la curiosité surtout quand il fera connaître comment un peuple éloigné a témoigné tant de faveur aux envoyés moscovites. Les présents adressés

au jeune Tsar feront aussi grand plaisir. „Pour le reste, ce sera un peu plus difficile qu'on ne le pense, que de travailler à faire connaître exactement à S. M. ce qui s'est passé avec son ambassadeur et de lui communiquer la requête que Messieurs des Etats me chargent de lui faire; car depuis son bouleversement, la Moscovie n'est plus ce qu'elle était auparavant et je ne connais aucun royaume qui soit en ce moment aussi en danger que celui-là. Il est vrai que le Tsar a été élu par l'armée et qu'il appartient à la vieille souche des souverains antérieurs c'est-à-dire d'Ivan Vassiliévitch (il est âgé de près de 20 ans); mais il est semblable à un soleil caché en partie par des nuages épais, de sorte que la terre de Moscovie n'a, jusqu'à présent, pu recevoir de lui le moindre éclat." (46). En voyant la situation politique embrouillée de l'empire moscovite, Massa met en doute que la requête des Etats soit accueillie, d'autant plus que la route vers Astrakhan et la Perse n'est pas encore ouverte. C'est pourquoi il se taira au préalable sur les grands projets commerciaux, „connaissant mieux que personne les infirmités de cet empire". Cependant il exécutera ponctuellement les ordres des Etats et il prendra vivement à cœur les intérêts de la patrie „dussé-je même, écrit-il avec enthousiasme, dussé-je y perdre la vie, car je veux, en toutes choses, faire voir que je suis un vrai patriote et que l'ardent amour que je porte à mon pays est mon seul mobile". Poussé par ce sentiment, il s'efforcera „de nous faire inscrire au Grand-Livre des Moscovites aussi avantageusement et plus avantageusement même que n'importe quels Potentats."

La rivalité entre la Hollande et l'Angleterre sur le terrain commercial et par suite sur le terrain politique, cette rivalité se révèle de nouveau d'une manière remarquable dans la correspondance de Massa; et la perfidie n'y est pas du tout du côté des Anglais. Dans sa lettre déjà citée, du 2 Août, il s'exprime ainsi: „Nobles seigneurs, aujourd'hui il est arrivé ici de l'Angleterre en qualité d'ambassadeur du Roi auprès

du Tsar, un chevalier nouveau, nommé M. Merck (John Merrick), qui jusqu'à l'année dernière, a été ici l'agent de la compagnie des marchands Anglais. Je saurai bien à Moscou la commission dont il est chargé; j'ai lieu de croire qu'il vient ici pour essayer encore de nous faire rejeter du pays, ce qu'ils ont tenté de faire plusieurs fois, mais je pense qu'ils n'obtiendront rien. J'aurai toujours l'œil sur lui et, fort de la protection de V. H. Puissances, je le combattrai avec toutes mes armes, dût-il m'en coûter 1000 livres. Je représenterai au Tsar que V. H. P. feront tous leurs efforts pour aider à conclure la paix avec le Roi de Suède, et, ce qui sera très-agréable, que V. H. P. s'interposeront auprès du Grand-Turc pour obtenir la délivrance des esclaves moscovites, et pour que ce monarque ordonne, s'il est possible, aux Tartares de Crimée de cesser leurs incursions en Moscovie et de faire la paix avec les Moscovites. En outre, on fera valoir les profits que le Tsar a retiré jusqu'à présent des négociants néerlandais, profits qui décupleraient, s'il nous permettait de commercer en liberté, comme il est dit dans les requêtes. Quand tout cela aura été bien exposé, j'ai lieu de croire que nous réussirons, malgré la magnificence que déploie la compagnie anglaise. Car l'ambassadeur de cette nation a une suite nombreuse; tous ceux qui en font partie sont vêtus comme des rois: elle se compose de plusieurs gentilshommes réunis à la hâte, de valets, au nombre de vingt habillés de velours cramoisi, de 4 pages, de 3 laquais et de 3 ou 4 attachés volontaires. Mais, si les choses réussissent, nos Hollandais n'ont qu'à venir avec leurs justaucorps de velours noir à longues jupes, et leurs chaînes d'or, je connais le caractère des Russes, l'affaire prendra un tout autre aspect et toute l'amitié des Moscovites se retournera vers nos compatriotes, car ces Anglais ne sont venus ici que pour jouer la comédie."

Deux jours après, Massa continue: "Depuis que j'ai écrit la lettre ci-incluse, j'ai envoyé un espion dans la maison du susdit ambassadeur d'Angleterre, M. Merck et je tiens pour

chose certaine que cet envoyé a fait faire une harangue adressée aux trafiquants interlopes anglais et écossais, pour les prévenir qu'ils eussent à se défendre eux-mêmes contre la disgrâce du Roi et qu'ils ne devaient plus songer à trafiquer avec ce pays, sous peine de confiscation de tous les biens meubles et immeubles qui leur appartiendraient en Angleterre.

Cet ambassadeur était magnifiquement assis sur un siége de velours rouge brodé en or autour duquel étaient tendues des tapisseries dorées; le tout prêté par la compagnie. Le but de cet étalage est de fasciner l'esprit de ce peuple grossier et le calcul n'est pas mauvais.

De plus, il a dit aux Gouverneurs du Tsar, ainsi que je l'ai écrit déjà l'année dernière, que nous étions des rebelles vis-à-vis de notre Roi et d'autres choses que je n'ose vous rapporter; il a ensuite affirmé par serment que le pirate et ses compagnons qui ont pris nos vaisseaux à l'abordage sur les côtes de la Moscovie et pillé les comptoirs (?) russes avaient été envoyé ici de notre pays. Il disait encore que nous sommes les sujets du roi d'Angleterre, et pour persuader davantage les Moscovites, il ajoutait que les Anglais tiennent en gage les villes de nos meilleures provinces, c'est de ces villes que sortent les pirates, et une foule d'autres infâmies. Je prie Messeigneurs de porter leur attention sur ce point qui attaque l'honneur de la Hollande; devons nous supporter ces calomnies? Car tout ce que disent les Anglais est, en son temps, écrit et adressé plus haut, et s'ils osent le dire ici, que ne nous imputeront-ils pas quand ils seront en présence du Tsar?

J'ai appris aussi la proposition qu'ils vont faire: ils offriront de payer annuellement au Tsar toutes les impositions que paient les Hollandais, sous la condition qu'on interdise à ceux-ci l'entréé du pays. C'est pour arriver à ce résultat, que Merck a été crée chevalier et envoyé ici en ambassade comme étant, par sa connaissance du pays, le plus à même de traiter cette affaire. Il porte avec lui une quantité de perles de grande valeur qu'il destine à être offertes au Tsar

pour le séduire et le rendre favorable à leurs propositions: il promettra aussi de conclure la paix entre la Suède et la Moscovie, mais en cela, il échouera, je le crois. Comme je comprends à peu près toute l'affaire et que je suis encore un jeune homme, je n'ose publier tout ce que j'en sais et de beaucoup d'autres choses, mais je prends la liberté de vous prévenir, vous qui êtes les pères de la patrie, de ne pas trop vous fier, en ce moment, aux faits et gestes des Anglais, et de bien considérer le but qu'ils se proposent: je ne vous écris point ceci par passion, mais par conviction pure." (47).

Cependant lorsque, plus loin, il ajoute: „ nos voisins complotent contre nous comme ne l'ont jamais fait les Espagnols" il n'y a pas de doute que son patriotisme ne le fasse parler „ avec passion", car il avoue qu'il n'a point „ une connaissance certaine" des faits. Mais il ne faut pas s'étonner si parfois les exigences du mercantilisme étroit des Anglais fait bouillonner le coeur du jeune et zèlé patriote. Le grand historien de la Russie, Karamsin, prouve d'une manière irréfutable, que le gouvernement moscovite professait en matière de commerce, des idées beaucoup trop libérales pour pouvoir être comprises par l'esprit égoïsme et avide des Anglais, quoique ceux-ci fussent plus avancés en civilisation. Ecoutons les paroles mêmes de Massa: „ L'ambassadeur d'Angleterre est parti pour Moscou et nous espérons l'y suivre dans trois ou quatre jours: l'objet de sa mission n'est autre que de faire bannir nos nationaux de ce pays; non pas de leur faire interdire le trafic avec le port d'Archangel, mais de les empêcher d'exercer le commerce dans le pays même. C'est là cependant que notre réputation est établie, que nous tirons honneur et profit de nos affaires; car à quoi nous servirait-il de travailler, si nous ne pouvions pas recueillir les fruits de notre travail? Il nous en coûte, en toutes choses, plus de frais et plus de peines qu'à toutes les autres nations, pourquoi n'aurions nous pas comme elles, la même faveur, le même bénéfice, la même protection? pourquoi ne jouirions-nous point

des mêmes concessions de liberté dont jouissent nos voisins les Anglais et les villes Hanséatiques? Je regarde comme tout-à-fait illusoire la permission de pouvoir naviguer le long de toutes les côtes, qui d'ailleurs nous ont toujours été ouvertes, en tous royaumes, par la vaillance de nos marins." ([48])

Cependant Massa était un enfant de son époque, un partisan du monopole, institution qui contribuait beaucoup à nuire au commerce libre de Hollande. Malgré notre réputation de lenteur, nous étions en ces choses-là, comme en beaucoup d'autres, en avance de deux siècles sur l'Europe. Dans la même lettre, Massa démontre l'impossibilité de rivaliser en Russie avec le système anglais: „La haine toute particulière que les négociants néerlandais se portent les uns envers les autres est impossible à définir et elle est la cause de la ruine de notre commerce en plusieurs contrées, soit que cette haine dérive de la différence des religions soit qu'elle provienne de la diversité de race. Une compagnie stable n'engendre point de semblable défaut, et c'est la raison pour laquelle les Anglais font ici leurs affaires d'une manière aussi assurée: chez eux, un seul a la parole et sait comment il faut se conduire; les Moscovites, qui ont le même caractère et les mêmes penchants que les Anglais quant à la dissimulation, à la magnificence et à la richesse, s'entendent fort bien avec eux, leur témoignent une grande confiance; aussi, au milieu de tous les troubles, ils leur ont conservé tous leurs privilèges relatifs aux péages et autres. Mais l'envie et l'aversion dont quelques uns de nos nationaux se poursuivent entre eux, détruisent toutes nos meilleures tentatives; car dès que nous proposons quelque chose qui soit profitable à notre pays, on les verra, pour satisfaire leurs haines personnelles, se calomnier et se nuire aux uns aux autres, on les verra se ruiner, même entre frères. Quant aux autres nations, elles se tracent une ligne de conduite, tout le monde s'y prête un mutuel appui: si nous agissions de même, nous obtiendrions tout ce que nous voulons, même le privilége de traverser la Mos-

covie pour aller en Tartarie, en Perse et dans les domaines du Khan."

Nonobstant ces grandes difficultés et le sombre tableau qu'il vient de tracer, Massa prend fortement à cœur les intérêts de sa patrie: „Néanmoins, rejetant toute haine particulière et ne me dissimulant pas ce qui est convenable, utile et juste pour la généralité, je n'abandonne pas la tentative, et je conduirai les négociations comme si je me trouvais sous les yeux de Messieurs des Etats-Généraux. Le pays aura à sa charge ce qu'il en coûtera de frais, sans qu'il subisse de dommage et je saurai bien l'aider de mes conseils sur ce point, ou je le paierai moi-même. Si je n'ai pas assez de moyens, je me ferai plutôt l'esclave de mon pays, sans profit aucun, plutôt que de laisser fouler aux pieds l'honneur des Bataves dans un si vaste empire."

Le gouverneur d'Archangel et les Knees administrateurs du pays auxquels Massa fit part de sa mission, ne pouvaient traiter sans pleins pouvoirs du Tsar; selon leur déclaration, il ne devait pas s'en étonner, attendu qu'il „connaissait aussi bien qu'eux-mêmes l'organisation du pays." Avant que le navire de guerre néerlandais qui avait conduit l'ambassade russe à Archangel, ne retournât en Hollande, on ne put rien faire de plus cette année-là.

Le 29 Août, un gentilhomme fut dépêché pour conduire Massa à Moscou et lui faire fournir, pendant tout son voyage, des barques, des relais et des vivres. Massa entreprit sa mission avec bon courage et beaucoup d'ardeur. Le Grand-Chancelier du royaume pouvait lui être extrêmement utile, car „il était de ses bons amis ainsi que plusieurs princes." Quoique, pour le moment, à la suite de la guerre, les avantages du commerce avec la Russie ne fussent pas très considérables, ce commerce promettait cependant de grands profits dans l'avenir. Aussi, Massa espére-t-il de remplir sa mission „aussi bien que si l'on avait envoyé un ambassadeur tout exprès". Avant son départ, il conseilla encore aux Etats de

pousser les négociants à la nomination d'un consul; néanmoins il manifeste le désir que l'on attendît son retour au pays pour traiter ce point. Ce retour ne fut pas aussi prompt qu'il l'avait cru d'abord. C'est seulement un an après, en Octobre 1615 que nous voyons Massa revenu en Hollande pour rendre compte de ce qui lui était arrivé à Moscou. Il avait accompagné la deuxième ambassade moscovite, la première qui fut envoyée directement de Russie aux Pays-Bas (et en France). Elle se composait du gentilhomme de cour Ivan Gabrielovitch Conderoff et du chancelier Michailo Nerveroff. Conformément aux usages russes, le sieur van Teylingen alla chercher l'ambassadeur, au nom des Etats-Généraux, dans la rade du Texel. Malgré sa maladie, l'ambassadeur partit pour la Haye, et le Stathouder vint à sa rencontre jusqu'à Haarlem. Le 22 Octobre, Massa comparut à l'assemblée des Etats-Généraux pour y faire la traduction d'une lettre écrite par le Grand-Prince à Leurs Hautes Puissances, et il y fit en même temps un rapport sur ses opérations en Moscovie. Le lendemain, il apporta également au Prince la traduction d'une lettre écrite par le Tsar à S. Exc. Les membres de l'ambassade russe furent conduits (le 22 Octobre) à l'assemblée, dans trois carrosses, par les Sieurs Brienen, Mathenesse et Zuylesteyn. Ils developpèrent leur commission en langue russe, mais leur interprète en fournit, le lendemain, une traduction par écrit. Il en résulte que Massa était regardé par la cour de Russie comme notre *envoyé* officiel et qu'il était traité comme tel. « Vous avez fait venir vers nous, y est-il dit entre autres, votre ambassadeur Isaac Abrahamsz. Massa porteur de lettres adressées à nous, le Grand-Prince, pour nous adresser vos salutations et vos bons souhaits. Par égard pour vous, nous avons accordé cette faveur à votre ambassadeur Isaac Abrahamsz., nous avons commandé qu'il fut partout reçu avec honneur et amitié, et lui avons ordonné de comparaître devant nos yeux. Nous avons écouté favorablement ses explications verbales. Nous avons ordonné que votre

ambassadeur Isaac Abrahamssen fût reconduit avec bienveillance et nous avons envoyé avec lui nos lettres dans lesquelles sont rapportées les paroles que votre ambassadeur a prononcées devant nous."

Pour ce qui concerne le but positif de l'ambassade, voici ce que le Tsar demandait aux Etats-Généraux et au Prince: l'envoi d'un ambassadeur, des secours en argent et en munitions de guerre contre les ennemis de la Russie, une surveillance sévère afin d'empêcher le recrutement de soldats pour le service du Roi de Suède ou de Pologne, le rappel des Néerlandais qui s'y trouvaient engagés déjà, et enfin, l'aide des Etats pour mettre les envoyés moscovites à même d'aller accomplir leur mission en France.

Dans la réponse qui fut donnée alors et plus tard, sur ces points, aux ambassadeurs, il était dit principalement que les Etats avaient déjà fait preuve de leur bonne volonté en essayant de mettre fin à la guerre entre la Russie et la Suède, par l'envoi en Suède et en Moscovie d'une ambassade solennelle chargée de hâter la conclusion de la paix (52); que la crainte de la guerre et la nécessité dans laquelle ils se trouvaient de défendre nos conquêtes de l'Inde, de la Guinée, etc. avec nos pêcheries contre des peuples jaloux et de protéger notre commerce contre les corsaires, les empêchaient de se dépouiller d'argent et de troupes; que, pour ce qui regardait le recrutement en Suède, il n'y avait point de Néerlandais au service de puissances étrangères, vu que cela était en opposition avec les lois du pays. Pour le surplus, on était disposé à conclure une alliance avec le Tsar, avec lequel les Etats suivaient ordinairement une politique commune, "pour défendre la liberté chrétienne contre la cruauté hypocrite et la tyrannie." De semblables alliances devaient aussi consolider la nation Néerlandaise "sur laquelle Dieu Tout-Puissant (qu'il en soit loué éternellement!) a versé tout de bénédictions qu'une foule de gens opprimés viennent chercher sur son sol des consolations et un asile et y trouvent le reconfort et le calme".

Pendant ce temps, les ambassadeurs remplirent aussi leur mission en France. „Il est certain," disent avec raison les continuateurs de l'*Algemeene geschiedenis des Vaderlands*, de M. Arend, „que ce premier pas du gouvernement russe sur le terrain de la diplomatie européenne a été fait par l'appui de nos hommes d'Etat."

Tout à fait étrangers à la langue et aux moeurs, les envoyés avaient, en premier lieu, à se pourvoir d'un interprète capable. Les sieurs Brienen, Teylingen et Magnus, rapporteurs dans les négociations avec les envoyés moscovites, durent entrer en délibération sur ce point avec Massa. Leur choix tomba sur le gentilhomme flamand Mortagne. On équipa ensuite un yacht néerlandais armé en guerre pour les conduire à Bordeaux et pour attendre leur retour, s'il était possible, dans quelque port français. Massa produisit au comité la liste des provisions dont les envoyés désiraient se munir pour leur voyage. Ayant exprimé le désir d'accompagner l'ambassade en France, les Etats lui répondirent qu'ils lui laissaient toute liberté à cet égard. Ils délivrèrent aux envoyés, sur leur demande, de lettres patentes adressées en due forme „à tous les rois, princes, potentats et républiques", avec tous les titres du Grand Prince, afin que l'ambassade moscovite reçoive „tout honneur et tout bon accueil, et selon les circonstances qu'on veuille lui prêter aide et appui."

Enfin, les Etats écrivirent encore une lettre au Duc de Montlagon, gouverneur de la Normandie „pour lui recommander les envoyés du Grand-Prince de Moscovie, lorsqu'ils arriveront dans son gouvernement, et le prier de les recevoir et de les traiter avec tout le respect qui est dû aux représentants d'un aussi grand Empereur et d'un prince chrétien." Plus tard, Massa nous rapporte de la Moscovie un témoignage frappant au sujet de l'appui extraordinaire donné par l'administration néerlandaise aux envoyés russes. Ils revinrent de France en Janvier 1616, mais le canal étant fermé par les glaces, ils restèrent jusqu'au mois de Mai à la Haye; on leur

alloua soixante florins par jour pour leur dépense. Ce fut encore par la médiation de Massa qu'ils agréèrent ce mode de subside par lequel ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur entretien journalier.

Le 25 Avril, les Etats de Hollande firent la proposition „d'envoyer, de la part de la nation, Isaac Massa en Moscovie afin d'y surveiller les machinations des Anglais auprès du Grand-Prince contre le commerce et les négociants néerlandais en Russie." (53) Cette proposition ne fut pas adoptée. Par contre, le 7 Mai, il fut résolu que Massa ferait le voyage vers ce pays en compagnie des envoyés moscovites, afin d'y porter au Tsar les lettres des Etats-Généraux, d'attendre que l'on y donnât réponse et „de revenir aux Pays-Bas aussi promptement qu'il lui serait possible de le faire." Pour cette mission il recevrait de l'état la somme de trois mille florins „une fois payée." (54) Il fut établi expressément que Massa n'était pas envoyé en qualité „d'ambassadeur formel"; avant son départ, il reçut de ses mandants une médaille d'or „de la valeur accoutumée." (55)

Après une traversée de 37 jours, la navire de guerre des Etats débarqua les ambassadeurs moscovites sains et saufs, à Archangel, le 12 Juillet. Immédiatement après son arrivée, Massa fut hébergé par les Russes et reçut de nouveau un gentilhomme pour escorte jusqu'à Moscou. D'après un premier projet, il aurait dû partir pour cette ville avec l'envoyé Conderoff, mais cela ne put avoir lieu: dès qu'il furent sur la terre de Russie, on les sépara. Pendant le trajet, l'envoyé s'était pris de querelle avec son secrétaire Neiveroff au sujet de leurs opérations en France. Les détails que Massa donne aux Etats sur cette affaire sont fort curieux en ce qu'ils établissent positivement que l'ambassade en France est due à l'appui du gouvernement hollandais. „J'ai raconté plus haut, dit-il, que l'ambassadeur était en grande discussion avec son secrétaire; en voici le motif: l'ambassadeur est un homme de cour qui connait l'humeur du grand chancelier de Moscou, il cherche son

profit personnel et s'efforce de prouver que le succès de la mission en France est dû à sa diligence et à son habileté, et il intrigue ici avec ses amis pour obtenir en récompense un gouvernement ou un domaine. Le secrétaire, en revanche, dit et menace de rapporter à Moscou que s'ils n'avaient pas été défrayés en Hollande par L. H. P. les Etats Généraux, ils auraient été semblables à des vagabonds ou à des mendiants et ne seraient jamais parvenus en France; que s'ils n'avaient pas été armés de lettres de recommandation de L. H. P. et du Prince et de la Princesse d'Orange, ils n'auraient pas obtenu l'accueil qu'on leur a fait; que si L. H. P. ne les avaient pas fait accompagner d'un vaisseau de guerre, ils n'auraient recueilli que de la honte; que, sans l'aide de M. Mortagne, les propositions qu'ils avaient dessein de faire en France, ne leur auraient attiré qu'un éternel mépris." ([56])

D'abord Massa partit pour Jaroslavl sur une bonne barque. Il était tenu dans un isolement très rigoureux, au point même que défense fut faite à toute personne de lui parler, à lui ou à quelqu'un de ses gens. Heureusement, il connaissait parfaitement et le pays et la langue. Pendant la route, il recevait une subvention de sept florins de Hollande et les vivres. Le 16 Avril il atteignit Oustioug et arriva à Moscou à la fin de Septembre. Bien que l'envoyé Ivan Conderoff eût été mis à sa dispositian et lui servît d'intermédiaire, les efforts hostiles des négociants anglais, appuyés par l'influence de Mstislafski qui était de leur bord, réussirent à empêcher qu'on lui donnât audience. L'infatigable adversaire des Hollandais, l'agent John Merrick qui, pendant les négociations pour la paix entre la Russie et la Suède, n'avait pas dissimulé sa malveillance à l'égard de nos envoyés et avait travaillé contre eux d'une manière indigne, John Merrick insinua aux Russes que les députés néerlandais étaient des "fugitifs" (!) et tout à-fait dévoués à la Suède. Cette accusation déloyale eut pour effet de faire reprocher vivement à Massa cette partialité supposée; on refusa même de l'entendre. Vainement en

appelait-il sans cesse à l'excellente réception qui avait été faite en Hollande aux envoyés du Tsar, il fut tenu en chartre privée dans sa maison, ou selon la manière russe, il y fut empalissadé. Cependant l'oncle du Tsar, Ivan Mikitovitsch était bien disposé pour lui et dit plus tard: Isaac Massa fréquente ce pays depuis plus de dix sept ans et dans Moscou il n'est pas une maison qui lui soit inconnue; pourquoi donc le retenir prisonnier plus longtemps? Le 6 Avril de l'année 1417 il obtint seulement sa première audience; le 20 Juin, il eut une audience de congé, il partit le 27 de Moscou pour Archangel et retourna dans sa patrie sur un navire de la maison de commerce de Vogelaar.

Le 31 Octobre, il comparut à l'assemblée des Etats-Généraux pour y remettre une lettre du Grand-Prince de Moscovie „avec trois autres lettres" et un sauf-conduit pour les négociants hollandais qui voudraient aller trafiquer en Russie. En même temps, il déposa un rapport détaillé de ses faits et gestes, rapport dont il fut donné lecture le 2 Novembre ([57]). Malgré les revers qu'il avait subis, il estimait que ses informations n'étaient pas défavorables, car tandis que, antérieurement, les particuliers n'avaient obtenu des priviléges qu'à grands frais, il était déclaré maintenant en termes formels que „le libre négoce et le libre trafic étaient accordés aux Néerlandais comme ils le sont aux Anglais. Deux fois le Tsar lui-même lui avait fait cette promesse que „si L. H. P. manifestaient de bonnes dispositions à son égard, il leur accorderait *le libre passage vers le marché de la Perse*, faveur qu'il n'avait jamais accordée à personne et qui devait procurer de très grands avantages." C'est pourquoi Massa „dans le but de mettre promptement la main à cette affaire, proposa de répondre poliment aux lettres et de ne rien négliger pour que les Anglais, qui mettaient tout en œuvre pour perdre la nation hollandaise dans l'esprit des Moscovites, fussent déçus dans leurs efforts." Un excellent moyen d'y arriver, serait l'établissement d'un agent à poste fixe à Moscou „car l'expérience a démontré que

lorsqu'il n'y avait personne de ce pays à la Cour, les Anglais essayaient, par toutes les intrigues possibles, de nous faire évincer, de telle manière que, par leurs fausses dénonciations, ils ont maintes fois, fait confisquer des biens appartenant à des Néerlandais." ([58])

La missive impériale adressée au gouvernement hollandais comprenait principalement ce qui suit. Le Tsar donne avis qu'il a reçu les lettres des Etats par leur envoyé Isaac Abrahamssen Massa. Ces lettres contenaient, entre autres, des félicitations au sujet de la paix qui devait être faite entre la Russie et la Suède; mais lors de l'arrivée de Massa sur les terres du Grand-Prince et même longtemps après, cette paix n'avait pas été conclue „à cause des prétentions déraisonnables et des chicanes émises de la part du roi de Suède." Toutefois, la paix étant faite maintenant, le Tsar consent à „former une alliance et une ligue avec la république Néerlandaise contre leurs ennemis communs" et à protéger perpétuellement ses sujets hollandais. Il insiste de nouveau pour obtenir du secours contre la Pologne, cette nation „fausse et parjure qui a versé d'une manière si impie et si injuste le sang des Russes." „Nous vous avons écrit, continue le Grand-Prince, par notre premier envoyé Oussiakoff et son secrétaire Semoy Sabaroutskoff et ensuite, par notre deuxième envoyé Ivan Konderoff et son secrétaire Mikhaïlo Neveroff qui sont partis avec votre envoyé Isaac Massa, et nous vous avons recommandé, Honorables Régents de la Néerlande et de Hollande, de nous secourir, nous le Grand-Prince, en cas de nécessité, contre nos ennemis, en nous envoyant des munitions, de l'artillerie, des armes et des fournitures, selon votre pouvoir. Autrefois, vous avez promis (?) à notre ambassadeur Oussiakoff de nous aider contre nos ennemis, et votre envoyé Isaac Massa a expliqué à nos ministres que le gouvernement des Provinces-Unies nous aiderait selon ses forces „si nous voulions accorder à vos sujets et à vos négociants l'octroi de trafiquer à leur gré dans toutes les villes de notre empire de Russie. Et cependant, malgré

la faveur que nous avons depuis longtemps témoignée à tous vos sujets, non seulement par nous-même, mais aussi en ordonnant à nos gouverneurs et fonctionnaires dans tous nos domaines, de veiller de très près sur vos marchands et de les protéger partout, afin qu'il ne leur arrive rien qui soit contraire à nos ordres, vous ne nous avez jamais prêté le moindre appui contre nos ennemis." Les Etats (et Massa) en avaient bien appelé à l'impossibilité d'accorder des secours sans avoir consulté leurs alliés, mais la paix était conclue avec la Suède, de sorte que le Roi de Pologne était le seul ennemi qui restât, et celui-ci, avec ses adhérents, n'avait d'autre but que „d'introduire la maudite religion romaine, par la force et à tort ou à raison." Massa avait rapporté au Grand-Prince ce que, pour atteindre au même but, l'on avait accompli aux Pays-Bas et ce qui était arrivé au Prince d'Orange et au Grand Henri, le roi de France: „on s'était vengé sur les chefs, afin de les empêcher d'accomplir leurs desseins." Pour tout cela, le Tsar désire qu'on lui fasse l'envoi d'un subside en argent et en munitions de guerre, par le moyen d'une „grande ambassade, avec pleins pouvoirs de traiter avec le Grand-Prince, et de conclure entre eux un pacte d'alliance et d'amitié éternelle contre leur ennemi commun." A cet effet, Massa, qui avait été envoyé aux Pays-Bas par le Tsar, „avec son plein consentement et sa pleine satisfaction, apportait déjà avec lui un sauf-conduit.

Avant de parler de la réponse des Etats à cette missive impériale, nous devons faire connaître quelques particularités qui caractérisent les relations de Massa avec le gouvernement hollandais.

Nous avons déjà fait voir la résolution qui avait été prise par les Etats au sujet des honoraires de Massa. Il parait qu'il ne lui fut pas possible de s'en tenir strictement à cette disposition. (59) Le 23 Novembre 1617, il démontra dans une requête l'obligation qu'avait le gouvernement de lui rembourser les autres frais de son séjour à Moscou, frais occasionnés

par le traitement injuste que lui avait fait subir le gouvernement russe et qui dépassaient les trois mille florins alloués. (60) Le 16 Décembre, deux membres de Etats, Brienen et Teylingen, furent chargés d'examiner les pièces concernant eette affaire et avant tout, de voir la Résolution par laquelle Massa avait reçu sa mission (61). Cet examen se fit avec une grande lenteur, et certainement, on n'y mettait pas beaucoup d'ardeur du côté du gouvernement. Du moins, les résolutions du 2 Mai 1618 mentionnent une nouvelle requête de Massa „au sujet de divers services qu'il avait rendus en Moscovie." Avant de statuer sur ces prétentions qui s'élevaient à plus de 4506 florins, on trouva bon de décider „que l'on prendrait d'abord connaissance de ses registres et des documents qu'il avait produits afin de déterminer quels services il avait rendus."

Le jour suivant, on donna lecture de la résolution en vertu de laquelle Massa avait été chargé de sa mission, et on remit cet acte ainsi que la traduction des réponses du Tsar entre les mains des députés qui avaient déjà auparavant traité cette affaire (62). Le 13 et le 19 mars, après que la commission d'examen eût présenté son rapport, l'affaire fut discutée de nouveau, mais elle resta encore toujours en suspens, jusqu'à ce que l'on résolût, le 22 du même mois, d'envoyer le rapport de la commission, les documents de Massa et ses instructions, au collége de l'amirauté à Amsterdam, en le priant d'examiner la chose et de donner son avis aux Etats-Généraux. Le 27 Avril, enfin, l'arrêt fut prononcé. Il statuait en ces termes: „après un mûr examen, considérant que Massa a été retenu en Moscovie par l'ordre de S. M. Impériale, et traité presque en prisonnier, pendant une année entière, sans qu'il y eût de sa faute et à son grand détriment, étant forcé, pendant ce temps, de dépenser de ses propres ressources unc somme qui, selon ses comptes, dépasse de beaucoup les trois mille florins qu'on lui avait alloués, par convention, pour tous frais de son voyage, considérant qu'il lui à été impossible d'éviter cette dépense, ... il lui sera

compté un supplément de 2000 florins, avec lesquels il devra se tenir pour satisfait." Le 3 Mai, „sur les instances de Massa, cette somme fut majorée encore de 500 florins.

En rapprochant cette décision de celle qui avait été prise alors qu'on lui confia son mandat, on voit qu'il y avait dans l'esprit des membres des Etats-généraux, une certaine prévention contre l'honnêteté de Massa, et quelque soupçon quant à la véracité de son rapport, soupçon qui était alimenté probablement par la lettre „pleine de faveurs" du Tsar. En un mot, si l'on considère les sommes prodigieuses qui se dépensaient dans le champ de la politique, il faut dire qu'on le traita bien petitement. Les deux mille florins, par exemple, au moyen desquels on l'indemnisa de ses pertes, ne comportaient que tout juste ses frais.

Cependant, pour répondre à la lettre du Tsar, il fut résolu qu'on adresserait à celui-ci des félicitations sur la conclusion de la paix entre la Russie et la Suède, qu'on lui refuserait les secours demandés, à cause de l'imminence d'une guerre avec l'Espagne et ses alliés et que, pour le même motif, on renverrait à des temps meilleurs l'établissement d'un agent à Moscou. Massa s'offrit de nouveau pour faire la remise de cette lettre des Etats sous condition d'une „rémunération honnête" (17 Mai). Quelques jours après, le 26 Mai, il présenta un mémoire sur cet objet et promit en même temps de prendre si bien à cœur les intérêts des Pays-Bas en Russie „que L. H. P. ne pourraient y employer quelqu'un de plus capable." Les sieurs Teylingen et Magnus reçurent la commission de s'aboucher à cet égard avec Massa et d'examiner en même temps, si les frais de cette mission ne pourraient être supportés par ceux qui font le négoce avec la Russie. Dans leur avis, ces commissaires désapprouvaient le projet d'imposer cette charge au commerce.

Néanmoins, comme Massa avait l'intention de se rendre en Russie lorsque la saison serait favorable, il fut résolu qu'on lui confierait la lettre destinée au Grand-Prince, et qu'on lui

donnerait pour „honoraires" une somme de 300 florins (68). Le lendemain, 1_ Juin, Massa exprima le désir de recevoir, au lieu de la somme fixée, une médaille d'or avec une chaîne, de valeur égale, afin de pouvoir la porter en l'honneur de L. H. P. Mais L. H. P. répondirent: „que le suppliant pouvait, si tel était son bon plaisir, se faire confectionner luimême une chaîne d'or, avec ses trois cent florins." L'affection du gouvernement pour Massa était évidemment en baisse.

Avant son départ, la troisième ambassade russe arriva aux Pays-Bas. Ivan Bornalofsky, accompagné de l'interprète impérial Jean Helms, venait apporter une lettre du Tsar, par laquelle celui-ci demandait de nouveau avec instance du secours contre la Pologne et le Pape „pour la défense de la Religion Chrétienne." Le Tsar se plaint „des machinations des Jésuites et des autres sectateurs du Pape, des émissaires et des affidés du Pape qui n'ont d'autre but que celui de se rendre maîtres de ses royaumes, d'y introduire le papisme et d'extirper la vieille église Grecque et la vraie religion chrétienne." Le danger qui menaçait la Russie du côté de la politique polonaise était constaté par la communication d'une lettre du roi Sigismond aux boyards russes, lettre par laquelle ce roi leur faisait les plus violentes menaces, s'ils se refusaient à élire son fils pour leur Tsar. Les Etats désiraient terminer cette affaire avec la plus grande promptitude. Ils préparent une deuxième lettre pour le Tsar, conçue dans le même sens que la première mais dans laquelle la situation du pays était dépeinte comme étant plus menacée qu'auparavant: cette lettre devait être confiée à Massa. Les membres de l'assemblée, nommés pour entrer en négociation avec l'envoyé, firent connaître à celui-ci le sommaire de la missive, après quoi on lui offrit avec son congé une médaille d'or et une chaîne de la valeur de quinze cents florins. Le secrétaire et l'interprète devaient recevoir chacun une chaîne de cent écus. Cependant Bornalofski exprima le désir d'être admis en audience à l'assemblée des Etats-Généraux.

Devant cette assemblée, il rappela l'objet de sa mission et fit la promesse de payer les secours qu'on lui accorderait par des produits de son pays, des fourrures, de la cire, ou au besoin, en argent. Les Etats ne devaient pas faire attention à la situation actuelle et aux ressources médiocres de l'empire russe: tout cela s'améliorerait, de sorte qu' avec l'aide de Dieu, le Tsar sera en état de pouvoir de son côté, venir au secours de ses amis.

Alors on mit de nouveau sur le tapis, l'idée d'imposer ceux qui trafiquaient avec la Russie, afin de retrouver dans cette taxe les moyens de venir en aide au Grand-Prince. Mais cette proposition fut rejetée de nouveau. Cependant l'envoyé n'osait pas reparaître devant son souverain sans avoir obtenu le moindre secours, quoiqu'il fût obligé d'admettre les motifs d'excuse exposés par les Etats dans leur réponse. La province de Hollande fit alors la motion d'offrir à l'ambassadeur, en guise de présent pour le Tsar, dix mille livres de poudre et une certaine quantité de mèches et de plomb, d'une valeur de vingt mille florins. En retour de ce don, on devait inviter le Tsar à être favorable aux négociants néerlandais dans leur commerce avec la Russie, à les mettre sur la même ligne que les Anglais quant aux péages et aux autres charges, et surtout à leur permettre le passage par la Moscovie pour aller trafiquer avec la Perse par la mer Caspienne. La proposition fut rejetée, et l'on résolut de donner ce jour même (le 26 Juin) son congé à l'envoyé. Celui-ci cependant tint bon, et fit espérer que si l'on voulait fournir quelques secours au Tsar, on accorderait aux Hollandais les mêmes avantages de commerce dont les Anglais jouissaient déjà, outre le libre transit avec la Perse par le Volga et la mer Caspienne. C'est pourquoi les Etats-Généraux prirent enfin la décision „ de venir en aide au Grand-Prince par une bonne quantité de munitions de guerre: poudre, mèches, boulets ou plomb, au choix de l'envoyé moscovite, en chargeant l'amirauté d'embarquer ladite provision à Amsterdam, sur le navire de l'envoyé et de

la conduire, sans frais, jusques dans le premier port de Moscovie (64), avec le ferme espoir que S. M. I. agréerait favorablement ce présent, comme venant de ses meilleurs amis, qui ne désiraient rien davantage que de lui être utile selon leur pouvoir." Le 3 Juillet, l'envoyé prit son congé: le bourgmestre Witz l'accompagna jusqu'au Texel.

Nous devons encore dire un mot des rapports de Massa avec cette ambassade, pendant son séjour en ce pays. Peu après son arrivée, Bornalofski demanda qu'on lui adjoignît pour converser avec elle, une personne „de qualité" à laquelle il pourrait en outre confier quelques missions intérieures. Son prédécesseur Conderoff lui ayant recommandé Mortagne, celui-ci fut proposé. Les Etats mirent à ses ordres Mortagne ou Massa (65). Il parait que celui-ci fut choisi ou que tous les deux restèrent, dans ce but, à la disposition de l'envoyé. En tous cas, Massa est expressément compris dans la convention par laquelle l'hôte du *Lion d'or* s'engage à héberger l'ambassadeur et sa suite pour la somme de cinquante florins par jour. Massa fut dépêché ensuite pour transmettre au Tsar la missive des Etats et pour lui offrir les munitions de guerre.

La lettre cependant, ne devait pas „contenir de formule de créance." Si contre toute attente, le présent était refusé par le Tsar, Massa avait plein pouvoir de vendre les munitions de la manière qui lui semblerait la plus avantagense. Enfin, les Etats lui mirent encore en main quelques mémoires non signés „concernant le commerce avec la Moscovie et avec les pays situés au delà de la mer Caspienne, afin qu'il prît sur ces points des informations en Moscovie même." Pour ces diverses commissions, les honoraires primitivement fixés à trois cents florins furent augmentés d'une somme égale (66).

L'ambassade était de retour à Archangel avant le 4 Septembre, car une lettre de Massa, portant cette date, arriva aux Etats-Généraux le 17 Novembre: nous n'avons pourtant pas trouvé cette lettre dans les annexes aux Résolutions.

Pour autant que nous avons pu le découvrir, les Résolu-

lutions des Etats se taisent sur Massa pendant un temps assez long. Quoique, dans l'origine, le résultat de sa mission ait, surtout au point de vue du commerce, parfaitement répondu à l'attente, il ne reçut d'abord aucune exécution. Des années remplies d'évenements graves s'ouvraient pour notre histoire: la lutte des partis à l'intérieur, la reprise de la guerre au dehors, concentraient pendant longtemps toute l'attention des hommes d'état sur les événements qui se passaient immédiatement sous leurs yeux. Mais ce qui arrêtait le plus les tentatives de Massa en faveur du commerce néerlandais, c'était la conduite de l'Angleterre. Au mois d'Août 1617, le Namestnik (gouverneur) Stépan Ivanovitsch, Valnusky et le Diak Marc Podecheff furent envoyés par Michel Fédorovitch en ambassade vers le roi Jacques Ier, non seulement pour établir des relations amicales entre la Russie et l'Angleterre, mais surtout pour hâter la conclusion d'un emprunt déjà promis de cent mille roubles. Le gouvernement anglais était prêt à faire une avance précunaire, mais il établissait les conditions suivantes: que l'on concéderait aux Anglais la libre navigation sur le Volga et la mer Caspienne vers la Perse, qu'un traité serait conclu pour la fourniture de chanvre, de lin et de cordages, et enfin que *les Hollandais ne jouiraient point des mêmes avantages commerciaux que les Anglais* (67). Comme toujours, on voit paraître ici la politique égoïste et exclusive de l'Angleterre: tandis que jamais nos hommes d'état ne demandèrent rien de plus que *l'égalité* des Hollandais et des Anglais, ceux-ci exigeaient constamment *l'exclusion* de leurs rivaux. En vue de l'emprunt projeté, une ambassade se mit en route vers Moscou, sous la conduite de Sir Dudley Digges, un membre actif de la compagnie anglaise en Moscovie. Cependant, contrairement au voeu de son Roi, Sir Dudley ne se rendit point lui-même à Moscou, mais il remit sa mission à Thomas Finch et à l'agent anglais Fabien Smith. Ceux-ci étaient porteurs d'une somme de 16000 roubles seulement, au lieu de cent mille, et se trouvèrent à Moscou en même

temps que Massa (68), lequel retourna avec eux à Archangel, le 20 Août 1619, sous la conduite d'Ivan Fomitsch Soutin. L'argent prêté par l'Angleterre, les conditions anti-hollandaises qu'elle imposait, le refus du gouvernement néerlandais de fournir du secours sur un grand pied contre la Pologne, tout cela formait un ensemble de motifs suffisants pour rendre extrêmement difficile la mission de Massa quant à son but principal, qui était d'obtenir le libre trafic avec la Perse par le territoire russe. Néanmoins elle ne fut pas stérile; car selon Massa, en cette même année 1619 „le commerce des Hollandais fut établi sur une base solide, et suivant la conduite tenue par les glorieux prédécesseurs du Tsar, on fixa certains réglements très favorables aux Hollandais, et on promulgua à ce sujet des *lois écrites*." (69)

Quoique les membres de l'administration hollandaise ne fussent point portés à favoriser l'essai des plans commerciaux de Massa, ou qu'ils n'en eussent pas les moyens, leur auteur, à son retour dans la patrie, ne se tint pas dans l'inaction. Il se mit lui-même dans le commerce à Amsterdam. Ce qu'il y avait de pratique dans ses idées devait immédiatement sauter aux yeux des négociants et pousser ceux-ci à en faire l'application. Cependant, dans tout cela, il y avait toujours un côté politique, et c'est pour cette raison que quelques commerçants notables d'Amsterdam adressèrent une ample requête aux Etats-Généraux, afin de les presser vigoureusement à enlever les obstacles qui s'opposaient à l'obtention du libre trafic avec la Perse par la Russie. Ayant l'intention de donner ce document, nous avons toujours omis de faire connaître les raisons sur lesquelles Massa s'était appuyé déjà pour engager les Etat-Généraux à défendre énergiquement la cause du commerce persique. Ces raisons ont été développées dans cette pièce d'une manière complète, sous le point de vue commercial et international, et sont un résumé de ce que Massa avait déjà allégué à diverses reprises. Nous donnons ici cette pièce dans son entier, comme document pour servir à l'histoire

du commerce: elle fut envoyée aux Etats le 14 Mai 1620.

Rémonstrance à L. H. P. les Etats-Généraux des Provinces-Unies.

„Il est connu de tout le monde que la prospérité de ce pays est fondée sur la navigation et le commerce, car nous ne possédons point de mines d'or et d'argent, ou des pêcheries de perles, comme les Indiens; nous sommes donc forcés de développer, autant qu'il est possible, notre trafic par mer. Le nombre de nos marins s'augmente de jour en jour. Le manque d'affaires les oblige souvent de recourir à des moyens d'existence peu convenables, et il en résulte encore que la navigation diminue en présence de la quantité de négociants qui sont dans le pays et qui, grâces à Dieu, augmentent continuellement. D'abord, il y a peu à chercher dans presque toutes les localités où l'on est acoutumé d'envoyer des navires, et ensuite, la majeure partie des routes maritimes, plus de la moitié du monde, nous est fermée par suite des priviléges.

Quelques fidèles amis de la patrie, citoyens d'Amsterdam, fortement intéressés à la prospérité du commerce, très désireux, par conséquent, de ne pas le voir décliner, mais de le voir augmenter de jour en jour pour accroître la puissance et la richesse du pays, ont dirigé leur attention sur cet état de choses. Il y a quelques années, il se sont adressés d'abord au magistrat d'Amsterdam et ensuite à L. H. P. les Etats-Généraux, et ils leur ont fait connaître que le commerce maritime le plus avantageux, le plus honorable et le plus assuré auquel le pays se soit jamais livré était, sans contredit, le commerce *avec la Perse par la Moscovie et la mer Caspienne*, autour de laquelle sont situées les contrées les plus riches et les plus belles de l'Asie, à savoir l'Arménie, la Médie, la Perse, la Tartarie et d'autres royaumes importants qui leur confinent. De ces pays, on peut tirer toute espèce de marchandises précieuses telles que des tapis turcs, du camelot commun et autre, du poil de chameau, du drap d'or, de la soie brute et ouvrée, des tissus de soie de toute qualité, du

bezoar (70), de la rhubarbe et les meilleures drogues du monde, de l'indigo, du musc, des turquoises, du diamant et toutes sortes de pierres précieuses et de perles, et enfin, d'innombrables objets de commerce. On pourrait les échanger non point contre des espèces monnayées, qu'il faudait emporter en forte quantité, comme on le fait dans le trafic avec les Indes-Orientales au grand détriment de l'avoir financier du pays, mais le plus souvent contre des marchandises et des produits manufacturés que l'on emporterait d'ici, tels que: draps, serge, toiles recherchées là bas à cause de leur blancheur, safran, bois de Brésil, cochenille, étain, plomb, papier, miroirs, quincaillerie et cuir de Russie de toute espèce. Ces citoyens ont d'abord porté si loin la négociation, dans leurs entretiens particuliers avec l'ambassadeur du Grand-Prince qui fut ici en l'année 1613, qu'après des ouvertures qu'on lui avait faites, il fit la promesse de s'employer de tout son pouvoir à l'avancement de l'affaire, et que plus tard les susdits citoyens chargèrent Isaac Massa, qui devait remettre au Grand-Prince les présents de L. H. P. les Etats-Généraux, d'y porter une attention toute spéciale. Plus tard, lorsqu' après son retour, il eût remis à V. H. P. un rapport qui faisait entrevoir la perspective, non seulement d'obtenir l'octroi commercial demandé, mais encore de conclure avec le Grand-Prince une alliance favorable à la consolidation de notre pays et au progrès de notre négoce, il est arrivé que V. H. P., convaincues de l'importance de ce débouché, ont trouvé bon de retirer l'affaire des mains de ces particuliers pour la traiter elles-mêmes, comme étant de celles qui touchent au bien être général des Provinces-Unies. C'est pourquoi, V. H. P. ont à deux reprises différentes, en 1615 et en 1617, envoyé à Moscou en qualité de leur député, Isaac Massa en compagnie des ambassadeurs du Grand-Prince, en le chargeant spécialement d'obtenir tant l'alliance que la concession du trafic avec la Perse. Vous lui avez, à cet effet, non seulement donné des lettres pour le Grand-Prince et des instuctions pour sa con-

duite, mais encore, dans ces derniers temps, vous lui avez confié d'importants cadeaux en munitions de guerre, précieuses à cette époque, pour les offrir au Grand-Prince en témoignage d'amicale réciprocité et afin d'obtenir plus aisément sa protection. Il a plu au Tout Puissant de bénir la bonne résolution de V. H. P. et les efforts du susdit Massa, qui n'a point craint d'exposer plusieurs fois sa vie dans l'accomplissement de sa mission, ainsi que V. H. P. l'ont appris par divers rapports. Dieu les a bénis de telle manière que, lors de ces deux premières missions, le Grand-Prince a non seulement accueilli et accepté avec grande faveur vos félicitations, vos présents et vos propositions, mais que dans le dernier voyage, la négociation a été portée si loin, que ce souverain et son conseil sont disposés à acquiescer à vos demandes concernant l'alliance et la navigation vers la Perse et les pays limitrophes par la mer Caspienne, à travers la Russie, et ce, malgré l'opposition des Anglais, qui ont fait tous leurs efforts pour noircir dans l'esprit du Grand-Prince et de son conseil, V. H. P. et notre gouvernement, en proférant sur leur compte des calommies et des mensonges de toute nature. Car, après avoir tenu vingt deux conférences sur ce sujet, le représentant de V. H. P. reçut pour réponse, que l'on devait aussi tôt que possible envoyer vers le Grand-Prince au nom de l'Assemblée des Etats, une ambassade solennelle munie des pleins pouvoirs pour conclure. Le Grand-Prince a déjà, à deux ou trois reprises, envoyé ici des ambassadeurs, et le nôtre n'est pas encore parti. Nous désirons ici, en toute soumission, vous démontrer l'importance de la navigation vers la Perse et de l'alliance avec la Moscovie et de la conservation du commerce avec cet empire, commerce qui sera exposé aux plus grands dangers de la part des Anglais, si par crainte d'une faible dépense, vous négligiez d'ordonner cette ambassade.

Il faut remarquer, d'abord, en ce qui concerne ces diverses missions et ces requêtes auprès du Grand-Prince, que la considération du pays y est tout à fait engagée, de sorte que

l'on ne pourrait se retirer de cette affaire sans courir le risque d'être accusé de légéreté ou d'insouciance à l'égard de l'état, et de mépris ou d'irrévérence à l'égard du Grand-Prince, qui a envoyé à V. H. P. deux ambassades composées d'hommes éminents, et qui attend et désire que vous agissiez de même. La question ayant été considérée par V. H. P. elles-mêmes comme étant d'une haute importance, il est certain que son abandon serait considéré par le Grand-Prince comme la plus forte injure que l'on pourrait lui faire, car les Moscovites sont extrêmement délicats sur le point d'honneur. V. H. P. comprendront facilement, dans leur haute sagesse, combien cette conduite serait préjudiciable à tout le commerce avec la Moscovie, commerce qui occupe de vingt à trente gros vaisseaux, partant tous les ans de ces provinces et y revenant richement chargés au grand profit du pays. Ne serait-ce pas donner aux Anglais une excellente occasion qu'ils guettent depuis plusieurs années, de demander, ce qu'ils ont fait déjà à diverses reprises, que l'on nous défende le commerce avec la Russie ou du moins que l'on y mette des entraves, en nous restreignant au trafic avec les côtes, comme à Archangel? Si l'on néglige aujourd'hui de poursuivre ce que l'on a si heureusement commencé et presque obtenu, si les Anglais nous dévancent avec leur ambassade et obtiennent le monopole du commerce vers l'empire Persan (monopole qu'ils ont possédé de 1552 à 1582, avec des profits extraordinaires, qu'ils ont perdu ensuite par leurs insolences et s'efforcent aujourd'hui de recupérer), il en adviendra que notre nation en sera frustrée à tout jamais. Et ils chercheront à s'y ancrer si fortement qu'il n'y aura plus pour nous à regarder de ce côté: nous en serons chassés pour toujours. Nous serons forcés d'aller chercher et acheter chez eux, ce que d'autres devraient venir chercher chez nous, et notre pays sera privé des avantages inappréciables qu'il retirerait du trafic avec la Perse et les contrées qui l'avoisinent. En effet, lorsque nous serons en possession de ce marché, l'activité des négociants de de pays, su-

jets de V. H. P., saura porter ce commerce à un tel point que les Pays-Bas deviendront l'entrepôt de la soie écrue et qu'au bout de deux années, les marchands de Venise, de Marseille, de Lyon, de Tours, de l'Espagne, de l'Italie et de plusieurs autres royaumes devront venir ici faire leur provision de soie, tandis que maintenant ils ne tiennent que la soie de leur propre culture, qui ne donne pas la centième partie de celle que l'on met en œuvre. C'est ainsi que la courageuse activité de nos négociants a su forcer les Espagnols et les Portugais, pour ne pas parler d'autres peuples, à se fournir ici d'épiceries, tandis qu'auparavant on était obligé d'aller les chercher chez eux et de leur donner ainsi des bénéfices qu'ils donnent maintenant avec joie aux sujets de V. H. P.

En outre, il faut encore tenir compte des considérations suivantes. La navigation vers ces pays est très facile, très sûre et, en même temps, très peu couteuse. Dès qu'elle aura été bien mise en train, il sera fort aisé d'opérer tous les ans le retour en été, ou, au plus tard en Septembre. Les enfants même savent combien il est facile de se rendre par mer, d'ici à Archangel; de cette ville, deux fleuves, la Dwina et le Volga, se dirigent vers la mer Caspienne; l'intervalle entre ces deux fleuves ne dépasse point 20 milles néerlandais, et on le franchit à très peu de frais au moyen de traineaux que l'on y trouve en quantité innombrable et que l'on peut louer à très bas prix; en été, les chariots de transport sont en nombre suffisant à Astrakhan, où commence la mer Caspienne. De cette manière, on arrive en trois ou quatre jours, en Perse, en Médie, en Arménie, où l'on voit les plus riches marchandises du monde. Rien n'est donc plus commode que cette route pourvu qu'elle soit parcourue en été et non pas en hiver. Elle est également très sûre, car il n'y a pas à craindre des pirates sur la mer, comme on en rencontre sur la route du Levant par la mer Méditerranée.

Quant au danger du trajet à travers la Moscovie en temps de paix, il est nul lorsqu'on est muni d'un sauf-conduit du

Tsar; en temps de guerre il n'y a aucun péril, quand on possède sur les rivières ses propres bâteaux et ses propres équipages; il en a été ainsi, même pendant les terribles guerres civiles qui ont eu lieu dernièrement. En vain serait-on harcelé par des milliers de cosaques ou de maraudeurs, (ce que d'ailleurs, la disposition du pays ne permettrait point), que la navigation n'en serait pas empêchée. Le plus grand dommage que pourraient occasionner ces ennemis, c'est le meurtre de quelques Russes employés au halage des barques et des bateaux à la remonte. Mais ils sont impuissants contre les bateaux, car ceux-ci, lorsqu'on coupe les cables, peuvent se laisser aller à la dérive et s'abandonner au vent. Ces maraudeurs n'ont point d'artillerie et n'en ont jamais eu, ils ne sauraient d'ailleurs s'en servir à défaut de bateaux qu'ils ne pourraient gouverner. Eussent-ils même des canons, ceux-ci ne produiraient aucun effet contre des bateaux en mouvement, entrainés par le courant ou marchant à la voile; ainsi qu'on a pu le voir sur l'Escaut, lorsque le duc de Parme essaya d'arrêter par son innombrable artillerie les navires se rendant à Anvers. Et encore, cela se passait-il en des passages étroits, tandis que le Volga est presque partout six fois plus large que l'Escaut.

Si cette voie commerciale est commode et sûre, elle est en outre extrêmement économique, car il ne faut pas, de ce côté, faire ces grandes dépenses d'équipement que nécessite la navigation vers Smyrne ou vers les Indes Orientales, où la valeur de la cargaison est absorbée, pour plus de moitié, par les frais du navire, de l'équipage et des vivres. Dans l'autre route, au contraire, tout est profit: le long du Volga et dans les villes qu'il arrose, Jaroslavl, Kostrom, Ougliche, Kazan, etc., on trouve en abondance du bois, de la poix, du goudron, du chanvre pour faire les cordages, du fer meilleur que celui d'ici, et de la toile; il n'y manque que de bons charpentiers, que l'on peut facilement, du reste, emmener avec soi de ce pays. Comme preuve de la modicité du prix de transport

sur le Volga, on peut citer le caviar, que l'on apporte des environs d'Astrakhan, de plus de cinq cent milles de la mer à Archangel, et qui ne vaut que cinq florins les cent livres et souvent beaucoup moins, et aussi le sel que l'on transporte des bords de la mer Caspienne à travers tout le pays et que l'on ne paie qu'une bagatelle. On pourrait même être à peu près indemnisé des frais de transport en se servant de nos bateaux faisant le trajet de Perse à Astrakhan et vice-versa, pour prendre en charge les marchandises des Persans pour la Russie et de la Russie vers la Perse; on pourrait compter sur un fret considérable, car nos vaisseaux sont meilleurs et plus sûrs que les leurs pour naviguer sur la mer Caspienne.

Les malveillants font une objection à cette voie. Il est fort dangereux, disent-t-ils, de risquer tous les ans en Russie les sommes considérables que l'on destine à l'achat de la soie; on doit craindre que l'une ou l'autre fois le Grand-Prince ne s'en empare. Cette objection a peu de fondement; car nous courons le même risque partout ailleurs, en Espagne, en France, en Syrie, en Turquie, et nous ne laissons point pour cela d'y aller trafiquer. Tous les ans, du reste, nous exposons ainsi de grands capitaux en Moscovie même. On calcule que, l'année dernière, plus de cinquante tonnes d'or se sont trouvées, à Archangel seulement, en marchandises néerlandaises, sans compter ce qu'il y en avait à Moscou et en plusieurs autres endroits. Si nous osons confier de grands capitaux à la merci des Turcs, qui sont des infidèles et des ennemis des chrétiens, pourquoi n'en confierions-nous pas aux Moscovites, dont le souverain est chrétien et n'a jamais manqué à sa parole et à ses promesses envers nous. Et pourtant, voilà plus de cinquante ans que nous avons apporté annuellement de grandes valeurs en argent et en marchandises, non seulement sur les bords, mais encore dans l'intérieur de son empire, à Moscou et ailleurs. Cette objection n'a donc aucune importance, et si l'on devait y faire attention, alors nous devons nous abstenir de tout trafic sur le territoire de n'importe

quel souverain étranger, car on y courrait les mêmes dangers et de plus grands encore. Mais de pareilles objections ne sont mises en avant que par quelques hommes intéressés, faisant eux-mêmes le commerce avec la Moscovie. Ceux-ci et d'autres semblables, cherchent à détourner plusieurs personnes de ce commerce avec la Perse et à en détourner V. H. P. dans leur intérêt propre qu'ils ont bien plus à cœur que celui de la patrie. Quelques uns même emploient à cet effet des moyens illicites et font cause commune avec les Anglais. Ils comprennent, du reste, que lorsque l'on aura formé, sous les auspices de V. H. P. une *compagnie générale de la Perse*, ils verront cesser les avantages particuliers qu'ils tiraient ci-devant de leur trafic avec ce pays, et dont ils jouiront de nouveau, maintenant que le chemin est ouvert.

Quant à l'objection faite par quelques personnes que le pays, dans les circonstances actuelles, se verrait exposé à de grandes dépenses pour cette ambassade et les présents à offrir, nous répondons que ces dépenses ne seraient pas aussi considérables que l'on veut bien le croire, et V. H. P. peuvent au besoin obtenir sur ce sujet des renseignements de la part de ceux qui peuvent en juger en connaissance de cause. On peut même faire payer les frais faits et à faire par les négociants qui feront l'entreprise du commerce persan; dès que la concession en aura été obtenue sous la direction de V. H. P., les négociants ne feront aucune difficulté de s'en charger; car en imposant ce commerce d'une taxe de un à deux pour cent, on y retrouverait de quoi payer ces frais et de plus grands encore, sans faire à personne un dommage marquant. Et n'en fût-il pas ainsi, cette question, par suite de la concurrence des Anglais qui cherchent à accaparer ce commerce et à nous en exclure, n'en est pas moins devenue une vraie question d'état qui peut avoir de graves conséquences et entraîner pour nous la perte du commerce entier avec la Moscovie, si l'on n'arrête les efforts de nos concurrents. Malgré les grandes dépenses qu'elle pourrait occasionner, cette affaire si importante pour

nos intérêts nationaux, ne doit pas être repoussée par V. H. P. Afin de devancer les Anglais qui ne s'endorment pas sur elle, il nous faut immédialement constituer une ambassade éclatante qui se rende en Russie, à l'invitation et aux pressantes instances du Grand-Prince, et qui soit munie d'amples pouvoirs pour conclure l'affaire.

En conséquence, nous soussignés, marchands et habitants des Pays-Bas, convaincus de l'importance de cette voie commerciale, nous avons trouvé bon de présenter cette requête à V. H. P. et de vous inviter à ne pas abandonner une affaire aussi majeure et presque conduite à bonne fin, mais à la terminer au plus tôt, car les Persans le désirent autant que nous mêmes, comme le prouve l'invitation adressée par leur souverain à tous les princes chrétiens de venir commercer dans ses états, en promettant de leur accorder toutes les immunités nécessaires. Le Grand-Prince et son conseil comprennent aussi les avantages qu'ils retireront de notre trafic, quoiqu'ils ne les aient point compris jusqu'aujourd'hui; le pays moscovite tout entier a été occupé de cette affaire et n'attend plus que notre ambassade. La commerce maritime du Portugal avec l'Afrique et les Indes Orientales, celui de Castille avec l'Amérique, et le nôtre avec la Guinée et les Indes, ont commencé d'une façon imperceptible et sont devenus des sources de grandes richesses. Il en sera de même de notre navigation vers la Perse: dès qu'elle sera en train, elle ne sera pas inférieure aux autres et, bien conduite, elle pourra même les surpasser. Fermement convaincus que la sagesse de V. H. P., prendra en considération et les grands revenus que le pays saura en tirer annuellement, et l'honneur qui nous en reviendra de la part des royaumes et des républiques qui se fournissent de nos marchandises, nous avons avec une entière confiance apposé nos signatures à la présente rémontrance."

En comparant ce document avec les lettres de Massa, en y observant la marche de l'argumentation, la connaissance complète de la situation intérieure de la Russie, la mention de

ses propres tentatives, les instances en faveur d'une mission à Moscou, et enfin la date à laquelle fut produit ce document remarquable, il ne reste pas le moindre doute que celui-ci n'ait été inspiré par Massa et rédigé sous son influence. Quoiqu'il dût, malheureusement, s'écouler dix ans encore avant que les Etats n'eussent pu prendre la résolution d'envoyer une ambassade au Tsar, cette requête n'en reste pas moins comme un témoignage de l'esprit entreprenant de nos ancêtres, à cette grande époque du dix septième siècle. Dix ans après, l'ambassadeur Albert Burgh essaya, mais en vain, d'obtenir pour le marchand d'Amsterdam, Ernest Philips et ses associés, l'octroi du trafic avec la Perse par la Moscovie et la mer Caspienne, pour un terme de trente ans. Cette demande fut refusée, parce qu'elle avait été refusée également au roi d'Angleterre et qu'on la croyait contraire aux intérêts des négociants russes. D'ailleurs, cette ambassade de 1630 n'avait pas pour but principal l'octroi du commerce persan, mais celui d'une tout autre branche de négoce: celui du commerce des grains avec la Russie. Quoique Massa n'y ait pas été mêlé alors, on le voit cependant de nouveau fournir aux Etats les idées fondamentales d'après lesquelles on résolut de se conduire: sa parole influente fut écoutée encore dans cette question.

Après l'expiration de la trève avec l'Espagne, il y eut tout à-coup une extrême cherté de blé. Tandis que, par exemple, le prix du seigle n'avait été, en 1620, que de 44 florins d'or le last, il s'éleva trois ans plus tard à 170 et à 200 florins d'or. Cette cherté se maintint avec de grandes variations jusqu'en 1632: en 1628, le seigle atteignit 250 et en 1630 jusques 462 florins d'or. Nous dépendions pour les grains du commerce polonais. Cette situation se combinant avec une guerre contre l'Espagne, rendait le danger plus grand encore. Philippe s'efforca de porter le roi de Pologne à interdire la sortie des grains de ses états; mais cette tentative échoua. Massa comprit combien il importait pour nous d'être indépendants de semblables surprises, et il savait que la Russie était éminem-

ment propre à devenir la nouvelle source qui alimenterait l'important marché aux grains d'Amsterdam. C'est pourquoi il se rendit en Russie, en 1625, pour ouvrir la voie à ce commerce. Le résultat de ses efforts est rapporté dans la proposition suivante qu'il adressa aux Etats généraux le 23 Janvier 1626 (71).

Proposition faite à L. H. P. les Etats Généraux des Provinces Unies des Pays-Bas.

Le soussigné Isaac Massa, sujet et serviteur de V. H. P. a eu l'honneur, il y a quelques années, d'être employé à des missions envoyées par V. H. P. vers le Grand-Prince de Russie à l'effet d'engager ce monarque à nous permettre d'installer le trafic avec la Perse par la Moscovie, pour l'extension de notre commerce et pour mettre obstacle aux tentatives malfaisantes des Anglais, qui s'efforçaient de nous ravir le marché moscovite et de s'en emparer eux-mêmes au grand détriment de nos provinces qui font annuellement en ce pays un trafic d'une importance de 20 à 24 tonnes d'or. Avec la grâce de Dieu et par l'autorité de V. H. P., j'ai non seulement rempli mes missions et renversé les plans des Anglais, mais encore commencé à jeter les bases d'une alliance plus étroite. Par là, j'ai obtenu à la cour de Moscovie un crédit et une considération tels, qu'une faveur à demander pour V. H. P. et le Prince d'Orange (qui y est en haute estime) devrait être bien considérable, pour qu'elle me fût refusée. Les embarras de la guerre actuelle et d'autres circonstances, n'ont pas encore permis le départ d'une ambassade solennelle quoiqu'elle y soit toujours attendue par le Grand-Prince et son conseil, qui nous tiennent pour obligés, depuis que ledit Grand-Prince a envoyé vers V. H. P. deux ou trois missions expresses. Néanmoins, je n'ai pas laissé d'entretenir même, au prix de grands sacrifices, les relations amicales que j'avais nouées à la cour de Russie, dans l'espoir que, tôt ou tard, les circonsances permettraient qu'elles fussent utiles à notre pays. Afin de mieux les entretenir encore, j'ai fait l'année dèrnière, à grands frais,

un voyage en Moscovie. Le règne du Grand-Prince actuel sous la sage conduite de son père, le Patriarche, me semble être le moment propice pour faire quelque tentative en faveur de notre pays auprès de la cour de Russie, du Grand-Prince et surtout du Patriarche. Ce personnage, qui a été de longues années retenu captif en Pologne, y a non seulement conçu une haine implacable envers les Polonais, mais encore, par l'effet de l'opposition, il y est devenu un politique habile et sage, connaissant à fond quels sont les amis ou les ennemis de la maison d'Autriche et d'Espagne. Considérant, d'un côté, la situation des Provinces-Unies: un petit territoire qui fourmille d'habitants, et n'est pas en état de produire les grains nécessaires à sa subsistance, mais doit les importer des pays étrangers, ce qui le met à la merci des intolérables péages du Sund, de la fermeture de la chambre de Pondage de Dantzig et quelquefois, ce qui est plus grave, du bon plaisir du Roi de Pologne, qui appartient au parti espagnol, fait partie de la maison d'Autriche et nous a souvent menacé et essayé même de nous serrer la gorge en retenant ses grains; considérant, d'un autre côté, la grande étendue de la Russie, la fertilité de son sol, et la paix dont elle joui depuis deux années, la grande quantité de blé qu'elle produit, quantité qui dépasse tellement la consommation intérieure que les grains restent deux, trois ou quatre ans de suite entassés dans les champs et les granges avec la récolte nouvelle, et tombent en pourriture, — j'ai cru pouvoir adresser à la cour de Russie une requête par laquelle je démontre que la misère des Russes, dans les années précédentes lors de la guerre avec la Pologne, avait eu pour principale cause les énormes sommes d'argent que les Polonais emportaient annuellement des Pays-Bas en y vendant leurs grains; que s'il plaisait au Grand-Prince, il pouvait non seulement faire tomber le glaive de la main des Polonais, mais les dompter même tout à fait: le moyen consistait à accorder à notre pays, qui tous les ans à besoin de blé et doit en chercher en Pologne, pour des trésors, et en traversant le

Sund, à lui accorder la faveur de venir prendre l'excédant de ce que produit la Russie. De cette manière, il ne retirerait pas seulement des mains de son éternel ennemi les sommes d'argent au moyen desquelles ce dernier lui a fait une guerre si cruelle, mais encore il remplirait son propre trésor, sans causer aucun préjudice à ses sujets, puisque souvent ceux-ci abandonnent sur place et laissent périr le superflu de leur blé. Il augmenterait ainsi ses revenus, accroirait le bien-être de son peuple et pourrait venir en aide à la ville de Smolensk et à d'autres places que les Polonais assiégeaient encore.

Cette proposition fit auprès du Grand-Prince, du Patriarche et de tout le conseil de l'empire, une sensation telle, qu' après en avoir mûrement délibéré et comprenant le tort qui pouvait en résulter pour leur implacable ennemie et l'avantage qu'ils en retireraient eux-mêmes, ils résolurent d'y donner un commencement d'exécution. A cet effet, ils m'accordèrent la licence de pouvoir exporter de trois à quatre mille tonneaux de blé, licence qui n'a été accordée à personne depuis les 50 ou 60 ans que nous faisons le commerce avec la Russie, il me fut promis, en outre, qu'on la renouvellerait pour les années suivantes, si elle était demandée soit par notre gouvernement, soit par moi-même. Après avoir conduit l'affaire au point où elle se trouve, au prix de grands dangers, de beaucoup de peine et de travail, il serait prudent, tant que le Patriarche, qui est déjà vieux, sera encore en vie, de la prendre en sérieuse considération, pour les avantages que le pays en retirera et en même temps pour être affranchis du péage du Sund, de la chambre de Pondage et surtout du mauvais vouloir du Roi de Pologne qui est hostile à notre gouvernement. Quelques inconséquences de gens trop intéressés, qui l'année dernière, ont fait un mauvais usage des lettres de recommandation de V. H. P. et du Prince d'Orange (72), ont failli étouffer à sa naissance la grande œuvre que j'avais entreprise; c'est pourquoi j'ai trouvé bon de m'adresser respectueusement à V. H. P. et de les prier de m'accorder à moi

et à mes consorts, un privilége de trente ans et plus, pour pouvoir seul, avec mes associés, négociants de ce pays, exporter de Moscovie et importer en nos provinces les grains et les denrées connexes, et tout ce que je pourrais obtenir ultérieurement d'exporter de l'empire russe, au profit des habitants des Pays-Bas et au grand avantage des revenus de V. H. P., et de faire en sorte que nul, hors moi et ma compagnie, ne soit favorisé de lettres de recommandation émanant de V. H. P. ou du Prince d'Orange. Car si les choses se passent comme l'année dernière, non seulement la considération de notre gouvernement court les plus grands risques auprès du Grand-Prince et de sa cour, et elle a déjà beaucoup perdu, mais encore cette œuvre importante qui a coûté tant de peines et tant d'argent et qui intéresse si fortement l'état, cette œuvre sera entièrement anéantie. Dieu vous garde de ce malheur et octroie à V. H. P. une grande sagesse et un règne glorieux!"(73)

Ce qui nous frappe tout d'abord dans cet écrit de Massa, c'est le coup-d'œil si juste par lequel il détermine les rapports existant entre la Russie et la Pologne, c'est le tact avec lequel il envisage le côté financier de la guerre russo-polonaise pour le faire servir à ses plans commerciaux. Ce qui attire notre attention ensuite, c'est sa défense du système du monopole: nous l'avions déjà remarqué antérieurement. Au point de vue actuel de la science du commerce, ce principe doit sans doute être condamné sans réserve. Mais on peut se demander, si *en ce moment-là*, en présence de la situation de la Russie, de la dangereuse jalousie de l'Angleterre, et de l'esprit pervers des trafiquants particuliers, Massa n'avait pas raison dans sa manière de voir. Quoiqu'il en soit, les deux points fondamentaux de sa requête: la démonstation politique de l'influence du commerce de grains avec la Néerlande sur la puissance polonaise, et la demande commerciale d'un privilége pour sa société, ces deux points furent adoptés plus tard par les deux principales autorités, par l'état et par le commerce. Cela mérite d'être prouvé.

Dans l'instruction donnée en 1630 par les Etats-Généraux à l'ambassade de Albert Coenraadsz. Burgh et de Jean Veltdriel à Moscou, on trouve à l'article onze: „Messieurs les envoyés s'efforceront d'effacer de l'esprit du chancelier, des conseils et des hauts fonctionnaires du Tsar, toutes impressions défavorables et à faire comprendre à ces personnages que par le commerce des grains, ils détourneront du territoire des ennemis cachés de S. M. la plus grande partie du trafic que s'y fait, de sorte que les habitants de ce pays ne pourront plus vendre leur blé à un prix aussi élevé et par conséquent n'auront plus à leur disposition cette grande quantité d'argent qu'ils reçoivent annuellement et qui leur donne la force pour tenter de résister à la puissance de S. M. I. Messieurs les envoyés se garderont bien de traiter cette affaire, qui concerne un prince avec lequel nous sommes en neutralité, soit dans leur proposition officielle, soit dans un mémoire ou dans un écrit quel qu'il soit." (74) Voilà donc l'idée exprimée par Massa dans sa proposition de 1626, développée, selon cette même proposition et en un article, au Grand-Prince et au Patriarche qui selon son témoignage „examinèrent mûrement la question et comprirent qu'en effet, elle devait causer de grands torts aux Polonais, leurs ennemis implacables et leur rendre, à eux-mêmes, de signalés services."

Le commerce prononça aussi son arrêt par l'organe de Joost Willemszoon Nijkerke, un homme de grand mérite qui fut, depuis l'an 1632, le premier agent de la République néerlandaise à Moscou. En 1630, il publia, sous le voile de l'anonyme, une brochure très importante sur la question des grains: *„Klaer Bericht ofte aenwysinge hoe ende op wat wyse, de tegenwoordige dierte der Granen sal konnen geremedieert werden, ende de Schipvaert deser Landen vergroot.* (*Avis ou démonstration évidente sur la question*: *comment et de quelle manière on pourra rémédier à la cherté actuelle du blé et augmenter la navigation de ce pays*) (75). Nijkerke propose de remplacer le commerce des grains avec la Pologne sur la

mer Baltique, par un commerce semblable avec la Russie par la Mer Blanche. Il veut, tout comme Massa, que ce projet s'exécute au moyen d'une Compagnie, qui s'engagerait à acheter vingt mille lasts de blé, à raison de cinquante à soixante florins le last, d'après un tarif à fixer par le Tsar. Ses arguments en faveur de la nécessité d'une compagnie sont, en substance, les suivants: d'abord, cette affaire doit être entamée en Moscovie, non pas avec les particuliers mais avec le Grand-Prince, parce que lui seul a l'autorité pour la mettre en train et qu'il ne le fera point sans connaître d'avance et avec certitude qui lui prendra annuellement une pareille quantité de grains. En second lieu, lui seul peut traîter la conclusion de l'affaire, car le déplacement du commerce des grains ne pourra s'opérer que très lentement par les particuliers. Entretemps les Anglais, les Danois et les Suèdois achètent tous les ans, au nom de leurs souverains, une grande partie de blé en Moscovie et ils nous le revendent avec un bénéfice de 80 à 100 florins par last. En troisième lieu, il faut prévenir l'élévation des prix qui aurait lieu en Russie à la suite d'une lutte d'enchères entre les particuliers. En quatrième lieu, le Grand-Prince désire que le commerce s'organise de cette manière; il y trouve un avantage particulier, comme le démontrent les conventions qu'il a faites avec les Persans et avec nous par rapport à la soie. En cinquième lieu, il faut prévenir que plus tard ce commerce ne nous soit de nouveau enlevé par d'autres. Le roi de Suède a déjà conçu le dessein de faire passer le commerce des grains de Russie par son royame ou par Nerva, dans la Baltique, sans autre but que de nous en déposséder ou de le frapper de grosses contributions. En sixième lieu, la hausse occasionnée par la concurrence des particuliers, pourrait bien dans un moment d'inquiétude, provoquer de la part du Grand-Prince une défense d'exportation. Dans une Requête aux Etats-Généraux, en date du 20 Juin 1630, Nijkerke ajoute à ces arguments quelques autres considérations qui ne sont guère que des reprises de celles que nous venons d'énumérer (76).

Avec l'octroi de ce commerce, les Etats désiraient en même temps constituer un monopole national. Les envoyés néerlandais devaient demander à Moscou pour les Hollandais, le privilége exclusif d'exporter du blé et du salpêtre par les ports russes. Cette prétention exorbitante fut, à juste titre, repoussée par le gouvernement moscovite. C'est ainsi probablement que s'évanouirent les projets de Massa et de Nijkerke; du moins, depuis lors, n'est-il plus question d'une compagnie semblable.

Depuis ce temps-là, les matériaux pour la biographie de Massa commencent à faire presque complètement défaut. On rencontre encore quelques faibles données que nous devons recueillir ici pour terminer.

Une lettre autographe de Jacques Canter d'Amsterdam, en date du 7 Février 1627, est adressée à sa nièce Suzanne Massa „demeurant à Haarlem... *pour être remise* à Isaac Massa, à Lisse." Donc, en 1627, Massa demeurait à Lisse aux environs de sa ville natale. Il en résulte qu'il passa probablement les dernières années de son existence dans sa patrie, à Haarlem ou dans le voisinage de cette ville. La *Bibliographie Néerlando-Russe*, que nous avons souvent citée, mentionne, au nº. 749, un exemplaire de la *Description et louange de la ville de Haarlem*, par Samuel Ampzing, portant l'inscription: *Ex libris Massae*, 1628. La couverture en parchemin de ce volume porte les armes de Haarlem, circonstance qui fait émettre à M. Frédéric Muller la conjecture que ce serait un exemplaire offert en présent par la ville à son digne citoyen. Cette conjecture n'est pas absolument invraisemblable; cependant, dans ce cas, on s'attendrait à y voir inscrite une dédicace du magistrat à Massa ou une annotation de celui-ci. En tous cas, cet autographe nous fournit une date pour le séjour de Massa en Hollande.

C'est seulement en 1635 que nous rencontrons de nouveau une mention de Massa dans les Résolutions des Etats-Généraux. Au mois d'Avril de cette année, Jean Angelaer arriva

de Moscou, porteur d'une lettre du Tsar aux Etats. Il fut conduit de Rijswijk à la Haye et plus tard à une audience par l'Intendant de la cour, Mortagne. Le 19 Avril, les Etats font écrire à Massa pour le prier „de vouloir bien pour un moment quitter Haarlem, et de venir traduire la lettre du Grand-Prince" qui devait être remise par Angelaer. Au jour de l'audience, l'envoyé du Tsar déposa deux lettres en russe, ce dont il fut remercié par l'organe de Massa, qui fut invité à les traduire. Leur contenu roulait principalement sur de nombreux achats et des entreprises d'industriels au profit de la Russie. A la suite de cette négociation rapide, Massa fut chargé d'accompagner Jean Angelaer à Amsterdam (77).

Nous voici arrivé à cette année qui nous a fourni une date extrême lorsque nous avons parlé du portrait de Massa. Ce portrait est remarquable, non seulement parce qu'il nous donne une date positive dans la vie de Massa, date dont on a pu inférer celle de sa naissance, mais encore parce qu'il est accompagné d'une inscription très importante. Cette inscription qui, dans le texte hollandais est en vers des plus boiteux, la voici:

Poursuivi par la Haine et l'Envie, et cherchant l'honneur, il fut envoyé auprès d'un Empereur et d'un Roi et gagna leur faveur par les services qu'il leur rendit. Les Etats de son pays mirent en lui leur confiance; mais de nouveau, leur amitié se refroidit à son égard. Quand il était accusé par l'envie, il poursuivait sa route, fort de son espoir en Dieu. Comblé de faveurs par le chefs des Goths, il se moqua des jaloux. Ennobli, enrichi, satisfait, il attend aujourd'hui avec courage la bonheur éternel (78).

Quelque pitoyable que soit cette inscription sous le rapport de la poésie, elle confirme la conjecture que nous avions émise déjà, à savoir que les Etats s'éloignèrent petit à petit de Massa, et qu'il fut mis par eux en défiance. C'est en pleine connaissance de cause que Massa, en publiant son portrait en gravure, fait connaître au monde par ces vers que „de nouveau, l'amitié des Etats se refroidit à son égard," quoiqu'il y ait eu un temps où ils avaient mis en lui „leur confiance." Il est donc de la dernière évidence que Massa fut, de propos

délibéré, mis à l'arrière plan; car, malgré sa profonde connaissance de la langue, des mœurs, de la situation de la Russie et du commerce moscovite, malgré son expérience politique et son zèle ardent pour le service du pays, il ne fut mêlé à aucune des ambassades officielles. On aperçoit, par ci par là, de ces petits traits qui accusent de bonne heure de certains tiraillements dans leurs rapports. Nous avons déjà fait voir dans les questions financières, avec quelle persistance on le renfermait toujours en de dures limtes. Nous ne pouvons oublier de mentionner quelques autres petitesses. Ainsi, lorsqu'il manifeste lui-même le désir d'accompagner en France l'ambassade de Conderoff, après avoir aidé à la recherche d'un interprète capable, on refuse d'accéder à ce désir tout naturel. Quand au lieu d'une petite récompense pécuniaire qu'on lui doit pour une mission politique, il demande une médaille „qu'il pourrait porter en l'honneur des Etats-Généraux", on lui répond très-froidement, qu'il peut, si cela lui plaît, se faire confectionner une médaille lui-même. *Lui-même* se donner une médaille pour la porter comme un *présent* et en *l'honneur* des donateurs!

L'inscription parle aussi du motif de refroidissement. Massa est „poursuivi par la haine et l'envie"; c'est l'envie qui l'accuse auprès des Etats. Il n'est pas difficile, ce nous semble, de deviner à quoi l'on fait allusion ici. Massa lui-même était marchand, et marchand en Russie. Nous connaissons déjà le sombre tableau qu'il a présenté aux Etats de la rivalité intéressée qui régnait entre les négociants en Russie. „La haine particulière, écrivait il, que nos marchands néerlandais se portent entre eux, est indescriptible: elle les pousse à se calomnier et à se nuire les uns aux autres, même les frères entre eux, tout en se faisant du tort à eux-mêmes." Il est évident que Massa connait par expérience cette haine réciproque: par les liens qui rattachaent les principales maisons de Hollande en Russie avec la mère patrie, et aussi par l'influence du haut commerce sur les Etats-

Généraux, cette haine avait assez de puissance pour semer au sein de la haute assemblée de la défiance à l'égard de Massa et éveiller des préventions contre lui. Méconnu par son propre gouvernement, il vit en revanche grandir sans cesse sa considération à la cour moscovite, auprès du Tsar, très curieusement nommé ici „le grand chef des Goths", de sorte que par le commerce il s'est frayé une voie vers la fortune, ce qui lui permit de passer le reste de ses jours dans un repos bien mérité et sur le sol de la patrie. Il nous semble assez douteux qu'il faille prendre à la lettre le sens du mot „ennobli"; du moins quand on voit en 1647 son fils Abraham Massa faire partie de l'ambassade de Conrad Burgh en Russie, en qualité de simple interprète, et à en juger par la manière dont les Etats lui ordonnent de revenir à la Haye la chose ne parait point probable.

Enfin, quelle sympathie ne devons-nous pas éprouver pour ce laborieux compatriote, quand on songe qu'étant parti fort jeune et ayant vécu pendant de longues années dans des circonstances difficiles, il dut tout à lui même. Dans sa dédicace de son principal ouvrage historique, il avoue au Prince Maurice: „Tout ce que j'ai pu apprendre, je l'ai annoté aussi nettement que possible, mais non pas avec le soin et la science qu'y aurait mis un historien, car je n'ai jamais appris à écrire et je n'ai pas fait d'études."

C'est donc par une volonté de fer qu'il s'est formé lui-même. Outre le russe, il savait aussi le latin, comme le prouvent et la publication de ses écrits géographiques dans cette langue et les citations de vers latins qui se voient dans son ouvrage historique. Son „activité" a été célébrée par son concitoyen Ampzing; son „zèle et son éloquence" ont été loués par un contemporain, le savant Nic. van Wassenaer; sa passion pour la science historique a été reconnue par Daniel de Keyser; nous avons vu combien la haute sympathie du commerce d'Amsterdam était acquise à ses opérations en Russie; la justesse de son coup-d'œil en politique brille clairement

dans l'argumentation par laquelle il pressait son gouvernement de resserrer entre les Pays-Bas et la Russie des liens que son ardent patriotisme avait tant contribué à établir.

Puissions nous avoir réussi a faire donner, dans notre histoire, à Isaac Massa de Haarlem, une page meilleure que celle qu'il y a obtenue jusqu'à présent!

Château de Winkelsteeg près Nimègue,
18 Mai 1865.

A. van der Linde,
Docteur en Philosophie.

NOTES.

(¹) C'est ainsi que son fils qui accompagna, en 1647, en qualit d'interprète, l'ambassadeur Conrad Burgh, porte le nom de Abraham Massa Isaacszoon. (J. Scheltema: *Rusland en de Nederlanden*. I:210).

(²) Dans la réponse du Grand-Prince rapportée parmi les Pièces justificatives du 1er volume de cet ouvrage (p. 245 IV), les noms I. A. Massa et I. Massa sont employés indifféremment.

(³) En premier lieu, il faut citer G. F. Müller, dans son ouvrage *Sammlung Russischer Geschichte* (I. p. 247 St. Petersb. 1732); il écrit Masza dans le remarquable *Register über Nicolaes Witsens Nord-und Ost-Tattarey erster und anderer Edition.* Selon W. M. von Richter auteur de l'Histoire de la Médecine en Russie (*Geschichte der Medicyn in Russland.* Moskwa 1813), le docteur J. Hamel dit de lui: „Richter schreibt ihn (Massa) irrig Maas, wo er erwähnt, dass im Jahr 1616 mit ihm der Doctor Job Palidanus Kam, um Leibarzt des Zaren zu werden. Ferner nennt er ihn unrichtig Maas, wo vom Sohn des apothekers Arensen, dann wo von einem Apotheker „Godsemius" dessen wahrer Name Hassenius war, und endlich wo von dem 1624 nach Russland gekommenem Arzt Damius der Rede ist." *Tradescant der Aeltere* 1618 *in Russland*, dans le *Recueil des actes de la séance publique de l'Acad. impér. des Sciences de St. Petersbourg, tenue le* 29 *décembre* 1845, St. Petersb. 1847, p. 321, en note. Adelung écrit une seule fois Jacob Massa: *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches .... herausg. von* K. E. v. Baer und Gr. v. Helmersen, IV. p. 28. Bien que cette faute soit corrigée à la p. 52, elle a passé cependant dans le travail de Baer, inséré au *Bulletin Scientifique de l'Acad. des Sciences à St. Petersb.* X:271.

Scheltema (*Rusland en de Nederlanden*, I:81), Mr. O. van Rees et le Dr. W. G. Brill (*Algemeene Geschiedenis des Vaderlands door* Dr. J. P. Arend, T. III. 2e partie, p. 581), suivant les Résolutions des Etats-Généraux de 1614 à 1618, écrivent Isaac Abrahamsz. Massa, quoiqu'il y soit

le plus souvent parlé de I. M. On y rencontre alternativement les versions: Isaac Abrahamsz. (ou Abrahamssen), Isaac Abr. Massa, Isaac Massa, et même deux fois très incorrectement Abraham Isaacsz. Massa.

(4) La *Descriptio* (V. Tome I. p. 285), est signée: ISAAC MASSA HAERLEM (ENSIS). Son contemporain Samuel Ampzing le loue, déjà de son vivant, comme un illustre Haarlemois:

„Dus [Massa !] moet men 't ook dyn deugd en kloekheyd wijten,
Dat gy den Grooten-Vorst en Tczar der Moscovijten
Gesonden syt geweest tot meermaels ten gesant
Voor allen uyt dit ons Verenigd Nederland."

C-à-d: Donc, Massa, nous devons imputer à votre vertu et à votre courage d'avoir *été* choisi plusieurs fois entre tous et envoyé en qualité d'ambassadeur des Provinces-Unies auprès du Tsar et Grand-Prince des Moscovites. „Puis il dit en note: Isaac Massa, de Haarlem, ambassadeur de L. H. P. les Etats-Généraux des Provinces-Unies auprès du Grand-Prince de Moscovie Michel Foedrowits, dans les années 1614, 1616, 1618." (*Beschrijvinghe ende lof der stad Haerlem in Holland*, *Haerl.* 1628), p. 113.

(5) Les Réformés seuls nous ont laissé un registre baptismal de la fin du seizième siècle; les registres des autres communions commencent seulement après 1600. J'ai fait compulser le registre à l'année de la naissance de Massa, mais on n'y a point trouvé de trace d'Isaac. Le 6 Janvier 1595, fut baptisé Chrétien, fils d'Abraham Massaert et de Sara Massaert; le 21 novembre 1596, fut baptisé Lambert, un fils issu des mêmes parents. Mr. A. J. Enschedé, archiviste de la ville de Haarlem, suppose que Massaert et Massa ne sont qu'un seul et même nom. Il est possible, en effet, que les parents de Massa aient donné à leur nom italien une terminaison néerlandaise, cette hypothèse est corroborée par ce qui suit dans le texte. Si elle était exacte, Isaac Massa aurait eu un frère plus jeune qui lui, Lambert. En effet, le 28 Juillet 1616, il écrit d'Archangel aux Etats-Généraux. „Je vous prie instamment d'écouter avec faveur *mon frère* le *porteur de cette missive* et de l'interroger sur le voyage qu'il a accompli à son grand détriment." Ce frère a donc été en Russie avec lui, et dans les Résolutions des Etats-Généraux, du 17 décembre 1615, il est question d'un Lambert Massa comme de quelqu'un „qui a bonne connaissance du pays de Moscovie et qui en comprend la langue."

(6) *Essai d'une Bibliographie néerlando-russe* (Amsterdam, 1859), page 104.

(7) „Cependant son nom diffère trop des noms hollandais, et a tant de rapport avec des noms plus méridionaux, que nous ne pouvons nous abstenir de penser au duché de ce nom. L'idée qu'il fut peut-être originaire de là s'insinue davantage quand on observe qu'on trouvait, pendant les années 1550 à 1650, dans l'Italie Septentrionale une famille nombreuse, nom-

mée *Massa*, illustre par cinq ou six savants éminents, qui ont tous occupé des chaires en diverses Académies dans le nord de l'Italie."

([8]) Parmi les principaux passages sur lesquels on peut appuyer cette opinion, nous citerons les suivants: „Den Keyser was van Godt soo verblint, dat, hoewel hy alle tvolc conde gebieden wat hem beliefde, soo en geboott hy lijcwel niet." *Cort verhael*, p. 58. „Dit seijdese door gehengenis Godts, want wiste voorseecker dat hy doot ende begrauen was." C. V. p. 105. „Hoewel het een wonderlycken aenslach was en ongeloofIijc soo ist nochtans waer, want Godt wildet hebben." C. V. p. 112. „Dit alles voor onsen oogen gesciet synde sant Godt almachtich noch een ander verblindinge onder haer." C. V. p. 123. „In somma, twas Godts belieuen datt se door haer eygen scult soo moesten varen, daer se haer wel hadden connen wachten." C. V. p. 164. „Dan taceen den tyt van Godt Almachtich noch niet bestemt was." C. V. p. 207. C'est surtout la fin du livre qui est caractéristique: „Godt Almachtich wilt alles ten besten laten afloopen, diet alles regeert na synen goddelycken wille en straft de landen en conincrycken op veelderley manieren. — Soude dit wel geeren met eenen vreede hebben beslooten, dan tacyntt den toorne Godts noch niet en wil ophouden van dien Lande, ende haar in den gront onder malcander scynt noch wilt bederuen, om harer booser sonden wille en om harer verachtinge van Godts kercke aen beyden syden. . . Dan ic hoope de tyt haest sal comen dat se wttgeraest sal hebben. . . Alles om der wttvercorenen wille den tyt corter wordende."

([9]) Dans cet ouvrage, il appelle le prince „son meilleur ami après Dieu Tout-Puissant." Enfin, on peut conclure d'un autre passage que Massa ne faisait pas plus partie de la communion de Luther que de celle des Anabaptistes. „Ceux-ci (les Livoniens) possédaient en Moscovie une église où ils prêchaient la doctrine de Luther."

([10]) Sans cette mention précise, nous aurions conclu du manuscrit que Massa se trouvait déjà à Moscou, en 1598. Voici les passages auxquels nous faisons allusion: „Le Tsar Fédor devint malade et mourut subitement le 7 Janvier 1598. J'ai la ferme conviction que sa mort a *été* hâtée par Boris. . . *Beaucoup de Moscovites sont de mon avis*" (p. 44). — Et dans la même année: „J'espère que ceux-ci retomberont de toute la hauteur où ils s'élèvent" &c. (p. 45). Peut-être s'était-il déjà arrêté à cette époque pour un temps à Moscou, sans s'y être fixé.

([20]) „On les y jetait par masses, comme on fait chez nous (*hier* te lande) de la boue et des ordures."

Il résulte de ce passage que Massa préparait *dans les Pays-Bas* son manuscrit pour la publication.

([21]) En 1614, Massa écrit aux Etats-Généraux: „La Tsarine était la fille du Vaivode de Sendomir, en Pologne, ainsi que Messeigneurs peuvent le lire dans mon livre sur les troubles de Moscovie, livre que j'ai donné à Son Altesse." (T. I. p. 227). Il avait eu l'intention de le publier. Il en

parle déjà dans l'édition de 1612 de son écrit: *Brevis descriptio itinerum Siberiae*. (E. verso). „Ob exortos interea apud Moschos bellorum civilium motus, ut ex belli ipsius descriptione fusius licet videre." Et dans l'édition de 1613, il dit expressément „ut ex eorum descriptionibus fusius liquebit, quas brevi Deo volente, publicas faciemus". C'est à M. Fr. Muller que revient le mérite d'avoir apprécié exactement l'importance du manuscrit de Massa et d'avoir attiré l'attention sur ce document. Dans sa *Bibliographie* (p. 105), après en avoir donné un court aperçu, il ajoute: „L'importance de ce MS. pour l'histoire de la Russie résulte de ce que précède. J'avais déjà fait le plan de le faire traduire en français et d'imprimer l'original et la traduction; mais l'étendue de l'ouvrage et d'autres considérations m'en ont détourné. — Il serait à désirer que ce manuscrit fût publié par un savant hollandais ou étranger."

([22]) Massa se trouvait aux Pays-Bas en 1611 et 1612: ce fait est consigné dans l'ouvrage: *De eerste* 12 *Boecken van de Ilyadas* . . . . *door Karel van Mander. Haerlem*, 1611. Dans cette édition, Daniel de Keyser, l'éditeur, place en tête une dédicace „au respectable et vertueux jeune homme J. A. Massa, négociant, etc. mon cher monsieur et excellent ami." Il espère que la traduction de van Mander sera pour Massa une lecture agréable „pendant ses heures de loisir, *soit en voyage* vers des pays lointains, soit autrement." Il loue Massa d'être „plus que beaucoup d'autres un investigateur zèlé, un homme versé dans la connaissance des belles actions et des événements du temps passé et du temps présent, un amateur véritable des bons ouvrages d'histoire. C'est ce qui enhardit l'éditeur à dédier ce livre à Massa et à le publier sous la protection de son nom." Cette dédicace est datée de Haarlem, le 4 Avril 1612.

([22a]) Ce passage est extrait de: *Begin ende Voortgangh van de* . . . . *Oost-Ind. Compagnie*, édition de 1646. T. I. p. 67.

([22b]) *Description du pays des Samoyèdes en Tartarie, pays nouvellement placé sous la domination des Moscovites, traduit du Russe, en* 1609. *Avec un récit de la recherche et de la découverte du nouveau passage ou détroit du Nord-ouest vers les royaumes de la Chine et du Cathay. Avec un mémoire présenté au roi d'Espagne concernant la découverte et la situation de la terre appelée Australia incognita. A Amsterdam, chez Hessel Gerritsz., libraire, sur le quai* (?), *à la carte marine anno* 1612.

([24]) *Carte de la Russie septentrionale, et du pays des Samoyèdes* et *des Tingouses, d'après les tracés russes, avec traduction d'Isaac Massa.*

([25]) Dans l'édition hollandaise, le récit des voyages vers le nord comprend, en guise de préliminaires, six pages signées par l'éditeur et graveur de cartes Hessel Gerritz. d'Assum (petit bourg de la Nord-Hollande); le récit de Massa forme vingt deux pages et le *Mémorial* de don Pedro Fernandez de Queiros, neuf pages.

Pour la bibliographie propre de ces deux écrits de Massa, on peut consulter: Camus, *Notice sur les Voyages de de Bry*, p. 235 à 238; *Mémoire*

sur la collection des grands et petits voyages, où cependant on lit dans le titre des éditions latines: transitus ad *Oceanum* au lieu de transitus ad *Occasum*. Un travail de T. A. von Baer dans le *Bulletin scientifique de l'Académie des sciences de St. Pétersbourg*, X. p. 267: *Ueber das Werkchen: Descriptio ac delineatio geographica, und das Interesse welches es für die Geschichte Russlands gewährt* (1842).

Adelung: *Kritisch-literärische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, deren Berichte bekannt sind* 1846, II: 217—221.

Frédéric Muller: *Essai d'une bibliographie Néerlando-Russe* 1859, n°s. 40, 526, 527, 856. On y trouve p. 103 et 104 une collation minutieuse des trois éditions de la *Descriptio*. Dans une note au n°. 856, l'auteur mentionne trois réimpressions du texte hollandais, savoir: 1° à la fin des Voyages vers le Nord, dans le tome premier de *Begin ende Voortgangh van de Vereenighde Nederlandsche Geoctroyeerde Oost-Indische Compagnie*, 1646; 2° dans l'édition de cet ouvrage, chez Hartgers en 1648, I. p. 50—54; 3° en grande partie dans Witsen: *Noord- en Oost-Tartarye*, II. p. 826—834 (2e édition, p. 936—940) (Henry C. Murphy.) *Henry Hudson in Holland. An inquiry into the origin and objects of the voyage which led to the discovery of the Hudson River. With bibliographical notes. The Hague*, 1859, p. 66—72.

(27) Dr. J. Hamel a fait une critique minutieuse de cette carte géographique dans son mémoire: *Tradescant der Aeltere 1618 in Russland*, p. 301, 303, 311, 314, 315, 317, 319, 320. (*Recueil des actes de la séance publique de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, tenue le 29 déc.* 1845. *St. Pétersbourg*, 1847.

(28) K. E. von Baer und Gr. von Helmersen: *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches* IV. p. 29.

(29) Voir Tome I. p. 287.

(30) *Narration véritable et originale des événements merveilleux et très-memorables qui ont eu lieu en Moscovie*. Voir la *Bibliographie Néerlando-Russe*, n°. 871.

(31) Voir: *Uebersicht der Reisenden in Russland bis* 1700. II: 198—204.

(32) Ces marchands Allemands y tenoient aussi un de leurs seruiteurs, qui estoit natif d'Anuers et s'appeloit Jaques. (Page 22).

(33) These *Almayne* Merchants, had also one of their servants, which was borne in Antwerpe, being named Jaques, who was miserablie slaine, in this popular furie, and was throwne amongst other dead bodies into a ditch, but *I caused him to be found, and dracone out, and did honorably burie him*. Adelung est en erreur quand il fait cette remarque: „Er sagt an *mehre* Stellen: *nous autres marchands allemands*. Cette expression n'apparait qu'une seule fois et, cette fois précisément, le texte anglais se sert du terme *dutch* merchants. L'auteur hollandais aura employé là le mot générique *duitsche*" „wij *duitsche* kooplieden en andere vreemdelingen" et un Néerlandais du dix septième siècle n'hésitait jamais à écrire

ainsi. Même les traductions de ce temps-là, par exemple, du français en hollandais portent sur le titre: in het *duitsch* vertaald; un étranger qui expliquerait cette phrase par „traduit en *allemand*" se tromperait évidemment. C'est cette erreur qui aura *été* commise par celui qui a traduit la Légende du hollandais.

([34]) Cela résulte encore de l'addition suivante qui a été faite au texte à la dernière page, tandis que du reste le contenu est tout à fait le même: „It is reported, etc. L'orthographe des noms propres a été souvent estropiée, soit par des erreurs de typographie, soit par suite de l'obscurité du manuscrit original: cette orthographe est en partie identique à celle de la Légende et, en partie, s'en éloigne. Page 3: *Vendrouitz* et *Fendrouitz* pour *Fédorovitch*, *Godena* pour *Godounoff*, *Tender* pour *Fédor;* page 6: *Cinsky* pour *Schouisky;* page 8: *Vlassi* pour *Vlassieff;* page 20: *Vitueuetzky* pour *Vichniovitsky;* page 25: *Grysky Strepy* pour *Grichka Otrépieff*. D'autres allérations sont différentes: par exemple, *Offanassi* devient dans la Légende, *Ottonassi* et *Ossenassi* et dans *The Reporte: Ossiwassi; Sendomir*, dans la Leg. *Lendomir*, dans The Rep. *Landimier Lanton*, dans la Lég. *Lantia*, dans The Rep. *Fancie; Malagofsky*, dans la Lég. *Alishosta*, dans The Rep. *Alikolsta; Fursteinberg*, dans la Lég. *Furstemberger*, dans The Rep. *Farstenberg; Helbaum*, dans la Lég. Helbam, dans The Rep. *Henbor*.

([36]) Cette lettre a été reproduite tout entière, comme pièce justificative, par Scheltema dans son ouvrage *Rusland en de Nederlanden* (La Russie et les Pays-Bas) I: 371—385.

([37]) *Résolutions des Etats-Généraux* du 23 Janvier et du 12 Mars 1614.

([38]) *Résolution des Etats-Généraux* du 5 Avril.

([39]) *Résol.* du 30 Avril.

([40]) *Résol.* du 2 et du 3 Mai.

([41]) *Résol.* du 8 Mai.

([42]) *Résol.* du 10 Mai.

([43]) Avec quelques autres menues dépenses faites pour eux, le total, selon le compte du bourgmestre d'Amsterdam, G. Witsen, se monte a 3137 florins.

([44]) *Résol.* du 13, 17, 19, 22, 29 Mai; 2, 11, 26 Juin et 23 Juillet.

([45]) Ce traité venait d'être conclu avec le Sultan par l'envoyé Néerlandais Corneille Haga.

([46]) Lettre du 2 Août. Tome I. p. 225.

([47]) Lettre du 4 Août 1614. Tome I. p.

([48]) Lettre du 29 Août 1614. Tome I. p.

([49]) Pour ce qui concerne le départ de ce navire dont le capitaine avait ordre d'attendre, pendant quatre ou cinq semaines, les nouvelles de Moscou, Massa nous rapporte encore les détails suivants: „Ensuite on me demanda: Isaac, que ferions-nous pour l'équipage du vaisseau? Je leur répondis de préparer un repas, à leur manière, et d'y convier quatre ou

cinq des officiers et le capitaine, quoique celui-ci soit un homme tout à fait exceptionnel qui n'accepterait point de cadeaux. Ce qui fut fait. On leur donna pourtant encore quelques objets de peu de valeur, comme des témoignages d'amitié, on adressa des remerciements aux Etats et à eux pour avoir reconduit l'ambassadeur sain et sauf et l'avoir entouré de tant d'attention, et enfin pour s'être si bien montrés lors de l'abordage de l'ennemi.

(50) Il serait fort utile que les Etats obligeassent, bon gré mal-gré, les négociants néerlandais à nommer un consul en Moscovie, afin que tout se passât plus en ordre. Cela donnerait d'ailleurs un grand relief et une grande renommée à notre nation. Les Anglais agissent ainsi, ils ont en ces lieux un agent. Cependant, je prie Messieurs de vouloir attendre, jusqu'à que, par la grâce de Dieu, je sois de retour et j'aie pu faire un rapport verbal sur ce point."

(51) Je n'ai pu découvrir ce journal aux Archives de l'Etat: mais il importe peu à notre sujet. Il résulte des Résolutions des Etats-Généraux des 28 et 30 Octobre, que les dépenses faites par Massa, pendant son séjour en Russie, „par ordre et pour compte des Etats-Généraux, et pour le plus grand profit du pays" se sont montées à la somme de 7026 florins. On remboursa son état de dépenses en lui donnant 8000 florins. D'après une résolution des Etats que nous rapporterons tout à l'heure, cette dépense parut exagérée aux yeux des Etats.

(52) C'est l'ambassade bien connue de Répond de Brederode, seigneur de Veenhuizen, Thierry Bass et Albert Joachimi, du mois (d'Août 1615 au mois d'Août 1616), ambassade qui ne répondit point à l'attente, surtout par suite de l'intolérable manière d'agir et de la déloyauté de l'agent anglais John Merrick. A ce qu'on l'on trouve à cet égard chez d'autres écrivains, nous ajoutons encore un témoignage de Massa tiré d'une lettre, datée d'Archangel le 25 Juillet 1616 et adressée aux Etats: „L'agent anglais répète partout ici aux négociants moscovites et aux gens du peuple qui si les envoyés hollandais n'avaient point assisté aux négociations pour la paix, il y a longtemps que la paix serait faite, attendu qu'ils sont plus devoués aux Suédois qu'aux Russes. Pour les Hollandais, on tourne la tête à Janus." Dans cette même lettre, Massa écrit: „L'ambassadeur anglais Johan Merck a dit cet hiver à quelques uns de nos nationaux que les ambassadeurs hollandais étaient des hommes remplis de courage et d'intelligence." Massa devait bientôt éprouver à Moscou les effets des insinuations anglaises. Les aventures tragiques de l'ambassade hollandaise sont décrites en détail dans: *Journaal der Legatie ghedaen in de Jaren* 1615 *ende* 1616... *door Anthonis Goeteeris.... der Ghesanten Pennigh-Meester, ende Dispencier inde selve Reyse. 's Gravenhage*, 1619.

(53) Ils avaient eux-mêmes pris déjà la résolution suivante: Attendu qu'il est nécessaire d'entretenir quelqu'un à la cour du Tsar, pour y prévenir les intrigues et les mauvais offices d'autres gouvernements contre

nos intérêts, et pour entretenir les bonnes dispositions du Tsar, il est résolu que l'on donnera cette charge, par provision, à Isaac Massa qui a résidé pendant de longues années dans ce pays et y a fréquenté la cour du souverain, sous la condition que le pays ne supportera ni pour ordinaire, ni pour extraordinaire, ni pour présents ou autre chose, qu'une dépense de trois mille florins au plus, annuellement, et que le surplus devra être mis à charge des négociants ou des marchandises. „ *Résolutions. . . . de Hollande et Westfrise*, 1616, p. 169, n°. 8. Les Résolutions de ces provinces ne sont datées partout qu'à partir de 1617.

([54]) Cette Résolution renferme en même temps cette clause très précise: „ sans que pour le voyage entier ou pour tout autre motif, il puisse élever une prétention ou exigence à charge du pays, ce dont on l'avertira expressément afin de le lui faire comprendre et de *couper court* à toute prétention ultérieure". On lui bonifia naturellement une avance de 806 fl. 19 sous qu'il avait faite en faveur de l'ambassade russe lors qu'il les accompagna. (Ce compte fut réglé le 16 Décembre 1616.

([55]) *Résolutions des Etats-généraux* des 15, 19, 20, 22, 23, 26, 28, 29, 30, 31 Octobre, des 3, 9, 11, 12, 13, 14, 16 Novembre 1615; du 5, 8, 12, 22, 27 Janvier, 6, 10, 15, 17 Février, 25 et 26 Avril, 2, 5, 7, 12, 13 et 17 Mai 1617.

([56]) Lettre datée d'Archangel, 25 Juillet 1616. Tome Ier.

([57]) L'édition hollandaise de notre Etude sur Massa (*Isaac Massa van Haarlem. Een historische studie van* Dr. A. van der Linde. *Amst. Fred. Muller*, 1864) était publiée lorsque nous reçumes la copie de ce rapport que Mr. J. K. J. de Jonge de la Haye avait bien voulu nous signaler: Nous lui en exprimons ici notre plus vive reconnaissance. Nous donnons ici la traduction de ce document important qui n'a pu trouver place parmi les additions à la première partie.

Rapport à L. L. H. H. P. P. les Etats-généraux des Provinces-Unies sur ce qui est arrivé au soussigné Isaac Massa pendant sa mission vers le Tsar et Grand-Prince de tous les Russes.

Messeigneurs. Le 31 Juillet de l'année 1616 nous sommes partis d'Archangel vers l'intérieur, sur un excellent bateau bien monté, et avec l'escorte de quelques mousquetaires. Nous étions accompagnés d'un commissaire, gentilhomme de bonne maison, de ce pays, qui avait le charge de nous conduire à Jaroslavl et de nous y garder jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions de Moscou. Il avait l'ordre formel de ne laisser personne s'approcher de moi, et de ne permettre ni à moi, ni à mes serviteurs, de fréquenter qui que ce soit, sous peine, en cas de contravention, de tomber dans la haute disgrâce du Tsar. Cet ordre fut exécuté ponctuellement.

Néanmoins, à cause de la bonté du commissaire et parce que nous commissions la langue et le pays aussi bien que les Russes eux-mêmes, notre position ne fut pas trop rigoureuse: nous recevions un subside quotidien

d'environ sept florins de Hollande, outre les vivres que les paysans nous apportaient à chaque relai de poste. Quelquefois aussi, par suite de nos bonnes relations antérieures et de l'amitié qu'ils nous témoignaient, les bourgeois des villes agissaient de même, mais cela n'avait pas lieu partout.

C'est ainsi que nous sommes arrivés le 26 Août à Ustinga où nous fûmes reçus par les mousquetaires et logés et traités comme eux.

Le 18 Août, nous sommes partis d'Oustiouga; de là nous eûmes des relais plus fréquents, à cause du fort courant du fleuve; le 27 du même mois nous étions parvenus à Totma et le 1er Septembre à Vologda. Là, on nous désigna une maison et on nous fit apporter des provisions d'après la manière accoutumée, mais, par la friponnerie du commissaire, nous ne reçûmes pas la moitié de ce que nous devions avoir.

A Vologda, nous avons trouvé un interprète, Elysée Meijer, qui avait été envoyé là, à notre intention, de Moscou: il me remit, en secret, un billet de Jean Conderoff, écrit d'une main étrangère et dans lequel on me disait de voyager avec la plus grande prudence et rien de plus, ce qui me jeta dans une foule de réflexions extraordinaires; cependant je m'attendais toujours à une issue heureuse.

Deux jours après, il arriva une lettre de Moscou par laquelle on ordonnait d'y faire venir en toute hâte le médecin que nous amenions de la Hollande. Ce médecin partit alors avec le susdit interprète pour traiter la maladie de la jeune Tsarine, la fiancée de S. M.: mais il arriva trop tard, la princesse avait été renvoyée et tous ses amis étaient tombés en disgrâce, pour des raisons que je rapporterai verbalement à V. H. P.

Nous nous sommes arrêtés à Vologda jusqu'au 10 Septembre. Le commissaire nous ayant demandé combien il nous fallait de chevaux de selle et combien de chariots pour notre bagage, je lui demandai à mon tour ce que ses instructions portaient à cet égard. Il nous répondit alors qu'il avait l'ordre de me fournir autant de voitures et de chevaux que je désirais en avoir: faveur qui, pour autant que je m'en souvienne, n'a jamais été accordée à aucun envoyé ou ambassadeur, et que j'acceptai comme un excellent présage.

Partis de Vologda le 10 Septembre avec un train d'environ 45 chevaux, y compris ceux des 10 mousquetaires de notre escorte, nous arrivâmes le 15 à Jaroslavl en traversant le Volgda (Mologa?) Le gouverneur Grégoire Pouchkine, un de mes bons amis, m'accorda la faveur de choisir pour demeure la maison qui me plairait le plus et il nous fit pourvoir de vivres. Son propre fils, un charmant gentilhomme, s'en alla, à mon intention, à la chasse et nous envoya un lièvre qu'il avait tué lui-même; mais, à cause de la défense dont j'ai parlé, il n'osa point venir chez nous, ce dont il fut très affecté.

Le Gouverneur, bien qu'il m'eût octroyé une maison, défendit au commissaire d'arrêter pour moi un logement près de la rue où avait résidé si longtemps Adam, l'envoyé de l'empereur d'Allemagne.

Nous y restâmes onze jours; entretemps le gouverneur envoya un exprès à Moscou pour faire connaître notre arrivée et pour avoir avis de ce que l'on y voulait que l'on fît de nous. Personne d'ailleurs, ni Russe, ni Allemand, n'osait se rendre chez nous, malgré toute l'envie que témoignaient un grand nombre de gens de venir s'entretenir avec moi, ce qui m'eût sans doute été fort utile, car les nombreux et fidèles amis que je comptais en cette ville m'auraient appris bien des choses. Mais cela ne put se faire.

Ivan Gabrilovitch Conderoff avait expédié son frère, en poste, d'Arkhangel à Moscou, avec l'ordre de ne se montrer à personne, mais de s'enquérir auprès de ses amis de tout ce qui s'était passé dans la capitale, de repartir aussitôt après, et de faire en sorte qu'il vint rencontrer son frère Ivan à Vologda, afin que celui-ci, avant son arrivée à Moscou, fût instruit des événements qui s'y passaient. Il l'avait chargé également de confier la chaîne d'or et d'autres ornements précieux, à la garde de l'abbé du monastère de Saint Serge, monastère situé à douze milles en deça de Moscou.

Tout cela s'exécuta ainsi: les deux frères Ivan et Mikhel, l'écrivain, qui avaient été longtemps des ennemis mortels, se rendirent ensemble à Moscou, amis et reconciliés, après le rapport du second sur la situation de cette ville.

Parvenu à Troïletz, qui est le monastère de St. Serge, Ivan envoya de nouveau son frère à Moscou à la Chancellerie des Ambassadeurs, afin d'avertir de son arrivée le grand Chancelier d'Etat et d'obtenir l'autorisation d'entrer dans la ville. Le message ayant été remis à sa Majesté et au Conseil, il fut ordonné à Ivan de venir le plus promptement possible. Celui-ci arriva donc et se présenta devant le chancelier en costume misérable, les cheveux longs, non peignés et décrassés, et lui livra les rapports et les lettres dont il était muni. Quand ils eurent été acceptés, Ivan demanda la permission de se rendre à son logis et d'aller visiter sa femme, sa famille, ses amis, mais il dut attendre jusqu'à ce que l'on en eût référé à Sa Majesté. Enfin, par l'entremise du Chancelier, il obtint cette faveur et on lui ordonna de se nettoyer, de s'habiller et de se rendre en haut dans la *polata* dorée.

Entretemps, ses rapports et ses lettres étaient lus et mis sous les yeux de S. M. Puis on adjoignit au grand Conseil les sept conseillers secrets et on les chargea de l'examen de ces pièces. Le même soir encore, Ivan fut conduit auprès de Sa Majesté, chez qui la Tsarine mère était cachée, et le Tsar, s'appuyant sur l'épaule du grand chancelier, interrogea lui-même Ivan pendant près de trois heures sur son voyage. Après cet interrogatoire, il lui ordonna de venir le lendemain s'asseoir à la table impériale; Ivan put ensuite se rendre à sa demeure, se fit raser et alla se réjouir avec ses amis.

Puis il fut conduit devant le Conseil où il subit un nouvel interrogatoire

avec Michel, l'écrivain; celui-ci y fit la remise de ses notes personnelles et, à cause des particularités qu'elles renfermaient, il fut tenu par le conseil en plus grande estime que son frère Ivan', mais il en subit plus tard les fâcheuses conséquences.

Le 24 Septembre, il arriva de Moscou à Jaroslavl un postillon porteur de messages pour le Gouverneur et pour notre commissaire. Celui-ci reçut l'ordre de nous conduire immédiatement à Moscou, afin de nous trouver en cette ville avant le départ de S. M. qui, dans six jours, se rendait en pélérinage au monastère susdit.

Nous partons donc sans retard et, prenant de nouveaux relais à tous les endroits désignés, nous arrivons le 29 Septembre à Tamus, village à trois milles de Moscou, où un interprète tartare vint à notre rencontre pour nous saluer et pour faire connaître au commissaire par quelle porte et par quelle rue nous devions faire notre entrée en ville, et dans quel logement il devait nous conduire.

Nous passons la nuit dans ce village; au matin, pendant que nous faisions nos apprêts, le même interprète revint pour nous chercher. Etant montés à cheval, nous nous mettons en route et nous arrivons à un mille de Moscou, et je m'étonnai fort de voir, qu'au mépris de l'ancienne coutume, on ne fît pas sortir un cheval de la ville pour le présenter à nous qui venions en députation. Fermement résolus à ne pas entrer dans la capitale, sinon sur un cheval envoyé expressément par le grand chancelier, nous ralentissons notre marche, autant que possible: la matinée était froide et nous portions des vêtements qui nous ornaient plus qu'ils ne nous couvraient; nous mettons donc pied à terre et commençons à chasser le coq des bois et le faisan qui y abondent dans les forêts. Nous passons ainsi le temps à attendre celui qui devait venir de Moscou, mais la journée s'avançait et personne n'arrivait. Alors le commissaire m'obligea a continuer la route en disant nettement qu'il n'entrerait pas à Moscou avec la poste et nous nous arrêtons au dernier relai, où nous buvons un coup de la boisson que nous avions apportée et où nous changeons de vêtements.

Entretemps, nous apprenons l'arrivée du cheval: à cette nouvelle, nous reprenons la marche et nous faisons un bout de chemin à sa rencontre. L'ayant rejoint, je montai dessus et me dirigeai vers la ville. Aux environs des murs, et le long des rues par où nous devions passer pour nous rendre à notre logis, nous traversons une foule plus nombreuse que de coutume: tout ce monde avait revêtu ses plus beaux habits. Nous arrivons enfin sains et saufs et parfaitement satisfaits à notre demeure qui était une maison appartenant au métropolitain de Novgorod. Après tous les mauvais bruits que l'on avait répandus sur notre compte, après toutes les démarches hostiles des Anglais contre nous, je fus fort étonné d'être reçu dans une maison pareille; car dans la situation actuelle de Moscou, cette maison était aussi commode, et relativement meilleure même, que celle qu'occupait l'ambassadeur anglais. C'était le chancelier qui nous

avait procuré cette faveur précieuse, car tous les logements à Moscou ne sont pas à comparer à ceux de notre pays.

Immédiatement après, le premier interprète Harman Westerman arrive du château, venant de la part de Sa Majesté s'informer si nous étions en bonne santé, si nous n'avions manqué de rien ou si nous avions subi quelque importunité; il était chargé encore de nous fournir, au lieu de la table, toute espèce de vivres et de boissons, et dès le soir même, en nous en apporta plus que de coutume; et enfin, il nous assura que nous pouvions compter sur la faveur et sur l'amitié de Sa Majesté.

Nous ne pouvions, en ce moment, répondre autre chose sinon que tout était bien jusque-là, que nous remerciions S. M. pour ses offres bienveillantes, et que nous priions Dieu de lui accorder une vie longue. Cette réponse fut faite en langue moscovite et selon les meilleures formules en usage.

Environ six heures après, S. M. partit de Moscou avec toute sa cour pour se rendre à Troïets: tout le long de la route, tant au départ qu'un retour, il se livra à la chasse de l'ours, du renard, du loup, du lièvre et de l'élan: au bout de quinze jours il revint à Moscou. Entretemps, nous étions tenus comme en chartre privée, sans pouvoir sortir une seule fois: de sept florins environ, notre allocation journalière fut portée à dix florins, en y comprenant la valeur de la boisson, mais personne de nous ne pouvait la boire, de sorte que nous fûmes obligés de nous en pourvoir nous-mêmes; mais tous les jours, notre provision diminuait, par la friponnerie de ceux qui devaient nous la fournir.

Dès que S. M. fut de retour à Moscou, j'envoyai mon commissaire au palais pour solliciter une audience, et comme mon, quoique gentilhomme de Vologda, était de trop petite maison à Moscou, on le changea et on m'en donna un autre, de plus haut rang que Ivan Conderoff lui-même. Aujourd'hui, il est gouverneur de la province de Totma, et il l'avait été jadis de la forteresse Tarae sur l'Irtysch en Sibérie. C'était un homme beaucoup plus actif que l'autre; il ne me quittait point et il était plein de complaisance dans les affaires ordinaires comme dans les affaires secrètes, pourvu que je l'aidasse un peu moi-même; et comme je m'en suis aperçu par la suite, il me rendit de grands services.

Je l'envoyai à son tour pour demander une audience, et il m'apporta pour réponse que j'eusse à avoir un peu de patience; que, sous peu, tout irait pour le mieux.

Quinze jours après, je fis la même demande, pour la troisième fois, en faisant ajouter que je ne pouvais croire que Ivan Conderoff eût fait à S. M. un rapport exact de la part de L. H. P. les Etats; car, disais-je, il est impossible que S. M. eût, contre la coutume du pays, depuis si longtemps refusé de m'admettre en sa présence; à moins que quelqu'un ne l'en aît empêché par quelque faux rapport. Je disais cela, quoique ce ne fut pas ma pensée, avec l'assentiment de Conderoff qui voulait même que je

parlasse plus fermement encore, comme me le rapporta le commissaire. Je le fis ainsi, parce que Ivan était à cette époque en grande défiance auprès du Conseil et des Boyards qui le soupçonnaient d'avoir été gagné à prix d'argent.

Comme je m'obstinais chaque jour davantage et que je me conduisais tout-à-fait à la façon des Moscovites qui, dans un cas semblable, font plus qu'il n'est nécessaire de faire, on vint enfin, de la part du palais, me demander si j'avais pour instruction de me joindre à Novgorod aux ambassadeurs de L. H. P. les Etats-Généraux, après que j'aurais reçu une audience de S. M.

Je compris fort bien la question et en sentis parfaitement le but caché : aussi je me bornai à répondre que si l'audience m'était accordée, on connaitrait de suite le motif de ma mission. Le gentilhomme retourna au palais avec cette réponse, et revint respectueusement me prévenir d'avoir encore quelque patience, attendu que sous peu j'aurais des explications et une audience.

Malgré la défense qu'avait faite le Tsar de laisser pénétrer qui que ce soit auprès de moi, le 23 Novembre, le valet intime du chancelier vint à la maison pour me parler. Je le reçus : son but n'était pas d'obtenir quelque cadeau, car il venait avec l'assentiment du chancelier m'informer qu'il pourrait m'être d'une grande utilité auprès de S. M., qu'il croyait pouvoir m'assurer que j'aurais une audience dans deux ou trois jours, etc.; tout cela par le moyen de Piotre Alexiovitch : puis il me demanda à voir quelques bijoux, des draps d'or, etc.

Je compris fort bien alors que, sans son assistance, je ne pourrais rien faire ni en général ni en particulier et, m'étant concerté avec Ivan Conderoff qui partageait l'avis que je devais donner et me montrer généreux pour gagner l'amitié de ce personnage, j'envoyai le jour même à ce dernier, une tenture de chambre en cuir doré, du vin et d'autres objets rares, quoique déjà auparavant, Ivan Conderoff et moi nous l'eûmes gratifié de deux coupes en vermeil. Aussi, le soir, je reçus encore de lui le message de me tenir prêt le lendemain matin pour aller au palais.

Le 24 Novembre, au matin de bonne heure, il me fit dire de nouveau de n'apporter avec moi ni lettres ni autre chose, et me priait de me rendre seul à la chancellerie, auprès de lui et de l'autre chancelier : puis il m'envoya du château un traîneau et une escorte et je fus conduit ainsi, pour la première fois, à la Cour.

Arrivé à la chancellerie, je m'assis à ses côtés. Il m'interrogea sur ma santé, sur mon voyage et me demanda si j'étais satisfait. Sur quoi je lui répondis que ma satisfaction était médiocre, et que celle de L. H. P. les Etats serait moindre encore, quand ils apprendront la manière incivile dont on agit avec eux, en me retenant si longtemps en captivité et en ne me permettant point de me rendre auprès de Sa Majesté pour lui exposer l'objet de ma mission; que j'avais espéré, l'été dernier, obtenir plus promp-

tement une réponse, et enfin, que la contrainte dont on usait à mon égard était en opposition complète avec la constitution de nos compatriotes, qui sont habitués à vivre dans une liberté complète et détestent la violence quand ils ne se sentent coupables en rien, etc.

Il me fit connaître par une longue harangue que telle était la coutume chez eux, même à l'égard des envoyés des empereurs et des rois, que l'on ne pouvait changer et que l'on ne changerait point cet usage qui défend aux envoyés de recevoir librement quelqu'un du pays avant qu'ils n'aient été présentés aux illustres regards de Sa Majesté; que chez eux, d'ailleurs, on ne regardait pas comme un honneur pour les ambassadeurs ou les envoyés, la faculté de vivre, eux ou leurs gens, avec les portes ouvertes.

Poursuivant son discours, il me dit que divers motifs avaient été cause de ma tardive réception au palais, mais qu'il avait l'ordre de S. M. et des Boyards, de me remercier des peines que je m'étais données pour Conderoff et des services que je lui avais rendus en Hollande, et que S. M. m'en témoignerait toute sa reçonnaissance.

Il ajouta encore qu'il avait eu beaucoup à s'occuper d'autres affaires, à recevoir et à écouter des ambassadeurs venus de divers pays, et que l'on n'avait pas eu à se louer de nos envoyés dans la conclusion de la trève avec la Suède; qu'ils s'étaient montrés, dans ces négociations, plus hostiles aux Moscovites que les délégués du Roi de Suède eux-mêmes, qu'ils avaient d'ailleurs reçu la mission expresse d'aller en Suède tramer contre la Moscovie. En outre, méprisant les promesses faites antérieurement, tant par écrit que verbalement, ils s'étaient esquivés et, refusant d'écouter un gentilhomme qu'on dépêcha vers eux jusqu'en Suède, ils avaient disparu. Ils avaient promis aussi un secours de 7000 hommes contre les Polonais, mais ils ne tinrent aucun compte de cette promesse. Sa Majesté les ayant amicalement invités à envoyer au moins quelqu'un d'entr'eux à Moscou, avec l'assurance qu'il leur accorderait tout ce qu'ils eussent désiré, ils s'étaient obstinés à partir sans vouloir rendre à S. M. le moindre service en quelque chose que ce soit.

A tout cela, je répondis que j'ignorais ce qui s'était passé dans les négociations de Suède, que dans notre pays on avait une ferme confiance en la paix et que L. H. P. les Etats ne doutaient point qu'avant mon arrivée à Moscou la paix ne fût conclue, et qu'ils étaient persuadés que le secours de leurs ambassadeurs n'aurait pas produit de minces résultats pour le service de S. M. C'est sur cela qu'ils m'ont envoyé vers S. M. le Tsar avec des lettres de félicitation et d'autres instructions.

A l'accusation portée contre nos ambassadeurs, je répondis que je ne pouvais croire que rien de tout cela fût vrai, car ils avaient été envoyés comme médiateurs entre deux puissants potentats, pour négocier selon tout droit et toute équité; d'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'ils s'occupaient d'affaires semblables; ils y sont, au contraire, très expéri-

mentés depuis longtemps. „Ces ambassadeurs, ajoutai-je, étaient des premiers magistrats de localités importantes et gentilshommes, aussi habiles, plus habiles peut-être, que beaucoup d'autres qui ont l'air d'accomplir de grandes choses, mais qui, en réalité, ne font rien d'extraordinaire. Je crois fort bien qu'il y a beaucoup de méchantes langues (et sans que je les nomme, vous les connaissez parfaitement) qui s'efforcent de changer les amis en ennemis, c'est pourquoi il est prudent de ne pas croire à tout ce que l'on dit." J'alléguai encore quelques autres raisons du même genre.

Continuant mon discours, je démontrai que L. H. P. les Etats de Hollande ne s'étaient pas conduits ainsi envers les envoyés de S. M. I. et qu'en conséquence, les ambassadeurs de L. H. P. ne pouvaient rien faire en ce moment.

Sur ce que l'on disait de leur fuite, nouvelle dont toute la ville de Moscou s'était moquée, et qui avait été répandue par les Anglais avec force injures, je répondis que les ambassadeurs n'étaient pas venus pour pousser à la guerre, mais pour travailler à conclure la paix entre des adversaires, et que si l'on voulait étudier la chose à fond, on trouverait qu'ils ont rendu plus de services que beaucoup d'autres.

„Je crois être plus dans le vrai, leur disais-je, en supposant qu'ils sont partis après avoir terminé la plus grande partie de leur mission; mais il se peut aussi qu'ils ont été chassés par l'incommodité du pays, car ils n'étaient pas habitués à vivre dans des lieux sauvages où l'on ne trouve ni à se loger ni à se nourrir, ni aucune des commodités de la vie. Sur ce point, en tous cas, je n'ai eu aucune mission de m'étendre, ce que j'en dis, c'est de moi-même. Je me borne à demander une audience de S. M. afin de pouvoir accomplir les ordres de mes maîtres".

Il se leva, ôta son bonnet et annonça qu'il parlait au nom de Sa Majesté, puis se rassit et dit qu'un rapport complet avait été fait au Tsar des honneurs que l'on avait rendus à son envoyé, tant par la manière dont on l'avait traité, qu'en le faisant conduire, avec une bonne suite, en France et dans son retour à Moscou; de quoi, S. M. remercie hautement L. H. P. et prendra de nouveau l'occasion de favoriser leurs sujets de tout son pouvoir. S. M. lui a ordonné en outre de s'enquérir de ma mission, sur quoi je répondis que j'insistais pour obtenir une audience et que j'étais bien résolu de ne dire auparavant rien de plus qu'Ivan Conderoff n'avait pu rapporter, selon mes conjectures, à moins que ce ne fût en présence de S. M. et de tous les Seigneurs, comme on le fait ordinairement. Agir autrement, c'est faire un affront à L. H. P. les Etats des Provinces Unies, dont les envoyés sont traités, chez tous les potentats de la Chrétienté, avec les mêmes honneurs que ceux des plus puissants princes et républiques, et il serait absurde de ma part de m'acquitter aussi mal de ma commission en la débitant en public, dans la chancellerie, en présence de diverses personnes.

Ma commission était adressée à Sa Majesté: c'est donc à elle que je suis

tenu de la remettre. Il maintint avec force ses précédentes paroles, ajoutant que S. M. et tout le conseil lui avaient donné l'ordre qu'il me transmettait.

Je répondis que je n'avais pas le pouvoir d'agir comme il le voulait, que je savais certainement que S. M. n'ignorait pas l'affaire, si Conderoff en avait fait un rapport exact, ce dont je ne doutais point. Enfin, après beaucoup de paroles et de répliques, il me demanda catégoriquement si j'avais mission de me rendre en Suède, à quoi je répondis nettement que non. Sur quoi, je reçus mon congé pour ce jour-là. Il se leva, me tendit la main et m'annonça que S. M. m'octroyait un supplément de vivres et de boisson au lieu de la table ordinaire. Puis je retournai au logis, non sans avoir insisté de nouveau pour obtenir une audience de S. M., et il promit qu'elle aurait lieu sous peu.

Après être resté trois ou quatre jours au logis, j'adressai une requête. Puisqu'il avait été du bon plaisir de S. M. de me tenir renfermé, avec une rigueur telle qu'il m'était défendu de voir mes propres serviteurs hors de la maison où nous étions internés, car je ne pouvais pas même ouvrir mes fenêtres du côté de la rue, je demandai qu'il me fût au moins permis, en retour de tous les services que j'avais rendu à S. M., d'avoir quelqu'un de mes amis ou connaissances à demeure fixe auprès de moi. Le chancelier me répondit qu'il en référerait au Tsar, mais cette intervention dura tout l'hiver, jusqu'au moment où je tombai malade de cette vie sédentaire, au point que je demandai un barbier pour me faire saigner.

A cette demande, le commissaire fut stupéfait et communiqua ses alarmes au chancelier qui s'en alla au Palais en faire rapport au Conseil, aux Boyards et aux Seigneurs. Le Knees Fédor Ivanovitch Mstislafsky qui en était alors le Président, demanda quel était le barbier que l'on voulait avoir, à quoi on répondit que ce devait être un allemand (car les Russes n'ont point de barbiers). Sur quoi il fut repliqué par deux ou trois collègues de Mstislafsky qu'on devait en référer au Tsar. Pierre Tretiakoff, en sa qualité de chancelier, se rendit immédiatement chez S. M. qui s'enquit de l'opinion émise par les Boyards. Quand il en eût fait le rapport, S. M. lui ordonna de m'envoyer un Russe, des plus habiles en l'art d'appliquer les ventouses, ou s'il fallait un barbier, qu'on le surveillât très sévèrement, qu'on entendît ce que j'en dirais, et qu'on fît ensorte d'éviter la visite du barbier allemand, s'il était possible.

Un estafier vint alors me présenter un homme qui appliquait des ventouses: je refusai de le recevoir. Après avoir attendu longtemps, par la tolérance du chancelier qui, selon que je l'ai appris, en avait reçu l'ordre de quelques Seigneurs, il vint chaque jour un barbier à mon hôtel, mais il m'en coûta de l'argent.

Tout ce que je viens de rapporter, je l'ai appris de source certaine, par l'un des plus hauts princes, un ami des Néerlandais, qui accusa de tout cela Mstislafsky. Celui-ci tenait au parti des Anglais. La chose me

fut confirmée en outre par le comte Michel Beloselsky et d'autres, mais Mstislafsky ne peut rien effectuer de bien important.

Entretemps, Ivan Conderoff avait eu la hardiesse de me transmettre en secret quelques billets par le canal de l'un ou de l'autre, j'appris ainsi que je n'obtiendrais une audience qu'après l'entière conclusion de la paix.

Je reçus également, la nuit, des messages secrets de la part de divers princes, tels que le comte Beloselsky, messages qui me firent connaître tout ce qui avait été rapporté par Ivan Conderoff et par l'envoyé qui avait été cet hiver en Angleterre, en traversant les Provinces-Unies, et qui était rentré à Moscou depuis six semaines. J'appris encore de cette manière tout ce qui avait été dit par le secrétaire d'Ivan Conderoff: le motif de ma séquestration, ce que les Seigneurs pensaient des rapports et combien peu ils ajoutaient foi à ce que Ivan leur avait dit de nous. Ils ne croyaient pas davantage aux rapports de l'envoyé d'Angleterre: toute cette défiance était l'œuvre de Milord Merrick qui avait écrit des choses abominables tant sur le compte de nos ambassadeurs que sur celui de toute la nation néerlandaise. Ajoutez-y que la Commune elle-même avait été excitée contre nous par les autres fonctionnaires de l'état; de sorte que les seigneurs, (c'est à dire les 7 chefs qui, pour la plupart, étaient tout nouvellement entrés dans le gouvernement,) ne savaient plus ce qu'ils devaient croire ou dire et craignaient la trahison de tous les côtés. C'est pourquoi l'on soumit Conderoff à divers interrogatoires et on tint note de ses réponses; il fut en outre appelé chez plusieurs seigneurs qui le questionnèrent de nouveau; mais il s'en tint énergiquement à ses premières réponses et affirmait, par serment, que les Néerlandais étaient un peuple qui veut faire les affaires avec droiture. Après cela, il arriva de divers côtés de nouveaux avis et les Anglais y ajoutèrent encore tant de choses, que les Seigneurs finirent par croire fermement à tout ce que l'on avait dit antérieurement et à ce que l'on disait encore sur le compte de L. H. P.

Ivan Conderoff, dans son rapport sur tout ce qu'il avait vu et entendu, s'était attaché surtout à faire l'éloge des honneurs et du bon accueil qu'il avait reçus en Hollande. Il avait expliqué la forme de notre gouvernement, forme dont, à ce qu'il me semble, ils ne savent pas encore se rendre bon compte; il leur est impossible en effet de croire à l'existence d'une république qui ne soit pas administrée par un seul chef.

En dehors de ce rapport, le secrétaire d'Ivan Conderoff avait donné par écrit quelques détails particuliers pour lesquels il avait été fortement loué par les autorités de l'empire, mais cela ne tourna pas à son avantage; car tandis que l'on améliora la position d'Ivan en lui donnant des propriétés, des cadeaux et des écus, l'autre ne fut payé qu'en vexations et en injures et n'obtint aucune promotion dans son emploi: le chancelier, au contraire, le fit rentrer dans son ancien poste, malgré la promesse d'avancement qu'on lui avait donnée.

Ivan Greésoff qui revenait d'Angleterre avait, dans ses discours, parlé

mieux et plus longuement de notre pays que tous les autres, et en avait fait un éloge tel que Mstislafsky s'écria: Il a éte gagné par les marchands de la Hollande pour jeter du mépris sur le Roi et sur l'Angleterre. En effet, la Compagnie n'ayant pas fait grand cas de lui, il en avait dit, en plein conseil, des choses indignes: il s'était plaint d'avoir été nourri avec des rats (je pense qu'il a voulu parler de lapins anglais), il s'était peu occupé aussi des affaires du Tsar, ce qui est très facile à croire, attendu qu'il avait été envoyé en Angleterre non pas en qualité d'envoyé, mais comme simple estafette, quoiqu'il eût avec lui dix serviteurs, contrairement à la coutume qui donne seulement deux serviteurs aux porteurs de messages.

Il avait dit tout cela par dépit. Ayant vu et entendu le magnifique accueil que l'on avait fait à Conderoff en Hollande, il s'était imaginé qu'il allait en recevoir un plus splendide encore en Angleterre, dans un royaume dont la renommée était bien plus grande que celle des Provinces-Unies. Mais il oubliait que Conderoff était un envoyé chargé d'une toute autre mission que lui. Il fut trompé dans son attente; c'est pourquoi il se mit à en rapporter tout le mal possible et il décria si bien l'Angleterre auprès des nobles moscovites, que les Anglais intriguèrent, à prix d'argent, et réussirent à le faire sortir de la chancellerie où il était sous-secrétaire, et à le faire passer à un grade inférieur. S'il avait su se taire, cette disgrâce ne lui serait pas arrivée.

Le motif pour lequel on me tenait en séquestre et gardé à vue, c'était la conduite de nos ambassadeurs en Suède et si la paix n'avait pas été conclue, j'aurais pu rester ainsi jusqu'à ce qu'il fût venu des envoyés de mon pays pour me délivrer. Là, de jour en jour, on nous traita plus mal: souvent on nous frustrait de la moitié de ce dont nous avions besoin; avant d'arriver à nous, chaque chose doit passer au moins en dix mains, personne n'inscrit ou ne compte rien sans qu'il prélève quelque bénéfice.

Le 15 Décembre, arriva de Novgorod à Moscou un chasseur nommé Swift; c'était le secrétaire de ce Milord Merrick qui se fait appeler le duc Jean à Moscou et dans tout l'empire. J'appris cette nouvelle par plusieurs personnes et, entr'autres, par Ivan Conderoff qui m'en donna avis par un billet jeté au dessus du mur. Il me faisait savoir que la paix était conclue, mais que les Moscovites devaient abandonner Ivangorod, Coporia, Yamgriot, Corela et Cresiak et payer en outre une somme de 20,000 roubles en argent; il m'écrivait aussi qu'il avait été fort affligé de la fuite précipitée des ambassadeurs de L. H. P., et qu'à Moscou un grand nombre de personnes lui en voulaient pour avoir dit la vérité; ces personnes néanmoins n'étaient pas très considérées et n'avaient pas grand pouvoir. Sa Majesté et le Conseil principal, ajoutait-il, ont bon espoir en vous et ne croient pas à tout ce qui se dit et s'écrit sur le compte de votre nation, etc.

Le 17 Décembre, Ivan avait projeté de venir me voir, avec un de ses bons amis, secrètement pendant la nuit: il était déjà venu une fois avec

le comte Beloselsky, mais il n'avait rien osé me dire alors, car, malgré leur liaison, ils ne se fient pas réciproquement. Le motif de sa visite était de me prier, en ami, de brûler tous les billets qu'il m'avait écrits en diverses occasions; il ne voulut point partir sans en avoir la promesse formelle et même sans la voir mettre a exécution; cependant, je réussis à en conserver deux ou trois. Je me plaignis à lui du mauvais traitement que je subissais tandis que de mon coté, j'avais rendu les plus grands honneurs à Piotre, et lui dis enfin que L. H. P. n'avaient pas démérité ainsi de la justice de S. M. Il me répondit en affirmant que ni S. M. ni aucun des hauts dignitaires de l'Etat ne croyaient de notre pays rien que de bon et d'honorable, et que c'était incontestablement la pression des Anglais qui empêchait de me rendre la liberté. Entretemps, le chancelier y jouait aussi son rôle pour rapiner un peu, car jamais il n'y eût de voleur plus âpre; aussi est-il détesté du pays tout entier et le menace-t-on journellement du poignard ou du poison. Après s'être assis quelque temps et m'avoir dit ces choses, Ivan se retira secrètement.

Au matin, la nouvelle de notre entrevue avait été rapportée au palais: nous avions été trahis par un des gardes. Ivan fut arraché de son logis par trois ou quatre archers, on rechercha son compagnon pendant trois jours, mais on ne le découvrit point. A la chancellerie, Ivan fut accablé de menaces au point qu'il craignit pour sa vie et il lui en coûta bien autant que ne valait la chaîne que son frère avait reçue. On l'avertit en outre, qu'en cas de récidive, il aurait à s'attendre à la suprême disgrâce du Tsar.

Le compagnon d'Ivan réussit, après cela, à s'accommoder à son tour; mais si la chose était arrivée sous le règne précédent, il en eût coûté la vie ou tout au moins la confiscation de leurs biens non seulement à Ivan, mais à tous ses amis; mais depuis les dernières guerres, tout cela s'est amélioré de moitié, grâces aux leçons que le pays a reçues.

En Janvier et Février 1617, je fis demander à cinq ou six reprises une amélioration dans la nourriture et la boisson, mais je ne pus l'obtenir. Pendant cet hiver, la cherté des vivres dépassa tout ce que nous avons jamais eu en Hollande, car pour une aime de bière, j'ai payé 18 florins, quoiqu'elle ne soit taxée d'aucun impôt. Le chancelier m'eût bien accordé ce que je demandais, mais il n'osait pas, disait-il, en référer au Conseil, et ne voulait rien faire sans l'assentiment de ce dernier. Ce qui ne l'empêche point d'accomplir une foule de choses mille fois plus désastreuses pour l'empire, pourvu qu'il puisse en tirer quelque profit pour lui-même.

A la fin de mars, je compris des paroles de notre commissaire que la paix était tout-à-fait conclue. Je fis alors de nouveau diverses requêtes pour obtenir audience, mais on me fit toujours le même refus, quoique plus affectueusement cette fois, et l'on me pria d'attendre encore un peu. Mais l'un des principaux seigneurs me fit savoir que toutes les cloches sonnaient la victoire et que la paix était signée depuis longtemps, et me

conseilla de tenir ferme et de parler maintenant avec hardiesse; car, disait-il, l'agent des Anglais intrigue fortement auprès du chancelier pour que l'on ne vous introduise point auprès de S. M. avant l'arrivée de Milord Merrick à Moscou.

Ayant appris, en outre, de divers côtés, que, dans leurs assemblées et leurs festins, les Anglais répandaient le bruit que ces *Toochs* (ce sont les Hollandais) ne seraient reçus par le Tsar qu'après la venue du Milord et Duc John Merrick, j'adressai le 1er Avril une nouvelle et énergique protestation, à laquelle il fut répondu comme toujours. Je fis demander alors au chancelier si j'obtiendrais une audience, oui ou non, et, en cas d'affirmative, pourquoi elle ne m'était pas accordée en ce moment même: il prétexta que l'on était en carême. Je lui fis demander alors s'il attendait l'arrivée de M. Merrick: s'il m'avait répondu que oui, je lui aurais répliqué que j'étais envoyé non devers lui, mais vers S. M. Mais, avait-il dit à l'estafette, que se mêle-t-il de M. Merrick? Et devenant tout rouge, il entra au Conseil et rapporta la chose aux seigneurs qui lui dirent unanimement qu'on devait ne plus attendre plus longtemps et me donner audience au plus tôt. Il se rendit auprès du Tsar pour chercher ses ordres à cet égard; ce prince ordonna, malgré le carême, que l'on me conduisît au Palais le dimanche suivant et exprima son mécontentement de ce qu'on ne l'eût pas fait depuis longtemps. Cela me fournit la preuve que le chancelier avait été gagné par les Anglais.

Le lendemain, il me dépêcha de nouveau son valet intime pour me présenter une foule d'excuses et de paroles affectueuses, dans l'espérance de recevoir quelque nouveau cadeau. Je lui promis une coupe d'argent, s'il employait avec zèle ses bons offices: il m'en fit la promesse et me prévint de me tenir prêt pour le dimanche. Il me demanda si j'avais avec moi quelques présents de la part des Princes ou des Etats, je répondis que non; et si j'en avais de ma part; je dis que oui et je les lui fis connaître par écrit.

Puis il me recommanda bien expressément de donner à S. M., après les saluts d'usage, mon discours par écrit. Je lui répondis que je n'oserais pas agir ainsi: cependant, pour divers motifs, je couchai par écrit et de la façon la plus convenable le tableau de l'état des Provinces-Unies, avec quelques additions formant des réponses faites a diverses époques au chancelier, afin que, par après, il ne vint m'en attribuer d'autres.

Le 6 Avril, l'audience nous fut accordée.

Je fus conduit à la Cour sur un cheval des écuries du Tsar: arrivé au palais, je descendis à la grande chancellerie, afin d'y attendre les ordres du souverain. Après une heure d'attente, on vint me prendre, on porta nos présents devant moi et je parus devant Sa Majesté qu'entouraient tous les principaux Seigneurs.

Après avoir fait ma révérence, je reçus la permission de parler. Alors, prononçant en leur entier les titres et qualités de S. M., de L. P. H. les

Etats des Provinces-Unies et enfin du prince Maurice, je souhaitai de la part de ces derniers au Tsar longue prospérité à son trône impérial, un règne heureux, la victoire sur tous ses ennemis et une vie longue, le tout du mieux que je pus en langue russe.

Après la remise respectueuse de mes lettres qui furent acceptées du consentement de S. M. et portées devant le trône par le grand-chancelier qui en fit voir le sceau, S. M. promit d'en écouter favorablement la lecture et d'y donner une réponse; puis il s'enquit de la santé de ses amis les membres des Etats-Généraux et du prince Maurice. Sur quoi je fis une réponse complète (tout en affirmant que je n'en savais rien) et qui me parut la meilleure pour dire qu'ils lui présentaient leurs services: je le savais pourtant par des lettres reçues, mais pour des raisons graves je ne pouvais en parler.

Après ces préliminaires, il me fut permis d'approcher de la main de S. M., et, la révérence faite, de la baiser. Etant rétourné à ma place, on me demanda si j'avais des communications verbales à faire; ayant répondu affirmativement je débitai en peu de mots ce que j'avais de principal à dire; puis je donnai par écrit nos félicitations, le rapport sur notre état actuel, la requête de L. H. P. les Etats-Généraux à S. M. afin qu'il veuille octroyer sa faveur aux sujets des Etats des Provinces-Unies, et leur permettre sous la haute protection de S. M. de se relever un peu en ce temps de paix, des pertes et des dommages qu'ils avaient subis dans ce pays. J'y joignis en appendice la relation de mes entretiens avec le chancelier. S. M. ayant déclaré qu'il agréait mes présents, je les lui fis transmettre: ils consistaient en:

Une grande glace, de la hauteur d'un homme;
Trois coupes de vermeil;
Une coupe de cristal;
Une petite coupe en agate.

Après cela: je fis la révérence d'usage et l'on me fit servir différents mets et boissons au lieu de m'offrir un repas. Je remerciai et saluai les princes qui s'inclinèrent tous en ôtant leurs grands bonnets. Puis je pris mon congé, très satisfait d'avoir si bien réussi et étant remonté à cheval, je fus conduit à mon logis.

Avant de me congédier, S. M. me fit dire par le chancelier que je recevrais en temps et lieu sa réponse aux communications verbales et écrites que je lui avais faites.

Le même jour, une autre audience fut accordée à l'agent du Tsar de Crimée et d'un prince Tartare. S. M. lui fit donner un habit de drap d'or et des présents, selon l'ancienne coutume; car de ce petit peuple on vient toujours pour recevoir et l'on n'apporte jamais que des chevaux.

Le 13 Avril, jour du dimanche des Rameaux, j'appris que S. M. devait conduire l'âne à l'église de Jérusalem et qu'il serait accompagné de tous les princes dans leurs plus riches costumes. Je demandai la faveur d'as-

sister à ce spectacle. On me prépara aussitôt une place, vis à vis de la sortie du Kremlin, sur le terre-plein semi-circulaire où se fait ordinairement l'élection des Tsars: on y fit pour moi une estrade à degrés: je me trouvais ainsi entre le palais et l'église.

A l'heure fixée, on vint m'avertir et on me conduisit à la place susdite: tout le peuple fut écarté alentour et j'y attendis une demi-heure. Alors apparurent les prêtres portant des croix et des bannières, des cierges et des images en or massif et garnies de pierres précieuses et marchaient eux-mêmes vêtus de robes blanches brodées en or et en perles: ils étaient au nombre de plusieurs centaines, en rangées de 3, 4 ou 5 de profondeur.

Après leur défilé qui dura assez longtemps, vinrent tous les chanceliers, les secrétaires et les écrivains, en non moins grand nombre, habillés de drap d'or. Après eux, s'avançait l'âne tout caparaçonné sur lequel était assis le Patriarche, en robe blanche ornée de perles et de pierres fines et portant une couronne d'or sur la tête. S. M. marchait à pied et conduisait lui-même l'âne par la bride; on avait étendu des vêtements par terre, et derrière lui suivait un arbre garni de fruits sur un traîneau attelé de quatre chevaux.

Puis venaient les métropolites et les archevêques avec leurs mîtres en or, les princes, les comtes et les nobles de l'empire, vêtus d'or; à côté du Tsar marchaient les principaux dignitaires de l'Empire et immédiatement devant, le grand chancelier. Celui-ci, dès que S. M. sortit des portes du palais, arriva avec une escouade de mousquetaires et fit faire place à travers le peuple, poussant les gens par la tête et les épaules et les faisant reculer jusqu'à l'endroit où je me trouvais, de sorte qu'il y eut entre S. M. et moi une ouverture large de près de 200 brasses et dégarnie de monde. Quand le Tsar fût arrivé en face de moi, on lui dit avec force révérences, que l'envoyé néerlandais désirait saluer Sa Majesté. Aussitôt il s'arrêta et, avec lui, tout le cortége; et se tournant vers moi, il envoya s'informer de ma santé: cet arrêt se prolongeant, il me vint un second message. Je souhaitai au Tsar une vie longue et prospère: alors S. M. se remit en marche et alla jusqu'à l'église qui est située sur une hauteur. De là on m'envoya de la part des princes pour me faire dire de rester où j'étais jusqu'au retour de S. M.

Mstislafsky me témoigna beaucoup d'amitié en ce moment: il fit demander de mes nouvelles. Il sortit aussi de l'église un capitaine et des mousquetaires qui vinrent se placer devant la place où nous nous trouvions.

En revenant, le Tsar se tourna de nouveau vers moi en s'arrêtant et me fit offrir des mets et des boissons extraordinaires; pendant qu'il me regardait, je lui fis ma révérence. Puis il rentra au Kremlin, et l'on me reconduisit au logis. Tout ceci se passait devant la ville et en présence de plusieurs milliers de personnes qui y virent une grande faveur pour moi. Et en effet, j'avais vu jadis plusieurs cérémonies de ce genre, mais jamais S. M. ne s'était arrêtée si longtemps et ne s'était retournée comme

elle le fit pour moi: aussi, un grand nombre de spectateurs en furent dans l'étonnement.

Au jour de Pâques, on m'envoya derechef un don (?) extraordinaire, et de plus, quelques uns de mes amis obtinrent la permission de me faire visite; quelques Anglais même, et entr'autres le chevalier Aston vinrent me saluer: je les reçus fort bien et ils me faisaient espérer toutes les chances de succès.

Les Moscovites célèbrent pendant huit jours les fêtes de Pâques et se livrent alors à la plus grande joie: je demandai au chancelier de pouvoir, en ces jours-là, faire une promenade à cheval à la campagne avec mes gens, alléguant que j'avais fait suffisamment preuve de bon vouloir en restant enfermé pendant une année environ, au point d'en être devenu presque paralytique. Il communiqua ma demanda au Conseil et comme les Seigneurs se regardaient entr'eux, Ivan Mikitovitch, oncle de S. M. leur dit: Messieurs, je ne vois pas d'inconvénient à laisser un peu plus de liberté à Isaac, car il a vécu plus de 17 ans dans le pays et il n'y a pas de maison à Moscou qu'il ne connaisse, pourquoi donc le considérer comme un étranger? Les Seigneurs approuvèrent tous cet avis. En conséquence, on m'envoya des écuries du Tsar des chevaux, non seulement pour moi, mais pour cinq de mes valets. Celui qui m'était destiné portait le collier d'or. Mon commissaire ayant revêtu son costume, sortit avec moi de Moscou pour cette promenade: divers étrangers nous suivaient, mais aucun Anglais. Je rentrai à la maison le même jour et renvoyai les chevaux après avoir récompensé les palefreniers.

Depuis ce jour-là, jusqu'au 17 Juin, je ne sortis plus de ma demeure, et, à cause des événements qui arrivèrent à Moscou et des mauvaises nouvelles venues de Pologne et de diverses provinces de l'empire, je n'osai plus faire de nouvelles instances et j'attendis patiemment la réponse qui m'avait été promise. Les affaires particulières que je faisais par mon estafier, ne furent jamais terminées à ma satisfaction, que je les fisse pour moi ou pour d'autres. Aussi, cette année me causa de grandes pertes: car, en quittant la Hollande je ne pensais point que les choses se seraient passées ainsi. Si j'avais eu ma liberté pendant cet hiver, et pu me livrer aux affaires de mon commerce à la Cour, j'aurais avec la protection de Vos Hautes Puissances, pu compter sur une année fructueuse, car les marchandises néerlandaises n'ont jamais atteint une valeur aussi élevée. Le ducat valait six florins de Hollande, le réal d'Espagne au delà de trois florins, le fil d'or que l'on peut obtenir en Hollande à un an de crédit pour 5 livres et demi de Flandre, s'est vendu en masse à cent florins le marc, les draps, malgré la quantité, ont été côtés à de hauts prix. Je n'ai pu profiter en rien de cette bonne fortune, il m'a été impossible de rien faire à la Cour pour nos marchands, écarté que j'étais par les efforts des Anglais. Toutes mes dépenses ont été faites de mon capital, tant celles de mes frais de séjour que celles de cadeaux que j'ai distri-

bués. Si j'avais eu la liberté comme les Anglais, j'aurais en un excédant, tandis qu'aujourd'hui je me trouve en déficit de 4000 fl. environ, dépensés pour soutenir l'honneur de mon pays, ce qu'on m'avait spécialement recommandé de faire.

Le 13 Juin on vint m'avertir que le 17 je pourrais aller entendre la réponse du Tsar à la salle du Trésor, où l'on donne ordinairement les réponses aux ambassadeurs. Ce jour-là, en effet, on m'envoya des chevaux du palais, non seulement pour moi, mais aussi pour mes domestipues. Précédés de courriers, nous nous rendons au Kremlin, entre deux haies de soldats, et on nous conduit devant le gouverneur Trachianoff, présentement trésorier, qui avait à ses côtés P. Alexiovitch Tretiacoff, archichancelier du Conseil et Saua Romānsikoff. A mon arrivée, ces trois fonctionnaires se lèvent et me tendent la main en me demandant comment je me portais.

On me prépara en face d'eux une place garnie de tapis, et s'étant levés, ils me dirent que, d'après les ordres de S. M., ils allaient me faire connaître la réponse à mes communications faites verbalement ou par écrit, soit à S. M. elle-même, soit à la chancellerie. Après m'avoir invité à écouter, on renvoya une centaine de gentilshommes de la Cour (parmi lesquels se trouvait Ivan Conderoff) qui avaient été convoqués expressément; j'en fis de même pour mes domestiques, ne gardant avec moi qu'un secrétaire chargé de tenir note de ce qui allait se passer.

Le chancelier me pria de renvoyer également ce dernier; sur quoi je répondis que j'avais toute confiance en cet homme: il me répliqua qu'ayant fait sortir les principaux courtisans de S. M. bien qu'ils fussent de même qualité, il me suppliait de ne point le retenir. J'accédai à sa prière: V. H. P. comprendront, dans leur sagesse, le motif qui le faisait agir ainsi: du reste, ce trésorier n'était pas des plus intelligents à comprendre ce qui se disait en sa présence.

V. H. P. connaîtront ce qui s'est traité là, par la réponse écrite du Tsar et Grand-Prince de tous les Russes, réponse qui est jointe à ce rapport: néanmoins, il s'y trouve deux on trois points que le chancelier n'a pas voulu changer postérieurement, bien qu'ils soient faux; tel que celui où il est question d'un secours en argent ou en munitions, point sur lequel j'ai déclaré catégoriquement qu'il était impossible de l'admettre; mais malgré tous mes soins à leur expliquer verbalement l'état de notre pays et les circonstances où il se trouvait, on n'en a pas voulu démordre. On s'y figure que les envoyés en Suède ont agi au-delà de leur mission, et on leur en veut de n'être pas venus d'abord à Moscou. En outre, on prétend qu'une ambassade peut être envoyée maintenant: l'arrivée d'une ambassade de notre pays est même leur desir principal, car les princes de l'empire ont été remplis de jalousie en voyant que des ambassadeurs distingués s'étaient rendus en Suède, tandis qu'aucun n'était venu auprès de leur monarque auquel, selon eux, un roi de Suède ne peut pas être

comparé. Pour eux, ils verraient arriver nos envoyés avec autant de plaisir que d'autres verraient arriver de l'argent; car leur considération en serait grandement augmentée auprès de leurs sujets, rien que par le renom qui devait leur en revenir.

Malgré tous mes efforts pour nous disculper, ils en revenaient toujours tous à dire que nous étions plus disposés à rendre des services à la Suède qu'à eux, bien que le roi de ce pays ne fût pas plus qu'un des princes de la cour du Tsar.

Après avoir terminé la conférence et avoir marqué quelques points à changer, tout est resté pourtant conforme à la lecture qui m'avait été faite et je n'ai jamais pu savoir si les princes lui avaient ordonné d'agir ainsi ou s'il l'avait fait de son chef. Aussi, dès qu'ils se levèrent pour aller faire leur rapport à S. M., je les priai de vouloir bien m'écouter encore au sujet de quelques particularités.

Alors, tirant de mon sein un billet sur lequel j'avais annoté certaines choses, je leur demandai d'abord ce qu'ils voulaient que je répondisse à mes commettants, les Etats, quand ils me demanderont pourquoi l'on m'a detenu si longtemps en captivité, et quel était le motif du traîtement sévère dont j'avais été l'objet.

Il me répondit que l'on ne pourrait ni ne voudrait établir une nouvelle coutume pour la satisfaction de qui que ce soit: c'est-là une chose qui dépend du bon plaisir des empereurs, des rois on d'autres potentats, nous sommes libres d'agir de même chez nous; quant à eux, ils aiment mieux voir séquestrer leurs ambassadeurs que leur voir accorder leur pleine liberté. A leurs yeux, c'est un point d'honneur pour un ambassadeur que de se montrer très peu, sinon à ceux vers qui ils sont députés. „C'est ici, disait-il, un grand empire où l'on trouve toute sorte de peuple, il ne serait pas honorable pour des ambassadeurs ou des envoyés de sortir ou de se montrer beaucoup, ni de laisser pénétrer tout le monde chez eux." Il n'était point partisan de notre manière de voir relativement à l'honneur, et on lui avait, en conséquence, laissé maintenir le droit.

M'étant plaint de diverses vexations, il nia la plus grande partie de celles qui pouvaient lui être imputées ou il en rejeta la culpabilité sur les commissaires ou les gardiens, qui étaient innocents. Je fis en outre quelques demandes particulières qui me furent accordées et nous nous séparâmes, avec la promesse de revenir sous peu auprès de S. M. pour aller entendre l'expression de sa bienveillance impériale. Puis on nous reconduisit au logis de la manière la plus respectueuse.

Je suppliai aussi S. M. de rendre la liberté à quelques prisonniers: sur quoi je reçus pour réponse que lorsqu'il viendrait des ambassadeurs, on obtiendrait cette faveur et de plus grandes encore.

Entretemps, Milord Merrick arriva à Moscou et y fit une entrée solennelle avec une escorte de nobles et de cavaliers, au nombre de 3000 au moins. Le 8 Juin, il fut conduit au palais en grande pompe et ce jour-

là, le Kremlin fut fermé. Il dîna avec S. M., non pas à la même table, car le Grand-Prince est seul à la sienne, mais à une autre dressée vis-à-vis. Après le repas, on amena derrière le palais une quantité d'animaux afin de leur faire la chasse: deux ou trois ours y furent tués. Le soir, très tard, il fut reconduit à sa demeure.

A la même époque, des envoyés Tartares furent également reçus au palais: on leur rendit encore plus d'honneurs qu'à l'ambassadeur anglais, aussi les Anglais, ainsi que je l'appris plus tard, se plaignirent à Moscou d'avoir rendu au Tsar plus de services qu'ils n'en avaient reçu d'égards. Mais les Russes ne considèrent pas beaucoup ceux qui cherchent à se faire valoir au dessus d'eux et qui, en même temps, agissent d'une manière tortueuse dans des négociations qui demandent à être conduites avec droiture. Plus tard, j'ai plusieurs fois entendu vanter la grande équité dont nos ambassadeurs ont fait preuve dans la conduite de différentes affaires. Ceci soit dit pour avis.

Milord Merrick mit aussi sur le tapis quelques concessions qu'il espérait bien se faire accorder, mais elles lui furent refusées nettement; il ne réussit pas d'avantage à faire délivrer des prisonniers; au contraire, les prisonniers et les déserteurs furent incorporés dans l'armée et envoyés en diverses provinces, vers la Tartarie. On le paya de belles paroles plus qu'il n'en eût voulu avoir.

Le 20 Juin, on vint nous chercher avec les chevaux du Tsar pour nous conduire au palais: de la maison au Kremlin nous passâmes entre deux haies de mousquetaires. Dès que nous fûmes entrés au palais, on nous mena auprès du Tsar qui était assis sur son trône d'or, en grand costume, tenant le sceptre et la couronne: tous les princes, dans leurs habits les plus brillants, se tenaient à ses côtés, les salles étaient ornées de tapis brodés en or.

Après les salutations, on me fit approcher de la main de S. M. et je la baisai, puis on me remit avec respect les lettres du Tsar en sa présence. Le grand chancelier prononça un discours sur tout ce qui s'était passé; j'y fis une courte réponse, voyant qu'il n'était pas nécessaire de parler longuement.

Après cela, S. M. s'entretint elle-même avec moi, et se penchant un peu, me dit: *Isaac Massa, dès que vous vous trouverez dans votre pays en présence de nos amis, Les Hauts et Puissants Seigneurs les Etats, vous les saluerez et vous vous inclinerez devant eux de ma part.*

Je promis de le faire et souhaitai à S. M. une vie longue et prospère: S. M. ayant ordonné qu'on me donnât le double des cadeaux que j'avais offerts, je reçus ses gratifications selon l'aucien usage; mais même en les taxant au delà de leur valeur, elles atteignaient à peine le prix de mes présents. Je fis ma révérence aux princes qui se courbèrent jusqu'à terre, et je pris congé d'eux. On nous conduisit solennellement au logis avec les chevaux du Tsar et des courriers. Les réponses ne me furent pas

données au palais en même temps que les lettres, mais elles devaient m'être transmises par un secrétaire, le jour même de notre départ.

J'aurais bien pu, alors, faire mes plaintes au sujet de quelques actes du chancelier à mon égard: mais, dans ce moment-là, il n'était pas nécessaire de rien tenter contre lui. Plusieurs personnes, plus haut placées que moi, le souffrent encore, mais elles espérent que bientôt il se fera un changement.

Mais je tiens pour certain que si j'avais porté mes accusations devant S. M. et en présence des princes, il n'en serait pas sorti avec la tête sur les épaules, surtout en ce moment.

Le 27 Juin, nous sommes partis de Moscou, après y avoir été retenus trois jours de plus, et malgré moi, par le chancelier. Ayant demandé et reçu mes lettres et des passeports pour quelques étrangers, et recueilli les présents qui m'avaient été faits et qui valaient tout au plus les miens, j'obtins un équipage de poste et des relais; mais, au départ, on nous fit moins d'honneurs que nous n'en avions reçu de S. M. et cela parce que je n'avais point partagé mes cadeaux avec le chancelier. Mais voyant cela, je ne voulus pas sortir de Moscou sans être monté sur un cheval du Tsar: le chancelier s'attendait encore à obtenir pour ce détail, un pot-de-vin excessif, mais je lui donnai fort peu, car il m'avait déjà coûté plus que je ne l'aurais désiré.

Nous étant mis enfin en route, nous arrivâmes à Archangel le 31 Juillet, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. Mais le chancelier nous avait adjoint un commissaire qui extorquait aux paysans beaucoup au delà de nos besoins; car si ces malheureux devaient m'apporter deux moutons, il les forçait à lui en fournir au moins six, s'ils étaient taxés à six florins, il leur en escroquait vingt. Quant aux postes et aux relais, nous ne manquions de rien, car le chancelier m'avait octroyé trente traîneaux et autant de rameurs. Les Seigneurs du Conseil avaient ordonné que l'on me transportât avec les plus grands honneurs jusqu'à mon vaisseau, et à Archangel je devais être conduit par soixante rameurs sur un grand canot d'ambassadeur.

Arrivés à Archangel, et n'y trouvant aucun bâtiment de guerre, nous dûmes y attendre le bon plaisir des marchands; les uns voulaient nous prendre à bord et les autres ne le voulaient point, selon leur humeur différente, et quoique je leur demandasse le passage avec quatre ou cinq domestiques au nom de L. H. P. les Etats, j'essuyai plusieurs refus de la part de gens qui font bien du tort à la patrie. Ayant reçu quelques soumissions, j'acceptai celle des Vogelaers à condition de m'arranger avec le patron du navire et de payer mes frais de voyage.

Pour les autres details de ma mission, je me réserve de les donner de bouche à V. H. P. pour m'acquitter entièrement de ce qui m'a été ordonné.

De V. H. P. le très humble sujet,

(Signé) I. MASSA.

(58) Résolutions du 31 Octobre, du 2 Novembre et du 16 Décembre 1617.

(59) On peut en juger par ce compte détaillé, découvert récemment aux Archives du Royaume à la Haye.

Compte fourni à L. H. P. Les Etats Généraux des dépenses de mon voyage vers le Grand-Prince de Moscovie en 1616 et 1617.

1°. Trois domestiques aux gages de 100 rixdales par an, pour un service d'un an et demi, ensemble.................... fl. 225.—

A Herman Holsteynen 100 fl. pour son service comme, ci-dessus » 150.—

A Joachim Dircxsen, pour son service, comme ci-dessus...... » 150.—

A Chrétien Massa, mon frère, pour l'aide qu'il m'a prêté en toutes choses.. » 249.—

Six manteaux rouges pour les valets........................ » 179.—

Trois paquets d'habillements pour les garçons, avec la façon .. » 145.16

Mon costume extraordinaire pour paraître devant Sa Majesté a coûté:.. » 773.04

Mes vêtements ordinaires, je ne les porte pas en compte.

Les frais du vin et autres accessoires dont je devais gratifier les gouverneurs des villes que nous devions traverser et où nous étions reçus, ainsi que les dons faits aux capitaines des garnisons, se montent à.. » 845.17

Donné à Chilkoff, gouverneur d'Arkhangel, pour obtenir des relais de poste extraordinaires, une coupe en vermeil valant. » 72.—

Au premier commissaire Fédor Brentse, une casaque de....... » 30.—

Au maître de poste à Moscou une bague en émeraudes....... » 42.—

Au grand chancelier à Moscou, donné les objets suivants en diverses occasions:

Envoyé d'Arkhangel, par Ivan Conderoff, trois coupes en vermeil de travail allemand, coûtant........................... » 365.—

Envoyé à Moscou une tenture de salon de six rouleaux de cuir doré » 124.—

Trois paires de bas de soie de Milan........................ » 48.—

Un portefeuille garni en argent............................ » 45.—

Deux paires de jarretières avec dentelles en or............. » 20.—

Une aime vin de France (voor rin?)......................... » 36.—

Une aime vin des Canaries.................................. » 48.—

Deux demi-pipes vin rouge (wt syn Kerk?) coûtant à Moscou.. » 120.—

Deux paires de gants en tricot de soie....................... » 22.—

Envoyé en diverses fois pour cadeaux à sa femme:

Un marc de fil d'or valant.................................. » 48.—

Deux pièces toile de Cambrai................................ » 50.—

Quatre perles pour pendants d'oreilles........................ » 45.—

Un œuf de vermeil dans une coupe de même................. » 93.16

Le jour de Pâques, à sa demande:

Le total de ces frais, au report de la page précédente, se monte à la somme de... fl. 3908.13

Au printemps, j'ai envoyé au grand Chancelier par son valet de confiance Anisim, afin qu'il me fasse paraître en présence de S. M. et de tous les princes et boyards, et qu'il fît en sorte de me faire remettre les rapports et les lettres à moi et non à un ambassadeur ou à un envoyé, pour éviter les grands frais, une somme de 150 roubles en monnaie de Russie, à 7 fl. le rouble	fl. 1050.—
Donné au sous-chancelier Jaûa Romansikoff la médaille que j'avais reçue de L. H. P. les Etats	〃 110.—
Donné au chirurgien de S. M. lorsqu'il vint me voir secrètement pendant ma maladie	〃 50.—
Au deuxième commissaire, une casaque	〃 24.—
Au prince Ivan Mikitovitch afin d'obtenir sa faveur, une grande coupe en vermeil, pesant 2 livres 8 onces, et achetée à Moscou 33 roubles à 7 fl.	〃 231.—
Aux scribes de la grande chancellerie.	
A Ivan Senorie deux bagues	〃 26.—
A Maxime le secrétaire	〃 24.—
A Alexis Isiakoff	〃 24.—
Aux clercs, ensemble	〃 20.—
Aux porteurs des présents de S. M. et au sous-trésorier, ensemble	〃 52.—
Au prince Michel Beloselsky, une grande coupe en argent pour l'amitié qu'il m'a témoignée et les services qu'il m'a rendus.	〃 66.—
Les frais du voyage de Moscou à Arkhangel et le séjour dans cette ville, se sont montés, par suite de la fréquente désertion des paysans vexés par les commissaires, à la somme de	〃 1190.—
Le report de l'autre page s'elève au total de	〃 6775.13
A Arkhangel, donné aux trois gouverneurs, selon l'usage, 25 rixdales	〃 48.—
Pour notre provision et celle de nos gens à Lord du navire	〃 350.—
A un batelier pour la chambre du capitaine	〃 75.—
Aux soldats qui nous escortèrent avec leurs mousquets	〃 27.—
Le total des dépenses faites en Russie se monte à	〃 7275.13
Les dépenses faites en ce pays sont les suivantes:	
Lors de notre arrivée par une tempête, au bateau qui nous débarqua en Frise	〃 48.—
Aux trompettes et aux matelots	〃 30.—
Voyage de Frise en Hollande avec 6 valets	〃 111.—
Pour diverses allées et venues et le séjour à la Haye, je porte seulement	〃 100.—
Le total général s'élève à	fl. 7564.13
Sur quoi j'ai reçu de L. H. P.	〃 3000.—
Il me revient donc encore	fl. 4564.13

Pour tout ce surplus de frais, j'affirme en toute vérité n'avoir rien eu que de l'honneur: j'ai donc lieu d'espérer que V. H. P. m'en tiendront compte pour mon avancement.

Les cadeaux de S. M. ne surpassent point la valeur des miens, quoiqu'elle eût ordonné qu'on m'en délivrât pour une valeur du double.

De V. H. P.
Le très humble Serviteur,
(signé) ISAAC MASSA.

([60]) Pour prouver combien peu l'on était disposé à acquiter les débours de Massa, nous donnons ici l'une des nombreuses requêtes de ce genre qu'il présenta aux Etats-Généraux.

A. L. H. P. Messieurs des Etats-Généraux des Provinces-Unies Expose avec respect le soussigné Isaac Massa qu'ayant été l'année passée, 1616, délégué par V. H. P. en ce pays, lorsque l'ambassadeur du Grand-Prince de Moscovie s'y trouvait, pour se rendre en compagnie de cet envoyé à Moscou avec la mission de traiter, tant devant la personne de S. M. le Tsar qu'autrement, les affaires dont V. H. P. avaient bien voulu le charger, le soussigné aussitôt après son retour, a respectueusement remis à V. H. P. un rapport écrit de tout ce qu'il a accompli pendant ce voyage pour le service de V. H. P. et de tout ce qui lui est arrivé. Il avait la ferme confiance que Vos Seigneuries, prenant en considération toutes les circonstances, n'y trouveraient aucun motif de mécontentement, mais seraient convaincus au contraire, que le suppliant avait rempli ses devoir avec zèle et fidélité, et exécuté dans la limite du possible les instructions données par V. H. P. Il est advenu néanmoins au suppliant qu'au lieu d'accomplir, ainsi qu'il avait espéré de le faire, son voyage dans l'espace de cinq ou six mois, il est resté parti environ un an et demi, retenu qu'il a été par les ordres souverains de S. M. le Tsar et traité presque comme un captif pendant près d'une année entière, ainsi qu'il est relaté plus en détail dans le rapport présenté à V. H. P.

Ce retard, néanmoins, ne peut, en aucune façon, être imputé au suppliant; il est arrivé, non seulement sans aucune faute de sa part, mais encore à son grand dommage et détriment, puisque le suppliant a été obligé de dépenser de quatre à cinq mille florins au delà de ce qui lui avait été alloué par V. H. P. pour cette mission, ainsi que le suppliant se trouve dans la nécessité de vous en fournir la preuve par une spécification formelle. Il fait abstraction encore de ses peines, de ses souffrances, des dangers qu'il a courus, de la perte de son temps; jamais il ne s'en est plaint: il regardait sa mission comme l'accomplisement d'un devoir que tout sujet de ce pays doit être prêt à entreprendre pour le servise de V. H. P., et il est prêt, pour l'avenir, à se montrer de même dans toute autre mission que V. H. P. pourraient lui confier, non seule-

ment en Moscovie, mais encore dans tous autres pays et pour toute autre affaire qu'il serait jugé capable de traiter.

Mais, attendu que le suppliant est dans l'impossibilité de supporter les dépenses extraordinaires qu'il a dû faire, pendant le voyage, au delà des 3000 florins qu'il avait reçus, persuadé d'ailleurs qu'il ne peut entrer dans les intentions de V. H. P. de laisser ce déficit à sa charge, il espère que Vos Seigneuries considéreront, comme il a *été* dit, que rien n'est arrivé par la faute ou la négligence du suppliant, mais uniquement par suite d'un ordre inattendu de S. M. le Tsar, et par conséquent, *per vim majorem cui resisti non potuit*. Le suppliant est donc persuadé qu'il ne doit pas être tenu compte, à son détriment, de la clause de ses instructions portant qu'il ne pourrait prétendre et exiger, à charge de son pays, rien au delà de la somme accordée pour son voyage.

En conséquence, il demande et supplie avec respect qu'il plaise à V. H. P. de lui faire payer encore pour la cause susdite la somme de 4500 florins, qu'il a avancée et dépensée au delà de celle qu'il a déjà reçue, et de lui faire délivrer une ordonnance à cet effet, sans que le suppliant exige ou prétende rien au delà pour ses peines et ses services sinon ce qu'il plaira à V. H. P. de lui octroyer à cet égard. Quoi faisant, etc.

(61) V. page et note 54.

(62) Il semble résulter de là, que la requête de Massa tendant à obtenir une indemnité pour dommages éprouvés, avait déjà *été* écartée une première fois par les Etats.

(63) On rencontre ici de nouveau des précautions prises pour empêcher que l'on ne dépasse les crédits fixés. La Résolution statue „que l'on avancera au susdit Massa pour honoraires une somme de trois cent florins une fois payées, sans plus, quoique, pour cet objet ou pour tout autre, il puisse prétendre directement ou indirectement, pour accidents qui pourraient lui survenir, prévus ou imprévus, rien d'excepté."

(64) La dépense de ce matériel de guerre pouvait se monter à une somme de 20,000 florins, mais ce chiffre devait être tenu secret „dans l'intérêt et pour la réputation de S. M. le Tsar et des Provinces Unies." On avait l'espoir de faire plus tard rembourser cette dépense par les négociants, quand les avantages commerciaux qui avaient *été* promis auraient *été* concédés et que des compagnies se seraient formées pour l'exploitation du commerce avec la Russie.

(65) On se hâta positivement encore une fois de se mettre en garde contre quelque compte de Massa, car il fut résolu de dire à Massa, „que L. H. P. entendaient qu'il ne retarderait point pour cela son voyage en Moscovie et qu'il n'aurait rien à prétendre du pays."

(66) Dans les Résolutions qui y ont rapport, on trouve de nouveau la clause qui doit couper court à „toutes prétentions ultérieures" de Massa, de quelque nature qu'elles soient. Il est vrai que cette clause se comprend

mieux à côté d'une gratification de 300 florins, qu'à côté d'une de trois mille. Cependant en présence de la profusion de médailles d'or et de chaînes d'or dont on gratifiait des étrangers, on n'aime pas à voir cette parcimonie dont on use envers un compatriote. Le résumé de ces faits est tiré des *Résolutions des Etats-Généraux* du 26 Mai, des 8, 9, 12, 16, 19, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 29 Juin; 3, 4, 18, 30 Juillet 1618. *Resolutions de Hollande et de West-Frise*, des 12, 14, 22 et 27 Juin 1617.

([67]) Ces conditions ont été trouvées par le Dr. J. Hamel, à Londres, au British Museum: Landsdowne, num. 160, 71, Fol. 246, et publiées par lui dans son ouvrage sur Tradescant, p. 339.

([68]) Une première audience leur fut accordée le 16 Mars; une seconde de congé eut lieu le 15 Juillet 1619.

([69]) Tiré du rapport de A. Burgh et Veltdriel, premiers envoyés officiels des Provinces-Unies à Moscou (1630), publié par Scheltema, *Rusl. en de Nederl.* I: 115.

([70]) Il s'agit ici de la pierre de bezoar (lapis bezoar), une pierre que l'on trouve dans l'estomac du bouc bezoar, et qui était jadis hautement estimée en médécine comme un antidote. Il y en avait de deux sortes: l'orientale qui venait de Perse et des Indes et l'occidentale, que fournissait principalement le Pérou, mais qui était moins chère et moins estimée. Ce nom devrait donc s'écrire petra bezoar. V. Joh. G. Walch, *Philosophisches Lexikon*, Leipz. 1740, au mot Bezoar.

([71]) Dans la *Bibliographie Néerlando-Russe*, au n°. 231, par suite d'une faute d'impression, on trouve la date erronée 1628. Cette erreur est reproduite dans l'excellent ouvrage d'Etienne Laspeyres: *Geschichte der Volkswirthschaftlichen Anschauungen der Niederländer und ihrer Litteratur zur Zeit der Republiek*, Leipzig, 1863, p. 203. Voici comment s'exprime l'auteur: „Der Gedanke einer Compagnie für den russischen Handel (c'est à dire pour le commerce *des grains*), war schon früher aufgetaucht; ein gewisser Isaac Massa, auch sonst ein thätiger Schriftsteller, hatte sehr dafür gewirkt, als er 1625 nach Russland geschikt war, um dort Verbindungen aller Art anzuknüpfen. Er schrieb darüber eine „Propositie om eene geprivilegeerde Companie op Rusland te mogen oprichten voor den Graanhandel" 1628. Dans la note 847 il dit: Ich kenne die Handschrift nicht Le texte de cette pièce est publié maintenant sous le n°. VI des additions au Tome 1er de l'*Histoire des guerres de la Moscovie*. Laspeyres a pris pour un titre réel la phrase dans laquelle M. Muller parle de la proposition de Massa et il y a joute trois erreurs. Celle qui concerne la date pouvait être découverte en lisant la p. 10 de la Bibliographie Néerlando-Russe, qu'il cite à la note 848 et où Muller dit: „On ne sait pas s'il a été donné suite à ces propositions soumises aux Etats dans une pétition de Massa datée de 1626."

([72]) Il s'agit ici de lettres de recommandation adressées au Tsar. Schel-

tema dit à sujet: „On était fort prodigue de ces lettres, à condition d'être faites aux frais des impétrants. Toutes les lettres adressées au Tsar devant être écrites sur parchemin et être ornées d'or et d'autres ornements, ces frais étaient assez considérables: pour l'écriture seule on payait cinquante florins." *Rusland en de Nederl.* I: 163 (†).

(73) Un contemporain de Massa, Nicolas van Wassenaer, dans son *Historisch verhael aller gedencwaerdigen geschiedenissen*, VIII. fol. 139 verso, nous rapporte ce qui suit au sujet de cette question: „Puisque nous sommes tombés dans l'histoire des Comtes et des produits de la terre, je me rappelle qu'en ce moment (1624) on négocie avec le Grand-Prince de Moscovie, pour qu'il consente à laisser défricher par nos paysans ses terres incultes et ses forêts, afin qu'au défaut de la Pologne il n'y ait jamais chez nous disette de froment ou de seigle; on démontre à ce souverain qu'il y retrouverait de quoi entreprendre de grandes conquêtes sur les Polonais qui ne cessent de l'assaillir. Ceux-ci en effet, puisent dans les impôts et les péages du commerce des grains toutes les ressources dont ils ont besoin pour faire la guerre à leur voisin. Si le Grand-Prince a quelque entente de la politique, il nous fera cette concession et son pays en retirera de grands avantages. *Pour ce qui regarde le négociateur de cette affaire, on peut-être sûr qu'il fera son devoir, car l'éloquence ne lui manque pas.* „Ce négociateur dont il s'agit ici, c'est Massa, comme il résulte de ce que Wassenaer écrit à l'année 1626, XI. fol. 70 verso. „Dans notre discours précédent nous avons fait mention d'un zélé personnage, Isaac Massa, qui a démontré au Grand-Prince de Moscovie que ses états, quoique incultes sur une grande étendue, étaient très propres à la culture, et qu'ils produiraient facilement de quoi nourrir nos provinces néerlandaises, qui pourraient cesser alors de se fournir au marché de Dantzig."

(74) Lieuwe van Aitzema, *Saken van Staet en Oorlogh*, 4e édit. III: 243.

(75) Elle a été analysée dans la dissertation du Dr. Wijnand Bunk: *Staathuishoudkundige geschiedenis van den amsterdamschen graanhandel*, Amst. 1656, p. 31—40. Elle est mentionnée dans l'ouvrage dejà cité de Laspeyres, p. 200—204.

(76) Cette requête a été publiée par Aitzema dans les *Saken van Staet en Oorlogh*, III. 234—240; et dans l'édit. in folio, I. p. 1042, sous le titre de: *Klaer bericht hoe ende op wat wyse groote disordre ende confusie inde negotie sal geprevenieert werden*, etc. Le contenu de cet *avertissement* concorde assez bien avec celui de la brochure. Il est signé J. W. N. *pour moi même et pour la compagnie.* Massa dans sa proposition parle aussi de sa „compagnie de négociants associés de ce pays." Ces compagnies sans priviléges qui existaient déjà pour faire le commerce de grains avec la Russie, forment peut-être une seule et même société.

(77) Résolutions des Etats-Généraux des 17, 19, 21 et 24 Avril, 10, 18 et 19 Mai 1635.

([78]) Vervolcht van Haet en nijt, vooruluchte hij tot d'eer bij Keyser, Koning, Heer
En won haer gonst met dienst, Slants Staaten hem betrouden, wiens liefd' eens weer verkoude
Als hem de nijt belaagd, omstutten sijnen loop gesterct van Godt in Hoop.
Erlangd hij meerder gonst, bij 't grootste Hooft der Gotten, dies hij de nijt bespotten,
Geadelt en verrijct, vernoucht, nu sijn gemoet en wacht na d'eeuwich goet.
C: M.

HISTOIRE SOMMAIRE

DE

L'ORIGINE ET DU COMMENCEMENT

DES

GUERRES ET DES TROUBLES

DE CE TEMPS EN MOSCOVIE,

SOUS LE RÈGNE DE DIVERS SOUVERAINS,

JUSQU'EN L'ANNÉE 1610.

ILLUSTRE PRINCE.

Tous ceux qui, doués de la vraie foi et pénétrés de leur devoir, craignent et honorent le Tout-Puissant, et chantent ses louanges, s'efforcent aussi de chanter les vôtres et de célébrer, par des hymnes, des représentations scéniques et de magnifiques poèmes, les nobles et éclatantes actions que vous avez accomplies pour le bien de la patrie, et les grandes victoires que vous avez obtenues avec l'aide du Très-Haut.

Oui, les infidèles et les payens eux-mêmes n'ont pu assez les admirer, comme j'ai pu m'en convaincre lorsque je leur expliquais en détail et vos hauts faits glorieux et l'amour que portait à son pays, l'illustre prince d'Orange, Votre père; quand je leur racontais l'implacable tyrannie des Espagnols dont j'ai été, en partie, le témoin et dont mes parents, qui en ont tant souffert et en souffrent encore, m'ont transmis la mémoire. Persans, Moscovites et Tartares s'extasiaient à mes discours; pleins d'emotion, ils tombaient aux pieds de leurs Dieux et leur adressaient des supplications et des offrandes, afin que le ciel accorde à un héros tel que vous, une vie longue et heureuse pour le salut de l'Etat.

Pendant le long espace de temps que j'ai été employé à Moscou et que j'y ai fréquenté la Cour, je me faisais envoyer, tous les ans, les estampes représentant les siéges des villes

prises et les batailles gagnées sous la conduite de votre Excellence et j'en traduisais la relation en langue russe pour les enfants du Tsar de Moscovie. J'ai contribué ainsi à propager dans cette partie du monde la gloire de Votre Altesse, gloire qui excite l'admiration et qui est devenue l'objet des louanges intarissables des princes moscovites. Les Persans eux mêmes, quand je leur donnais mes relations pour leur souverain, le Sophi de Perse, ne cessaient, à l'arrivée annuelle de leurs caravanes marchandes du bord opposé de la mer Caspienne, de m'en demander la suite, tant elles étaient agréables à leur souverain, tant il prenait plaisir à écouter le récit de vos belles actions. Aussi ne manquait-il jamais de présenter ses vœux pour la prospérité de Votre Altesse.

J'ai souvent pensé au moyen d'utiliser mon existence pour le service de mon prince, et j'ai toujours souhaité de voir arriver le temps où je pourrais acquitter une dette de reconnaissance envers la patrie, en accomplissant une œuvre qui lui procurât quelqu'avantage.

Le premier désir qu'il me soit possible de former, ce serait de pouvoir être reçu par Votre Altesse et de m'entretenir avec Elle. Et je bénirai cet instant heureux, si la faveur du Très Haut me l'accorde! Je voudrais présenter à Votre Altesse ce petit ouvrage qui traite de l'origine des malheureuses guerres qui ensanglantent la Moscovie. Je puis dire que j'en connais l'histoire à fond, attendu que j'ai habité Moscou, la capitale du pays, pendant huit années, et qu'étant fort curieux, j'ai été à même de tout savoir, par suite de mes relations avec plusieurs nobles et secrétaires de la cour, dont je recherchais vivement l'amitié. Tout ce que j'ai pu apprendre de cette manière, je l'ai annoté aussi nettement que possible, mais non pas avec le soin et la science qu'y aurait mis un historien, car je n'ai jamais appris à écrire et je n'ai pas fait d'études: le peu que je sais je le dois à moi même.

J'espère que mon livre, malgré son peu de mérite, sera bien reçu de Votre Altesse et qu' Elle aura égard à l'affection

que lui porte le plus humble de ses sujets. Puisse-t-il du moins vous être aussi agréable que le fut la pomme de grenade donnée par Risome au roi de Perse, ou le verre d'eau offert au même roi par un paysan! Personne plus que Votre Altesse, si hautement portée à tout ce qui est bien, n'est digne de recevoir l'hommage de ce que l'on compose et que l'on écrit de neuf; et, quelque mince que soit l'œuvre, c'est à Votre Altesse qu'on est tenu de la présenter d'abord.

Je prie donc Votre Altesse de vouloir bien excuser ma présomption, et de considérer plutôt le zèle et l'affection d'un jeune homme envers son prince, que la hardiesse dont il fait preuve.

J'ose exprimer aussi le désir de pouvoir entrer au service de ma patrie, soit sur mer, soit sur terre; affirmant sans crainte, qu'avec la grâce de Dieu, je m'y conduirais aussi bravement que qui que ce soit. Dès ma tendre jeunesse, bien que mes parents m'eussent envoyé à Moscou pour apprendre le commerce, j'ai été pris de ce désir d'être utile à mon pays, comme l'ont été Heemskerk et tant d'autres, et dans quelqu'emploi que l'on eût voulu me confier. Et ce sont, me semble-t-il, ces esprits ardents qu'il faut aider et non pas toujours ceux à qui rien ne manque, qui sont riches et qui vivent dans le luxe; ce sont les jeunes, qui n'ont rien, mais qui ressentent en eux mêmes la passion de travailler à la gloire de la patrie, ce sont ceux-là qu'il faut pousser en avant.

Si j'ose écrire ces paroles, c'est mon zèle qui m'y porte et une bonne inspiration qui me sollicite jour et nuit. Descendant d'une famille honorable, je voudrais faire avec honneur mon chemin dans le monde, selon ma condition: en ce moment, le conmerce avec Moscou est anéanti, et je suis sans moyen d'existence. Ne serait il pas déplorable que l'on ne pût donner de l'emploi à des hommes pleins de zèle, qui se sont exilés loin de leurs amis, qui ont tout perdu pour la cause de la religion, et qui montrent ainsi qu'ils sont fidèles à leur patrie jusqu'à la mort?

Que Votre Altesse daigne accepter ce faible présent de son humble sujet. Ma reconnaissance sera éternelle et je ne cesserai d'adresser mes vœux au Ciel, pour qu'il daigne vous conserver toujours en bonne santé et vous assurer la continuation de vos triomphes. Votre Altesse mettrait le comble à ses bontés, si Elle me permettait de venir lui faire la lecture de mon petit livre, afin qu' Elle puisse bien en saisir le contenu, attendu que mon écriture médiocre ne permet point de le lire facilement. Si j'obtenais cette entrevue tant désirée, je pourrais encore donner verbalement à Votre Altesse une foule de renseignements sur ces contrées, et lui raconter les voyages que j'ai entrepris par ordre des princes Moscovites aux pays du Cathay et de la Mongolie, et les guerres qui y ont eu lieu.

Et je supplie de nouveau Votre Altesse de me pardonner ma hardiesse et d'accepter les vœux que je forme pour sa prospérité, son salut et ses succès sur tous ses ennemis. Amen.

De Votre Altesse,

le très humble

ISAAC MASSA.

Ivan Vassiliévitch.

Astracan et Casan, d'autres peuples encore,

Par la force vaincus, non pas par ta valeur,

Sont tombés sous ton joug que partout on abhorre.

Tu ne fus qu'un fléau: pour ton grand déshonneur,

Du nom de Basilic l'histoire te décore,

Et nul tyran jamais n'inspira plus d'horreur.

Ivan Vassiliévitch, Grand-Prince de Moscovie, surnommé le *Terrible*, à cause de ses actes de tyrannie, naquit à Moscou, capitale du pays, au mois d'août de l'année 1530 (1). Peu de temps après cette date, son père Vassili Ivanovitch, un vertueux prince selon les historiens, fut attaqué d'une maladie grave qui empira de jour en jour et l'emporta, enfin, en 1533. Ivan n'avait alors que trois ans et trois mois. Pendant sa minorité, sa mère la Grande-Princesse, la vertueuse Hélène, prit en mains les rênes du gouvernement, avec quelques seigneurs choisis parmi les plus sages et les plus capables, à ses yeux, de travailler au bien public. Mais cette régence, qui fut une époque de concorde et de paix, ne dura que quatre années. En 1538, Hélène descendit dans la tombe: Ivan avait sept ans ou environ (2).

1530.

Naissance d'Ivan Vassiliévitch.

Mort de son père Vassili.

Mort de sa mère.

Le gouvernement demeura quelque temps encore entre les mains des seigneurs: ceux ci avaient juré au peuple de bien régir le pays et de le défendre contre tout ennemi, jusqu'à ce que le Prince eût atteint sa majorité.

Le pays gouverné par les Grands.

Mais on s'aperçut bientôt que plusieurs des Grands étaient des hommes livrés à l'injustice, opprimant en toute occasion les innocents, pillant et volant tout ce qu'ils pouvaient atteindre et ne s'inquiétant guère du bien public. D'un autre coté, ils entretenaient entre eux des discussions et des querelles que l'on ne parvenait pas toujours à apaiser. Des événements funestes, la ruine de l'Etat peut-être, étaient à craindre.

Divisions entre les Grands.

A la vue de ces malheurs, le clergé et quelques uns des

principaux et des plus distingués parmi les hommes d'etat, se concertèrent sur les moyens à employer pour sauver la patrie et les *images des saints* comme on les appelle. Ils furent d'avis que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de remettre l'autorité au prince, malgré sa grande jeunesse et de le couronner Grand-Prince, comme successeur de son père, et de prévenir ainsi l'accroissement de puissance des Grands.

Ils lui confièrent donc les rênes de l'état, mais on ne le couronna point avant de lui avoir trouvé une épouse; ce qui arriva lorsqu'il eut atteint l'age de 17 ans et demi.

1548. Couronnement et mariage d'Ivan.

Il monta sur le trône paternel en 1548 et fut fiancé à Anastasie, fille du duc Roman Zakhariovitch, le plus puissant seigneur de Moscovie après le Grand-Prince. Les cérémonies des fiançailles et du couronnement furent célébrées selon les coutumes nationales et avec une pompe extraordinaire (3).

Les troubles prirent fin; plusieurs des coupables furent jugés et envoyés en exil où ils périrent de faim et de misère.

Pendant les premières années de son règne, Ivan Vassiliévitch gouverna en bon prince; mais ayant appris à connaître l'esprit de ses sujets, il se mit à les tenir vigoureusement en bride et à les tyranniser cruellement (4).

Ses fils.

Son épouse lui donna trois fils, dont l'aîné, Démétrius, périt tout petit enfant, par un accident affreux. C'était au temps ou les Tartares de Crimée venaient d'envahir le pays d'une manière aussi violente que soudaine en commettant d'énormes ravages. Les habitants de Moscou furent obligés de prendre la fuite: le Grand-Prince lui même se retira avec toute sa cour et ses trésors à Biélo-Ozéro, ville munie de bons remparts et entourée d'un grand lac qui lui sert de défense naturelle.

Son fils Démétrius se noie.

Un jour, Ivan traversait le lac pour faire la revue de l'armée moscovite campée sur le rivage tout à l'entour. La Grande-Princesse, avec le petit Démétrius, l'accompagnait dans une autre barque. A un certain moment, les embarcations des deux époux vinrent à se joindre: le Grand-Prince, dans un

mouvement de joie paternelle, demanda l'enfant. La mère s'empresse de le lui passer: mais, par malheur, l'enfant s'échappe de ses bras, tombe dans les flots entre les deux barques, et disparaît malgrè toutes les recherches. Le pays entier fut ému de douleur à la nouvelle de cette perte (5).

Leur second fils, nommé Ivan comme le grand-prince ressemblait encore à celui-ci par le visage et le caractère. On pouvait craindre qu'il ne le surpassât en tyrannie, car il se plaisait beaucoup à voir répandre du sang. A l'âge de vingt ans, il fut tué de la propre main de son père.

Il tue son fils Ivan.

Le Grand-Prince passait l'été dans une de ses maisons de plaisance nommée Slobode-Alexandrovsky et située à 12 milles de Moscou. Quelques chefs d'armée se préparant à marcher contre les Tartares de Crimée, qui s'approchaient, prièrent le Tsar de permettre que son fils, qui était déjà un homme fait, les accompagnât dans cette campagne. A leur avis, l'ennemi devait en éprouver la plus grande crainte: ils ajoutaient, enfin, que c'était le plus vif désir du Prince.

A cette proposition, le Grand-Prince entra dans une violente colère et, levant sur son fils le bâton qu'il tenait à la main, il lui asséna sur la tête un coup si malheureux que le jeune homme en mourut trois jours après. Cet événement tragique eut lieu en 1581.

Le Grand-Prince, dit-on, croyait trouver dans la demande de son fils une arrière-pensée de trahison et le soupçonnait de vouloir renverser le trône paternel. D'ailleurs, il voyait de jour en jour croître son ambition et se défiait de l'amour qu'il portait aux étrangers, surtout à ceux d'origine germanique. Le jeune Ivan ne cessait de faire entendre que dès qu'il serait Tsar, il ordonnerait à toutes les femmes de la noblesse de s'habiller à l'allemande. Ces propos, et d'autres semblables, parvenaient quelquefois aux oreilles du père qui en concevait de vives alarmes (6).

Le troisième fils d'Ivan et d'Anastasie se nommait Fédor. Ce fut un prince vertueux et pacifique: il succéda à son père.

1557. Outre ces trois fils, dont un seul survécut, le Grand-Prince eut, de son premier mariage, trois filles qui moururent célibataires.

Il épouse sa septième femme. Après la mort d'Anastasie, il épousa plusieurs autres femmes, mais il en eut peu d'enfants. La septième, qui appartenait à la race des Nagoïs, lui donna un fils qui fut nommé Démétrius et dont j'aurai fréquemment l'occasion de parler.

Démétrius II, Prince de Moscovie.

Je pourrais bien dire quelque chose de sa grande tyrannie, mais ce serait sortir de mon sujet; toutes les histoires, d'ailleurs, la racontent en détail. J'ajoute encore que l'on en parle si diversement, que l'écrivain ne saurait garantir la vérité de son récit.

Je me contenterai donc de traiter succinctement des guerres qu'il a entreprises et des conquêtes qu'il a faites, et d'où lui est venu le nom de Tsar ou Empereur, quoique le mot Tsar en langue slave, signifie tout simplement *Roi*. Je le repète, je serai bref, pour en arriver aux causes des guerres actuelles dans ce pays.

Il commença par entourer la ville de Moscou d'un nouveau rempart de terre, qu'il renforça plus tard d'une enceinte de murailles, de sorte qu'il rendit cette cité beaucoup plus grande qu'elle ne l'était du vivant de son père. Ses guerres fréquentes avec les rois de Kasan, et les incursions des Tartares de Crimée lui causerènt de grands embarras. Son règne fut également marqué par des troubles fréquents à Moscou: maintes fois on y alluma des incendies; dans un de ces désastres, cinquante églises environ furent détruites. Que l'on juge par là du nombre de maisons qui devinrent la proie des flammes!

Désordres à Moscou.

Grand incendie.

Le royaume tartare de Kasan qui, pendant le règne de Vassili, avait reconnu la suzeraineté de la couronne de Moscovie et lui avait payé tribut, se révolte tout à coup et se déclare indépendant. Ivan, pour le soumettre, dut employer toutes ses forces, et envoya contre lui son armée, à six reprises, pendant six années consécutives. La septième année, il

Révolte de Kasan.

marcha en personne contre ce pays rebelle, à la tête d'une armée formidable de 400,000 hommes.

D'un autre côté, les Polonais, ces éternels ennemis des Moscovites, profitèrent de l'occasion pour essayer de reprendre plusieurs places fortes qui leur avaient été prises tout récemment par un de leurs grands seigneurs nommé Michel Glinski. Ce seigneur, ayant subi de graves outrages dans sa patrie, avait pris la fuite et s'était mis, lui et ses vassaux, sous la protection des Moscovites qui le tinrent en grand honneur pendant sa vie. Il avait fait souvent la guerre pour les Moscovites et s'était cruellement vengé de la Pologne, à laquelle il avait enlevé plusieurs places telles que Smolensk, Polotzk, Starodoub et d'autres sur la même ligne.

Soulèvement de la Pologne.

Les Polonais, trouvant là un motif suffisant de faire la guerre, se préparèrent vigoureusement à reprendre ces places. Ivan, occupé par la révolte de Kasan, conclut avec la Pologne une paix de plusieurs années, en leur rendant Polotzk, Starodoub et quelques autres villes, afin de ne pas être inquiété de ce côté.

Traité de paix.

Il part donc de Moscou, en 1551, en confiant les affaires de l'Etat, ainsi que la Grande-Princesse et le jeune prince Fédor, son fils, au métropolitain Macaire, et arrive avec son armée devant Kasan (7). Après plusieurs attaques vigoureuses, mêlées de stratagèmes, il réussit enfin à prendre la ville de force. Ce résultat fut obtenu en grande partie, au moyen d'un conduit souterrain qui passait sous le Volga [Kazanka?] et débouchait dans la place. Ce travail hardi fut conçu et exécuté par un habile ingénieur, d'origine allemande, nommé Erasme.

Siége de Kasan.

Prise de Kasan.

Le roi de Kasan, Safa-Ghirey, tomba entre les mains du vainqueur, mais il mourut de chagrin. De ses deux fils, faits prisonniers avec lui, l'un succombe également; l'autre, nommé Outemit-Ghirey, est conduit à Moscou, où il reçoit le baptême et le nom d'Alexandre. On lui donna pour épouse une moscovite de haute naissance et trois seigneuries, les villes de Torschok,

Le Tsar de Kasan fait prisonnier.

Tver et Toropetz. Ces apanages lui permirent de vivre d'une manière conforme à son rang.

Parmi les captifs de Kasan, se trouvait encore un autre jeune prince de sang royal qui fut baptisé et nommé Simon. On le maria également à une moscovite, à la fille d'un grand seigneur, le duc Jean Mstislafsky. Ce jeune prince conquit si bien les bonnes grâces du Grand-Prince, que celui-ci le mit sur son trône, la couronne en tête, et lui donna ses états à gouverner pendant deux ans entiers. Simon s'acquitta fidèlement de sa mission; jusqu'à ce que les deux années fussent révolues, le Grand-Prince se retira dans un faubourg hors de la ville, où il vécut comme un seigneur ordinaire. Ayant repris les affaires, il recompensa généreusement le jeune Simon et le combla d'honneurs et de biens (8).

Après la conquête de l'empire ou du royaume de Kasan, Ivan Vassiliévitch en changea les institutions et y établit un grand nombre de Moscovites. Depuis cette époque aussi, il ajouta à son titre celui de Tsar, tandis que jusqu'alors il avait porté simplement celui de Veliki Knees, ou Grand-Prince (9).

1553. Le pays jouit de la paix et de la tranquillité pendant un temps fort court: car peu après, eut lieu la révolte d'Astrakhan. Ce pays tartare portait autrefois le nom de Motrogan (10) et formait un royaume électif. Le souverain avait sous sa domination de vastes territoires situés près du Volga et au bord de la mer Caspienne. Astracan, ville populeuse et commerçante, était le rendez-vous de nombreux marchands persans, arabes, mèdes, arméniens, chamaques (géorgiens) et turcs. Ceux d'Arménie y apportaient des perles, des turquoises et des cuirs précieux; ceux de Chamakhi, de Perse et de Turquie y arrivaient avec des draps d'or, des tapis somptueux, de la soie et d'autres marchandises de prix: l'Arabie y envoyait ses épices. Les Moscovites, de leur côté, venaient y vendre d'autres sortes de cuirs, des draps, des serges, du papier et autres productions inférieures, enfin de l'ikra, ou caviar, que les Turcs achetaient beaucoup pour le porter à Constan-

La ville d'Astrakhan.

tinople. Cet ikra est le frai de l'esturgeon dont on pêche des quantités incroyables dans le Volga, et qui forme un mets que les Turcs recherchaient autant que le font les Italiens aujourd'hui.

Oppression d'Astrakhan.

Les boyards et les seigneurs moscovites qui gouvernaient les pays situés le long du Volga, étaient des hommes avides de richesses et dissipateurs. Ils commirent de grandes exactions à l'égard de la ville et l'accablaient d'impôts à l'insu du Grand-Prince. Leur conduite devint intolérable et les habitants, irrités de longue main contre les Moscovites, cherchaient tous les moyens de secouer le joug, et le firent enfin. Quand les collecteurs arrivèrent pour recueillir l'impôt, on leur répondit par des injures et on refusa, à diverses reprises, de leur payer la moindre obole. „Et si les Moscovites ont l'audace de nous attaquer, disaient-ils, nous appellerons les Turcs à notre secours et nous nous mettrons sous leur domination". Ils trainèrent longtemps cet état de choses: tantôt se soumettant à l'obéissance et tantôt reprenant la révolte, jusqu'à l'époque ou Ivan Vassiliévitch se rendit maître de Kasan, comme je l'ai raconté.

La ville demande grâce.

Ayant appris le siège et la conquête de cette ville et s'apercevant de l'accroissement que prenait de jour en jour la puissance moscovite, les habitants d'Astrakhan craignirent que le terrible Grand-Prince ne châtiât aussi cruellement leurs révoltes multipliées: ils songèrent donc à rentrer en grâce auprès de lui. En conséquence, ils envoyèrent à Moscou une ambassade portant de riches présents et chargée d'implorer le pardon du Tsar, en le priant d'oublier tout ressentiment de leur conduite inconsidérée et promettant d'être, à l'avenir, de loyaux et fidèles sujets.

De son côté, Abdyl-Rakhman, leur roi, avait envoyé aussi des ambassadeurs au Grand-Prince. Après avoir accompli leur mission, tant par la remise de leurs requêtes que par des promesses verbales, ces députés obtinrent le pardon qu'ils étaient venus demander, et reçurent de nombreux présents.

Ils avaient été splendidement fêtés et rapportèrent des lettres pleines d'amitié pour le roi et pour le peuple.

Rois nagoïs à Moscou.

A cette époque, deux jeunes rois de Nagoïs, pressés par le désir de se faire chrétiens, quittèrent leur pays et arrivèrent à Moscou où ils furent reçus avec empressement, comblés d'amitié, traités, enfin, comme le Grand-Prince lui-même. On leur donna de beaux domaines. L'un s'appelait Édigée, l'autre Kaïboul: celui-ci était fils d'Akoubek, puissant prince tartare de Nagoïs. Le Grand-Prince offrit à Kaïboul une ville nommée Yourieff Polski et lui fit épouser Énalei, fille d'un roi tartare et nièce de Schigh-Alei qui avait été fait prisonnier à Kasan, et qui, comme les précédents, était de sang royal.

Mort du roi d'Astrakhan.

Le roi Abdyl-Rakhman mourut, et on lui donna pour successeur sur le trône d'Astrakhan, Yamgourtchéï, qui était originaire de la Morsie, pays situé près de la Mer Caspienne.

A cette nouvelle, Ivan Vassiliévitch envoya en ambassade auprès du nouveau roi un homme de grand mérite, un Valaque, nommé Sébastien, avec la mission de lui offrir des présents et de lui donner l'investiture. Mais, à son arrivée à Astrakhan, l'ambassadeur fut reçu d'une maniere encore plus outrageante que ne l'avaient été jadis les envoyés de David à Hanan, roi des Ammonites: il fut expulsé de la ville et accablé d'injures.

Colère d'Ivan contre Astrakhan.

En apprenant ce fait, le Grand-Prince entra dans une grande exaspération, et jura, qu'avant l'hiver, il détruirait Astrakhan jusqu'à la dernière pierre et qu'il passerait par le fil de l'épée tous ses habitants, sans grâce, ni merci. Il manda sur le champ auprès de lui un homme de guerre aussi cruel que brave, Derbych qui avait été longtemps Hetman de nombreux cosaques dans les grandes steppes, et il lui ordonna de se tenir prêt à marcher sur Astrakhan.

Derbych accueille cet ordre avec joie et rassemble immédiatement une forte armée, avec laquelle il descend le Volga, suivi de la plupart des cosaques Pétigoriens et d'une foule innombrable d'hommes sortant de toutes les villes situées sur le

fleuve. A son arrivée près d'Astrakhan, il est rejoint encore par un grand nombre de Tartares nagoïs et mourzas, ennemis implacables de ceux d'Astrakhan dont ils avaient toujours eu beaucoup à souffrir.

Il prend la ville d'assaut.

Cette armée formidable investit la ville sur le champ, sans pourparlers, ni sommation. Quoiqu'elle fût très forte de sa nature et défendue par une garnison bien armée, la malheureuse cité est prise d'assaut, après quelques jours de siége, le 3 Juillet 1554 (vieux style). Hommes, femmes et enfants, tous sont passés par le glaive, et la ville est rasée jusqu'aux fondements.

Pendant l'assaut, le roi Yamgourtchéi réussit à s'enfuir avec quelques chariots et se dirigea vers Taman [Azoff]. On se mit à sa poursuite, mais l'on ne parvint qu'à s'emparer d'une partie de ses bagages et de ses femmes et concubines. Quant à lui, il échappa.

Reconstruction de la ville.

C'est ainsi, qu'à trois ans de distance, ces deux célèbres royaumes, Astrakhan et Kasan, subirent le même sort. Mais la ville d'Astrakhan, grâce à sa situation favorable, fut bientôt rebatie d'une manière splendide, avec de belles églises et des tours moscovites, et devint plus brillante qu'elle ne l'était auparavant. Un grand nombre de Moscovites furent contraints de s'y établir, un grand nombre aussi s'y fixèrent librement et y prospérèrent en peu de temps. Aujourd'hui la ville est plus florissante que jamais (11).

L'année suivante, les Tartares de Crimée, suivant les ordres de leur Suzerain, le Sultan des Turcs, firent, au nombre de 400,000 hommes, une violente irruption en Moscovie et y détruisirent toutes les villes qu'ils purent surprendre.

Défaite des Tartares de Crimée.

Le Grand-Prince envoya contre eux une puissante armée commandée par Ivan Tchérémétieff, Léon Saltykoff et Alexandre Basmanoff. Ces deux derniers attaquèrent vigoureusement les envahisseurs, pendant que le corps d'armée de Tchérémétieff s'était placé en embuscade. Les Tartares furent mis en déroute: plus de 80,000 trouvèrent la mort, soit pen-

dant le combat, soit pendant leur fuite. Les Moscovites prirent 10,000 chevaux et 500 chameaux: c'était tout le butin qu'il y avait à faire sur ces hordes qui ne possèdent que du bétail. Les généraux vainqueurs rentrèrent à Moscou en triomphe et furent comblés des faveurs du Tsar (12).

La victoire ne cessa de suivre Ivan Vassiliévitch dans toutes ses entreprises: tous les jours il étendait son sceptre sur des pays et des peuples nouveaux. Mais cet accroissement de puissance devint pour lui un sujet de crainte: si, d'un côté, il se croyait sans égal dans le monde et, par conséquent, dispensé de redouter qui que ce soit, d'un autre côté, il était en défiance perpétuelle des seigneurs et des nobles. Il exerça à leur égard la plus cruelle tyrannie: sur la dénonciation la plus inadmissible, il les envoyait à la mort, faisant empaler les uns, livrant les autres aux supplices les plus inhumains. Il incendia des villes entières et fit jeter de ses sujets, par milliers, dans les flots. A leurs cris de désespoir, il répondait par des éclats de rire et s'écriait: Que vous chantez agréablement !

Tyrannie d'Ivan.

Il était adonné à la luxure plus que Sardanapale ou Héliogabale, et avait des caprices bizarres, presque toujours mêlés de cruauté. J'en rapporterai un seul exemple, quoiqu'il sorte du sujet que je me suis proposé et que d'ailleurs ses actions aient été suffisamment décrites. Elles l'ont été trop peut être; car elles sont tellement horribles qu'elles lui ont valu, de la part des historiens, le surnom de Basilic.

Ses mœurs désordonnées.

Un jour d'été qu'il regardait, du haut du palais, sa maison de plaisance située de l'autre côté de la Moskova, il appelle tout à coup l'un de ses pages et lui ordonne de faire venir de suite au palais tous les chanceliers et les secrétaires (*diaks lettrés* ou gens de robe) dont le nombre est grand à Moscou. Le message est executé à l'instant. Quand tous ces malheureux sont réunis, Ivan leur commande de se dépouiller de leurs vêtements, puis il les fait fouetter par dix ou douze valets d'écurie. Les ayant fait mettre dans un état

Ses caprices arbares.

pitoyable, il leur permet de s'en aller après s'être frappé le front contre terre devant lui et l'avoir remercié de sa clémence. A peine sont ils partis, qu'il en arrive encore un autre qui s'était trouvé en arrière. Le Tsar était alors occupé à manger des pommes; il en donne une au retardataire avec ordre de retourner chez lui.

A la vue de ce gracieux accueil, celui-ci éclate en remerciements et au lieu de s'en aller, se met à jouer de la langue: O grand Tsar! dit-il, je ne méritais certainement pas le traitement que vous avez fait subir aux autres, car mes ancêtres ont toujours fidèlement servi la cour, et moi-même, je n'ai jamais eu un coup de fouet; il eut été trop cruel d'être puni injustement. — Ah! répondit le tyran, vous n'avez jamais tâté du fouet! Vous n'avez donc pas reçu une marque de noblesse. Car personne ne peut se dire un homme de cour s'il n'a subi cette épreuve. Et, là dessus, il le fit frapper trois fois plus que les autres. Voilà ce que valut au malheureux de n'avoir su maîtriser sa langue et se contenter d'une pomme!

Ce trait et d'autres semblables font assez juger de sa tyrannie. Si je devais écrire toutes ses actions, le temps me ferait défaut: pourrait-on d'ailleurs retracer, sans danger, des déréglements et des cruautés qui font frémir la nature humaine?

Je passe également sous silence ses guerres contre les Suédois et son expédition dans la Livonie qu'il ravagea complètement: les historiens en ont parlé avec des détails suffisants. Dévastation de la Livonie.

Cependant, je dois dire quelques mots de la victoire qu'il remporta sur l'armée turque envoyée par le sultan Sélime contre la ville d'Astrakhan.

En ce temps-là, ou peu auparavant, il épousa quelques femmes qu'il rejetait dans un cloître quand, pendant trois ans, elles ne lui donnaient point de postérité. C'est un usage chez les princes moscovites de répudier leurs femmes après trois ans de stérilité et d'en épouser d'autres. Répudiation de ses épouses stériles.

1569. A cette époque, le Sultan Sélime envoya à Ivan une lettre par laquelle il adressait ses hommages au Grand-Prince et le gratifiait, par faveur spéciale, du titre de connétable ou de chef d'écurie. Il l'informait en outre que le père du Tsar, étant mort depuis longtemps en laissant un fils en bas-âge, lui, le Sultan, n'avait pas voulu, par pure affection, inquiéter ce jeune prince, et qu'il avait attendu le moment où sa domination se fût parfaitement établie sur les Moscovites, ses sujets, pour exiger enfin le tribut, avec les arrérages depuis la mort de Vassili Ivanovitch; lui recommandant de plus, et bien expressément, d'envoyer ce tribut de suite et sans retard, avec la même soumission et la même fidélité que son père.

Réponse d'Ivan au Grand-Sultan.

Cette lettre fut portée à Moscou par un ambassadeur. Ivan en prit lecture et ordonna à l'instant de préparer une peau de rat et une peau de renard noir dont il fit couper les poils à ras. „Je veux, disait-il, envoyer au Grand Sultan quelques gentillesses en retour de ses faveurs." Les cadeaux des princes moscovites aux rois ou princes étrangers, consistaient, d'ordinaire, en précieuses fourrures qu'ils ont toujours en abondance dans leurs trésors. La peau de rat devait donc servir à la confection d'une robe, et la peau de renard, a fabriquer un bonnet pour le Sultan. A ces présents, il joignit une lettre ainsi conçue: „Si tu te hasardes encore de m'écrire comme tu l'as fait, tu peux t'attendre à ce que ton chef d'écurie vienne te rendre aussi chauve que cette peau de renard, et donner l'empire turc à dévorer aux rats moscovites. N'as-tu pas appris ce qu'il est advenu des rois de Kasan et d'Astrakhan, tes alliés, qui chaque année, instigués par toi, se révoltaient contre ma domination? Je ferai le même sort à ton pays et je commencerai par Taman, Azoff et le pays de Grusie. Pour cette fois, pourtant, je te pardonne!"

Colère du Sultan.

Cette lettre injurieuse irrita si profondément le Sultan qu'il résolut d'anéantir l'empire de Moscovie. Il envoie des messages aux rois et aux princes tartares et leur ordonne de se tenir prêts à son appel. Il convoque de même les peuples

qui habitent le voisinage du Pont Euxin, ceux de Crimée et des bords de la mer Caspienne, les Circassiens et les tribus limitrophes, et leur enjoint de se trouver au mois de mars, au bord du Don, autour de la ville d'Azoff. C'était en l'année 1569.

Le 20 dudit mois, il fait partir de Constantinople un corps de 30,000 hommes dans lequel se trouvaient la plupart des chefs de l'armée et une foule de Grands de l'Empire: il y ajoute 5000 janissaires armés de longs mousquets. Ces troupes traversent la mer Noire sur des galères et arrivent sans encombre à Azoff, où elles se réunissent au formidable contingent des peuples susdits, qui était campé déjà autour de cette ville et sur les rives du Don. Sa vengeance.

Le plan de campagne des Turcs, (on l'avait remarqué depuis longtemps) était de laisser un corps de troupes en garnison à Azoff et de marcher avec toute l'armée, en droite ligne, à travers le pays, sur la ville d'Astrakhan que l'on ne doutait point de surprendre. Ils croyaient que les Nagoïs et les Tchérémisses, en haine du Moscovite dont l'oppression se faisait parfois cruellement sentir, ou simplement par amour du changement, se hâteraient de venir se ranger à leurs côtés. Mais ces peuples avaient plus de crainte du Tsar que du Sultan: car la ville était munie d'une forte garnison et bien pourvue de vivres et de munitions. D'ailleurs, le gouvernement moscovite qui avait une grande prédilection pour cette cité, lui avait octroyé de beaux priviléges, et elle était assez contente de sa prospérité. Les habitants n'ignoraient pas d'ailleurs combien la fortune favorisait le Grand-Prince: ils lui renouvelèrent donc leur serment de fidélité et prirent les armes pour la défense du pays. Fidélité d'Astrakhan.

A Moscou, où l'on était averti depuis longtemps, tout avait été préparé pour recevoir l'ennemi. Un grand nombre de chefs furent envoyés à Astrakhan: ils rassemblèrent de tous côtés d'innombrables hordes très exercées à la guerre, et ils avaient ordre d'attendre l'ennemi au delà d'Astracan et le long Défense des Moscovites.

de la mer Caspienne, et de se répandre dans les vastes et nombreuses steppes de cette contrée. On s'attendait à voir les Turcs s'embarrasser et se fatiguer outre mesure dans des chemins impraticables, et on se proposait de les surprendre en détail sur un terrain où ils ne pouvaient se déployer en masses. Tout réussit selon les prévisions: ayant avec eux de nombreux Nagoïs et Tchérémisses qui connaissaient parfaitement le pays, les Moscovites attaquent de tous côtés l'armée turque et la taillent en pièces.

Détresse de l'armée turque.

Cette armée était partie d'Azoff, avec de nombreux chameaux chargés de vivres et d'eau. Pendant la marche, elle avait du se diviser en plusieurs corps, à cause des mauvais chemins, des montagnes et des forêts, et plus d'une fois, elle s'était trouvée en grande détresse. Parmi les Turcs, des milliers d'hommes périrent de misère et de lassitude, et les chefs tombèrent dans un découragement tel qu'ils souhaitaient la mort. Les Tartares, plus durs à la fatigue, et ne craignant pas de manquer de provisions, aussi longtemps qu'ils auraient à leurs côtés les deux ou trois chevaux que chaque homme conduit ordinairement avec soi, les Tartares ne souffrirent point de ces privations et survécurent presque tous. Cependant, ils n'étaient pas guerriers comme ces peuples que les Moscovites avaient pour auxiliaires.

L'armée turque s'avançant dans sa route malheureuse, arriva enfin dans une belle contrée toute couverte de ruines, qui paraissent être celles de nombreuses et belles villes antiques. Selon le dire des Tchérémisses, Alexandre-le-grand se serait arrêté jadis dans ce pays, où il avait porté ses conquêtes, et l'on y célèbre encore des cérémonies en son honneur.

Ils disent aussi qu'un certain Temiraisach (?), qui probablement n'est autre que Tamerlan, y fit de grandes expéditions pendant lesquelles il ravagea complètement le pays et renversa toutes ces villes dont les ruines accusent l'antique splendeur. On y trouve encore un grand nombre de beaux blocs de

pierre dont plusieurs contiennent des inscriptions en grec ou en hébreu très artistement gravées.

C'est dans cet endroit que l'armée Turque se reposa pendant deux semaines environ; elle avait perdu près de 10,000 hommes dans sa marche désastreuse.

Là, elle se divisa en plusieurs corps et se remit en route pour Astracan, mais, trompée par de mauvais guides, elle s'égara fréquemment.

Intrépidité des Moscovites. Leur victoire.

Les Moscovites étaient tenus au courant de toutes ces circonstances par des Tartares faisant partie de l'armée turque ou habitant les montagnes. Ils ne s'endormaient pas et se tenaient sur leurs gardes. Une corps de 10,000 hommes endurcis aux fatigues fût envoyé directement, par des chemins plus courts, pour surprendre la ville d'Azoff, et y mettre tout à feu et à sang. En outre, on établit de nombreuses embuscades aux environs de Terech, Taman et autres lieux où l'on présumait que l'ennemi devait passer. Ces corps de troupes, cachés dans les forêts et dans les montagnes, ayant une connaissance parfaite des chemins et sachant toutes les manœuvres de l'ennemi par les rapports des espions tartares favorables à leur cause, tombaient à tout instant sur l'armée turque en marche, et détruisirent ainsi, en détail, cette multitude d'hommes décimés déjà par quatre mois de misère et de désastres.

Pendant ce temps-là, un corps de troupes qui ne formait pas la moitié de celui qui avait été dirigé sur Azoff, arrive devant cette place qu'il attaque brusquement, tombe sur les galères turques dont la plupart sont incendiées ou coulées à fond, et enfin pénètre dans la ville, qui est livrée aux flammes.

Il s'y trouvait de fortes provisions de poudre dont l'explosion renversa une foule de maisons et tua quantité d'hommes. On ne fit grâce de la vie à personne. Une multitude immense d'habitants, tant de la ville que des environs, est précipitée dans les eaux du Don; d'autres, pour la plupart des femmes et des enfants, sont emmenés comme butin avec des chameaux, des chevaux et du bétail.

Grande défaite des Turcs.

Les vainqueurs, ayant appris qu'un grand nombre de Turcs avaient suivi le gros de l'armée, se mettent à les poursuivre et à les harceler de tous côtés, de concert avec ceux des Moscovites qui étaient postés en embuscade. Ils en firent ainsi au tel carnage, que de 300,000 Tartares, pour la plupart cavaliers, il n'en resta pas un seul. Les Turcs subirent à-peu-près le même sort. Cinq mille hommes environ, pour la plupart des Grands et des chefs, réussissent à s'échapper; mais, arrivés devant Azoff, ils sont massacrés par les habitants qui avaient survécu, de sorte qu'il n'y en eut pas 2000 qui parvinrent à rentrer à Constantinople. La destruction et le pillage général d'Azoff et des contrées voisines, la perte de 200 galères et de toute une armée, telle fut l'issue de cette campagne.

Depuis ce temps, les Turcs ont renoncé à l'idée de surprendre Astrakhan de cette manière. Ils se sont contentés de pousser les Tartares de Crimée à faire des invasions en Russie et a en emmener prisonniers tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Mais les Moscovites se sont habitués à ce genre d'attaque et ne s'en inquiètent guères (13).

De tous côtés, en somme, la fortune souriait au Tsar. Dans l'excès de sa prospérité, il se rendit redoutable par sa violence et par ses actes de tyrannie.

Il est inutile de raconter toutes ses guerres avec Étienne Batory, roi de Pologne, qui lui inspirait la plus vive terreur. Elles ont été décrites en détail par Reinold Heydenstein, secrétaire de la couronne de Pologne (14), qui rapporte également l'histoire de la cession faite au camp de Bathori devant la ville de Pskoff, le 15 Janvrier 1582.

Nous arrivons à l'histoire que je me suis proposé d'écrire: à la cause des guerres actuelles.

Naissance de Démétrius. Commencement de cette histoire.

Ivan Vassiliévitch, Grand-Prince et Tsar des Moscovites avait épousé en septièmes noces, Marpha ou Marthe, de la famille des Nagoïs. Elle lui donna un fils nommé Démétrius: ce fut son dernier enfant, comme Marthe fut sa dernière femme. Il eut, il est vrai, un grand nombre de concubines, mais on

ignore s'il en est resté des bâtards. Il est probable que non: car après avoir connu une jeune fille (et on faisait sans cesse des recherches pour lui en amener), il la livrait immédiatement après à ses officiers et à ses compagnons de débauche qui en abusaient de sorte qu'elles ne devenaient point mères.

En parlant de la naissance de ses enfants, nous avons dit comment il perdit ou tua son fils Ivan: c'était vers l'année 1581. Depuis ce moment, il se livra plus que jamais à des excès de tyrannie, et dépassa tout ce qu'on avait jamais entendu. On prétend qu'à la suite de son désespoir de la mort de son fils, sa tête avait été livrée aux Furies. Quand il s'habillait de rouge, il répandait des flots de sang: quand il était vêtu de noir, il livrait ses victimes à des supplices sinistres: aux noyades, au gibet, à la roue; quand, au contraire, on le voyait habillé de blanc, la joie régnait partout, mais ses plaisirs étaient indignes d'un homme chrétien.

Grande tyrannie d'Ivan.

On va même jusqu'à dire qu'il avait eu l'idée de détruire son pays et d'exterminer tout son peuple: sachant qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il s'imaginait que tout le monde allait être bien joyeux de sa mort, quoique personne n'en témoignât rien. Mais il mourut plus tôt qu'il n'avait compté. Il s'affaiblissait de jour en jour et avait pris une maladie dans la tête, cependant son état n'était pas desespéré; mais on dit qu'un des principaux seigneurs, de sa cour, son favori Bogdan Belsky, s'étant chargé un jour de lui porter une potion ordonnée par le médecin Jean Eyloff, aurait pendant le trajet jeté du poison dans le breuvage: Ce qui en est, Dieu le sait; mais le tyran succomba immédiatement après, le 4 Mars 1584, vieux style (15).

Mort du tyran.

Cette mort causa un grand tumulte parmi la populace de Moscou: armée d'arcs, de piques, de massues et d'épées, elle se précipite vers le château dont les portes sont fermées devant cette foule envahissante. Alors, elle se jette sur les boutiques, qui sont saccagées, et sur l'arsenal où elle prend des armes et de la poudre et court assiéger les portes du château

en criant: Donnez-nous Nikita Romanovitch! C'était le nom du frère d'Anastasie, première femme du tyran. Ce prince était fort aimé du peuple, tant à cause de ses qualités personnelles que pour l'amour que l'on portait à sa sœur.

La foule demandait à le voir vivant, car elle craignait que pendant l'interrègne on ne tentât de se défaire de lui, tant ses vertus lui avaient suscité des ennemis à la cour. On répondit, du haut des murs, aux assaillants, qu'ils eussent à retourner au logis et à offrir des prières et des sacrifices pour le repos de l'âme du défunt, que toutes les choses auraient une issue favorable, et qu'Ivan ayant laissé des fils, on savait bien qui devait occuper le trône. Et en même temps, on proclamait Fédor Ivanovitch Tsar et Grand-Prince, à la place de son père. Fédor était déjà marié, il n'y avait donc pas à craindre pour la dynastie.

Fédor est proclamé Tsar.

Mais tout cela n'apaisait pas la foule qui continua à crier: Donnez-nous Nikita Romanovitch!

Les seigneurs, craignant qu'il n'arrivât malheur à Nikita, se hatèrent de répondre: Il est sain et sauf, pourquoi lui ferait-on du mal?

Cette réponse ne calme point les assaillants qui crient de plus belle, traitant les seigneurs de traîtres et de scélérats. Ceux-ci, redoutant que le peuple ne brisât les portes, ordonnèrent aux strelitz de tirer 2 ou 300 coups de mousquet au milieu de la foule, ce qui la mit en fuite et dégagea les portes. En un instant, la grande plaine qui s'étend devant la château fut entièrement vide, plus un homme n'osa s'y montrer.

Troubles à Moscou.

Cependant Nikita Romanovitch craignant quelque démonstration contre son palais, ou pour tout autre motif, témoigna le desir de retourner chez lui: les seigneurs le supplièrent vivement de rester au château, mais, sur ses instances énergiques, ils le laissèrent partir.

A peine fut-il sorti avec une vingtaine de ses serviteurs à cheval, que le peuple se précipita au devant de lui comme une houle vivante, en poussant des clameurs et des cris de

joie de le revoir, et l'escorta jusqu'à son palais où on lui fit bonne garde jusqu'après le couronnement du jeune prince. Car on avait des craintes que des piéges ne lui fussent dressés et qu'on n'essayât de le tuer par surprise, pendant que le pays se trouverait sans souverain.

Obsèques du tyran.

Les obsèques d'Ivan Vassiliévitch se firent avec le concours d'un grand nombre de femmes sanglotant et pleurant, selon le rit de l'église grecque, à laquelle appartenait le défunt.

Quoique Fédor Ivanovitch eût été proclamé Tsar et Grand-Prince de Moscovie, on sursit à son couronnement jusqu'au premier septembre suivant: c'est ce jour qui commence l'année chez les Moscovites et celui qu'ils réservent pour couronner leurs souverains.

Couronnement de Fédor.

La cérémonie fut brillante et pompeuse; mais, ne l'ayant pas vue, je ne puis en parler en détail: dans tout ce qui va suivre, au contraire, je raconterai des faits dont j'ai été le témoin oculaire.

Nous avons vu qu'Ivan, après la prise de Kasan et d'Astrakhan, ajouta, le premier, le titre de Tsar à celui de Grand-Prince (16). Au couronnement de Fédor, le 1er septembre 1584, on donna au nouveau souverain les titres suivants que tous ses successeurs ont porté après lui. Fédor Ivanovitch, par la grâce de Dieu, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes, Autocrate de Vladimir, Moscou, Novgorod, Tsar de Kazan, Tsar d'Astrakhan, Seigneur de Pskoff, Grand-Duc de Smolensk, des pays de Tver, Yougorie, Perm, Viatka et de Bulgarie, Seigneur et Grand-Duc des pays bas de Tchernigoff, Rézan, Polotzk, Jaroslavl, Biéloozéra, Oudorie, Obdorie, Condorie et de tous les pays de Sibérie et des Samoyèdes, Seigneur des Nogaïs, Gouverneur-Général des terres septentrionales de Sévérie, et Seigneur de Livonie.

Ce sont les titres que les souverains moscovites prennent en tête de leurs actes.

Après avoir raconté succinctement la vie d'Ivan Vassiliévitch, 1584.
nous arrivons au règne de Fédor Ivanovitch et nous commençons l'histoire que nous nous sommes proposé d'écrire.

Il y avait en Moscovie, au temps du tyran, la famille des Godounoff, famille d'origine Tartare, mais établie depuis longtemps dans l'empire, car ses ancêtres avaient émigré au pays de Vladimir qui fut autrefois le siége de la souveraineté russe. C'était à l'époque où régnait Temiraisach qui dévasta toute la contrée confinant à la mer Caspienne, et entre autres le berceau de cette famille, le pays que l'on nomme encore aujourd'hui Solotaia ordo ou la Région d'or, à cause de ses belles campagnes (17). On y voit encore les ruines de grands et magnifiques édifices, et l'on y découvre de curieuses inscriptions grecques et hébraïques, artistement taillées dans la pierre et quelquefois dorées.

La famille Godounoff.

Du vivant de son père, Fédor Ivanovitch avait épousé une femme de la race des Godounoff. Après trois ans de mariage, il n'en avait eu qu'une petite fille qui vint à mourir. Le tsar Ivan aurait voulu que, suivant la coutume, son fils eût enfermé cette épouse dans un cloître et qu'il en eût pris une autre. Mais Fédor qui était d'un caractère doux et tranquille, et qui avait une tendre affection pour sa femme, ne se prêta point au désir de son père: Laissez-la moi, lui répondit il, ou prenez moi la vie, car jamais je ne l'abandonnerai.

Le Tsar Ivan conçut un grand chagrin d'avoir un fils qui tenait si peu de lui, et se repentit vivement d'avoir donné si cruellement la mort à son fils Ivan qui lui ressemblait bien davantage.

Boris Godounoff.

La Tsarine, épouse de Fédor, se nommait Alexandra (18) et avait un frère nommé Boris Godounoff qui avait épousé Marie, la fille d'un grand seigneur nommé Malouta Skouratoff et dont le vrai nom était Youri. Marie était, par le cœur, une vraie Sémiramis; toujours préoccupée d'idées ambitieuses, elle ne visait à rien moins qu'a devenir impératrice, et ses espérances étaient d'autant plus fondées qu'il ne survenait point d'enfants à la Tsarine Alexandra. Elle ne cessait de pousser son époux à faire en sorte que personne autre que lui ne ceignît la couronne après Fédor, bien qu'il y eut des héritiers présomptifs, savoir Démétrius, fils d'Ivan le Terrible

et de sa septième femme Marthe, et, au défaut de Démétrius, les enfants de Roman Zakhariovitch, père de la première femme du tyran. Ceux-ci venaient en seconde ligne et étaient nombreux. Ce devait être, par conséquent, une tâche assez difficile pour les Godounoff que de se défaire de tous ces prétendants et du prince Démétrius qui était fort jeune. Cependant, tout réussit selon leurs vœux, grâces à l'extrême habileté de Boris.

Héritiers présomptifs de la couronne moscovite.

Le frère du Tsar, le jeune Démétrius, avait été envoyé à Ouglitch, domaine situé sur les bords du Volga; là il était élevé et traité avec autant de splendeur que le Tsar lui-même. D'après le plan que s'etait tracé Boris Godounoff, c'était par le meurtre du jeune prince qu'il devait commencer, avant d'aller plus loin. Grâces à sa sœur qui le recommanda chaudement, il acquit beaucoup de pouvoir auprès du Tsar. Celui-ci créa Boris Grand Écuyer et chef des armées de l'empire, et lui donna en outre le plus beau palais de Moscou après le sien. Par ces hautes faveurs, Fédor Ivanovitch donna une grande prépondérance à la race des Godounoff.

Boris cherche à se défaire de Démétrius.

Homme pieux et ami du repos, le Tsar s'occupait peu des affaires de l'Etat et se contentait de porter son titre de souverain. Il mit les rênes du gouvernement entre les mains de Boris, ratifiant tout ce qu'il faisait. Celui-ci eut donc tout le loisir d'accomplir ses projets (19).

Son premier soin fut de faire envoyer la Tsarine Marthe auprès de son fils Démétrius et les Nagoïs, parents de cette princesse, en diverses contrées éloignées, comme en Tartarie ou ailleurs, soi-disant pour gouverner ces provinces. Mais, peu-à-peu, plusieurs d'entr'eux y périrent par les ordres de Boris, plusieurs aussi échappèrent par la fuite et errèrent longtemps misérablement. Afin d'écarter toute arrière-pensée, il adressait fréquemment de riches cadeaux au jeune prince et aux officiers de sa cour.

Il imagina de nombreux moyens de perdre le jeune Démétrius: le plus souvent, ils avaient pour but de le représenter comme un ennemi de l'empire; il espérait ainsi susciter la

crainte et le trouble dans l'esprit du Tsar et se rendre le maitre de la situation. Car Fédor, plus semblable à un moine ignorant qu'à un Grand-Prince, et de plus, crédule et confiant à l'excès, n'avait d'oreilles que pour les insinuations de Boris et d'autre volonté que celle de ce favori.

Il persuada un jour au Tsar de se mettre à la tête d'une armée et de marcher vers Narva, afin de reprendre la Livonie qui était tombée presque toute entière au pouvoir des Polonais. On se rappelle que la Russie avait été obligée, malgré elle, de leur céder temporairement cette contrée: l'époque fixée était écoulée, et c'êut été pour la couronne moscovite, une honte de ne pas reprendre par la force ce qu'on ne voulait point lui restituer de bonne grâce. Boris fit tant, par ses instances, que le Tsar acquiesça à ce conseil et partit en personne avec une armée de 300,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient 50,000 Tchérémisses et Tartares. Au premier choc, ceux-ci restèrent sur le carreau sans qu'il en revint un seul.

Après avoir commis beaucoup de ravages et perdu beaucoup de monde, cette armée revint sur ses pas et s'empara en chemin de Ivangorod et de Koporié [20].

On dit que Boris eût voulu essayer encore d'une attaque contre Narva, dans l'espoir de prendre la ville, et il est probable qu'il eût reusi. Car, plus tard, les habitants affirmèrent qu'il n'y avait, pour la défendre, que 80 hommes valides et que leur résolution était prise de se rendre au premier assaut.

Mais le Grand-Prince, affligé de toute cette effusion de sang, avait donné l'ordre du retour. Boris fit répandre dans toute l'armée, par la bouche de quelques familiers, le bruit fallacieux que c'était lui-même qui, dans son affection pour le peuple, avait persuadé au Tsar de prendre ce parti [21]. De cette manière, il gagna les cœurs d'une grande partie des masses: les chefs et les Grands, au contraire, en conçurent intérieurement un grand dépit; mais ils n'osaient rien dire.

C'est pendant cette expédition, après la prise de Narva, si

elle avait eu lieu, que Boris avait résolu de se défaire de Démétrius. Mais n'ayant pas réussi dans son entreprise guerrière, il dut attendre une autre occasion.

Au milieu de ces événements, le pays prospérait d'une manière étonnante et sa population s'augmentait considérablement: l'affreuse tyrannie du souverain précédent l'avait presque ruiné, et les rapines des officiers d'Ivan, imitateurs de leur maître, avaient achevé de le réduire à la misère. Mais il se rétablit promptement et devint riche, grâces à l'administration paternelle et juste de Fédor, et, il faut le dire aussi, grâces à l'extrême habileté de Boris. **Prospérité de Moscou.**

L'année 1590 fut marquée par la mutinerie d'un grand nombre de Tchérémisses des bords du Volga. Cette horde indisciplinée, poussée par quelques scélerats d'Hetmans, exerça des déprédations sur les pays d'alentour. On envoya contre elle, pour la réduire, des troupes d'Allemands, de Polonais et de Russes, au service du Grand-Prince. Mais quand celles-ci arrivèrent sur les lieux, elles ne trouvèrent personne: toutes ces bandes de pillards s'étaient dispersées. **1590.** **Les Tchérémisses du Volga se mutinent.**

Au printemps de l'année 1591, on reçut à Moscou la nouvelle que les Tartares de Crimée, sous les ordres de leur Tsar, s'étaient mis en campagne et que, dans leur marche rapide, il avaient envahi les contrées voisines de la manière la plus inopinée. Le chef de ces peuples, voulant maintenir son renom de grand guerrier, s'était proposé de venir jeter un regard sur la ville de Moscou, sans nourrir beaucoup d'espoir de s'en emparer. Il n'avait d'autre but que celui d'effrayer les Moscovites et d'emmener des captifs. **1591.** **Les Tartares de Crimée sous les murs de Moscou.**

La terreur, en effet, fut grande à Moscou; mais Boris qui conservait toujours sa gaîté et son sang-froid, inspira au Tsar et au peuple la plus entière confiance. Il s'occupait avec une activité extrême des préparatifs de la défense, mit sur pied une armée imposante et fit construire un formidable retranchement de chariots, hors de la ville, du côté où les Tartares eussent pu traverser la Moskova, et le garnit d'une nombreuse

artillerie. Il enrôla en outre tous les habitants de la ville âgés de plus de 20 ans, leur enjoignit d'être toujours prêts sous les armes et de faire tour à tour la garde aux remparts. Sachant que l'armée tartare était forte de 400,000 hommes, tous cavaliers, il ne crut pas devoir marcher à sa rencontre; mais se résolut à l'attendre de pied-ferme, comptant l'attaquer de divers côtés à la fois, dès qu'elle s'arrêterait pendant un certain temps. Mais ce plan ne réussit point.

Les courriers apportaient sans relâche, à Moscou, des nouvelles de la marche rapide de l'ennemi. Celui-ci arriva même en vue de la ville plus tôt que les estafettes expédiées en toute hâte une heure avant son passage. Le 2 Juillet, de bon matin, on vit accourir cette immense multitude qui ressemblait à une nuée couvrant la pays et faisait trembler la terre sous ses pas: cette masse d'hommes s'abattit à Kolomensk, à un mille et demi de Moscou.

Les deux armées se trouvaient l'une en face de l'autre: le premier jour, elles ne bougèrent point. Le lendemain, deux cavaliers tartares s'avancent jusqu'au pied du retranchement des Moscovites; ceux-ci, très mal à propos, se mettent à faire jouer contre eux leur grosse artillerie. Alors accourent des centaines, puis des milliers de Tartares, tombant comme de la grêle sur le retranchement, et décochant des flèches en telle quantité que le ciel en paraissait obscurci. Après une longue escarmouche, ils rentrent dans leur camp.

1591. Fédor Ivanovitch voyait tout cela de son palais, qui est situé sur une montagne élevée, près de la Moskova, au milieu de la ville. Il fondait en larmes et s'écriait: „Voilà mon peuple qui verse son sang pour moi! Oh! que ne puis-je mourir pour lui!" Il était touché, surtout, de la conduite de quelques étrangers qu'il avait à son service et qui se montraient plus courageux que les Moscovites eux-mêmes. Et tels étaient ses sentiments religieux, qu'il eût volontiers, si c'était possible, échangé son empire pour un cloître.

Bon naturel de Fédor.

Le lendemain, malgré une pluie battante, les Tartares re-

commencent comme la veille, et les Moscovites les accueillent de nouveau par des décharges mal dirigées: malgré leur formidable artillerie, on aurait dit qu'ils ignoraient la manière de se servir d'un canon, car ils tiraient dans leurs propres rangs autant que sur l'ennemi. Après cette seconde escarmouche, les Tartares se retirent de nouveau dans leur camp.

La nuit suivante, les Moscovites firent des décharges continuelles d'artillerie et de mousqueterie, tant du haut de leurs remparts que de leur retranchement. On eût dit, pendant toute la nuit, que ciel et terre allaient périr. Personne ne comprenait le motif de ces décharges.

On le sut bientôt.

Boris qui, en sa qualité de généralissime, représentait le Tsar, avait, à prix d'argent, déterminé un gentilhomme à se prêter à un stratagême. Ce gentilhomme se laissa prendre par les Tartares qui, ne se doutant point d'une ruse, et en voyant ses riches vêtements de drap d'or parsemé de perles, crurent qu'ils avaient en leur pouvoir un seigneur de haut rang et le conduisirent chargé de liens, dans le camp auprès de leur Tsar. Celui-ci lui demanda pour quel motif on avait tiré toute la nuit sans faire aucun tort à l'ennemi. Le prisonnier répondit avec assurance que 30,000 Polonais et Allemands venaient d'accourir au secours de Moscou, et étaient entrés en ville du côté opposé.

Sur cette réponse, on le mit à la torture: mais il la subit avec fermeté, sans changer un mot à son dire. Alors, le chef tartare fut convaincu de la vérité du fait et en conçut une crainte si forte que, la nuit suivante, il prit la fuite avec toute son armée. Cette fuite s'accomplit avec un désordre inexprimable et avec une telle précipitation qu'entre Moscou et Serpoukoff, ville située à 12 milles de là, ils passèrent au travers de plusieurs petites forêts en renversant les arbres dans lesquels s'enchevêtraient des milliers d'hommes et de chevaux, dont les cadavres s'entassaient et jonchaient la route, en nombre incroyable.

On était en plein été et la chaleur était très forte. Broyés

et ouverts par le piétinement des chevaux, ces corps entrèrent en putréfaction et se couvrirent de vers et de mouches: l'infection qui en résulta devint insupportable.

Les Moscovites apprirent, au matin seulement, la première nouvelle du départ de l'armée tartare: par suite de la canonnade de la nuit, leurs sentinelles n'avaient rien entendu. Elles ne s'en étaient pas doutées, en voyant la multitude de feux qui brûlaient au camp tartare et qui n'étaient pas éteints au point du jour.

Dès que les Moscovites se furent aperçus de la fuite de l'ennemi, ils envoyèrent immédiatement à sa poursuite de forts détachements de cavalerie pour l'empêcher de tout incendier sur son passage. Arrivant à Serpoukoff, ils apprennent que les Tartares avaient déjà, ce jour même, traversé l'Oka. Cela leur parut invraisemblable. Comment croire, en effet, qu'une armée aussi nombreuse aurait, en une nuit et un demi jour, et en été, accompli une étape de 28 milles et traversé une grande rivière? Cependant le fait était vrai.

Mais c'est un ennemi qui est doué d'une incroyable vélocité, parceque, en guerre, il ne s'embarrasse ni de munitions ni de vivres. Les Tartares, qui se nourrissent de viande de cheval, ont coutume dans leurs expéditions, de prendre avec eux deux chevaux par homme. Ces animaux sont habitués, tout jeunes, à suivre leur maitre comme un chien: quand l'un des deux est fatigué, le cavalier saute sur l'autre.

Lorsqu'un homme vient à mourir, ses compagnons tuent ses chevaux; chacun en découpe une tranche qu'il place sous sa selle, dont la partie inférieure est creuse. Là, cette chair se ramollit et s'échauffe, et quand elle est tendre à point, ils s'en régalent comme d'un mets délicieux. D'ailleurs, le pillage leur fournit, en outre, assez de bétail pour leur subsistance. Lorsqu'ils arrivent au bord d'une fleuve, chaque homme attache ses chevaux l'un à l'autre par la queue et par la bride, jette sur le dos son arc fait de bois et de nerfs assemblés, afin qu'il ne soit point détendu par le contact de l'eau, et se

tenant entre ses deux montures, passe le fleuve à la nage avec une incroyable promptitude. Vêtus des pieds à la tête de peaux d'ours ou de mouton, ces Tartares ont l'air de vrais démons.

Quant il eurent mis l'Oka entre eux et les Moscovites, ils se répandirent dans les villes et les villages et en arrachèrent une multitude d'habitants dont c'était pitié d'entendre les cris de désespoir. Tous ces malheureux sont emmenés en esclavage en Crimée, d'où un grand nombre, principalement des femmes et des enfants, furent envoyés en Turquie, mais beaucoup d'hommes réussirent à rentrer chez eux.

C'est ainsi que les Tartares quittèrent le pays, après avoir sans coup férir, commis de grandes dévastations; car ceux qui les poursuivaient arrivèrent beaucoup trop tard.

Après ces événements, toute l'armée moscovite fut payée 1592.
et congédiée; les allemands, les polonais, quelques autres auxiliaires et les chefs, outre leur solde, reçurent en outre des cadeaux, et chaque homme une pièce d'or (22).

On arrêta environ 70 individus, pour la plupart serfs, qui pendant le siége, avaient tenté de mettre le feu à la ville de Moscou. S'ils avaient réussi dans leur dessein, c'eut été la ruine de l'empire: aussi, par crainte de l'incendie, avait on été obligé de défendre de cuire du pain, de sorte que beaucoup de pauvres gens moururent de faim pendant ce court espace de temps; car les ennemis ne s'arrétèrent que trois jours devant la ville. Les traîtres furent punis comme ils le méritaient.

Boris se concerte avec ses proches, pour arriver au trône et se défaire de Démétrius.

Lorsque la paix fut de nouveau rétablie, Boris recommença ses manœuvres afin d'arriver à l'accomplissement de son projet. Il se concerta avec ses parents, les Godounoff, dont il était le chef quoi qu'il n'en fût pas le plus âgé, les Véliaminoff, les Sabouroff, et autres, au nombre de 70 familles environ. Il complotait journellement avec eux pour arriver au trône: mais il fallait, avant tout, se défaire de jeune Démétrius. Et il n'y avait pas de temps à perdre, car le prince avait près de

10 ans et était fort intelligent pour son âge. On l'entendait dire quelquefois: „Quel pitoyable souverain que mon frère! il ne convient nullement à la direction de ce grand empire!"

Souvent aussi, il demandait quel était ce Boris Godounoff qui tenait à lui seul les rênes de l'état, puis il ajoutait: „Je veux aller à Moscou et voir par moi-même comment les choses s'y passent, car, avec cette confiance aveugle que l'on y accorde à des Grands qui en sont indignes, je prévois que tout cela finira mal et qu'il est temps d'y pourvoir."

Ces propos et d'autres semblables étaient fidèlement rapportés à Boris et à ses adhérents qui en concevaient la crainte la plus vive, s'ils ne se hâtaient, de tomber eux-mêmes dans le piége qu'ils tendaient à d'autres: ils se résolurent donc à accomplir leur attentat.

Le prince Démétrius avait un chancelier qui ne le quittait point et qu'il regardait comme son ami le plus dévoué: il se nommait Michel Mikhaïlovitch Bitiagofsky. Mais cet homme avait accepté, à prix d'or, l'infâme mission d'assassiner le prince: il en chargea son fils, nommé Daniel Bitiagofsky qui avait pris pour complice un nommé Nikita Katchaloff. Ces deux scélérats se rendirent d'abord à Moscou, auprès de Boris qui leur fit de grandes promesses d'honneurs et de dignités. Après avoir reçu de l'aumônier de Boris, le sacrement et la bénédiction, ainsi que l'absolution pleine et entière du crime qu'ils allaient commettre, les deux complices retournèrent à Ouglitch, munis d'une lettre de Boris au chancelier.

Celui-ci, ayant reçu toutes ses instructions et croyant le moment favorable, ordonne à son fils Daniel et à Nikita, de se tenir cachés ce jour là dans le palais. Il avait organisé, pour deux ou trois jeunes seigneurs, une partie de noix qui devait se jouer après le repas et à laquelle Démétrius avait témoigné le désir de prendre part. Dans un moment où le jeu était le plus animé, il envoie çà et là, sous divers prétextes, les gens du château et, pour écarter tout soupçon, se retire lui-même de l'assemblée et se rend ostensiblement à

la chancellerie où il préside à ses affaires, en présence d'une foule de personnes qui plaidaient et procédaient là les unes contre les autres. Pendant ce temps, au plus beau du jeu, les deux assassins se jettent sur le prince, et lui coupent la gorge. Dans leur trouble, ils laissent la vie aux autres jeunes gens et prennent la fuite sur des chevaux que l'on tenait prêts pour eux (23). Démétrius est assassiné par trahison.

Les jeunes nobles remplissent le Palais de leurs clameurs, la nouvelle arrive de suite à la chancellerie et se répand dans la ville, par tout retentit ce cri: au meurtre! Le Prince est assassiné! Les bourgeois se jettent à cheval et se réunissent sans savoir quel parti prendre, la populace court au palais, se saisit de tous ceux qui s'y trouvent, tant nobles que vilains, et les conduit en prison jusqu'à ce que l'on eut fait connaître le meurtre à Moscou. Pendant ces troubles furieux, un grand nombre de personnes furent tuées.

Quand la nouvelle arriva à Moscou, elle plongea dans la stupeur la ville et la cour. Le Tsar en fut rempli de crainte et appelait la mort, mais on s'efforça de le consoler; quant à la Tsarine, elle en éprouva une douleur mortelle et eut voulu se trouver dans un cloître; car elle se doutait que le crime était l'œuvre de son frère, dont elle avait remarqué le désir de parvenir au trône. Mais elle se tut et renferma dans son cœur tout ce qu'elle entendait, sans en rien communiquer à personne.

Une révolte ou un grand tumulte étaient à craindre à Moscou, mais la présence du Tsar en empêcha l'explosion. Cependant on murmurait partout que les Godounoff étaient les auteurs de l'assassinat; mais on n'osait rien faire contre eux, tant ils inspiraient de crainte et à cause de leurs nombreux partisans.

De leur côté pourtant, les Godounoff n'étaient pas tranquilles; ils redoutaient que l'on ne fît une enquête, dont il pouvait sortir de terribles révélations. Mais Boris sut parler au Tsar avec tant d'habileté que celui-ci lui confia la conduite de l'enquête, ce que Boris accepta.

Alors on put dire avec raison que l'agneau était commis à la garde du loup.

Boris dirige les investigations de telle sorte que tous ceux de la cour du prince sont arrêtés comme coupables de trahison, tombent dans la disgrâce du Tsar et sont mis aux fers. Plusieurs des nobles sont envoyés en prison à Oustioug, ville située sur la Dvina, à 200 milles de Moscou, où ils endurèrent de longues souffrances. Quelques uns dont il se défiait, furent mis à mort: il fit périr ainsi, avec leurs femmes et leurs enfants, un grand nombre de gens de bien tout à fait innocents du crime dont on les accusait.

Un grand seigneur, nommé Basile Schouisky et un autre boyard, André Klechnin, sont envoyés de Moscou pour présider aux funérailles de Démétrius. Après avoir bien regardé et bien reconnu le jeune prince assassiné, ils le déposent eux mêmes dans le cercueil, en présence de sa mère, la Tsarine, veuve du Tyran. Puis il est inhumé à Ouglitch, avec grand accompagnement de lamentations et de cris, selon l'usage.

Enterrement de Démétrius.

La Tsarine Martha est jetée dans un couvent. Tout ce qui lui restait de parents de la race des Nagoïs, est envoyé en exil, comme il a été dit précédemment.

Les grands seigneurs, dans tout le pays, murmuraient beaucoup, mais ils ne pouvaient rien contre les Godounoff, tant que vivrait le Tsar et son épouse, la sœur de Boris; quant aux marchands et aux gens du peuple, ils accusaient en secret cette famille, disant que c'etait une famille de traîtres et qui aspirait à monter sur le trône. Ces rumeurs donnaient beaucoup d'inquiétude à Boris qui s'efforça de les dissiper, par tous les moyens.

Pour y parvenir, il profita de la frayeur qui régnait encore dans les esprits à cause de l'invasion des Tartares. A plusieurs reprises, on mit le feu à la ville de Moscou; dans trois ou quatre de ces tentatives, plus de 200 maisons furent, chaque fois, la proie des flammes. Les auteurs de ces incendies étaient des hommes soudoyés par Boris. On en prit plusieurs que

Attentats commis à Moscou par les Godounoff.

l'on amena devant lui et qu'il fit jeter en diverses prisons, faisant accroire qu'ils allaient être punis d'une mort cruelle. Il semait ainsi la crainte dans tout le pays. Il avait établi dans les villes frontières quelques uns de ses adhérents comme Gouverneurs: ceux-ci lui apprenaient, par des rapports mensongers, que les Tartares de la Crimée rassemblaient de nouveau de grandes forces pour envahir la Moscovie; ces lettres, qui circulaient à Moscou, jetaient tant d'effroi parmi la population, que l'on oubliait toute autre chose et qu'on cessa de parler de la mort ou de l'assassinat de Démétrius. On fut persuadé que les attentats et les incendies étaient le fait des Tartares; et par ces insinuations, les Godounoff détournèrent complétement les soupçons du peuple. Chacun était si occupé de sa douleur ou de son infortune, que l'on ne songeait plus à pleurer sur le malheur des autres (24).

Voyant que tout se passait selon ses désirs, Boris fit porter 1593.
de grands secours en argent à tous ceux dont les maisons et les effets avaient été brûlés, en les répartissant selon la position de chacun. Il mit en campagne ses amis et ses serviteurs et les chargea de porter, de sa part, aux victimes, des paroles de condoléance et ses consolations les plus affectueuses, ainsi que ses offres de service pour tout ce qui dépendait de lui et son appui pour les demandes que l'on adresserait au souverain. Et il tenait ses promesses. Il recevait lui-même toutes les requêtes et les supplications que l'on adressait journellement au Tsar, quand celui-ci se rendait à l'Église, et il les parcourait avec soin. De cette manière, il se tenait au courant de tout ce qui se passait dans l'empire et se faisait le distributeur de toutes les réponses et de toutes les faveurs. De cette manière encore, il s'attira si bien tous les cœurs, que l'on ne parlait que de lui et que ses louanges étaient dans toutes les bouches. On exprimait le désir qu'après la mort du Tsar, il héritât de la couronne. C'étaient là ses vœux et on les secondait parfaitement.

Apathie du Tsar Fédor et faveur de Boris.

En un mot, Boris était plus considéré que le Tsar lui-

même, car celui-ci ne s'occupait que de l'église et des choses religieuses (25). Boris, qui administrait tout selon son gré, était de fait Tsar ou Empereur, et Fédor Ivanovitch, ainsi que je l'ai déjà dit, n'en portait que le nom.

Au comble de la puissance, ayant pour lui l'attachement des masses qui le regardaient et le vénéraient comme un Dieu, Boris n'était pas satisfait. Une barrière s'élevait encore devant lui. C'était l'existence des enfants de Nikita Romanovitch, frère de la Tsarine épouse d'Ivan.

Puissace des Godounoff et de leur chef Boris.

A défaut d'héritiers directs, c'est à ces enfants que devait revenir la couronne; et ils appartenaient, en outre, à la famille la plus noble, la plus ancienne et la plus élevée de l'empire. Pour arriver à l'entière réalisation de ses vœux, Boris devait se défaire de ces prétendants, mais l'entreprise était difficile: il avait à craindre la cour, la noblesse et le Tsar qui était l'oncle de ces enfants et qui les aimait beaucoup. Il n'y avait jamais eu rien à leur reprocher: ils vivaient à l'écart, jouissant de l'affection générale et chacun d'eux était considéré comme un futur Tsar. L'aîné, Fédor Nikitovitch était adoré de tout le monde, et si bien fait de sa personne que, parmi les tailleurs de Moscou, il était passé en proverbe de dire à quelqu'un dont l'habit avait bien réussi: vous êtes un second Fédor Nikitovitch. Sa tenue à cheval excitait l'admiration universelle. Les autres frères, assez nombreux, étaient dignes de leur aîné.

1594. Pour entreprendre quelque chose contre eux, Boris devait compter sur une occasion favorable; car, malgré ses machinations, leur conduite ne donnait prise à aucun reproche. Un jour même, il s'attira, à leur occasion, du Tsar Fédor une réprimande dont il n'oublia jamais les termes.

C'était pendant un pélérinage du Tsar au monastère de Troïets ou de la Trinité, situé à 12 milles de Moscou. La route se fait en trois ou quatre étapes et l'on était arrivé à la troisième, dans un endroit nommé Vosduvisensk, où le Tsar possède une maison de plaisance. Les valets des Grands précédaient leurs maîtres d'une journée, afin de préparer pour

eux les demeures et les étuves des paysans: il arriva que ceux de Boris et d'Alexandre Nikitovitch se rencontrèrent dans une localité et prétendirent, chacun de leur côte, en occuper les maisons. Les gens de Boris, plus nombreux et plus redoutés, tombent sur leurs adversaires et les expulsent avec violence. Les valets d'Alexandre se plaignent à leur maître, mais celui-ci ne leur répondit rien, sinon en leur donnant l'ordre de toujours céder, mais il porta ses plaintes au Tsar. Celui-ci, vivement indigné, dit à Boris: Vous agissez vraiment trop à votre guise dans l'Empire, mais Dieu qui voit tout, saura bien vous trouver! Boris est réprimandé par le Tsar.

Cette parole, sortie spontanément du cœur du Tsar, parut si amère à Boris qu'il jura intérieurement de ne jamais la laisser sans vengeance, et il tint son serment quand plus tard il arriva au trône. Car après avoir fait périr, sur de fausses accusations, tous les enfants de Nikitovitch il fit enlever secrètement Alexandre, qui fut conduit à Biélooséro, où il fut jeté tout vif dans une étuve, comme on le verra plus loin. Vengeance de Boris sur les enfants de Nikitovitch.

Tout en attendant les événements, Boris continuait à gouverner à sa volonté, mais en faisant toujours en sorte de favoriser l'élément populaire: il gagna ainsi l'attachement de tout le pays et on peut dire qu'il était adoré. Il permit que les terres concédées aux officiers de l'armée pour prix de leurs services, pussent passer à leurs enfants quoi qu'elles n'eussent été données qu'a titre de fief: tous ceux qui avaient une cause à faire juger, pouvaient se présenter devant lui, il leur donnait satisfaction en toute chose.

Mais il porta la hardiesse jusqu'à toucher au diadême posé sur le front du Tsar. Cela lui arriva, un jour de fête que Fédor se rendait à l'église, la couronne sur la tête. Boris marchait à ses côtés; à un moment donné, il se permit de redresser cette couronne, bien qu'elle ne penchât point. La foule, en voyant cela, fut épouvantée, car il existe de temps immémorial, chez les Moscovites, une coutume d'après laquelle l'audacieux qui touche au diadême, signe de la majesté du

Tsar, doit être immédiatement envoyé à la mort. Il se permit souvent de semblables traits d'audace en présence de la population: aussi le considérait-on plus que le Tsar lui-même. C'est lui qui fit construire la grande enceinte de Moscou, qu'on nomme la muraille impériale, en pierres de taille blanches, sur l'emplacement du boulevard que le tsar Ivan Vasiliévitch avait fait élever, comme nous l'avons dit auparavant.

1596. Il possédait plus de domaines que les plus grands seigneurs de l'empire. La vaste contrée de Vaga qui comprend au delà de 100 milles d'Allemagne, lui fut concédée à perpétuité à lui et à ses descendants. Il avait de tous côtés des terres et des châteaux magnifiques et n'épargnait aucun effort pour acquérir les domaines qu'il avait envie d'ajouter à ses possessions.

Parmi ses maisons de plaisance, il y en avait une située sur des hauteurs à un mille de Moscou, au bord de la Moscova: on l'appellait Gorossova, c'est à dire, la Belle. C'est là qu'il résidait souvent et se plaisait à inviter des savants étrangers et des personnes distinguées qu'il traitait d'une façon princière, tout en vivant avec eux en pleine familiarité, mais sans rien perdre de son prestige.

Enfin, il faudrait beaucoup de loisir pour raconter toutes ses actions: mais le lecteur intelligent en sait assez pour comprendre le but secret que poursuivait Boris. Il ne s'endormait point cependant: après avoir fait traîtreusement exiler au fond de la Tartarie un grand seigneur nommé Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky, à qui il n'y avait rien à reprocher, il se débarrassa encore d'Ivan Pétrovitch Schouisky qui appartenait, ainsi qui ses frères Vassili et Démétrius, à l'une des familles les plus nobles du pays de Souzdal [26]. Les deux derniers purent rester à la cour à Moscou, car Démétrius avait épousé la sœur de la femme de Boris, mais ils n'osèrent se remuer. Il agit de même avec Ivan Vassiliévitch Sitsky, seigneur d'origine polonaise, et avec la race des Bielsky.

Boris use de tous les moyens pour exterminer les principales familles moscovites.

En un mot, il mit de côté tous les principaux des grands seigneurs et des princes, et priva ainsi le pays de sa plus

illustre aristocratie et de ses meilleurs patriotes. A leur place, il élevait sans relâche ses propres parents, tant les Véliaminoff et les Sabouroff que les Godounoff. Et comme il se trouvait toujours auprès du Tsar, il trouvait le moyen d'arranger si bien les choses que le Tsar n'en savait pas le premier mot. Celui-ci, complètement adonné aux pratiques religieuses, par une dévotion très peu éclairée, passait son temps dans les couvents et les églises, à entendre chanter et prier des popes et des moines que Boris avait gagnés sous main. On peut penser comme tout lui réussissait.

Il y a lieu de s'étonner de l'habileté, de la finesse et de la 1597.
hardiesse déployées par Boris dans sa carrière, quand on songe qu'il ne savait ni lire ni écrire. Mais il avait une mémoire prodigieuse. Il n'oubliait rien de ce qu'il avait vu ou entendu et il reconnaissait, après un grand nombre d'années, l'homme qui s'était trouvé une seule fois devant ses yeux. Outre cela, il fut fortement secondé, dans toutes ses entreprises, par sa femme qui était encore plus cruelle que lui. A mon avis, il ne se serait jamais conduit d'une manière aussi tyrannique ni aussi astucieuse, sans les instigations de cette femme hautaine, qui comme je l'ai déjà dit, était quant au cœur, une véritable Sémiramis.

Si Boris était le factotum de l'empire, il avait pour aide à Moscou, le grand-chancelier André Stchelkaloff, homme d'une finesse, d'une audace, d'une duplicité vraiment incroyables. Boris avait une grande affection pour lui et le croyait un homme indispensable au pays. Il était le chef de tous les chanceliers de l'empire, et il ne se faisait rien, ni dans les villes, ni dans les campagnes, sans qu'il ne le sût et qu'il ne voulût en être informé. Doué d'une immense activité, il n'avait de repos ni jour ni nuit, se remuait sans cesse comme une mule et cherchait toujours à faire plus encore. Boris ne pouvait assez l'admirer et disait souvent: „Jamais je n'ai vu d'homme pareil, je crois vraiment que la terre est trop petite pour lui. Il eût fortement convenu à Alexandre de Macédoine."

Cet ami de Boris mourut encore sous le règne de Fédor, et fut remplacé par son frère Vassili Stchelkaloff: mais celui-ci n'avait pas ses talents, à beaucoup près.

Punition de quelques brigands.

Vers ce temps-là, un ambassadeur envoyé de Perse en Moscovie fut dévalisé sur le Volga par une bande de cosaques nomades: mais ces pillards furent saisis et leur chef fut empalé vif.

1598.

Le Tsar Fédor devint malade et mourut subitement, le 7 Janvier 1598 (27). J'ai la ferme conviction que sa mort a été hâtée par Boris, à la prière et avec la coopération de sa femme qui était impatiente de devenir tsarine. Beaucoup de Moscovites sont de mon avis (28).

Mort et funérailles du Tsar Fédor.

Les funérailles du Tsar se firent en grande solennité, au milieu des pleurs et des sanglots du peuple; il fut particulièrement regretté des Grands qui savaient ce qui devait arriver. Son corps fut déposé dans l'église de l'archange S. Michel, lieu de sépulture des Tsars.

La couronne léguée à Nikitovitch.

Avant de mourir, il avait transmis le sceptre et la couronne à son plus proche parent Fédor Nikitovitch qui hérita de l'Empire (29).

FÉDOR IVANOVITCH.

Comme le blanc du noir, l'ombre de la lumière,
Ainsi tu différas, o Prince vertueux,
De ce tyran cruel qui fut, hélas! ton père.
Tu méprisas l'orgueil, tu fus chaste et pieux,
La Russie aux abois, tu la rendis prospère,
Et ton nom est béni sur terre et dans les Cieux.

BORIS FÉDOROVITCH GODOUNOFF.

Roi, tu fus un tyran de toute autre nature,
Et l'on peut te nommer Janus à double front.
Aux yeux de tous, ta face était aimable et pure;
Que d'affreux traits, pourtant, elle cachait, au fond!
Mais tu n'as pas trompé le ciel par ta figure,
Et ta mort a prouvé qu'à punir il est prompt.

MARIA GRÉGORIEVNA.

Qu'as-tu gagné, dis-moi, par le conseil perfide
Qu'à ton époux pervers sans cesse tu donnais?
Jésabel, Athalie, en leur règne homicide,
N'ont pas autant que toi commis de noirs forfaits.
Mais tu reçus aussi le châtiment rapide
Qu'à d'autres en secret, déjà, tu destinais.

De tout ce qui précède, il n'y a rien qui ait fait connaître 1598.
à quelle fin doit tendre cette histoire. Je l'ai pourtant fait pressentir en racontant la mort du jeune prince Démétrius et on le découvrira tout à fait en commençant le règne de Boris qui devint Tsar. C'est contre lui que l'on commença les attaques; il paraissait être un instrument favorable pour l'accomplissement de projets criminels, c'est à dire, d'une persécution des chrétiens et de la sainte église de Dieu. Mais j'espère que ces projets dirigés contre d'autres, se tourneront contre ceux qui les ont forgés. J'espère que ceux ci retomberont de toute la hauteur où ils s'élèvent, eux et leur conseillère et reine, la vieille prostituée de Babylone qui est assise sur sept collines, vêtue d'écarlate et tenant en main la coupe des abominations à laquelle un si grand nombre d'hommes vont encore s'enivrer.

Après le décès du pieux Tsar Fédor Ivanovitch, le peuple, qui dans ce pays est promptement sur pied, se rendit en foule au palais, appelant à grands cris Irène, veuve du Tsar, et sœur de Boris. On voulait qu'elle se montrât et qu'elle acceptât le gouvernement de l'Empire: Exaucez nos vœux! Soyez notre Tsarine! lui criait-on, toutes vos volontés, nous les accomplirons!

A cette bruyante manifestation, Irène, pour prévenir tout malheur et tout tumulte, s'avança sur les degrés du palais dans l'intention de parler au peuple. A sa vue, la foule poussa une telle clameur que l'on eût dit que ciel et terre allaient finir: Que Dieu conserve notre Souveraine! Puis il se fit un grand silence pour écouter la Tsarine qui parla en ces termes:

La Tsarine veut entrer dans un couvent.

Peuple chrétien! Il a plu à Dieu, à Saint Nicolas et à tous les saints de retirer de ce monde mon époux, notre gracieux empereur, et de le conduire au royaume céleste où nous espérons tous arriver un jour. Sachez qu'il m'a fait promettre avec serment, qu'aussitôt après sa mort, je me retirerais du monde et me ferais consacrer religieuse, afin de vouer ma vie, si elle en est digne, à prier pour le repos de son âme, de celles de nos aïeux et de nous tous. Et comme je me sens, en moi-même, parfaitement disposée à accomplir ce vœu, je vous prie de la manière la plus pressante de me décharger du lourd fardeau de ce vaste gouvernement, et de le confier à celui qui en est le plus digne et à qui il revient de droit. (Elle ne nommait personne). Je vous en prie, cessez vos instances, car je ne consentirai jamais à régner. Adressez vos supplications au Tout-Puissant, afin qu'il vous donne un souverain vertueux et craignant Dieu, un souverain qui gouverne la patrie avec zèle, fermeté et justice. Ce sera le but constant de mes prières et j'espère que le Tout-Puissant nous exaucera (30)!

Le peuple accueillit ces paroles de la Tsarine par une effusion de larmes, il se jetta la face contre terre et redoubla ses

instances. Mais ce fut en vain. Après le refus inébranlable de la princesse, on la supplia de nommer son frère Boris Godounoff. Il n'était personne de plus digne, disait-on, car il avait déjà gouverné l'empire du vivant de Fédor, et il aimait sincèrement le peuple.

La Tsarine y consentit à moitié, mais elle remit la décision à la volonté du pays, et recommanda à tout le monde d'invoquer le ciel pour qu'il daignât inspirer le choix à faire.

Fédor Nikitovitch avait reçu du défunt Tsar, son neveu, la sceptre et la couronne, et les Grands qui le désiraient vivement et le préféraient de beaucoup à Boris, l'avaient déjà proclamé souverain. Mais, en voyant et en entendant ces manifestations de la multitude, et connaissant toutes les menées de Boris, Fédor comprit qu'il n'y avait pas à s'opposer à la volonté du peuple qui proclamait Boris, son favori, ne voulant pas, d'ailleurs, exposer la patrie qui lui était chère, à l'horreur des guerres civiles et à l'effusion du sang, il se résolut à ne pas accepter une position pleine de dangers pour lui, et transmit le sceptre et la couronne à Boris, en le suppliant respectueusement de les accepter comme en étant le plus digne. Boris ne voulut pas l'écouter et manifesta de grands transports d'étonnement. Il exprima enfin son refus en disant: „Mais qui suis-je donc pour me charger du gouvernement de cet immense empire, moi qui suis à peine capable de me gouverner moi-même?" Et il prie Fédor de ne pas le presser davantage: Fédor, d'autre part, continue à objecter son incapacité et persiste dans son refus. Le conseil se sépare et l'affaire en reste là.

Fédor Nikitovitch transmet la couronne à Boris.

Hypocrisie de Boris.

La crainte s'empare des Grands et des courtisans qui ne cessaient d'acclamer Fédor. De tous côtés, ils entendent le cri du peuple: Dieu protège le Tsar Boris! et ils voient la foule accourir au palais pour prêter le serment de fidélité au souverain de son choix. C'était l'oncle de Boris, Ivan Vassiliévitch Godounoff, qui recevait le serment.

Boris devunt Tsar.

Redoutant d'être saisis par le peuple et punis comme des

traîtres, les boyards et, avec eux, Fédor s'empressent, à leur tour, se venir jurer foi et hommage à Boris, de le reconnaître pour leur Tsar et Grand-Prince, et de proclamer son fils, Prince et héritier de la couronne.

C'est ainsi que la dynastie des Godounoff arriva au trône de Moscovie, par l'astucieuse habileté de Boris qui parvint à en écarter les héritiers legitimes, au mépris du droit des gens et de la justice, ainsi que je l'ai amplement fait voir.

Bien qu'il fût informé de tout et qu'il n'ignorât point que le peuple eut prêté serment entre les mains de ses proches, Boris fit semblant de ne rien savoir et se renferma pendant quelques jours dans son palais, en attendant que toute cette effervescence se fût un peu calmée.

Lorsqu'il sortit pour la première fois, ce fut pour se rendre, avec un visage affectant la tristesse, à l'église où se célébraient les obsèques du Tsar, et il y prit part à toutes les prières et cérémonies. Le peuple accourut sur ses pas en se prosternant devant lui et en criant de nouveau: Gloire à Boris Fédorovitch Tsar et Grand-Prince de tous les Russes! Qu'il soit pour nous un gracieux souverain! Gloire à son fils, Fédor Borissovitch, notre prince!

A ce spectacle, Boris s'arrête, feint d'être effrayé et fond en larmes. Mais c'étaient des larmes de crocodile. Puis il s'adresse au peuple: „Pourquoi donc, lui dit-il, me charger du fardeau de cette couronne? Qui suis-je pour avoir été choisi par vous, moi le plus incapable et le plus humble de vos concitoyens? Pourquoi donc êtes-vous si pressés d'avoir un souverain? Prions d'abord pour le repos de l'âme de notre pieux Tsar, et après cela il sera temps assez de songer à choisir son successeur dans une famille qui y ait droit et qui en soit digne. A la mort d'Ivan Vassiliévitch, le pays était tombé dans une grande misère par suite des guerres nombreuses; en ce moment là, il y avait nécessité d'avoir, au plus tôt, un souverain pacifique et vertueux. Le ciel nous octroya ce prince. Sous son gouvernement réparateur, et par mes

faibles services, le pays s'est relevé et il est aujourd'hui riche et prospère. Donc ne vous hâtez point.

Ce discours n'était qu'une forfanterie: autant voulait dire: C'est moi qui suis l'auteur de cette prospérité; puisque c'est moi qui gouvernais.

Mais le peuple ne voulut pas en entendre davantage et continua à le proclamer souverain et son fils après lui. C'est ce qui détermina les Grands à acquiescer à ce choix. On peut penser si ce fut de bon cœur. Alors Boris accepta (31).

Il paraît que Fédor Nikitovitch, en rentrant chez lui, dit à sa femme: Ma chère, réjouis-toi, nous avons proclamé Boris Fédorovitch Tsar et Grand-Prince de toutes les Russies. Mais elle, pleine de terreur, lui répondit: Honte à toi! Pourquoi as-tu donné à ceux qui ont trahi notre chère patrie le sceptre et la couronne qui appartenaient à notre race? Irrité de cette réponse, Fédor s'oublia jusqu'à donner un soufflet à sa femme, lui qui jamais auparavant n'avait proféré contre elle la moindre parole dure. On dit qu'après cette scène, elle se serait concertée avec Ivan et Alexandre, frères de son mari, et avec ses parents, pour faire assassiner le Tsar et toute sa famille. Mais rien n'est plus faux, c'est une calomnie inventée par quelque faux témoin pour la perdre. Nous verrons plus loin que c'est une nouvelle machination des Godounoff.

Irène se fait religieuse.

Pendant ce temps, Irène, la veuve du Tsar avait pris le voile, au couvent des Dames, à un demi-mille de Moscou, sur la Moscova (32); elle y fut conduite par le peuple qui sanglotait et pleurait; et là, en prenant congé de ses sujets, elle leur recommanda vivement d'être fidèles au Tsar et de prier pour lui. Puis elle leur jeta un dernier adieu, comme si elle s'en allait de ce monde.

Boris passa plusieurs jours auprès de sa sœur dans le monastère: là, pendant leurs fréquentes entrevuès, elle lui représenta, avec sévérité, tous les forfaits dont il s'était rendu coupable, et l'engagea vivement et avec larmes, avant de devoir

en rendre compte à Dieu, de renoncer à l'empire et de faire pénitence afin d'obtenir du ciel son pardon.

Après s'être disculpé de beaucoup de choses, il lui promit de gouverner l'état de manière à pouvoir espérer de fléchir la colère divine. Mais elle persista à le condamner sur un grand nombre de points.

Promesses de Boris.

Convaincue cependant de l'inutilité de ses instances, elle le recommanda à la protection de Dieu, le conjura de régner conformément à ses promesses et lui promit enfin le secours de ses conseils et de ses prières. Puis ils se separèrent. Puis, après qu'il fut monté sur le trône, Boris continua à voir fréquemment sa sœur.

La cérémonie du couronnement ne pouvait avoir lieu, selon l'usage, que le premier Septembre, jour du renouvellement de l'année chez les Moscovites. Pendant l'été Boris voulut cependant déployer aux yeux du peuple sa grandeur et sa puissance. Il ordonna donc à ses armées de se mettre sur le pied de guerre et de se réunir au camp de Serpoukoff, au-delà de l'Oka. Il avait fait répandre le bruit que le Tsar de Crimée était proche et qu'il fallait marcher à sa rencontre et lui livrer bataille. Mais il n'en était rien: son seul but était de glorifier son nom et d'en imposer à ses sujets.

Boris fait montre de sa puissance.

Au mois de Mai, à l'endroit susdit, arrivèrent de tous côtés des troupes en nombre tel que jamais Prince moscovite ne vit réunie une armée semblable. En y comprenant tous ceux que le Tsar emmena avec lui de Moscou, seigneurs, nobles et courtisans, officiers et strelitz ou mousquetaires, au nombre de 30,000, il se trouvait là, sous les armes, 500,000 hommes, dont le camp couvrait un espace de vingt cinq milles carrés. Le long du fleuve Oka, s'étendaient de vastes parcs d'artillerie, et au milieu du camp, on voyait s'élever une véritable ville de tentes, comprenant des chancelleries, des salons, des tours, des écuries, des cuisines et des églises; tout cela avait été bâti pour recevoir le Tsar. A la vue de ces simulacres d'édifices, habilement construits, ceux qui arrivaient de loin

se croyaient dans une belle cité, et, quant à l'armée qui l'occupait, elle paraissait innombrable.

Le Tsar Boris arriva au Camp avec toute sa cour; il avait laissé son épouse et sa fille à Moscou, et avait confié la garde des sanctuaires au patriarche Job, et celle du trône impérial à Étienne Vassiliévitch Godounoff.

L'armée passa quelques semaines à parader en campagne, chaque homme s'efforçant de briller par son adresse à cheval ou dans le maniement des armes, en présence du Tsar.

On attendit ainsi l'arrivée de l'ambassadeur de Crimée, car Boris savait qu'il devait venir pour lui présenter ses hommages et des présents, et pour traiter d'une trève de quelques années. L'ambassadeur, en arrivant au camp, fut saisi d'admiration à la vue des riches costumes et de l'équipement des boyards et des soldats moscovites. Après avoir conclu la trève, il partit.

Cette expédition avait donc en outre eu pour but de montrer au Tsar de Crimée la puissance moscovite et de lui en inspirer la crainte. Car, cette année-là, ce souverain n'avait pas eu l'idée de sortir de ses frontières.

Environ six semaines après la venue du Tsar, on vit arriver au camp tout le clergé de Moscou venant, avec croix et bannières, prier le Tsar de revenir dans sa capitale. Acquiesçant à leurs désirs, il suivit ces envoyés après avoir licencié toute son armée et permis à chacun de rentrer dans ses foyers. Cependant, il expédia quelques contingents étrangers de cavalerie légère du côté de la Tartarie, afin de débarrasser le pays de quelques Cosaques insurgés. Mais ces troupes revinrent sans avoir aperçu de rebelles.

Il retourne à Moscou.

Avant de les renvoyer chez eux, le Tsar avait promis à ses soldats de leur donner à chacun une gratification de triple solde, au jour de son couronnement (33).

Le 1er Septembre de l'an de N. S. 1598, ou comme disent 1598.
les Moscovites, l'an du monde 7106, (quoiqu'ils ne sachent pas prouver pourquoi ce chiffre est supérieur d'un grand nombre d'années au chiffre que donne la bible des Grecs), Boris

Fédorovitch, fut couronné Tsar de toutes les Russies, et son fils proclamé Prince de Moscovie. Le titre officiel du nouveau souverain, conforme à celui qu'avait porté Fédor Ivanovitch, fut transmis à tous les gouvernements.

Il est couronné.

La cérémonie eut lieu avec un grand déploiement de splendeur, le festin impérial dura trois jours. La couronne lui fut posée sur la tête, dans l'église de la Vierge, par le Patriarche, entouré d'évêques et de métropolitains, avec toute la pompe des rites, et une foule de bénédictions et d'encensements. Sur tout le chemin que le Tsar devait parcourir, en se rendant des églises à son palais au sommet de la forteresse, on avait étendu du drap cramoisi recouvert de drap d'or, et devant le cortége on jetait, à pleines poignées, des pièces d'or sur lesquelles la foule se précipitait.

En divers endroits de la forteresse étaient posées d'immenses cuves remplies d'hydromel et de bière et auxquelles chacun pouvait venir puiser. Une des plus grandes jouissances de ce peuple c'est de boire à discrétion et il est passé maître en ce genre d'exercice. Ce qu'il préfère, c'est l'eau-de vie, dont l'usage est défendu, excepté aux nobles et aux marchands; sans cette défense, presque tout le monde s'adonnerait à cette boisson, jusqu'à en mourir. Mais ces détails m'éloignent de mon sujet.

Au milieu de l'allégresse générale, le Tsar fit distribuer triple solde à tous ceux qui étaient au service de l'état: chefs supérieurs, capitaines, officiers, soldats de la garde, chanceliers et autres. Cette gratification leur était donnée à un triple titre: d'abord, en mémoire du Tsar défunt: ce cadeau s'appelle Pomivania; en second lieu, pour les remercier d'avoir élu le nouveau Souverain, et enfin, en guise d'étrennes et de souvenir de l'expédition.

Le pays tout entier était en liesse et en joie, et chacun louait Dieu d'avoir accordé un tel maître à l'empire; partout, les villes, les couvents et les églises adressaient des prières publiques au ciel (34).

Prenant en pitié les malheureux marchands livoniens que le tyran avait jadis arrachés à leur pays, conduits en captivité dans la Moscovie et dépouillé maintes fois de ce qu'ils possédaient, Boris les fit venir auprès de lui, leur offrit de sa propre main une coupe d'hydromel, promit d'être pour eux un souverain plein de bienveillance, et après les avoir invité à oublier les chagrins du passé, il leur octroya le droit de bourgeoisie à Moscou, avec les mêmes priviléges que les marchands Moscovites et leur permit de bâtir une église selon leur culte, ce qu'ils exécutèrent (35). Enfin, il leur prêta de l'argent sans intérêt, aux uns 600, aux autres 300 livres, avec la faculté de ne rendre le capital que lors qu'il aurait produit suffisamment de bénéfices par le commerce et la spéculation. Ils restèrent ainsi en paix, car Boris aimait beaucoup la nation allemande; il est, d'ailleurs, passé en proverbe à Moscou de dire: qui est plus sage qu'un Allemand et plus orgueilleux qu'un Polonais? **Faveurs qu'il accorde aux étrangers.**

Il fit aussi secrètement courir la rumeur qu'il avait fait le vœu de ne pas répandre de sang pendant cinq années, et en effet, il le maintenait publiquement à l'égard de voleurs, de brigands et autres scélérats de bas étage; mais lorsqu'il s'agissait de personnages appartenant aux premières familles, il les condamnait sur de faux témoignages, puis il s'en débarrassait clandestinement en les faisant étouffer, jeter dans les flots et assassiner, ou en leur donnant la tonsure du moine, toujours dans le but d'anéantir la grande noblesse nationale et de la remplacer par ses parents et ses créatures. **Son vœu superstitieux.**

D'abord, en Novembre 1600, quelques misérables, instigués par lui, vinrent accuser Fédor Nikitovitch, (celui-là même dont il tenait sa couronne), et ses trois frères Ivan, Michel et Alexandre, leurs femmes, leurs enfants et leurs proches, d'avoir fait le complot d'empoisonner le Tsar avec toute sa maison. Cette accusation avait pour seul but de donner, aux yeux du peuple, un apparence de justice à l'arrêt de bannissement et de confiscation de leurs biens qu'il **1600.** **Sa tyrannie occulte.**

venait de prononcer contre ces hauts personnages et leur famille. Il fit donc saisir Fédor et l'envoya à 300 milles de Moscou, dans un couvent nommé Siskago et situé près de Kolmogor, où il dut se faire moine. Michel et Ivan furent cruellement exilés, le premier sur le Volga et l'autre aux confins de la Tartarie. Quant à Alexandre, auquel il portait de longue date une haine violente, il le fit conduire, avec le petit-fils de Fédor, à Biélo-Oséro, où on l'étouffa dans une étuve fortement chauffée. Le jeune enfant, qui s'y trouvait avec lui, se blottit dans un coin où il put respirer un peu d'air arrivant par une petite fente. Grâces à ce secours providentiel, il se maintint en vie et fut sauvé par quelques personnes qui prirent soin de lui ([36]).

Tous ceux qu'il avait en haine eurent un sort semblable: les uns furent noyés, les autres étranglés. Le duc Fédor Mstislafsky, un grand seigneur d'origine polonaise, un homme tout-à-fait irréprochable, fut à deux reprises, dépouillé de tout son patrimoine, mais grâces à la manifestation populaire, on lui conserva la vie; sinon, il eût subi la mort comme tous les autres. Avant son avénement au trône, Boris avait plusieurs fois offert sa fille en mariage à ce seigneur, qui la refusa; plus tard, il lui défendit d'épouser une autre femme et ne voulut plus lui donner sa fille; tout cela afin qu'il ne laissât point de postérité. Car il cherchait tous les moyens de se défaire de ceux qui avaient eu à se plaindre de ses fourberies, dans la crainte qu'en les laissant vivre, ils ne renversassent un jour le gouvernement des Godounoff.

Les premiers après le Tsar.

C'est encore pour ce motif qu'il éleva son oncle Dmitri Ivanovitch Godounoff à la dignité de premier boyard, ce qui en faisait le premier personnage de l'empire après le Tsar.

Au rang suivant venaient Ivan Vassiliévitch Godounoff qui avait un fils nommé Étienne Dmitri. Simon Nikitovitch Godounoff était trésorier et avait une juridiction sur les médecins et les apothicaires de la cour. Il commettait de grandes vexations à Moscou. En somme, toutes les hautes dignités et

tous les emplois supérieurs de l'Etat furent donnés à des Godounoff, à des membres de cette dynastie et à ceux qui s'étaient alliés à leurs fils et à leurs filles, tels que les Véliaminoff et les Sabouroff. Or les Schouisky, les Belsky, les Galitzin, les Mstislafsky et beaucoup d'autres qui menaient une vie irréprochable, et quelques autres qui étaient alliés aux Godounoff et de haute naissance, vivaient retirés du produit de leurs seigneuries et de leurs domaines, sans remplir aucunes fonctions publiques, sinon d'être nommés de temps en temps et pour trois ou quatre ans, gouverneurs de quelques grandes villes. Enfin, comme je l'ai déjà dit, le premier chancelier et chef des chanceliers, qui sont nombreux à cause du grand nombre des provinces, était Vassili Stchelkaloff, frère d'André Stchelkaloff (37).

Boris essaie de marier sa fille à un prince étranger.

Boris avait une fille qui était devenue en âge de se marier. Il s'efforca par tous les moyens possibles de lui trouver quelque prince allemand pour époux, car il ne voulait pas la donner à un seigneur indigène, ni à un Mstislafsky, ni à un Schouisky, qui étaient cependant de plus grande noblesse que lui. Il regardait tous les Grands du pays comme ses serviteurs, et il lui semblait que c'eût été une honte pour le Tsar de donner sa fille à l'un d'eux. Il était obsédé, d'ailleurs, par la crainte incessante de se voir puni de ses méfaits par l'un des siens, et vivait par conséquent dans des transes perpétuelles, comme un voleur qui redoute toujours d'être découvert. Un gendre lui semblait un protecteur sûr: surtout s'il trouvait pour gendre un prince allemand qui lui eût été dévoué et qui aurait combattu pour sa défense.

Il avait aussi un fils pour qui il essaya de trouver femme de l'autre côté de l'empire, soit chez les Tchérémisses, soit en Perse, soit chez d'autres peuples, afin d'être ainsi garanti sur les deux frontières, car il avait toujours peur de quelque attaque désastreuse de la part de la Pologne. En ce moment là, sa conscience ne lui faisait prévoir que des malheurs:

il s'est aperçu plus tard que ses. prévisions étaient justes.

Il y avait alors un jeune prince nommé Gustave, qui était fils du roi Eric de Suède et qui avait fui son pays pour éviter la mort: son histoire est assez connue. Ce Gustave était arrivé en Pologne, après avoir résidé longtemps à Dantzig chez un nommé Christophe Kater, puis il s'était mis sous la protection des Polonais. Mais, malgré les promesses que ceux-ci lui faisaient, ce prince ne voyant pas beaucoup avancer ses affaires, envoya secrètement quelqu'un en Moscovie auprès du Tsar. Boris en fut ravi: il espérait toucher bientôt à l'accomplissement de ses vœux et avoir trouvé le phénix qui devait devenir son défenseur et l'époux de sa fille (38). Il employa toute la diligence imaginable pour attirer le prince en Moscovie, lui écrivant lettres sur lettres, lui donnant des instructions pour opérer sa fuite en lui précisant l'endroit et le jour où il devait arriver sur les frontières. Sur ces instances, Gustave s'échappe de Pologne et gagne heureusement les Etats du Tsar. Moins de trois heures après son entrée sur la territoire moscovite, un détachement de polonais, envoyé à sa poursuite, atteignit également la frontière et se mit à explorer le pays environnant en s'informant à chacun du prince et de ses compagnons. Mais les mesures avaient été si bien prises par les Moscovites, que les Polonais ne purent rien apprendre en ce moment.

On avait envoyé de Moscou, à la rencontre du prince, quelques seigneurs de la cour, accompagnés d'interprètes allemands, et conduisant tout un convoi de voitures, des chevaux, des équipages princiers et des munitions de tout genre. Pour son passage on alla jusqu'à faire réparer la route entre Ivangorod et Moscou; enfin, on n'eût pas rendu plus d'honneurs à un roi.

Le 8 Août 1600, il fit son entrée triomphale à Moscou: il était monté sur le cheval du Tsar; la plupart des nobles, richement costumés, et formant sa garde à cheval, le conduisirent au palais qu'on lui avait préparé, et dans lequel il trouva

des chevaux, des provisions, des serfs et des domestiques, un état de maison, enfin, comme si c'eût été pour le Souverain lui même. En outre, le Tsar lui fit de riches présents, lui donna des étoffes d'or et de soie, tant pour lui que pour sa suite et lui envoyait journellement des mets de sa table sur des plats en or.

Le 19 Août, il obtint sa première audience du Tsar qui était assis sur son trône, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, avec son fils à côté de lui. Le Tsar lui souhaita la bienvenue, plaignit ses malheurs et lui promit la protection du gouvernement moscovite. Le prince remercia Boris et fut reconduit à son palais où on lui apporta, du trésor royal, de nouveaux présents pour lui et ses serviteurs.

Le 21 Novembre, pendant l'hiver, le Tsar et son fils passèrent en bateau devant la résidence de Gustave, accompagné de tous les boyards. Le fils de Boris présenta ses hommages au prince étranger, et les promesses de bienveillance du Tsar lui furent réiterées.

Le 23 Août 1601, il eut une seconde entrevue avec Boris. A cette époque, plusieurs jeunes gens, pour la plupart fils de bonnes familles nobles, qui l'avaient beaucoup connu, vinrent le rejoindre. Ayant appris les bonnes dispositions de la cour de Moscou à son égard, ils s'attachèrent à lui pour suivre sa fortune; mais les événements ne répondirent pas à leurs espérances. Car ce prince, enorgueilli du brillant accueil qu'il recevait, s'oublia jusqu'à faire venir de Dantzig la femme de son hôte Christophe Kater, dont il avait eu quelques enfants, et à vivre publiquement avec elle à Moscou.

Entrevue de Gustave et de Boris.

Sa maîtresse.

Cette femme lui avait appris beaucoup plus qu'il ne savait et l'avait rendu tellement orgueilleux qu'il finit par braver tout. Sous la brusque impulsion de sa cervelle frénétique, il lui arrivait souvent de battre ses gentilshommes et ses domestiques, quelquefois même des Moscovites, et l'on dut reconnaître, par la suite, qu'il était à moitié fou. Il faisait conduire sa maîtresse dans un carrosse attelé de quatre chevaux blancs et

avec une nombreuse escorte de valets, comme on le ferait pour une reine. Enfin, il commit une foule d'extravagances et de stupidités, et croyait que tout lui était permis. Si le Tsar lui eût fait quelque observation à ce sujet, il se fût regardé comme victime d'une injustice (39).

Boris, qui voyait ou entendait tout cela, comprit de suite qu'il n'y avait rien de bon dans cette tête et que ce prince était incapable de devenir l'époux de sa fille Xénie et de servir aux desseins qu'il avait conçus. Il le fit donc avertir un jour que ses actions n'étaient pas dignes d'un fils de Roi, il lui reprocha cette vie publique avec la femme d'un autre, ce train de reine qu'il donnait à sa maîtresse et surtout l'aveugle condescendance qu'il lui témoignait en toutes choses; il le priait en outre de réprimer un peu ses premiers mouvements. Après avoir écouté ces observations et quelques autres, le prince se mit fort en colère, mais ne se corrigea en rien: il était persuadé qu'on l'accusait tout-à-fait à tort.

Boris témoign son mépris à Gustave.

Cependant, à la suite de tout cela, il se vit abandonné de ses gentilshommes et de ses courtisans qui demandèrent à entrer au service du Tsar. Celui-ci les accueillit très bien, leur donna de bons gages et même leur concéda des domaines dans lesquels ils pussent vivre en seigneurs. Il ne resta auprès du prince que trois on quatre de ses hommes de cour: le principal d'entr'eux était un beau jeune homme, nommé Guillaume Svartshoff; un autre, un suédois, nommé Simon, lui demeura fidèle jusqu'à sa mort.

Boris, tout en voyant qu'il n'y avait rien de remarquable dans ce prince, ne voulait pas cependant le repousser: il lui donna la seigneurie d'Ouglitz et la ville du même nom située sur le Volga, avec tous les revenus qu'elles produisaient, et le fit conduire dans cette résidence.

Là, le prince put bâtir et construire tout à son aise; il y commit encore une foule d'excentricités dont le récit serait trop long. Le Tsar avait établi auprès de lui un gentilhomme en apparence attaché à son service, mais qui, en réalité

était chargé d'épier ses actions. Le prince, dont la maîtresse fut éloignée, qui resta à Ouglitz jusqu'après la mort du Tsar (40).

En l'an 1600, on attendait une grande ambassade de Pologne: elle devait venir féliciter le nouveau Tsar, lui apporter des présents et traiter de la conclusion d'une trêve de quelques années et d'un pacte d'amitié.

Un ambassadeur de Pologne vient conclure la paix à Moscou.

Ces envoyés arrivèrent à Moscou le 6 Octobre. Ils étaient richement vêtus et firent leur entrée sous l'escorte de toute la noblesse, dont les costumes étaient de la plus grande magnificence et dont les chevaux portaient des chaînes d'or. L'ambassade fut conduite ainsi dans un palais préparé pour elle et bien approvisionné: et il devait l'être, car elle se composait de 903 hommes, de 2000 chevaux superbes, somptueusement harnachés et d'une foule de carrosses (41).

Le 16 Novembre, les ambassadeurs furent introduits, pour la première fois, auprès du Tsar: ils offrirent leurs présents consistant en quatre chevaux turcs ou hongrois, magnifiquement équipés: ces chevaux étaient attachés aux quatre pieds et, malgré ces liens, on avait de la peine à les conduire. Il y avait encore, parmi les cadeaux, un petit carrosse monté sur quatre piliers d'argent, d'un travail très ingénieux, puis une quantité de plats, de coupes et autres objets précieux.

Le chef de l'ambassade remit ses lettres de créance et prononça un discours. Ce jour-là, rien ne fut conclu: on se borna à la réception de ces lettres et à un échange de présents et de politesses: l'ambassadeur fut convié à dîner avec le Tsar. **1601.**

Cet ambassadeur se nommait Léon Sapiéha et était l'un des principaux conseillers de la couronne de Pologne. Il eut avec le Tsar plus de vingt entrevues, dans lesquelles les deux négociateurs se séparaient tantôt en amis et tantôt en ennemis: quand les affaires tournaient à l'amitié, l'ambassadeur était comblé d'honneurs et on le défrayait de tout, lui et son cortège d'hommes et de chevaux; quand, au contraire, les dis-

cussions avaient pris un caractère hostile, toute l'ambassade était gardée à vue, elle ne pouvait communiquer avec personne et achetait très chèrement l'eau qu'elle devait boire. Enfin, une paix ou trève de 22 années fut signée le 22 Février 1601 (vieux style) entre les couronnes de Pologne et de Moscovie. Le jour de la conclusion, l'ambassadeur resta auprès du Tsar depuis le matin jusques bien avant dans la nuit, il assista à un festin qui fut splendide comme on peut le croire. Il le fut même d'une manière incroyable. Mais je crois inutile d'en donner des détails.

Entretemps, il arriva de Pologne un courrier porteur de quelques lettres pour l'ambassadeur du roi: il parait que des choses avaient été oubliées. Deux jours après la conclusion de la paix, l'ambassadeur renvoya ce courrier avec des lettres et deux de ses secrétaires, et personne ne sut ce dont il pouvait être question. Ce courrier se nommait Élias Pilgramofsky. Plus tard, quelques esprits inventifs ont émis l'idée qu'il s'agissait d'un message du Roi de Pologne au Tsar, pour avertir ce dernier de l'apparition d'un personnage qui se donnait pour être le fils d'Ivan Vassiliévitch. Mais comme on n'en avait encore aucune certitude, la chose en resta là, et Boris ne n'en préoccupa point à cette époque.

Départ de l'ambassade.

Au premier Mars, l'ambassadeur Sapiéha avec toute sa suite alla prendre congé du Tsar. On l'avait complètement défrayé, tant pour ses hommes que pour ses chevaux: on peut penser ce qui a été consommé par une pareille troupe. Le 3 mars, le cortége partit en triomphe et prit la route de Pologne (42).

La reine Elisabeth envoie une ambassade à Moscou.

En cette même année, la bonne reine Elisabeth d'Angleterre, d'heureuse mémoire, envoya au Tsar de Moscovie un ambassadeur qui arriva par mer, sur les vaisseaux de la compagnie des marchands anglais qui trafiquent avec le pays. Cet ambassadeur, un digne et respectable vieillard, avait une suite de 40 jeunes gentilshommes, portant tous des manteaux d'écarlate.

Des postes avaient été mises à sa disposition, et il fut

conduit à Moscou, où il obtint une audience, le 8 Mars. Il apportait, entre autres cadeaux, un lit très artistement travaillé, une quantité de coupes et de plateaux renfermant des objets gracieux ou des épices odoriférantes, et des étoffes d'un tissu admirable. Après avoir remis la lettre de la Reine, lettre qui était remplie de protestations d'amitié et de félicitations, il fut retenu à la table du Tsar qui se plut à converser très affectueusement avec lui de la bonne Reine et de beaucoup d'autres choses.

Depuis longtemps, les Anglais cherchaient par tous les moyens d'obtenir le monopole du commerce avec la Russie, et faisaient des efforts pour y supplanter les Hollandais. L'ambassadeur d'Elisabeth le déclara ouvertement au Tsar et demanda ce privilége pour sa nation, en donnant l'assurance que les Anglais fourniraient à la Moscovie tout ce dont elle avait besoin, mieux et à meilleur marché que quelques marchands hollandais ou d'autres.

Mais le Tsar Boris qui avait un esprit fort sagace, et qui cherchait à rester en paix avec toutes les puissances, sut fort bien quelle conduite il devait tenir dans cette circonstance. D'ailleurs, il aimait la race germanique et connaissait, surtout par mes fidèles relations, les actions mémorables, extraordinaires des Hollandais et leurs victoires sous le commandement de notre illustre Prince Maurice de Nassau.

Il répondit donc qu'il avait une affection égale pour toutes les nations de l'Occident et qu'il désirait vivre en bonne amitié avec toutes. Leurs trafiquants, disait-il, paient régulierement les taxes et les péages qui forment le revenu des souverains, ils ont ainsi autant de droit de faire le commerce que les Anglais. Il doit amplement suffire à ceux-ci d'être exemptés de ces taxes dans tout l'empire Moscovite et de ne rien payer au trésor du Tsar. Leur proposition manque de sagesse et ils ont tort de vouloir évincer de ce marché un peuple dont ils sont si proches voisins. Il leur objecta d'autres raisons encore.

L'ambassadeur prit son congé et partit de Moscou le 17

Avril en se dirigeant vers son pays par la Livonie. Tous les frais de son séjour furent supportés par le trésor Moscovite, et il reçut, en outre, de riches cadeaux en pelleteries.

Boris de son côté envoya en Augleterre auprès de la reine, un ambassadeur nommé Youri Mikouline, afin de renouveler avec elle un pacte de bonne amitié (43).

Vers ce temps-là, le ciel infligea à tout le pays de Moscovie une disette et une famine telles que l'histoire n'en rapporte point de semblables (44). Toutes les descriptions de ces fléaux que nous lisons dans Albert de Stade et autres chroniqueurs, ne donnent pas une idée de ce que l'empire eut à souffrir de la faim et de la misère: il y eut jusqu'à des mères qui mangèrent leurs enfants. Les paysans et les habitants de la campagne, après avoir consommé toutes leurs ressources: vaches, chevaux, moutons, volailles, sans plus observer les jeûnes de precepte, se mirent à chercher dans les bois divers végétaux tels que des champignons, des morilles et autres choses semblables; ils les mangeaient avec délices en même temps que de la balle ou vanne de blé, des chats et des chiens. Puis leur ventre s'enflait, ils devenaient gros comme des vaches et mouraient tout à coup dans de grandes souffrances; en hiver ils étaient en proie à une sorte de défaillance, tournoyaient sur eux-mêmes et tombaient sur le sol. Les chemins étaient jouchés de cadavres que dévoraient les loups, les renards, les chiens et toutes espèces de bêtes fauves.

Disette en Moscovie.

A Moscou, dans la capitale, la situation n'était pas meilleure. On était obligé de conduire clandestinement le pain au marché de crainte qu'il ne fût pris par force pendant le trajet, on dut organiser un service d'hommes qui s'en allaient avec des charrettes et des traineaux, ramasser journellement les cadavres et les transportaient au dehors dans de grandes fosses creusées en plein champ. On les y jetait par masses, comme on fait chez nous de la boue et des ordures. Quand les fosses étaient remplies, on les recouvrait de terre et l'on en ouvrait de nouvelles.

On rencontrait souvent, étendus dans les rues et sur les chemins, des malheureux qui n'avaient pas encore rendu l'âme, et s'épuisaient en efforts pour ressaisir un souffle de vie. Ceux qui avaient la charge de relever les morts, s'emparaient également de ces malheureux qui n'étaient qu'en défaillance, ils les saisissaient par les bras et les jambes, les traînaient à la hâte vers leurs tombereaux et les y jetaient pêle-mêle, comme des touffes de laine dans un panier, de sorte qu'ils y mouraient étouffés par les cadavres.

Celui qui aurait osé donner quelque chose à quelqu'un dans les rues, eût été aussitôt écrasé par la foule qui se serait jetée sur lui pour avoir sa part. Moi-même, un jour, j'aurais bien voulu porter à manger à un jeune homme qui était assis en face de notre demeure et que je voyais depuis quatre jours se nourrir de foin, ce dont il mourut crèvé, mais je n'osai le faire de crainte d'être vu et d'être attaqué. Le matin, en sortant des murs de la ville, on était sûr d'apercevoir des morts jetés sur des fumiers ou à moitié dévorés, et d'autres objets si horribles que les cheveux se dressaient sur la tête de ceux qui en étaient les témoins.

Horrible misère.

Un Néerlandais, nommé Arent Claessen (45) qui fut longtemps le pharmacien du Tsar et qui avait beaucoup de crédit parmi les Grands, m'a raconté comme un fait réel, que se rendant par un jour d'hiver à une terre où à un village qui lui appartenait, il lui arriva de trouver dans un endroit désert, et gisant dans la neige, un enfant presque mort de faim, de froid et de faiblesse. S'étant aperçu que la pauvre créature avait encore un peu de vie, il la ramasse et la dépose dans son traîneau entre des peaux d'ours et des fourrures. A son arrivée dans le village, où quelques habitants vivaient encore, il dépose l'enfant roulé dans ses couvertures au dessus du four d'une étuve, et lui rend ainsi la chaleur vitale. Quand la petite fille fut revenue à elle, il lui fit prendre un peu de nourriture et de boisson chaude.

Elle put alors raconter d'une voix affaiblie que toute sa

famille était morte d'inanition. „Ma mère seule, disait-elle, a survécu et s'en est allée errant avec moi, mais n'ayant pas la force de me voir mourir de faim, elle a fui dans la forêt et dans le désert et m'a laissé-là, sur le chemin, dans la neige." C'est tout ce que l'on put en tirer.

Arent Claessen, ayant encore un grand voyage à faire, laissa l'enfant entre les mains de ces pauvres gens, avec quelques provisions pour son entretien, en leur recommandant de bien soigner la petite fille, et les avertissant qu'à son retour, sous peu, il la prendrait avec lui.

Mais, hélas! à son retour, il ne trouva plus personne: tous les habitants du village avaient succombé. Il était persuadé même qu'après avoir épuisé les provisions laissées par lui, ils avaient mangé l'enfant et qu'ils étaient morts de faim ensuite.

Qui peut entendre sans épouvante un fait aussi horrible? Pourtant il m'a été affirmé et il est bien loin d'être incroyable, car il en arriva une foule d'autres du même genre et non moins affreux.

Cette immense misère n'excita aucune pitié dans le cœur de ceux qui avaient du grain en abondance: ceux qui possédaient des provisions pour trois ou quatre années, souhaitaient que la disette augmentât encore, dans l'espoir de vendre leur blé avec d'énormes bénéfices, oubliant que le fléau pouvait les atteindre à leur tour. Il n'y eut pas jusqu'au Patriarche, le chef du clergé, un homme que l'on regardait à Moscou comme un modèle de sainteté, qui ne laissât entendre qu'il ne vendrait ses nombreuses réserves que lorsque le grain aurait atteint un prix plus élevé encore. Et cet homme, pourtant, n'avait ni femme, ni enfants, ni famille pour hériter de lui; mais, dans son corps osseux, cassé de vieillesse, et qui marchait à grands pas vers la tombe, l'avarice régnait en souveraine.

Epouvantable disette en Moscovie.

Mais la punition divine atteignit tous ces cœurs insensibles. Et le châtiment qu'ils reçurent fut si grand et si prodigieux, que nul homme, de quelque talent qu'il fût doué, ne pourrait le décrire.

Il y avait réellement dans le pays assez de grain pour nourrir toute la population pendant quatre années, mais les gens étaient plus affamés qu'en temps ordinaire: quand ils avaient des vivres, ils mangeaient beaucoup plus que de coutume, et tout en craignant toujours de manquer de nourriture, ils mangeaient sans cesse, sans pouvoir se rassasier. Les seigneurs, les couvents, qui sont en grand nombre, et une foule de gens riches avaient du blé à pleines granges, tellement qu'à force d'y être enfermé pendant des années, il se moisissait; et néanmoins ils n'en voulaient pas vendre. Dieu permit que le Tsar fût aveuglé au point que lui qui pouvait tout ordonner à son peuple, ne lança pas un édit qui forçât rigoureusement tout le monde à vendre son surplus, il se contentait d'ouvrir ses trésors et de distribuer tous les jours de nombreux secours. Mais ils n'apportaient aucun soulagement. Beaucoup de riches paysans qui avaient enfoui de grandes quantités de blé dans des fosses, se refusaient à le vendre, dans la crainte qu'on ne les soupçonnât de posséder les sommes provenant de la vente et qu'on ne vînt les voler et les assassiner. Il s'en trouva même qui, après avoir vendu, se trouvèrent tellement tourmentés de soucis, qu'ils se pendirent dans leurs demeures (46).

Le Tsar, animé des meilleures intentions, faisait donc distribuer des aumônes en plusieurs endroits de la capitale: mais loin d'être efficace, ce moyen rendit la situation plus mauvaise encore. Car, pour profiter de ces faibles secours, tous les paysans et les serfs, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, arrivaient à Moscou, de plus de 150 milles à la ronde, s'entassaient dans une ville où l'on étouffait déjà et où ils périssaient, par masses, comme des mouches dans les jours d'hiver. Outre cela, ils abandonnaient leurs terres, oubliant que sans culture, celles-ci ne donnent point de fruits.

Aumônes que Dieu n'estime point et qui ne donnent aucun profit.

A tous ces maux, il faut ajouter que les officiers, chargés de repartir les largesses du Tsar, étaient des voleurs,

comme ils le sont, du reste, presque tous dans ce pays. Ils faisaient venir, dans les maisons de secours, leurs nièces, leurs cousins, leurs amis qui s'y rendaient, vêtus de haillons, comme les derniers des indigents et c'est à eux qu'ils distribuaient l'argent destiné aux aumônes. Ils y appelaient même leurs maîtresses et un tas de filous et de parasites, qui y venaient dans le même équipage et avaient pour mission de repousser tous les malheureux qui étaient dans un véritable dénuement. Ils les écrasaient dans leur foule, et, armés de bâtons et de massues, ils les rejetaient loin des portes. Les boiteux, les aveugles, les sourds qui ne pouvaient se tirer d'affaire, tombaient morts comme des animaux, sur la voie publique. Une bonne partie des vivres destinés aux distributions était encore emportée par les chiens ou volée par les employés qui en avaient la surveillance. J'ai vu, de mes propres yeux, des secrétaires fort riches qui se glissaient, vêtus en mendiants, parmi ceux qui cherchaient des aumônes. Par là, on peut juger comment les choses se passaient (47).

C'est alors aussi que l'on ordonna la vente du pain au poids et d'après un certain tarif, ce qui n'avait pas eu lieu jusque là. Mais, pour frauder le réglement, les boulangers augmentaient le poids de leur marchandise par l'addition d'une moitié d'eau: de cette façon, le mal était pire qu'auparavant. Quelques uns furent punis du dernier supplice, mais cela ne servit de rien: la famine, la misère, la scélératesse des hommes, tout était arrivé à son comble. On entendait raconter partout des exemples extraordinaires de vols et d'habileté de voleurs. Ainsi, on disait que dans les marchés et dans les foules, on avait pris des chevaux des mains de ceux qui les conduisaient en ne laissant à ceux-ci que la bride. Les routes étaient infestées de brigands et d'assassins, et là où il n'y en avait pas, c'étaient des loups affamés qui attendaient le voyageur; à tout cela s'ajoutaient des maladies graves ou la peste.

Enfin, nulle parole ne pourrait retracer la grandeur du fléau. Cette prodigieuse punition de Dieu ne fut comprise par per-

sonne, car les gens devenaient de jour en jour plus méchants, plus inhumains, plus voleurs qu'ils ne l'avaient jamais été, et on ne trouverait pas dans l'histoire des exemples d'une pareille opiniâtreté dans le mal.

Cette période désastreuse se prolongea jusques vers 1605, et la disette du pain dura quatre années. A la suite de cette famine et de ces épidémies, succéda une guerre intestine, qui fut certainement un des événements les plus étranges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

La conscience du Tsar Boris lui reprochait sans cesse sa cruelle tyrannie et la manière injuste dont il parvint à la couronne. Il vivait dans les soucis et dans la crainte et il était persuadé qu'il devait encore surgir de quelque part un compétiteur à son trône. Il ne se fiait à personne et ne sortait presque point, sinon aux grandes fêtes. **1602.**

Boris passe sa vie dans les soucis.

Ses craintes n'étaient que trop bien fondées: car dans ce temps, les bruits de l'existence de Démétrius, fils du Tsar, commençèrent à se répandre en Pologne et la rumeur en parvint jusqu'aux oreilles de Boris. Mais cette rumeur n'était pas assez précise pour que l'on pût savoir exactement à quoi s'en tenir.

C'est pourquoi, après avoir tout bien considéré, le Tsar ne crut pouvoir mieux agir que de faire épouser à sa fille un des frères du roi de Danemark. On dit qu'il l'offrit d'abord à Ulric, mais que celui-ci la refusa; enfin il obtint pour elle la main de Jean, l'autre frère.

A cette occasion, il renouvela un pacte d'amitié avec ce roi qui était son plus proche voisin, et conclut avec lui un traité de paix éternelle et une alliance solide. Ils se partagèrent les terres de Laponie: pour opérer ce partage, il envoya de Moscou un de ses courtisans, nommé Fédor Vorotinsky.

L'ambassadeur chargé d'arranger la question du traité de paix et du mariage se nommait Posnic Dmitrieff ([48]). Il emportait avec lui le portrait de la jeune princesse très artistement exécuté par un orfèvre nommé Jacques de Haen. Celui-ci

5 *

avait aussi ciselé en or fin le Christ, les douze apôtres avec l'archange Gabriel. Le Tsar voulait mettre ces statues dans un grand temple pour lequel un emplacement avait été désigné dans la forteresse, et qu'il se proposait d'appeler le Saint des Saints. Il croyait imiter en cela le roi Salomon et agir avec une piété sincère et une crainte véritable de Dieu; il espérait surtout apaiser la colère divine. Mais il oubliait que pour honorer le Tout-Puissant, il ne suffit pas de lui dédier des temples, bâtis par la main des hommes, et qu'il faut, avant tout, sacrifier et orner ce temple intérieur, l'âme, pour laquelle le fils de Dieu a souffert la mort. Il oubliait aussi que cet or et ces bijoux qu'il destinait à son offrande, provenaient, pour la plus grande partie, des biens qu'il avait confisqués et volés aux plus nobles familles du pays, à ces familles qu'il avait exterminées par centaines, quoiqu'il n'y eût rien à leur reprocher.

Mais son œil aveuglé était insensible à la lumière et son esprit errait dans les ténèbres.

Il avait, comme je l'ai dit déjà, laissé se répandre la rumeur d'un vœu qu'il aurait fait, de s'abstenir pendant quelques années, de répandre d'autre sang que celui des assassins, des brigands ou des voleurs. Et, en effet, il ne versa point celui des hommes les plus considérables du pays: quand il voulait se défaire de ces nobles victimes, il les faisait étouffer, ou périr sous le bâton, ou enfouir sous la glace. Cruel subterfuge par lequel il espérait donner le change à Dieu, mais qui ne trompa que lui-même! Il avait à sa solde une horde de scélérats qui se promenaient en fainéants dans les rues de Moscou et avaient pour mission d'écouter ce que disaient les gens, en parlant du Tsar ou des affaires de l'empire. Ceux qui avaient le malheur de faire quelque sortie de paroles sur ce sujet, étaient aussitôt saisis par ces vauriens, et, sur leur témoignage, on les envoyait à la mort après les avoir soumis à la torture, pour leur faire avouer ce qu'ils avaient dit du Tsar; et il arriva souvent qu'à force de tourments ces in-

fortunés confessèrent un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Ces infâmes délateurs se tenaient en tous lieux; ils pénétraient dans les maisons et dans les assemblées, partout enfin, où des personnes se trouvaient réunies: on leur donnait le nom de Davotsicks. Enfin, sous ce règne, chacun dut apprendre à se taire: mais malgré toute leur prudence, une foule d'innocents furent victimes de ce triste état de choses qui dura à peu près jusqu'à la mort du Tsar (49).

Malgré toutes ces précautions, Boris avait souvent le cœur plein d'anxiété, comme s'il était poursuivi par les furies. Car toutes ces délations et tous ces aveux, arrachés, hélas! par la torture, lui apprenaient tant de choses, qu'il était sans cesse dans l'attente d'un malheur et cherchait tous les moyens de s'en garantir.

Courrier de Danemark à Moscou.

Après le départ de l'ambassade, un courrier arriva, inopinément la nuit, de Danemark à Moscou, le 27 Mai 1602. Il obtint une audience immédiate; il venait annoncer que le roi de Danemark enverrait sa réponse et sa décision par un ambassadeur. Ce courrier se nommait Axel Brahé et il reçut son congé le 16 Février de l'année suivante. Il fut à Moscou pendant ce long intervalle.

Légation du Pape.

Le 15 Août 1601, un légat du Pape vint à Moscou demander l'autorisation de passer par le pays pour se rendre en Perse, ce qui lui fut octroyé (50). Mais si le Tsar Boris avait su que la vraie mission de cet envoyé était celle d'observer l'empire, d'étudier le caractère du peuple et d'en faire un rapport au pape, son maître, afin de pouvoir mettre en œuvre les premiers ressorts d'une conspiration projetée, il aurait sans doute donné à cet ambassadeur une toute autre réponse et lui aurait préparé un festin dont les morceaux ne lui eussent point passé par la gorge. Mais il ignorait que l'on préparait des filets pour le prendre plus tard.

Le 14 Mars 1602 il arriva, en toute hâte, un courrier de Danemark, annonçant que tout était conclu, le traité de paix et le mariage, et que le frère du Roi allait arriver à Moscou

avec toute sa cour. Cette nouvelle combla Boris de joie; il récompensa généreusement le messager et le congédia le 14 Avril.

Prodiges à Moscou.

Vers cette époque, eurent lieu à Moscou toute une série de terribles prodiges et d'apparitions, presque toujours la nuit et aux abords du palais du Tsar. Ces fantômes nocturnes occasionnaient aux soldats de garde une frayeur telle qu'ils se cachaient et que plusieurs en moururent. Ainsi, ils affirmaient énergiquement avoir vu, une nuit, courir dans les airs un char attelé de 6 chevaux et conduit par un Polonais qui faisait claquer son fouet au dessus du palais, en criant d'une manière terrible. Plusieurs soldats de la garde en avaient été si fort épouvantés qu'ils s'étaient enfuis dans les jardins; au matin, les soldats racontaient ces visions à leurs officiers, ceux-ci les transmettaient aux chefs plus élévés, de sorte que tout cela revenait aux oreilles du Tsar qui en devint, de jour en jour, plus anxieux. Il brûlait de voir l'accomplissement de son projet, et il craignait sans cesse, sans savoir pourquoi, de voir sortir de la Pologne quelque chose d'extraordinaire. Et en effet, tous ces présages annonçaient des malheurs futurs, des malheurs plus grands peut-être que la famine et la misère, ces terribles punitions célestes que le pays venait de subir ([51]).

Préparatifs du mariage.

Cependant, il poursuivait avec activité les préparatifs du mariage qui devait se faire aussitôt après l'arrivée du prince. Il envoya d'abord à Ivangorod, la première ville où le fiancé devait s'arrêter, une cargaison de vivres, de meubles, tels que lits, coffres, et tout ce qui sert à monter la cuisine, l'écurie et la cave. Un grand nombre d'officiers de la cour y attendaient la venue du duc: le Grand-Chancelier était chargé de la réception au nom du Tsar. Ce Grand-Chancelier se nommait Affanassi Ivanovitch Vlassieff; c'était un homme d'esprit, très savant, très éloquent, et qui avait été maintes fois envoyé en mission auprès de l'Empereur des Romains. Il était assisté de Michel Glébovitch Saltykoff. Tous attendaient avec impatience l'arrivée des vaisseaux danois.

Le 23 Juillet 1602, un courrier vint annoncer que cette flotte avait mis à la voile et que le Prince était en route. Ce messager s'en retourna le 25, chargé de présents.

Enfin, le duc aborda à Ivangorod ou Narva avec plusieurs vaisseaux et une suite de 400 personnes, parmi lesquelles un grand nombre appartenaient à la noblesse (52). Il fut reçu avec les plus grands honneurs et la plus grande magnificence, par les seigneurs délégués du Tsar, et par toute la bourgeoisie. On lui souhaita la bienvenue au nom du Souverain, et on le le logea, lui et sa suite, dans les meilleures maisons que l'on avait préparées à cet effet, et où ils menèrent joyeuse vie. Pendant ce temps, on déballait les bagages, les meubles, les vins et le trésor du prince: tous ces objets furent conduits à Moscou par les chevaux de poste du Tsar. Il vint aussi de la capitale plusieurs carrosses avec celui du Tsar qui était fort artistement construit à la manière antique. Dans tous les relais de poste, on avait placé des chevaux pour transporter tous ces hommes, tous ces bagages et toutes ces provisions. Il y avait un va-et-vient continuel d'estafettes qui apportaient, d'heure en heure, des nouvelles au prince.

Quand tout fut débarqué, après avoir passé plusieurs jours à Narva, le prince partit pour Moscou accompagné d'un magnifique cortége de nobles et de courtisans: il fit son entrée dans la capitale, le 19 Septembre 1602, avec une grand déploiement de splendeur, à la manière moscovite.

Le Tsar avait ordonné à tous ses serviteurs allemands, polonais, livoniens et autres, de s'habiller le plus richement possible dans leurs costumes nationaux respectifs, et de se munir de beaux chevaux richement caparaçonnés: tout cela fut exécuté, car c'était lui qui en faisait les frais.

Préparatifs pour l'entrée du Duc Jean.

Quand le jour de l'entrée du prince fut venu, on envoya de bon matin des crieurs annoncer par toute la ville l'interruption de tout travail pour ce jour-là et que toutes les corporations, la bourgeoisie, les seigneurs, la noblesse, les fonctionnaires, les gens du peuple, eussent à se revêtir de leurs meil-

leurs habits, et à sortir de la ville pour aller à la rencontre du frère du roi de Danemark. Tous ceux qui possédaient des chevaux devaient les harnacher de leur mieux et se joindre à ce vaste cortége.

Tout cela fut exécuté ainsi: le coup-d'œil qu'offrait de loin cette multitude était admirable: on eût dit une montagne d'or, parsemée de fleurs de toute espèce. Les Grands, les nobles, les étrangers étaient suivis chacun de 5, 10, 20 ou 30 valets à cheval, aussi richement vêtus que leurs maîtres. Entre les marchands et les personnes de toute condition, il y avait une même ardeur à bien recevoir le prince.

Au matin, par ordre du Tsar, le grand maître des écuries, Michel Ignacévitch Tatischtscheff, un très bel homme, fort instruit, sortit de la ville en conduisant le cheval du Tsar, tout couvert d'or et de pierreries. A un mille de Moscou, il devait souhaiter la bien-venue au Duc, au nom du Tsar, lui présenter son cheval et présider à l'entrée du prince: tout cela fut exécuté ponctuellement.

A la distance susdite, le prince sortit de son carrosse et fut placé sur le cheval du Tsar avec beaucoup de respect et de révérences. Il était entouré de 30 hallebardiers et de quelques mousquetaires vêtus de justaucorps de satin blanc et de hauts-de-chausse de velours rouge. Derrière lui, venait toute sa suite sur les chevaux et dans les voitures du Tsar. Le prince était vêtu de velours noir uni, et d'un manteau de même, brodé d'or et de perles.

Son entrée solennelle à Moscou.

C'était un spectacle merveilleux que celui de cette multitude allant à la rencontre du fiancé; elle se déroulait à perte de vue dans la campagne; on eût dit une armée innombrable. On admirait surtout la magnificence et la brillante tenue des cavaliers moscovites presque tous habillés de drap d'or et de couleurs variées.

L'entrée se fit par la porte de Tver. Les rues de la capitale étaient encombrées d'habitants dans leur plus beaux costumes, on y voyait un grand nombre de dames ruisselan-

tes de perles et de bijoux. Le prince fut conduit ainsi à son palais qui avait été approvisionné avec soin et où se trouvaient une armée de valets, des fendeurs de bois, des porteurs d'eau, des esclaves, des chevaux; un état de maison semblable à celui du Tsar lui-même.

Le Tsar constitua son propre oncle, Simon Nikitovitch Godounoff, au service du prince: on appelait ce Godounoff l'oreille droite du Tsar, parceque le Tsar lui confiait ses trésors et l'exécution des affaires secrètes. C'était un vrai tyran.

Le Duc avait emmené avec lui du Danemark, un des principaux conseillers de ce royaume, Axel Guyldenstern, homme excellent et plein d'esprit. Pendant l'entrée, le Tsar et son fils s'étaient postés secrètement sur les remparts de la citadelle, d'où ils pouvaient voir tout le cortége qui devait passer devant eux.

Le Duc avait encore avec lui, parmi sa nombreuse suite, des prédicateurs, des médecins, un chirurgien, et jusqu'à un bourreau. Outre tout cela, on lui avait fourni, à Moscou, un grand nombre de gens. Son palais avait une garde de jour et de nuit, afin de le préserver de l'incendie et de tout autre malheur; enfin, le Duc et son monde étaient traités d'une manière tout à fait royale.

Le 28 Septembre, selon la coutume moscovite, le Duc et toute sa maison, seigneurs et domestiques, grands et petits, furent invités tous à diner chez l'empereur. D'après la coutume, quand on adresse à une personne une invitation de ce genre, on convie ordinairement avec elle quelques uns de ses valets, qui alors mangent ensemble à une même table. On vint les inviter au palais du Duc, où avaient été conduits les propres chevaux du Tsar, sur lesquels ils firent une nouvelle entrée triomphale. Le Duc était escorté de deux grands dignitaires: toute sa suite et les nobles le suivirent jusque dans la grande salle du palais impérial.

Là, Boris et son fils lui donnèrent l'accolade et lui souhaitèrent avec joie la bienvenue. La Tsarine et la jeune

princesse pouvaient voir le Duc, sans en être vues; elles étaient cachées derrière des grilles (53), car les Moscovites enfernent leurs femmes et leurs filles et n'en permettent la vue à qui que ce soit (54).

Festin donné par Boris.

Au festin, Boris était assis dans toute sa majesté sur un trône à dégrès: à sa droite siégeait son fils Fédor, et à côté de celui-ci, le Duc: ces trois personnages occupaient seuls la table d'honneur. Un peu au-dessous d'eux et tout autour de la salle, se trouvaient disposées un grand nombre de tables où tous les convives étaient rangés selon leur rang et qualité. Il étaient servis par les seigneurs du pays. Le Tsar, le prince et le Duc mangeaient et buvaient dans de la vaisselle d'or fin, la plupart des autres invités dans de la vaisselle d'argent. Le festin fut extraordinairement splendide et les convives se livrèrent à la joie depuis midi jusques bien avant dans la nuit. De grands feux furent allumés dans la forteresse, sur de hauts foyers préparés à cet effet.

A ce festin assistaient aussi le clergé, c'est-à-dire les évêques, les métropolites et d'autres dignitaires, plusieurs riches marchands et les officiers étrangers attachés à la cour. Le Tsar s'entretint très affectueusement, avec le Duc, du roi de Danemark et d'autres monarques; il but trois fois à sa santé en lui passant au cou, à chaque fois, pour l'honorer, un des colliers qu'il portait lui-même.

Après le repas, le Duc prit tendrement congé de son hôte qui le fit reconduire dans ses appartements sous l'escorte des plus grands seigneurs du pays.

Maladie du Duc.

Le 16 Octobre 1602, le duc Jean devint subitement malade: ce qui occasionna une grande affliction tant parmi sa suite qu'à la cour du Tsar. Il était atteint d'une fièvre chaude qui bientôt persista et se mit à empirer. Le Tsar en conçut une vive inquiétude et envoya auprès du malade tous ses médecins, ses chirurgiens et ses apothicaires, qui le veillèrent tour-à-tour le jour et la nuit: le 26, il vint, en personne, lui faire une visite. Dans cette entrevue, Boris versa beaucoup

de larmes et s'abandonna à une profonde douleur: il craignait que la volonté de Dieu fût contraire à son projet de faire du Duc son beau fils et il tremblait de le voir mourir.

Les Moscovites étaient très mécontents de la conduite du Tsar dans cette occasion, ils murmuraient en secret, et prétendaient que le souverain s'abaissait et compromettait fortement sa Majesté en visitant, dans sa maladie, un païen: ils allaient même jusqu'à dire qu'en agissant ainsi, il avait perdu la raison, car ce peuple regarde son Tsar comme un Dieu. Quelques uns des Grands concevaient un dépit violent, à la pensée qu'un étranger, un mécréant — comme ils appellent tous ceux qui ne sont pas leurs compatriotes — épousât la fille de leur souverain et pût éventuellement régner sur le pays. Ils souhaitaient donc sa mort: mais ils se gardaient bien d'exprimer ce souhait.

Cependant Simon Nikitovitch Godounoff avait osé dire qu'il fallait que le Tsar fût devenu insensé pour faire à un *Latuys*, à un homme indigne de fouler le sol de la terre sainte, (c'est le nom qu'on donne à la Moscovie), l'honneur de lui accorder sa fille. Ce mot de *Latuys* est le terme le plus injurieux dont les Moscovites se servent pour qualifier les peuples de race germanique. C'est un mot que l'on ne pourrait pas rendre en langue hollandaise par une expression ayant un sens raisonnable (55).

Cette parole de Simon Nikitovitch aurait couté la vie à lui et à bien d'autres, en cas de guérison du Duc. Mais la maladie s'étant empirée de jour en jour, il décéda le 28 Octobre. Cette mort inopinée plongea dans la douleur le Tsar et les nombreux étrangers qui habitaient la Moscovie: ceux-ci, en effet, espéraient un jour avoir en lui un bon maître ou un puissant appui auprès du Tsar. Mais, je crois que, parmi les Moscovites, le sentiment général était la joie, bien qu'ils n'en fissent rien paraître.

Il meurt à Moscou le 28 Octobre.

Aussitôt après le décès, Boris envoya en Danemark un message pour apprendre la triste nouvelle au Roi: les por-

teurs de ce message étaient le postillon Reinold Dreyer, un certain Youri Buran et quelques personnes de la suite du Duc. Pendant ce temps, on faisait les préparatifs de l'inhumation qui devait avoir lieu dans le temple de la Slabode allemande, bourg situé à un mille anglais hors de Moscou, sur le Jairus, rivière qui se jette dans la Moskova. C'est là que demeurent tous les Livoniens que le tyran Ivan emmena jadis en esclavage et qui, maintenant, avaient obtenu la liberté, avec cette réserve qu'ils leur était défendu de quitter l'empire, où ils pouvaient d'ailleurs se créer des moyens d'existence. Ces colons possédaient là un temple où l'on prêchait la doctrine de Luther; c'est dans cet édifice, qu'avec la permission du Tsar, on construisit un caveau destiné à recevoir le sarcophage contenant la dépouille mortelle du défunt.

Son enterrement.

Le corps, après avoir été embaumé, fut déposé dans un cercueil de chêne que l'on mit dans une grande caisse de de cuivre, garnie de bandes et de cercles solides, peints en noir. Cette bière fut posée sur un grand char tout tendu de noir et attelé de quatre chevaux noirs caparaçonnés de deuil. Voici dans quel ordre on conduisit le corps jusqu'au bourg susdit, au bord du Jairus.

En tête du cortège funèbre, étaient menés, d'abord, huit chevaux alternativement revêtus de velours et de drap noir. Après eux, suivaient trois des officiers du défunt avec ses trois écussons, un officier portant la couronne et un autre portant le sceptre, vingt seigneurs tenant en main un cierge allumé de cire noire et orné des armoiries du Duc, trois fonctionnaires de la cour, à cheval, ayant chacun un étendard orné des trois écussons; derrière eux, marchait une troupe de trompettes et de cimbaliers avec leurs instruments voilés de deuil.

Puis venait le char funèbre avec le cercueil: il était suivi du grand Amiral portant le grand écusson du royaume de Danemark, de Norwège, des Wendes et des Goths. Après lui, marchaient tous les seigneurs et les officiers de la cour du défunt, toute sa suite, en deuil, et enfin, tous les étrangers.

Le Tsar Boris et son fils suivirent le convoi le long de deux rues de Moscou: au retour, le Tsar pleura beaucoup et ordonna à ses Grands, à ses chanceliers, à toute sa cour, d'accompagner le corps jusques au temple où il devait être inhumé. Cet ordre occasionna une profonde émotion parmi les Moscovites et ils ne purent l'oublier.

Quand le cercueil eut été descendu dans le caveau, les étendards et les blasons furent exposés dans l'église; l'oraison funèbre fut prononcée par Jean Lundius (56), prédicateur du Duc, et des chants magnifiques furent exécutés par le ministre, les maîtres d'école et leurs élèves et tous les Livoniens, qu'ensuite l'on récompensa généreusement. Toute cette cérémonie se fit en présence et au grand étonnement des seigneurs et des boyards moscovites qui avaient ce culte en aversion. L'église outre les présents, reçut une somme de 2000 rixdalers.

Le 7 Mai 1603, Reinold Dreyer qui avait été porter en Danemark la nouvelle du décès, revint à Moscou. D'après ce qu'il nous apprit, personne n'en avait ressenti une plus vive affliction que la sœur du Duc, aujourd'hui reine d'Angleterre: mais on était généralement convaincu en Danemark que le prince avait été empoisonné. Cette opinion, cependant, est tout à fait fausse, car les gens de la suite, qui avaient presque toujours été auprès de lui, connaissaient parfaitement la maladie dont il était atteint et furent témoins que, jusqu'à sa mort, il avait conservé la parole et toute sa présence d'esprit. 1603.

Ce prince était un grand et beau jeune homme, bien qu'il eût le nez un peu proéminent; il avait un caractère modeste et tranquille. Boris qui l'avait pris en affection, fut vraiment inconsolable de sa mort, car il voyait à l'évidence que le Tout-Puissant renversait tous ses projets: il ne savait plus de quel côté se tourner.

Ambassade au pays de Grousine.

Il avait aussi envoyé en Grousine, pays situé entre la Mer Caspienne et le Pont Euxin, une ambassade chargée de demander pour son fils la main d'une princesse: mais cette mis-

sion manqua comme avaient manqué toutes ses combinaisons pour assurer le trône à sa dynastie. C'était une fatalité: il vivait dans l'attente perpetuelle de quelque malheur et, cependant, il n'y avait que sa seule conscience qui le menaçât et lui inspirât de la crainte.

Départ de la suite du prince de Danemark.

Le 3 Juin, Axel Guyldenstern prit congé du Tsar et partit avec toute sa suite pour le Danemark: ils emportaient tous de riches présents et furent conduits en grande cérémonie jusqu'au bord de la mer.

Quelques uns des nobles qui étaient venus avec le Duc avaient le désir de rester en Moscovie au service du Tsar: mais celui-ci répondit à leur demande en les engageant à retourner d'abord dans leur patrie, et à se montrer à leurs maîtres pour leur raconter la manière dont ils avaient été reçus par lui. Après cela, ceux qui voulaient s'engager au service de l'empire moscovite seraient les biens venus et recevraient d'honorables positions. „Si vous restiez ici maintenant, leur disait-il, on serait persuadé en Danemark, que nous vous retenons par force." Cela les détermina à partir.

Plus tard, un certain Matthieu Knoutzen revint en Moscovie où il fut parfaitement reçu: il devint capitaine de 200 cavaliers, et fut gratifié, outre ses gages, d'un domaine qui lui permettait de vivre en seigneur ([57]).

Ambassade de la part des villes hanséatiques.

Au milieu de tous ces événements, arrivèrent à Moscou, des ambassadeurs venant de Lubeck et envoyés par les villes hanséatiques. Leur mission avait pour but d'obtenir du Tsar et Grand Prince de Moscovie, la faveur de pouvoir trafiquer à Novogorod où ces villes avaient eu jadis leur entrepôt; ce privilége, elles l'avaient perdu à la suite des guerres sanglantes qui eurent lieu en Livonie entre les Moscovites, les Polonais et les Suédois. Outre cela, les Villes hanséatiques demandaient le rétablissement de leur ancienne exemption des taxes.

Le Tsar Boris leur accorda tout, sauf ce dernier point, „car ces taxes, disait il, reviennent de droit aux Princes, elles forment leurs ressources pour faire la guerre; il doit suffire aux

villes d'avoir obtenu, dans tout l'empire, la liberté de conscience, la liberté du trafic et d'autres avantages. C'est, du reste, pour elles, une chose de peu d'importance que de payer les taxes. „Les villes acceptèrent donc les concessions qui leur furent faites et offrirent, en signe de gratitude, les cadeaux suivants.

D'abord, une double aigle, de grande dimension: elle avait les aîles étendues et tenait en ses serres un sceptre d'or; puis un lion tenant dans sa griffe droite une épée et dans l'autre un globe. Présents donnés par les Villes Hanséatiques.

Après cela, venaient une aigle simple, un rhinoceros, un éléphant, un cheval, un cerf, un ours, une licorne, un lièvre, un lévrier, un élan, une salamandre, un dragon, un serpent, des ciselures représentant l'Espérance, l'Amour et la Fidélité, et d'autres représentant Vénus et Cupidon. Tous ces objets étaient en vermeil et formaient des vases à boire très habilement travaillés. Le Tsar ne les accepta qu'à cause de leur beauté artistique. De jeunes gens habillés de noir les transportèrent sur des écharpes d'étoffe blanche ou rouge. Les envoyés, après avoir obtenu audience, furent reconduits au logis qui avait été préparé pour eux, et, à midi, on leur apporta de la table du Tsar 100 plats chargés de mets. Tous ces plats étaient d'or pur, et chacun d'eux était porté par un homme vêtu de rouge. On y avait ajouté une multitude de pots, de hanaps, de cruches remplis de toutes sortes de boissons. Ce cortége était conduit par un seigneur à cheval, chargé de porter aux envoyés des paroles de bienveillance de la part de l'Empereur. Ils reçurent en outre, journellement, des provisions, pour eux, leurs gens et leurs chevaux.

Ayant pris leur dernier congé, ils partirent avec une escorte, le 11 Juin, après avoir été défrayés de tout (58).

Le 4 Septembre, un ambassadeur de Perse vint à Moscou afin de féliciter le Tsar et renouveler l'amitié qui a toujours régné entre le souverain de la Moscovie et le Sophi de Perse. Il apportait avec lui, pour les offrir en présents, de magni- Ambassade de Perse à Moscou.

fiques tapisseries, des pierreries, de belles étoffes damassées, des draps d'or, du baume précieux contenu dans des coupes en or, et enfin, des plantes odoriférantes. Après avoir été traité royalement pendant tout l'hiver, il s'embarqua au printemps sur la Moskova sur de grands bâteaux et avec une belle escorte qui le conduisit par le Volga jusques à Astrakan. Là, il trouva des navires prêts à le recevoir et traversa la mer Caspienne. Il avait également été affranchi de toute dépense (59).

Brigands sur les grands chemins.

En ce même mois, quelques serfs de boyards et de grands seigneurs, s'étant revoltés à Moscou, se réunirent et se retirèrent dans des forêts et des déserts, d'où ils se jetaient sur les voyageurs pour les dépouiller: ils avaient rendu très dangereuse la traversée vers la Pologne et la Livonie. Le Tsar envoie contre ces scélérats un corps d'environ 100 arquebussiers choisis, sous le commandement d'un seigneur de la cour, jeune homme très vigoureux et très actif, nommé Ivan Fédorovitch Basmanoff. Mais les brigands ayant été prévenus, prennent leurs mesures, se posent en embuscade dans un chemin étroit, entre deux forêts, surprennent le malheureux jeune homme et le percent de coups, lui et la plupart de ses compagnons.

Le Tsar fut vivement affligé de la mort d'Ivan Basmanoff qui s'était conduit en héros: il fit poursuivre les brigands avec la plus grande vigueur et quand on se fut emparé d'eux, on les pendit aux arbres des chemins sur lesquels ils accomplissaient leurs coupables exploits (60).

A la fin du mois de Septembre, mourut la vieille Tsarine Alexandra, veuve du Tsar Fédor Ivanovitch, sœur de Boris, et qui s'était faite religieuse, comme je l'ai dit auparavant. Elle succomba, dit-on, au chagrin que lui causaient et l'état déplorable de l'empire et la conduite insidieuse et tyrannique de son frère à l'égard des grandes familles. Elle lui prophétisa une foule de choses et lui annonça les malheurs qui devaient lui arriver. Cependant, elle fut toujours pour lui

pleine de dévouement et ne cessa de lui donner d'excellents conseils: aussi ressentit-il vivement la perte qu'il faisait en elle. Mais le Tout-Puissant a tiré de cette vallée de larmes et appelé à lui cette vertueuse princesse, afin qu'elle ne fût pas témoin des calamités qui devaient surgir dans son pays et qu'elle ne leur survécût point. Elle fut inhumée le 27 Septembre au Kremlin, dans l'église de Vosnesenia: les pleurs et les sanglots du peuple l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe. Le Tsar et son fils suivirent le convoi en traineau, avec une foule d'hommes, de femmes et d'enfants (61). La disette continuait toujours à sévir.

Boris est malheureux dans toutes ses entreprises.

. Voyant que la fortune lui était contraire en tout, et que Dieu renversait tous ses projets, comme l'avait prouvé la mort presque simultanée du duc Jean, de la Tsarine et de plusieurs vertueux personnages, Boris fut pris d'une vive inquiétude et perdit l'espérance d'obtenir jamais la réalisation d'un seul de ses vœux. Cependant, il résolut de faire encore une dernière tentative.

Il songea donc, si quelque parti pouvait se rencontrer, de donner sa fille à l'un des Grands de sa cour; en lui promettant une grande partie de l'empire pour apanage, il croyait pouvoir compter sur cette ressource. Il envoya une ambassade dans le pays de Grousine, comme nous l'avons déjà vu.

Cette ambassade qui partit de Moscou au printemps, en **1604.**
descendant le Volga, avait pour chef Michel Ignacevitch Tatistcheff, ancien grand-maître des écuries, personnage aussi intègre qu'intelligent. Celui-ci avait pour secrétaire André Ivanoff, homme également instruit et vertueux, et sa suite se composait d'environ quarante seigneurs de la cour et valets.

Mais cette mission fut stérile: malgré leur longue absence, ces envoyés travaillèrent en pure perte. Le pays où ils poussaient leurs recherches était, pour ainsi dire, rempli de petits souverains peu considérés, livrés aux pratiques paiennes et vivant d'une manière sauvage. Il n'y avait rien à trouver là. Quand les envoyés revinrent en Moscovie, Boris n'était plus.

Ils portaient avec eux de précieuses pelleteries et d'autres objets pour les offrir en cadeau aux gouverneurs tartares ou turcs. Cette ambassade avait été mise en campagne dans le but unique de découvrir, pour être l'épouse du fils de Boris, une princesse de bonne et puissante race, qui eût scellé l'amitié entre son pays et la Moscovie. Le Tsar espérait ainsi, en cas d'agression, trouver dans les Tartares des alliés toujours prêts à voler à son secours: mais tous ses plans furent contrariés.

La contrée que les Moscovites nomment la Grousine est située entre la mer Caspienne et le Pont Euxin, a deux cent milles allemands, environ, au delà de Petigor. Quelques uns prétendent même que le Mont-Caucase en fait partie. Les ambassadeurs, pendant leur voyage en ce pays, rencontrèrent un grand nombre de petits princes tartares avec lesquels ils conclurent des traités d'étroite amitié. Mais pendant qu'ils traversaient les montagnes, on apprit que des bandes turques et tartares se livraient au meurtre et à la rapine chez les peuples des environs de la mer Caspienne, qui étaient sujets de l'empire Moscovite. Déjà les habitants d'Astrakhan et d'autres villes en avaient donné la nouvelle à la cour de Moscou. Boris envoya sur-le-champ 50,000 hommes, parmi lesquels plusieurs Polonais et Livoniens, pour réduire cette agression, mais la plupart de ces troupes périrent, tant sous les coups des Turcs et des Tartares, que de misère et de chagrin: un petit nombre seulement en revint au pays.

Description du voyage de l'ambassade dans la Grousine.

Il y avait à Moscou des gens qui savaient raconter des volumes entiers de merveilles du pays de Grousine et des peuples qui l'habitent, et qui pourtant n'en rapportaient rien d'exact. Ils disaient que l'on y rencontre, en maints endroits, des hommes forts comme des géants, qui ne quittent jamais leurs armes, même en conduisant la charrue ou en se reposant au logis: ils demeurent dans de vastes cavernes sous les montagnes dont le pays est hérissé.

D'après leur dire encore, la chaleur y est très forte; et

l'on y trouve des champs superbes, au pied comme au sommet des montagnes et le bétail y abonde. Il est peuplé de nombreuses tribus qui s'attaquent et se pillent les unes les autres et ne vivent jamais en repos et en paix. En quelques endroits, on révère le nom d'Alexandre-le-grand, qui, dit-on, y résida quelque temps avec son armée, ce qu'attesteraient de nombreuses ruines de murailles en marbre artistement taillé et couvert de lettres grecques incrustées d'or et d'argent: on y honore aussi un certain Témiraacsach, que l'on croit être le même que Tamerlan. J'ai déjà donné ces détails dans la vie du Tyran Ivan Vassiliévitch.

Celui qui nous racontait ces choses, avait été blessé de plusieurs coups de flèche, il avait erré longtemps, lui et ses compagnons, avant de retrouver les bords de la mer Caspienne; quand ils les eurent atteints, ils marchèrent encore pendant quatre semaines environ, avant d'arriver à Astrakhan, vivant du poisson qu'ils prenaient et de la chair des chevaux sauvages auxquels ils faisaient la chasse et qui y sont nombreux. Pendant ces quatre semaines, ils ne rencontrèrent ni villes, ni habitants; ils traversèrent des champs de verdure, des bruyères et quelques rares forêts, où croissaient des plantes superbes. Ils y trouvèrent de la Rhubarbe et autres racines semblables qui leur étaient inconnues. En un mot, le pays leur parut être un vrai paradis terrestre.

Il en revint donc peu à Moscou de cette expédition avortée. Cependant on n'entendit plus parler des Turcs qui étaient en guerre avec la Perse (62).

Les Nagoïs qui avaient toujours été tributaires du Sultan, secouent leur joug et choisissent le Tsar pour Suzerain. A cette nouvelle, Boris leur envoie sur-le-champ un de ses neveux Stépan Stépanovitch Godounoff, un brave jeune homme, qu'il chargea de recevoir le serment de fidélité de ces peuples. Il partit avec une suite nombreuse et portant de riches présents pour les principaux du pays. Mais son voyage fut empêché et le jeune ambassadeur dut s'arrêter à Saratoff, ville sur les

Les Nagoïs passent aux Moscovites.

bords du Volga. Là, il reçut la visite de plusieurs marchands d'Astrakhan qui lui apprirent que le fleuve était infesté de brigands. Ces brigands étaient des Cosaques, qui avaient pillé des bateaux de 1000 last et en avaient tué les équipages.

On n'osait plus naviguer sur le Volga; la plupart des négociants restaient à Astrakhan avec leurs marchandises: ceux qui étaient arrivés à Saratoff prirent leur chemin par la grande steppe et parvinrent, comme ils le purent, à Moscou, après une traversée de douze semaines. L'agitation causée dans le pays par ces Cosaques força donc Stépan Stépanovitch à suspendre son voyage (63). C'était le prélude de l'avénement de Démétrius (64).

Le moine Rastriga se rend de Pologne en Moscovie et se présente comme étant le jeune Démétrius mort depuis longtemps.

On connaissait en Pologne tout ce qui se faisait en Moscovie. Quelques scélérats, échappés de Moscou, s'étaient mis au service de Seigneurs polonais, des Vichnevetsky, du Palatin de Sendomir et d'autres. Parmi eux, se trouvait un jeune homme qui avait été autrefois le valet d'un abbé ou d'un religieux du couvent de Tschoudoff ou Couvent des miracles, à Moscou. Destiné à porter aussi le froc, ce jeune garçon avait été employé à copier des livres ou même à écrire ceux de son maître, et comme il était fort intelligent, il acquit de cette manière une connaissance parfaite des secrets de l'état. Il savait toutes les actions de Boris: l'histoire de l'assassinat de Démétrius, les précautions prises pour en étouffer le souvenir, enfin, tout ce qui a été rapporté plus haut. Il fixa profondément ces choses dans sa mémoire; puis, s'emparant de divers objets dont il avait besoin, dérobant des papiers secrets à son maître, il s'enfuit du monastère, traversa l'empire en demandant l'aumône, et parvint en Pologne. Il y apprit la langue du pays et retourna à diverses reprises en Moscovie, déguisé tantôt en valet de ferme, tantôt en mendiant. En l'an 1600, quand fut conclue la trève de 22 ans entre la Pologne et la Moscovie, il accompagnait, en qualité de gentilhomme, l'ambassadeur polonais et fut informé ainsi

des affaires les plus cachées de l'empire et de tout ce qui s'y était passé (65).

Il s'était, déjà de longue main, donné en Pologne pour être le fils d'Ivan Vassiliévitch, le Démétrius que l'on croyait avoir été assassiné à Ouglitche, et il apportait de nombreuses preuves pour établir de quelle manière il avait été sauvé par quelques personnes de la cour dont il disait les noms, mais qui étaient décédées.

Conseil tenu en Pologne par les adhérents des Jésuites pour soutenir le faux Démétrius en Moscovie.

Il racontait, point par point, sans jamais se tromper dans un détail, tous les incidents de sa délivrance, et comment un jeune garçon qui lui ressemblait tout-à-fait avait été revêtu de ses habits, substitué à sa place et assassiné. Enfin, il fit une forte impression sur quelques personnes; on le soumit à des enquêtes sévères parmi les adhérents des Jésuites, en Pologne, mais il confirma toutes ses allégations par les serments les plus solennels. Il disait le jour et l'heure de sa naissance, de sa mort et de son enterrement prétendus: grâces à ces détails qu'il avait appris dans les livres et les mémoires de son maître, il jetait la conviction dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient. Les seigneurs de Sendomir et plusieurs autres de ses adhérents, qui étaient tous des Jésuites, adressent ces renseignements au Pape et lui demandent conseil. Celui-ci, après avoir mûrement examiné la question, leur donna l'autorisation de tenter une entreprise sur la Moscovie. Il envoya d'abord un légat à Moscou, sous prétexte de demander la permission de traverser l'empire pour se rendre en Perse, mais en réalité pour étudier la situation du pays, le caractère et la condition du peuple, son dégré de crédulité et sa misère. Quand il eut reçu un bon rapport sur tous ces points, il s'imagina qu'il lui serait facile, en agissant avec vigueur et promptitude, de s'emparer du pays au moyen du nom de Démétrius, fils du défunt souverain. Le commun du peuple, en effet, aime assez le changement en fait de princes; il se berce sans cesse de l'espoir d'en rencontrer un meilleur que celui qui le gouverne. Dans le cas présent, il avait la certi-

tude de ne pas se tromper et de voir tout réussir au gré de ses vœux, puisqu'il retrouvait le véritable héritier de la couronne. Il le croyait du moins.

Ce Démétrius, donc, commençait à s'élever davantage de jour en jour et à montrer de l'audace. Il s'adresse aux Etats de Pologne et aux Grands de l'Empire et demande leur assistance pour récupérer son héritage et punir l'usurpateur qui s'était assis, sans droit, sur le trône des Tsars de Moscovie. En outre, il promet d'épouser la fille du comte de Sendomir et de la couronner Tsarine, aussitôt qu'il serait rentré dans le palais de ses aïeux. Enfin, après avoir devoilé ses projets, il requiert le secours du roi de Pologne.

L'empereur d'Allemagne prévient le Tsar par son ambassadeur.

La connaissance de ces faits fut envoyée de Pologne à l'Empereur d'Allemagne et aux autres souverains, et on ajoutait qu'il n'y avait pas à douter de l'authenticité du prétendant. L'empereur qui avait toujours été en bonne amitié avec le Tsar, se résolut à avertir celui-ci afin qu'il se tînt sur ses gardes et prît des précautions. Dans ce but, il lui envoya une ambassade solennelle. Cette ambassade fut précédée par un courrier qui arriva à Moscou, au mois de Mai 1604 et qui était porteur des lettres de l'ambassadeur demandant le libre passage jusqu'à Moscou. Après l'avoir obtenu, ce courrier repartit aussitôt.

Le 15 Juillet, l'ambassadeur en personne fit son entrée à Moscou. C'était un homme de petite stature, mais qui paraissait intelligent. Il était chevalier de Malte. On le reçut avec de grands honneurs: il montait le cheval du Tsar et avait une escorte de 30 hallebardiers habillés de velours blanc et bleu. Le 19, il fut admis auprès du Tsar, remit ses lettres de créance avec quelques présents et prononça un beau discours dans lequel, au nom de son maître, il priait le Tsar de prendre de promptes précautions, car le soi-disant Démétrius avait déjà en Pologne de nombreux adhérents, prêts à le soutenir vigoureusement par les armes. De grands désastres pouvaient en résulter pour l'empire, car les Polonais, ces éternels ennemis des Moscovites, ne demandaient pas mieux que

de leur faire tout le mal possible. A ces raisons et à d'autres encore, Boris se contenta de répondre qu'il méprisait leurs tentatives et qu'il saurait bien chasser cette balle avec un doigt, sans devoir y employer toute la main. Il n'en remerciait pas moins l'empereur, qu'il nommait son frère, de son affectueuse attention, et il lui fit remettre, par écrit, la relation exacte de l'assassinat et de l'enterrement de Démétrius. Celui qui usurpe le nom de ce dernier, disait-il, est un traitre et un imposteur et son entreprise trouve son plus grand appui dans les Polonais, qui n'ont en cela d'autre but que d'agiter l'empire. Après cette réponse, le Tsar retint à sa table l'ambassadeur avec toute sa suite. Ayant obtenu encore deux autres audiences et reçu de nombreux présents, cet envoyé partit le 13 Août avec son personnel. Le Tsar s'était chargé de tous les frais de leur séjour ([66]).

En Pologne, on n'était pas inactif. Avec l'appui formel du Pape et des adhérents des Jésuites, en Pologne, ce Démétrius fit avec le Palatin de Sendomir, un traité par lequel il s'engageait à épouser la fille de ce dernier et à la proclamer Tsarine, aussitôt qu'il serait assis sur le trône de son père. Il s'engageait, en outre, à restituer aux seigneurs polonais et à quelques maisons de Jésuites, les sommes qu'ils lui prêteraient pour les besoins de sa cause; il promettait aussi de donner à Sendomir la principauté de Pleskoff et de Novogorod, au fils de celui-ci, la ville de Smolensk et à quelques autres seigneurs, le pays de Seversk ([67]). Mais, avant tout, il s'obligeait envers le Pape, à faire tous ses efforts pour changer, au plus tôt, la religion du pays et soumettre celui-ci à la communion catholique et romaine. Il dut promettre de réformer les rites de l'église selon les ordonnances de ceux à qui le Pape confierait ce soin, de laisser s'établir, dans les villes et les villages, des écoles semblables à celles de Pologne, pour y élever et conduire dans la bonne voie catholique la jeunesse moscovite plongée dans l'ignorance et la barbarie.

Le prétendant promit tout; il était fermement persuadé que

tout ce programme allait s'accomplir. Mais la Providence y mit obstacle (68).

Ces préliminaires terminés, on essaya d'abord de rattacher au parti de Démétrius les Cosaques mutinés du Volga: de grands efforts furent faits pour lui procurer cet important auxiliaire.

Les Cosaques embrassent le parti de celui qu'ils croient être le véritable Démétrius.

Ces Cosaques sont un ramassis de peuples: des Moscovites, des Tartares, des Turcs, des Polonais, des Lithuaniens, des Caréliens et des Allemands. La plupart pourtant sont Moscovites et parlent la langue moscovite. Mais entr'eux ils se servent en outre d'un argot, qu'ils nomment *otuernitza*. Leurs hordes se forment, pour la plus grande partie, d'individus ayant abandonné le service de leurs maîtres, de serfs, de voleurs, d'escrocs et de scélérats de toute espèce, elles se tiennent presque toutes dans les steppes de la Tartarie, aux environs du Volga, du Don et du Boristhène, se transportant sans cesse d'un lieu à l'autre. Ces Cosaques maintiennent entr'eux une justice sévère, et observent une bonne discipline. Leurs chefs, qu'ils choisissent eux-mêmes et auxquels ils obéissent servilement, se nomment Hetmans. C'est d'eux que les Ottomans tirent leur origine, comme on peut le lire dans leurs annales (?).

Ces hordes se mettent le plus souvent au service des Princes qui veulent les payer, ou même qui, au lieu de solde, ne leur promettent que le pillage. Jusqu'au temps présent, c'est presque toujours aux Moscovites qu'ils ont prêté leur assistance, pour les défendre contre les nombreuses incursions des Tartares; mais tout à coup, par la permission divine, voilà que, sans savoir eux-mêmes pourquoi, ils se tournent contre les sujets du Tsar et se mettent à piller et à tuer les marchands qui s'en allaient trafiquer en Perse, en Arménie, à Scamachi ou aux bords de la mer Caspienne.

Démétrius leur envoya de Pologne plusieurs agents secrets auxquels il avait donné des lettres au sujet de son entreprise. Il y affirmait avec serment qu'il était le véritable héritier du trône moscovite, adjurait ces peuples de lui prêter leur con-

cours dans la revendication de ses justes droits, et leur promettait des récompenses éclatantes pour le service signalé qu'ils lui auraient rendu.

Au reçu de ces propositions, les Cosaques se réunissent, au nombre de 8000, avec leurs Hetmans et après une mûre délibération, décident d'envoyer en Pologne quelques délégués pour s'informer de la vérité des faits dont on venait de leur donner connaissance. S'il leur était démontré que le prétendant est le vrai Démétrius, ils lui prêteront aide et assistance, sinon, ils déclarent qu'ils le traiteront en ennemi.

Les Cosaques de cette assemblée étaient en trop grand nombre pour rester longtemps réunis dans une contrée où ils devaient chercher leur subsistance dans les campagnes. Ils fixèrent donc le terme pour lequel les délegués seraient de retour. Jusqu'à ce terme, l'assemblée resterait campée dans ces lieux, mais si les délégués n'étaient pas revenus, chacun serait libre de retourner chez soi. Après cette déclaration, les délégués, qui furent choisis par la voie du sort, se mirent immédiatement en route. Arrivés en Pologne, ils s'aperçoivent qu'ils ne pourraient pas être de retour auprès de leurs compagnons, à l'époque fixée: dans cette prévision, ils détachent quelques uns d'entr'eux vers l'assemblée, avec la charge de demander une prolongation de quinze jours. Après ce temps, ils se croyaient en mesure de pouvoir arriver avec un rapport complet. C'est en effet ce qui eut lieu.

Première invasion de Démétrius en Moscovie.

En Pologne, après une enquête minutieuse, les délegués se persuadent qu'ils ont affaire avec le fils d'Ivan, le vrai Démétrius, que l'on croyait avoir été assassiné à Ouglitche. A la vue des grands préparatifs de guerre qu'y faisaient quelques seigneurs et surtout le Palatin de Sendomir, ils prennent la résolution de reconnaître Démétrius pour leur souverain, de lui faire l'offre de leurs services et ils le nomment sur-le-champ Tsar et Grand-Prince de Moscovie (69). Puis ils rejoignent leurs compagnons et font rapport de leur mission.

Les Cosaques embrassent donc le parti du prétendant et se

mettent en marche, avec toutes leurs forces, vers la frontière moscovite. Ils assiègent et prennent d'assaut la ville de Tchernikhoff, saisissent le gouverneur qu'ils garrottent aux pieds et aux mains et envahissent le pays aux cris de: Dieu garde Dmitri Ivanovitch, Tsar de tous les Russes!

Ce fut le commencement de l'affaire. Vers le mois d'Octobre 1604, ils s'emparent d'un grand couvent et des villages qui l'entourent, et se dirigent vers Poutivle, ville populeuse et commerçante, située dans la même contrée. Cette ville embrasse avec acclamation le parti de Démétrius et le proclame Tsar. Démétrius y arrive, en fait le lieu de sa résidence et y passe la plus grande partie de l'hiver. Son armée entière y fut presque toujours réunie: il avait fait de cette place le dépôt de ses munitions et de ses vivres, on y conduisait les traîtres et les déserteurs, c'est là enfin qu'il établit le siége de sa justice et de son pouvoir (70).

Boris, le Tsar de Moscou, apprit bien vîte les événements qui viennent d'être racontés. Avant qu'il ne fût question de Démétrius, des pressentiments secrets le remplissaient déjà d'inquiétude; tourmenté par les remords de sa conscience il semblait avoir tout entrevu dans son imagination. Mais il ne s'attendait point à voir se passer tout cela aussi promptement, il croyait qu'un certain temps aurait été nécessaire pour organiser et mettre en train une entreprise semblable, il avait espéré aussi que le Roi de Pologne l'aurait au moins averti de quelque chose.

Trompé dans son attente, il passe de l'étonnement à la consternation. Il ordonne à ses *davotsicks* ou délateurs de se répandre dans le peuple et de sonder l'esprit des masses, et s'ils découvraient quelqu'un qui eût seulement osé prononcer le nom de Démétrius, ce malheureux payait ce crime de la vie, ainsi que sa femme, ses enfants et ses proches. Nuit et jour, on ne cessait de livrer des victimes à la torture, de les brûler vives ou à petit feu, ou de les enfouir sous la glace.

Ce fut une période d'horrible terreur. La disette sévissait

toujours; la peste, la guerre, l'anxiété des esprits semblaient livrer les peuples au désespoir. Personne n'osait plus dire la vérité, n'importe à quelle occasion. Toute parole pouvait être fatale. Celui qui avait un ennemi devait craindre qu'une accusation mensongère ne le perdît pour un mot; car on était condamné sans être entendu et il n'y avait aucun recours à espérer auprès du Tsar; celui-ci se dérobait à tous les yeux et faisait éloigner, à coups de bâton, les suppliants qui tentaient de l'approcher lorsqu'il se montrait en public aux jours de fête. Et quant à ses officiers, c'étaient des scélérats qui ne rendaient justice à personne. La désolation était générale.

Boris s'informe des événements et se prépare à la défense.

Boris mit de suite quelques messagers en campagne pour être informé des premiers événements. Il fit répandre le bruit, à Moscou, qu'un parti de Cosaques s'était mutiné et avait fait irruption dans le pays de Seversk. En conséquence, il ordonna à tous ses chefs d'armée de se préparer à une expédition et de réunir les troupes dans tous les quartiers. Les couvents eux-mêmes furent obligés de faire de grandes levées d'hommes. De sorte qu'en peu de temps, près de trois cent mille soldats se trouvaient sous les armes (71). Ils avaient pour commandants les Ducs et les Seigneurs suivants, tous parents de Boris: Ivan Ivanovitch Godounoff, Vassili et Dmitri Ivanovitch Schouisky, Vassili Galitzin, Vassili Morozoff, André Téliatefsky, Pierre Basmanoff et Michel Saltykoff.

Après ces *Knees* (Ducs ou Princes) et ces boyards qui commandaient les grands corps de l'armée, venaient des chefs de la cavalerie, des capitaines et d'autres officiers, presque tous hommes de cour ou illustres par leurs actions. Puis on envoya de Moscou, pour être mis à la tête de l'armée, Fédor Ivanovitch Mstislafsky, un grand seigneur de race royale, mais originaire de Hongrie. C'était un homme d'une vertu éprouvée et, comme son père, il avait servi dans toutes les guerres. Boris l'avait toujours tenu à l'écart, et même il l'eût volontiers fait disparaître, alors qu'il se défaisait des plus grandes familles, mais il ne trouva contre lui aucun chef

Mstislafski commandant en chef de l'armée moscovite.

d'accusation, tant sa vie était irréprochable et effacée; car ses valets avaient de meilleurs jours que lui. Cependant il lui défendit de se marier afin qu'il n'eût pas d'héritiers: il avait aussi fait entrer sa sœur, une charmante jeune fille, par force dans un couvent, pour qu'elle n'eût point d'époux.

Le Tsar choisit maintenant Mstislafsky pour commander l'armée et fit la promesse de lui donner sa fille en mariage avec le royaume de Casan et tout le pays de Seversk, s'il revenait victorieux et s'il réussissait à ôter la vie à Démétrius. Mstislafsky jura de faire son devoir et d'être fidèle jusqu'à la mort, puis alla rejoindre l'armée.

Dans tout l'empire, on savait déjà que les Cosaques n'étaient point la cause de la guerre et l'on en connaissait la véritable origine. Le peuple et l'armée parlaient de Démétrius en le désignant sous le nom de *Rastriga*, qui veut dire *retondu*. Car, disaient-ils, il a mis la tête hors du capuchon et s'est rasé de nouveau, puisqu'il avait été moine. Ils le traitaient de traître et de sorcier vendu au démon. Enfin, on lui donnait encore d'autres epithètes semblables, comme on le verra ci-après, mais on ne l'appelait pas autrement que Rastriga (72).

Boris avait envoyé en Suède un truchement ou interprète allemand nommé Hans Angelaer, chargé de s'informer de ce que l'on disait, dans ce pays et en Allemagne, du prétendu Démétrius et de sonder les sentiments des peuples à son égard. Il avait aussi pour mission de s'enquérir de quelque Prince à qui on aurait pu conférer le commandement de l'armée moscovite, dans le cas où les choses en viendraient au pire. Mais Hans Angelaer ne revint jamais de Suède, et l'opinion était qu'il y avait été jeté en prison par le roi Charles et mis à mort, on ne sait pour quel motif.

Boris envoya également vers le roi de Pologne un ambassadeur nommé Posnik Ogareff, accompagné du secrétaire Zakhari Yazikoff. Dans la lettre qu'ils étaient chargés de porter à ce monarque, le Tsar disait que les Moscovites n'auraient jamais pu croire qu'un roi fît si peu de cas du serment qu'il avait

prêté et fût devenu parjure, en donnant du secours, non pas à un ennemi franc et loyal de l'empire, mais à un moine défroqué, à un imposteur, poussé par le démon pour troubler le pays. Il lui demandait s'il n'avait pas signé un traîté par lequel il s'engageait à vivre en paix avec les Moscovites pendant 22 ans, et à ne prêter assistance à aucun de ceux que les Moscovites tiendraient pour ennemis. Enfin, il lui démontrait, par des témoignages vivants et par des écrits, que Démétrius était réellement mort depuis longtemps, il disait comment et en quelle occasion il avait été assassiné. Mais il ne disait pas qu'il en était la cause. Ambassade de Boris en Pologne.

Le roi de Pologne, pour se disculper, répondit: „si c'est le vrai Démétrius, comme on me l'affirme avec les plus grands serments, sa cause est juste et il suffira de la main toute-puissante de Dieu, pour la faire triompher; si ce n'est pas le vrai Démétrius et si c'est un imposteur, comme vous le dites, son royaume ne subsistera point et ne sera pour lui qu'une punition du Tout-Puissant. „Le roi ajoutait en outre qu'il ne donnait ni aide, ni protection au prétendant, il envoyait même les noms de tous ceux qui avaient embrassé sa cause et qui la soutenaient; or, c'étaient tous des seigneurs indépendants. „Démétrius, disait-il, enfin, a su attirer à lui tous les Cosaques; c'est un fait auquel nous sommes tout-à-fait étrangers. Nous resterons donc comme auparavant les amis des Moscovites, aussi longtemps que ceux-ci ne nous donneront pas de motifs de nous changer en ennemis." Sur cette réponse, l'ambassadeur prit son congé. Le roi de Pologne se défend d'être un parjure.

Démétrius poursuivait vigoureusement ses succès. Il prit sa marche par le pays de Komarnitsk, contrée fertile en grains, miel, cire, lin et chanvre et peuplée de riches cultivateurs. Son armée traversa le pays sans y commettre le moindre dégat, il ne prenait que ce qu'il recevait de la libéralité des paysans. Cette conduite si extraordinaire de la part d'un homme qui arrivait pour s'emparer de la Moscovie, et qui, au lieu d'agir en ennemi, s'abstenait de causer le moindre dom- Victoires et succès de Démétrius.

mage et protégeait, au contraire, les personnes, cette conduite étonna les habitants et il se dirent que cet homme devait être le véritable héritier de l'empire, car s'il ne l'était point pourquoi traiterait-il ce pays avec tant de respect? Mais ils ne s'apercevaient pas, hélas! qu'en agissant ainsi, Démétrius attirait à lui tous les cœurs.

Et quand, en revanche, ils virent l'armée moscovite semer la désolation sur son passage, n'épargner personne de ceux qu'elle devait protéger et défendre contre l'invasion ennemie, ils accoururent par centaines se ranger sous les drapeaux de Démétrius et ils l'acceptèrent pour leur légitime souverain.

Ordres tyranniques de Boris contre le pays de Komarnitsk.

A la nouvelle du passage de Démétrius par le pays de Komarnitsk, Boris ne douta point que les habitants n'eussent pris le parti du prétendant et ne lui eussent prêté serment. Il appela auprès de lui le Tsar Siméon Bicbolaçovitch, qui était alors Seigneur de Kazimoff. Ce Siméon était le fils du roi de Kasan, le même dont il a été question dans le livre traitant de la vie du tyran, et avait épousé la sœur du généralissime Mstislafski. Boris lui commanda de rassembler sur le pied de guerre les Tartares de Kazimoff dont il était le chef: ce qui formait un contingent de 40,000 cavaliers. Avec ces forces, il eut ordre de se rendre dans le pays de Komarnitsk et d'y mettre tout à feu et à sang. Les hommes et les femmes d'âge, il devait les faire périr dans les plus cruels tourments; quant aux jeunes femmes et aux enfants, il pouvait les vendre ou les amener en esclavage en Tartarie. Les Tartares qui sont passés maîtres dans ce genre d'exécutions, accomplirent exactement cette mission féroce. Après eux, arrivèrent des Moscovites et d'autres qui ravagèrent le pays au point qu'on n'y eut plus trouvé ni une haie, ni une tige. Ils pendaient les hommes par les pieds aux branches des arbres, ou ils les brûlaient vifs; ils étendaient les femmes sur des poëles rougis au feu, et les empalaient sur des broches ardentes ou des pieux de bois, après leur avoir fait subir les derniers outrages; ils jetaient les enfants dans l'eau ou dans le feu, ils vendaient

les jeunes filles pour douze sols. Mais plus les bourreaux sévissaient par des supplices contre les habitants, plus ceux-ci persistaient à reconnaître Démétrius pour leur maître légitime. Aucun tourment n'était capable de les porter à le renier: ils restaient fermes et inébranlables jusqu'à la mort.

Les populations voisines qui voyaient ou apprenaient toutes ces horreurs, se disaient: „si notre propre armée et notre souverain de Moscou se mettent à nous traiter ainsi, nous n'avons qu'à nous jeter au plus tôt entre les bras de Démétrius qui nous protégera. „Et tous ceux qui pouvaient s'approcher de Démétrius ou joindre son armée, s'empressaient de prêter le serment de fidélité. Personne ne voulait plus rien entendre de Moscou. L'armée du Tsar ne put rien opérer et, pendant tout l'hiver, elle ne fit que voler et piller; quant à celle de Démétrius, elle marchait en avant sans s'arrêter et s'emparait de tout le pays qu'elle pouvait atteindre (73).

Les conseillers de Boris.

Boris tenait quelquefois conseil avec ceux des évêques et des abbés en qui il avait le plus de confiance. Mais ne sachant plus quel parti prendre, ce conseil se mit à chercher, par divers moyens, à se procurer des traîtres pour se défaire de Démétrius. Le Tsar, en effet, se trouvait dans une perplexité telle, que quoiqu'il fût bien convaincu de la mort du véritable Démétrius, il se prit à concevoir des doutes au point qu'il en perdait souvent la raison. Il s'avisait parfois de demander si tel homme qui a commis telle chose (et il spécifiait ses actions, sans se nommer cependant), peut être sauvé. Si l'on répondait qu'il le peut sous la condition de confesser ses fautes, d'en implorer pardon et de faire pénitence, il répliquait que cela est impossible et se mettait à douter complètement de la miséricorde de Dieu. Il allait même jusqu'à croire qu'il n'y a pas de salut. En un mot, il était devenu tout à fait déraisonnable.

Souvent il s'en allait visiter une devineresse que l'on tenait à Moscou pour une sainte et qui se nommait Hélène Ourodliva. Cette femme habitait sous terre, près d'une chapelle, avec 3,

4 ou 5 nonnes dont elle est la supérieure, et elle vivait très-pauvrement. Elle prophétisait à chacun ce qui doit lui arriver, et le faisait en toute liberté, sans craindre ni Tsar, ni Roi. Et toutes les choses qu'elle a prédites se sont accomplies. A la première visite que Boris lui fit à cette époque, elle ne le laissa point entrer et il dut retourner à son palais.

Lorsqu'il revint pour la consulter, elle se fit apporter dans sa caverne une poutre carrée, de petite dimension. Puis, ayant fait entrer trois ou quatre popes armés d'encensoirs, elle leur commanda de chanter l'office des morts sur cette poutre et de l'encenser.

Elle voulait faire entendre par là qu'on ferait bientôt la même cérémonie pour le Tsar Boris. C'est tout ce que Boris put tirer d'elle, et il s'en alla le cœur plein de tristesse. A la place du Tsar, j'aurais eu soin de faire donner à la vieille rusée, ces coups d'encensoir avant qu'on ne les eût donnés à moi-même. Mais il ne faut pas s'étonner de la crédulité du Tsar; cette femme était, comme je l'ai dit, tenue pour une sainte par un peuple qui vit encore dans les ténèbres. Dieu lui enverra la lumière. .

Malgré sa force numérique, l'armée de Boris n'obtenait aucun succès. Ses opérations se bornaient à brûler et à tuer les habitants du pays qu'elle devait défendre, à poursuivre des déserteurs et à tirer de çà et de là pour se livrer au pillage. Ses exploits ne sont pas dignes d'être mentionnés. Chaque fois que Démétrius s'emparait de quelque place, les troupes de Boris s'empressaient de l'investir sans rien entreprendre; pendant ce temps, le prétendant poursuivait le cours de ses conquêtes (74).

Les soldats de Boris désertaient en foule au camp de Démétrius. Un grand nombre de seigneurs et quelques chanceliers suivirent leur exemple, entr'autres Vassili Mikhaïlovitch Massalsky, qui lui resta fidèle jusqu'à la fin, et Michel Glébovitch Saltykoff qui passa à trois reprises de l'un à l'autre parti, selon le vent de la fortune, et finit par être jeté dans une

prison. Un certain Bogdan Ivanovitch Soutoupoff, qui avait été envoyé de Moscou vers l'armée avec une partie de la caisse militaire, courut porter ces fonds au camp de Démétrius, à Ponté, ville qui était alors encore la capitale du pays conquis par l'usurpateur (75).

Celui-ci s'était emparé de quelques places qu'il avait pourvues d'une bonne garnison: Briensk, Rilsk, Tchernigoff, Karatzoff et plusieurs autres: en outre, il avait l'œil sur le pays de Seversk, dont la capitale est Novgorod Seversky, et qui est une contrée magnifique, riche en bétail, grains, cire, miel, pelleteries, lin et suif.

Les Moscovites avaient de grandes craintes pour ce pays: ils se hâtent d'y envoyer une armée sous le commandement de Pierre Fédorovitch Basmanoff, un vaillant capitaine. Celui-ci s'enferme dans la ville de Novgorod Seversky et se met à l'entourer de solides travaux de défense; mais avant qu'ils ne fussent terminés, l'ennemi arrive sous ses remparts, avec un parti de Polonais et de Cosaques, et l'investit de tous côtés. C'était en plein hiver.

Voyant que pour aller plus loin, il lui fallait avant tout s'emparer du pays de Seversk, qui est une des meilleures provinces de Moscovie, Démétrius prit la résolution de se rendre en personne devant Novgorod Seversky. Laissant donc à Poutivle quelques uns des siens en qui il avait le plus de confiance et garnissant contre toute attaque les places qu'il possédait déjà, il part avec un corps de troupes vers la ville que son armée assiégeait.

Le pays de Seversk attaqué par Démétrius

Arrivé là, il trouve quelques chefs polonais, des seigneurs et des corps de cavalerie livrés déjà au découragement: „Il nous est impossible, disaient-ils, de conquérir avec une poignée d'hommes, un pays grand comme un monde, nous ne pouvons pas même nous emparer de cette petite ville et nous devons nous attendre à recevoir le choc de l'armée moscovite tout entière. Comment ferons-nous quand nous serons en présence des grandes cités? Car le pays que nous possédons

jusqu'à présent, s'est presque tout entier donné à nous spontanément: Nous avons mis toutes nos ressources dans cette entreprise et il n'y a aucune apparence que nous en soyons récompensés" (76).

Démétrius fut très affligé en entendant ces murmures et en voyant ce découragement, il supplia ses compagnons de ne point perdre courage et de ne pas craindre d'exposer leur vie là où il risquait la sienne. Il avait le ferme espoir d'être bientôt assis sur le trône impérial à Moscou: il les priait en grâce de ne pas l'abandonner, s'ils voulaient recueillir les fruits de tant d'efforts.

Après leur avoir parlé ainsi, il prend la chaîne qu'il portait à son cou et la donne à quelques uns d'entreux. Tous se laissent convaincre et promettent de suivre sa destinée. La petite ville est serrée de plus près; Basmanoff en fut réduit bientôt à se nourrir de viande de cheval.

Un jour, il fit semblant de vouloir se rendre et ouvrit les portes, comme s'il eut été réduit à la dernière extrémité et que toutes ses munitions fussent épuisées. A cette vue, les soldats de Démétrius se précipitent dans la place; mais à peine une partie y fut-elle entrée qu'un grand nombre de pièces d'artillerie, cachées dans quelques maisons qui se trouvent auprès des portes, se démasquent tout-à-coup et envoient des décharges terribles sur les assaillants; ceux ci sont refoulés et les portes se referment derrière eux: presque tous restèrent sur le carreau.

Cependant, un corps d'assiégés sort de la ville et court vers le camp ennemi, où il fait un grand butin qu'il emmène dans la place en rentrant par une autre porte. Démétrius, à ce moment-là, se trouvait, par hasard, à un autre endroit et ne revint qu'après l'affaire.

Ce coup de hardiesse se passa le 21 Décembre et fut attribué à Basmanoff qui en reçut les plus vives félicitations, tant de Boris que des troupes.

Le lendemain, Fédor Ivanovitch Mstislafsky arrive près de Novgorod avec cent mille hommes. Voulant détruire com-

plètement ou dissiper l'armée de Démétrius, il l'enveloppe et l'accule entre la ville et lui. La terreur fut grande parmi les troupes du prétendant. Mais celui-ci, par son assurance, sut leur inspirer du courage: et, au moment où les Moscovites s'apprêtaient au combat, il se jette sur eux, à la tête des siens, les met en fuite et remporte la victoire. Le généralissime Mstislafsky est blessé grièvement; cependant il guérit de sa blessure.

Victoire de Démétrius sur les Moscovites.

Démétrius combattit avec tant d'ardeur, qu'après le combat on eut de la peine à lui arracher sa lance des mains: elle semblait y avoir été clouée. Ce qui émerveilla tout le monde (77).

Malgré ce succès, quelques Polonais s'en retournèrent chez eux. Ils se plaignaient de ne pas recevoir de solde et ne voyaient pas d'apparence d'arriver à la conquête du royaume et de pouvoir tenir contre les armées qu'on leur opposait. Mais Démétrius, par ses prières et ses supplications, parvint à en retenir plusieurs. Les Cosaques lui furent fidèles jusqu'à la fin et ne songèrent jamais à le quitter; ils se battirent toujours pour lui comme des héros. Et ce sont des héros, en effet.

Cependant, un grand nombre de blessés arrivèrent à Moscou et on envoya de cette ville, vers l'armée, des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour soigner les blessés et les malades.

Enfin, la ville de Novgorod, pressée par la famine, ouvre ses portes aux assiégeants qui y laissent une bonne garnison et poursuivent leur marche en avant. Démétrius s'était rendu à Poutivle pour expédier quelques affaires, mais pendant ce temps ses troupes ne cessèrent point leurs entreprises.

Le premier Janvier 1605, on emmena à Moscou, avec beaucoup d'appareil, plusieurs prisonniers, tant Polonais que Cosaques, une partie de drapeaux et d'armes, pour faire croire aux habitants que l'on venait de remporter la victoire (quelle victoire, hélas!), et afin de leur montrer qu'ils ne devaient point perdre courage. Boris craignait déjà, je le pense, que les 1605.

habitants de sa capitale ne fussent prêts à être persuadés à leur tour, que Démétrius était le véritable héritier du trône, et il les voyait déjà se soumettant à lui. C'est pour leur donner le change sur la situation, qu'il faisait, de temps à autre, conduire des détachements de prisonniers dans la ville: on dit qu'il en arriva jusque 500 à la fois, et même davantage.

Un autre jour, Boris lança de Moscou un ordre qui enjoignait de n'épargner personne dans le pays de Seversk et d'agir avec ses habitants comme on avait agi avec ceux de Komarnitsk. Cet ordre fut exécuté d'une manière si inhumaine, que le récit seul glace de terreur. Que de personnes innocentes y furent sacrifiées! que de femmes, de jeunes filles et d'enfants outragés jusqu'à la mort! Ceux à qui on laissait la vie étaient vendus par les Tartares, pour un vieux vêtement, pour une demi-bouteille d'eau-de-vie ou un objet semblable. Au commencement de ce pillage, on vendait dans le camp un bœuf pour un demi-florin, un mouton pour trois liards et ainsi de suite. Le soldat était tellement chargé de butin qu'il ne savait plus qu'en faire; le pays, qui était dans l'abondance, lui avait offert une bonne proie: car Démétrius, comme je l'ai déjà dit, ne prenait rien à personne et protégeait le bien de chacun. La conduite barbare des moscovites eut pour effet immédiat de pousser les habitants dans les bras de Démétrius: ils réniaient le Tsar de Moscou et on eut beau multiplier les supplices, ils confessèrent jusqu'à la mort que Démétrius était leur vrai souverain. Plusieurs même qui ne l'avaient jamais vu, affirmaient qu'ils le connaissaient et le soutenaient malgré les plus terribles tourments. Dieu, pour les punir, leur obscurcissait l'esprit à ce point.

Hurlements de loups à Moscou.

Pendant ce même mois, on entendit, la nuit, autour de Moscou, des hurlements affreux: c'étaient des armées de loups qui passaient en faisant ce vacarme. On prit aussi, en ville, auprès des tombeaux du Kremlin, une quantité de renards sauvages qui étaient venus là des forêts voisines en traversant le fleuve. Il y eut encore d'autres prodiges sinistres.

Pendant que Démétrius se trouvait à Poutivle, quelques détachements de ses troupes occupaient les places récemment prises, quelques autres étaient encore en campagne. Les deux partis se renvoyaient des injures: les Moscovites appelaient leurs adversaires des traîtres au service d'un *Rastriga* ou d'un moine défroqué. Ceux-ci répliquaient: C'est vous qui êtes des traitres et des scélérats! C'est nous qui sommes les soldats du légitime héritier de la couronne, de celui que le perfide Boris croit avoir fait périr, mais qui a été sauvé par un miracle de la Providence. Et si nous n'en étions pas convaincus, comment nous, qui sommes les enfants d'une même patrie, qui avons vécu sous un même souverain, aurions-nous pu nous résoudre à vous faire la guerre, à vous qui êtes nos concitoyens? Oui! notre chef est le veritable Démétrius!

Les deux camps se renvoient des invectives.

Cette conviction qu'ils appuyaient des serments les plus solennels se propageait parmi leurs adversaires: de jour en jour, ceux-ci se rangeaient en plus grand nombre sous les drapeaux de Démétrius, et ni le fer, ni le feu, ni les supplices ne pouvaient les en empêcher.

Le 10 Janvier, l'armée moscovite, sous le commandement de ses principaux chefs, était campée autour de Dobrinitchi (78), grand village situé dans une vaste plaine, bordée de nombreuses collines dont quelques unes sont assez élevées. A l'aube du jour, une troupe de 4000 cavaliers environ étaient partis à la maraude, cherchant dans toutes les directions tout ce qu'ils pouvaient trouver et principalement de l'avoine, du foin et de la paille pour leurs chevaux. Après une course de trois milles, ils arrivent auprès d'un bois. A peine les Moscovites y sont ils entrés, qu'un escadron de cavaliers polonais se jette sur eux et les attaque avec tant de furie qu'ils prennent la fuite, remplis de terreur, en laissant 500 hommes sur le terrain. Le reste des Moscovites réussit à se sauver, car on ne les poursuivit pas bien loin. Ils ne s'étaient pas attendus à rencontrer l'ennemi aussi près de leur camp; d'après le rapport des espions, ils le croyaient éloigné de 30 milles au

moins. Dans cette déroute, les fuyards moscovites s'étaient emparés d'un seul prisonnier: c'était un Polonais tout à fait ivre qu'ils emmenérent au camp. Ce malheureux ne demandait qu'à boire encore: pour une ou deux coupes de vin, il promettait de divulguer des secrets importants concernant l'armée de Démétrius. On rapporta ces propos au général en chef qui défendit de donner rien à boire au captif, mais ordonna de bien le garder et de le laisser dormir tout son soûl, dans l'espoir qu'à son réveil il parlerait beaucoup plus qu'en ce moment. En agissant ainsi, ce général oubliait le proverbe: In vino veritas. Car à peine le prisonnier avait il été mis sur un lit qu'il se mit à dormir; mais il ne se releva plus. C'était comme un effet de la providence divine; car s'ils l'avaient fait parler dans son ivresse, ils en auraient, sans aucun doute, tiré des révélations avantageuses. On prétend même que Démétrius eût pu être pris. L'événement n'eut donc pas de suites.

A son retour de Poutivle, Démétrius jugea que, pour aller en avant, il fallait livrer aux Moscovites une bataille rangée. Le pays à conquérir était si vaste que ce que l'on avait obtenu déjà était à peine visible. Il était assuré, d'ailleurs, pour quelque temps, de la fidélité des habitants du pays conquis, à cause de leur ressentiment contre les soldats de Boris. Il réunit donc toutes ses troupes et s'avança jusqu'à trois milles de l'armée moscovite campée près de Dobrinitchi. Arrivés là, ses soldats, prenant chacun ce qu'il pouvait trouver, se mirent à boire et à festoyer, car ils se croyaient sûrs de remporter la victoire. Dans la nuit du 20 Janvier, ces troupes se mirent en mouvement: Démétrius était avec elles, ainsi que le Knees Vassili Massalsky et le chancelier Bogdan Soutoupoff, le transfuge moscovite, et enfin les Seigneurs Polonais et les Grands qui avaient toujours été de son parti. En un mot, toute l'armée était là, sauf les corps en garnison dans les places fortes.

Les Moscovites avaient bien appris, par leurs espions, l'arrivée prochaine de l'ennemi, mais ils ne l'attendaient qu'un

jour plus tard: aussi furent ils remplis d'alarme en entendant le tumulte de cette masse qui s'avancait. Ils font, à la hâte et sans ordre, des préparatifs de défense, et partagent leurs forces en trois corps, mais sans les flanquer d'aîles et sans songer à leur donner l'appui d'une bonne réserve. Ils formaient une mêlée semblable à un amas de bétail et ils étaient frappés d'épouvante.

Mais les Allemands et les Livoniens au service de Boris, commandés par un français, le Capitaine Jacques Margeret, se réunissent, se placent les premiers en face de l'ennemi et se mettent à escarmoucher avec lui.

Cependant Démétrius approchait: mais on ne pouvait voir son armée toute entière, à cause de la multitude de collines qui parsemaient la plaine et derrière lesquelles il avait eu soin de cacher ses troupes, afin de dissimuler ses forces. Il les avait divisées en plusieurs corps; mais au début de l'action, il ne laissa venir en ligne que trois détachements de 2000 hommes chacun. Ces détachements, composés de cavaliers, se tenaient derrière une haute montagne: en se mettant en marche, ils font mine de vouloir tourner le camp des Moscovites; ils s'avancent au son des trompettes, des fifres et des chalumeaux, les officiers polonais caracolent bravement autour des rangs, en excitant le courage de leurs soldats et ceux-ci poussent des cris de joie et de triomphe, comme s'ils avaient déjà remporté la victoire.

Les Moscovites, voyant cela, attendent tranquillement. Quand ces trois escadrons ennemis sont sortis de leur retraite, les Allemands de l'armée du Tsar s'avancent vers eux en déchargeant leurs armes. Après eux, suivirent 3 ou 400 Moscovites qui engagent des escarmouches. Pendant ce temps, on voit sortir de derrière les montagnes et les collines, 60 ou 70 bannières, autour desquelles se groupent des petits détachements qui se jettent avec impétuosité sur les Moscovites en faisant un grand vacarme de trompettes, de timbales et en poussant des clameurs. Les Moscovites, n'ayant aperçu

jusqu'alors que les trois premiers détachements, ne s'attendaient point à l'irruption de cette multitude; l'épouvante les prend et le désordre se met dans leurs rangs. Les Polonais rompent en un clin d'œil les lignes du centre de l'armée moscovite et les traversent: à cette vue, un certain Arent Claessen (c'est un Néerlandais qui vit encore et qui combattait là sous les ordres du capitaine Margeret) s'écrie qu'il faut tomber sur les Polonais qui, se croyant sûrs déjà de la victoire, courent à la débandade: il affirme qu'il sera facile de les exterminer tous. Il disait cela à Ivan Ivanovitch Godounoff qui commandait l'avant-garde; mais il ne fut pas écouté. Ce Godounoff était comme pétrifié sur la selle de son cheval; sa frayeur était telle qu'il n'osait regarder ni en avant, ni en arrière, ni avancer, ni reculer: on l'aurait, du bout du doigt, fait tomber sur le sol.

Après s'être fait jour à travers le centre ennemi, les Polonais arrivent en arrière du village de Dobrinitchi; là, les Strélitz ou mousquetaires moscovites, au nombre de 6000 hommes, avaient construit un retranchement formé de traîneaux farcis de foin tordu et s'étaient placés derrière. Les Polonais arrivent en face de cet obstacle et se préparent à le forcer: à ce moment les Strélitz font une décharge générale de leur artillerie, forte d'environ 300 pièces de campagne. A cette décharge succède un feu nourri de mousqueterie qui jette l'épouvante parmi les assaillants; ceux-ci tournent bride dans le plus grand désordre; dans leur fuite, ils sont vivement poursuivis par les Moscovites qui s'étaient reformés en corps nombreux, et qui les rejettent à deux milles de là, après en avoir fait un grand carnage. La terre était jonchée de leurs morts.

Démétrius s'était posté avec quelques troupes dans des chemins creux: il attendait là le moment de poursuivre une victoire qu'il croyait assurée; mais en voyant arriver les Polonais mis en fuite, il fut entraîné et ne s'échappa lui même qu'à grand peine. Son cheval noir venait d'être tué sous lui: heureu-

sement Vassili Massalsky qui était là, se hâte de quitter l'étrier et d'offrir son propre cheval à Démétrius. Massalsky prit ensuite la monture de son écuyer et, à travers mille hasards, le prétendant et lui réussissent à se sauver des mains de l'ennemi. En reconnaisance de ce dévouement, Démétrius éleva plus tard son sauveur à de hautes dignités, comme on le verra ci-après.

Pendant cette déroute, les Polonais, au nombre de 500 environ, se groupent autour de deux pièces de campagne abandonnées sur le chemin et essayent de faire de la résistance. Mais, accablés par le nombre, ils périssent presque tous.

Si les Moscovites avaient pu continuer la poursuite, il parait qu'ils se seraient emparés de Démétrius; mais ils furent rappelés au camp par des hérauts et y revinrent tous vers le soir. Après cette affaire, la joie fut grande dans l'armée de Boris: selon la coutume, on donna à chaque homme une médaille d'or pour en perpétuer le souvenir.

Les Moscovites n'ont point de trompettes dans leurs armées et ne déploient que trois étendards, d'un poids et d'une dimension tels, qu'ils doivent être portés par des chevaux. Ces étendards sont d'une grande richesse, tout éclatants d'or et de perles: on y voit brodés, les figures de la Vierge, de Saint Nicolas ou d'autres ornements. Pour battre l'appel, ils ne se servent que de cimbales. Ils font la guerre sans tactique et ne remportent la victoire que par hasard, par le nombre de leurs soldats ou sur les Tartares qui combattent d'une manière plus irrégulière encore.

Pendant la fuite des Polonais, ils avaient fait la capture d'un trompette: après l'avoir dépouillé de ses vêtements, ils le conduisent au camp où ils le mettent tout nu sur une pièce de canon, en l'accablant de railleries et de sarcasmes. Un instant après, ils s'aperçoivent que c'est le trompette de leurs auxiliaires allemands qui poursuivaient l'ennemi avec eux.

Il y avait aussi dans leurs rangs un écossais qui, pendant la même déroute, s'était emparé d'un drapeau polonais que,

tout en courant sus à l'ennemi, il agitait en l'air, au lieu de le traîner après soi ou de le rouler. Or, il arriva que ses compagnons, croyant voir un porte-étendard polonais tirèrent sur lui et le frappèrent. Il réussit pourtant, par miracle, à échapper en laissant tomber sa prise. Ce fait et d'autres du même genre peuvent donner une idée de la manière dont ils se conduisent à la guerre. En outre, ils s'entretuaient comme des chiens, en se disputant le butin.

Dans cette affaire, la perte des Moscovites fut d'environ 6000 hommes: celle des Polonais ne se monta qu'à 8000, quoiqu'on dise qu'elle fut plus considérable. Il est vrai que si on avait continué à les poursuivre, ils y fussent restés presque tous et qu'on se fût emparé de Démétrius qui n'était pas loin de là, ainsi que je viens de le dire.

Après cette victoire, le général en chef Mstislafsky fit sabrer, pendre aux arbres, fusiller ou enfouir sous la glace, tous les prisonniers moscovites et cosaques; quant aux Polonais, il les fit conduire à Moscou, avec les trophées remportés sur eux: des trompettes, des cimbales, des drapeaux, et la lance de Démétrius qui avait été trouvée près de leur camp, à l'endroit où le prétendant eut son cheval tué sous lui. Cette lance était dorée et ornée de trois plumes blanches: elle était fort lourde. Le général chargea de la conduite de ces dépouilles un jeune officier de la cour qu'il recommanda au Tsar pour être élevé en dignité. Ce jeune homme avait, dans un combat, sauvé la vie à Mstislafsky. Je vis entrer ces prisonniers et ces trophées à Moscou, le 8 Février.

Démétrius s'était rendu à Poutivle où il rassembla de grandes sommes d'argent provenant des places conquises et des peuples de Komarnitsk. De Pologne il lui vint aussi de nombreux secours en hommes et en argent. Il reprit donc courage et remit une belle armée en campagne.

Boris lève des troupes de tous les côtés.

Boris ne cessait de faire des levées de plus en plus fortes pour augmenter son armée: j'en voyais tous les jours de nombreux détachements qui traversaient Moscou. Les couvents

fournirent également un grand nombre d'hommes. Les villes de Totma, d'Oustioug, de Kolmogor, de Vitsogda et toutes les autres villes jusqu'à la mer, qui jusqu'alors avaient joui de l'exemption du service militaire, furent obligées de mettre des soldats sur pied, de manière que l'armée s'accroissait de jour en jour d'une manière formidable: malgré cela, elle ne sut rien accomplir.

Le 24 février, Pierre Fédorovitch Basmanoff et le Knees Nikita Troubetskoï firent à Moscou une entrée triomphale sur les chevaux et les traîneaux du Tsar: on leur rendait ces honneurs à cause de leur conduite héroïque à Novgorod Seversky, comme il a été dit plus haut. Ils reçurent en outre, du Tsar, de riches présents et des domaines, et restèrent à Moscou jusqu'après sa mort.

Démétrius entre en campagne avec une nouvelle armée.

Démétrius, à la tête d'une grande armée, se mit de nouveau à la poursuite des Moscovites, dans l'intention de les attaquer avec plus de prudence qu'il ne l'avait fait à Dobrinitchi. L'armée de Boris campait tantôt de ci, tantôt de là et n'entreprenait rien, ni en rase compagne, ni contre les places occupées par les ennemis. Le 14 Mars, elle fait halte au milieu d'une plaine unie, dans le voisinage de laquelle sont de nombreux marais. Le terrain était fortement gelé. En cet endroit se trouve une montagne surmontée d'un fort en bois, dans l'intérieur et autour duquel sont bâties quelques maisons. Ce fort se nomme Kromy (79).

L'été, ce fort n'a qu'un chemin de sortie, très étroit, sur le flanc de la montagne; car partout autour régnent les marécages. Un capitaine de cavalerie s'était jeté dans ce fort avec son escadron et y avait arboré son drapeau. Ce capitaine se nommait Las Viugo (?) et faisait partie des officiers allemands qui résident à Toula et qui sont pour la plupart des Livoniens, des Courlandais ou des prisonniers non allemands. Mais le général en chef le Knees Mstislafsky lui ordonna de quitter cette place, d'y mettre le feu et de rentrer dans les rangs de l'armée. Personne ne put savoir le motif de cet ordre.

L'armée de Démétrius qui marchait à la recherche des Moscovites, avait pour avant-garde, un corps de 2000 Cosaques à pied, armés de longs mousquets. Dès qu'ils se furent aperçus de la présence de l'ennemi, ces Cosaques en donnèrent avis à Démétrius. Quand ils virent les flammes qui dévoraient le fort de Kromy et les Moscovites qui l'abandonnaient et rejoignaient leur armée, ils songèrent immédiatement à se loger eux-mêmes dans cette place qu'ils connaissaient parfaitement et dont ils savaient l'importance, en été. Ils s'en emparèrent vivement par un audacieux stratagème.

Audace des Cosaques.

Ils avaient avec eux un grand nombre de traîneaux chargés de vivres: au dessus de chacun d'eux, ils posent un autre traîneau entièrement garni de foin tordu et fortement entrelacé. Ils font avancer ces traîneaux, qui ressemblaient ainsi à des chambres ouvertes par devant, et qui portaient la moitié de l'avant-garde. Escorté par les plus intrépides qui marchaient le mousquet chargé, ce convoi escalade la montagne avec rapidité et entre dans le fort, malgré le feu nourri des Moscovites qui ne lui cause aucun dommage. Dès qu'ils y sont entrés, les Cosaques qui avaient trouvé l'intérieur du fort pourvu de retranchements, se mirent encore à creuser des fossés tout autour: de sorte qu'en peu de temps, ils furent à l'abri et n'eurent plus personne à craindre. Le chef de ces Cosaques se nommait Korella: c'était un rogneux petit homme, tout couvert de balafres et natif de Courlande. A cause de sa grande audace, il avait été élu, déjà dans les steppes, Hetman de cette horde et, quand il fut entré dans Kromy, il s'y conduisit de manière à faire trembler tout le monde devant lui.

Les Cosaques s'emparent de Kromy, sous les yeux des Moscovites.

Jugeant combien la position de cette forteresse était importante, Korella se hâta d'informer Démétrius du coup de main qu'il venait d'accomplir et de lui demander des renforts d'hommes et de munitions: plusieurs convois réussirent à arriver, à force de hardiesse. Il espérait que les rigueurs de l'hiver et du printemps allaient dissoudre et anéantir l'armée moscovite qui les tenait bloqués.

Pendant ce temps, Démétrius s'était occupé de renforcer ses meilleures places et de les mettre à l'abri de toute attaque: de tous les endroits où il se trouvait, il ne cessait d'envoyer des secours aux assiégés de Kromy. Il cherchait aussi, avec ses partisans, le meilleur moyen d'attirer à lui le cœur des Moscovites. Il écrivit diverses lettres qu'il envoyait aux habitants de Moscou, mais aucune ne put leur parvenir: les messagers téméraires, auxquels il les avait confiées, ne revinrent pas: tous tombèrent entre les mains des espions postés par Boris à tous les carrefours, et eurent la tête tranchée. Démétrius adressa aussi des lettres à l'armée du Tsar, et à ses chefs, tels que Mstislafsky et autres: mais il n'en adressa point aux Godounoff, qui formaient la dynastie de Boris: ceux-là, ils les qualifiait de traîtres et de dévastateurs de l'empire.

Dans ses manifestes au Tsar, il promettait d'user de clémence envers lui, s'il voulait descendre de ce trône qu'il occupait injustement. Il promettait en outre de concéder, à lui et à son fils, des domaines où ils auraient vécu d'une manière royale, et il s'intitulait le vrai fils du défunt Tsar et Grand-Prince Ivan Vassiliévitch. Mais il eût été impossible à Boris de céder ainsi sa couronne a quelqu'un qu'il n'avait jamais vu ni connu: il répondit donc à Démétrius plusieurs lettres remplies de sarcasmes: il l'appelait enfant du démon, fourbe, séditieux, sorcier, etc, et ne voulait rien entendre.

Démétrius écrit aux chefs de l'armée moscovite qu'il est le prétendant véritable.

Les missives de Démétrius à Mstislafsky étaient pleines de bienveillance et d'amitié: il y donnait des preuves nombreuses de l'authenticité de ses droits et affirmait qu'il n'était pas possible de douter qu'il ne fût le véritable Démétrius. Il pardonnait aux chefs de l'armée tout ce qu'ils avaient entrepris jusques là contre lui, car ils n'agissaient qu'en vertu du serment qu'ils ont prêté à Boris. Ils les priait en grâce de croire à ses paroles. Mais tout cela ne servit à rien. Plus tard cependant, on apprit que quelques chefs entrèrent en relation avec lui et répondirent à ses lettres, de sorte qu'il était instruit de tous leurs faits et gestes. Comme je l'ai rap-

porté déjà, il n'écrivit à aucun des Godounoff qu'il disait être des traîtres et les auteurs de toutes les calamités de l'empire.

Quelquefois, du haut des remparts de Kromy, il faisait haranguer l'armée moscovite, ou jeter parmi les assiégeants des écrits par lesquels il leur demandait combien de temps encore ils seraient dans l'aveuglement, et s'ils ne s'apercevaient point que tout le pays embrassait son parti; il leur affirmait qu'eux-mêmes, avant peu, s'empresseraient de venir se ranger sous sa bannière.

„Honte à vous! leur disait-il, si vous ne savez pas voir que vous êtes les soldats d'un traître à la patrie, d'un homme qui est parvenu à la couronne par les moyens les plus illicites, qui a fait périr mes parents et détruit les grandes familles du pays, dans l'espoir de se délivrer de toute crainte, après avoir tout massacré autour de lui."

Il leur disait encore: „Conduisez-moi devant Mstislafsky et devant ma mère qui, je le sais, est encore en vie, mais se trouve malheureusement entre les mains des Godounoff et s'ils affirment que je ne suis pas le véritable Démétrius, alors, coupez-moi en mille morceaux!"

Par ces paroles et d'autres du même genre, il réussit à gagner à lui la plus grande partie des soldats. Les chefs eux-mêmes, ceux du moins qui n'étaient pas alliés à la famille de Boris, et qui connaissaient le passé du Tsar et le fond de son caractère, ces chefs se disaient intérieurement: Oh! si nous avions Démétrius pour souverain!

Ils n'osaient pas le proclamer ouvertement, ils ne croyaient pas qu'il fût l'héritier réel du trône, mais ils le considéraient déjà comme un soleil levant. Aussi, tous les jours, en passait-il un grand nombre sous les drapeaux du prétendant.

L'armée des assiégeants campée autour de Kromy compta bientôt 300,000 hommes, grâce aux renforts qui lui arrivaient journellement. Elle resta longtemps sous cette forteresse qui ne comptait pourtant pas 4000 défenseurs. Il ne se passait

pas de jour que les Cosaques ne fissent des sorties par détachements de 2 ou 300 fantassins, armés de longs mousquets. Ces tirailleurs s'avançaient vers l'ennemi et le provoquaient. Alors, du camp des Moscovites s'élançaient, pour faire montre de leur valeur, des cavaliers qui cherchaient à surprendre les Cosaques; mais ceux-ci les attendaient de pied ferme et, comme ils sont les plus habiles du monde à se servir du mousquet ou de l'espingole, quand les Moscovites étaient à portée, ils lâchaient leur coup et ne manquaient jamais ni un homme ni un cheval.

Les Moscovites perdaient, dans ces escarmouches, de 30 à 50 hommes par jour, et surtout un grand nombre de jeunes gens nobles que l'amour de la gloire entraînait toujours trop loin. Pendant tout le temps que Korella fut valide, les assiégeants n'eurent pas un instant de repos: on les assaillait, on les tiraillait, on les provoquait sans cesse; tous les jours on inventait contre eux quelque nouveau stratagême. Tantôt, au sommet de la montagne, on plaçait une femme nue qui chantait des chansons satiriques sur les chefs moscovites; tantôt c'étaient des affronts plus violents encore, mais que ma plume aurait honte de rapporter. Tout cela poussait à bout les assiégeants; mais ils avaient beau faire jouer sans relâche leur grosse artillerie, ils n'occasionnaient aucun mal aux assiégés qui ne cessaient de sonner de la trompette, de boire et de se livrer à l'orgie.

Bref, la trahison était dans l'armée moscovite et l'on pouvait remarquer que les chefs ne prenaient pas le siége à cœur. On s'apercevait fort bien qu'il y avait des relations entre eux et Démétrius, mais qu'ils n'osaient pas agir ouvertement en sa faveur. Ainsi, bien souvent, pendant des nuits noires, on apportait des sacs de poudre que l'on cachait jusqu'auprès des gabions: là, les défenseurs de Kromy venaient les enlever secrètement et les emportaient, même en présence des sentinelles. On pourrait citer d'autres faits du même genre.

Quelquefois aussi du camp moscovite on lançait dans l'in-

térieur de la forteresse assiégée, des flèches, auxquelles étaient attachées des lettres renfermant tout ce qui se passait à Moscou ou dans l'armée du Tsar. De sorte que les défenseurs de la place étaient instruits par Démétrius de la situation des affaires dans la capitale, des faits et gestes de Boris, de ses inquiétudes, des murmures du peuple à Moscou, (car la plus grande partie de ce peuple commençait à croire à l'existence du vrai Démétrius), et enfin de la certitude qu'avait le prétendant de parvenir à la conquête de l'empire. C'est pourquoi celui-ci laissait en repos l'armée qui assiégeait Kromy.

Belle défense de Kromy.

La garnison de cette place se tint tranquille pendant un certain temps: elle se bornait à repousser des attaques qui n'étaient jamais terribles. Son inaction avait pour cause une blessure grave que Korella avait reçue; et lui seul était capable d'aviser aux moyens de maltraiter les moscovites. Dès qu'il fut guéri, les choses se passèrent comme auparavant.

Boris se désespère.

Le Tsar Boris, voyant que la fortune lui était contraire, que son armée ne faisait aucun progrès, tandis que tout réussissait à Démétrius dont tout le monde embrassait la cause, apprenant en outre, par ce qui se passait sous ses yeux et par les rapports de ses innombrables espions, que la population de la capitale même commençait à être persuadée de l'existence du vrai Démétrius, que toutes les autres villes étaient déjà chancelantes et manifestaient de la mauvaise volonté dans les envois des recrues à l'armée, envois qui ne finissaient point et qui éprouvaient des retards, Boris se prit lui même à douter, si son compétiteur au trône ne serait pas réellement le prince Démétrius. Dans un accès de désespoir, il voulait détruire la ville d'Ouglitche tout entière, avec tous ses habitants, pour la punir d'avoir laissé le prétendant s'échapper de ses murs.

Mais après avoir entendu les serments solennels du Patriarche et des evêques, après avoir entendu le Knees Vassili Ivanovitch Schouisky jurer qu'il avait, de ses propres mains, mis au cercueil et enseveli le vrai Démétrius, il abandonna son

terrible dessein. Ils lui disaient en outre: En faisant périr ainsi ceux qui sont innocents, votre peuple ne s'en révoltera pas moins, comme vous avez pu le voir par ce qui s'est passé à Komarnitsk et dans le pays de Seversk où vous avez aussi tenu à sévir contre vos propres sujets. Vous les voulez punir parcequ'ils se soumettent à Démétrius, mais ce n'est pas, comme on l'a fait, en exterminant, d'une manière barbare, les innocents et les coupables, que vous le leur ferez comprendre.

C'est à la suite de ces observations qu'il s'abstint désormais de sacrifier de nouvelles victimes.

A cette époque, il ne sortait, pour ainsi dire, plus de son palais et envoyait le plus souvent son fils, à sa place, dans les églises. Il avait presque perdu l'esprit et, dans son égarement, il ne savait s'il devait croire ou non à l'existence de Démétrius. Il se décida pourtant enfin à tenter un effort suprême et, s'il ne réussissait point, il avait résolu de se donner la mort. Il appelle auprès de lui Pierre Fédorovitch Basmanoff, un vaillant héros qui s'était bien conduit tant à Seversk qu'en d'autres endroits, ainsi que je l'ai rapporté. Bien qu'il fût de petite naissance, il lui promit la main de sa fille et, pour apanages, le royaume de Kasan, d'Astrakhan et tout le pays de Seversk. Il avait fait auparavant la même promesse à Mstislafsky, général en chef de son armée; mais voyant que celui-ci n'accomplissait point ses engagements, bien qu'il n'y eût pas de sa faute, il l'avait pris en défiance et le regardait non seulement pour un homme négligent, mais même pour un traître. Il voulut donc qu'il revînt à Moscou en même temps que Schouisky.

Basmanoff accepte la proposition de Boris et jure d'y laisser sa vie ou de livrer au Tsar le prétendant, mort ou vif si c'est un faux Démétrius; mais s'il a affaire au véritable fils d'Ivan, il ne se résoudra jamais à lui faire la guerre, encore moins à le tuer.

A cette déclaration, Boris répondit avec les serments les plus énergiques, que son compétiteur n'était pas le vrai Dé-

métrius, mais Rastriga, le moine. Sur cette affirmation, Basmanoff se retire.

Basmanoff est nommé généralissime de l'armée moscovite. Le Tsar lui promet sa fille, s'il parvient à vaincre Démétrius.

En sortant de l'appartement du roi, il rencontre dans l'antichambre Simon Nikitovitch Godounoff, le premier de l'empire après Boris, celui qu'on appelait l'oreille droite du Tsar, un grand tyran du peuple, comme je l'ai dit déjà. Godounoff lui demande quelles promesses le Tsar lui a faites. Basmanoff, sachant bien qu'il ne pouvait se refuser à le lui dire, quoiqu'il ne l'eût dit à qui que ce fut, lui raconte sa conversation avec Boris. „Oh! lui répond Godounoff, faites donc tous vos efforts pour nous délivrer de ce Démétrius, car je viens de rêver qu'il est le véritable et je crains qu'il n'en soit ainsi. Si vous réussissez, vous deviendrez à bon droit le plus proche parent du Tsar."

Basmanoff n'oublia point cette parole et se dit en lui même: Quelque succès que j'obtienne, on ne m'en saura aucun gré plus tard et je n'aurai rien de ce que l'on me promet. Il savait fort bien, en effet, que Boris avait déjà fait la même promesse à des seigneurs plus élévés, et ne l'avait pas tenue. Il agirait autrement, s'il avait la crainte de Dieu, pensait-il. Tout cela le confirmait dans l'idée que Démétrius pouvait bien être le véritable, mais il tenait cette idée bien secrète et resta quelque temps encore à Moscou (80). Dans sa terrible colère contre ce pays et ce peuple, le Tout-Puissant envoyait aux hommes des songes et des idées qui les portaient à croire des choses qu'ils savaient parfaitement ne pas exister (81). Dieu en agit ainsi à l'égard de Boris et de sa femme qui était la conseillère de la plupart des actions tyranniques du Tsar.

Ils avaient fait venir auprès d'eux la mère de Démétrius assassiné à Ouglitche. Cette ancienne Tsarine qui avait été la septième femme d'Ivan Vassiliévitch, était depuis longtemps, comme nous l'avons déjà vu, religieuse dans un monastère éloigné de Moscou. Lorsque se répandirent les premiers bruits de la résurrection d'un Démétrius, elle fut conduite dans un

grand désert où l'on ne voyait âme qui vive, et où elle était étroitement gardée par deux misérables, afin qu'elle ne pût communiquer avec personne. De là, Boris la fit amener secrètement à Moscou et introduire dans sa propre chambre à coucher, où sa femme et lui firent subir à cette malheureuse un interrogatoire sévère pour connaître sa pensée relativement à l'existence de son fils. Elle répondit d'abord qu'elle ignorait s'il était mort ou vif. Alors la femme de Boris, emportée par la colère: Ne nous cachez pas ce que vous savez fort bien, putain! lui dit-elle, et, poussant dans ses yeux un flambeau allumé, elle l'eût certes aveuglée si le Tsar ne lui avait fait un rempart de son corps. Alors, la Tsarine Martha n'hésita pas à répondre que son fils vivait encore, qu'il avait été secrètement conduit hors du pays, que cela s'était fait à son insu à elle, mais que des personnes, mortes depuis, le lui avaient rapporté.

Violence de la femme de Boris

Elle disait ces choses avec la permission de Dieu, car elle savait fort bien que son fils était mort et enterré. Boris la fit reconduire ensuite dans un autre désert; elle y fut l'objet d'une surveillance plus rigoureuse encore, et si son ennemie avait pu s'en saisir, elle l'aurait immédiatement fait massacrer.

Malgré le mystère dont on entoura cette entrevue, la nouvelle en parvint à Démétrius. Dieu seul sait qui la lui apprit. Quelques personnes qui veulent faire preuve de pénétration, vont jusqu'à dire que l'esprit malin, qui le favorisait en toutes choses, lui en avait donné connaissance.

Boris avait envoyé une ambassade en Suède auprès du roi Charles pour demander du secours. Mais, le Tsar étant venu à mourir peu de temps après, l'ambassadeur ne sortit point du pays et n'alla pas plus loin que Novgorod, d'où il rentra à Moscou après le trépas de Boris.

Boris demande du secours à la Suède.

Le premier chancelier Affanassi Vlasieff fut envoyé auprès de l'armée avec de grandes sommes d'argent, qui devaient être distribuées aux troupes, pour les stimuler et leur faire prendre plus à cœur les intérêts du Tsar. Cet envoyé était aussi por-

teur de la lettre par laquelle le roi de Pologne s'était disculpé de soutenir la cause de Démétrius qu'il ne connaissait pas. On fit lecture de cette lettre au camp, devant tous les soldats.

Tout cela, c'était frapper à la porte d'un sourd. Le lendemain, les défenseurs de Kromy savaient tout, et en faisaient des gorges chaudes. Ils étaient d'intelligence avec les chefs de l'armée moscovite et les deux partis n'attendaient que le moment favorable, pour se réunir et se fondre en un seul.

Chaque jour des courriers arrivaient l'un après l'autre à Moscou et tous apportaient de mauvaises nouvelles. L'un venait dire: tel pays s'est soumis à Démétrius; un autre: de grandes forces se préparent en Pologne pour marcher sur nous; un troisième: les chefs moscovites sont tous des traîtres. Ajoutez-y que le peuple de Moscou murmurait plus fort de jour en jour et qu'il n'y avait ni fer, ni feu, ni supplices qui pussent vaincre son obstination.

La situation parut à Boris si désespérée qu'il résolut de s'ôter la vie plutôt que de tomber entre les mains de Démétrius et de figurer aux yeux de tous, couvert de honte, dans le triomphe de son vainqueur.

Boris prend du poison et meurt.

Le 13 Avril (vieux style), il était fort gai ou du moins il affectait de l'être. A son dîner, il mangea copieusement et étonna tous les assistants par cette bonne humeur inusitée. Après le repas, il se rendit sous un portique élevé d'où l'on peut voir toute la ville et la contrée environnante, et l'on croit que c'est là qu'il se versa du poison. Car dès qu'il fut descendu dans une salle basse, il fit appeler le patriarche et les évêques et leur ordonna de lui apporter un capuchon de moine et de lui raser les cheveux; il se disait près de mourir. Et en effet, à peine ces oiseaux de mauvaise augure eurent ils chanté leurs prières et accompli leur office, que le Tsar rendit l'âme, à trois heures de l'après-midi ([82]).

Il se passa bien deux heures avant que la rumeur de cet événement ne se répandît à la Cour ou dans la ville; mais immédiatement après on entendit un grand tumulte: c'étaient

les Grands qui couraient à cheval et en armes vers le Kremlin. Ils étaient suivis des Strelitz également en armes. Personne ne disait mot et personne ne savait la cause de cette précipitation. Nous présumions bien qu'il s'agissait de la mort du Tsar, mais on n'osait point le dire.

C'est le lendemain seulement, quand on vit de nouveau les Grands et les Courtisans se rendre en deuil au château, que les conjectures se changèrent en certitude: la nouvelle se répandit alors de tous côtés.

Les médecins s'étaient de suite aperçus que le poison avait été la cause de la mort du Tsar; ils en firent part à la Tsarine seule.

Le peuple est aussitôt convoqué au Kremlin pour y prêter le serment de fidélité à la Tsarine et à son fils: les Grands, la Noblesse, les marchands et les bourgeois s'y rendent en corps pour accomplir ce devoir. Des courriers sont expédiés dans toutes les villes restées fidèles pour y faire procéder à la même formalité. Les villes qui prêtèrent serment sont: Pskoff, Novgorod, Ivangorod, Rostoff, Péreslavl, Yaroslavl, Vologda, Perm, Kargapol, Oustioug, Totma (?) Kolmogor, Condinie, Obdérie, Sibérie; ainsi que la Laponie et le pays environnant.

La femme de Boris nommée Tsarine et son fils Tsar.

Quant aux contrées voisines de la Pologne, du pays de Seversk et d'Astrakhan, elles restèrent avec Démétrius, mais Kasan reconnut le gouvernement de Moscou.

C'est le 16 Avril 1605 que l'on proclama Tsarine Marie Grégorïevna, et Tsar de tous les Russes son fils Fédor Borissovitch (83).

Boris était un homme de courte stature, assez corpulent et d'un visage un peu rond. Il avait la chevelure et la barbe grisonnantes. Il marchait avec difficulté à cause de la goutte qui le tourmentait souvent; cette infirmité, très commune parmi les seigneurs moscovites, lui venait de ce qu'il était toujours debout ou en marche. Les Grands mènent une vie assez malheureuse dans ce pays: obligés de se trouver conti-

nuellement à la Cour et de se tenir, pendant des journées entières, debout auprès de l'empereur, c'est à peine s'ils ont un jour de repos sur trois ou quatre. Plus ils sont élevés en honneur, plus ils ont de la fatigue, de l'inquiétude et de la crainte et, pourtant, ils cherchent sans relâche à monter davantage.

Actions de Boris.

Boris était très favorable aux étrangers et il leur témoignait beaucoup de complaisance: il possédait une mémoire étonnante, et quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, il connaissait toutes choses mieux que quelques uns qui manient beaucoup la plume. Il était âgé de cinquante cinq ou cinquante six ans [84]; si tout lui avait réussi, il aurait accompli de grandes choses. Il avait beaucoup embelli la ville de Moscou et lui avait donné de bonnes lois et de beaux priviléges. Il avait établi des corps-de-garde à tous les carrefours, et fait cloturer les rues par de grandes barrières qui se fermaient, de sorte que chaque rue formait comme une cité à part. Une de ses ordonnances comminait une amende d'un rixdale contre celui qui sortirait le soir sans être muni d'une lanterne. En somme, il connaissait l'art de régner.

Sa police.

Il aimait de construire. Sous le règne du Tsar Fédor, il avait fait entourer la capitale d'un mur d'enceinte en pierre de taille; il en fit de même pour la ville de Smolensk. Il construisit aussi sur les confins de la Tartarie, une ville forte qu'il nomma de son nom, Borisgorod.

Mais il mettait sa confiance bien plus dans les popes et les moines que dans ses plus fidèles seigneurs. Il prêtait trop l'oreille à la flatterie et à la dénonciation et c'est en se laissant conduire par des scélérats et par sa cruelle femme, qu'il accomplit tant d'actes tyranniques et qu'il sacrifia les principales familles du pays, comme nous l'avons déjà vu. De lui-même, il n'aurait pas commis ces forfaits [85].

Il était l'ennemi déclaré de ceux qui se rendaient coupables de concussion en acceptant des présents ou des gratifications: il fit punir de mort, en public, des grands seigneurs et des

chanceliers convaincus de ce délit; mais ces exemples n'empêchèrent point le mal.

Il fut inhumé dans l'église de l'archange, au Kremlin, lieu de sépulture des Tsars: selon la coutume, ses obsèques se firent avec accompagnement de pleurs et de hurlements de tout le peuple.

Son enterrement. Aumônes distribuées après sa mort.

Peu de temps auparavant, était décédé l'oncle du Tsar, Dmitri Ivanovitch Godounoff, l'aîné de la dynastie. Il fut enterré dans le tombeau des Godounoff, a Kostrom, sur le fleuve Volga.

Pendant les six semaines qui suivirent la mort de Boris, on distribua au peuple, en aumônes, plus de 70.000 roubles qui font, en monnaie de Hollande, 490.000 florins; pendant le même laps de temps, on célébra des services pour le repos de son âme, dans tous les monastères.

C'est alors seulement que Pierre Basmanoff fut envoyé vers l'armée pour la commander en chef, pour lui annoncer officiellement la mort de Boris et pour lui faire prêter serment au jeune Tsar, le nouveau souverain de l'empire.

Basmanoff envoyé à l'armée en qualité de général en chef.

Avant l'arrivée du généralissime, l'armée moscovite savait déjà, par les soldats de Démétrius, la nouvelle de la mort de Boris, mais on n'avait point voulu y croire jusqu'au jour où elle fut confirmée par Basmanoff.

D'après les ordres du Tsar, Fédor Ivanovitch Mstislafsky et les deux Schouisky remirent le commandement de l'armée à Basmanoff, qui en prit possession, et rentrèrent piteusement à Moscou où ils vécurent désormais dans l'obscurité, quoiqu'ils fussent les principaux seigneurs du pays. Les Godounoff qui faisaient partie de l'armée y restèrent pour seconder le nouveau généralissime.

Après la mort de Boris, tout fut en désordre à Moscou et le peuple, de jour en jour, y devint plus audacieux. Il accourait par bandes au palais, tantôt redemandant à grands cris les seigneurs qui, du temps de Boris, avaient été envoyés en exil, tantôt voulant que l'on fît venir la vieille Tsarine, la

mère de Démétrius et qu'on la plaçât aux portes de la ville afin que chacun pût apprendre d'elle si son fils était encore vivant ou non. Parmi les Seigneurs régnait la plus grande division. Les Godounoff, quoique à moitié abattus, ne cessaient de porter envie à tous ceux qui avaient échappé à la proscription des vieilles familles; ils tremblaient déjà de les voir arriver aux positions les plus élevées, si Démétrius réussissait à s'emparer du trône. Simon Nikitovitch Godounoff essaya même de se défaire de Mstislafsky et il y eût réussi, sans l'intervention de quelqu'un qui le suivait à la piste et qui le qualifia de traître à la patrie.

Le peuple murmurait chaque jour de plus en plus et demandait sans cesse la vieille Tsarine et les Seigneurs exilés: on fut forcé de lui promettre que tous les survivants des proscrits rentreraient sous peu à Moscou. Mais quant à la vieille Tsarine mère, il fut impossible de rien obtenir de la femme de Boris: au contraire, celle-ci la fit garder plus étroitement que jamais dans le désert où on l'avait conduite. On craignait que, pour être délivrée de sa prison et se venger de ses ennemis, elle n'affirmât hautement que Démétrius était encore en vie.

Mais le peuple ne se lassa point de demander son ancienne souveraine et il devint menaçant dans ses paroles. La Cour fut en proie à la crainte la plus vive. Vassili Ivanovitch Schouisky se hasarda alors de sortir du palais et de haranguer la foule. Il prononça un beau discours, commençant par dire que la colère divine s'était appesantie sur le peuple pour le punir de ses péchés, qu'on le voyait suffisamment par les maux dont le pays est affligé. Il s'étonnait donc de voir le peuple s'obstiner dans sa perversité et soupirer après une révolution qui devait nécessairement amener la ruine du pays, l'anéantissement de la religion et la destruction des sanctuaires de Moscou. Il jura de la manière la plus énergique que le vrai Démétrius ne pouvait pas exister: il montrait ses mains qui avaient mis le fils d'Ivan dans sa bière à Ouglitche. Il ajoutait

que le compétiteur du trône était Rastriga, un moine défroqué, inspiré par Satan, envoyé sur la terre pour la plus grande punition des forfaits du peuple. Il adjurait ses auditeurs de se corriger et de prier Dieu de leur faire grâce et, enfin, de rester toujours fidèles, leur assurant que les événements auraient une heureuse issue.

Ces paroles calmèrent un peu l'effervescence populaire. Les malheureux que Boris avait exilés rentrèrent, de jour en jour, à Moscou: on y vit revenir entr'autres Ivan Mikhaïlovitch Borotinsky, un seigneur de la plus haute naissance, qui, poursuivi par la vengeance du Tsar, errait misérablement depuis près de vingt cinq ans.

Nous avons vu que Pierre Fédorovitch Basmanoff avait été envoyé vers l'armée en qualité de généralissime et qu'on lui avait adjoint quelques Godounoff, tels qu'Ivan Ivanovitch, et deux Galitzin. Basmanoff arriva à son poste le 21 Avril et, après avoir pris le commandement, il donna aux troupes la connaissance officielle du décès de Boris et les adjura de rester fidèles au jeune Tsar et de lui obéir, à lui, qui avait été choisi pour leur chef. Dans une autre occasion, il leur communiqua les lettres du roi de Pologne, dont nous avons parlé, mais un de ses premiers soins fut de disperser dans les rangs de l'armée des espions chargés d'écouter ce que l'on y disait et de lui en faire le rapport tous les jours. Il découvrit ainsi qu'il y avait parmi ses soldats plus de partisans de Démétrius que du Tsar.

Après avoir mûrement réfléchi sur cette révélation, Basmanoff résolut de passer avec toutes ses troupes du côté du prétendant: il employa tous les moyens pour arriver à ce résultat sans effusion de sang, s'il était possible. Dans ce but, il envoie secrètement quelques affidés auprès de Démétrius, afin de se consulter avec ce dernier sur les mesures à prendre (86). Pour justifier sa détermination, Basmanoff affirma qu'il était convaincu que Démétrius était le véritable prince, et il s'appuyait, pour plus grande certitude, sur les paroles qui lui

Basmanoff est convaincu de l'existence de Démétrius.

avaient été dites par Simon Nikitovitch, dans l'antichambre de Boris. La résolution qu'il avait prise ne devait pas être considérée comme un acte de trahison, mais comme l'action d'un homme qui cherche à faire le bonheur de son pays. Il la justifiait encore en rappelant la cruelle tyrannie de Boris qui avait exterminé les anciennes familles et en s'appuyant sur les malheurs de son règne, malheurs qui prenaient leur origine dans cette occupation injuste d'un trône qui avait un héritier légitime, comme la divine providence le manifestait en ce moment. Lui et son armée voulaient donc se dévouer au service du véritable successeur des Tsars.

Toutes ces négociations se faisaient avec tant d'habileté que, des deux côtés, on n'eût pas su dire, plus tard, qui les avait engagées: personne même ne savait en quel endroit se trouvait Démétrius, pas plus ceux de Kromy que les Moscovites.

Sauf quelque sortie de temps à autre, les assiégés de Kromy restaient le plus souvent dans l'inaction; car à l'époque du dégel, chacun n'avait d'autre occupation que de se garantir de l'invasion des eaux.

L'armée assiégeante, ne pouvant s'approcher de la forteresse à cause des marais, consommait ses munitions à entretenir contre elle un feu incessant mais inoffensif. La nuit, une foule de transfuges moscovites se rendaient dans Kromy et y rapportaient des nouvelles de leur camp et des conseils que l'on y tenait, pour faire passer l'armée toute entière du côté de Démétrius, pendant une grande attaque imprévue.

Basmanoff, après avoir pris toutes ses dispositions, de commun accord avec Démétrius, fixa le jour du complot au 7 Mai, selon l'ancien style ([87]). Ce jour-là, la garnison de Kromy devait se tenir prête à l'attaque; de son côté Basmanoff, de bon matin, ferait saisir dans leurs tentes et garrotter les chefs et les capitaines de son armée. Après quoi, les deux partis devaient crier ensemble: Dieu garde Démétrius Tsar de tous les Russes!

Quelqu'extraordinaire, quelque incroyable que soit cet at-

tentat, il est cependant très réel: mais il est évident qu'il ne réussit que par la volonté de Dieu. Basmanoff et ses complices savaient fort bien, du reste, que Démétrius comptait plus de partisans que le Tsar.

Jusqu'au moment fixé, il semblait que chaque jour dût être marqué par quelque escarmouche; aussi y avait-il continuellement quelques postes que l'on tenait prêts au combat: mais précisement ce jour-là on ne songea point à les avertir.

Le 7 Mai, vers quatre heures du matin, les assiégés de Kromy, ainsi que Basmanoff et ses complices, se tenaient prêts; à un moment donné, un conjuré, monté sur un cheval noir, sort du camp moscovite et se rend jusqu'auprès des remparts de la forteresse. C'était le signal. Aussitôt les assiégés se précipitent comme un ouragan et fondent sur les divers quartiers du camp, sans qu'une sentinelle ou un soldat jetât un cri d'alarme. En un clin-d'œil ils ont saisi les chefs qu'ils garrottent et traînent dans la forteresse, pendant que les conjurés moscovites mettent le feu à leur propre camp. Les Moscovites qui n'étaient pas du complot et qui ne s'attendaient pas à l'attaque, sont saisis d'une telle épouvante, qu'ils se mettent à fuir dans toutes les directions, en abandonnant leurs armes ou leurs vêtements.

Pendant ce temps, ceux des Moscovites qui étaient partisans de Démétrius vont par milliers se joindre à leurs adversaires. Ils le font même avec une précipitation telle, qu'ils rompent sous leur poids le pont jeté sur la rivière près de Kromy, et sur lequel se trouvaient trois ou quatre popes préposés à la réception du serment de fidélité du peuple, ce qui se fait en présentant un crucifix à baiser. La foule entière est plongée dans les eaux; chacun cherche à se sauver à la nage, qui en essayant de trouver un gué, qui en se cramponnant à son cheval; mais plusieurs y perdirent la vie; enfin ce fut une telle bagarre qu'on aurait dit que ciel et terre périssaient. Dans cette fuite désordonnée, les uns se dirigent vers leur pays, les autres vers leur village, une partie se rend à Moscou, une

autre se refugie dans les bois, tous fuient sans savoir où ni pourquoi et en s'entretuant par le fer ou le mousquet comme des animaux atteints de rage. L'un criait: Vive Démétrius! l'autre: Vive Fédor Borissovitch! un troisième: Vive celui qui s'emparera du trône!

La plus grande partie de l'armée se rangea donc sous les drapeaux de Démétrius, le reste se livra à la débandade. La terreur qui les poursuivait dans leur fuite était telle qu'ils abondonnaient, sur la route, leurs chariots ou autres véhicules, se pressant d'en dételer les chevaux pour s'éloigner au plus vîte, croyant toujours avoir un ennemi à leurs trousses. Les fuyards traversèrent Moscou pendant trois jours entiers. Quand on leur demandait la cause de leur panique, ils ne savaient que répondre; aux seigneurs du palais qui les questionnaient avec autorité, ils répondaient avec audace: Allez-y voir vous-mêmes! La population de Moscou commençait aussi à devenir menaçante: sans se prononcer ouvertement, il est certain qu'elle eût à l'instant ouvert les portes de la ville a ceux qui se seraient présentés.

Une petite troupe d'environ 70 Allemands qui avaient fui aussi, fut reçue par le jeune Tsar qui les remercia vivement et leur parla, les larmes aux yeux, des malheurs qui allaient fondre sur lui. Quelques Seigneurs, qui étaient présents, se mirent à rire sous cape des paroles du prince, mais les Godounoff faisaient une toute autre figure. S'attendant à toutes les suites de la vengeance, à la mort même, ils se hatèrent de distribuer aux couvents les domaines et les trésors qu'ils possédaient.

Pendant le grand tumulte excité pour favoriser la trahison de Basmanoff, celui-ci avait subi le sort des autres chefs et été garrotté comme eux, pour donner le change sur son action et faire croire que tout se passait à son insu. Mais dès qu'il fut arrivé dans les rangs ennemis, on le délia, à l'instant, lui et les siens. Ivan Ivanovitch Godounoff, au contraire, fut laissé dans ses liens, au milieu des champs, comme un

animal; à ses côtés, se trouvait un jeune page qui chassait les mouches avec un éventail; d'autres chefs étaient traités à l'avenant. André Téliatefsky, qui était parent des Godounoff, resta le dernier auprès de l'artillerie en criant aux siens: Restez fermes, mes amis, ne trahissez point votre Tsar! Mais, de ce côté, l'attaque fut si vive et si soudaine que lui et ceux qui l'entouraient ne purent rester à leur poste et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Basmanoff avait envoyé son casque, orné de ses insignes, au chef de la cavalerie allemande qui était réunie, presque toute entière encore, autour de sa bannière, et le pria de passer à l'autre camp et de prêter serment au véritable Tsar, mais ce capitaine refusa d'abord nettement; cependant, après de nouvelles instances, il finit par se joindre avec quelques uns de ses hommes aux soldats de Démétrius. Mais soixante dix hommes, environ, restèrent fidèles à leur foi jurée et s'enfuirent vers Moscou.

Ces Allemands nous racontèrent que personne n'aurait pu rien comprendre à la manière dont les choses se passaient. On ne distinguait point un ami d'un ennemi; l'un courait de ci, l'autre de là, on se mêlait comme de la poussière chassée par le vent. On peut voir par là si c'était, oui ou non, la volonté de Dieu que ce Démétrius régnât pour un temps déterminé, afin d'être la verge dont se servait la colère divine pour châtier les Moscovites.

Le lendemain, tout se passa plus tranquillement: les soldats du fort et les assiégeants qui ne formaient plus qu'une seule armée se disaient entr'eux: Oh! puissions nous le voir, le Tsar Démétrius, à qui nous avons prêté serment sans le connaître! A quoi l'un répondait: Démétrius est à Corptsa, à 30 milles de Kromy, et il sera bientôt ici; et un second repliquait: Non; il se trouve à Rilsk à 50 milles de Kromy. Le lendemain, on affirmait qu'il était encore à Poutivle et le jour d'après, on allait jusqu'à dire: il s'est enfui en Pologne, il n'était qu'un imposteur qui a mis tout le pays en désarroi (88).

Tous ces bruits répandaient de nouvelles inquiétudes dans l'armée. Mais les chefs les dissipaient en disant aux soldats: Attendez la fin et taisez-vous. Cependant, malgré ces assurances, un grand nombre d'entr'eux étaient saisis de crainte, ils songeaient à leurs femmes et à leurs enfants et regrettaient mille fois de n'avoir pas pris la fuite vers Moscou: ils rougissaient maintenant d'être des transfuges et d'avoir fait si bon marché du serment qu'ils avaient prêté d'abord au Tsar de Moscovie. En un mot, ils attendaient avec anxiété le dénouement de cette affaire.

Trois jours après, cependant, vers le soir, un gentilhomme moscovite, nommé Boris Loukoff, apporta une lettre de Démétrius. Dans cette missive, après avoir remercié ses soldats, le prétendant les prévenait que chacun était libre de retourner chez soi, ou de rester à son service jusqu'au jour où il ferait son entrée à Moscou. Un grand nombre profita de cette permission et retourna dans ses foyers, tout en reconnaissant Démétrius comme Tsar et Grand-Prince.

A Moscou, tout semblait se passer encore comme si rien n'était arrivé: journellement, il y passait encore des troupes fraîches qui avaient l'air de se rendre à l'armée; mais arrivés à cinq ou six milles au delà de la ville, tous les hommes rompaient les rangs; l'un reprenait le chemin de sa maison, l'autre se dirigeait vers le camp de Démétrius.

Démétrius en possession de la plus grande partie de l'Empire. Il écrit au peuple de Moscou.

Accompagné du corps d'armée qu'il avait avec lui, Démétrius se rendit en personne sous les remparts de Kromy. Là, il se forma une garde composée de la plupart des Polonais et des Cosaques et de quelques troupes russes dans lesquelles il avait confiance, et envoya les autres en partie à Toula, en partie à Kalouga, ville plus rapprochée encore de Moscou, sur le fleuve Oka; un corps s'empara de cette ville et poussa jusqu'à Serpoukoff, autre ville distante de 18 milles de la capitale. Là ils se mesurèrent, le 28 Mai, avec un corps de Strelitz ou mousquetaires qui combattirent fidèlement, jusqu'à la fin, pour la cause du Tsar. Mais, après cette rencontre,

une grande terreur s'empara de la Cour; on y croyait que tout était fini; cependant, au grand étonnement de chacun, la ville resta dans une tranquillité profonde.

Démétrius s'était rendu à Toula où il séjourna quelques jours. Il y licencia quelques troupes, polonaises et autres, après leur avoir donné leur solde; mais il retint les Cosaques et quelques Polonais avec lui, en leur promettant de les payer à Moscou, dès que, par la grâce de Dieu, il serait assis sur le trône paternel. De là, il adressa des proclamations au pays tout entier et envoya partout des messagers pour annoncer ses succès et demander aux peuples s'ils doutaient encore qu'il fût le véritable héritier de la couronne. A ces nouvelles, les villes commencèrent à chanceler; cependant, les envoyés de Démétrius ne furent point partout les bienvenus, car plusieurs furent tués.

La tranquillité régnait toujours à Moscou; mais le peuple continuait à s'agiter sourdement, et il était prêt à accomplir une révolution, s'il se fût présenté à ses yeux quelqu'un de l'armée de Démétrius.

Le 30 Mai, vers 10 heures du matin, deux jeunes gens arrivent en ville par la porte de Serpoukoff en disant qu'ils apercevaient au loin sur la route des flots de poussière causés, à ce qu'il leur paraissait, par de nombreux chariots ou une troupe de gens en marche. Pour eux, il n'y avait pas de doute, c'est l'ennemi. Aussi, dès qu'ils sont entrés en ville, ils se mettent à crier: Loudi! Loudi! C'est à dire: une armée! une armée!

A ces cris, les habitants se persuadent que l'ennemi est sur le point d'entrer et se mettent à courir de tous côtés en répétant à leur tour: C'est l'armée ennemie! On se poussait, on se bousculait dans les rues; chacun courait comme s'il avait une armée à ses trousses; c'était un tumulte indescriptible; on eût dit un essaim d'abeilles en mouvement. Celui-ci courait à son logis chercher des armes, celui-là, au marché pour acheter du sel et du pain, dans le but de l'offrir aux vainqueurs entrant en ville afin d'en être favorablement traité.

C'est en effet une coutume russe que de présenter du pain et du sel à ceux que l'on veut bien recevoir.

L'agitation et la panique étaient générales; personne cependant ne se préparait à la défense, chacun, au contraire, s'apprêtait à ouvrir les portes à l'ennemi. Les seigneurs de la Cour et même la Tsarine et le jeune Tsar ne savaient point ce qui se passait et étaient à moitié morts de peur; ils font sortir du Kremlin quelques messagers chargés d'aller aux informations. Mais ceux-ci, en entendant tout ce vacarme, sont eux-mêmes pris d'épouvante, et tournent bride: les premiers se persuadent que ceux qui sont en arrière ont été tués; ce n'est qu'après être arrivés en lieu de sûreté qu'ils s'aperçoivent qu'il n'en était rien. Tout ce bruit avait eu lieu sans raison: aucun ennemi n'était arrivé et l'on ne put savoir quels furent ceux qui contribuèrent le plus à fomenter l'agitation. Quant aux deux jeunes gens qui en avaient été la cause première, on leur infligea une punition; puis tout rentra de nouveau dans le calme.

Emeute à Moscou. Le peuple se rallie à Démétrius et s'empare de tous les Godounoff.

Cependant après cette affaire, le peuple se met à s'assembler tous les jours sur l'esplanade devant le Kremlin; quelques seigneurs s'y rendent et demandent à la foule quel est le but de ces émeutes journalières. Le peuple n'a-t-il pas un souverain qui est son élu et auquel il a juré d'être fidèle jusqu'à la mort? Et, en bons chrétiens, ne doivent ils pas obéir à celui dont ils sont les sujets volontaires? S'ils ont à demander quelque changement qui pourrait leur être favorable, ne peuvent-ils pas le faire sans recourir à toute cette agitation qui n'a pas de raison d'être? Puis, en manière de péroraison, ils engagent chacun à rentrer au logis, et annoncent que désormais les instigateurs de désordres seront pris et punis comme ils le méritent.

Après cela, chacun retourna chez soi.

Le lendemain, on annonce que l'Hetman Korella est campé avec ses Cosaques à six milles de Moscou. Sur cette nouvelle, on se hâte de faire des préparatifs de défense et l'on

conduit l'artillerie sur les remparts et sur les murs. Mais on y travailla avec tant de mollesse que le peuple prit la chose en dérision. Quant à moi, je pense que tout cela n'avait d'autre but que de tenir le peuple en bride, car on craignait énormément la populace qui était réduite à la misère et proférait de violentes menaces de pillage contre les marchands de Moscou, les nobles et quelques personnes riches; de sorte que l'on avait une peur plus grande des habitants eux-mêmes que des soldats de Démétrius. Les principaux de la ville étaient pour la plupart en correspondance avec Démétrius, mais ils se gardaient d'en rien faire paraître: pour ordonner à chacun ce qu'il avait à faire, ils attendaient la venue de Démétrius ou ses manifestes à la population. Mais les Godounoff avaient intercepté un grand nombre de lettres et mis à mort ceux qui les apportaient; de sorte que pas une seule missive ne parvint à Moscou.

Je ne crois pas qu'il se trouvât dans la ville une pièce de monnoie ou un bijou: tout était caché en terre; car dans les moments de danger, c'est la coutume générale, en Moscovie, d'enterrer son argent et ses objets précieux dans les bois, dans les caves et autres endroits écartés. De cette manière, une foule de choses se perdent; elles y restent souvent très longtemps, et ceux qui les cachent ne communiquant leur secret à personne, finissent par en perdre le souvenir.

Le 1 Juillet 1605, vers les 9 heures du matin, on vit pour la première fois, deux courriers de Démétrius entrer audacieusement en ville. Ils portaient des lettres adressées aux habitants de Moscou, et ils devaient les lire au peuple réuni sur l'esplanade. C'était sans doute un acte très téméraire que d'oser venir ainsi dans une ville qui est la tête de l'empire, qui ne s'est pas prononcée, et où le Tsar siège encore dans toute sa puissance. Mais ils savaient, sans aucun doute, à quoi s'en tenir sur les dispositions de la plupart des seigneurs et des habitants, car ils arrivaient avec la dernière assurance.

Ils n'ignoraient pas non plus que le jeune Tsar avait eu la pensée d'aller à la rencontre de Démétrius, de se jeter à ses pieds en lui demandant pardon et merci, mais qu'il en avait été empêché par sa mère; ce qui avait fortement courroucé la noblesse, déjà presque toute entière attachée au parti du prétendant et ne se souciant plus ni de la Tsarine, ni des Godounoff. Il n'y avait plus à Moscou qu'un petit nombre de bons patriotes, mais ils n'osaient parler, de peur de perdre la vie.

Ces deux courriers donc arrivent à cheval sur l'esplanade: en un clin-d'œil, ils sont entourés par des milliers de personnes appartenant à la populace. On reconnut en eux deux gentilshommes, moscovites de naissance et nommés Gabriel Pouschkin et Naoum Plestchéeff, qui s'étaient ralliés des premiers au parti de Démétrius. Là, devant la peuple assemblé, ils font lecture de leur message qui était conçu en ces termes.

„Démétrius, par la grâce de Dieu, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes et vrai fils de feu le Tsar Ivan Vassiliévitch, d'heureuse mémoire, vrai successeur au trône, si longtemps errant dans le plus triste exil, par la haute félonie des Godounoff, à tous les Moscovites, salut et prospérité!

Voilà la vingtième lettre que je vous adresse, et vous vous êtes toujours obstinés dans la rebellion, vous avez refusé d'écouter mes envoyés et leur avez ôté la vie; vous êtes restés sourds aux nombreux manifestes dans lesquels je vous apprenais la vérité. Mais, je le sais et je le comprends, il n'y a pas de votre faute. Jusqu'à ce jour, vous avez subi l'oppression de Boris, des Godounoff, des Véliaminoff, des Sabouroff, tous traîtres à la patrie. Mes lettres, je l'ai appris plus tard, ne vous ont point été remises; c'est le tyran qui les interceptait et faisait mettre à mort ceux qui vous les portaient.

C'est pourquoi je vous pardonne tout ce que vous avez fait contre ma personne; je n'ai pas soif de sang, comme celui que vous avez eu si longtemps pour votre souverain. Chacun sait

comment il a traité mes malheureux sujets, que j'aime comme la prunelle de mes yeux, et que lui faisait mourir de la manière la plus cruelle par le glaive, par la corde, par le gibet, ou qu'il vendait comme esclaves aux Tartares.

Cette conduite tyrannique aurait dû vous prouver qu'il n'était pas le protecteur de son peuple et ne régnait pas légitimement sur l'Empire. Mais, encore une fois, tout vous est pardonné. Saisissez-vous de tous les Godounoff et de leurs adhérents, ils sont coupables de forfaiture envers moi, et tenez-les en prison jusqu'à mon arrivée à Moscou, afin que je puisse leur appliquer les châtiments qu'ils méritent. Puis ne faites aucun tort à personne, respectez-toutes les propriétés et restez fidèles à Dieu."

Après la lecture de ce manifeste, l'assemblée entière se prosterna le visage contre terre, en implorant sa grâce, en se disculpant de ce que l'on pouvait, en apparence, lui reprocher, et en criant: Vive Démétrius Ivanovitch, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes!

Puis, toute cette foule furieuse envahit le Kremlin et s'empare de tous ceux qui appartenaient à la race des Godounoff. Ils saisissent également la Tsarine, son fils et sa fille, les placent sur un tombereau, et les conduisent hors du palais, jusqu'à la maison que la Tsarine avait occupée avant que Boris ne fût devenu empereur. Cette maison se trouvait aussi dans l'enceinte de la citadelle; elle était toujours restée inhabitée, parceque Boris ne connaissait personne qui fût digne de l'occuper (89).

La foule se livre ensuite à la destruction. Sous prétexte que la demeure du Tsar avait été souillée par la tyrannie, on la dévaste de fond en comble; rien n'y reste entier, tout est pillé ou saccagé. De là, elle se répand en ville, attaque les maisons des Godounoff et y accomplit la même besogne. On n'y laissa pas un clou dans le mur: perles, habillements, argent, meubles, tout est enlevé. Tous ceux qui sont hostiles à Démétrius sont jetés en prison. Quelques individus

innocents furent victimes de ces excès, mais on ne fit de mal à personne: les médecins, apothicaires et chirurgiens du Tsar ne subirent aucun mauvais traitement. Cependant, ceux qui avaient des ennemis surent profiter de l'occasion pour les trouver.

Mais ceux des seigneurs qui n'étaient d'aucun parti prirent à la hâte des mesures et tout rentra dans l'ordre; cependant, on ne rendit pas à ceux qui étaient innocents les objets qu'on leur avait pris pendant le pillage: il eut été impossible d'ailleurs de découvrir en quelles mains ils avaient passé, car la multitude entière était coupable des excès commis.

Les Godounoff, comme je l'ai déjà rapporté, furent tous saisis et jetés séparément en prison; on en fit de même de tous ceux qui appartenaient aux familles des Véliaminoff et des Sabouroff, ainsi qu'à leurs adhérents. Leurs maisons furent mises à sac et le pillage se fit avec tant de rapidité et d'acharnement que les pillards s'entretuaient sur leur butin. Quelques uns d'entr'eux étaient parvenus jusques dans les caves remplies de vin; là, mettant les barriques debout, ils les défoncaient, pour y puiser le vin, les uns avec leurs bottes ou leurs souliers, les autres avec leurs chapeaux: ils étaient si ardents à la boisson (ce qu'ils sont tous du reste dans ce pays), qu'on en trouva environ 50 morts de leurs excès.

Pendant cette dévastation, chacun emportait chez soi tout ce qu'il pouvait; cependant les pillards ne trouvèrent point d'argent, ou du moins fort peu; car les victimes, s'attendant à leur sort, avaient eu soin d'enfouir leurs richesses ou bien les avaient distribuées aux couvents, dans l'espoir de racheter leur âme par ce don pieux.

La rage de la dévastation ne cessa que vers l'après-midi: une foule de personnes, tout à fait innocentes, tant hommes que femmes, furent dépouillées de tout, même de leurs vêtements. Qu'on juge de ce qu'elles eurent à souffrir!

Vers minuit, il y eut un nouveau rassemblement, les cloches sonnèrent le tocsin d'alarme: c'était un coup monté par

quelques scélérats qui espéraient, à la faveur d'une bagarre, pouvoir se remettre au pillage. Ils se criaient les uns aux autres que quelques uns des Godounoff avaient forcé les portes de leur prison, qu'ils étaient à cheval au nombre de 400 et cherchaient à fuir par les portes de la ville. Tout cela n'était qu'un long mensonge et une fausse alerte: mais on n'en put découvrir ni l'auteur ni ses complices.

Peu après, Démétrius envoie, par tout le pays, dans toutes les villes, des courriers porteurs de manifestes ordonnant aux peuples de prêter serment à l'héritier légitime, si miraculeusement sauvé par la Providence divine, et leur faisant connaître toutes les circonstances de son retour. Les peuples, hélas! croient à toutes ces paroles, le reconnaissent pour le véritable Démétrius et vont, dans toutes les églises, prier pour Dmitri Ivanovitch, Tsar de tous les Russes.

Démétrius congédie beaucoup de troupes; il s'arrête à Toula où on lui apporte, de Moscou, des munitions et de l'argent.

Une foule de gens quittent Moscou et se rendent au camp de Démétrius, à Toula, à 36 milles de la capitale, pour y offrir des présents au nouveau Tsar, implorer sa clémence et lui présenter leur désir de le voir à Moscou. Il promet d'y venir sous peu, mais auparavant il avait à licencier, à Toula, une bonne partie de ses troupes. On lui apporta des chevaux, des carrosses, des vivres et d'autres munitions et en outre de grandes sommes tirées du Trésor de l'état, pour être distribuées aux soldats.

O, combien ils étaient aveuglés et dans quelles épaisses ténèbres ils avaient été jetés par la colère divine! Ils ne voyaient point qu'ils préparaient eux-mêmes la verge qui devait les frapper un jour.

Cependant, il arriva encore à Moscou des événements étranges.

On y exhuma de sa tombe le corps du défunt Tsar Boris et on le conduisit avec mépris hors ville. Il ne fut plus jugé digne de reposer à côté des Tsars, et on l'enfouit en terre auprès d'un antique petit monastère.

Après nous avoir rendus témoins de tous ces événe-

ments, Dieu envoya à ce peuple un autre aveuglement: tout à coup, la plupart des gens se mirent à croire que Boris n'était pas mort, bien qu'ils l'eussent eux-mêmes enterré par deux fois. L'un disait qu'il avait pris la fuite et qu'un autre avait été mis au tombeau à sa place. Un second affirmait qu'il était allé en Tartarie. Un troisième prétendait qu'il était parti pour la Suède, mais le plus grand nombre était persuadé que les marchands d'Angleterre l'avaient conduit dans leur pays avec de riches trésors.

Pendant le pillage du palais impérial, quelques uns des émeutiers découvrirent un ange sculpté en cire: c'était le modèle d'une statue que le Tsar défunt se proposait de faire exécuter en or fin, avec douze statues d'apôtres et qu'il destinait à l'église projetée de Sveeta Sveeti. Ceux qui amenèrent cette statue au jour et qui n'avaient jamais vu un objet pareil, s'écrièrent: „Voyez! voilà ce que nous avons trouvé dans le cercueil où l'on dit que Boris a été déposé. Il est donc bien certain qu'il s'est enfui!". Ce qui força chacun d'y croire, malgré soi. Il y en eut même qui jurèrent d'avoir vu Boris assis derrière des tonneaux dans les caves des Godounoff et ayant devant lui à boire et à manger.

En un mot, on peut dire que les gens étaient devenus fous, radoteurs et en proie au plus ridicule aveuglement. Cet aveuglement était si grand que l'on envoya sur toutes les routes, jusqu'à la distance de 3 à 400 milles de Moscou, de nombreux courriers pour avertir les populations de la fuite de Boris; de sorte que, dans tout le pays, on ajouta foi à cette nouvelle et qu'elle y causa une émotion telle que l'on vit les Cosaques fouiller les villages et les forêts au bord du Volga, pour se livrer à la recherche du soidisant fugitif.

Grands malheurs qui frappent la Moscovie.

Nous nous trouvâmes, pendant quelque temps, en proie à la crainte la plus vive d'être pillés et massacrés. Nous étions en route pour aller trafiquer à Archangel et y attendre un navire: de tous côtés on vint nous avertir que nous étions poursuivis. Le bruit avait été répandu que nous trans-

portions les trésors de Boris et que celui ci était déjà conduit hors du pays. De manière que pendant tout notre voyage nous pouvions nous attendre d'heure en heure à être attaqués. Mais, par la grâce de Dieu, nous échappâmes à tout danger. On voit par ces détails combien le bras de la colère céleste s'était appesanti sur ces peuples: il serait impossible même de dire tout ce qui se passa dans ce moment (90).

Pendant que tout le pays tombait ainsi au pouvoir de Démétrius, la ville d'Astrakhan tenait encore pour le Tsar et résistait aux Cosaques qui l'entouraient et qui y avaient été envoyés pendant l'hiver, par Démétrius, pour en faire le siége. Ils ne purent s'en rendre maîtres et le gouverneur de la place qui était un Sabouroff, et parent des Godounoff, répondit à leurs sommations qu'il refusait de se rendre, qu'il voulait attendre encore et voir, et qu'il ne remettrait le puissant royaume d'Astrakhan qu'entre les mains de celui qui serait en possession du trône de Moscou. Ces fières paroles lui méritèrent la clémence de Démétrius qui l'excepta du châtiment que subirent tous ses parents. Les Cosaques quittèrent ce pays et rentrèrent dans leurs cantonnements respectifs.

De jour en jour, Démétrius se rapprochait de la capitale Ses étapes journalières étaient d'environ un mille à cause de la multitude qui le suivait. De tous côtés, on arrivait pour le voir et implorer ses faveurs: seigneurs, popes, évêques, religieux venaient de Moscou lui offrir des présents. C'est de là aussi qu'on apportait tout ce dont sa Cour avait besoin. Il adressait de fréquentes allocutions aux populations qui venaient le voir, il leur racontait ses aventures, de la façon qui lui semblait la meilleure et la plus agréable pour ses auditeurs, aussi ne manquait-il pas de leur en faire beaucoup accroire. Mais ils ajoutaient foi à tout ce qu'il disait, et si dans le nombre il y en avait qui fussent mieux renseignés, ils n'en disaient pas moins *Amen* avec tous les autres.

Les membres de grandes familles envoyés en exil comme traîtres à la patrie.

C'est alors aussi que l'on exila de Moscou toutes les grandes familles alliées à celle de Boris, et avec elles, une foule de leurs adhérents. Ivan Vassiliévitch Godounoff et les siens furent envoyés aux frontières de Tartarie, Stépan Godounoff dut partir vers quelque autre endroit. Tous subissent le sort qu'ils avaient fait jadis subir à tant d'autres. Quant à Simon Nikitovitch Godounoff, qui avait commis tant d'actes de tyrannie envers le peuple sous le règne de Boris, il fut conduit à Pereslav ([91]), et jeté dans une cave. Là, quand il demanda de la nourriture, on lui apporta une pierre et il mourut du supplice de la faim.

On avait délivré de cette même prison un malheureux que ce tyran y avait fait mettre injustement six ans auparavant. Combien il dut être étonné en y voyant venir à sa place celui qui l'avait fait incarcérer, le premier seigneur de l'empire après le Tsar! C'est ainsi que chacun reçoit sa récompense dans ce monde. Le poëte a eu bien raison de dire:

. . . . sine cæde et vulnere pauci
Descendunt reges, et sicca morte tyranni. (*)

Démétrius avait envoyé à Moscou un nommé André Schéréfédinoff, grand scélérat, qui s'était des premiers rangé du côté du prétendant, et lui avait donné la charge de se défaire de la Tsarine, épouse de Boris, et de son fils, mais d'une manière si secrète que personne ne pût savoir qu'ils eussent été tués. Pour donner le change, on aurait répandu le bruit qu'ils s'étaient empoisonnés. Quant à la fille de Boris, on devait lui laisser la vie et la conserver jusqu'à l'entrée de Démétrius à Moscou.

La Tsarine et son fils sont étouffés.

André Schéréfédinoff accomplit son odieuse mission. Il s'empara de la Tsarine et de son fils, un jeune prince beau et bien fait, qui donnait au pays les meilleures espérances

(*) Juvénal X. 112, 113.

de devenir un excellent souverain, et les étouffa entre deux coussins.

La fin tragique de ces deux personnages nous prouve, une fois de plus, combien le bonheur est incertain et combien notre existence ici-bas est un sujet de larmes. Qu'elle est profonde la parole du sage: Vanité des vanités! tout n'est que vanité! Qu'il me soit permis de rappeler ici ces beaux vers d'Eobanus Hessus sur l'instabilité de la fortune:

Qui nunc nascuntur, morientur tempore certo,
Quæ plantata vides, auferet hora sequens.
Olim planta fuit, quae nunc succiditur arbor,
Quae nunc destruimus, structa fuere prius,
Nunc fletu nimio, deducimus anxia vitae
Tempora, nunc risu solvimur. Immo dico
Omnia deprendi, nihili res esse, nec ulla
Semper in infracto parte manere gradu.

Aussitôt après l'assassinat, on fit monter auprès des cadavres quelques personnes de la bourgeoisie et on leur fit accroire que la mère et le fils venaient de s'empoisonner. Mais la fille que l'on voulait épargner n'avait pas, disait-on, bu dans la coupe assez de poison pour en mourir. A la vue de cette mère et de cet enfant qui étaient là, gisant dans les bras l'un de l'autre, les assistants ajoutérent foi à tout ce qu'on leur disait, et on fit immédiatement savoir au pays entier les détails de cette mort soi-disant volontaire. Les deux cadavres furent conduits sans aucune cérémonie au petit monastère où l'on avait enterré Boris, et là on les enfouit dans la terre, comme des animaux.

Mais, en apprenant cette fin déplorable, un grand nombre de personnes ressentirent une vive douleur, sans qu'elles connussent pourtant la vérité: elles déploraient la situation malheureuse du pays et la marche tortueuse des événements, elles versaient des larmes sur le sort de ce jeune prince qui n'était

coupable d'aucun crime et conservaient soigneusement son souvenir. Mais tous ces événements arrivèrent par la volonté de Dieu (92).

Démétrius arrive à Moscou avec des troupes et fait une entrée solennelle.

Cependant Démétrius s'était beaucoup rapproché de Moscou, mais il ne voulut y entrer qu'après s'être assuré que le pays tout entier l'eût accepté pour souverain. Cette entrée solennelle eut lieu le 20 Juin. Il était entouré de 8000 Cosaques et Polonais: des troupes nombreuses le suivaient encore, mais elles se retirèrent de divers côtés, quand il fut arrivé en ville. Les rues étaient encombrées de monde, au point qu'on ne les traversait qu'avec une peine infinie; la foule envahissait les toits et les murs, aux environs des portes par où il devait venir. Tout ce peuple avait revêtu ses plus beaux habits et accueillit avec des larmes de joie celui qu'il croyait être son souverain légitime.

Quand il eut traversé la troisième enceinte et passé le fleuve de la Moskova, il parvint devant une église bâtie sur une montagne aux environs de la forteresse et nommée l'église de Jérusalem (93). Là, il arrêta son cheval et fit arrêter toute son escorte, et ôtant de sa tête le chapeau impérial pour le remettre immédiatement après, il jeta un profond regard autour de lui, sur les magnifiques remparts, sur la ville, sur la foule innombrable qui remplissait tous les espaces, et puis, se mit à pleurer amèrement, du moins en apparence, et à remercier Dieu de l'avoir laissé vivre assez longtemps pour revoir Moscou, sa ville natale, et ses chers sujets qu'il portait en son cœur. Tout en disant ces belles choses, il versait des larmes ce qui porta une foule de gens à verser des larmes comme lui. Hélas! s'ils avaient su que ce n'étaient que des larmes de crocodile, ils se seraient bien gardés d'en faire autant, et se fussent conduits d'une toute autre manière. Mais la volonté de Dieu devait s'accomplir tout-à-fait.

Pendant qu'il était arrêté là, le patriarche, les évêques, les popes et les religieux portant des croix, des bannières et les saintes reliques, viennent à sa rencontre pour le conduire

processionnellement au Kremlin, et lui présentent à baiser une image de la Vierge qui, selon leurs rites, ne peut être présentée qu'aux Tsars. Etant descendu de cheval, Démétrius embrasse l'image, mais il n'accomplit pas, sans doute, cette cérémonie au gré de quelques moines qui l'observaient attentivement, car ceux-ci eurent l'air de douter qu'il fût le Tsar légitime: ils n'osèrent cependant pas en dire grand chose. Mais lui, ayant parfaitement remarqué leur regard inquisiteur, et les connaissant peut-être, les fit le lendemain tuer secrètement et jeter dans les flots.

Il devient suspect à quelques personnes.

Le cortége poursuit son itinéraire jusques dans le Kremlin au son des cloches et aux cris mille fois répetés de: Vive Dmitri Vassiliévitch, Tsar de tous les Russes! On conduit le nouveau Souverain dans son palais; là on le pose sur le trône impérial et les Grands viennent s'agenouiller devant lui et le reconnaître pour Tsar. Les Cosaques et les autres soldats furent postés dans l'enceinte du Kremlin, le mousquet chargé et armés en guerre: cette soldatesque était fort brutale, n'avait de respect pour personne et répondait même aux Seigneurs par des paroles grossières.

De grands changements eurent lieu à la cour du Tsar. Les officiers de la cour précédente, tels que chanceliers, sécrétaires, écuyers, sommeliers, jardiniers, valets de chambre et cuisiniers, furent destitués et remplacés par d'autres en qui le nouveau souverain avait plus de confiance.

Changements dans l'empire moscovite.

On changea également tous les gouverneurs des provinces, des villes, des domaines et des autres places. Pour ses valets de chambre et ses pages, il prit des Polonais qui sont des gens plus adroits, plus alertes, plus instruits et plus vaillants que les officiers de cour et les nobles de Moscou. Ceux-ci, en effet, n'ont jamais quitté le pays qui les a vu naître, et, pour la plupart, ne savent ni lire ni écrire. Cette ignorance est du reste très commune chez les Russes qui vivent comme des animaux.

Cependant, on avait envoyé chercher la prétendue mère de

Démétrius. Ainsi que je l'ai rapporté plus haut, cette femme était étroitement gardée dans un désert par ordre des Godounoff qui, à l'approche de leur ruine, avaient ordonné de la tuer; mais cet ordre n'avait pu être exécuté. Dans toutes les villes qu'elle traversa, le peuple l'accueillit avec les honneurs dus à son ancienne Tsarine, à la septième épouse d'Ivan Vassiliévitch. Elle était maintenant religieuse. Arrivé à 2 milles de Moscou, elle s'arrêta à Toïninsk, où il y a une résidence impériale. C'est là que Démétrius vint à sa rencontre avec une foule de seigneurs et de peuple. L'entrevue fut une scène de sanglots et de larmes; le peuple, à qui on avait fait accroire que la mère et le fils, les descendants de ses anciens monarques, se rencontraient pour la première fois depuis de longues années, le peuple pleura et sanglota avec eux. Il ne faut pas s'étonner, hélas! si elle reconnut Démétrius pour son fils, quoiqu'elle sût parfaitement qu'il ne l'était point; elle ne perdit rien à se prêter à cette supercherie. Considérée désormais comme la Tsarine, elle fut traitée avec magnificence et conduite au Kremlin, où on lui donna pour résidence le couvent Vosnessensk ou de la Résurrection (94). Là, elle vivait en souveraine; tous les jours elle y recevait la visite du jeune Tsar, ou des religieuses qui demeuraient avec elle. Lors de sa rentrée à Moscou, quand elle fut arrivée aux portes de la ville, Démétrius descendit de cheval, avec toute sa suite de seigneurs, et il marcha avec eux, à côté de la voiture, tête nue, jusqu'à sa demeure, au grand étonnement de toute la population. O perfides embûches de Satan! (95)

La vieille Tsarine arrive à Moscou.

Puis il fit commencer les préparatifs de son couronnement. Quoique, selon la coutume moscovite, cette cérémonie ne pût se faire qu'au premier Septembre, il désira qu'elle eût lieu avant cette date, ce qui parut fort étrange à un grand nombre de personnes. On n'en dit rien pourtant. Il fut donc couronné à Moscou, selon le rite national et avec la même magnificence que ses prédécesseurs, le 20 Juillet 1605 (96), dans l'église de la Vierge. Les évêques lui posèrent la couronne

Préparatifs du couronnement de Démétrius.

sur la tête, avec force génuflexions et en grand cérémonial. On sema de l'or devant lui et on le fit marcher sur du drap d'or.

Des courriers furent envoyés dans toutes les villes pour annoncer l'accomplissement de cette inauguration: les villes, de leur côté, pour faire acte de reconnaissance, offrirent des présents au nouveau Tsar.

Les hallebardiers et un grand nombre d'autres soldats furent licenciés, après avoir reçu leur solde et envoyés en Pologne. Parmi les chefs que l'on congédia en même temps, plusieurs en temoignèrent peu de satisfaction. Il licencie des troupes.

Un certain Adam Vichniovetzky, entr'autres, un boyard de la Russie Blanche, faisait entendre qu'il avait dépensé de son patrimoine plusieurs milliers d'écus pour la cause de Démétrius et qu'il n'en avait été ni indemnisé, ni récompensé. Il se gardait bien de dire le motif pour lequel on en agissait ainsi avec lui: il se pourrait bien cependant qu'il ne méritât pas mieux (97). Mais nous n'avons pas à nous en occuper.

Les Cosaques, en recevant leur congé, obtinrent de riches gratifications, ce qui n'empêcha pas quelques uns d'entr'eux de murmurer aussi: chacun de ces mécontents aurait voulu être Tsar lui-même.

Il retint à Moscou l'Hettman Korella avec une partie de Cosaques et voulut l'élever aux plus grands honneurs. Mais Korella se souciait fort peu des grandeurs de ce monde, il n'estimait pas les trésors et ne voulait point être un des seigneurs de l'empire, par aversion pour les charges qu'imposait ce titre. Il menait une vie désordonnée, et n'avait qu'un souci, celui de faire tous les jours bonne chère.

Démétrius fit déposer le vieux patriarche Job et le livra aux malédictions du peuple en lui donnant le nom de Judas et en lui imputant d'avoir été la cause de tous les crimes de Boris. Il fut rélégué dans le petit monastère de Staritza où il vécut pauvrement. A sa place on nomma patriarche, un grec de naissance, un homme pervers et rusé, adonné aux vices les

plus infâmes et que le peuple de Moscou détestait. Mais il était là par la volonté du Tsar (98).

Partout il institua des fonctionnaires et des officiers de son choix, et sur lesquels il croyait pouvoir compter: il congédia surtout ceux qui étaient remplis de présomption et qui en savaient trop. Quelques uns, même, disparurent.

Les principaux Seigneurs et les vrais patriotes étaient vivement affligés en voyant toutes ces choses et ils commencèrent à s'apercevoir que le nouveau souverain n'était pas le souverain légitime. Quelques individus, pour la plupart ecclésiastiques et religieux, qui connaissaient les secrets de l'état, se laissèrent aller à commettre des indiscrétiens à son égard: ceux d'entre eux qui en étaient soupçonnés coupables, furent exécutés ou enlevés. Plusieurs personnes du peuple et de la bourgeoisie subirent le même sort à Moscou. Car toute parole offensante pour le Tsar était à l'instant punie du dernier supplice ou de la confiscation des biens. Toutes les nuits, on ne faisait que livrer à la torture et mettre à mort des malheureux: mais, malgré tout le mystère dont on entourait ces exécutions, il fut impossible d'empêcher les gens de parler.

Nombreuses exécutions à Moscou.

Dans ce déplorable état de choses, il se trama secrètement une conspiration ayant pour but de se défaire du Tsar: elle avait pour chef principal Vassili Ivanovitch Schouisky, qui savait fort bien à quoi s'en tenir sur l'authenticité de Démétrius, et qui, comme je l'ai déjà rapporté, avait toujours donné sur ce point le témoignage le plus catégorique.

Conspiration à Moscou contre Démétrius.

Schouisky n'avait cessé de tenir de nombreux conciliabules avec quelques conjurés, tant seigneurs que marchands, auxquels il croyait pouvoir se fier, à l'effet de rechercher les moyens et l'occasion de tuer le Tsar. Mais leur complot est dénoncé par quelques traîtres qui n'en savaient pourtant pas grand-chose et ne purent apporter aucune preuve à l'appui de leur révélation. Cependant, on saisit plusieurs conjurés et on les met à la torture: quelques uns font des aveux, d'autres restent impénétrables. Schouisky est arrêté et on le proclame cou-

pable de lèse-majesté pour avoir attenté à la vie du Tsar.

Mis en jugement, il est condamné à mort et l'exécution est fixée au 25 Août (99). Les conspirateurs sont saisis.

Ce jour-là, on le conduit sur l'esplanade devant le Kremlin: la vaste place est occupée par 800 Strelitz, bien armés, et commandés par Basmanoff. Celui-ci, voyant les spectateurs très attristés du sort de Schouisky, parcourait la place, à cheval, et, s'adressant aux groupes, il leur disait que le coupable n'avait d'autre but que celui de bouleverser de nouveau l'empire et que ses machinations auraient occasionné des maux terribles. „Notre Tsar, disait-il, est plein de clémence et il fait exécuter seulement ceux qui ont deux fois mérité la mort". Par ces paroles, il s'efforcait de tourner le sentiment populaire contre le malheureux Schouisky. Mais il dut s'apercevoir que l'affliction du peuple était réellement très vive.

Le bourreau arrive et se met à déshabiller le condamné qui se tenait debout devant un grand billot sur lequel la hâche était prête. L'exécuteur se met en devoir d'ôter aussi la riche chemise toute brodée d'or et de perles: c'était un objet qu'il convoitait, mais Schouisky refuse de s'en laisser dépouiller et veut mourir avec ce vêtement. On attendit encore quelques instants, afin de voir s'il n'arriverait pas un message de grâce: mais ce répit eut lieu contre le gré de Basmanoff et de plusieurs autres qui auraient voulu que l'exécution se fît sans délai.

Enfin, on vit sortir du Kremlin un chancelier à cheval: il n'y mettait aucune hâte, car il était aussi de ceux qui désiraient la mort du malheureux Schouisky: ce chancelier apportait le rescrit par lequel le Tsar lui faisait grâce de la vie (100). Cette nouvelle combla de joie la multitude des bourgeois et tous les habitants de Moscou.

Alors, Basmanoff se mit de nouveau à chevaucher sur la place en criant: „O quel gracieux souverain le ciel nous a donné! Voyez! il pardonne même aux traîtres qui cherchent à lui ôter la vie!" Cet acte de clémence avait, sans aucun

doute, pour but de frapper le cœur du peuple et de convaincre plus fortement encore pauvres et riches, que le Tsar était bien le véritable Démétrius. On a dit qu'il était dû à l'intercession de la vieille Tsarine-mère. Mais, en réalité, il avait été inspiré par Jean Boutchinsky et ses frères, hommes pleins d'intelligence que Démétrius avait amenés avec lui de Pologne et dont l'un était son premier secrétaire et l'accompagnait partout. Ils ne cessaient de conseiller au Tsar d'épargner le petit nombre de Seigneurs qui existaient encore, de les traiter avec douceur, de leur témoigner de l'amitié, en l'assurant que par ce moyen il obtiendrait beaucoup plus que par les supplices, qui, en définitive, devaient avoir pour résultat de donner au peuple des soupçons et des doutes sur la légitimité de son souverain. Ces Boutchinsky étaient d'origine allemande et l'un d'eux appartenait à l'église Reformée.

Après avoir été gracié, Vassili Ivanovitch Schouisky et ses deux frères Dmitri et Ivan, sont envoyés en exil ou en prison à Viatca (101); mais, vers la Noël, sur les instances réitérées des Boutchinsky, ils reçoivent une nouvelle commutation de peine et reviennent à Moscou. Ils ne cessèrent point cependant de travailler au bonheur de la patrie en s'opposant fortement à l'invasion de l'hérésie que l'on cherchait à y introduire, et conspirèrent en secret, et avec la même énergie qu'auparavant, pour se défaire du Tsar.

Tous les jours, çà et là, on exécutait encore un grand nombre de personnes: en même temps Dieu avertissait visiblement Démétrius, mais celui-ci était aveuglé: il ne se souciait point des Moscovites et ne croyait pas aux rapports qu'on lui faisait sur l'état des choses.

Il me faut maintenant dire quelques mots de sa vie et de ses actions domestiques.

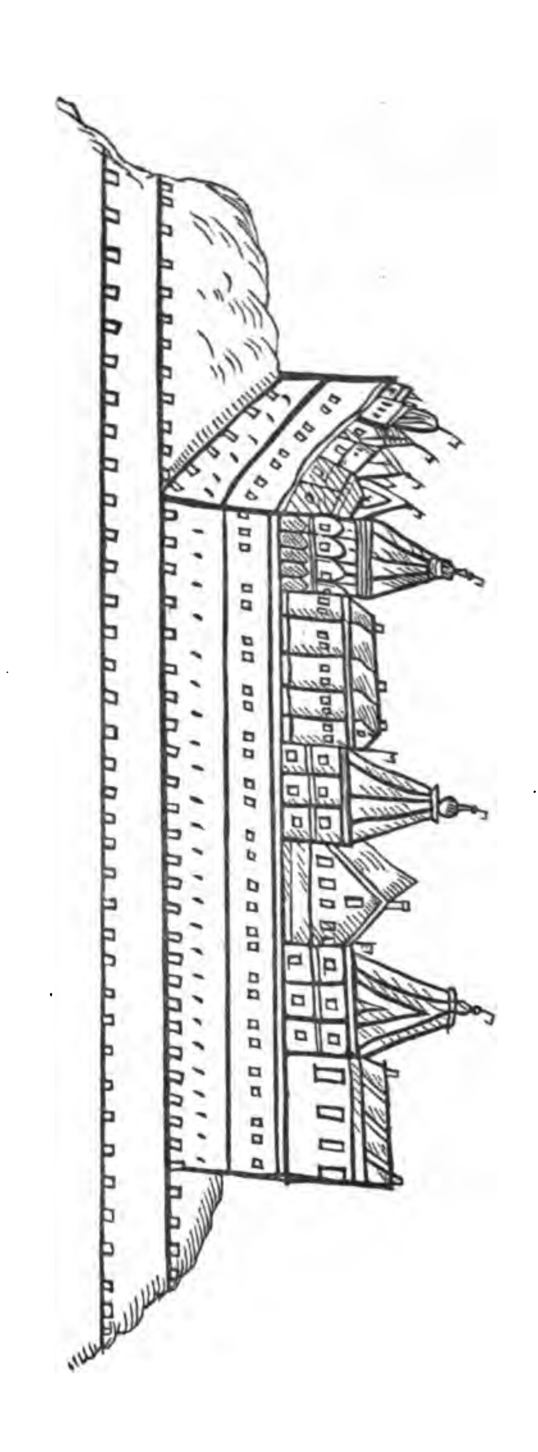
Il envoya de fortes sommes d'argent en Pologne pour payer ses dettes et rembourser à chacun ce qu'il en avait emprunté. Les Polonais arrivaient aussi en grand nombre à Moscou et en emportaient beaucoup de numéraire, en venant y vendre

de riches bijoux et d'autres objets précieux que les marchands y apportaient et que le Tsar recherchait vivement. Tout ce qui était rare ou curieux excitait son envie: ceux qui les lui présentaient en obtenaient vîte le prix et pouvaient s'en retourner contents. Il fit construire sur les grands remparts du Kremlin un magnifique palais d'où il pouvait voir toute la ville, car ces remparts sont situés sur une haute montagne au pied de laquelle coule le fleuve de la Moskova. Ce palais se composait de deux demeures contigues et formant angle; l'une de ces demeures était destinée à la future Tsarine. Voici, à peu près, la figure de ce palais. (*)

Dans l'intérieur des appartements, il fit dresser de splendides baldaquins dorés; les murs étaient tendus de précieuses étoffes en or et de velours brodé. Les clous, les charnières et autres ferrures des portes étaient recouverts d'une épaisse dorure, les fourneaux étaient des chefs-d'œuvre de l'art, aux fenêtres pendaient des tentures de drap et de velours cramoisi. Il fit construire aussi des bains magnifiques et de belles tours. Quoique dans l'enceinte de son palais se trouvassent déjà de vastes écuries, il fit bâtir une écurie particulière auprès de sa nouvelle demeure. Dans ces nouveaux édifices, il fit ménager une foule de portes dérobées et de passages secrets; ce qui prouve qu'il suivait l'exemple des tyrans et qu'il vivait, comme eux, dans une crainte perpétuelle. **Nouveau palais qu'il fait bâtir.**

Il faisait rechercher par tout l'empire les chiens les plus forts et les plus féroces. Les dimanches, il faisait apporter dans l'arrière-cour du palais, des cages renfermant des ours sauvages et prenait plaisir à mettre ces animaux aux prises avec ses chiens. Souvent même il ordonnait aux premiers nobles du pays qui, du reste, sont d'habiles chasseurs, d'entrer dans l'arène, armés d'un simple épieu et de se mesurer avec des ours. J'ai vu de mes yeux cet émouvant spectacle: j'ai vu plusieurs fois un homme attaquer un ours énorme qui

(*) Voyez page 146.



se démenait vivement, et lui percer de l'épieu la gorge ou la poitrine avec une adresse vraiment incroyable. Ces hommes courageux sortent pour la plupart de la lutte avec les mains blessées; cependant ils remportent souvent la victoire. S'il leur arrive de porter un coup à faux, leur vie court le plus grand danger, mais alors des chasseurs armés de fourches se précipitent sur l'ours et le percent de coups. De toute manière, pourtant, ces jeux-là sont horribles à voir.

Démétrius voulut plusieurs fois combattre en personne des ours furieux, mais il en fut toujours empêché par les Grands. Il faisait lâcher souvent, dans les plaines près de Moscou, des ours, des loups et des renards qu'il se plaisait à poursuivre avec une ardeur extrême, éreintant en un jour plusieurs chevaux de prix et obligé de changer souvent de vêtements. Il était vraiment d'une hardiesse extrême comme écuyer. Il domptait tous les chevaux, quelque fougueux qu'ils fussent, et dans cet exercice, il étonnait les Russes eux-mêmes qui sont tous de bons cavaliers et qui chevauchent depuis leur enfance jusqu'à leur mort ([102]). En effet, il n'y a pas à Moscou un marchand, quelque pauvre qu'il soit, qui ne possède des chevaux et l'on n'y fait pas un message d'une rue à une autre autrement qu'à cheval. Les chevaux, d'ailleurs, y sont à bon marché, ainsi que leur nourriture: dans les bonnes années, l'entretien d'un cheval ne monte guère qu'à 4 Livres.

Démétrius grand amateur de la chasse.

Démétrius était habile dans l'art de gouverner, il faisait toutes les lois et les faisait bonnes et irréprochables; les fonctionnaires eux-mêmes y trouvaient un enseignement fécond.

Trouvant que la Moscovie ne lui suffisait pas pour son empire, il eût voulu y ajouter encore la Tartarie et même la Suède et le Danemark: ce projet ne lui paraissait pas difficile, mais il le restreignit d'abord à la Tartarie.

Son ambition.

Il était vaillant guerrier et il aimait a voir répandre du sang quoiqu'il ne manifestât point ce penchant: mais il le tenait, comme on dit, derrière la manche. En outre, il était doué d'une grande force physique.

Il commence à connaître les Moscovites. Ayant appris à connaître les Moscovites, il s'entoura de précautions et doubla la garde de son palais. Choisissant parmi les Allemands et les Livoniens 300 hommes, les plus grands et les plus forts, il en forma deux corps, l'un de 200 hallebardiers, l'autre de 100 archers; il leur donna un brillant costume à l'allemande, une belle solde et de grandes prérogatives. Cette troupe formait sa garde personelle et l'escortait dans toutes ses sorties. Les archers se composaient, en grande partie, de gentilshommes Suédois et Livoniens; ils avaient pour chef Jacques Margeret jadis capitaine dans le corps allemand. Leur uniforme était de velours et de drap d'or, avec de riches manteaux; ils portaient des pertuisanes dorées, montées sur une hampe entourée de velours et de fils d'argent.

Les hallebardiers formaient deux compagnies ayant chacune leur Centenier. Ceux de la première compagnie, vêtus de drap violet bordé de velours vert, avaient pour chef un écossais nommé Albert Lanton (103); ceux de la seconde, portant un uniforme de drap violet bordé de velours rouge, étaient commandés par Matthieu Knoutzen, un Danois resté au service de Boris après la mort du duc Jean. Ces trois officiers et leurs lieutenants, outre des gages très élevés, avaient reçu en don des villages et des domaines.

Archers et hallebardiers entouraient toujours le Tsar, même la nuit, ils montaient la garde à tour de rôle, au haut du palais: quand le Tsar sortait en équipage, les archers l'accompagnaient à cheval, mais les hallebardiers le conduisaient seulement jusqu'à la porte et y attendaient son retour. Les archers portaient toujours sur eux des pistolets chargés (104).

Tout cet appareil parut fort extraordinaire aux yeux des Moscovites. Accoutumés à voir sortir leurs Tsars avec une simple garde de mousquetaires moscovites, il ne comprenaient point pourquoi Démétrius devait ajouter encore cette garde étrangère aux 2 ou 3000 hommes armés de longs mousquets qui le protégeaient déjà.

Garde des anciens Tsars.

Il fit fondre une grande quantité de canons, bien que la ville de Moscou en fût amplement garnie. De temps en temps il élevait des forts qu'il faisait battre par la grosse artillerie, il-assistait-lui même comme un soldat à ces exercices, et ne négligeait rien pour inculquer aux Moscovites la science de la guerre. Une autre fois, il fit exécuter une sorte d'engin ou de fort mobile, roulant sur des madriers, portant plusieurs pièces de campagne et tout rempli d'artifices: il le destinait contre les Tartares, et devait servir à jeter l'effroi parmi les chevaux. Cet appareil était vraiment très ingénieux: pendant l'hiver, il le fit dresser sur le fleuve pris par la glace et ordonna à une compagnie de cavaliers polonais de l'attaquer et de le canonner: du haut de son palais, il pouvait observer parfaitement cette expérience, et il lui parut qu'elle réussissait selon ses désirs.

Cette machine était d'une construction fort singulière et entièrement couverte de peintures: les portes simulaient des éléphants, les fenêtres représentaient la bouche des enfers vomissant des flammes; au dessous, d'autres ouvertures destinées à recevoir des petites pièces d'artillerie, affectaient la forme de têtes de démons. En vérité, l'aspect en était tellement effrayant que si on l'avait conduite au milieu d'ennemis, tels que les Tartares, elle eût jeté le désordre dans leurs rangs et les eût mis en fuite. Aussi les Moscovites la nommaient le Monstre des enfers et disaient, après la mort de Démétrius, que celui-ci qu'ils considéraient comme un sorcier, y avait enfermé le diable pendant quelque temps. C'est pourquoi ils le brûlèrent avec cette machine.

Il fit construire de nombreux mortiers pour lancer des bombes et les essayait souvent. Il se plaisait fréquemment à faire, en guise de recréation, des assauts et des exercices guerriers avec ses gentilshommes; mais quelquefois, il s'y exposait trop, car des conspirateurs avaient résolu de le tuer dans un de ces divertissements; mais la crainte les empêcha d'exécuter leur dessein.

Il élève Mstislafsky.

Il combla d'honneurs Fédor Ivanovitch Mstislafsky et lui fit don de tout le palais du défunt Tsar Boris, et, comme Mstislafsky s'excusait en disant qu'il ne méritait pas de semblables faveurs: „Vous en êtes plus digne que Boris, répondit il, car Boris n'était qu'un fléau de la patrie". Et il lui fit épouser ensuite une fille de la famille des Nagoïs, famille à laquelle appartenait la vieille Tsarine, sa prétendue mère. Ayant aussi remis dans leur rang et dignité ceux que Boris avait jetés dans la misère et dans l'exil, il noua de nombreuses alliances entre ces seigneurs et des filles de cette même race des Nagoïs, ou entre des fils de celle-ci et les filles des victimes. Il honorait leurs noces de sa présence et donnait lui-même des fêtes et des parties de chasse. Son but, en tout cela, était de pousser aux alliances entre les membres de sa dynastie présumée et les familles des Grands qui se tenaient dans un parti neutre, dans l'espoir de les détourner ainsi de l'incrédulité qu'ils professaient à son endroit (105).

Il envoie une ambassade avec des présents à sa fiancée.

Un ambassadeur est envoyé par lui en Pologne avec la mission d'y annoncer au Roi et à d'autres, son avénement au trône par la faveur divine, et de ramener de ce pays sa fiancée, la fille du Palatin de Sendomir [Youri Mnichek]. Cet ambassadeur portait à cette dernière de grands trésors en joyaux, perles, pierreries et bijoux en or, puis de fortes sommes d'argent, afin qu'elle pût se préparer un trousseau digne d'une souveraine. La vieille Tsarine y ajouta, de son côté, de nombreux présents pour sa future fille, comme elle la nommait. La fiancée s'appelait Marina.

Je dirai plus loin, dans le courant de ce livre, en quoi consistaient les cadeaux envoyés en Pologne. Dans la distribution de ces largesses le roi de Pologne ne fut pas oublié.

A Moscou, il fait mettre en état les Trésors de l'empire et confectionner de nouveaux coffres-forts: les joyaux sont classés dans des caisses diverses selon leurs espèces; d'antiques objets précieux cachés depuis des siècles, sont tirés de leur oubli, arrangés et casés d'après ses indications. Il acheta

aussi une foule d'objets de prix aux Anglais, aux Néerlandais et à d'autres étrangers. Des Juifs de Pologne lui vendirent de nombreux et riches bijoux.

Après en avoir fait toutes ses volontés, Démétrius fit raser les cheveux à Xénie, la fille de Boris, et l'envoya à cent milles de Moscou, au monastère de Kiriloff dans lequel se trouvaient encore un grand nombre de religieuses de haute naissance (106).

Vassili Massalsky, qui était son meilleur ami et à qui il témoignait une haute estime pour avoir été le premier à se joindre à lui et qui resta avec lui jusqu'à la fin, fut envoyé aux frontières de la Pologne dans le duché de Smolensk avec de magnifiques présents et des traîneaux dorés, afin de les offrir à ceux qui pendant l'hiver viendraient à Moscou de la part de la jeune fiancée. Pendant son séjour à Smolensk, Massalsky fut traité comme un Roi, il s'y rendit propriétaire des meilleures terres qu'il put trouver, et y acquit de grandes richesses.

Après Massalsky, les deux plus intimes amis de Démétrius étaient Pierre Basmanoff qu'il avait créé généralissime de ses armées, et un nommé Michel Moltchanoff qui s'était déjà attaché à son parti en Pologne et qui lui avait toujours été d'un grand secours. C'était un flatteur, un hypocrite, un homme qui n'avait ni foi, ni loi, et en somme, un fameux scélérat.

Inconduite de Démétrius.

Ces trois personnages commirent de nombreux méfaits et se livraient à la débauche la plus effrénée. Moltchanoff remplissait l'office de proxénète: c'est lui qui par ses agents faisait rechercher les plus belles filles, les gagnait par l'appât de l'argent ou quelquefois les attirait à lui à moitié par force, puis les conduisait, par des passages secrets, jusques dans l'appartement des bains du Tsar, et quand celui-ci en avait eu suffisamment sa satisfaction, il les passait à Basmanoff et à Moltchanoff.

Quand Démétrius avait jeté les yeux sur une belle religieuse (et il y en a considérablement en Moscovie), elle ne pou-

vait échapper à sa passion: aussi, à sa mort en découvrit-on une trentaine qui étaient enceintes de ses œuvres.

Voilà sa vie privée; au dehors c'était un soldat et un héros en toutes choses. Pas un de ses chanceliers ou de ses officiers qui n'eût tâté de sa colère; plus d'une fois il leur avait cassé un bâton sur les reins pour leur apprendre les manières de la cour et les dégourdir. Cela ne leur souriait pas trop, mais pour les recalcitrants, ils n'avaient qu'à attendre avec patience des temps meilleurs.

Ambassades de Pologne et du Pape. Le 16 Octobre, un ambassadeur arrive de la part du roi de Pologne et vient offrir au Tsar les félicitations de son souverain et des présents, consistant en beaux chevaux, en une chaîne en or et une grande coupe. Cet envoyé repartit dans le courant du même mois. Il était accompagné d'un légat du Pape (107), chargé de renouveler avec Démétrius le traité conclu auparavant en Pologne: ce légat reçut des présents.

Vers cette époque, les Schouisky obtinrent leur pardon et vinrent à Moscou, mais ils recommencèrent leur conspiration, mais cette fois, de la manière la plus secrète.

En Décembre, les Cosaques cantonnés le long du Don près d'Asoff, conduisirent à Moscou un Capitaine turc nommé Doesbagmeth [D. ben Achmet?] qui avait commis de grands ravages aux environs du Don.

Il enrôle des troupes. Le Tsar s'était attaché comme chef de ses écuyers, un polonais qui l'avait servi fidèlement pendant qu'il faisait la conquête de l'empire: il se nommait San Matthias Damaratsky. Ces écuyers étaient de vaillants jeunes gens, tous gentilshommes de bonne maison: il les inspectait lui-même et leur donnait de forts gages, bien qu'ils n'eussent autre chose à faire que de demeurer à Moscou et d'accompagner le Tsar en brillante tenue et en armes, quand il se rendait à la chasse ou faisait une excursion.

Un grand nombre de jeunes nobles polonais vinrent à Moscou faire visite au Tsar qu'ils avaient connu en Pologne alors qu'il était dans une toute autre position. Ils n'eurent pas à

regretter la bienveillance qu'ils lui avaient témoignée alors. Un cousin de la fiancée, nommé Kosonofsky, arriva dans la capitale et on lui assigna un palais spécial: c'était un homme jeune, mais plein de prétentions. Tous ces jeunes seigneurs et d'autres faisaient partie des chasses et des plaisirs de Démétrius et ne songeaient qu'à se divertir.

En automne, le Tsar ordonna des préparatifs afin de pouvoir attaquer le pays de Narwa avec de grandes forces pendant l'hiver; mais les principaux Seigneurs lui ayant vivement déconseillé cette expédition, il y renonça on ne sait trop pour quel motif.

Il y avait toujours à Ouglitche le fils du roi du Suède, le jeune Gustave, dont il a été suffisamment question dans l'histoire de Boris. Démétrius, un jour, lui intime l'ordre de prêter serment à la couronne moscovite et de jurer de servir fidèlement le Tsar toutes les fois qu'il en serait requis. Mais Gustave, tête bizarre et rétive, répond qu'il était, lui aussi, un fils de Roi et ne souffrirait pas qu'on lui parlât de cette manière, que l'on ferait mieux d'y mettre plus d'amabilité et de l'aider à récupérer le royaume de Suède qui lui revenait.

Gustave jeté en prison par Démétrius.

A cette réponse, Démétrius entre dans une vive colère: par ses ordres, on saisit le prince et on le jette tout garrotté sur un traîneau, avec un valet suédois nommé Simon, et on le conduit en prison, à Jaroslavl, à 50 milles de Moscou, où il mourut. On a lieu de croire que le poison aida à sa mort [108].

Tous les jours des courriers étaient en route, soit de la part de la fiancée ou du Palatin son père, soit de la part du Pape et de son légat à Cracovie, soit de Moscou en Pologne de la part du Tsar.

Le 8 Janvier 1606, un grand tumulte nocturne eut lieu à Sloot: il parait que quelques individus y seraient venus auprès des appartements du Tsar. Celui-ci avait dû prendre ses armes et s'était posté dans une vaste salle avec deux capitaines de sa garde, de faction cette nuit-là. Ces deux capitaines se nommaient Fédor Brensin et Raatman Douroff. Mais on ne **1606.**

put découvrir la cause de ce tumulte: deux ou trois individus que l'on put saisir et qui furent soumis à la torture ne voulurent faire aucune révélation et subirent la mort.

Le Tout-Puissant protégeait vraiment Schouisky qui était en même temps la tête et le bras de toutes les conspirations.

Après cette affaire, la garde fut encore augmentée de beaucoup.

C'était, parait-il, André Schéréfédinoff qui avait été gagné à prix d'argent pour assassiner le Tsar; c'était le même pourtant qui, jadis, par l'ordre de Démétrius, avait étouffé sous des coussins, la Tsarine Maria et son fils. Mais il disparut et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Je pense, quant à moi, qu'il a été assassiné à son tour.

Tous les jours, en effet, on en mettait à mort quelques uns qui avaient trop jasé; c'étaient des moines, pour la plupart. Je dis encore qu'il est fort étonnant que la conspiration ne fut pas éventée. Dieu, sans doute, avait aveuglé le Tsar.

Parmi les Strélets même, il s'en trouva qui avaient osé dire que le Tsar ne pouvait pas être le vrai Démétrius. Basmanoff, le chef de cette troupe de 8000 hommes, ayant eu vent de ces propos, les rapporta au Tsar et l'avertit de se tenir sur ses gardes, en prétendant que sa personne courait grand danger. Après une enquête sévère et mystérieuse, on en désigne sept dans la masse et on les surprend sans que personne en sût quelque chose. Le lendemain, à la pointe du jour, tous les Strélets sont convoqués dans l'arrière-cour où avaient lieu, d'habitude, le dimanche, les combats des ours; là, ils se réunissent tous, sans armes, et très inquiets de connaître le motif pour lequel on les a rassemblés. Un moment après, le Tsar sort de son palais, escorté de ses archers et de ses hallebardiers, et accompagné de Basmanoff, Mstislafsky, des Nagoïs et de plusieurs seigneurs polonais, puis il se place sur le grand escalier de cette cour et ordonne de fermer toutes les portes. A la vue du Tsar, tous les Strélets se prosternent à terre, selon leur coutume, et se mettent tête nue à le re-

Démétrius se plaint de ce qu'on ne le reconnaisse point pour le véritable.

garder. Démétrius ne put s'empêcher de rire en voyant toutes ces têtes découvertes qui se touchaient et s'écria: Oh! plût à Dieu qu'elles fussent toutes remplies de sagesse! Puis, s'adressant à eux, il leur fit un beau discours. Il parla d'abord de la Providence divine, d'après les Saintes Ecritures. Se plaignant ensuite de leur obstination et de leur incrédulité: Jusques à quand, leur dit-il, rechercherez vous la discorde et ses suites malheureuses? Ne vous suffit-il pas que le pays soit gangrené jusqu'à la moëlle? Faut-il qu'il soit détruit jusqu'aux fondements? „Puis il leur rappela les crimes des Godounoff, leur conduite tyrannique envers les principales familles du pays, la manière dont ils avaient usurpé le trône impérial; „Voilà, continua-t-il, la cause pour laquelle le pays à tant souffert, et maintenant que Dieu m'a délivré de toutes les embûches mortelles dont j'ai été entouré, et qu'il m'a conservé, moi seul, vous n'êtes pas encore satisfaits, vous cherchez tous les prétextes pour accomplir une nouvelle trahison, et vous voudriez déjà vous défaire de moi! Qu'avez vous à me reprocher? Qui d'entre-vous peut démontrer que je ne suis point le vrai Démétrius? Qu'il se présente, et je me laisse frapper ici immédiatement devant vous!

Ma mère et tous les Seigneurs ici présents sont là pour témoigner de moi. Et comment eût-il été possible à quelqu'un de faire presque sans troupes la conquête de ce puissant empire, s'il n'eût été soutenu par son bon droit? Dieu l'eût-il permis? J'ai exposé ma vie, non pas pour m'élever au rang suprême, mais par pitié pour vous, pour vous délivrer de la profonde misère et de l'affreux esclavage où vous alliez être plongés par ces traîtres qui opprimaient le pays. C'est par l'inspiration de Dieu que j'ai accompli ma mission, c'est avec l'appui de son bras Tout-Puissant que je suis parvenu à la possession d'un trône qui m'appartenait. Pourquoi donc conspirez-vous? Me voici! dites-moi sans crainte et avec franchise les motifs de votre incrédulité."

Ces paroles les frappent d'étonnement: presque tous se jettent

la face contre terre et jurent qu'ils sont innocents, ils implorent, avec larmes, la clémence du Tsar et le prient de leur faire connaître ceux qui les ont faussement accusés. Le Tsar ordonne alors à Basmanoff d'amener devant eux les sept individus qui avaient été arrêtés; ce qui fut exécuté sur-le-champ. „Les voilà, s'écrie Démétrius, ceux qui affirment que vous êtes des conspirateurs et que vous nourrissez des projets criminels contre votre légitime souverain et maître!"

Aussitôt tous se précipitent sur les sept malheureux, les saisissent et les mettent en pièces, mais d'une manière si horrible que personne n'en croira le récit. Que l'on se figure toute cette multitude de soldats qui n'avaient ni armes, ni bâtons, se ruant sur les sept victimes et les déchirant de leurs mains en mille morceaux, au point que leurs vêtements étaient souillés de sang comme s'ils venaient de tuer des bœufs. Il s'en trouvait dans le nombre qui, semblables à des chiens poursuivant un cerf, avaient arraché avec leur dents des lambeaux de chair. Un d'entr'eux, ayant arraché une oreille, poussa la férocité au point de la garder entre les dents jusqu'à ce qu'elle fût réduite en petits morceaux. Des lions affamés n'auraient pas agi si atrocement avec de jeunes agneaux que ne le firent ces hommes avec leurs semblables. Après avoir terminé l'exécution, ils s'écrient: Périssent ainsi tous les ennemis du Tsar et les traîtres!

Mort terrible de quelques détracteurs de Démétrius.

Démétrius, malgré son instinct sanguinaire, ne put voir cet affreux spectacle; il se retira dans une salle où il se promena pendant tout le temps qu'il dura. Lorsque tout fut terminé, il revint, fit à ses troupes une nouvelle allocution sur sa personne et affirma de rechef qu'il était leur souverain légitime. Puis il les congédie. Tous se prosternent encore une fois la face contre terre, en demandant grâce, et enfin se retirent chacun chez soi. Les restes des cadavres furent recueillis dans un tombereau et jetés en pâture aux chiens. La vue de ce tombereau sur lequel ces débris humains étaient mis à découvert et qui traversa ainsi la ville, faisait dresser les

cheveux sur la tête à tous les spectateurs. Cet événement répandit la terreur dans Moscou, les rumeurs cessèrent et chacun surveilla davantage ses discours. Il y eut cependant quelques obstinés qui ne s'inquiétaient ni de la mort ni des tourments. Quant à ces sept malheureuses victimes, je ne crois pas qu'elles aient été coupables comme Démétrius l'avait fait accroire à ses soldats; son seul but, en les sacrifiant, était d'inspirer de la crainte aux masses (109).

Ayant résolu de faire, avec toutes ses forces, une expédition contre les Tartares de Crimée, immédiatement après son mariage, le Tsar envoya pendant tout l'hiver d'immenses provisions de guerre à Yeletz, ville située sur les confins de la Tartarie: au commencement de l'année, il y avait réuni en farine, lard, poudre et plomb de quoi suffire à une armée de 300,000 hommes. Toutes ces munitions devaient y attendre son arrivée.

Comme préliminaires de cette expédition, il envoya un message en Crimée, enjoignant au chef des Tartares de rendre au Tsar toutes les contributions que l'empire moscovite avait jadis dû leur payer, avec menace, s'il s'y refusait, de le rendre lui et son peuple, aussi chauve qu'une pélisse qu'il lui envoyait et qui était rasée jusqu'au cuir. Mais le courrier porteur de ce message ne revint jamais.

Le printemps était proche et, selon les nouvelles qui parvenaient journellement à Moscou, on pouvait s'attendre à voir arriver le Palatin avec sa fille, la fiancée du Tsar. Celui-ci avait fait tous les préparatifs pour les recevoir: toute la noblesse devait, à son imitation, faire assaut de magnificence en fait de costumes et d'équipements. Sa garde toute entière reçut un uniforme neuf et des casaques de velours cramoisi et il lui fut enjoint de se tenir prête pour le moment où la Tsarine ferait son entrée. Il fit aussi décorer avec élégance les appartements que sa mère occupait dans son monastère; car c'est là que la fiancée devait être conduite d'abord et rester huit jours durant, afin d'y être initiée aux usages

moscovites. Le palais qu'elle devait habiter, ainsi que le sien, étaient achevés et ornés avec beaucoup d'art.

Une foule de riches marchands arrivèrent de Pologne à Moscou apportant des bijoux et des objets précieux de tout genre, pour les offrir en vente au Tsar à l'occasion de son mariage. Voici les noms des principaux de ces marchands.

Un gentilhomme polonais nommé Niemetsky. Il avait été envoyé par la princesse Anna, sœur du roi de Pologne, qui possédait bien pour 200,000 écus de joyaux et qui en aurait voulu vendre une partie au Tsar.

Volsky, un cousin du maréchal de la Cour du Roi, possédait de précieuses tapisseries et des tentes qu'il céda au Tsar pour 100,000 écus environ.

Marchands venus de Pologne à l'occasion du mariage du Tsar.

Un certain Nicolas Polutsky emmenait avec lui une grande quantité d'objets. Un milanais, Ambroise Celari en avait pour 6600 florins, deux commis de Philippe Holbein d'Augsbourg, pour 35,000 florins, André Nathan, d'Augsbourg, apportait pour 300,000 florins de joyaux (110).

Un certain Nicolas de Mist, de Lemburg en Russie, était également bien fourni. Outre ceux là, un grand nombre de négociants polonais et de Juifs étaient arrivés avec une masse de marchandises. Tout cela fut acheté et à des prix très élevés; les vendeurs auraient certainement fait de grands bénéfices s'ils eussent été payés en argent comptant. Heureux ceux qui en reçurent! Mais ils étaient en petit nombre (111).

Grands préparatifs pour le mariage du Tsar.

Le Tsar fit confectionner encore des tentes et des équipages très riches: il donna des sommes d'argent aux capitaines, aux chefs de cavalerie, aux officiers des gardes afin qu'ils eussent à habiller leurs hommes de la manière la plus splendide.

Dans tous les villages et domaines du Tsar on envoya des messages ordonnant des impositions: les villages riches furent requis de fournir des poulets, des œufs, des bœufs, des moutons et autres victuailles que chacun d'eux devait, selon sa taxe, apporter journellement à Moscou. Car il allait venir de Pologne une foule de personnes qu'il fallait nourrir gratuite-

ment: on s'attendait à un chiffre de 6 à 7000. On ordonna également de pourvoir tous les jours de foin et de paille les logements qui leur seraient assignés: on établit même des inspecteurs et des commissaires chargés de veiller à tous ces détails. Quelques marchands de Moscou furent obligés de céder pour un temps les meilleurs appartements de leur demeure et d'héberger les Polonais invités à la noce. Tout cela causa beaucoup de mouvement.

Conjuration contre Démétrius.

Pendant ce temps, les conspirateurs préparaient, de leur côté, une toute autre noce: ils se rassemblaient en nombreux groupes et, se liant entr'eux par des serments énergiques, ils complotaient de tuer le Tsar pendant les fêtes du mariage, lorsque tous les Polonais seraient arrivés dans la capitale; c'était, à leur avis, la meilleure manière de récupérer les trésors qu'il avait envoyés en Pologne. Ces conjurés étaient au nombre de près de 3000, tant à Moscou qu'à Novgorod et ailleurs. Il est fort étonnant que cette conspiration n'ait pas été éventée. Elle avait pour chef le Knees Vassili Ivanovitch Schouisky toujours plein d'ardeur pour la défense de sa foi et de sa patrie.

L'ambassadeur moscovite Affanassi Ivanovitch Vlassieff chargé d'amener la fiancée et de lui porter les présents de son futur, était arrivé avec elle et le Palatin son père, à Cracovie, en Pologne, où le Roi et sa sœur les reçurent avec les plus grands honneurs. L'ambassadeur tint les noces au nom de son maître; la fiancée y était placée avant le roi. Elles eurent lieu en présence du légat, ou agent que le Pape maintient en permanence auprès du Roi. Après cette cérémonie, le jeune Roi et sa sœur quittèrent la ville, le Palatin (ou Voïévode) de Sendomir continua sa route vers la Moscovie et arriva à Smolensk, où il fut reçu avec magnificence par le Knees Vassili Massalsky qui le conduisit en grand appareil à Moscou, avec l'ambassadeur Vlassieff. Il fit son entrée dans la capitale, monté sur le cheval du Tsar au milieu des Grands, de la Noblesse et de toute la population: cette entrée fut aussi triomphale que celle du duc Jean de Danemark, au temps

de Boris. On lui donna pour demeure le palais de Boris, situé près de celui du Tsar, et il y fut traité royalement. Tous les jours on y célébrait la Messe; car il avait avec lui de ces drôles qui étaient experts en l'art de la célébrer.

Après son entrée qui eut lieu le 24 Avril, le Palatin fut reçu par le Tsar. Dans cette entrevue, ces deux personnages se prodiguèrent mutuellement des marques de respect et des souhaits de prospérité (112).

Le lendemain, Démétrius fit dresser un grand nombre de tentes splendides, dans une belle plaine, à un mille environ de Moscou; tout autour, on tendit des tapisseries qui faisaient de l'ensemble une sorte de ville brodée, et on y amena des vivres de toute espèce et du vin. C'était là que la future Tsarine devait faire halte et se reposer avant son entrée triomphale.

Démétrius s'y rendit accompagné du Voïévode de Sendomir, qui chevauchait derrière lui à la droite de Knees Vassili Schouisky, de nouveau rentré en faveur. Après eux suivaient les Seigneurs et toute la garde.

Malgré la grande chaleur du jour, les hallebardiers furent obligés de courir à pied jusqu'à cette ville de tentes, ce qui causa beaucoup de mécontentement parmi eux, car ils n'étaient pas habitués à une pareille corvée.

Arrivé là, le Tsar, après son repas, organisa une chasse aux ours; il poursuivit lui même vaillamment, à cheval, ces animaux sauvages et en tua de sa main un qui était énorme. Si son cheval n'avait pas été parfaitement dressé pour cette chasse, Démétrius aurait couru un grand danger, car malgré son adresse comme cavalier et son habileté au maniement des armes, il s'exposait souvent à cause de son incroyable hardiesse.

Après avoir passé toute une journée dans ces divertissements, le Tsar et son hôte revinrent à Moscou où l'on continuait sans relâche les préparatifs du mariage.

Hélène Ourodliva la devineresse de Moscou.

En ces jours là, l'infernale devineresse Hélène Ourodliva, dont j'ai parlé dans la Vie de Boris, commença à prophétiser

de la mort de Démétrius, ce qui consterna fortement les conspirateurs. Mais, heureusement pour eux, Démétrius tourna ces oracles en ridicule et ne s'inquiéta point d'un bavardage de sottes et de possédées, qui, si les choses avaient été poussées plus loin, auraient pu, peut-être, par leurs maléfices, révéler les noms de quelques conjurés.

Les oracles qu'elle avait prononcés contre le Tsar étaient en petit nombre et se résumaient à répéter comme le poète:

Dumque paras thalamum, mors tibi fata parat.

Et cette prophétie se vérifia pour Démétrius.

Le 1er Mai, la fiancée fut reçue dans cette ville de tentes.

Le jour suivant, de bon matin, des hérauts parcoururent les rues de la capitale, annonçant l'ordre donné aux ducs, princes, boyards, chanceliers, nobles et chevaliers, bourgeois et manants de cesser tout travail et tout négoce et de se revêtir chacun de ses habits les plus riches pour assister à l'entrée de la Tsarine. En outre, il fut enjoint à tous les cavaliers de sortir de la ville, à cheval, à deux heures du matin. Tout cela fut exécuté d'une manière brillante.

On avait construit des ponts nouveaux sur la Moscova, du côté où la fiancée devait venir. Près du fleuve, dans les prairies, on éleva deux vastes et somptueuses tentes, sous lesquelles allait se faire la réception de la future et où elle devait quitter son carrosse pour monter dans le char de triomphe du Tsar.

Entrée triomphale de la future Tsarine à Moscou.

Les Nobles et les Seigneurs sortirent de la ville en costumes magnifiques, étincelants d'or et de perles; leurs chevaux portaient des selles dorées ou garnies d'argent, et un harnachement couvert de chaînes d'or et d'argent et orné de pierres précieuses.

Une foule de valets, à pied et à cheval, venaient à leur suite; leurs costumes étaient presqu'aussi riches que ceux de leurs maîtres.

On amène le char impérial: c'était une construction antique ressemblant assez à un théâtre, très artistement faite, toute

dorée et tapissée de drap d'or; à l'intérieur, s'étalaient des coussins brodés de perles. Les roues elles-mêmes étaient dorées. Sur ce char était assis un joli petit nègre jouant avec un singe qu'il tenait par une chaîne d'or. Ce véhicule était traîné par douze chevaux blancs mouchetés de taches noires qui semblaient avoir été peintes; cependant je puis affirmer qu'elles étaient naturelles, car ces chevaux avaient été amenés ainsi de la Tartarie à Moscou (113).

Cent archers richement costumés servaient d'escorte au char. Ils étaient commandés par un capitaine à cheval; deux autres capitaines également à cheval commandaient deux compagnies de hallebardiers, de cent hommes chacune, qui marchaient en aîles de chaque côté du char et en avant. Deux Boyards moscovites, de haut rang, couverts de perles et de pierreries, se tenaient à droite et à gauche.

Le char fut conduit ainsi jusqu'aux deux tentes susdites; là les hallebardiers avec leur uniforme à l'allemande se rangèrent aux deux côtés et les archers derrière.

Basmanoff, accompagné de nombreux pages à cheval, avait un train aussi magnifique que celui du Tsar lui-même. La cavalerie polonaise, sous les ordres de son commandant Damaratsky, se distinguait par ses lances et ses bannières de couleurs variées; elle se mit en marche, au son des trompettes, à la rencontre de la fiancée et se joignit aux deux escadrons de la cavalerie de la Tsarine.

Quand tout le cortége arriva aux tentes, l'ambassadeur du Roi entra le premier dans l'enceinte en équipage de gala, suivi de toute la noblesse et de ceux qui étaient venus volontairement de Pologne avec la fiancée: ils avaient d'antiques carrosses, traînés par six, huit ou dix chevaux tous de même robe.

Pendant que la population se met ainsi en branle, le Tsar, revêtu de mauvais habits et portant sur la tête un méchant petit bonnet rouge, sort secrètement à cheval, accompagné de Vassili Schouisky et d'un valet-de-chambre polonais, tous

deux également à cheval. Il avait fait défense qu'on ne lui rendît aucun honneur, afin de n'être point reconnu et traverse ainsi, sans que personne s'en doutât, les rangs de ses soldats et des Polonais. Il distribue en bon ordre sa noblesse à cheval et ses stréletz, au nombre de 4000 environ, montés sur les chevaux des écuries impériales, le mousqueton pendu à la selle et habillés pour la plupart en drap rouge cramoisi, avec parements distinctifs. Il range ces derniers en bon ordre depuis la fleuve jusqu'aux murs de la ville, de manière, à ce que, vus de loin, ils parussent être trois fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient en réalité; il leur ordonne, dès que la Tsarine serait entrée en ville, de se transporter à l'instant, par une autre porte, à la seconde grande enceinte et de s'y ranger dans le même ordre. Ce qui eut lieu.

Après avoir tout inspecté, il rentre en ville, n'ayant été reconnu que par un bien petit nombre peut-être: quant à moi, je le vis parfaitement, ainsi que tous ceux qui étaient à cheval dans ces environs, pour voir l'entrée.

Dès que la Tsarine arriva aux tentes, elle y fut reçue avec les plus grands honneurs, au nom de Démétrius, et posée sur le char impérial qui la conduisit à Moscou, en avançant lentement et avec précaution, de sorte que le trajet dura un jour entier.

En tête du cortège d'entrée marchaient en bon ordre deux bannières de heyducques ou mousquetaires polonais, à pied, portant sur l'épaule un mousquet ou arquebuse à croc, et au côté, un cimeterre turc; quelques uns avaient de plus, une hache d'armes. Leur uniforme était de drap bleu avec plaques d'argent; plusieurs portaient des plumes blanches à leur bonnet. C'étaient tous des hommes de belle prestance et de même taille. Leur étendard flottait au milieu d'eux entouré de fifres et de cornemuseurs qui, pendant la marche, alternaient joyeusement avec les trompettes.

Après eux venaient les deux escadrons de cavaliers polonais tenant en main leurs lances peintes et ornées de drapeaux.

La compagnie commandée par Damaratsky s'était jointe à eux. Les soldats de cette dernière portaient pour la plupart un costume à l'antique; ils avaient, pour armes, de grands boucliers persans et turcs, dorés, et représentant des espèces de dragons et de serpents, des arcs et des carquois de grand prix. C'étaient tous des hommes jeunes et de bons soldats, ils marchaient bravement au son des trompettes. Mais ce que je ne pus assez admirer, c'étaient leurs chevaux élégamment harnachés et dont quelques uns même portaient des aîles comme pour voler: ces chevaux qui, pour la plupart, viennent de Hongrie, caracolaient avec une grâce charmante.

Puis venaient trois coursiers, les plus beaux, certes, que j'ai vus de ma vie, quoique j'en aie vu beaucoup; chacun d'eux était conduit, à grandes guides dorées, par un turc. Malgré les chaînes d'or qui leur attachaient les pieds et malgré les efforts de leurs conducteurs, ces chevaux ne cessaient de sauter et de hennir au point que l'écume ruisselait de leurs freins dorés. Ils portaient des selles du plus riche travail et toutes couvertes de turquoises.

Un grand nombre de cavaliers montaient des chevaux teints d'une façon très originale, en rouge, en orange ou en jaune. Ces couleurs sont très solides et ne déteignent point, même dans le passage des rivières: elles viennent de Perse et se nomment *Chna*.

Les Nobles et les Seigneurs qui suivaient, accompagnés de leurs valets, rivalisaient entr'eux pour la beauté et le bon goût des costumes. Ils précédaient le char impérial, escorté par les hallebardiers et les archers marchant avec leurs capitaines en tête: aux deux côtés du char se tenaient, tête nue, les quatre boyards susdits, flanqués de six laquais vêtus de velours vert à parements d'or et portant des chaînes d'or et des manteaux d'écarlate également bordés en or. Une foule de nobles les accompagnaient.

Derrière le char se pressaient, comme une armée, des boyards moscovites, des seigneurs, des officiers et des nobles, tous

accompagnés de leurs gens. Enfin, venaient les marchands et le reste. Les rues étaient encombrées, et comme chacun s'etait paré de son mieux, elles ressemblaient à des parterres remplis des fleurs les plus belles et les plus variées.

Quand la Tsarine, après avoir traversé la troisième enceinte de la cité, arriva sur la grande esplanade qui s'étend devant le Kremlin, des musiciens postés sur des estrades, construites à cet effet, et sur les portes de la ville, firent retentir les airs du son des chalumeaux, des trompettes et des timbales. La princesse portait une robe de satin blanc, taillée à la mode française, et toute constellée de pierreries et de perles, vis-à-vis d'elle étaient assises deux vieilles comtesses polonaises de sa famille. A sa suite venaient plusieurs carrosses remplis de dames et de jeunes filles nobles; ces carrosses dont le plafond portait sur des piliers dorés, étaient magnifiques, et presque tous avaient un attelage de six ou de huit chevaux.

Le cortége entre ainsi dans le Kremlin: là ces carrosses s'en détachent et se rendent au logis particulier assigné à ces dames dont plusieurs pleuraient amèrement au moment de la séparation.

La future est conduite au couvent de Vosnessensk auprès de la vieille Tsarine, mère de Démétrius, où celui-ci ne tarda point à se rendre incognito pour venir souhaiter la bienvenue à sa fiancée.

Chacun alors rentra chez soi. On fit accroire au peuple que la princesse était enfermée dans ce couvent jusqu'à ce qu'elle eût appris les usages moscovites: on disait cela pour la rendre populaire. Mais je crois que Démétrius lui apprenait tout autre chose.

Pendant tout le temps que je demeurai à Moscou, j'ai fait de grandes tentatives pour me procurer une représentation fidèle de cette ville, mais jamais je ne pus l'obtenir. Il n'y a pas de peintres en ce pays et ils n'y seraient point considérés, attendu qu'on n'y a aucune connaissance des arts. Cependant on y trouve des sculpteurs et des facteurs d'idoles, mais, ja-

mais je n'aurais osé proposer à quelqu'un d'eux de me faire un dessin de la ville, car on m'eût bien vite empoigné et livré à la torture, dans la persuasion qu'en demandant une pareille chose, je devais méditer quelque trahison. Sur ce point là, ce peuple est tellement soupçonneux que personne n'eût été assez hardi d'entreprendre ce travail.

Il y avait en ce temps-là, à Moscou, un gentilhomme qui avait reçu au siége de Kromy une blessure à la jambe qui le forçait d'être perpétuellement assis, chez lui. Ayant une vive passion pour le dessin, il tenait parmi ses domestiques un sculpteur d'idoles qui lui apprenait à dessiner et il exécuta, entre autres, une vue de Moscou tracée à la plume.

Le marchand chez lequel j'apprenais le commerce connaissait ce gentilhomme et m'envoyait parfois chez lui avec des étoffes de damas on de satin. Souvent alors, l'ancien soldat m'interrogeait sur les coutumes et sur la religion de mon pays, sur nos princes et nos hommes d'état: je lui donnai sur ces points les meilleurs renseignements et lui fis présent de quelques estampes représentant les batailles de son Excellence notre Prince, telles que le combat de Turnhout et les campagnes de Flandre, avec les siéges des villes. Ce présent lui fut si agréable et l'étonna tellement qu'il ne savait ce qu'il m'aurait offert en retour, pour m'exprimer sa reconnaissance. „Demandez-moi ce que vous voulez, me dit-il, et je le donnerai, et si je puis vous rendre quelque service par mon crédit à la Cour de Moscou, ne m'épargnez point."

Dans l'élan de sa joie, il appela sa femme et me la fit voir: cette dame me donna un mouchoir brodé. C'est le plus grand honneur que les Moscovites croient faire à quelqu'un, que de leur montrer leurs femmes qui vivent renfermées dans des appartements secrets où personne ne peut les voir. Mais comme il aimait beaucoup à m'avoir auprès de lui, à cause des récits que je lui faisais de tout ce que je puis savoir, et comme il désirait vivement m'offrir quelque chose en retour, je me hasardai de lui demander une vue de la ville de Moscou.

En entendant cela, il me jura que si je lui avais demandé un de ses meilleurs chevaux, il me l'aurait donné beaucoup plus volontiers. Mais comme il me tenait pour son meilleur ami, il me donna ce dessin, à condition de lui jurer que jamais je n'en dirais rien à un Moscovite et ne dévoilerais le nom de celui de qui je le tenais. „Car, disait-il, je courrais risque de la vie si l'on savait que j'ai fait le dessin de la ville de Moscou et que je l'ai donné à un étranger; on me tuerait comme un traître."

J'ai placé ici dans ce livre, ce dessin qui est fait à la plume avec tant d'exactitude que, vraiment, vous avez la ville devant vos yeux. Je l'offre du fond du cœur avec ce petit ouvrage, qui n'en vaut pas la peine, à mon meilleur ami après Dieu Tout-Puissant, avec prière instante de ne pas le détruire, mais de l'accepter comme un hommage de la tendre affection et de l'attachement que je porte à sa digne personne, que Dieu garde toujours en bonne santé et à laquelle il octroie une vie longue et le salut éternel ([115]).

Pendant les trois ou quatre jours qui suivirent l'entrée de la future Tsarine, la ville de Moscou fut profondément tranquille. L'ambassadeur polonais avait eu une audience du Tsar et avait remis ses présents consistant en deux beaux chevaux, un grand et magnifique chien, des plateaux et des coupes dorées.

L'ambassadeur de Pologne irrite Démétrius.

Après avoir prononcé son discours, il remit au Tsar sa lettre dans laquelle on ne donnait à celui-ci d'autre titre que celui de Grand-Prince de Moscovie. En voyant cela, Démétrius se mit en colère et rendit la missive. Sur quoi l'Ambassadeur répondit, de la part du Roi, que le Tsar eût d'abord à conquérir les empires des Tartares et des Turcs, qu'après cela on lui donnerait les titres de Tsar et de Monarque, mais pas auparavant. Cette réponse irrita Démétrius à tel point que, dans sa rage, il aurait jeté son sceptre à la tête de l'ambassadeur, s'il n'eût été retenu par les seigneurs et par Sandomirsky qui tremblait de crainte d'un grand malheur. L'am-

bassadeur s'en alla et resta enfermé chez lui, jusqu'au jour du mariage (116).

La cause de tout cela consistait en ce que Démétrius avait ajouté au titre que prenaient les souverains Moscovites ses prédécesseurs, celui de Monarque et le qualificatif d'Invincible. C'étaient les Seigneurs Lithuaniens qui lui avaient suggéré cette idée, en haine du roi de Pologne; car ils espéraient trouver l'occasion de soumettre ce royaume au joug de Démétrius. C'était leur désir, mais non pas la volonté de Dieu (117).

Le 6 Mai, de bon matin, un beau carosse vint prendre la Tsarine au couvent et la conduisit dans la magnifique demeure qui était préparée pour elle. Dans l'intérieur du Kremlin, devant la salle du banquet, on avait dressé des échafaudages pour les trompettes, les tambours et les joueurs de cornemuse. Les mousquetaires, au nombre de 8000, reçurent l'ordre de rester en armes dans le château pendant tout le temps de la fête, et la plus grande partie des archers allemands et des hallebardiers y veillèrent, avec leurs capitaines, le pistolet chargé.

Fêtes du mariage de Démétrius à Moscou.

Le 8 Mai (118), toutes les cloches sont en branle, tous les travaux sont suspendus, par ordre; chacun a de nouveau revêtu ses plus beaux habits; les Grands, les Nobles, les jeunes gentilshommes se rendent derechef au Palais, dans leurs pompeux costumes de drap d'or brodé de perles et chargés de chaînes d'or. Des hérauts annoncent partout que ce jour est un jour de liesse, que le Tsar et Grand-Prince de tous les Russes célèbre son mariage et va se montrer dans toute sa splendeur.

Le Kremlin est encombré de seigneurs et de nobles, tant moscovites que polonais: ceux-ci portent presque tous des sabres, selon leur coutume, et sont accompagnés de valets de pied portant des mousquets. Huit cent strélets, en uniforme de drap cramoisi, et armés de leurs longs mousquets, entourent la forteresse.

Sur tout le chemin que doit parcourir le Tsar, de son palais aux diverses églises où il allait se rendre, on avait étendu un tapis de drap rouge cramoisi sur lequel se déroulaient encore deux lés de drap d'or.

Le patriarche et l'évêque de Novgorod, vêtus de robes blanches garnies de perles et de pierreries, descendent les premiers, portant à deux une haute couronne impériale qu'ils déposent dans l'église de la Vierge. On apporte ensuite dans la même église une aiguière et un bassin d'or; immédiatement après, arrive le Tsar Démétrius, précédé d'un jeune gentilhomme portant le sceptre impérial et le globe, et d'un autre jeune gentilhomme nommé Kourléteff tenant, droite devant le Tsar, une grande épée nue.

Le Tsar peut à peine s'avancer sous le poids des perles, des diamants et de l'or qui couvrent ses vêtements: il est conduit par le Knees Fédor Ivanovitch Mstislafsky et Fédor Nagoïs et porte en tête la grande couronne impériale toute étincelante de rubis et de diamants. A sa suite, s'avance sa fiancée, la Princesse de Sendomir, les cheveux épars, toute couverte d'or, de perles et de pierres précieuses: il y en avait pour des sommes fabuleuses: le petit diadême garni de brillants qui orne son front, vaut à lui seul 70,000 roubles, ou 490,000 florins, selon l'estimation que moi-même j'en ai entendu faire par le joaillier impérial. Elle est conduite par les femmes des deux Seigneurs qui conduisent le Tsar.

Avant son entrée à l'église, le Tsar avait encore parmi ceux qui le précédaient, quatre hommes en costume blanc bordé de perles, qui portaient chacun, sur l'épaule, une grande hâche toute dorée. Ces quatre hommes ainsi que le porte-glaive s'arrêtèrent à la porte de l'église et y attendirent la sortie du Tsar.

La cérémonie du mariage s'accomplit, selon le rite moscovite, par le patriarche de Moscou et l'evêque de Novgorod, en présence de tout le clergé et des seigneurs russes et polonais.

Les Moscovites furent vivement irrités en voyant les Polo-

nais entrer dans l'église le plumet sur la tête et les armes à la main: si quelqu'un les avait excités, ils se seraient jetés sur ces mécréants et les auraient tués tous; car ils regardent leurs églises comme étant profanées par la présence des *païens:* c'est ainsi, du reste, qu'ils appellent tous les autres peuples de la terre, dans la conviction intime où ils sont qu'eux seuls ont droit au nom de chrétiens: aussi sont-ils très fanatiques de leur religion.

Les issues du Kremlin étaient gardées par des postes nombreux: une seule porte s'ouvrait, mais on n'y laissait passer que les Polonais, les grands Seigneurs, les nobles et les marchands étrangers. Quant au commun du peuple, petits et grands, tous étaient consignés à la porte, ce qui causa beaucoup d'indignation. On voyait que le Tsar avait ordonné lui-même qu'il en fût ainsi: ce qui est fort possible, afin d'empêcher l'invasion du Kremlin.

Au retour de l'église, après la cérémonie du mariage, tout le cortége des Seigneurs se met en marche; Bogdan Soutoupoff, le Chancelier, Affanassi Vlassieff et Schouisky sèment à plusieurs reprises de pleines poignées de pièces d'or sous les pieds du Tsar et de son épouse qui se tenaient par la main. La Tsarine portait aussi maintenant sur sa tête une grande couronne impériale ([119]). Les nouveaux époux sont conduits dans leurs appartements par tout le cortége des Seigneurs et des dames, tant Polonais que Moscovites. L'or que l'on avait jeté était du plus fin; les pièces avaient diverses grandeurs depuis celle d'un rixdale jusqu'à celle d'un petit denier ([120]).

Dès que le cortége fut entré, on entendit retentir un tonnerre assourdissant de timbales, de trompettes et de chalumeaux, puis on conduisit le Tsar et sa femme au trône impérial qui est tout en vermeil et auquel on monte par des degrés. La Tsarine se mit à côté de lui sur un siége tout pareil. Devant eux ils avaient une table.

Au pied du trône, se dressaient plusieurs autres tables: les seigneurs et les dames vinrent s'y asseoir et on leur servit un

splendide festin. On avait dressé dans la salle une estrade richement ornée, sur laquelle se tenait un orchestre composé de musiciens jouant de toutes espèces d'instruments: ces musiciens avaient été amenés de Pologne par Sendomirsky; c'étaient des polonais, des italiens, des allemands et des brabançons. Par leurs doux accords, ils ajoutèrent à la joie du festin.

Ce jour-là, cependant, ne se passa point sans malheurs, ce qui parut être de mauvais présage à quelques personnes. Ainsi, le Tsar perdit un diamant qu'il portait à son doigt et qui valait 30,000 rixdales. Ainsi encore, le Palatin de Sendomir eut à table une indisposition telle qu'il fallut le reconduire en voiture à son palais. Enfin, dans le Kremlin même, un Polonais fut blessé par les strélets. On tirait de funestes augures de tout cela, mais on se gardait de le dire hautement.

Le lendemain, un vendredi, c'était la grande fête des Moscovites, celle de leur patron Saint Nicolas. Ce jour-là, pour tout l'or du monde, ils ne tiendraient pas une noce; jugez de l'indignation du peuple en voyant le Tsar pousser le mépris d'un usage aussi sacré qu'une loi, jusqu'à profaner ce jour solennel.

Cette conduite fut amèrement blamée. Il y eut encore une autre cause de mécontentement. Plusieurs bourgeois et même des personnes de qualité avaient été rudement invectivées et même repoussées, pour avoir essayé d'entrer au Kremlin afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur. Leur colère fut vive en voyant que le Tsar avait plus d'égards pour un tas de vauriens de Pologne que pour eux, natifs de Moscovie.

Tout cela, c'était un coup monté par les conspirateurs, pour arriver à leurs fins sans grand danger, et ils prirent bien leur temps. Plus de 3000 d'entr'eux étaient arrivés à Moscou, de Novgorod et d'ailleurs, portant sur eux des armes cachées; ils voulaient venger la patrie et ils étaient convenus d'un signal pour commencer le mouvement.

Le troisième jour des noces, tous les seigneurs, les évêques, les chanceliers, les officiers, les marchands de toute nation

furent admis à présenter leurs hommages à la Tsarine, à lui baiser la main et à lui offrir des présents qui furent acceptés. Elle les invita, tant de sa part que de celle de son époux, à un festin pour ce jour-là.

A ce repas, tous les étrangers furent rangés à leurs tables de manière à avoir la face tournée vers le Tsar, tandis que la plupart des Moscovites étaient assis autrement; de plus, on servit les premiers en vaisselle d'or et les autres en vaisselle d'argent. Cependant, ni le Tsar ni la Tsarine ne mangèrent en présence des convives: ils dînèrent dans leurs appartements en compagnie de quelques seigneurs et furent très joyeux (121).

Le Dimanche, l'ambassadeur du roi de Pologne fit insinuer au Tsar le désir de recevoir, à son tour, les mêmes honneurs que l'on avait rendus en Pologne à l'envoyé moscovite. On lui répondit qu'on lui donnerait le pas sur le Palatin de Sandomir, ce qu'il n'accepta point. Il prétendait s'asseoir à la table du Tsar. On l'invita au festin et fut placé à côté du Tsar: mais on avait eu soin de dresser pour lui, en particulier, une petite table à laquelle il s'assit, croyant être assis à la table impériale. Il en fut si satisfait qu'il apporta de plus riches cadeaux qu'il n'en avait offerts jusques-là (122).

Le lundi et le mardi, on joua sans relâche de toute espèce d'instruments et des tambours et des trompettes. Il y avait aussi, dans le programme de ces jours-là, une chasse dans l'intérieur du Kremlin et un simulacre d'attaque d'une forteresse préparée à cet effet; mais, à cause de divers mauvais présages, remarqués dans le Ciel et dans d'autres choses inexplicables, ces divertissements n'eurent point lieu.

La noce ne se poursuivit pas comme elle eut dû se faire; tout se passa ensuite d'une manière si froide et si sèche que chacun en fut étonné.

Prodiges vus dans le ciel à Moscou.

Quant aux signes qui apparurent dans le Ciel, je puis dire que je les ai vus moi-même, avec le patron chez lequel je demeurais, avec toute sa famille, et deux ou trois Moscovites.

Ces signes, quelque prodigieux qu'ils fussent, parurent être sans importance aux yeux d'un grand nombre de personnes. Voici en quoi ils consistaient.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le ciel était bleu et sans le moindre nuage. Tout à coup, du côté de la Pologne, on vit arriver un gros de nuages semblables à un amas de montagnes et de cavernes. On ne les avait pas vus poindre à l'horison; ils paraissaient être tombés de la voûte céleste. On y distingua d'abord un Lion parfaitement accusé qui, après s'être avancé, disparut. Nous vîmes ensuite un chameau qui s'évanouit également, et, en troisième lieu, un géant qui disparut en rampant dans une caverne. Enfin, nous aperçûmes distinctement flotter dans les airs une ville avec ses murs et ses tours d'où sortait de la fumée. Cette vision se dissipa comme le reste, mais tout cela avait offert un tableau d'une perfection telle que le peintre le plus habile en son art n'eût pu mieux le tracer. Plusieurs personnes, qui en avaient été les témoins, en furent remplies d'épouvante, plusieurs autres, en revanche, s'en moquèrent ouvertement.

Le jeudi, de nouveaux bruits parvinrent aux oreilles de Démétrius, soit par les avertissements de quelques uns de ses adhérents, soit par les rapports des hallebardiers qui n'étaient pas bien certains de ce qu'il y avait, mais qui cependant s'apercevaient de quelque chose. Sur cet avis, on mit partout de fortes gardes et on ordonna aux Polonais de veiller pendant toute la nuit: dans le but d'effrayer le peuple de Moscou, ces Polonais ne cessèrent de tirer. Plusieurs milliers de conjurés veillaient aussi en armes, cette nuit-là, prêts à frapper leur coup: mais s'apercevant que leur projet était éventé et qu'ils n'étaient pas certains de réussir, ils s'arretèrent devant la crainte d'une trop grande effusion de sang et se tinrent tranquilles en cachant leurs armes.

Le lendemain, les gardes furent de nouveau réduites, mais, dans toutes les boutiques, on refusa de vendre de la poudre

et du plomb aux Polonais: les marchands prétendaient ne pas en avoir, quoiqu'en réalité, ils eussent pu leur en fournir autant que les Polonais en auraient voulu.

Un calme étonnant régnait dans la ville; on eût dit même, que la tranquillité était plus profonde que d'habitude. Ce symptôme alarmant aurait dû avertir ceux qui se plongeaient dans les réjouissances, dans la volupté et dans l'ivresse, et n'avaient aucun souci du peuple: mais, par la permission de Dieu, ils étaient devenus aveugles et sourds. Ils considéraient les Moscovites moins que des chiens et se livraient à tous les dérèglements de leur fantaisie. Ce soir-là, même, quelques Polonais avaient tenté d'enlever par force, de sa voiture, la femme d'un grand Seigneur et de lui faire violence, malgré les valets qui l'accompagnaient; mais les Bourgeois sonnèrent le tocsin d'alarme et retirèrent cette dame, intacte, des mains de ses ravisseurs qui prirent la fuite.

Au bruit de ces cloches sonnant à une heure indue, je m'imaginai qu'un incendie avait éclaté quelque part et je courus au toit de la maison pour voir de quel côté avait lieu le sinistre; mais je n'entendis et je ne vis plus rien. Tout à coup, jetant mon regard vers la lune, je m'aperçus qu'elle était tout-à-fait couleur de sang. A cette vue, je fus saisi d'épouvante et me hâtai de cacher, cette nuit même, et nos meubles et notre avoir. Plusieurs personnes firent de même et enterrèrent leurs bijoux, leur argent et leurs objets précieux. De plus, de crainte de tout événement, nous fermâmes solidement nos portes et nous fîmes bonne garde. Personne ne connaisnaissait ni la tête, ni la queue d'une conspiration qui comprenait cependant des milliers d'affiliés, et le peuple même n'en savait absolument rien.

Pendant cette même nuit, la joie régnait dans les salons du Tsar, les seigneurs polonais se livraient à la danse avec les grandes dames, la Tsarine avec ses filles d'honneur apprêtaient des déguisements pour une mascarade qu'elle comptait offrir, comme divertissement, au Tsar le dimanche suivant. Au mi-

lieu de la fête, personne ne songeait à des malheurs. Et pourtant le proverbe est toujours vrai:

Extremum gaudii luctus occupat.

Le samedi matin, 17 Mai, vers la deuxième heure du jour (123), on entendit retentir, d'abord dans le Kremlin et ensuite par toute la ville, le vacarme épouvantable des cloches, le tumulte des cavaliers qui se rendaient ventre à-terre et en armes au château, et le cri que jetaient dans toutes les rues les hérauts de la conspiration: Frères! les Polonais veulent assassiner le Tsar, ne les laissez pas entrer au Kremlin!

Démétrius est assassiné à Moscou, avec 700 Polonais, environ.

Par cette ruse, les Polonais, qui étaient saisis de terreur et en armes dans leurs maisons, furent contenus par la multitude qui se tenait devant leurs demeures, prête à piller et à tuer. Tous ceux que l'on trouvait sur la rue, ceux même qui portaient seulement le costume polonais, furent impitoyablement massacrés. Quand un piquet de cavalerie polonaise se montrait dans une rue, on l'enfermait immédiatement dans cette rue, par la clôture des barrières, quand il y en avait; de sorte que les chevaux ne pouvaient en sortir. Dans les rues dépourvues de barrières, on faisait des barricades de poutres, avec les poutres qui servent dans cette ville au parage de toutes les rues.

Il se fit ainsi un terrible massacre de tous les Polonais que l'on put saisir: on envahit aussi un grand nombre de leurs maisons. Ceux qui essayaient de se défendre étaient passés à l'épée, quant à ceux qui se rendaient, presque tous eurent la vie sauve, mais on les dépouilla au point qu'il ne leur restait pas même leur chemise.

L'émeute se répandit par toute la ville: la population entière, jusqu'aux petits garçons, jusqu'aux enfants, se mit à parcourir les rues avec des arcs, des mousquets, des hâches, des sabres, des piques, des bâtons, en criant et en hurlant: Mort aux Polonais! Qu'on leur prenne tout ce qu'ils ont!

Pendant ce temps, les Conjurés tuèrent le Tsar dans son appartement: voici comment l'événement eut lieu.

Ils avaient gagné un Chancelier qui passait à leurs yeux pour un saint. Il était très zélé dans leur religion; il ne buvait pas de liqueurs fortes et mangeait très frugalement: on le nommait Timoff Osipoff. Ce jour là, (qui était celui du serment solennel avec baisement de la croix, à prêter à la Tsarine, comme souveraine de Moscovie) ce personnage devait se présenter devant le peuple et s'opposer, par ses discours, à l'accomplissement de cette inauguration. Les conjurés devaient profiter de l'incident pour s'attaquer à la personne de Démétrius. Timoff s'était préparé au rôle qu'il allait remplir, en recevant deux fois le sacrement et en se faisant absoudre par le pope ou confesseur: on l'avait en outre consacré en grande cérémonie, comme un héros qui allait marcher à la mort pour la patrie et le bonheur de ses concitoyens. Au matin, il avait dit un suprême adieu à sa femme et à ses enfants, qui ne pouvaient rien y comprendre. La femme croyait qu'il voulait se confiner dans un cloitre.

Tout étant terminé, Timoff monta résolument au palais et entra dans la salle où devait s'accomplir la prestation du serment; là, il s'écrie qu'il reconnait Démétrius non pas pour le fils du Tsar, mais pour un moine défroqué, du nom de Grischka Otrepieff, qui n'est arrivé au trône de Moscovie que par les œuvres du démon. Ce trône il l'occupe injustement. Quant à la Tsarine, il se refuse à lui prêter serment: c'est une jésuitesse, une paienne qui, par sa présence, a profané les sanctuaires de Moscou et c'est elle qui est la cause de la ruine du pays.

Il en aurait dit davantage, si on ne l'eût frappé à mort sur le champ et jeté par une fenêtre.

Sur ce, les conjurés se mettent à sonner le tocsin et montent précipitamment, le mousquet chargé, par tous les escaliers à la fois. Ces conjurés étaient, pour la plupart, des seigneurs moscovites et des marchands: un grand nombre venait

de Novgorod, de Pskoff, et d'autres lieux; depuis longtemps, ils étaient venus secrètement à Moscou, pour exécuter leur dessein. Leur premier soin fut de se jeter sur les hallebardiers qui montaient la garde dans le vestibule du palais, de les désarmer et de les faire prisonniers. On les enferma tous dans une pièce du rez-de-chaussée, en les menaçant de la vie s'ils osaient prononcer une seule parole. En ce moment-là, précisément, la moitié de la garde ne se trouvait point au poste: une partie des hommes s'en était allée d'un côté, une partie de l'autre. Enfin, Dieu permit que tout cela leur arrivât par leur propre faute, car ils auraient pu fort bien se défendre.

Les conjurés se répandent partout, tuant ceux qui font résistance, et se dirigent vers les appartements du Tsar, en tirant des coups de mousquet. Démétrius sort de chez lui, demande ce qui se passe et quelle est la cause de se tocsin et de ce vacarme. Ceux qu'il questionnait étaient en proie à une telle terreur qu'ils ne surent lui répondre; alors il demanda son épée. Mais celui qui avait la charge de la lui présenter avait déjà pris la fuite avec cette arme.

Sentant déjà l'odeur des mèches à mousquet, le Tsar saisit une hallebarde et se précipite dans ses appartements dont-il ferme les portes au verrou. Puis, en entendant les décharges que l'on faisait par les fenêtres, les coups de hâche dont on frappait les portes, il s'enfuit de chambre en chambre par des passages secrets et sauta enfin dans une petite salle qui se trouvait à un niveau plus bas que celui des autres appartements. En sautant, il fut reçu dans les bras d'un gentilhomme Livonien nommé Fustenberger, qui chercha à le sauver, car il crachait déjà le sang. Mais ce gentilhomme fut tué. Démétrius réussit encore à atteindre par une allée, une chambre de bain; de là, par une porte dérobée, il espérait arriver à l'extérieur et se faufiler dans le peuple qui se précipitait déjà par centaines sur les escaliers de derrière.

S'il avait pu se jeter dans la foule, il se serait échappé sans aucun doute, et la bourgeoisie eût massacré les Seigneurs et

les conjurés. Mais, ne connaissant rien de l'affaire, le peuple croyait que le Tsar était attaqué par les Polonais et que les conspirateurs voulaient le sauver: c'était du moins ce qu'on lui avait fait accroire pour qu'il contînt les Polonais en ville.

Les conjurés poursuivent Démétrius dans le passage secret où il s'est engagé, le saisissent, l'entraînent rapidement, tirent sur lui, en le frappant de leurs sabres et de leurs hâches de peur qu'il ne s'échappât encore.

On dit que les Seigneurs qui le tenaient l'auraient encore questionné sur plusieurs choses; mais, cela est impossible, car ils n'eurent pas le temps de s'arrêter. Mais dès que Démétrius aperçut le peuple, il s'écria: Conduisez-moi sur l'esplanade, et écoutez-moi, je vous dirai qui je suis!

Alors les conspirateurs, craignant le peuple qui se pressait autour d'eux, égorgent leur victime à la hâte en criant: c'est Rastriga et non pas Démétrius, il l'a reconnu lui-même!

On lie une courroie aux pieds du cadavre, on le traîne, nu comme un chien, hors du Kremlin et on le jette sur l'Esplanade. Quelques conjurés marchaient en avant et en arrière de ce lugubre cortége, portant des masques et criaient au peuple: Voilà les Dieux qu'il adorait! Or, ces masques avaient été pris dans les appartements de la Tsarine, où ils étaient préparés pour la mascarade dont on devait régaler le Tsar. Mais les Moscovites, ne connaissant point ces objets, crurent, et croient encore aujourd'hui, que ces masques étaient, en effet, les Dieux de Démétrius.

Opinions diverses sur sa mort.

Quelques uns prétendent qu'il était encore au lit et qu'on le tua pendant qu'il s'enfuyait en chemise, mais on ne peut admettre cette version. Car, pourquoi aurait-on égorgé ce chancelier? On réplique que ce chancelier a été tué le soir; mais, cela est faux, car je tiens le fait tel que je l'ai rapporté de témoins oculaires qui étaient avec les conspirateurs.

Cependant la Tsarine était à moitié morte d'effroi, une foule d'individus entouraient ses appartements brisant et pillant tout ce qui se trouvait aux environs. Un gentil-

homme, des Conjurés, vient auprès d'elle et la conduit dans une chambre voûtée et bâtie de murs solides où il fait bonne garde autour d'elle avec quelques compagnons. Quant aux filles d'honneur, elles subissent presque toutes les plus grands outrages; on les met toutes nues; chacun des conjurés prenant parmi elles sa part de butin, en emmène une de son côté. Elles sont conduites ainsi par les rues de la ville, semblables à des brebis menées par des loups et subissant toutes les ignominies: quelques unes même sont vendues par leurs ravisseurs pleins de rage, qui s'égorgeaient souvent entr'eux en se disputant leur proie. C'était un navrant spectacle que celui de la multitude emportant ce qu'elle avait pillé sur les Polonais: lits, couvertures, matelas, habillements, chevaux, harnais, selles et meubles; on eût dit le sauvetage d'un incendie.

Au commencement de l'émeute, Basmanoff se trouvait encore dans son bain. On dit qu'il avait passé la nuit avec deux concubines, et, selon la coutume russe, il se purifiait du contact de ces femmes.

Dès qu'il entendit le tocsin, il revêtit à la hâte une jupe de dessous, sauta sur son cheval, et, se faisant suivre de 10 ou 12 valets armés de mousquets chargés, il se dirigea au galop vers le Kremlin; il croyait à un conflit entre les seigneurs moscovites et polonais et ne se doutait point de la réalité. Etant monté au palais, il arrive dans les appartements, où un gentilhomme de Novgorod se met à l'invectiver, à l'appeler traître, lui et le Tsar, qu'il nommait Rastriga. Il s'apprêtait à répondre, mais on ne lui en donne point le temps: dix épées le frappent à la fois et il tombe. Son corps est jeté en bas, près d'un mur et traîné sur l'esplanade: là on le coucha sur un banc, aux pieds du cadavre de Démétrius qui gisait sur une table: et on les laissa là, exposés aux regards de toute la population.

La maison de Sendomirski fut entourée et garnie de soldats et préservée avec tous ceux qui s'y trouvaient: il en fut de

même du palais de l'ambassadeur du Roi. Sendomirski avait envoyé un messager à l'ambassadeur pour l'avertir de se tenir tranquille, il fit faire la même recommandation à ses propres fils qui se trouvaient dans leur logis entourés de 300 cavaliers en armes.

Après la mort de Démétrius, les principaux seigneurs parcourent la ville à cheval, recommandant au peuple de cesser le meurtre et le pillage; c'est par leurs soins que les trois demeures susdites furent sauvées. Ils exhortent les Polonai qui dans quelques maisons étaient encore en armes, de l déposer, afin de n'être pas massacrés; la plupart suivent conseil.

Dans la rue nommée Pokrofka, il y avait une maison où trouvaient un grand nombre de Polonais en armes et qui défendaient vigoureusement. Le chef des conjurés, Va Schouisky, se rend auprès d'eux et les supplie de cesser le c bat, afin de mettre un terme à la fureur populaire et à l'e sion du sang; mais avant d'obéir, ils exigent qu'il leur ga tisse la vie par serment, ce qu'il fit. Mais, n'étant pas surés encore, ils firent passer un des leurs sous la porte de parlementer avec lui. Schouisky lui saute au cou, brasse en jurant qu'on ne leur ferait aucun mal. Al paix se fit et la populace s'en alla ailleurs.

Toutes les maisons où l'on avait opposé de la rési furent saccagées et leurs défenseurs massacrés; ceux rendaient avaient la vie sauve, mais on les dépouillait c tement. Presque tous les musiciens furent tués, un s polonais qui avait assisté à la fête de noces donnée en I par l'ambassadeur moscovite, périt avec toute sa famill sieurs autres seigneurs et gentilshommes y perdirent la

Dans le palais où résidait le Seigneur Vichniovitsk défendit vaillamment jusqu'à la fin. C'est là qu'aprè sion du Kremlin par les conjurés, ce Seigneur et s'étaient réunis. Ce palais est situé dans une vast près de la rivière Néglinna: ils y sont entourés bie

des milliers d'assiégeants qui se mettent à tirer, à saccager et à piller les cuisines, les écuries et les appartements du rez-de-chaussée. Mais les Polonais qui occupent les étages supérieurs, font bonne résistance et du haut des fenêtres tirent sur les Moscovites, dont ils tuent un grand nombre. Quelquefois ils jetaient au dehors des vêtements précieux ou des poignées d'or. Les assiégeants se jetaient en masse sur ces dépouilles, puis les Polonais envoyaient des décharges terribles au milieu des groupes et les abattaient comme des volée d'oiseaux ou des bêtes fauves.

Trois fois, ils font semblant de vouloir se rendre. Les Russes, trompés par cette feinte, se précipitent, par centaines, sur les escaliers pour se livrer au pillage, et se pressent dans le vestibule de l'étage supérieur que les Polonais avaient ouvert. Dès que la pièce est bien remplie, quarante ou cinquante mousquets se déchargent à la fois dans la foule des assiégeants, qui tombent et se jettent dans les escaliers comme des rats que l'on chasse d'un grenier. Telle est l'ardeur des assaillants, inspirée par l'espoir du pillage, qu'ils s'en vont chercher de l'artillerie aux remparts, braquent des canons sur l'édifice, et poussent leurs propres canons qui remplissaient toujours les escaliers.

Le combat dura très longtemps. Enfin arrivent les Seigneurs, qui, par leurs prières et leurs supplications, persuadent aux uns et aux autres de déposer les armes. Plus de trois cent Moscovites y avaient perdu la vie et un grand nombre y avaient été blessés: les Polonais ne comptaient que deux ou trois morts.

Ce fut la fin de cette émeute furieuse: après cela, on cessa de tuer et de piller à Moscou.

Plusieurs individus acquirent des richesses en achetant les objets pillés par les émeutiers qui étaient pour la plupart la crême des vauriens, des scélérats et des voleurs, assez nombreux en ce pays-là. On ordonna bien de rapporter immédiatement tous les objets, à la Trésorerie, au Kremlin, afin d'en

faire la répartition, mais bien peu prêtèrent l'oreille à cet ordre. Les chevaux, cependant, furent presque tous rendus: il est vrai qu'on ne savait où les cacher et qu'ils eussent été de suite reconnus. Il en fut de même des voitures; mais pour ce qui regarde les bijoux, l'argent, les habillements, les meubles, tout cela, les pillards l'avaient mis en sûreté et il n'en reparut rien.

Vers l'après-midi, la fureur populaire était calmée, grâces à l'intervention des Seigneurs. Le peuple était satisfait, il avait accompli sa vengeance contre les Polonais qu'il regarde comme ses ennemis. Il exalta hautement la révolution et il considérait ceux qui en avaient été les auteurs comme les sauveurs de la patrie et des sanctuaires de Moscou.

On mit de bonnes gardes partout et la tranquillité régna de nouveau dans la capitale. On fit le relevé des morts: il y en avait 800 du coté des Moscovites et 1500 du côté des Polonais, et parmi ceux-ci plusieurs seigneurs et jeunes gentilshommes. Leurs corps percés de coups et dépouillés furent laissés trois jours dans les rues, ainsi que ceux de Démétrius et de Basmanoff. Les Russes venaient roder autour de ces cadavres et leur adressaient des injures et des anathêmes comme s'ils pouvaient les entendre.

Parmi les Polonais, les principaux qui perdirent la vie; sont: Sklinsky, Vonsovitch, Dumaratski l'âiné, Ctons Pometsky, Lipinitzky, Ivanitski, Bal Jean Pologofski, et une foule d'autres nobles, dont quelques uns avaient sauté des murs du Kremlin dans le fleuve ou ils furent percés de flèches. Boutchinsky s'etait caché sous les plantes et les arbres d'un jardin, situé derrière le palais du Tsar: il y fut découvert et sauvé ainsi que quelques autres qui se trouvaient dans la maison de l'ambassadeur.

Innocents qui périrent dans ce massacre.

Ceux qui furent bien à plaindre, ce sont tous ceux qui étaient venus à Moscou dans le but unique d'y trafiquer de leurs marchandises et dont plusieurs furent pris pour des Polonais, uniquement parcequ'ils portaient un costume à la po-

lonaise. Ainsi, Nevesky et Volsky, André Nathan, Nicolas Demist dont j'ai déjà parlé et qui avaient apporté avec eux de si précieux trésors, furent dépouillés de tout et perdirent des milliers d'écus. Quand ils réclamérent aux Schouisky le paiement des objets par eux vendus au Tsar, les Schouisky leur répondaient qu'ils eussent à demander leur argent à Rastriga avec qui ils avaient eu à faire. Ils ajoutaient que du reste le trésor était vide, que Démétrius l'avait complètement mis à sec pour l'envoyer en Pologne. C'est la seule réponse qu'ils voulurent donner.

Plusieurs marchands d'autres pays subirent des malheurs semblables. Les gens de Philippe Holbeyn d'Augsbourg furent blessés à mort, après avoir été dépouillés de tout. Un milanais, Ambroise Cellari, complètement pillé par ces scélérats, leur remit encore tout l'or, l'argent et les effets qu'il possédait, il ne conserva qu'une chemise pour couvrir sa nudité. Mais les brigands exigèrent qu'il se dépouillât de ce dernier vêtement, et comme il s'y refusait, on lui planta un couteau dans le ventre. Il fut tué du coup, mais on ne le retrouva point parmi les morts, quelques recherches que l'on fît.

Un brabançon, nommé Jacques Marot, fut également massacré, mais on retrouva son corps. Il put être enterré avec quelques autres, sur une permission obtenue de la nouvelle Cour, après la fin de l'émeute ([125]).

Portrait de Démétrius.

Démétrius était un homme fort et bien bâti, quoiqu'il n'eût point de barbe. Il avait de solides épaules et un gros nez à côté duquel on remarquait une petite balafre bleue. Sa figure était large, son teint brunâtre, sa bouche grande ([126]). Il était doué d'une force extraordinaire dans les mains. Hardi et dur, il aimait à voir couler le sang, mais ne le montrait pas trop. Pas un seigneur ni un chancelier à Moscou qui n'eût eu des preuves de la violence de son caractère. Il avait d'étranges caprices: ainsi, il eût voulu, en plein hiver, aller attaquer Narva, et il l'aurait fait si les seigneurs ne l'en avaient empêché en lui démontrant l'inopportunité de la saison.

Nous avons vu, dans sa vie, qu'il avait envoyé de grandes munitions et des vivres dans une ville nommé Jielets, soi-disant pour faire une aggression en Tartarie. Mais en réalité, son dessein secret était d'attaquer la Pologne, d'en chasser le Roi ou de le prendre par trahison, et de joindre ce pays à la couronne moscovite. Il suivait en cela le conseil de plusieurs polonais, tels que Sendomirski, Vichniovitsky et autres.

Grand projet qu'il méditait.

Il méditait des entreprises ambitieuses et extraordinaires; il avait résolu d'abord de se défaire de tous les seigneurs moscovites et des grandes familles. Ayant fixé un jour pour l'exécution de ce projet, il fit conduire de longue main dans un endroit en dehors de la ville une quantité d'artillerie, dans le but, disait-il, de faire, après les réjouissances du mariage, en présence de tous les seigneurs, un simulacre de bataille en guise de fête militaire. Mais il avait donné des instructions secrètes aux seigneurs Polonais, aux chefs de son armée, à Basmanoff et à ses autres adhérents; chacun d'eux savait où il devait se rendre soit en ville soit dans le Kremlin et connaissait celui qu'il était chargé de tuer. Lui-même devait se trouver hors ville avec toute l'artillerie, les troupes polonaises et ses partisans. Si cette tentative avait réussi à son gré, qui aurait lui opposer de la résistance à Moscou, alors que tous les moyens de défense de cette ville se trouvaient en sa possession?

Mais la Providence ne permit point que cet odieux guet-à-pens réussît et elle donna aux Moscovites la force d'abattre celui qui l'avait conçu.

Le seul Boutchinsky avait eu le courage de dissuader Démétrius de son projet en lui représentant combien ce projet serait contraire à la volonté divine, et en lui conseillant de s'attirer les Grands par des témoignages de faveur, en leur donnant des fonctions dans lesquelles ils ne pourraient pas devenir trop puissants. Avec l'aide du temps, il se serait, de cette manière, concilié tous les cœurs. Mais lui qui connaissait mieux le caractère des Moscovites, répondait que l'on

ne pouvait pas gouverner ce peuple par des procédés de douceur, qu'il fallait, au contraire, employer à son égard les moyens les plus rigoureux. Ce qui est vrai; car un Moscovite doit être entretenu dans la crainte et conduit par la force; dès qu'on lui laisse un peu faire à sa volonté, il ne fait plus rien de bon. Dans l'idée de Démétrius, il fallait donc d'abord se débarrasser des Grands, afin de régner ensuite sans contrôle sur un peuple mauvais et ignorant dont il aurait fait tout ce qu'il eût voulu.

Après la mort de Démétrius, on trouva les preuves écrites de son projet: des listes de ceux qui devaient être tués et les noms des Polonais qui les remplaceraient dans leurs emplois: on donna lecture de ces pièces au peuple qui en conçut d'autant plus de joie et de sécurité d'avoir fait ce qu'il venait de faire. On en envoya des copies en Pologne et à toutes les communes de l'empire; et elles furent auprès des potentats étrangers une excellente excuse de la révolution qui venait de s'accomplir.

Nul doute, si Démétrius avait réussi, qu'il n'eût causé bien des maux au pays par le conseil des partisans des Jésuites, et occasionné même des malheurs au monde entier, avec l'appui de la Cour de Rome, dont il n'avait été que l'instrument. Mais Dieu qui régit tout, renversa ses desseins: que tous les vrais fidèles lui rendent des actions de grâces!

Quoique vaillant guerrier, Démétrius était un homme très dissolu; tous les jours, il abusait de nouvelles jeunes filles et il rendit mères plusieurs jeunes religieuses. Il eut aussi une passion honteuse pour un jeune gentilhomme de la puissante famille des Gorostinine; il conféra de grands honneurs à ce fréluquet qui était plein de morgue parceque tout lui était permis.

Après l'assassinat du Tsar, ou quand la rumeur s'en répandit, Mikhaël Maltchanoff, un de ses conseillers secrets, tant pour ses actes de tyrannie que pour ses débauches, prit la fuite et arriva en Pologne. Après son départ, on s'aperçut de

la disparition d'un sceptre et d'une couronne d'or, et on ne fait pas de doute qu'il n'ait emporté ces objets avec lui.

Un autre de ses conseillers intimes, nommé Youri Mikouline, se sauva sur un des chevaux du Tsar, mais il fut pris à Kesum, à 6 milles de Moscou, sur la route de Pologne.

Quelques uns se sauvent et sont repris.

Quelques domestiques polonais, s'étant saisis des chevaux de leurs maîtres, prirent la fuite, au commencement de l'émeute. Ils n'avaient que des sabres pour se défendre, et comme ils ne connaissaient point les chemins, ils se perdirent dans les campagnes. Un parti de nobles se mit à les poursuivre et les attaqua vivement. Presque tous ces malheureux restèrent sur le carreau, car les nobles, étant armés de pistolets, les abattaient à distance. Cependant ceux-ci perdirent encore onze hommes, bien qu'ils fussent très nombreux.

Les marchands anglais et nous, nous n'étions pas sans anxiété au milieu d'une émeute dans laquelle les médecins du Tsar furent dépouillés. Mais Dieu nous entoura de sa protection et nous en sortîmes sains et saufs.

Quand la furie fut apaisée, je me hasardai de sortir pour aller voir les cadavres sur lesquels quelques conjurés essayaient encore leurs sabres. Les corps de Démétrius et de son favori Basmanoff étaient étendus sur une table autour de laquelle pendant trois jours la foule vint proférer des injures. Quelques personnes cependant versaient des larmes en voyant ces témoins de l'instabilité des choses humaines. Quant à moi, je le regardai avec attention et pus me convaincre que j'avais bien là devant moi ce même Tsar que j'avais vu maintes fois, le même qui avait régné pendant une année. C'était bien lui, malgré les affirmations de ceux qui, dans cette nouvelle guerre, prétendent qu'on n'a pas assassiné le véritable Tsar, mais un autre personnage à son place. Je comptai ses blessures: elles étaient au nombre de 21: son crâne était fendu du haut, et sa cervelle gisait à côté. Le jeudi suivant on jeta le cadavre dans une fosse. Quant à Basmanoff, il fut enterré par les soins de son frère, avec la permission de l'autorité.

On le jette dans une fosse.

Nous avons assez fait connaître le caractère de ce Tsar: mais plusieurs prétendent qu'il n'était autre que le démon qui plus tard, en se servant du même masque et du même nom, causa plus de maux encore, et ne cesse d'en causer qui sont dix fois plus terribles que les maux passés. En effet, n'est-il pas extraordinaire qu'ils sont toujours occasionnés par ce même nom de Démétrius?

La justice de Dieu se reconnait à ces manières si diverses et si étonnantes de punir des nations ou des villes. N'est ce pas avec raison que le divin poète Homère disait:

Aspicit Deus res mortalium, ac punit peccatores. Non probant nefanda opera dii beati, sed amant justitiam ac justa facta hominum.

Jupiter voit toutes les actions des hommes, et il punit les méchants. Les dieux immortels détestent les forfaits, ils aiment la justice et les hommes qui la pratiquent.

DÉMÉTRIUS RASTRIGA.

Dis-nous ton nom, héros de cette tragédie
Qui de ruine et de sang couvrit la Moscovie?
Tu ne t'attendais pas au cruel traitement,
Qu'à tant d'autres tu fis subir injustement.

Mais, de nouveau, ton nom va servir de bannière
Dans une lutte, hélas! encor plus meurtrière.
Et quand ton nom s'élève, il semble, qu'en retour
Celui de ton pays baisse de jour en jour.

Mais Dieu, dont l'œil puissant voit à travers l'espace,
Les hommes et la terre et tout ce qui s'y passe,
Ne permettra jamais, s'Il ne l'a décidé,
Qu'un pays s'amoindrisse ou soit bouleversé.

Après que l'on eût jeté le cadavre de Démétrius, il arriva, cette même nuit, un grand prodige: dans un rayon de vingt milles autour de Moscou, toutes les plantes, depuis le froment jusqu'aux arbres, se desséchèrent à leurs sommets, comme si un feu y avait passé. Les sapins qui sont toujours verts, l'hiver comme l'été, avaient leur couronne et les pousses brûlées: c'était un triste spectacle, et à l'aspect de ce prodige, les Moscovites disaient que le Tsar défunt envoyait encore, par l'aide de Satan, son esprit sur la terre, afin d'y accomplir des maléfices. Pour y mettre fin, ils trouvèrent bon de brûler son cadavre. On alla donc le relever et on saisit en même temps le château de bois qu'il avait fait construire, l'hiver, sur la glace et que les Russes appelaient l'Image de l'Enfer. On le transporta hors ville, sur la petite rivière Kotiol et après y avoir enfermé le cadavre, on brûla le tout et le vent en dispersa les cendres (127).

Le corps de Démétrius livré aux flammes.

Après cela, les Moscovites crurent qu'ils avaient tout fait et tout obtenu et qu'ils pouvaient vivre désormais sans craintes et sans souci. Les Grands élisent entre eux un Tsar: leur choix tombe sur Schouisky. Ils le conduisent sur l'esplanade, et là, devant le peuple assemblé, leur orateur s'écrie qu'ils viennent de choisir pour Tsar Vassili Ivanovitch Schouisky, qu'ils n'ont pu trouver un homme plus digne et plus capable de gouverner la nation: c'est un homme, disait-il, qui a maintes fois exposé sa vie pour le bien public et le salut de la patrie. Puis l'orateur s'adressant à la commune, il lui demanda si elle approuvait le choix que l'on venait de faire, attendu que le pays ne pouvait pas être longtemps privé d'un souverain.

Vassili Ivanovitch Schouisky, Tsar de Moscovie.

D'une voix unanime, la Commune s'écrie qu'elle est tout à fait satisfaite, que personne n'est plus digne du trône. Tout le monde se soumit au nouvel élu et se prosterna à ses pieds en criant: Salut et prospérité a Vassili Ivanovitch, Tsar et Grand-Prince de tous les Russes! Puis les Grands le mènent à l'Eglise où l'on offrit des actions de grâces à Dieu pour la délivrance de l'Empire (128).

Un grand froid vint à sévir sur tout le pays et détruisit la majeure partie des fruits de la terre: les Moscovites en furent tout consternés; après avoir brûlé le corps de Démétrius, ils ne savaient sur qui rejeter la cause de ce fléau et se regardaient les uns les autres, en proie au plus vif étonnement (129).

Le Tsar Vassili Ivanovitch fut couronné comme ses prédécesseurs, selon les usages moscovites, et l'on sema également de l'or sous ses pieds.

Le 30 Mai, la Commune toute entière fut convoquée à l'Esplanade: la plupart des Grands s'y rendirent et y firent donner lecture des motifs pour lesquels ils avaient cru devoir ôter la vie à un Tsar couronné, au précédent souverain. Voici ces motifs.

D'abord, on l'accusait de n'être pas né du sang impérial, Accusation publique contre Démétrius. de ne pas être le fils de feu le Tsar Ivan, mais de n'avoir été qu'un scélérat et un imposteur poussé par Satan. Son véritable nom était Youri Otrépieff et il était né à Galitch, où son père et sa mère vivent encore. Ses parents sont de pauvres gens; on les a fait comparaître et ils ont reconnu qu'il était réellement leur fils, ils disaient en outre que lorsqu'il se fut emparé du pays, il envoya des émissaires à Galetz qui saisirent tous les membres de sa famille, et les jetèrent en prison où ils furent gardés très étroitement, afin qu'ils ne divulguassent point le secret de sa personne. Ces malheureux étaient au nombre de 60 environ. Ils ajoutent encore, qu'après son arrivée en Russie, il soudoya un vaurien qui se donna pour être Youri Otrépieff, et contrefaisait l'insensé en se promenant couvert d'un capuchon de moine.

Après la mort de Démétrius, ce faux moine confessa également qu'il avait été payé pour jouer son rôle.

Démétrius avait réellement été dans un monastère à Moscou, et les Seigneurs, dans leur manifeste, repétaient tout ce que j'ai déjà rapporté concernant sa fuite en Pologne avec des papiers et des documents volés, et la manière dont il se disait être le véritable Démétrius.

Ils relataient ensuite diverses opinions, à savoir qu'il aurait été Satan en personne, qu'il était un polonais envoyé par les Jésuites, en Moscovie, dont il aurait appris la langue et parcouru le territoire pour s'informer de l'état du pays, tout en s'instruisant par la lecture des particularités de son histoire. Après cette tournée, il serait revenu en Pologne où les Jésuites et leurs adhérents, soutenus par le Pape, lui auraient fait jouer le personnage dont nous avons raconté les aventures. Cette opinion est très plausible et plusieurs personnes la tiennent pour être la vérité.

Ils l'accusaient encore d'avoir été un imposteur en relation avec l'esprit des ténèbres: son précepteur, un polonais, vint affirmer qu'il s'adonnait à la magie et autres sciences occultés, et les Moscovites appuyaient cette opinion de diverses conjectures, telles que *l'image de l'Enfer* qu'il avait fait construire, et autres bourdes du même genre. En troisième lieu, ils l'accusaient d'avoir été un hérétique, parce qu'il ne tenait ni leurs jours de repos, ni leurs fêtes, et n'allait pas à l'église.

Pour quatrième chef d'accusation, ils montraient au peuple les lettres adressées par le Pape à Démétrius pendant son règne, lettres par lesquelles on l'avertissait qu'il était temps de commencer à travailler à la réforme du pays, en érigeant des écoles pour les enfants, semblables à celles qui existent en Pologne; en purgeant les églises des autels et des images de la religion grecque pour les sanctifier en y substituant des images prises dans la religion catholique, et en y introduisant, pour la célébration du culte, des prêtres envoyés par le Pape.

Pour cinquième grief, ils apportaient la convention faite en Pologne entre Démétrius et le Palatin de Sendomir, et par laquelle celui-ci devait obtenir la principauté de Pskoff avec toutes ses dépendances, ainsi que le pays de Novgorod, et son fils, frère de la Tsarine, tout le pays de Sibérie et des Samoyèdes avec ses annexes. Démétrius s'était engagé également à faire cession de la principauté de Smolensk à quel-

ques seigneurs Polonais qui l'auraient gouvernée conjointement avec les Jésuites. Mais pour cela, il devait commencer par se défaire des Grands du pays.

En sixième lieu, ils l'accusaient de n'avoir eu pour eux les moindres égards, de les avoir laissés en butte aux injures et aux avanies des Polonais, sans pouvoir obtenir justice, d'avoir, au contraire, lui-même ajouté à ces mépris, en les rouant de coups, eux, les Grands du pays, et en les envoyant mourir en exil.

Leur septième plainte était dirigée contre ses prodigalités et ses dépenses excessives, faites sans tenir le moindre compte des ressources du pays. Il s'était fait ériger un trône plus grand que celui des Tsars, ses prédécesseurs, il faisait porter devant lui une couronne, un globe et un large glaive, il donner à ses hallebardiers, à ses archers et à ses officiers des gages aussi élevés qu'aux plus hauts dignitaires, sans se soucier de la crainte de mettre le trésor à sec.

Ils l'accusaient, en huitième lieu, d'avoir été le plus corrompu et le plus débauché des hommes: il ne respectait pas même le caractère sacré des vierges consacrées à Dieu et il en déshonora un grand nombre dans les monastères: il se livrait même au vice contre nature. Il celébra ses noces à l'une des fêtes de Saint Nicolas au printemps. C'était là à leurs yeux, un grand crime; car ils tiennent ce saint pour être presque autant que le Christ et ils l'honorent dix fois davantage.

Il empruntait souvent des milliers d'écus aux trésors des saints monastères, sans rendre jamais rien. Maintes fois il fit battre de verges des popes, des religieux et d'autres personnages sacrés: or, c'était là un traitement auquel ils n'avaient jamais été soumis. Il avait destitué et envoyé en exil le vénérable patriarche de Moscou, pour le remplacer par un homme méchant et impie, et cela sans avoir égard au droit d'election des évêques et du clergé.

En neuvième lieu, ils l'accusaient d'avoir provoqué l'appa-

rition d'un imposteur qui devait, en cas de danger, venir lui prêter assistance. Cet imposteur s'était jeté avec un fort parti de Cosaques sur les rives du Volga, où il commettait de grandes déprédations, pillant les bâteaux chargés qui venaient d'Astrakhan et occasionnant pour des millions de dommages. Il se donnait pour être Pierre Fédorovitch, fils naturel du Tsar Fédor Ivanovitch, quoiqu'il fût bien certain que ce Tsar, qui vivait comme un saint, ainsi que nous l'avons dit, ne se fût jamais éloigné de son épouse pour procréer des bâtards avec des concubines.

Le dixième chef d'accusation, c'était l'invasion des Polonais et l'insolence de ces étrangers attirés par lui. Ils achetaient des objets dans toutes les boutiques sans rien payer, ne supportaient pas une parole des Russes et y répondaient en frappant du sabre. Si un Russe déposait une plainte, il pouvait être assuré de ne pas obtenir justice et d'être traité et repoussé comme un chien par les juges iniques établis par la volonté de Démétrius. Ces Polonais poussaient l'audace au delà de toutes bornes: le soir, en pleine rue, ils osaient attaquer les carrosses, et malgré les escortes de valets, en arracher, par force, les dames qui s'y trouvaient, fussent-elles mêmes Princesses ou femmes de Boyards: il en résultait souvent des bagarres intolérables.

Pour conclusion de ce réquisitoire, les Seigneurs affirmaient que, n'importe quel personnage il ait été en réalité, Démétrius serait resté toujours leur Tsar, s'il avait voulu régner paisiblement, épouser une princesse moscovite et observer leur religion et leurs lois. Mais, hélas! ils ne voyaient pas que tout cela n'était qu'une punition infligée par le Ciel à leurs propres méfaits et à leur endurcissement volontaire.

Ils envoient dans tout le pays ce manifeste d'accusation et y annoncent la proclamation du Tsar Vassili Ivanovitch Schouisky.

Guerres intestines.

Toutes les villes accueillirent cette nouvelle avec joie, excepté celles d'où était venu Démétrius. Ces villes, à la tête

desquelles se trouvaient. Celles de Poutivle et de Yeletz entrèrent en rebellion ouverte, mirent à mort les messagers des Seigneurs et commencèrent une nouvelle guerre civile.

Je vais donner ici un relevé des sommes que Démétrius envoya en Pologne au commencement de son règne. Dans ce relevé ne sont pas comprises celles qui servirent à payer les dettes qu'il y contracta et qui, selon l'accusation des Seigneurs, épuisèrent tout-à-fait le trésor.

Voici donc les chiffres dont on a une connaissance certaine:

Une image de la Sainte-Trinité, garnie de pierreries, qu'il envoya, de la part de sa mère, à la princesse de Sendomir, évaluée à.............	fl.	20.000
Il y envoya lui-même:		
Une bague en diamants, valant.............	〃	14.000
Un globe portatif.........................	〃	16.000
Un collier.............................	〃	48.000
Un ornement sur lequel on voyait un animal avec des aîles de phénix..................	〃	12.000
Une coupe en hyacinthe avec une anse en or..	〃	32.000
Une coupe en or remplie de pierreries......	〃	26.000
Un pélican en vermeil, pesant 50 marcs.....	〃	1.600
Un paysan assis sur un cerf, pièce vendue dix ans auparavant par Philippe Holbein pour......	〃	7.000
Une horloge en bois d'ébène provenant du même	〃	10.000
Un navire en vermeil, du même...........	〃	5.600
Deux oiseaux..........................	〃	2.240
40 ℔ de grandes perles a 33 écus l'once.....	〃	48.128
3 sabres précieux de Temsa (?)............	〃	60.000
12 pièces de velours et satin riches.........	〃	4.000

L'ambassadeur Affanassi Vlassieff qui avait été envoyé en Pologne donna à Cracovie, de la part de son souverain, les cadeaux suivants:

A la ville de Cracovie, un tapis de Perse, très

A transporter.... fl. 306.568

Transport....	fl.	306.568
artistement travaillé, représentant des combats..	〃	16.000
Plusieurs sabres d'une valeur approximative de	〃	14.000
Un collier avec un grand pendant..........	〃	38.000
Plusieurs sabres, de la part de la Tsarine-mère	〃	10.000
En enfin, en argent comptant.............	〃	400.000
Formant un total de florins....		784.568

ou en monnaie russe, 130.761 roubles.

Ce chiffre ne comprend que les dons connus d'une manière certaine; outre ceux-là, il en envoya encore secrètement un grand nombre dont la valeur est très importante. Grâces à de pareilles largesses, il n'a pas été difficile à la fiancée et à sa suite de faire une entrée triomphale à Moscou.

Plus tard, on apprit encore qu'il avait envoyé en Pologne le crucifix d'or fin exécuté pour le Tsar Boris et une quantité de coupes, de tasses et d'autres objets rares donnés jadis aux Tsars par les rois de Perse.

En outre, il n'oublia point le Pape.

La vieille Tsarine, qu'il avait nommée sa mère, put rester sans empêchement dans sa résidence, cependant on la railla cruellement de ses mensonges au sujet de son prétendu fils, mais elle disait pour excuse qu'elle n'avait agi que par crainte et que, dans sa joie d'être délivrée de sa triste prison, elle n'avait su ce qu'elle faisait. Par cette considération, on la laissa dans la position où elle se trouvait (131).

Tous les Polonais, tels que heiducques, mousquetaires et autres de rang inférieur et qu'il était inutile de garder, furent désarmés et conduits sous bonne escorte jusqu'aux frontières, où on les mit en liberté. Cependant le long de la route quelques uns d'entr'eux tuèrent ou blessèrent des soldats de l'escorte, mais ceux-là payèrent de la vie cet acte de rebellion.

Les seigneurs, les nobles, les riches marchands furent conduits en divers endroits et tenus sous bonne garde, soit

en surveillance, soit en prison et soumis à une maigre pitance. Le Palatin et sa fille, l'ex-Tsarine, et une partie de leurs gentilshommes, au nombre de 400 environ, durent se rendre à Yaroslavl, sur le Volga, où on leur donna une résidence autour de laquelle on établit une forte garde. La bourgeoisie elle-même fut requise pour la seconder (132).

Le frère de l'ex-Tsarine fut conduit avec 300 de ses gentilshommes à Kostrom, ville située également sur le Volga, où ils furent étroitement gardés.

Le palais de Moscou dans lequel résidait l'ambassadeur avec 300 hommes, tant de sa suite que de ceux qui s'y étaient réfugiés pendant l'émeute et y avaient eu la vie sauve, ce palais fut gardé à vue et entouré de barrières et d'un rempart de poutres auprès desquels des sentinelles veillaient jour et nuit.

Le seigneur Vichniovitski de Kieff et sa troupe de 300 hommes environ qui s'était si bien défendue, comme je l'ai rapporté, furent internés de la même façon.

On fournit de la nourriture à tous ces prisonniers, mais pas en quantité suffisante. Ils furent obligés maintes fois de vendre aux Moscovites, à moitié prix, des parties de leurs effets, afin de s'acheter de la nourriture.

Le pays de Seversk et de Komarnitsk se révolte contre Moscou.

Nous avons vu plus haut que toutes les villes se rallièrent à la révolution qui s'était accomplie à Moscou, à l'exception de celles qui sont limitrophes de la Pologne et de la Tartarie. C'est ainsi que dans les pays de Seversk et de Komarnitsk, dans les villes de Poutivle, Yeletz, Toula, Kromy, Rilsk et d'autres de la même ligne, on met à mort les envoyés des Seigneurs, on livre aux flammes les manifestes du Tsar de Moscou, en traitant celui-ci de scélérat et de traître. Les habitants de ces pays et villes font serment de le combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang; ils demandent pourquoi on avait, sans les consulter en rien, osé assassiner un Tsar couronné, sans motif aucun. Ils attirent dans leur rebellion plusieurs autres villes, toute la région du

Volga, Astrakhan et le pays qui l'entoure, et forment une ligue qui jure de venger Démétrius.

Ils appellent à leur tête Pierre Fédorovitch, du Volga, qui se donnait pour être le bâtard de Fédor Ivanovitch, comme nous l'avons vu dans l'acte d'accusation de Démétrius. Cette ligue possédait des munitions et des vivres pour trois années au moins et une puissante artillerie. Tout ce que Démétrius avait réuni de préparatifs de guerre à Yeletz pour attaquer la Tartarie, tomba dans leurs mains. Il y en avait assez pou une armée de plus de 300.000 hommes. Ils étaient don prêts à faire la guerre (135).

Nouveaux troubles en Moscovie. Avant l'explosion de la révolte, on avait déjà dirigé d Moscou vers le Volga aux environs d'Astrakhan une gran armée, commandée par un des Grands de l'Empire, nomr Pierre Tchérémitoff. Celui-ci en arrivant près de cette vi en trouve les habitants tout à faits désunis et en pleine reb lion, et il est contraint de se retirer avec ses troupes d une île du Volga, où on l'assiége. Cette île, nommée B sick ou Boesan, est située à 3 milles d'Astrakhan: c'es que près de 1500 négociants d'Astrakhan ou d'autres ville la mer Caspienne vinrent se réfugier, avec tout ce q avaient, auprès de l'armée de Tchérémitoff. Mais ils y r rent deux ans environ, dans la position la plus malheur sans pouvoir en sortir. Ils y périrent en grand nombr maladies qu'engendrèrent parmi eux le froid, la faim misère.

Les marchands qui se trouvaient à Saratoff, à Sam en quelques autres localités, se résolurent à fuir et à t ser le pays où ils errèrent tristement: quelques uns parv à atteindre Moscou.

Les Nagoïs voyant la Moscovie en proie aux guerr stines, font de nouveau défection, se réunissent au nor 30 Oulousses ou tribus, dont chacune pouvait fournir hommes, et se mettent à ravager toutes les contrée peuvent atteindre.

Quant à la ville d'Astrakhan, elle était toute livrée aux troubles et l'on s'y égorgeait l'un l'autre.

La nouvelle de ces événements jeta dans une extrême perplexité la population de Moscou: l'épouvante y était telle que chacun eût bien voulu n'être plus de ce monde. Le Tsar voulait, à toute force, se faire moine dans quelque convent; mais les Grands l'en empêchent. Songeant que si le souverain prend le froc, le trône va tomber en quenouille, ils se préparent énergiquement à résister aux villes rebelles et mettent à la tête de l'armée les propres frères du Tsar, Dmitri et Ivan Schouisky, ainsi que le jeune Skopine et plusieurs autres seigneurs et capitaines. Ils ont bientôt des troupes en campagne. Ils écrivent à toutes les villes de fournir des contingents: mais de tous côtés ils reçoivent pour réponse que, réduites à la dernière misère par les désastres antérieurs, les villes n'avaient plus les ressources nécessaires pour faire des levées d'hommes. Cependant, à la longue, ils forment une armée nombreuse, mais bien impuissante.

Il y avait à Moscou plusieurs officiers étrangers, allemands, français et écossais. Voyant le pays entier livré à la guerre civile, et craignant de grands malheurs, ces officiers demandèrent de pouvoir se retirer dans leurs pays respectifs. Par l'influence de leurs amis, ils obtinrent leur congé et partirent par mer. Tout le monde s'étonna de les voir s'en aller et obtenir un congé dans un moment où l'on avait tant besoin d'eux, d'autant plus que ceux qui prennent du service en Moscovie n'y sont admis qu'à condition d'y rester leur vie entière. Cependant, quelques uns restèrent en activité; il y en eût même plusieurs qui passèrent à l'autre parti et entr'autres, un Capitaine, nommé Scotnisky (134).

Le Tsar Vassili Ivanovitch envoye donc son armée commandée par ses deux frères, le jeune Skopine et d'autres, contre ces traîtres d'émeutiers, comme on les appelait; mais elle n'accomplit rien d'important; bien au contraire, en toutes rencontres, elle fut si bien battue par les rebelles, qu'il n'en

revint pas la moitié. Malgré ces défaites, le Tsar réussit, soit par contrainte, soit par amitié, à rassembler de plus grandes forces encore, de sorte qu'il mit en campagne une nouvelle armée de 180.000 hommes sous la conduite des mêmes généraux (135).

Nouvelles guerres. Le Tsar envoie des troupes contre les rebelles.

En outre, on envoie le Knees Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky avec une armée spéciale à Yeletz, afin de s'emparer de cette ville qui était un des remparts de la rébellion: mais il y est battu et mis en fuite; son armée se disperse; lui-mêm s'échappe à grand peine et arrive à Moscou.

De l'autre côté, il y eut aussi de nombreuses rencontr dans lesquelles les révoltés obtinrent toujours la victoire restèrent maîtres du terrain. C'étaient de vaillants soldats, d hommes indépendants et libres, habitant une contrée ferti Pendant ces deux années de guerre, des récoltes abondan leur avaient procuré de grandes richesses, de sorte qu'ils étai mieux pourvus de ressources que leurs adversaires du N

Ambassade en Pologne.

Les Moscovites envoient en Pologne une ambassade cha de faire connaître au Roi les motifs pour lesquels D trius avait été mis à mort, et de disculper la révoluti mieux possible en représentant au Roi que, dans toute effusion de sang, pas un de ses sujets ou quelqu'un q fût cher, n'avait péri, excepté un Chambellan et sa suit se rendant aux noces sur l'invitation de l'ambassadeur covite, avait été tué dans la furie populaire, en se défe Les envoyés expriment le plus vif regret de cette mort, e nent au Roi une liste des prisonniers retenus en Mosco

En même temps, ils cherchent à s'assurer si le voyait des secours aux rebelles et à s'informer de autres choses intéressant la cause de leur pays. Mai d'être entendus ou d'obtenir audience, il essuyèrent tr au moins; enfin le Conseil de Pologne trouva bon de l ter. Les envoyés étaient Youri Constantinovitch Vo et le chancelier, le boyard André Ivanoff.

Le Conseil leur répondit qu'aucun secours n'avait é

aux rebelles, que l'on ignorait même les troubles, que le Roi de Pologne n'était jamais venu en aide à Démétrius, ce que, du reste, on avait amplement fait connaître aux ambassadeurs venus jadis en Pologne, de la part de Boris; le roi n'avait eu à cette époque aucun motif de se déclarer contre la Moscovie, ni d'enfreindre le serment qu'il avait prêté.

Plaintes des Polonais au sujet du carnage fait de leurs compatriotes à Moscou.

Mais, aujourd'hui, il se dégage; les Moscovites ont rompu le serment, en massacrant une foule de Polonais, sujets du Roi, qui n'étaient coupables d'aucun crime, et entr'autres un chambellan du Roi que l'on avait perfidement invité à un festin de noces, pour l'assassiner lui et les siens. En outre, contre tous les principes du droit des gens, on retient prisonnier son ambassadeur, à Moscou. Les Polonais ont donc des motifs suffisants non seulement pour fournir des secours aux révoltés, mais encore pour marcher eux-mêmes contre la Moscovie afin de tirer vengeance de tant d'injures qu'on leur a fait subir maintenant comme jadis.

Les envoyés se préparaient à répondre à ces accusations et à se disculper, mais on les fit sortir et on les retint prisonniers. Ce fut seulement l'année suivante qu'ils recouvrèrent la liberté.

Une autre ambassade Moscovite s'en alla en Crimée pour y renouveler la traité de paix et porter la nouvelle que Démétrius, l'ennemi de la Crimée, avait été mis à mort. Cette ambassade devait y raconter les actions et les crimes de Démétrius et justifier de son mieux le changement accompli.

Une troisième ambassade se dirigea vers la Suède et porta au roi Charles des lettres d'amitié et les détails de la mort de Démétrius. Cette mort causa beaucoup de joie au roi Charles qui, par des raisons étrangères à notre récit et inutiles à rapporter, avait une grande terreur de Démétrius. Charles promit donc de venir au secours des Moscovites, en cas de pressant danger: cette promesse leur fut extrêmement agréable.

Entretemps, les rebelles continuaient à être les maîtres du

terrain, battant tous ceux qu'on leur opposait, et le bonheur les suivait ni plus ni moins et de la même façon qu'il avait suivi Démétrius à son entrée en Moscovie. Toutes les villes qui se trouvent dans le pays de Seversk leur ouvrirent le portes et se rangèrent dans leur parti. Un grand nombre de soldats de l'armée moscovite passèrent à l'autre camp: c'étaient des Allemands, des Livoniens et des Russes; les Allemands, tous hommes vaillants et déterminés, furent nommé Chefs de Cavalerie, Capitaines, ou Gouverneurs des ville prises, de sorte que, des grades inférieurs, ils montèrent au positions les plus élevées, et de soldats devinrent presq des Rois.

Bolotnikoff créé général en chef des rebelles.

Dans l'armée rebelle se trouvait un certain Ivan Isarvit Bolotnikoff. Il avait été à Moscou le serf du boyard Anc Téliétefsky, mais ayant pris la fuite de chez son maître, il réfugia dans les Steppes auprès des Cosaques, fit des cam gnes en Hongrie et en Turquie, et enfin, s'adjoignit aux rebe avec un parti de 10.000 Cosaques. C'était un homme gr et fort et très courageux, qui se signala dans les guerres Cosaques par son audace et sa témérité; aussi, quoiqu'il moscovite de naissance, ils le nommèrent Hetman ou gé en chef de leur armée, pendant que Pierre Fédorovit trouvait assiégé par les forces moscovites, dans la pla Toula.

Bolotnikoff s'avance avec toutes ses troupes jusqu'à Se koff à 18 milles de Moscou et s'empare de tout le pays en nant, ainsi que de Colomna, forteresse située sur la Mo près d'Okka. Après la prise de cette place, il va cam 12 milles de la capitale en face de l'armée moscovite (1

Cette pointe hardie jette la terreur dans Moscou; on de munir les remparts d'artillerie et de faire des pré de résistance. On établit en dehors des murs une ba de chariots, on enrôle tous les hommes âgés de plus ans pour porter les armes contre l'ennemi, on dema secours à toutes les autres villes, qui s'empressent d'

—

tous les jours des renforts. Les habitants prêtent de nouveau serment au Tsar, et jurent de le défendre et de combattre tant pour lui que pour eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants; car ils n'ignoraient point que les rebelles avaient pris la résolution de n'épargner à Moscou âme qui vive, voulant ainsi rendre tout le monde responsable de la mort de Démétrius. Il fallait donc résister à outrance.

Tout à coup, une rumeur étrange, venue Dieu sait d'où, se répand dans le pays: le Démétrius que l'on croyait avoir été assassiné à Moscou, est encore en vie. Un grand nombre de gens y ajoutent foi même dans la capitale. Les rebelles faits prisonniers qu'on amenait tous les jours en ville et qu'on jetait par centaines, innocents ou coupables, dans les eaux du fleuve, confessaient tous jusqu'au dernier soupir que Démétrius n'est pas mort et qu'il s'est derechef mis en campagne. En somme, on peut dire qu'il se passait un nouveau miracle: cette double résurrection de Démétrius jeta la confusion dans tous les esprits, on ne savait que penser, il semblait que tout le monde était devenu fou.

Un nouveau Démétrius s'élève dans l'empire.

Deux partis se trouvent donc en présence: l'un qui dit et affirme que Démétrius est vivant, que deux ou trois jours avant la révolte il avait pris la fuite et que, sans le savoir, les conjurés ont tué quelqu'un d'autre à sa place.

Ceux du parti opposé certifient que le Tsar est bien mort, ils ont très bien reconnu que le personnage tué à Moscou est le même qui s'était donné pour Démétrius et avait régné sous ce nom pendant un an environ. Je me range à l'avis de ces derniers, je l'ai trop bien remarqué pendant sa vie et trop soigneusement observé après sa mort, pour douter un instant que l'on n'ait frappé celui que l'on voulait atteindre.

Ceux qui, parmi les rebelles et les habitants de Moscou, croyaient à l'existence de Démétrius, alléguaient les preuves suivantes:

Motifs allégués pour l'existence de Démétrius et leur réfutation.

1°. Le cadavre nu qui, pendant trois jours, à été étendu sur l'esplanade et que l'on tenait pour être celui de Démétrius,

était tellement couvert de blessures et souillé de boue qu'il aurait été impossible de le reconnaître.

2°. Le personnage assassiné avait une longue chevelure, tandis que le Tsar, lors de ses noces, s'était fait raser la tête.

3°. Personne n'a pu distinguer, sur le cadavre, la balafre bien connue que Démétrius portait à côté du nez, ni le signe qu'il avait au sein gauche, signe que son propre sécrétaire Boutchinsky affirme avoir remarqué pendant qu'il se trouvait au bain avec le Tsar.

4°. Le cadavre avait des doigts de pied très malpropres avec des ongles très longs; ils ressemblaient bien plus à ceux d'un paysan qu'à ceux d'un empereur.

5°. Au jour de l'assassinat, celui qu'on frappait a crié qu'il n'était pas Démétrius. En effet, c'était, disent-ils, un tisserand de laine que la Tsarine Sendomirska avait amené de Pologne et qui ressemblait tout à fait à son époux. Il avait été choisi pour aller se coucher, le matin du meurtre, dans le lit impérial avec les vêtements du Tsar ou, du moins, pour se promener ainsi dans l'appartement de ce dernier. Démétrius, ajoute-on, avait déjà pris la fuite. Le tisserand, ignorant tout cela, croyait jouer ce rôle pour un divertissement, pour une gageure ou pour une mascarade. Aussi, quand il vit arriver les meurtriers en armes, il se mit à crier: la ne Dmitri, ne ra Dmitri, ce qui veut dire: Je ne suis point Démétrius! Sur ces paroles, les conjurés et les Seigneurs se seraient mis à le frapper plus fort en disant: il le reconnaît maintenant qu'il n'est pas Démétrius le véritable héritier du trône, mais qu'il est Rastriga! Après quoi, ils l'auraient tué afin qu'il n'échappât point. Mais tous ces détails, et d'autres, ne sont pas croyables.

6°. On a brûlé le cadavre parce qu'on avait de nombreux motifs pour ne pas le laisser voir. Ce qu'il eût fallu faire, c'était de l'embaumer, afin de pouvoir le montrer, en cas de besoin, comme un témoignage irrécusable; aujourd'hui, le peuple jure qu'il est vivant, se laisse livrer à la torture pour le

confesser et meurt dans cette croyance. Une foule de gens disent qu'ils l'ont vu avec le même sceptre et la même couronne qu'il portait à Moscou; or nous avons vu qu'au commencement de l'émeute, le sceptre et la couronne, ainsi que 3 des chevaux du Tsar avaient été enlevés. C'est sur ce fait qu'on veut à toute force bâtir la foi à son existence.

A tous ces témoignages, j'oppose ceux que me dicte mon bon sens et mon humble esprit et ceux qui, comme moi, croient qu'il est bien mort, les adopteront, je pense. Les voici:

1°. Quand je le vis étendu sur le sol, je le reconnus parfaitement, quoiqu'il fût tout meurtri et couvert de poussière et de sang desséché par la chaleur. Je le reconnus parfaitement à sa physionomie, à ses larges épaules, à sa taille élancée pour être certain que c'était le même personnage que l'on nommait à Moscou le Tsar Démétrius et qui régna en 1605 et 1606, l'espace d'une année environ.

2°. Pour ce qui regarde sa chevelure, personne n'a pu témoigner avec certitude, si Démétrius l'avait fait couper ou non, car il avait toujours la tête couverte et ne se découvrait pour personne, quoique tout le monde se découvrît devant lui, comme de raison.

3°. Quant à la balafre près du nez, je l'ai très bien remarquée sur le cadavre et une foule de personnes l'ont aperçue aussi bien que moi. Quant à la circonstance du signe au sein gauche, j'ignore si elle a été avancée par son sécrétaire: en tout cas, je n'y ai pas fait attention. Mais je n'en crois pas un mot. Le secrétaire peut très bien avoir avancé cela dans l'intérêt de sa cause, plutôt que dans l'intérêt de la vérité.

4°. L'histoire des doigts de pieds malpropres et des ongles trop longs, est tout à fait puérile. Il est bien possible qu'il n'ait pas toujours fait nettoyer ses pieds, quoiqu'il usât fréquemment du bain. Mais quand il se trouvait au bain, il était sans doute trop en affaire avec les jeunes religieuses et les filles qui s'y trouvaient avec lui, pour songer à ce détail de toi-

lette dont ces dames se préoccupaient probablement fort peu.

5°. L'histoire du tisserand de laine est une fable ridicule. Car enfin, si Démétrius avait su d'avance ce qui devait arriver, il aurait pris la fuite bien antérieurement et d'une toute autre manière, et il n'eût pas manqué d'en prévenir ses amis. Ayant eu tout le pouvoir en main jusqu'à sa dernière heure, il aurait parfaitement pu se saisir de tous les conjurés et empêcher ainsi la catastrophe. Et puis, ses Polonais se fussent-ils endormis dans leur sécurité? N'auraient-ils pas fait bonne garde?

Il est bien vrai qu'on a enlevé le sceptre, la couronne et les chevaux du Tsar; mais quoi d'étonnant? Le palais était ouvert à tout le monde et, dans la fureur de l'émeute on a pris partout ce que l'on pouvait enlever, aussi bien au logis impérial que dans les demeures des Polonais. Et ces quelques objets dont nous parlons ne sont rien en comparaison de ce que l'on a pillé ailleurs, en bijoux, habillements et meubles précieux: il y en avait pour un chiffre mille fois plus élevé.

6°. On a brûlé le cadavre, dit-on; on eût mieux fait de l'embaumer. Mais, comment? ils auraient été embaumer un personnage qu'ils regardaient comme un imposteur et un scélérat? Pourquoi lui aurait-on rendu cet honneur? Et puis, qui s'attendait à la catastrophe? Si on l'a brûlé, c'est pour obéir au peuple qui criait qu'il voulait le voir réduit en cendres, parce que son esprit exerçait encore des sortilèges, témoin le dessèchement des fruits de la terre autour de Moscou, fléau dont on l'accusait d'être la cause.

Maintenant, il est bien vrai que les prisonniers rebelles soutenaient, jusqu'à la mort, qu'ils l'avaient vu en personne, portant le même sceptre et la même couronne qu'on lui avait vu porter jadis à Moscou, il est bien vrai que ni châtiments ni tortures ne parvenaient à arracher à ces malheureux un témoignage contraire. Mais quelle preuve peut-on en tirer? Il est facile de trouver en quantité des hommes dont le visage ressemblât à celui de Démétrius. Pour moi, après sa mort,

j'en ai bien vu une dizaine. Plusieurs des familiers du Tsar réussirent à s'échapper de Moscou pendant l'émeute, ils ont pu très bien confectionner un nouveau Démétrius, car, dans ces sortes d'affaires, on a recours à toutes les fraudes.

Ou bien, il faut admettre dans tout cela, l'action de Satan. C'est lui, peut-être, qui aura obtenu du Dieu Tout-Puissant la permission de châtier le pays pour les nombreux et énormes péchés qu'il ne cesse de commettre, et dans lesquels il est fortement aidé par la racaille des Jésuites qui sont les Satellites du démon ([138]).

Conseil tenu à Moscou pour aviser aux moyens d'étouffer la croyance à Démétrius.

Le Tsar et son conseil discutèrent longuement les moyens d'ôter de la tête du peuple la croyance aussi fausse qu'insensée de l'existence de Démétrius. Après mûre délibération, on résolut d'envoyer quelqu'un à Ouglitche, avec la charge d'y enterrer un jeune garçon tout à fait semblable au vrai Démétrius, mis à mort par Boris. Le corps de ce dernier devait être tout à fait décomposé; car on a pu voir par mon récit que de longues années se sont écoulées depuis le meurtre du prince qui eut lieu sous le règne de Fédor Ivanovitch. Le corps du jeune garçon nouvellement inhumé, devait ensuite être déterré, puis l'on ferait accroire au peuple que l'on avait trouvé en état de conservation parfaite le corps du prince assassiné, et qu'il était faux, par conséquent, de croire que ce prince eût jamais échappé au fer de ses meurtriers. Enfin, on devait amener le cercueil à Moscou, en répandant le bruit que le corps opérait des miracles, et le déposer, en présence du peuple entier, dans l'église de l'Archange, sépulture antique des Tsars.

Tout cela s'exécute de point en point. On glisse secrètement, la nuit, dans le tombeau du prince assassiné, une autre bière contenant un jeune garçon et on le referme avec soin ([139]).

On feint de déterrer Démétrius tué a Ouglitche et on fait croire à un miracle.

Puis on envoie de Moscou à Ouglitche le Knees Ivan Mikhaïlovitch Vorotinsky pour y déterrer le corps du véritable Démétrius. Quand il eût accompli cette mission et qu'il arriva aux environs de Moscou, il donna avis de l'approche du corps.

Alors, on vint le recevoir en grande procession: le Tsar et les seigneurs marchaient à pied, les évêques, les moines et les popes portaient des images, des croix et des bannières, la vieille Tsarine, la mère du vrai Démétrius, en faisait elle même partie. Tout ce cortége sortit de la ville pour escorter l'entrée du corps et toute la Commune le suivit. Moi-même j'en fis autant, curieux que j'étais de voir comment tout cela finirait.

Quand on fut arrivé hors de la ville, le corps était là sur une civière posée sur un char; le Tsar, les seigneurs, les évêques vinrent y jeter un coup-d'œil; la Tsarine en fit de même et s'écria: Oh! je le vois maintenant, le vrai Démétrius assassiné à Ouglitche, et par la grâce de Dieu, son corps est aussi frais que si on venait de le mettre au cercueil. A ces mots, tout le peuple se mit à louer et à remercier Dieu et l'on couvrit la civière. J'aurais bien voulu y regarder aussi, si on me l'avait permis, et un grand nombre de moines et de popes en étaient aussi désireux que moi. Mais on craignait sans doute que nous n'ayons le bec trop long, ou que nous eussions profané ce corps sacré. On le transporta donc comme un saint dans la ville et on le déposa dans l'église de l'Archange; sur son catafalque, mais personne ne pouvait en approcher, hormis les principaux seigneurs et les évêques qui étaient au courant de l'affaire.

Je ne pense pas qu'il y aît une cloche à Moscou qui ne se soit fait entendre en ce moment-là, et on les sonnait à rompre les oreilles. A peine le corps est-il entré dans l'église qu'il se met à faire des miracles. Les aveugles deviennent clairvoyants, les boiteux se mettent à marcher, les muets recouvrent la parole, les sourds entendent. Dès qu'un de ces prodiges a lieu, toutes les cloches se mettent en branle et les assistants entonnent le Gaudeamus. Il y en avait qui, avant d'entrer dans l'église, ne parlaient que trop et qui en sortant, étaient muets, ou du moins répondaient en begayant aux questions qu'on leur faisait. On n'y laissait pénétrer cependant que ceux qui y étaient conduits.

S'il m'avait été permis d'y entrer, je pense que j'en serais sorti aveuglé, pour le moins, par la fumée de l'encens qu'on y brûla, ou rendu sourd par l'ennuyeuse psalmodie des Popes. Peu s'en fallût que toute la fourberie ne fût découverte: on venait d'apporter un homme malade ou qui passait pour l'être; au moment où on l'introduit pour qu'il pût être rendu à la santé, voilà qu'il meurt dans l'église et qu'il fallut le remporter sans vie. Les imposteurs, cependant, surent si bien faire leur compte, que malgré cet échec, tous les miracles accomplis n'en furent pas moins tenus pour constants; si le malade n'a pas été guéri, disait-on, c'est qu'il n'avait pas une foi robuste et, par conséquent, qu'il devait mourir.

Les gens étaient vraiment aveuglés au point de croire, les riches autant que les pauvres, toutes les fables et les billevesées qu'on leur racontait. Poussé par mon zèle, je leur disais quelquefois de prendre par la main les mendiants aveugles assis au seuil de nos portes, les boiteux et les paralytiques demandant l'aumône a tous les carrefours, et de les conduire dans l'église, afin de les en ramener clairvoyants et guéris; mais on me répondait que tous ces malheureux n'avaient pas encore la foi suffisante. Et comment, leur observais-je, savez-vous que ce sont ceux-là seuls que vous y conduisez qui aient la foi suffisante à l'égard du saint? C'est l'ange de Dieu, me répliquait-on, qui révèle à nos évêques et à nos popes ceux que le saint veut favoriser et leur indique le lieu où ils se trouvent.

En somme, ils avaient une réponse prête à toutes mes objections, et ils croyaient fermement eux-mêmes à la réalité de ces miracles, quoiqu'au fond, ce ne fût que de la fourberie, et de la plus grossière. Car tous ces soi-disants guéris n'étaient que des vauriens payés pour mentir: ils frottaient leurs yeux avec quelque ingrédient et tenaient leurs pieds de façon à faire croire qu'ils étaient atteints de paralysie. Toutes leurs impostures étaient de même force. Et puis on avait bien soin de prendre pour jouer ces rôles, des gaillards venus de loin et peu ou point connus à Moscou ([140]).

En un mot, les Moscovites, déjà aveuglés, le devinrent plus encore. Que Dieu daigne les éclairer, par son esprit saint, eux et tous ceux qui marchent encore dans les ténèbres!

Ce fut de cette manière, donc, que l'on extirpa de l'esprit du peuple la foi à l'existence de Démétrius. Ces miracles n'eurent pas une longue durée et ne cessèrent que trop tôt.

Le peuple de Moscou exigea que l'on otât la vie à tous le Seigneurs qui, sous Démétrius ou Rastriga, avaient été élev aux honneurs, bien que ces personnages fussent innocents tout crime. Parmi eux se trouvait Affanassi Vlassieff, cel qui avait été chercher la fiancée du Tsar en Pologne. Mal les instances des Grands, le peuple qui était le maître voulut pas démordre de ses exigences: pour le satisfaire fut obligé d'envoyer en exil ceux qu'il désignait: Affan et Nikita Godounoff durent se rendre à Kasan (141) ou su fleuve Cham, Mikhaël Tatistcheff fut interné à Novgo d'autres partirent vers différents endroits.

Entretemps, les troupes impériales sont de nouveau ba et Bolotnicoff prend le dessus. Il fait marcher en toute vers Moscou un corps de 10,000 hommes qu'il allait s immédiatement lui-même avec le gros de son armée. Ce de troupes arrive bientôt à un mille de la capitale, près petite rivière nommée la Danilofka, et s'empare du vill Sagoria (142), où il se retranche. Il s'était muni à ce de plusieurs centaines de traîneaux que les soldats rang deux ou trois les uns sur les autres, après les avoir semble par des cordes de paille et de foin roulés. arrosant abondamment d'eau et les laissant geler, ils ment un rempart improvisé qui avait la dureté de l Bien pourvus de bœufs, de chevaux et de munitio plusieurs jours, ils s'enferment dans ce camp et y a l'arrivée de Volotnikoff et de son armée.

Victoire des rebelles. Ils entrent à Moscou; y sont trahis et mis en fuite. Plusieurs sont faits prisonniers et tués.

L'armée impériale, de son côté, campait derrière cade de chariots, hors des portes de la ville, sous le dement des frères du Tsar. Elle tenta plusieurs fois

attaques, avec une forte artillerie, contre le retranchement ennemi, mais sans résultat. Les Moscovites lancèrent aussi des bombes dans le village, mais les assiégés les éteignaient immédiatement avec de la bruyère mouillée.

Les rebelles avaient l'œil sur Krasno Zélo, riche village, grand comme une ville et non loin de là: c'était un poste important d'où ils auraient dominé toute la capitale. Les impériaux qui regrettaient vivement la prise de ce village, établissent le long du fleuve Jaïrus que les ennemis devaient traverser, un corps nombreux, sous les ordres du jeune Skopine, pour leur en empêcher le passage, puis, pendant deux jours entiers, ils les attaquent avec toutes leurs forces, se montant à 200.000 hommes environ; mais, encore une fois, sans autre résultat que d'essuyer eux-mêmes de grandes pertes.

Bolotnikoff avait, entretemps, expédié vers les siens un renfort de 30.000 hommes commandés par Istoma Paschkoff. Ce Paschkoff arriva trois jours après et fit passer ses troupes de l'autre côté du retranchement où se trouvaient ses compagnons assiégés, feignant de vouloir se jeter sur les Moscovites. Mais il avait été gagné par le Tsar, lui et ses principaux officiers et, par un traité secret, il s'était engagé a passer avec toutes ses troupes du côté des impériaux. Ceux-ci qui étaient avertis, font avec de grandes forces une attaque contre les rebelles retranchés et envoient un corps à la rencontre de Paschkoff, qui, au premier choc, passe aux rangs des impériaux avec 500 des siens. A cette vue, son armée, prise de stupeur, se met en déroute et les Moscovites y font un grand nombre de prisonniers. Les assiégés, témoins de tout cela, prennent la fuite et perdent la moitié de leur monde au passage d'un bois où les Moscovites avaient dressé une embuscade. Il s'en fit là un épouvantable carnage et 6000 d'entr'eux furent faits prisonniers.

Les prisons de Moscou en étaient remplies, et en outre plusieurs bourgeois furent tenus d'en garder chacun deux ou trois chez eux. On en jeta aussi en masse dans les cachots situés

sous les grandes salles et sous les Chancelleries, où ils offraient un spectacle affreux à voir. C'étaient presque tous des Cosaques, moscovites de naissance; on ne voyait parmi eux que peu ou point d'étrangers.

Ils ne restèrent pas longtemps dans leurs prisons: toutes les nuits on les en retirait par centaines et on les conduisait à la mort comme des agneaux à la boucherie. On les rangeait par lignes et on les abattait comme des bœufs, d'un coup de massue au front, puis on les jetait sous la glace dans le Jaïrus.

Parmi les prisonniers, se trouvait un Hetman nommé Anitzkim qui avait colporté de tous côtés des lettres de Démétrius pour causer de la défection parmi les peuples. On le condamn à être empalé et pendant qu'il subissait son supplice et qu' vivait encore, le Tsar lui envoya un gentilhomme nomm Istoma Bisobrasoff qui le supplia, pendant qu'il lui restait que ques instants encore à vivre, de déclarer devant le peuple a semblé quel était l'imposteur qui se donnait derechef pour êt Démétrius. A quoi le mourant répondit résolument que personnage était le propre frère du Tsar, nommé aussi Dén trius, et que, malgré sa présence dans les rangs impéria c'était lui qui fomentait tous ces troubles. Il disait cela d l'espoir que ses paroles exciteraient de nouveaux troubles mi la population; mais le Tsar accompagné des Grands é venu affirmer par serment devant la foule que tout cela invraisemblable et qu'il connaissait parfaitement les s ments de son frère, le propos de l'Hetman resta, po moment, un tison qui couve sous la cendre.

On dépêche deux moines de Moscou vers le camp des les afin d'y prendre des informations secrètes au sujet d sonnage qui se disait être Démétrius. Arrivés près de Co et de Sirpoukoff, à l'endroit où l'armée moscovite av récemment battue, ils font la rencontre de deux homm se disent être des transfuges se rendant à Moscou, et aff par serment que Démétrius est encore en vie et qu'i

vu. Sur cette assurance, les moines n'osant pas aller plus loin, s'arrêtent; et les deux hommes s'éloignent.

Bolotnikoff ne doutait pas que la capitale n'eût été prise par les forces nombreuses qu'il avait expédiées: et, en effet, il pouvait s'attendre à ce résultat à cause de la panique qui régnait dans la ville et de l'irrésolution de ses habitants, s'il avait pu compter sans la trahison de Paschkoff. Ayant appris une toute autre nouvelle par ceux qui s'étaient échappés de la déroute, il se retire avec toute son armée dans la ville de Kalouga, sur l'Oka, ville qui lui parut propice à l'établissement de ses quartiers d'hiver et qu'il munit sur-le-champ de tout ce dont il avait besoin. C'est une cité très peuplée, où se fait un grand commerce avec les habitants de Seversk, de Komarnitsk et des autres contrées situées sur la même ligne, qui y apportent du miel, de la cire, du lin, des peaux etc. De sorte que la place ne manquait de rien. Mais pendant la retraite, les Moscovites lui tuèrent encore beaucoup de monde près de Colomna, et c'est avec le reste qu'il entre à Kalouga, où il se retranche.

Pierre Fédorovitch qui se donnait, comme on sait, pour un bâtard du Tsar Fédor, se trouvait à Toula, où il était assiégé par les Moscovites. Tantôt vainqueur, tantôt battu, il s'y maintenait vigoureusement, quoique réduit à ses dernières ressources.

Dès que Bolotnikoff se fût fortifié dans la place de Kalouga, l'armée moscovite vint l'investir, plus nombreuse encore que celle qui assiégea Kromy au début de l'entreprise de Démétrius. Bolotnikoff se trouvait à Kalouga dans la même position que Korella dans Kromy; comme celui-ci il fit de nombreuses sorties qui occasionnaient de grandes perles aux Moscovites: il ne s'écoulait, pour ainsi dire, pas un jour qu'il ne leur tuât 40 ou 50 hommes, tandis qu'il en perdait à peine un seul de son côté. Les assiégeants passaient leur temps à faire d'inutiles décharges, à se livrer à l'orgie, à la boisson et au jeu; ils ne causaient pas grand mal aux défenseurs de

Kalouga et perdirent ainsi tout un hiver. Quant au Tsar, il pouvait en penser ce qu'il voulait.

Les impériaux forçaient les paysans d'alentour à couper journellement du bois dans les forêts, à le débiter en bûches, et à l'apporter par centaines de traîneaux à la fois devant le front de l'armée. Ils formèrent ainsi des montagnes de bois autour de la place assiégée, et s'efforçaient de l'enserrer de plus en plus dans ce rempart de combustible auquel ils comptaient mettre le feu un jour que le vent soufflerait vers la ville, espérant de cette manière suffoquer ceux qui la défendaient. Mais, ceux-ci ayant appris le stratagême par le rapport de transfuges, creusèrent sous les montagnes de bois des mine qui, s'ouvrant tout-à-coup, engloutissaient une partie des Mo covites. Rassemblant aussi des matières combustibles, qu'i posaient sous les tas de bois, ils y mettaient le feu lorsq le vent soufflait du côté des assiégeants. Opérant en mê temps une vigoureuse sortie, ils leur tuaient beaucoup monde. En somme, ils avaient toujours l'avantage, con jadis les assiégés de Kromy.

En ce temps, se déclara à Novgorod une peste qui er un grand nombre de personnes en ville et dans les env et parmi elles, plusieurs popes.

Les Tartares du royaume de Khasan se tenaient encor tranquilles et observaient la neutralité: mais ils attendai moment de se jeter dans la lutte d'un côté ou de l'autre le Volga, les villes étaient encore toutes dévouées à la du Tsar: Kustrom, Yaroslav, Ouglitche, Nischnéï-Nov Samara, Saratoff et quelques autres. Mais Astrakha en pleine révolte et les abords du fleuve n'étaient pas cause des déprédations des Cosaques.

Pierre Tchérémiteff avec son corps d'armée était campé dans l'île de Bousan à 3 milles d'Astrakhan: il construit un fort qui tenait la ville en échec. Entre partis, il y eut de fréquentes rencontres très meurtriè

Les Tartares Nogaïs, ainsi que je l'ai rapporté,

aussi mis en campagne en se séparant des Moscovites et avaient entamé la lutte avec les Tschermesses et leurs rois. Il se livra aussi entr'eux des combats longs et sanglants.

Les soldats préposés à la garde du Palatin de Sendomir et de sa fille, l'ex-Tsarine, à Jaroslav, avaient tenté de mettre le feu à la ville et de la livrer au pillage. Ceux qui remplissaient la même mission à Kustrom à l'égard du fils du Palatin avaient fait la même tentative. Leur but était de se joindre aux Polonais prisonniers avec le Palatin et son fils et de se jeter tous ensemble dans les rangs des ennemis du Tsar. Mais leur complot est découvert: la plupart de ces traîtres sont pris, quelques uns livrés au bourreau, et la garde de la ville et des prisonniers est confiée à la commune elle même qui s'en chargea. **Quelques traîtres saisis à Jaroslav.**

Les Polonais et les gentilshommes internés à Rostoff essayèrent aussi de s'échapper par force et de se réunir aux rebelles qui se trouvaient non loin de là, mais leur projet fut également découvert: on les sépara et on les envoya à cent milles de là, à Vologda et à Biélo-Oséro. Parmi eux se trouvaient les deux Boutchinsky que l'on conduisit à Pustosera, et Damaratsky que l'on jeta en prison à Totma. Kosonoffsky, jeune seigneur polonais, parent de la Tsarine, fut envoyé à Kotsinga sur le Vaga. Mais la plupart, et parmi eux il se trouvait des femmes, partirent pour Bïélo-Oséro où on les traita très durement.

On répandit alors à Moscou le bruit que l'épouse du Palatin était aux frontières, avec une armée d'environ 30.000 hommes pour venir au secours des rebelles: cette armée était commandée par Mikhaël Moltchanoff, celui qui avait fui du palais lors de l'assassinat de Démétrius. Ce bruit causa une nouvelle consternation, mais il fut bientôt démenti.

Tous les jours on expédiait de Moscou dans toutes les villes des dépêches annonçant des victoires remportées par les troupes du Tsar, même quand il était constant que ces troupes avaient essuyé des défaites. A l'arrivée de ces nouvelles, on sonnait **Fausses dépêches envoyées de Moscou dans toutes les villes.**

les cloches et l'on se livrait à la joie. C'était un expédient dont on se servait pour empêcher la défection des peuples et les tenir dans la fidélité; c'est le même expédient dont avait usé Démétrius pour les attirer dans sa cause, lors de son arrivée en Moscovie. L'exemple avait profité.

1607. En Janvier, un pope de Moscou fut décapité pour avoir distribué des écrits satiriques dans lesquels il annonçait que Démétrius vivait encore.

En même temps, il arrivait tous les jours de l'armée, des lettres annonçant que les rebelles ne cessaient, à force de courage et d'activité, d'augmenter leurs forces et leurs munitions, malgré tous les efforts des Moscovites pour y mettre obstacle. Pour en finir avec la guerre et abattre l'ennemi partout où l'on pouvait l'atteindre, Fédor Ivanovitch Mstislafsky et le jeune Skopine, accompagnés d'une foule de jeunes seigneurs et de nobles, partirent de Moscou avec un puissant corps de troupes: ils avaient reçu un commandement supérieur à ceux des propres frères du Roi et des autres généraux. Mais, étant arrivés aux environs de Kalouga, ils furent obligés de se joindre au reste de l'armée et n'accomplirent pas plus de besogne que les autres.

En ces jours là, on acheva la demeure ou les appartements du Tsar. A cette occasion, on fut obligé de venir, selon la coutume moscovite, présenter ses hommages au Souverain. Il avait donné à cette résidence le nom de Nova Zelia; il n'avait pas voulu habiter le palais somptueux de Démétrius, par crainte d'y recevoir, la nuit, la visite du démon; car on tenait toujours Démétrius pour sorcier, et tous les lieux qu'il avait habités étaient considérés comme impurs. Chacun donc vint apporter au Tsar des présents, et selon l'usage du pays, offrit en même temps que ses félicitations du sel et du pain. Le Tsar accepta le sel et le pain, mais nous rendit nos cadeaux; en outre, pour nous remercier, il nous fit porter à nous et à tout le monde des ragoûts sur des plats en argent et des rafraîchissements dans des coupes de vermeil.

Vers la fin de Janvier, on vit éclater parmi les chefs des Moscovites de vives dissensions que l'on étouffa et que l'on cacha soigneusement aux troupes: cependant, le lendemain, les assiégés de Kalouga en étaient instruits et en faisaient l'objet de leurs railleries.

A la même époque, on conduisit à Moscou un détachement de prisonniers venant de la petite ville de Venova où les Moscovites avaient subi un échec; en même temps y arrivait la nouvelle que Massalsky et Téliatofsky, deux grands seigneurs qui avaient passé à l'autre camp, étaient en route avec 30.000 hommes, Polonais, Cosaques et Russes pour venir au secours de Démétrius. Cette nouvelle occasionne une telle épouvante dans la capitale, que l'on fait chercher à Staritza, afin de lui demander conseil, le vieux Patriarche Job qui avait été destitué par Démétrius. Devenu aveugle par la vieillesse, le Patriarche supplie qu'on le laisse en repos; mais malgré ses instances, on l'entraîne à Moscou. Ses conseils, pas plus que ceux des autres, n'aidèrent à améliorer la situation.

Massalsky s'avance donc vers Toula avec un corps de troupes, afin de délivrer Pierre Fédorovitch que l'on nommait Petroska à Moscou, mais il fut battu par les impériaux et conduit prisonnier dans la capitale où il mourut de ses blessures. Quant à ceux qui avaient été pris avec lui, on les précipita dans les eaux du fleuve.

L'armée moscovite campée sous les remparts de Kalouga fait annoncer aux assiégés, du haut d'une montagne près de l'Oka, la nouvelle de la défaite de Massalsky et de ses troupes et les engage à faire leurs réflexions et à rentrer en grâce au plustôt. Mais Bolotnikoff se moque du conseil et, le même jour, fait pendre, à la vue des assiégeants, quelques uns de ses serviteurs et, entr'autres, son propre cuisinier, qui étaient soupçonnés de trahison. En outre, lui et les siens, jurèrent de nouveau qu'ils combattaient pour le vrai Démétrius.

Quand on apprit à Moscou la défaite de Massalsky, tout y changea de face et on s'y livra à la joie. Personne n'y croyait

plus à Démétrius et on expédia Vorotinsky à Toula avec une partie de troupes afin d'en presser le siége et de se saisir de la personne de Pierre Fédorovitch.

Au mois de mars, le Tsar ordonne au chef des Tartares de Kasimoff de se mettre en campagne avec ses troupes et de ravager le pays d'alentour, afin que les rebelles fussent empêchés de s'y fournir de vivres et de munitions. Mais le pays était tout à fait dépouillé et n'avait pas besoin de l'être davantage.

Noms des villes rebelles.

Toutes les villes au pouvoir des rebelles avaient une bonne garnison. Ils possédaient du côté de la Tartarie les villes de Resan, Karatso, Nalivna, Oroul, Venova, Mikhaloff, Bolgo, Resk, Cerebrini Proud, Novo Zelia; dans le pays de Seversk, ils avaient Poutivle, la première et la principale de toutes les villes révoltées, celle où se tenait le Conseil, et à côté d'elle, Tzernicheff, Brenetz, Yeletz, Koselsk, Rilsk, Postchek, Satzka, Roskol, Manastîr, Novgorod Seversky et quelques autres. Ils tenaient encore Kolomna, Kasira, Alexin, Yepiphan, Premisl, Lighine, Dedeloff, Kalouga et Toula où Pierre se trouvait assiégé. En outre, ils étaient maîtres de tout le cours du Volga, et cette contrée, ils l'avaient ravagée entièrement. En un mot, ils avaient une puissante armée et occupaient de belles provinces: plusieurs villes étaient chancelantes.

Alarmé de la situation, le Tsar, à la prière des Grands, résolut de se mettre lui-même à la tête de ses troupes vers l'été. En conséquence, il fit écrire dans toutes les villes, que l'on eût à rassembler tous les Boyards ou nobles et tous les hommes valides qui se tenaient encore dans les campagnes et n'étaient point partis pour l'armée, en menaçant les recalcitrants de l'enrôlement forcé et de la confiscation de leurs biens. Cette ordonnance sévère procura un grand nombre de soldats qui furent aussitôt envoyés à l'armée.

Les choses restèrent ainsi jusqu'au printemps: à cette époque on amena à Moscou quelques prisonniers, dont les uns déclaraient avoir vu Démétrius et dont les autres disaient ne

pas savoir pourquoi ils se battaient. Néanmoins, coupables on non, tous furent précipités dans les eaux.

Au mois de mars, huit Polonais, s'étant déguisés en paysans, réussirent à s'échapper du logis de l'ambassadeur de Pologne. Ils arrivèrent dans leur pays où, sans aucun donte, ils donnèrent des détails sur le véritable état des choses à Moscou. Plusieurs de ceux qui avait été commis à la surveillance des prisonniers, furent soumis à la torture et sévèrement punis: on établit de nombreux corps de garde et même certaines portes de la ville furent fermées. Huit Polonais s'enfuient de Moscou.

Afin de se procurer de l'argent et de payer la solde des mercenaires, le Tsar fait tirer du Trésor et vendre de vieux objets, tels que des vêtements, il emprunte aussi de fortes sommes aux couvents et aux marchands moscovites: ils n'osaient guère se refuser à lui rendre ce service, parce qu'ils savaient qu'ils étaient un peu la cause de ces guerres intestines.

Dans la crainte qu'un mouvement séditieux ne se déclarât à Yaroslav et que le Palatin n'eût trop d'hommes autour de lui, on essaya de détacher de sa suite 70 gentilshommes en leur faisant la promesse formelle de les conduire en Pologne. Mais c'était une ruse pour arriver à réduire le nombre des défenseurs de Sendomirski. Aussi les Polonais firent la sourde oreille et n'ajoutèrent aucune foi aux propositions qu'on leur faisait: toute la population alors se met sur pied et entoure le lieu où ils étaient cantonnés. Les Polonais, croyant qu'on en voulait à leur vie, prennent résolument leurs armes et se préparent à se défendre jusqu'à la mort. Craignant qu'il ne résultât les plus grands malheurs de cette lutte imminente, les Moscovites maintiennent, par les serments les plus solennels, la loyauté de leur proposition. Les Polonais se laissent enfin convaincre: soixante dix d'entr'eux se rendent, dans l'espoir de rentrer dans leur patrie, on les conduit au port sans les mener en ville, et il est fort à croire qu'on les aura tués.

Entretemps, Pierre Fédorovitch fit avec toute la garnison de Toula une vigoureuse attaque contre l'armée moscovite qui

l'assiégeait. et il la mit en déroute: Vorotinsky, Simon Romanovitch et Istoma Paschkoff qui en étaient les chefs prirent la fuite avec toutes leurs troupes. Pierre en profite pour délivrer quelques places voisines, puis il rentre à la hâte à Toula où il se retranche de nouveau.

Vers la fin du même mois, pendant une nuit, le battant de la grosse cloche de Moscou tomba; ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

Débâcle du fleuve près de Kalouga.

La grande rivière Oka fit sa débâcle et les glaçons se mirent à descendre en masse vers le Volga. A cette vue, l'armée moscovite se mit en mouvement et construisit des deux côtés de la rivière de solides radeaux que l'on garnit de troupes et d'artillerie, pour empêcher que Bolotnikoff ne sortît de Kalouga et ne prît la fuite par le Volga, ce qui eût été un grand échec pour les Moscovites. Et Bolotnikoff aurait très bien pu le faire, car il y avait à Kalouga assez de bâteaux à sel et de barques pour transporter toutes ses troupes. Mais il en fut empêché.

Dans les premiers jours d'avril, quand toutes les rivières commencèrent à être libres, l'ambassadeur de Crimée demanda la permission de retourner dans son pays, mais elle lui fut refusée: on lui donna le logement et la nourriture et on le surveilla étroitement.

Le Tsar accepte le service d'un gentilhomme polonais.

Il y avait à Moscou un gentilhomme polonais qui avait été chambellan de feu Démétrius. Ayant fait au Tsar le serment de le servir avec fidélité, il fut accepté comme capitaine de cavalerie et forma un corps de 200 hommes, tant Livoniens que Polonais ayant longtemps servi à Moscou. Il se conduisit toujours courageusement, mais n'accomplit rien de remarquable. Etant entré en intelligence avec quelques uns des rebelles qui tenaient la ville d'Alexin, il avait espéré se rendre maître de cette place, mais son projet échoua.

Un corps d'armée qui avait été envoyé du côté de Kalouga, au delà de l'Oka, pour tenter une entreprise contre quelques villes de ce côté, ne réussit en rien et fut battu partout. Un

grand mécontentement s'était manifesté dans l'armée qui investissait Kalouga, les assiégés en profitèrent pour faire avec toutes leurs forces une vigoureuse sortie: ils mirent les assiégeants en déroute et en fuite et incendièrent leur camp. Ce malheur arriva aux impériaux par suite de la trahison des chefs et de la division qui régnait entr'eux. Cette déroute fut semblable à celle qui avait eu lieu deux ans auparavant sous les remparts de Kromy, car les chefs eurent à peine le temps de sortir de leurs tentes et les assiégés s'emparèrent également de toute l'artillerie. Les fuyards qui traversaient Moscou ne pouvaient pas dire pourquoi ils fuyaient, mais ils disaient avec effronterie: allez avec le Tsar lui même en campagne et demandez-le lui.

Nouvelle trahison dans l'armée moscovite.

Quant à Mstislafsky, il n'osa pas venir à Moscou, mais il s'arrêta à 6 milles environ de la capitale, avec une partie de troupes sur les bords d'une petite rivière, et l'on parvint à connaitre l'origine de la trahison qui avait eu lieu: elle émanait principalement d'un seigneur Moscovite, le Knees Boris Tateff et des cosaques de Soborsk. Ceux-ci ayant appris la double défaite des impériaux, se mirent d'abord à douter de l'existence du vrai Démétrius, puis à y croire. S'adressant à Bolotnikoff, ils demandèrent la faveur d'être admis dans son parti, ce qui leur fut accordé: par cette défection, ils furent la cause de la déroute de toute l'armée.

Bolotnikoff se rend ensuite a Poutivle, auprès du prétendu Démétrius qui le comble d'honneurs et de présents, en récompense de ses fidèles services. Il avait tenu bon dans Kalouga pendant une demi-année environ, et, en quittant cette place, il en avait laissé le commandement à deux généraux, Dolgorouki et Bessoubtsoff.

Mstislafsky se dirige ensuite avec son corps d'armée vers Boroffska, petite ville située non loin de là, dont il s'empare et fait passer tous les habitants au fil de l'épée. Vorotinsky arrive à Serpoukoff, mais Ivan Ivanovitch Schouisky, le frère du Tsar, rentre tranquillement à Moscou et à l'insu de tout le monde.

Il est certain que si les rebelles avaient eu en ce moment-là une armée sous la main, pour marcher sur la capitale, ils s'en fussent rendus maîtres sans résistance. Mais ils procédèrent avec lenteur et, pendant ce temps, les habitants reprennent courage et se mettent sur la défensive: ils savaient, ou du moins on leur avait fait accroire, que les rebelles devaient les tuer jusqu'au dernier avec leurs femmes et leurs enfants: ils jurent donc de défendre la ville et le Tsar jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ils rassemblent de nouveau une grande armée et le Tsar quitte la ville.

On mit à la tête de cette armée Ivan Fédorovitch que l'on nommait aussi Cruik Koltzoff: c'était un homme très considéré par le peuple. Il partit au mois de mai pour se rendre à son poste. Ce Cruik Koltzoff, s'étant mis en campagne, s'établit auprès de Serpoukoff après s'être joint aux troupes campées dans les environs. De jour en jour, de nombreuses recrues allaient y renforcer son armée.

Les Moscovites après avoir été battus, se relèvent, mais sans résultat: le Tsar se met en campagne.

Le Tsar s'apprête à aller rejoindre ses soldats, et fait donner des offrandes et dire des prières dans toutes les églises. Il s'en va également visiter l'infernale Prophétesse Oléna, dont j'ai déjà parlé, mais elle ne voulut ni le voir, ni l'entendre et lui ferma sa porte. Il revint à la charge: alors elle le laissa entrer, lui et quelques seigneurs. Il en sortit une heure après, mais personne ne sut ce qu'elle lui avait dit et on en fit un grand secret ([143]).

Avant son départ, on vit arriver à Moscou un courrier habillé à la polonaise et accompagné de deux serviteurs: il apportait des lettres de Pologne; mais on fit courir le bruit parmi le peuple qu'il venait de la Suède. Personne n'en apprit d'avantage. Après une audience secrète, ce courrier fut conduit mystérieusement, la nuit, à Novgorod et tenu là en prison.

On emmena aussi à Moscou deux autres courriers que l'on avait saisis sur le Volga, près de Tsaritsin, et qui étaient porteurs de manifestes de Démétrius pour attirer dans la rebellion les villes d'alentour.

Puis on dirigea de grands renforts à Pierre Tchérémitoff qui tenait toujours dans l'île de Bousan.

Le gros de l'armée et les généraux en chef se trouvaient à Serpoukoff, à 18 milles de Moscou; une autre division campait à Borofska, non loin de la capitale; ils attendaient l'arrivée du Tsar et comptaient beaucoup sur sa présence pour inspirer de la crainte aux ennemis.

Après avoir fait sa prière dans plusieurs églises, le Tsar monta à cheval devant l'église de la Vierge, prit son arc et son carquois et partit avec toute sa cour, le 21 mai, à midi, laissant à Moscou, pour le remplacer, son frère Démétrius.

Dès qu'il se fût mis en route, une foule de soldats se présentèrent de tous côtés pour le suivre: ils étaient poussés par la crainte de grands châtiments s'ils ne se fussent point rendus à leur poste et que le Tsar revînt vainqueur. Les couvents furent soumis à payer une contribution proportionnelle à leur fortune et à lever un certain nombre d'hommes. De cette manière, on réunit de nouveau de grandes forces, mais le pays, petit à petit, s'épuisa et perdit la fleur de ses habitants.

Un grand nombre de marchands quittent Moscou.

Le temps était venu pour les négociants de se livrer aux opérations de leur commerce et de charger et décharger leurs navires selon la coutume; ils partent tous chacun de son côté: les Anglais et les Néerlandais s'en vont vers Archangel et la Mer Blanche. Les Polonais, les Arméniens et les Tartares se seraient volontiers mis en route aussi, mais on leur fit défense de quitter Moscou: comme ils se rendaient en pays ennemi, on voulait les empêcher de se livrer à des indiscrétions.

Dès que le Tsar fut en campagne, il eut une appréhension continuelle de s'avancer avec toute son armée; craignant sans cesse d'être trahi, il n'osa s'éloigner des environs de Moscou, et envoyait dans toutes les directions des corps de troupes, qui étaient toujours surpris, hélas! et battus au moment où ils s'y attendaient le moins, et les rebelles furent victorieux dans toutes leurs rencontres.

Mais, d'un autre côté, les rebelles ne savaient pas profiter

de leurs victoires: au moment où pour eux la partie était la plus belle, obéissant à je ne sais quels conseils, ils s'arrêtaient et ne poursuivaient point leurs succès. Il faut croire que le temps marqué par le Tout-Puissant n'était pas arrivé.

Plus tard, on sut qu'ils avaient tenu une grande assemblée à Poutivle, mais on ignore quelles résolutions y furent prises: en tous cas, le nom de Démétrius fut peu prononcé.

En Pologne, on crut voir que le moment était favorable pour se jeter sur la Russie et en tirer vengeance: on renvoya donc l'ambassade qui y était retenue depuis si longtemps et il fut permis à tous les seigneurs qui en avaient l'envie, de commencer la guerre, ce qu'ils ne manquèrent pas d'accepter. C'est le premier acte d'hostilité que venait de poser la Pologne.

On vit alors sortir de ce pays de nombreux corps de troupes, commandées par divers capitaines ou généraux, qui font irruption de tous côtés sur les terres de l'empire, en proclamant Démétrius qu'ils assuraient être encore en vie. Plusieurs de ces nouveaux assaillants se livraient à cette guerre avec une grande passion: c'étaient ceux qui avaient à venger la mort d'un parent ou d'un ami massacrés pendant les fêtes du mariage; et ce qui leur allait plus encore au cœur, c'étaient les paroles railleuses de leurs ennemis, en Pologne, qui leur disaient de partir pour aller à la noce de Moscou.

Mais la Pologne se déclara plus ouvertement encore, quand le Grand Chancelier, Léon Sapiéha, reçut de la couronne l'ordre de faire des préparatifs de guerre.

Les Moscovites s'emparent de Toula et de Pierre Fédorovitch, le chef des rebelles.

Les Moscovites, de leur côté, obtenaient de grands succès par la prise de Toula, due à la trahison, et celle de Pierre Fédorovitch, le prétendu bâtard du Tsar Fédor. Pierre fut pendu à Moscou. Ils s'emparèrent également de plusieurs petites villes mais presque toujours au moyen de traîtres. Bolotnikoff fut immédiatement envoyé avec des troupes à la rencontre des impériaux afin d'arrêter leurs succès, mais pendant que les rebelles tenaient conseil avec les Polonais et les Cosaques, les Moscovites s'emparent de l'intrépide Bolotnikoff

et lui tranchent la tête. Quelques uns disent qu'il s'était trop exposé, d'autres affirment qu'il a été livré par trahison. Quoiqu'il en soit, la rebellion venait de perdre ses deux chefs les plus vaillants (144). Le Tsar, voyant que les siens recupéraient un peu le terrain et que la guerre ne reprendrait qu'au printemps, se contenta de ces petits succès et revint à Moscou, laissant ses généraux et ses troupes en campagne. A Moscou et dans tout le parti impérial on croyait que la victoire était complète, mais on se trompait.

Les deux partis guerroyèrent pendant tout l'hiver. L'invasion des Polonais ne fit qu'augmenter et le pays en fut réduit à la dernière extrémité, absolument comme à l'époque de l'apparition de Démétrius. Cette situation toute semblable et sur laquelle en conséquence je m'abstiens de donner des détails, dura jusqu'a l'été de l'armée 1608.

Entretemps, les Grands de Moscovie conseillent vivement au Tsar de se donner une épouse. Ils étaient persuadés, du moment où leur souverain aurait une femme et des héritiers, que le pays lui témoignerait plus de respect et d'attachement. Accédant à leurs prières, il épousa la fille du Knees Pierre Boynosoff, un seigneur de grande race, et la couronna Tsarine: mais les choses allèrent tout aussi mal. Les noces furent célébrées le 27 Janvier 1608, au milieu d'un cortège de malheurs et de tristesse augmenté surtout par les exécutions journalières des infortunés que l'on jetait dans les eaux du fleuve. 1608.

Ces noyades étaient si affreuses, que je frissonne en me les rappelant. Elles duraient déjà depuis deux ans et rien n'en faisait prévoir la fin. Au printemps, lors de la débâcle et de la crue du fleuve, les cadavres étaient portés par les glaçons jusqu'au milieu des terres, les chairs à demi rongées par les brochets et autres poissons, et ils restaient là pourrir par milliers en servant de pâture aux écrévisses et aux vers qui n'en laissaient que les os. J'ai vu de mes yeux ce spectacle à Moscou.

Tous les jours on annonçait à Moscou qu'il arrivait de Po-

logne de grandes forces ennemies et que les Moscovites avaient été battus de divers côtés; on fit alors reconduire dans la capitale le Palatin de Sendomir et sa fille, l'épouse du Tsar Démétrius, ainsi que les principaux des seigneurs et des nobles polonais, dans la crainte que, dans une de ses excursions, l'ennemi ne parvînt à délivrer ces prisonniers dont on pouvait un jour tirer une forte rançon. Aussi les garda-t-on soigneusement à Moscou.

On vit un jour venir un ambassadeur de Pologne qui entra fièrement et résolument en ville, avec sa suite, au son des trompettes auxquelles répondirent bravement les trompettes de l'ambassadeur polonais qui était tenu en surveillance depuis le temps de Démétrius. La venue de cet envoyé répandit la joie parmi tous ses compatriotes prisonniers.

Il apportait au Tsar un message menaçant par lequel on lui reprochait l'outrage commis envers l'ambassadeur du Roi et le meurtre d'une foule de ses sujets, et on l'avertissait que le Roi se voyait forcé, tant par son peuple que par ses Etats, de tirer vengeance de ces attentats. La cour moscovite répondit du mieux qu'elle put à cette notification et retint l'ambassadeur.

Mais comme il ne cessait d'arriver des nouvelles désastreuses de grandes défaites et de déroutes des troupes impériales, la terreur se répandit de nouveau dans la capitale. Cependant le Tsar parvint à rassurer le peuple, à force d'exhortations et en lui représentant sans cesse que l'ennemi devait en cas de reddition, tuer tous les habitants jusqu'aux enfants et aux femme. Cette idée leur rendit le courage, car, ayant presque tous des reproches à se faire, ils avaient tout à craindre d'un pareil événement.

Cependant l'ennemi s'approchait de Moscou, et le deux juin, apparut sous les murs de la ville avec le Tsar Démétrius, comme on l'appelait, une foule de seigneurs Lithuaniens et Polonais, les Vichniovitski, les Titskivitch et autres parents de Sendomirski, et le grand chancelier Léon Sapiéha. La

ville est immédiatement investie et assiégée, l'ennemi occupe tous les monastères et les hameaux d'alentour, jusqu' au couvent de Simenova. Léon Sapiéha conduit son corps d'armée à Troïsk, couvent très bien fortifié à 12 milles de Moscou, sur la route de Jaroslav ([145]).

Avant l'arrivée des ennemis sous les remparts de Moscou, les Moscovites avaient envoyé le jeune Skopine avec un corps d'armée à Novgorod, afin de protéger cette ville et de tenir ouvert le chemin de la Suède, car on attendait de ce pays des troupes qui, selon la promesse du roi Charles, allaient venir au secours du Tsar. C'était un corps de Suédois et d'Allemands qui devaient se réunir à Novgorod aux troupes de Skopine. Pierre Tchérémitoff avait aussi reçu l'ordre de quitter l'île de Bousan, près d'Astrakhan, et de se joindre à Skopine, afin de délivrer la capitale au moyen de leurs forces réunies. Mais ils y mirent tant de lenteur que toute la combinaison manqua d'échouer. Cependant, contrairement à l'opinion générale, la ville tint bon pendant plus d'une année, et ceux qui devaient en faire lever le siège, ne s'étaient pas encore mis en route ou rejoints: pendant ce temps l'ennemi ravagea tout le pays d'alentour et s'empara de la plupart des forteresses.

A peine le siége fut-il commencé que déjà la disette se fit sentir, mais les grands approvisionnements des couvents réussirent un peu à conjurer le fléau. Un grand nombre de marchands et d'autres personnes avaient eu la prévoyance de quitter la ville avant l'investissement. Le Tsar menaça Sendomirsky de le tuer, lui et tous ses compagnons, en lui reprochant d'être la cause de tout ce qui arrivait; ce reproche était fondé. Le Palatin, par crainte de la mort, promit de faire tous ses efforts pour mettre fin à la guerre par un bon traité, si l'on voulait le mettre en liberté, lui et tous les siens, ainsi que les ambassadeurs; il promit encore de conclure un traité de paix entre la Pologne et la Moscovie, moyennant que l'on restituât à la Pologne quelques avantages qu'elle avait possédés jadis. Mais, malgré les serments qu'on lui fit faire

à lui et aux siens, il n'advint rien de tout cela, sinon que le Palatin et ses compagnons furent relâchés et quittèrent librement Moscou.

Les choses étant ainsi, Pierre Tchérémitoff quitte l'île de Bousan sur le Volga et arrive avec son corps d'armée, à Saratof, ville située sur le Volga; il en partit, pour se rendre à Nischnéï-Novgorod où il passa toute la saison d'hiver.

Skopine campait avec son armée à Novgorod et s'y était fortement établi pour tenir le passage ouvert. Puis il fit demander du secours au roi de Suède qui leva un corps de troupes composé d'Ecossais, de Français et de Suédois et les envoya, par la Livonie, à Novgorod pour y rejoindre l'armée de Skopine (146).

Le soi-disant Démétrius campé sous les murs de Moscou vec le gros de l'armée rebelle, avait fait ramasser dans les villages environnants de grandes quantités de bois avec lequel il bâtit des huttes et des maisons dont la réunion formait comme un vaste faubourg. Sapiéha s'etait établi de la même manière auprès du couvent de Troisk. Quelques Seigneurs polonais firent une pointe sur Jaroslav, surprennent la ville par trahison et, après en avoir incendié et pillé les alentours avec le magnifique couvent et tué beaucoup de monde, ils joignent cette conquête à toutes celles que leur parti avait faites déjà.

Les traîtres qui leur livrèrent la ville étaient le gouverneur lui-même, le Knees Fédor Bratinsky, et un valent du couvent. Ceux-ci avaient fait leurs conditions avec l'ennemi. Dès que les habitants eurent prêté le serment à Démétrius, on leur donna un autre gouverneur auquel on adjoignit le même Bratinsky.

A six milles de Jaroslav, sur la route de Vologda, il y a un village nommé Romanofska, où campaient des troupes de Vologda qui tenaient le parti de Moscou. Un seigneur polonais fut envoyé contre eux avec un détachement de la grande armée rebelle, pour les culbuter et se rendre maître de Vologda

que l'on voulait rattacher au parti de Démétrius. Mais ce seigneur qui se nommait Titskivitz fut si bien battu par les Vologdiens, qu'il eut de la peine à s'échapper et rentra tristement à pied, à Jaroslav. Un peu plus tard cependant, on expédia à Vologda trois messagers qui sommèrent la ville de se rendre à Démétrius, sous peine d'être, en cas de refus, détruite de fond en comble et de voir les habitants, hommes, femmes et enfants, passés au fil de l'épée. Après cette menace, la ville prêta serment à Démétrius. Les rebelles auraient réussi à prendre ainsi tout le pays, si ceux de Vologda ne s'étaient, de nouveau, rallié au parti du Tsar, vers l'hiver de l'année suivante.

La ville de Pskoff avait aussi été entièrement détruite par le feu et le pays qui l'entoure livré au pillage et réduit en désert; un grand nombre d'habitants riches y furent massacrés. La ville d'Ivangorod ou Narva de Russie subit le même sort et ne se releva point.

Les pays de Séversk et de Komarnitsk sont en prospérité.

Les pays de Séversk et de Komarnitsk, qui confinent à la Pologne, jouirent de la paix et de la tranquillité: les habitants y labouraient et ensemençaient leurs champs sans inquiétude et laissaient les Moscovites se tirer d'affaire. Dans tout l'empire, cependant, le pain était à bon marché, excepté dans les villes assiégées. A Moscou, un *Setvert*, mesure qui vaut un peu moins qu'un boisseau, se payait 28 florins, quelquefois plus et aussi quelquefois moins; à Vologda, la même mesure ne se payait qu'un florin. Telle était la différence de prix entre deux villes.

1609.

Noubles à Iaroslav et à Vologda.

Pendant le siége de Moscou, la ville de Vologda se jeta la première, comme je l'ai rapporté, dans le parti opposé: elle avait alors pour gouverneur Nikita Mikhaïovitch Pouschkine et pour chancelier Rogman Makanovitch Voronoff. Ceux-ci avaient été destitués de leurs fonctions, indignement maltraités et même, quoique tout-à-fait innocents, jetés en prison par les habitants de la ville, qui sont cruels, stupides et tournent à tous les vents, sans se soucier de leurs serments passés, pré-

sents ou futurs, et vivent comme des brutes. On leur donna pour gouverneur un certain Fédor Ilitch Naschkine, un scélérat de basse extraction, qui quitta la grande armée des rebelles pour se rendre à son poste. Trois jours après, on nomma à la place du chancelier, Ivan Verigin Kofrakine qui s'avisa de vouloir apposer son sceau sur les marchandises des négociants. Ceux-ci s'opposèrent à cette prétention qui, selon eux, n'était qu'un prélude à la confiscation: on lui refusa donc l'obéissance et il fut repoussé.

Le nouveau gouverneur manda les habitants auprès de lui, afin de leur faire reconnaître Démétrius pour Tsar et de leur faire prêter le serment de fidélité. Il fit aussi conduire devant lui son prédécesseur en le menaçant de le charger de chaînes, de l'envoyer ainsi à l'armée, et en l'accablant de mauvais traitements et d'injures. Il se conduisit de même envers quelques riches négociants qui lui offrirent des présents pour acheter sa faveur.

Pendant la nuit, quelques Polonais qui depuis longtemps étaient prisonniers dans la place de Vologda et avaient recouvré la liberté, se jetèrent sur les paysans des environs, leur firent subir les plus cruelles avanies, et les dépouillèrent de tout, même de leurs vêtements. Après cette expédition, ils rentrèrent en ville avec leurs traîneaux chargés de butin et comptaient se rendre à l'armée, le lendemain. Mais, cette même nuit, les paysans vinrent à Vologda exprimer leurs plaintes au sujet de cet acte de brutalité. La Commune, reconnaissant la vérité de leur récit, se repentit amèrement de s'être ralliée à Démétrius et de lui avoir prêté serment. Songeant alors à réparer les effets de son inconstance, elle rappela le chancelier Voronoff, cet intègre vieillard qu'elle avait destitué quelque temps auparavant, et elle le rétablit dans ses fonctions. Puis on tint conseil sur la question de rentrer dans le devoir et de se défaire de tous les partisans de Démétrius et de tous les Polonais.

Vologda rentre dans le parti moscovite.

La Commune délivra aussi de sa prison le gouverneur Pousch-

kine et le rendit à son poste en lui confiant le dessein qu'elle avait conçu et qu'il approuva tout à fait. A cette occasion, Pouschkine fit aux habitants un beau discours, tant en sa faveur qu'en faveur des Moscovites: il leur reprocha leur légéreté, cause première des châtiments dont Dieu les avait frappés et les avertit que Dieu ne cesserait de les punir, tant qu'ils ne rentreraient point dans le droit chemin.

Ces paroles augmentèrent leurs regrets. Furieux, ils quittent la forteresse, courent en toute hâte à la maison des Bolgakoff occupée par le nouveau Gouverneur Naschkine, l'investissent, y entrent de force, s'emparent de Naschkine, de Verigin, de tous les Polonais et des prisonniers qui se trouvaient dans la ville et leur tranchent la tête à coups de hâche. Puis ils roulent les têtes et les cadavres au pied de la montagne dans la rivière Sololitsa, où ces débris humains devinrent l'affreuse pâture des chiens et des porcs. S'étant ensuite ralliés ouvertement au parti moscovite, ils font le serment d'être à jamais fidèles au Tsar et de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La nouvelle de cet événement répandit la joie dans Moscou, et prouva aux habitants de cette ville que tout le monde n'avait pas abandonné la cause du Tsar. Aussi, le Tsar s'empressa d'adresser une lettre pleine d'affection aux habitants de Vologda, pour les remercier de leur conduite et il adressa une lettre semblable au gouverneur Pouschkine en particulier (*). Ces lettres furent insérées dans du pain et confiées à des messagers déguisés en maraudeurs ou mendiants: de sorte que si on s'emparait des porteurs, on n'eût pas trouvé de lettres sur eux (147).

Dans sa missive au Gouverneur, le Tsar ordonnait à ce

(*) Dans le manuscrit original, Massa insère, comme pour mémoire, cette note: *Copie de cette lettre chez Barthélemi Laurens.* Suivant cette note, cette copie devait se trouver ailleurs que dans le manuscrit, il est probable qu'elle a été égarée.

dernier de choisir parmi les marchands néerlandais et anglais qui se trouvaient à Vologda quelques personnes qu'il enverrait ensuite auprès du général Skopine à Novgorod, afin de venir en aide à celui-ci, tant par leurs conseils que par leurs actes, ordonnant en outre qu'on leur obéît au même titre qu'aux seigneurs et aux boyards. Les Moscovites ont en si haute estime la sagesse des Néerlandais et des Anglais, que le Tsar s'était persuadé que nos conseils lui auraient été d'un grand secours. Mais nous pensions tout autrement et n'avions nulle envie de nous charger de cette mission. Aussi nous adressâmes nous au Gouverneur, et nous l'amenâmes si loin par nos présents, qu'il garda les lettres par devers lui et ne fit pas connaître qu'il en avait reçues.

Tous les négociants qui font habituellement le commerce avec ce pays étaient réunis à Vologda; ils s'y étaient refugiés auprès des Anglais, dans leur factorerie, qui est fort grande et semblable à un château: là, tout en faisant bonne garde, ils passèrent tout l'hiver, dans une crainte et une anxiété perpétuelles. La ville pouvait s'attendre journellement à voir arriver les rebelles venant tirer vengeance de la défection des habitants. Mais ceux-ci se tenaient vaillamment sur la défensive, et même un jour s'étant placés en embuscade, ils mirent l'ennemi en fuite et rentrèrent en ville chargés de butin.

On enjoignit alors aux négociants anglais et néerlandais de se retirer dans la forteresse où on leur concéda une salle aussi vaste qu'une salle de château, et défendue par des portes et des fenêtres doublées de fer; ce qu'ils acceptèrent avec joie. Tout en y devant faire bonne garde jour et nuit, ils y étaient beaucoup plus en sûreté.

Cependant l'anxiété leur reprit au point qu'ils attendirent la mort de jour en jour, lorsqu'il leur fut annoncé que les Polonais avaient juré d'exterminer tous les habitants de Vologda pour les punir de leur défection honteuse du parti de Démétrius, et qu'ils accusaient les négociants anglais et néer-

landais d'avoir provoqué cet acte par leurs conseils et se vantaient de savoir bien les trouver. Dans cette extrémité, nous écrivîmes des mémoires pour nous disculper de cette accusation: l'un de ces mémoires était en latin, l'autre en allemand, le troisième en moscovite (148). A l'approche des Polonais ou des soldats de Démétrius, on devait les confier à quelques jeunes gens audacieux qui iraient au devant de l'ennemi, pour les lui remettre: de cette manière nous espérions prouver notre innocence et sauver notre vie.

Heureusement, les choses n'allèrent point jusques là; aux environs de Pâques, la ville de Jaroslav, ayant abandonné aussi la cause de Démétrius, toute la route de cette ville à la Mer Blanche redevint libre, de sorte que les négociants, immédiatement après la débâcle, descendirent joyeusement le fleuve jusqu'à la mer à Archangel. Là, ils trouvèrent leurs vaisseaux qui étaient venus d'Angleterre et de Hollande, et qu'ils n'espéraient plus revoir; mais le trafic ayant été nul ils avaient fait de grandes pertes; après avoir attendu quelques marchands qui devaient arriver de l'intérieur du pays, les vaisseaux partirent presque tous vides: cependant chacun remercia le Ciel d'être sorti de tout cela sain et sauf. C'est ainsi qu'il m'a été donné de pouvoir faire le récit véridique de tous ces événements.

En nous embarquant pour notre patrie, nous laissâmes l'empire en proie aux malheurs de la guerre intestine. Moscou était assiégé et Jaroslav, en se ralliant à la cause du Tsar, avait reçu pour Gouverneurs le Knees Zèla Ivanovitch Gagarine et Nikita Vassiliévitch Buisoslaioff.

Le jeune Skopine était toujours campé à Novgorod où il attendait le renfort suédois qui arriva vers le printemps, et le corps de Pierre Tchérémitoff qui, parti de Boesan pendant l'hiver, avait battu les Tartares Tchérémisses et était venu à Nischnéi-Novogorod. Toutes ces forces se réunirent pendant l'été à celles de Skopine et marchèrent ensemble sur Moscou pour délivrer cette ville.

Skopine campé avec son armée à Novgorod.

Khasan et ses Tartares se tinrent tout à fait neutres. Astrakhan sur la mer Caspienne fit de même, occupée qu'elle était à se défendre contre les déprédations des Cosaques indépendants.

Les Tartares Nagoïs et Tchérémisses, sous la conduite de Morduiti se montrèrent pendant l'hiver aux environs de Sabacsor et de Surasko, sur le Volga, et eurent une rencontre avec Tchérémitoff; quand celui-ci se fût éloigné, ils se combattirent entr'eux. Démétrius occupait tout le pays depuis la Pologne et les frontières de Tartarie jusqu'à Moscou; il possédait aussi les villes de Pskoff et d'Ivangorod. Smolensk et son territoire était du parti du Tsar.

De Moscou à la Mer Blanche tout le pays était resté fidèle, combattait pour la cause du Tsar, et envoyait journellement des secours en hommes et en argent.

Voilà la situation du pays quand nous allions le quitter. Mais au moment de nous embarquer, nous reçumes la nouvelle que Moscou avait été délivré par Skopine et Tchérémitoff, soutenus par le contingent de Suède. Les Suédois, à ce qu'on disait, auraient vivement poursuivi les rebelles; pendant cette poursuite, les Moscovites de Skopine, alléchés par l'espoir du butin, se seraient jetés sur le camp de Démétrius qu'ils auraient pillé complètement. A cette vue, les Suédois, revenant de leur course, seraient perfidement tombés sur les soldats moscovites chargés de dépouilles et il en auraient fait un grand carnage. Cependant on pensait que tout se serait encore passé pour le mieux et que Moscou était délivré. Dieu veuille que la nouvelle soit vraie!

Car, pour une foule de motifs facilement appréciables par les esprits pénétrants, ce serait un malheur si les Polonais parvenaient à conquérir le pays. Qu'il se rendissent maîtres de Moscou et y établissent un nouveau Démétrius, ils n'y tiendraient pas une année, car les Moscovites et les Russes qui sont très indépendants et plus obstinés que des Juifs, les massacreraient une seconde fois, à moins que toute la Mos-

covie ne devint veuve de son peuple, et ne soit plus qu'une ruine, ce dont le Tout-Puissant la préserve!

Plus tard, d'après d'autres nouvelles, on apprit que les rebelles se seraient derechef approché de la ville et l'auraient assiégée: le temps nous apprendra ce qu'il pourra en advenir. D'après des lettres reçues de Dantzick, le Roi de Pologne aurait mis le siège devant Smolensk en promettant 40 années d'exemption d'impôt aux habitants, s'ils voulaient embrasser sa cause. En un mot, cette guerre peut durer longtemps encore (140).

Que le Dieu tout puissant dont la volonté éternelle régit les choses de ce monde et qui punit de diverses manières les peuples et les rois, que le Dieu tout puissant permette que tout se termine pour le mieux!

J'aurais bien désiré que la paix eût été la fin de ce récit, mais il semble que la colère céleste ne se détourne pas de ce pays, et qu'elle veut le bouleverser et le miner plus encore pour le punir de ses crimes et du mépris que les deux partis y témoignent envers son église, comme le Seigneur le dit lui même, par la bouche de son prophète Ezéchiel:

J'appellerai contre eux l'épée sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur Dieu, et ils tourneront tous l'un contre l'autre la pointe de leurs épées.

Ce récit, qui ne contient que des faits dont j'ai été le témoin pendant ma résidence dans ce pays, je vous prie instamment de le prendre en affection, à cause de l'intention qui l'a dicté et ne pas le regarder comme un présent inutile et insignifiant. Considérez-le aussi comme un avertissement; il vous montre en effet, que depuis longtemps, l'Antichrist à l'aide de Satan, cherche, par des manœuvres insidieuses, à opprimer la sainte église de Dieu, et que ne pouvant l'assaillir d'un côté, il essaie de la surprendre par un autre. Mais j'espère que nous verrons bientôt la fin de sa rage et que nous entendrons chanter: Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone! elle est devenue le repaire des démons!

Fasse le ciel que le temps des élus soit proche !

Et je prie le Dieu tout puissant, que par le sang de son fils Jésus-Christ, il veuille nous pardonner nos fautes et nous recevoir dans son royaume éternel, où doivent arriver tous ceux qui croient. Amen.

ANNOTATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES.

(1) Page 9. Ivan mourut le 15 Août 1530.

Nous croyons devoir éclaircir, çà et là, par des renseignements puisés de divers côtés, l'aperçu sommaire, donné par Massa, (p. 9—45), de l'histoire de Russie antérieure au temps où il commence son récit comme contemporain et témoin oculaire. Le désordre chronologique, les erreurs de fait, même, que l'on y découvre, tendent à faire croire que l'auteur a appris les événements qu'il raconte, par la tradition orale et non pas en consultant de bonnes sources écrites. Toute la partie qui précède le règne de Boris est trop concise, trop incomplète, trop inexacte, pour avoir quelque poids comme document historique: aussi pour la redresser, nous ne nous servirons que des ouvrages suivants: *Histoire de l'Empire de Russie*, par M. Karamsine, traduite par M. M. St. Thomas et Jauffret. Paris, 1819—26, 12 vol., et: *Geschichte des russischen Staates* von Dr. Ernst Hermann, Hamburg 1846.

(2) Page 6. Le Tsar Vassili ne mourut pas en 1534, mais une année auparavant. Karamsine, Hist. de Russie, VII: 204. L'histoire de la régence d'Hélène y occupe les pages 294—343.

(3) Page 10. Ivan IV fut couronné en 1547 (Karams. VIII: 61). La filiation d'Anastasie n'est pas donnée d'une manière précise. Elle était „fille de la veuve Zakharine, dont le beau-père avait été boyard de Jean III. Cette famille descendait d'André Kobouil qui, dans le quatorzième siècle, avait quitté la Russe pour s'établir en Russie. Ce n'était point la

naissance, mais les qualités personnelles de la fiancée qui justifiaient ce choix". Karams. VIII: 65. Le père d'Anastasie se nommait Roman Youriévitch Zakharine.

(4) Page 10. Arrivé à un âge plus mûr, Massa soutient encore que la Russie a besoin d'un gouvernement sévère. En 1614, il écrivait aux Etats-Généraux: „J'espère que Dieu ouvrira les yeux au jeune Prince (Michaïlo Fédorovitch Romanoff), comme il l'a fait au vieux Tsar Ivanovitch, car la Russie doit avoir un pareil souverain ou elle est perdue. Ce peuple prospère quand il est opprimé par ses Seigneurs, et il n'est heureux que dans l'esclavage; c'est pourquoi il ne deviendra pas meilleur avant que le Tsar ne se soit plongé dans le sang jusqu'au coude". (v. T. I: 228).

(5) Page 11. Ce récit diffère complètement de celui de Karamsine, T. VIII: 233.

(6) Page 11. Karamsine (IX: 446) donne l'année 1582 et Hermann (III: 288), l'année 1581 pour la date du meurtre du Tsarévitch Ivan. La relation de cet événement donnée par Massa diffère de celle que l'on trouve dans la *Moscovia* du Père Possevin. Elle est rapportée par Fr. von Adelung, dans son ouvrage: *Uebersicht der Reisenden in Russland* bis 1700 S. Petersburg, 1846 I: 333. On y trouve aussi la relation de Petrepes v. p. 246.

(7) Page 13. Dmitri, le fils aîné du Tsar Ivan, n'était même pas encore né. Tous les détails donnés par Massa sur la prise de Kasan sont tout-à-fait confus.

(8) Page 14. Dans le texte original de ces Mémoires, il règne surtout une grande inexactitude dans les noms propres. Ce n'est pas Sapha-Ghirei mais bien Yédiguer qui fut le dernier Tsar de Kasan. Les deux princes qui furent baptisés sous les noms d'Alexandre et de Siméon s'appelaient Outemit-Ghirei (et non Nef-Ghirei comme l'écrit Massa I: 6) et Yédiguer. Celui-ci n'épousa point la fille de Mstislafski mais celle d'André Koutouzoff. Le Dr. Hamel fixe la nomination de Siméon à la régence de l'Empire en Décembre 1575. *Trades-*

cant der Aeltere in Russland, p. 244 note. Cfr. Karamsine IX : 607 (8).

(9) Page 14. Jusqu'au règne de Vassili Ivanovitch les souverains de Russie se sont appelés communément Великие Князи; *grands* Princes, c'est à dire Princes régnant en même temps sur différentes principautés et, par conséquent, *grands* en comparaison des seigneurs particuliers des provinces qui prenaient simplement le titre de Князи, princes. Les monarques européens exprimaient d'ordinaire la dignité du Grand-Prince par les termes *magnus dux*, *magnus princeps*. Vassili Ivanovitch fut le premier qui se servit du nom de Tsar, Царь. T. Adelung, *Siegmund Freiherr von Herberstein, mit besonderer Rücksicht auf seine Reisen in Russland geschildert*, p. 487. Herberstein parle lui-même du titre de Tsar dans son célèbre ouvrage *Rerum moscovitarum Commentarii*. (Edit. de Francfort 1600, pages 11—12).

(10) Page 14. L'ancien Tmowtorokan que Massa a ici en vue n'était pas le même que Astrakhan ou Astorokan. Karams. VIII : 244.

(11) Page 15. Il y a ici confusion de personnes. Ce fut Yamgourtchei qui offrit volontairement de faire sa soumission à Ivan. Derbych avait été Tsar de Kasan, avant Yamgourtchei, et, après la fuite de celui-ci, fut rétabli dans le gouvernement comme vassal de la Russie. (Karams. VIII : 243. Hermann, III : 318.)

(12) Page. 18. Massa parait avoir ici en vue l'invasion de 1558. Karams. VIII : 346.

(13) Page 24. v. Karams. IX : 155—164.

(14) Page 24. Massa parle ici d'uu ouvrage dont Karamsine s'est beaucoup servi pour l'histoire de cette période et qui est intitulé: Reinoldi Heidensteinii, secretarii Regii, *de bello Moscovitico, quod Stephanus, Rex Poloniae, gessit*, commentariorum libri VI. *Cracoviae*, 1581, fol., *Basileae*, 1588, in 4°.

(15) Page 25. V. Karams. IX : 553—555.

(16) Page 27. V. Karams. X: 10.

(17) Page 28. *Orda* signifie *horde* et non pas *région*. Massa s'est mépris à cause de la ressemblance de ce mot, avec le mot néerlandais *oord*, contrée. Le nom de ce pays lui venait de la Horde d'or qui y était établie.

(18) Page 28. Massa donne déjà ici à la Tsarine Irène son nom de religion, Alexandra, qu'elle ne prit qu'en 1598. Karams. X: 300.

(19) Page 29. Hermann III: 422.

(20) Page 30. Horn, le vaillant défenseur de Narva, conclut, le 25 Février 1591, au nom du Roi de Suède, une trève d'une année, par laquelle outre la ville de Jama il céda encore au Tsar les villes d'Ivangorod et de Koporié. (Hermann III: 408).

(21) Page 30. „Nous demandions Narva et toute l'Esthonie pour accorder la paix aux Suédois; mais le Tsar, *cédant aux instances chrétiennes de Godounoff*, comme il est dit dans nos papiers officiels, se contenta du rétablissement de l'ancienne frontière". (Karams. X. 150).

(22) Page 35. Karams. X: 195—211. Hermann III: 410—413.

(23) Page 37. Massa se trompe quand il affirme que les meurtriers du Tsarevitch réussirent à prendre la fuite. „Dans le trouble et l'effroi que leur causèrent le tocsin, le bruit et l'effervescence du peuple, ils se refugièrent dans l'Hôtel-de-Ville, et leur chef secret, Michel Bitiagofsky, courut au clocher pour arrêter le sonneur; mais il ne put enfoncer la porte que celui-ci avait fermée. Il alla de là, sans crainte, au lieu où le crime s'était commis, s'approcha du cadavre, et voulant calmer l'exaspération du peuple par un mensonge concerté d'avance avec Klechnin ou avec Godounoff, il osa dire aux citoyens que l'enfant s'était tué lui-même avec un couteau, dans un accès d'épilepsie. „Meurtrier!" s'écrièrent mille voix, et des pierres volèrent sur le scélérat. Il chercha un asile dans le palais avec un de ces complices, Daniel Trétiakoff;

mais le peuple s'empare d'eux et les massacra, ainsi que le fils de Bitiagofsky, et Katchaloff, après avoir forcé la porte de l'Hôtel-de-Ville. Le troisième des assassins, Joseph Volokhoff, se cacha dans la maison de Michel Bitiagofsky; on le prit et on le mena dans l'église du Sauveur où se trouvait déjà le cercueil de Dmitri, et là on l'immola aux yeux de la Tsarine. On tua également les domestiques de Michel et trois bourgeois qui étaient convaincus ou soupçonnés d'intelligence avec les assassins, de même qu'une femme, prétendue inspirée, qui demeurait dans la maison de Bitiagofsky, et qui allait souvent au palais". Kar. X: 181.

(24) Page 39. Karams. X: 193. Hermann III: 405 (924). Müller, *Sammlung Russischer Geschichte*, V: 46—58.

(25) Page 40. Le relevé de la fortune et des revenus de Godounoff est donné par l'auteur d'une manière incomplète. On trouve à ce sujet plus de détails dans l'ouvrage de Fletcher: *Of the Russe-Common-Wealth*, *or*, *manner of government by the Russe-Emperor*, *commonly called the Emperor of Moscovia*, *with the manners and fashions of the people of that country. At-London*, *printed by J. D. for Thomas Charde*, 1591, in 4°. Le feuillet 28 comprend la liste suivante des revenus annuels de Boris, se montant à un total de 93.700 roubles: Ses domaines patrimoniaux dans les districts de Viasma et de Dorogousch, domaines qu'il avait considérablement augmentés, rapportaient 6000 roubles. Ses appointements de Grand-Ecuyer étaient de 12000 roubles, produits par les *slobodes* des haras du Tsar (Конюшевные слободы). Le Tsar lui faisait une dotation annuelle extraordinaire de 15.000 roubles, et lui avait concédé, en toute propriété, la province de Vaga et le gouvernement d'Arkhangel qui lui rapportaient 32.000 roubles. Les principautés de Rezan et de Sévérie lui valaient 30.000 roubles et les villes de Tver et de Torschok 8000. Le produit des bains hors des murs de Moscou, lui donnait encore 1500 roubles. Outre tout cela, il possédait des *Pornestia* on fiefs d'une importance

telle que jamais personneC, avant lui, n'en avait possédé de semblables en Russie. (Cité par Müller V:31).

(26). Page 42. Hermann III:452 (1000). Le frère de la Tsarine Anastasie, le boyard Nikita Romanovitch, avait laissé cinq fils: Fédor, Alexandre, Michel, Ivan et Vassili. (Karams. XI:128; Hermann III:451).

(27) Page 44. Fédor mourut le 7 Janvier 1598.

(28) Page 44. Nous ne voulons point ajouter foi à l'horrible tradition qui accusa Boris d'avoir hâté ce moment par le prison; les annalistes les plus dignes de confiance n'en parlent pas, quoiqu'ils mettent au grand jour, et avec une juste horreur, tous les autres forfaits de Godounoff. (Karams. X:291; Müller, V: 62.

(29) Page 44. Ce renseignement que l'on trouve aussi dans *Les livres des Degrès* de Latonkhoire est en contradiction avec les autres documents historiques: „Fédor remettait le sceptre à la Tsarine Irène." (Karams. X : 293 en 415 (208). Hermann, III : 424 (950).

(30) Page 46. „Dann er, der Gubernator und seine Schwester Irena — brauchten ganz listige Practiquen. Die Kayserin berieff heimlich zu sich die meisten Sotnicken und Poedosotnicken in der Stadt, bestach die mit Gelde, that ihnen grosse Zusage und hielt an, sie solten ihre unterhabende Kriegsleute und Bürger dahin vermahnen, wenn sie zur Erwählung eines Kaysers zusammen erfordert würden, dass sie dann zu keinen andern willigen möchten, denn zum Gubernatori, ihrem Bruder." Conrad Bussow: *Verwirrter Zustand des Russischen Reichs unter Regierung deser Czaaren, Fedor Ivanowiz, Boris Gudenow, und sonderlich deser Demetriorum, auch Basilii Suskyron anno* 1584 *biss* 1613 *von Jahren zu Jahren in einem gar genauen Tagebuche.* Manuscrit de Dresde fol. 7 (cité par Hermann III:430 n. 958). Voyez sur la chronique de Bussov: Adelung, *Uebersicht der Reisenden in Russland* (II:46—11).

(31) Page 49. D'après Bussov, ce serait la jennesse qui par

ses supplications, aurait réussi d'abord à vaincre les scrupules de Godounoff et à l'attendrir. „Da machte die ganze Gemeine einen Haufen junger Knaben und Jünglinge aus, die für dem Kloster ihren Gesang jämmerlich genug sungen, dass er ja sollte beweget werden: Erbarm dich über uns Herr Boris Pfedrovitz, und so du uns nicht begnadigen, so begnadige doch uns und werde unser Kayser. Ob vielleicht unsere Eltern wider dich übel gethan, darum du ihre Bitte nicht erhören wilst, so seind doch wir unschuldig: Sey doch dieser armen Gemeine Kayser und Herr um unsertwillen. Das Land ist voller irrenden Schaafe, die keinen Hirten haben, sey du doch unser Hirte um Gottes willen, der wird dirs belohnen. Auf dieser Jünglinge Bitte kam er sampt seiner Schwester, der Kayserlichen Wittwe abermal herfür und schlug es ihnen ab. Da wandten die Jünglinge ihr Rufen zu der Kayserin, und baten, sie wollte sich doch der irrenden Schaafe erbarmen, und ihren Herrn dazu bereden, dass er sich doch weiter möchte nicht verweigern, Kayser zu werden. Solches thate die Kayserin, sprach ihrem Bruder zu und bat fleissig, er sollte sich doch lassen bewegen und dem armen Volke einen guten Bescheid geben. Darauf wandte er sich zu dem Volke und sprach: Weil ich sehe, dass fast viel Volks aus allen ständen hier zugegen, ohne Aufhören bittet, schliess ich daraus Gottes Willen, dass er mich über Russland zum Hern haben will". Page 31.

(32) Page 49. „Le Devitsi Monasteri, qui veut dire, Cloistre des Vierges, situé à 3 virst de Mosco". *Estat de l'Empire de Russie, et Grand Duché de Moscovie. Avec ce qui s'y est passé de plus mémoirable et tragique depuis l'an* 1590, *jusques en l'an* 1606. *Par le capitaine Margeret. A Paris*, 1607. Page 23. Il est parlé de l'opuscule de Margeret dans Adelung, *Uebersicht*, etc. II:18—45.

(33) Page 51. Karams. XI:10—17. Hermann III:436. Selon Bussov, l'armée réunie formait un total de 800,000 combattants. Les renseignements donnés par Massa concor-

dent cependant avec ceux de Margeret: „Et selon le dire tant des étrangers que des Russes qui estoient présens, se trouva *cinq cens mil hommes*, tant de pied que de cheval. Je parle encore du moins. Car la Russie n'a jamais esté en plus grande vogue qu'alors". (P. 23). „Il ne se trouva autre ennemy qu'un Ambassadeur avec environ cent hommes vestus de peau de mouton selon leur coustume, mais tres-bien montez, qui venoient pour traiter quelque accord de la part du Tartare. *De quoy Boris estoit bien informé auparavant*" (p. 24). Müller (V: 76—86) expose toute l'organisation de cette armée, d'après ses cinq grandes divisions, selon l'usage de ce temps, il donne aussi les noms des principaux chefs (d'après les *Livres de Rosvède*). Les commandants de l'armée principale (Большой полкъ) sont: le Tsarévitch Araslanei Kaiboubovitch, Kn. Fédor Iv. Mstislafski, *Stepan Vassiliévitch* Godounoff et l'Ocolnitchei Simon Fedr. Sabouroff. Les Boyards suivants restèrent à Moscou auprès de la famille du Tsar: Kn. Fédor Mich Troubetski, *Dmitri Ivanovitch* Godounoff, Kn. Ivan Mich Glinski, Kn. Boris Kanboulatovitch Tcherkaski, Kn. Fédor Dmitri Schestounoff, Bogdan Your. Sabouroff et le Stolnik *Matfei Michaëlovitch* Godounoff. Massa a donc commis une méprise dans le nom du Godounoff qui resta à Moscou.

(34) Page 52. Karams. XI: 22.

(35) Page 53. Au témoignage de Margeret, les Livoniens transplantés de Dorpat et Narva à Moscou, par Ivan Vassiliévitch, avaient obtenu deux temples pour l'exercice de leur culte luthérien. Néanmoins, plus tard, d'après les ordres du même Grand-Prince ces temples sont saccagés, les maisons des Livoniens pillées, et ces malheureux en sont expulsés en plein hiver, et mis à nu „comme au jour de leur naissance" sans distinction d'âge et de sexe. *Estat de l'Empire de Russie* (p. 31.) „Den Teutschen, so bey des Tyrannen Ivan Basilowitz Zeiten aus Liefland dahin ins Land gefänglich verführet, und an einem lustigen Orte bald eine halbe Meile von

dem Kaiserlichen Schlosse Zusammen wohneten und gute Nahrung hatten... gab er (Boris) *frei ihren Gottesdienst in ihren Häusern zu halten*" (Bussow, p. 37).

(36) Page 54. Karams. XI:130—135; Müller, V:108—115. Petrejus fait aussi mention de ce vœu de Boris *de ne pas répandre du sang pendant l'espace de cinq années*. (p. 271). Müller essaie de révoquer en doute ce témoignage, corroboré maintenant par Massa, en faisant remarquer *que Boris n'a pas tenu sa promesse!* „so ist solches, weil er es nicht gehalten, ziemlich Zweifelhaft (V. 88.)" „Comme si cette remarque pouvait avoir de la valeur quand on connait le caractère exécrable du rusé Godounoff! Massa rend le fait très vraisemblable en ajoutant que „Boris faisait secrètement courir la rumeur qu'il avait fait le vœu, etc." Le but du tyran était bien simple: il voulait s'entourer d'une auréole d'humanité, pour pouvoir assouvir plus facilement en secret sa soif de vengeance. Le rejet non motivé de ce fait historique s'accorde du reste avec d'autres jugements de Müller à l'égard de Boris. D'après son manuscrit russe sur les troubles civils: Лѣтописсь о мятежахъ и о раззореніи Московскаго государства il trace de la politique intérieure de Godounoff un tableau à faire honte à l'humanité, et cependant il ajoute avec le plus grand calme: „il est inutile de rechercher ici si la piété de Boris était feinte ou sincère" comme si c'était là le lieu de faire la moindre recherche sur la „piété sincère" de cet homme! Veut-on voir comment agissait l'usurpateur? écoutons Müller: „comme on ne parvenait pas à fomenter des querelles entre les principales familles de Moscou, on suggéra à leurs serfs et à leurs employés de porter des plaintes contre leurs maîtres, plaintes sur lesquelles ceux-ci étaient saisis et jugés selon le bon plaisir du Tsar. Ce fut un valet du prince Dmitri Schestounoff qui, le premier, se servit de ce moyen: il reçut pour récompense le titre de Sin Boyarski et des propriétés. Cela excita plusieurs autres à marcher sur ses traces. Ils s'associaient cinq ou six et se concertaient entr'eux à qui jouerait le

rôle de plaignant et appuyerait la plainte contre le maître. Leurs accusations étaient acceptées dans tous les cas. Le maître en appelait-il au témoignage de ses autres serviteurs, ceux-ci étaient soumis aux plus cruelles tortures jusqu'à ce que la douleur arrachât d'eux une déclaration conforme à la plainte, ou les fit succomber. C'est ainsi que procèdait Tibère, c'est ainsi qu'agissait Boris. Les choses allèrent si loin, que des gens de la classe inférieure, alléchés par l'espoir d'une récompense, s'accusaient les uns les autres: les prêtres et les moines eux-mêmes ne furent pas exempts de cette contagion. Les femmes dénonçaient leurs maris, les enfants leurs parents. Jamais on ne vit en Russie semblable démoralisation. Jamais les liens sociaux ne furent aussi honteusement relâchés et brisés". (Müller, V:105). Certes, après un pareil tableau, on peut exprimer cette vérité cynique: „il est inutile de rechercher si la piété de Boris était feinte ou sincère!"

([37]) Page 55. Hermann III:448. Müller V:108—115.

([38]) Page 56. Margeret (p. 96) et Bussov (p. 40—42 disent aussi que le projet du Tsar était de donner sa fille en mariage à Gustave.

([39]) Page 58. Boris retira sa faveur à Gustave parceque „er undienliche Reden vorbrachte, daraus wohl zu erspüren, dass der gute Herr sich entweder verstudiret (wie er denn ein gelehrter Herr war) oder zu viel gegrämet haben musste" (p. 42). Il dit, en même temps, que le duc ne pouvait se séparer de sa maîtresse, la femme de Kater qu'il avait emmeneé avec lui de Dantzig en Russie avec son époux „der Katerschen, welche er sammt ihrem Ehemanne aus Danzig mit nach Russland gebracht, nicht trennen konnte."

([40]) Page 59. Karams. XI:35—42. Selon Margeret (p. 96), Gustave fut envoyé en exil à Ouglitche avec une pension de 4000 roubles.

([41]) Page 59. Dans son article intitulé: *Die Gesandschaft des Polnischen Kanzlers Leo Sapieha nach Russland*, 1600 (Uebersicht, II:1—13), Adelung donne d'après les relations

manuscrites de cette ambassade le détail suivant: Léon Sapiéha avait 700 chevaux, Warszeurcki, 150 et Pielgrzyrnowsk, 70. Quand après avoir traversé les frontières russes, l'ambassadeur renvoya en Pologne une partie de ses gens avec plus de 100 chevaux, sa suite se composait encore de 140 gentilshommes, 300 domestiques et 440 palefreniers et cochers.

(42) Page 60. Karams. XI: 42.

(43) Page 62. Sur cette ambassade anglaise envoyée par la reine Elisabeth au Tsar Boris afin de maintenir dans une situation prospère le commerce entre les deux pays, nous ne trouvons rien, sinon ce renseignement relatif au cérémonial (Rosvèdnaia): Le 8 Mars 1601, l'ambassadeur obtint une audience du Tsar. Il fut reçu par le Kn. Daniel Borissovitch Primkoff Roslofski. Le Stolnik K. Boris Mich. Lykoff vint l'inviter à dîner à la cour, et il fut servi à table par le Knees Vassili Mich. Lykoff. (Müller, V: 138). Sur les relations de Boris avec l'Angleterre voyez Karams. XI: 93.

(44) Page 62. Karams. XI: 142. Margeret, 105—108.

(45) Page 63. Plus loin, Massa, par erreur, le qualifie d'allemand. C'est le même personnage dont Bussov, (ou Bär, selon Karamsine) rapporte le témoignage contre le faux Démétrius. Ce témoignage est reproduit par Karamsine (XI: 419): „*Un apothicaire Hollandais*, *Arend-Clausend*, qui passa quarante ans en Russie, au service d'Ivan, de Godounoff et de l'Imposteur, avait connu et vu journellement Dmitri dans son enfance, et il m'a dit affirmativement, que le prétendu Tsar Dmitri était un tout autre homme et ne ressemblait en rien au véritable, qui avait un teint basané et tous les traits de sa mère, à laquelle l'Imposteur ne ressemblait nullement."

(46) Page 65. Bussov, témoin oculaire comme Massa, trace le même tableau de cette famine épouvantable (dans Adelung II: 67—70): „Diese Theuerung fing an Anno 1601, und dauerte bis ins 1604 Jahr, da eine Tonne Rocken zu 10 oder 12 Florin galt, (sonst pfleget eine Tonne nicht mehr als

ehva 12 oder 15 Mgl. zugelten) und die Hungersnoth im ganzen Lande durch und durch grösser war, als die Noth in Belagerung der Stadt Jerusalem, davon im Josepho zu lesen, dass die Juden Hunde und Katzen, Ratzen und Mäuse, ja das Leder von alten Sätteln und Schuhen, item Taubenmist gefressen, und eine Landfrau vom Adel ihr eigenes Kindlein für grosser Hungersnoth in Stücken zerhauen, gekocht, gebraten und gegessen; Gräulicheres wird in Josepho nicht gefunden. Aber mit Gott und der Wahrheit zu bezeugen habe ichs mit meinen Augen gesehen, dass Menschen auf der Gassen gelegen, im Sommer Gras und im Winter Heu, wie das Viet gefressen, etliche sind todt gewesen, und in den Mäulern Heu und Koth gestecket, theils auch (bona venia) Menschenkoth und Heu verschlucket. Unzählich viel Kinder sind von ihren Eltern, und die Eltern von ihren Kindern, auch der Gast vom Wirthe und hinwiederum der Wirth vom Gaste ertödtet, geschlachtet, gekochet, das Menschenfleisch klein gehacket, in Pirogen, das sind Pasteten, verbacken, auf dem Markt, für ander Thierfleisch verkauft und aufgefressen, dass ein Wandermann sich zur selbigen Zeit wohl hatte vorzusehen, bey wene er zur Herberge einkehrete. Wie nun solcher erschrecklicher, unmenschlicher, und in einiger Region nimmer erhörter Mord aus so grausamer Theuerung und Hungersnoth verursachet auskömmet und auch in allen Gassen täglich so viel todter Leichnam, die Hungers gestorben, gefunden worden, und es dem Boris gemeldet wird, gedachte er solchem Uebel und Strafe Gottes mit seiner Schatzkammer vorzukommen, liess in der äussersten Stadt Mauern, die im circulo 4 teutscher Meilen umfangen, 4 grosse Plätz verschränken, darinnen sich täglich Morgens frühe die Armen in der Stadt Moscau versammelten, da wurd einem ieden Menschen an Gelde ein Pfennig gegeben, deren gehen 36 auf einen gemeinen Thaler. Von solchen Beneficien wurden die armen Bauersleute auf dem Lande verursachet, zu Hause alles stehen und liegen zu lassen um solch Geld auch zu

empfangen mit Weib und Kind nach der Moscau zu laufen. Es hatte sich des armen Volkes dahin so häufig gesammlet, dass täglich bey 500,000 Denninge (die machen Dreyzehen Tausend Acht Hundert Acht und Achtzig Thaler und 32 Mgl.) musten aufgehen, das währete die ganze Zeit über, und mochte gleichwohl keine Linderung der Theuerung gespühret werden. Täglich wurden auf der Strassen hin und wieder so viel 100 Todte auf Befell des Kaysers aufgesammelt, und mit so vielen wagen hinaus geschleppet, dass es anzusehen (credas) sehr grausam und erschrecklich. Die Todten mussten von sonderlich bestellten Leuten, fein sauber abgewaschen, ein ieder in ein weiss Leinwand gewickelt, ein paar rothe Schuhe ihm angethan, und also nach dem Bostthumb (*) (ist ein Ort, dahin die begraben werden, so ohne empfangene Sacramente dahin sterben) zu vergraben hinausgeführet werden. Und sind aus solcher Kayserlichen Barmherzigheit und Speisung der Armen mit Kleidung der Todten, und die zu begraben, unzählich viel Hundert Tausend Rubel in dieser 4-jähriger Theurung aus der Schatz-Kammer verwendet worden, dass dieselbe hierdurch auch zimlich exhauriret. Wie dann die Rechnung leicht zu machen, ich auch von wahrhaftigen Canzlei-Schreibern und Kauf-Leuten berichtet bin, dass allein in der Stadt Moscou solche theure Zeit über, über 500,000 Menschen Hungers gestorben, die Se Majest. bey Lebenszeiten alle gespeiset, nach ihrem Absterben mit rothen Schuhen und weiser Leinwand bekleiden und begraben lassen. Das ist in dieser einigen Stadt geschehen, was mag wohl hin

---

(*) "Wahrscheinlich Ибогій домъ oder Божій домъ, ein Armenhaus, Gotteshaus, bisweilen auch Божедомка genannt. Diess waren grosse einfache Gebäude, oder sogenannte Schoppen, wo todte Körper von Erschlagenen, oder sonst eines gewaltsamen oder Schleunigen Todes verstorbenen verwahret wurden, bis die Kirchen-Gesetze es erlaubten sie zu begraben." V. Müller's Samml. Russ. Gesch. V: 357, und Энциклоп. Лексиконъ, VI: 204."

Adelung.

und wieder zu Land und in andern Städten die lange Zeit über für eine grosse Anzahl Volks an Hunger und Pest verblieben seyn, die alle aus seinem Schatz zur Erden bestätiget wurden."

([47]) Page 66. „La somme que l'Empereur Boris déboursa pour les pauvres est incroyable, n'y ayant ville en toute la Russie, outre la dépense qui se faisoit en Mosco, auxquelles il n'envoyast plus ou moins pour la nourriture des dits pauvres. Je sçay qu'il envoya à Shmolensqui par un de ma connoissance vingt mille roubles. Il avoit cela de bon qu'il faisoit ordinairement de grandes aumônes, et beaucoup de biens aux Ecclesiastiques, lesquels aussi estoient tous pour luy. Cette famine a grandement diminué les forces de Russie et le revenu de l'Empereur." Margeret, page 108.

([48]) Page 67. Les envoyés russes étaient le gentilhomme Rgefsky et le diak Dmitrieff. Pour le réglement des frontières en Laponie, la cour de Danemark avait envoyé en 1601, à Moscou, Eske Brock, Kharles Bryske et Siméon de Salingen.

([49]) Page 69. „Das Spiónirsystem wurde allgemein. Diener brachten Angaben gegen ihre Herren vor, Mönche, Popen, Diakone, Oblatenbäcker gegen Leute jeglichen Standes—Weiber gegen ihre Männer, Kinder gegen ihre Väter. Auch in wilden Horden, sagt ein russischer Chronist, herrscht kein so grosses Uebel; die Herren wagten ihre Sklaven nicht anzublicken, noch Angehörige aufrichtig unter einander zu sprechen, und wenn sie sprachen, so verbanden sie sich gegenseitig durch einen furchtbaren Eid zu unverbrüchlichem Stillschweigen." Herm. III: 454.

([50]) Page 69. Karams. XI : 105.

([51]) Page 70. Karams. XI : 156.

([52]) Page 71. Selon Margeret (page 108), la suite du duc Jean se composait de 200 personnes, sa garde de 80 mousquetaires et d'autant de hallebardiers: en tout 380. Le voyage du prince danois est amplement décrit dans l'ouvrage: *Warhafftige Relation der Reussischen und Muscowitischen Reyse*

und Einzug dess Durchleuchtigen..... Herrn Hertzog Johansen dess jüngeren..... Zu Magdeburgh, bey Johan Francken. Anno CIƆ IƆ. CIII. in 4°. Voyez sur ce livre rare Adelung II : 111—126.

([53]) Page 74. Man hat auff dem Schlosse, von der Keyserinnen vnd Frewlin, noch Frawenzimmer niemand gesehen, auch hat Ihr. F. G. derer selbst keine gesehen, *es kann aber wol seyn, dass sie am verborgnen ort gestanden, vnd Ihr. F. G. auff vnd abzug angesehen.*" *Warhafftige Relation*, Ad. II : 118.

([54]) Page 74. Un usage sévère défendait à toute jeune fille de se montrer aux regards de son futur époux, avant la cérémonie des fiançailles. Cependant Xénie et la Tsarine, *placées dans un lieu secret*, purent voir de loin le jeune Duc." Kar. XI : 61.

([55]) Page 75. Les Russes nomment les Lithuaniens Лamьiши. Massa fait probablement allusion à quelque sobriquet injurieux tiré de ce terme qui, dans l'acception où on le prend ici, signifie barbare, étranger. Bussow appelle „Lathischen und Fuhrleute" les serviteurs des Livoniens et des Allemands protégés par Boris. (Adelung, II : 60).

([56]) Page 77. Le prédicant du duc, Jean Lund, est peut-être l'auteur de l'ouvrage cité: *Warhafftige Relation etc.*

([57]) Page 78. Karams. XI : § 1—68; Müller, V : 140—157.

([58]) Page 79. Karams. XI : 101; Müller, V : 159—168; Adelung, II : 136—144, d'après la *Relatio* de Jean Brambach, secrétaire de l'ambassade.

([59]) Page 80. Karams. XI : 72; Müller, V : 168. L'ambassadeur persan Latschin Bouk était déjà arrivé à Moscou le 28 Aout 1603; mais c'est le 4 Septembre qu'il eut son audience officielle. C'est donc cette dernière date que Massa confond avec celle de l'année.

([60]) Page 80. Massa à ici en vue la bande de Chlopko. Karams. XI : 153; Hermann, III : 460; Müller, V : 126.

([61]) Page 81. Karams. XI : 157.

([62]) Page 83. Karams. XI : 78.

(63) Page 84. C'est Siméon Godounoff qui fut envoyé par le Tsar vers les Nogais. Karams. XI : 106.

(64) Page 84. Pour l'histoire du faux Démétrius on peut voir: Karams. XI : 160—468; Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, 1732, V : 194 et suiv.; Hermann, III : 462 et suiv.; Gérard Grevenbruch: *Tragoedia Moscovitica, sive de vita et morte Demetrii, qui nuper apud Ruthenos imperium tenuit, narratio, ex fide dignis scriptis et litteris excerpta. Coloniae Agrippinae apud Gerardum Greuenbruc.* Anno 1608 et 1609. 8vo. Pierre Petrejus: *Historien vnd Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow... Mit dem nevlich vorgelauffenen Auffrühren vnd Händeln von den dreyen erdichteten Demetrijs... beschrieben vnd publiciret Durch Petrvm Petreivm de Erlesvnde. Lipsiae Anno* MDCXX. 4to. (Voyez Adelung II : 238—258.) H. G. Peyerle: *Beschreibung der Moscouuitten Rayss, welche Ich Hanns Geörg Peyerle, von Augspurg, mit herrn Andreasen Nathan, vnd Matheo Bernhardt Manlichen dem Jüngern, Ady* 19 *Marty A°.* 1606 *von Crachaw aus, angefangen, vnd was wir warhafftiges gehört, gesehen vnd erfahren, alles aufs khürzest beschrieben, bis zue vnserer Gottlob wider dahin ankunft den* 15 *Decembris Anno* 1608. (Ad. II : 184—198.) Enfin, les auteurs déjà cités: Margeret, Bussov (dont la chronique est attribuée au pasteur Martin Bär, par Karamsine) et l'auteur de la *Légende*. Il existe, au British Museum un exemplaire unique d'un petit livre de Henry Brereton, intitulé: *Newes of the present Miseries of Rushia: occasioned by the late Warre in that Countrey. Commenced betweene Sigismond now King of Poland. Charles late King of Swethland. Demetrius, the last of that Name, Emperour of Rushia.... London, Printed for John Bache...* 1614. *in* 4°. Si cet opuscule, imprimé en caractères gothiques (*black-letter*) a une haute valeur aux yeux des bibliophiles, il n'est au point de vue historique qu'une ridicule rapsodie. Le contenu est aussi curieux que le contenant. Que l'on en juge par ce résumé des points

principaux que nous esquissons rapidement d'après le facsimile publié par Harris. Dmitri succède immédiatement à son père Vassili, mais à cause de la cruauté de son père, il est l'objet de la haine du peuple. Il cherche alors à affermir sa position par une alliance plus étroite avec la Pologne, et il prend la résolution d'épouser une polonaise de la race de Sigismond. Il se rend à la cour de Pologne pour y chercher sa fiancée et laisse à Moscou comme régent de l'empire son ami *Tragus* (!) qui avait été antérieurement en Pologne chercher le portrait de la future. Le roi et la reine accompagnent le Tsar jusqu'aux frontières, quand il retourna en Russie, et Dmitri amène avec lui une garde polonaise de 6000 hommes. Ce corps d'armée accomplit une foule de vexations et d'insolences qui augmentèrent encore le mécontentement des Moscovites. Mais ce qui le porta au comble, c'est l'audace d'un gentilhomme polonais qui déshonora la fille d'un marchand russe. Le père irrité se rendit auprès du Tsar et lui débita la philippique suivante; etc. Le Tsar fut tellement courroucé de cette harangue qu'il repoussa, à coups de pied, le père et la fille et fit jeter toute la famille en prison. Par une conduite semblable, le joug du souverain devint trop lourd à porter pour ses sujets (!). Les premières étincelles du mécontentement furent soufflées par *Knesecuansusce* (Knés Ivan Schouisky, que Brereton partout ailleurs nommé *Vansusce*), au point que Dmitri dut se résoudre à faire appaiser ses sujets par quelques nobles de sa cour. Par ce moyen, les moscovites parurent bientôt pacifiés, mais non pas satisfaits, le marchand, sa femme et sa fille avaient été délivrés, mais non pas dédommagés, une condamnation prononcée contre le coupable, ne fut pas executée, une satisfaction promise ne fut pas donnée, de sorte que ce feu couva pendant quelque temps, sans être éteint „to be pacified, not appeased, the Marchant, his Wife, and daughter delivered, not contented, a punishment upon the offender imposed, not executed, a satisfaction promised, not performed, so that this fire was for a time

smothered, not extinguished". Enfin la conspiration éclata contre le Tsar et sa garde polonaise. Glasco, un secrétaire qui avait particulièrement la confiance de Dmitri, trahit son maître et fit entrer les conjurés dans le palais, où ils firent un massacre général des Polonais. Un fidèle serviteur trouva cependant le moyen de faire fuir le Tsar déguisé en serf et la Tsarine cachée sous des habits d'homme. Les fugitifs réussissent à gagner *Colloga*, une principauté où ils trouvèrent de l'appui. *Vanausce* avait fait enterrer le corps d'une des victimes qui avait de la ressemblance avec le Tsar assassiné en le faisant passer pour être le corps de ce dernier.

Après cela, vient un long récit de la prise par artifice et du procès de Tragus, l'ami de Dmitri, *Vanausce* est proclamé Tsar. Dmitri, pendant ce temps, se rendit en Pologne et en revint avec une armée pour revendiquer ses droits. Il fit des progrès tels qu'il mit bientôt le siége devant Moscou. L'usurpateur Schouisky envoie demander du secours au roi de Suède, Charles, qui lui dépêche 12000 hommes commandés par un certain *Pontus de la Guard* „a french captaine, a man of more fame then Worth among them". Pendant que Dmitri était campé avec son armée devant Moscou, il reçoit la visite de sir Robert Sherly, ambassadeur du Sophi de Perse, qui vient pour former une alliance de tous les princes chrétiens contre les Turcs. Sur ces entrefaites, il s'élève un mécontentement parmi les Moscovites qui aimaient mieux subir la tyrannie de leur jeune souverain légitime, que celle de l'usurpateur *Vanausce*. Celui-ci fait tous ses efforts pour retenir les habitants dans sa cause, jusqu'à l'arrivée des Suédois. A cet effet, il envoie un agent à Démétrius pour lui offrir de faire sa soumission. Démétrius conçut de la défiance d'une offre pareille, cependant il feignit d'y croire. Mais, en revenant à Moscou, l'envoyé de Schouisky y répondit le bruit que Démétrius n'était par le véritable Tsar. *Clasco* qui avait autrefois trahi Démétrius avait maintenant, par suite de quelque dépit, noué une correspondance secrète avec lui: mais ses

menées sont découvertes, et il est mis à mort. Par l'approche des Suédois, Démétrius courait le risque d'être pris entre deux feux. Dans cette occurence, il se laissa persuader par un millier de Russes restés fidèles et résolut de fuir avec eux sans bruit, la nuit, à travers l'armée suédoise en abandonnant l'armée polonaise à son sort. La tentative réussit, et le Tsar vint pour la seconde fois à Kalouga. Sigismond envahit la Russie avec cent mille hommes de troupes de diverses nations: Tartares, Livoniens, Courlandais, quelques compagnies d'Anglais, d'Ecossais et d'Allemands et un grand nombre de Cosaques. *Vansusce* demande au roi de Suède un supplément de secours: alors de nouveaux auxiliaires arrivent sur le terrain et entr'autres mille français, sous le commandement de Monsieur *La Ville* qui assiége la ville d'Ariova (?) exploit que Brereton décrit en détail (*). Il est suivi de la défaite des Suédois sous la conduite de *Pontus de la Guard*, par les Polonais commandés par *Cholsosce*, défaite après laquelle Démétrius part de nouveau avec 100.000 hommes, de Kalouga, et vient assiéger Moscou d'un côté, pendant que *Cholsosce* l'investit de l'autre avec 10.000 Polonais auxquels Sigismond s'empresse d'en adjoindre encore 40.000. La famine se fait bientôt sentir dans la ville. Schouisky perd courage; il craint journellement d'être trahi par ses propres amis, „if we may call treason, to betray a traitor" dit Brereton. Les nobles se saisissent de Schouisky pendant un conseil qu'il tenait avec eux et le livrent aux Polonais. „O, s'écrie Brereton, had the unkinde and unstable Muscovite deliuered this usurper unto their lawfull Emperour Démétrius that lay on the other side the citie, and had brought him in with their

(*) Pierre de Laville se trouvait comme chef d'un régiment d'infanterie française sous le commandement de Jacques de la Gardie, *fils* du célèbre Pontus de la Gardie. Après son retour dans sa patrie, il écrivit une relation intitulée: *Discours sommaire de ce qui est arrivé en Moscovie, depuis le règne de Ivan Vassilievitch, empereur, jusques à Vassili Ivanovitch Schouisky;* par *Pierre de Laville, sieur de Dombaste.* Adelung III: 223—226.

submission und acknowlegement of alegeance, they might haue had the hand of God to haue fought for them, and haply in short time recouered their former prace and glory." Moscou est occupé par les Polonais qui se mettent à battre aussi l'armée de Démétrius. Celui-ci se rend de nouveau à *Colloge*, mais abandonné de tous ses partisans, il est obligé de fuir de ville en ville et enfin, il périt assassiné par un Tartare: c'est là du moins, ce que Brereton a entendu dire, *Vansusce* est livré au roi de Pologne qui le retient captif au château de Waringborrough „where he yet lives a miserable captive". Voilà comme on écrit l'histoire!

(65) Page 85. Bussov fait aussi mention de cette particularité. Il fait dire à Démétrius dans un de ses messages aux habitants de Moscou: „wie er auch einmal mit dem Littauischen Canzler, Herr Leo Sappia, als der für einen Gesandten vom Konige aus Polen an Boriss abgefertigt, mit in der Moscau gewesen, und seinem Verräther den Boriss mit grossen Schmerze, die er doch verbeissen müssen, auf seinen Väterlichen Erbstuhl sitzen gesehen." Adelung, II : 73.

(66) Page 87. Suivant la *Vntterthenigste Relation* de l'envoyé autrichien, le Baron Henri von Logau, sa mission n'avait aucun rapport avec le faux Démétrius. Massa ne dit rien des efforts que, suivant Bussov et Petrejus, le Tsar Boris aurait faits pour cacher à l'ambassadeur par un étalage de magnificence, les tristes effets de la longue famine. (Adelung, II : 70). Le fait avancé par Bussov est contesté par Müller (V : 173), et par Karamsine. Sur cette ambassade de Logau, voyez Adelung II : 146—156 (Cfr. aussi p. 135) qui discute aussi une assertion de Tectander.

(67) Page 87. Müller (V : 116) donne une traduction du contrat passé par écrit et sous serment entre Dmitri et Mnichek: il en avait découvert une version russe dans les archives de la ville de Tcherdin. Ce traité était de la teneur suivante Dmitri Ivanovitch, par la grâce de Dieu, Tsarévitch de toute la Russie, Prince d'Ouglitche, Dimitroff et autres principautés,

seigneur et héritier patrimonial de tous les états russes fait les promesses suivantes:

1° Aussitôt après son avénement au trône, il épousera Marina et paiera à son père une somme d'un million de ducats de Pologne. Il enverra à la future une somme convenable, en ducats, pour la défrayer de son voyage et pour la mettre en état de paraître à Moscou avec l'éclat d'une fiancée impériale. Lorsque des envoyés du Vaivode ou de sa fille viendraient à Moscou, le Tsar ne les empêchera point de retourner, il s'empressera plutôt de leur témoigner sa faveur par des présents.

2° Il s'engage, aussitôt après la prise de possession du gouvernement, d'envoyer une ambassade au roi de Pologne, pour demander à ce monarque son consentement au mariage projeté.

3° Il donne à la future en toute propriété les deux principautés de Grand-Novgorod et de Pskoff, avec tous les bourgs et villages qui y appartiennent, ainsi que leurs habitants, de quelque rang ou condition qu'ils puissent être, avec tous et mêmes droits que le Tsar Ivan Vassiliévitch possédait sur ces domaines, sans réserve d'aucun de ces droits. Cette donation sera ratifiée à Moscou, après le mariage, par un acte écrit et scellé du sceau impérial, et sortira ses effets, même s'il n'advenait point de postérité dudit mariage. La fiancée, en qualité de future Tsarine, gouvernera les deux principautés par des gouverneurs et des employés, nommés par elle, et d'après son bon plaisir et l'administration de la justice s'y fera en son nom. Elle aura le droit d'y concéder des domaines à ses serviteurs et d'en aliéner des parties à son gré. Elle aura le pouvoir, si tel est son désir, de fonder, dans ces deux principautés, comme dans un domaine propre, des églises et des monastères de la religion catholique et romaine, d'y installer des évêques et des prêtres, d'y ériger des écoles et d'assigner des revenus à ces institutions. Il lui sera également octroyé d'avoir auprès d'elle, à Moscou, des prêtres catholiques romains et d'y exercer librement le culte selon les rites de l'église ro-

maine. En même temps, le Tsarévitch se propose d'employer tous les moyens en son pouvoir, et quelles que soient les difficultés qu'il puisse rencontrer, pour rétablir dans tout l'empire Russe la religion catholique romaine et pour ramener tous ses sujets dans l'église de Rome.

4° Si, par suite de quelque opposition de ses sujets, le Tsarévitch fût empêché d'exécuter ses engagements endéans une année, le Vaivode de Sendomir et sa fille seraient, de leur côté, déchargés de leurs promesses, à moins qu'ils ne consentissent à donner une année de prolongation. Le Tsarévitch confirme cet acte par sa signature et par son serment qu'il prête en présence de quelques ecclésiastiques, et réitère en même temps sa promesse de vouloir ramener tous les Russes dans le sein de l'Église catholique. Fait à Sambor, le 25 Mai 1604.

(68) Page 88. Karams. XI : 170—176. Quant à l'attachement de Démétrius à l'église romaine, Hermann (III : 464) le confirme par plusieurs passages.

(69) Page 89. Les Hetmans des Cosaques du Don, André Korella et Michel Niéschokosch sont les premiers qui, à l'exemple de Sigismond et des Grands de Pologne, se tinrent pour convaincus de l'authenticité du personnage de Démétrius. L'Hetman Stanislas Zolkievski joua aussi un rôle important.

(70) Page 90. Hermann III : 467.

(71) Page 91. Massa exagère de beaucoup le chiffre de l'armée de Boris. Bien qu'il prît les mesures les plus rigoureuses, il ne parvint, en six semaines, à réunir à Briansk que 80,000 cavaliers. (Hermann III : 468). Karamsine (XI : 208) en parle en ces termes: Ces mesures, ces menaces, ces punitions réunirent, dans l'espace de six semaines, *cinquante mille* hommes à Briansk, au lieu d'un demi-million qui, en 1598, s'était armé à la simple invitation du Tsar, alors *cher à la Russie*." Et il ajoute en note (196): „Margeret, qui se trouva lui-même à l'armée de Boris, dit p. 114, qu'elle était composée de 40 à 50,000 soldats. — D'autres, comme Ko-

biergizky, p. 59, Loubensby, p. 37, et Peyerle parlent de 60,000. — Bär (Bussow) en fait monter le nombre à 200,000 hommes."

(72) Page 92. Adelung dit de ce moine Grichka Otrépieff (II : 64.): „Est ist merkwürdig, dass bei allen Polnischen und andern ausländischen Schriftstellern Otrepiew und der Pseudo-Démétrius immer als Zwei verschiedene Personen genannt werden, während bei Russischen Quellen nie der geringste Zweifel vorkomt, dass der falsche Démétrius früher Otrepiew geheissen, und mit jenem Mönche eine und ebendieselbe Person gewesen sei." De toute la suite du récit de Massa il résulte que celui-ci n'a jamais douté un instant de l'identité de Grichka Otrépief et de Dmitri. Adelung lui-même (p. 213) rapporte le témoignage de Pierre Paterson, un écossais qui se trouvait en Russie à l'époque de Dmitri et qui le nomme „le moine Griska Trepeia." Suivant Bussov, „Chrischa Altrepia" alla rechercher, aux frais des Godounoff, un jeune homme qui, par l'âge et le physique, eût de la ressemblance avec le Démétrius assassiné.

(73) Page 95. „In der Cammarischen Wollust (Kamaritkische Wolost) so viele tausend Bauern mit Weib und Kindern nur bey einem Beine an die Baume hängeten, dieselben mit Kugeln und Pliczen durchschossen, das jämmerlich und erbärmlich anzusehen war". Bussov, 128. Adelung, XI: 73.

(74) Page 96. La publication de l'histoire du moine Grichka Otrépieff ne fut d'aucune utilité à Boris pour diminuer le nombre des adhérents de Dmitri. Personne *ne voulait* connaître la vérité. (Hermann III: 466). Müller (V: 181—219) donne la biographie de Grichka Otrépieff d'après les relations russes.

(75) Page 97. Karams. XI: 201 (189).

(76) Page 98. Karams. XI: 212.

(77) Page 99. Peyerle raconte ainsi la vaillante conduite de Dmitri dans le second combat que lui livrèrent les Russes: „sprunge er selbst, sizent avf einem Castani braunen Türcki-

schen Pfert, mit einem blosen pallash inn der hant, vor dem ersten hauffen auff dem feindt zue, darmit den andern desto bessers hertz zu machen, welches sonsten wenig gehört wirt, dass dass haupt Jun schlachten den angrif thut." Peyerle (Ad. II: 187).

(78) Page 101. Karams. XI: 219.

(79) Page 107. Karams. XI: 229.

(80) Page 114. Bussov raconte ainsi la réception de Basmanoff par le Tsar: „Als er für den Kayser erschien, verehrte der Kayser selbst ihm mit eigner Hand eine güldene Schüssel, 6 Pfund schwer und voller Ducaten, sagte: Dieses soll er als ein Ritter für seine mänliche Thaten zu einer gnädigen Erkenntniss annehmen, und ihm also, wie nun geschehen, treulich dienen. Nebst diesem liess der Kayser ihm noch geben 2000 Rubel an Denningen, seynd 5555 gemeiner Thaler und 20 Mgl. Dergleichen vielerley silberne Geschirre. Machte ihn zum grossen Herrn im Lande. Gab ihm viel Land und Leute. Erhub ihn unter seine Reichsrathe und machte ihn sehr hoch und gross, wurde auch von iedermann sehr lieb und werth gehalten." Pag. 123. (Ad. II : 72).

(81) Page 114. *Légende*, page 4.

(82) Page 116. „Boritz mourut soudainement *non sans soupçon d'avoir pris du poison.*" Légende, pag. 3.

„Aber ihres Ansehens nach (weil die untreue allzugross) fast alle Hoffnung wider den Feind zu stehen, vielweniger Victoriam zu erhalten, verflossen, erschreckte der Boriss hierob dermassen, dass der auch in Zweifelmuth fället, ***und sich selbst mit einem eigenommenen Gifft ertödtet und ums Leben*** bringt." Bussow, pag. 135 (Ad. II : 74). Bussov et Massa, d'accord avec les relations russes, fixent la mort de Godounoff, au 13 Avril, vieux style.

L'auteur anonyme de la *Lettera scritta in Arcangelo a di 4 luglio* 1605. (Adelung II : 162—166), avance que Démétrius, arrivé aux approches de Moscou, conseilla à Boris de se démettre volontairement de sa dignité souveraine et de se re-

tirer dans un monastère. Mais Boris, désirant s'épargner cette houte, *prit du poison* et mourut le 13 Avril, vers les quatre heures de l'après-midi et d'une manière si subite, que les secours des médecins arrivèrent trop tard.

Le jésuite Polonais André Lawicki, qui faisait partie de la suite de l'imposteur Démétrius (Adelung, II : 166—172), annonce au père provincial, Stanislas Grodzicki, à Varsovie, dans une lettre datée de Moscou, 16 Août 1605, que Boris est mort d'un crachement de sang ou apoplexie.

Peyerle assure que Boris mourut de terreur en apprenant que l'usurpateur s'approchait de la capitale, cependant il ajoute „viel wöllen aber sagen, *dass er Ime selbs mit Giefft vergeben habe.* Page 191. (Adelung, II : 188).

„Etliche mainen, *dass er Ime selbsten* wegen der Falschhait und Verrätherey seiner Kriegs Obristen *das Leben abgekürzt*, Ettliche halten dafür, dass andere Ime vergeben haben, hievon ist kain Gewishait, allain, dass er geschwindt darauff güngen" Paterson. (Adelung II : 214).

De Laville, que nous avons déjà cité, dit qu'il est constant que Godounoff s'est ôté la vie en prenant du poison (Adelung, II : 224).

„Boris Fédrovitch s'abandonna au désespoir et, ayant préparé du poison, il le prit et se délivra ainsi du fardeau de la vie" c'est ce qu'on lit dans l'ouvrage: *Beschryvinge van Moscovien ofte Ruslant: gestelt in twee deelen. Waer van het eerste tracteert van den stant des Rycks, ende op wat tyt deselve eerst bekent is geweest: met een cort verhael van t' gene daer te lande, zedert tot noch toe meest ghepasseerd is. Het tweede van der Moscoviten ofte Russen Religie, Ceremonien, Wetten, Policyen, ende Crychs-handel: Beschreven door J. Danckaert. Tot Amsterdam, by Broer Jansz... Anno* 1615. in 4°. page 23. Je donne dans son entier le titre de ce rare opuscule de Danckaert, afin de redresser une erreur commise par le minutieux Adelung, qui semble ne pas en avoir connu l'édition originale. Il cite (II : 293) d'une manière abrégée

et inexactement l'édition in 4°, tandis qu'il cite *in extenso* la réimpression, tout aussi rare, de 1652. in 12°. Une faute d'impression qui s'est glissée dans l'introduction de cette dernière a conduit Adelung à une conclusion erronée.

Après avoir dit, d'après Danckaert, que celui-ci avait accompagné en Russie le Capitaine Suédois Jacques Pontus de la Gardie, en l'année 1606, mais qu'il avait dû retourner de Moscou en Hollande pour cause de maladie, Adelung continue: Einige Jahre später (wahrscheinlich 1611, du er als Augenzeuge von der Thronbesteigung von Michael Fédorovitch spricht), begleitete er als secretaire den Baron van Luyt *auf seiner Gesandtschaftsreise nach Moskau.*" Dans la note 249, il ajoute: „Scheltema nennt zwar diesen Gesandten nicht; Danckaert sagt aber von ihm dass er: „*eenige* (quelques) reyse naer Moskovien heeft aengenomen." Mais l'original dit *eene* reyse, *un* voyage.

En outre, le texte hollandais ne signifie autre chose sinon que le Baron van Luyt entreprit un voyage en Russie, voyage dans lequel Danckaert l'accompagna en qualité de secrétaire, sans faire entendre le moins du monde qu'il s'agissait là d'une ambassade. Notre assertion, basée sur des recherches dans les papiers officiels, prouve clairement que Scheltema n'avait pas à parler du voyage particulier du baron van Luyt.

Pour ce qui concerne le contenu de l'ouvrage de Danckaert, on peut dire que les renseignements qu'il donne sur les mœurs des Russes sont empruntés, avant tout, a Herberstein (il n'oublie pas même l'histoire du fameux Jordan qui estropie sa femme russe par pur amour!) et à Petrejus, dont il copie, pour ainsi dire, littéralement la description des armes dont on se sert en Russie. Mais comme le livre de Danckaert apparaît pour la première fois chez Adelung dans ses *additions* restées inachevées et qu'il était destiné à être plus amplement mis en œuvre par cet auteur, nous en donnons ici quelques extraits pris dans les parties où Danckaert parle comme témoin oculaire, au risque de publier des choses déjà rapportées

ailleurs. Peut-être aussi Adelung trouvait-il que Danckaert avait fait un tableau trop sombre des mœurs des Russes à cette époque. Mais l'histoire n'est pas un traité d'esthétique, et Danckaert n'a qu'à se justifier lui-même devant le tribunal de la critique.

Page 45. *Sur la manière de prier des Russes.* A l'époque où je vins pour la première fois en Russie avec le sieur de la Gardie, étant arrivé à Novgorod, je fus logé tout seul dans une chambre où l'image de St. Nicolas se trouvait posée dans un coin. En y arrivant le soir, je n'avais pas remarqué cette image et comme en Russie on n'a point de bois de lit, j'avais étendu ma couchette à terre en travers de l'endroit où se trouvait l'image. Le matin, au point du jour, pendant que j'étais encore au lit, je vois entrer dans la chambre, d'abord quelques hommes, puis des femmes, des jeunes filles et des enfants qui s'arrêtent devant ma couche et se mettent à baisser la tête, à faire des signes de croix et à prier. Ne sachant point qu'il y avait là une image et ne pouvant parler avec mes visiteurs, je fus très étonné et m'imaginai que tout cela se faisait en mon honneur, parce que nous étions venus dans le pays pour leur venir en aide. Mais en me levant, j'aperçus l'image et compris de suite de quoi il avait été question.

Pendant plusieurs jours ils continuèrent à venir; mais comme ils m'éveillaient souvent, j'attachai, le soir, la porte avec des liens afin qu'ils ne pussent plus entrer, ce qui leur fit jeter les hauts cris et proférer de vives plaintes; de sorte que je fus obligé de les laisser venir de nouveau.

Ils ne souffrent point que l'on accroche auprès de cette image ni armes, ni mousquets, et ne peuvent supporter qu'elle soit touchée par des mains de mécréants, comme ils nous appellent. J'ai vu des soldats saisir par méchanceté une de ces images et la jeter par terre, ce qui mit les assistants dans une stupéfaction et une frénésie telles, qu'ils allèrent la ramasser en pleurant, en hurlant et en lui témoignant le plus grand respect. Celui qui vient quelque part en visite, commence

toujours, en entrant, par faire à l'image la révérence accoutumée et c'est seulement après qu'il salue les personnes présentes: à la sortie, on agit de la même manière. Leurs églises sont toutes tapissées de semblables petites images, mais en quantité telle, qu'après le sac de quelques temples par la soldatesque, je les vis entassées par milliers, les unes sur les autres. Parmi elles quelques unes étaient d'argent, d'autres entourées de cadres de même métal; aussi les soldats en formaient un riche butin. Entre ces objets pillés, il se trouvait aussi une foule de petites croix sur lesquelles on voit, d'un côté, quelques lettres russes, et au revers une figure gravée: ces croix étaient d'argent, ou dorées, ou de cuivre ou d'un autre métal ou de quelque autre substance. Jeunes et vieux, tous portent de ces petites croix pendues au cou par un cordon assez long pour qu'on puisse les prendre en main et les baiser. Les gens riches ont des croix en or ou en argent; celles du commun du peuple sont en quelque matière de moindre valeur. -On y a l'habitude de se signer fréquemment et personne ne mettrait rien en bouche, soit pour manger soit pour boire, sans avoir, au préalable apposé un signe de croix l'objet croyant par là qu'il est béni sur et à l'abri de tout maléfice.

Page 49. *Leurs jours de fête.* On pourrait à peine le croire combien, en ces jours là, ils se remplissent d'eau-de-vie et d'autres liquides. J'ai vu, en ces jours-là, à Novgorod et ailleurs, des hommes étendus morts sur la rue, étouffés par la boisson, j'ai vu des femmes qui en avaient incorporé au point qu'elles s'en allaient errer derrière les rues; là plusieurs restaient couchées sur le sol et, la nuit, un grand nombre d'étrangers s'y rendaient pour avoir accointance avec elles. On croirait que ces boissons fortes dussent incommoder les buveurs et que, le lendemain, ils doivent s'en abstenir. Loin de là: le matin, ils se réunissent de nouveau, en disant qu'ils sont *pochmély*, ce qui veut dire altérés ou pris de soif nouvelle; et pour l'assouvir, ils recommencent comme la veille et

ne cessent que lorsqu'ils n'ont plus assez de raison pour remplir leur coupe et la porter à leurs lèvres.

Page 55. *Dérèglements des Russes.* Les hommes y ont un grand penchant pour les femmes étrangères, mais ils n'ont d'autre désir que celui d'en abuser brutalement, ce dont je puis apporter un exemple. Lorsque j'étais à Novgorod avec le sieur de la Gardie, je me trouvai par hasard dans une certaine auberge, avec une dame anglaise qui était arrivée avec nous de la Suède. Pendant que j'étais à boire avec elle, plusieurs Russes font irruption dans la maison, me jettent dehors avec violence, et après y avoir maintenu la dame, ils assouvissent sur elle leur lubrique passion, malgré elle, malgré les cris qu'elle jetait pour appeler du secours, et ils y mirent tant de brutalité, que de 17 ou 18 qu'ils étaient, ils abusèrent d'elle l'un après l'autre. Je fus obligé d'appeler du monde au secours; alors nous enfonçâmes les portes par force et nous chassâmes toute cette canaille qui s'enfuit dans tous les coins et recoins. La dame fut délivrée et put nous apprendre le traitement bestial qu'elle avait subi de la part des Russes. On peut en conclure que cette nation doit, en toute justice, être appelée la nation la plus barbare de la terre puisque ni la rigueur de son climat, ni la nature, ni la pudeur, ni l'amour que l'on doit au prochain, ni (ce qui devrait les émouvoir au dessus de tout) la crainte de ce Dieu qu'ils semblent honorer avec une superstition extérieure, ne peut leur inspirer l'horreur de forfaits aussi odieux.

Page 55. *De leur penchant excessif pour la boisson.*

De toutes les nations de la terre, la nation russe est, de l'avis de plusieurs, celle qui commet la plus d'excès dans le boire. Ces excès même sont tels qu'un grand nombre de gens en meurent subitement. Il y a quelques années, un ambassadeur Russe était venu en Suède auprès de feu le roi Charles, de la part du Tsar pour terminer quelques affaires. Il se logea à Stockholm dans la meilleure auberge, et comme on lui présentait, le soir, diverses sortes de boissons telles

que des vins d'Espagne, du Rhin ou autres, il les refusait toutes et nè buvait, selon son habitude, que de l'eau-de-vie. Celle qu'on lui offrait lui parut excellente, et sans songer qu'elle avait pour base le vin, tandis que celle qu'il buvait en Russie n'est qu'une distillation d'eau et de grain, il en consomma ni démésurément qu'au jour où il devait se rendre à l'audience royale, on le trouva mort au matin. Ce cas arrive souvent parmi les gens du peuple qui se rendent chaque jour dans un endroit qu'ils appellent *caback* et où l'on vend de l'eau-de-vie, de l'hydromel, de la bière; ceux qui tiennent ces établissements ont l'autorisation exclusive de débiter des boissons au public et la moitié de leurs profits appartient au Tsar. On ne saurait croire ce que l'on boit et ce que l'on consomme dans ces *cabacks*; quand un buveur y a dépensé tout l'argent qu'il portait sur lui, il y laisse son habit en gage et boit de nouveau pour la valeur que le tavernier donne à l'habit. Bien souvent on en voit qui y ajontent leur bonnet, leurs bottes, leur chemise, tout ce qu'ils portent sur eux, enfin, et qui s'encourent tout nus à leur demeure. On passe rarement devant un de ces bouges, sans en voir sortir un bon nombre, dont l'un est nu comme ver, un second en chemise, un troisième à moitié vêtu encore, et le plus souvent ils sont dans une tel état d'ivresse qu'il leur est impossible de regagner le logis. J'en ai vu plus d'une fois qui, après avoir bu tout leur avoir, avaient été jetés sur la rue et gisaient là étouffés dans la neige, où ils mouraient au bout d'une demi-heure, sans que les passants en prissent aucune pitié. Ce cas est très fréquent, surtout quand ils réussissent à se procurer de l'eau-de-vie arrivant des Pays-Bas; quoique n'étant pas aussi forte au goût que celle de leur pays, cette eau-de-vie, produite par la distillation du vin, peut, comme je l'ai fait remarquer, brûler le cœur de ceux qui la consomment avec excès, effet qui s'observe souvent aussi chez nous. Plusieurs fois, j'en ai vu, en été, qui étaient couchés tout nus à l'entrée de ces *cabacks*, et plongés dans

un tel état d'insensibilité qu'ils ne faisaient pas le moindre mouvement pour débarrasser leur corps d'une multitude de mouches et de moucherons, insectes qui sont nombreux en ce pays et dont la piqûre y est très douloureuse. Il est impossible aux Russes de sortir de ces *cabacks* sans être ivres comme des brutes: et ce ne sont pas seulement les gens de la dernière classe qui les fréquentent, mais encore des gens de qualité et des riches.

L'année dernière, en 1613, il y avait à Archangel un Gouverneur qui consommait tous les jours d'énormes quantités de boisson. Un après-midi qu'il s'était rempli, plus que de coutume encore, d'eau-de-vie et d'un certain vin d'Espagne, il mourut subitement en présence de plusieurs négociants allemands qui l'accompagnaient journellement.

Page 57. *Leur dépravation.*

Chez les Russes toutes les lois et les règlements sont en dissolution, et la plupart des péchés, quelque abominables qu'ils soient, y sont tolérés, du moment qu'ils n'occasionnent aucun préjudice au Tsar: il s'en suit que le peuple mène une vie tellement déréglée et impie que le récit seul en fait frémir. D'abord, les hommes y ont commerce avec des jeunes gens et d'autres hommes, et cela non seulement en secret, mais souvent en présence d'autres personnes, et comme pour s'en faire honneur, et ils portent souvent plus d'affection à ces jeunes gens qu'à leurs propres femmes. Les grands seigneurs et les Boyards entretiennent communément, à côté de leurs épouses, un jeune mignon qui a dans la maison une telle autorité, que les femmes en souffrent toute espèce de turpitudes sans qu'elles osent s'y opposer, de peur d'être en butte à la vengeance de leurs époux. Cela n'arrive pas seulement ainsi chez des gens d'un âge raisonnable, mais souvent aussi, comme je l'ai su moi-même, chez des hommes de soixante ou septante ans.

C'est pourquoi les étrangers qui vont dans ce pays et qui ont des jeunes gens avec eux, doivent bien veiller à ce que

ceux-ci ne soient pas débauchés dans cette nation bestiale, car on y mettra tout en œuvre: argent, promesses et autres moyens.

Et, bien que ce soit déjà là un forfait contraire à la loi divine, à la loi de nature et à la société, celui qu'ils commettent avec des animaux est infiniment plus horrible encore. Ils ne se font aucun scrupule de se livrer à cette dépravation impie et ne rougissent point de s'en vanter. J'ai connu un capitaine russe, du nom de Gregorio, qui se rendait en même temps que nous, avec sa compagnie, dans la ville de Jemuiska, pour s'y opposer à l'invasion des Polonais, en 1613. Il était tellement éhonté et corrompu qu'il se vantait quelquefois en présence de plusieurs personnes et affirmait, par serment, qu'il avait en commerce avec sept espèces d'animaux qu'il nommait. Nous le prîmes si fort en dégoût à cause de cela que nous ne voulûmes ni boire ni manger avec lui. Ce Gregorio était un bel homme, courageux à l'apparence, mais quand il fut en présence de l'ennemi, il montra tant de frayeur, qu'il n'y eut pas un mot à arracher de lui, mais quand, pour revenir, nous tournâmes le dos à l'ennemi et que nous entrâmes dans la ville de Colmogro, il recommenca ses débauches et ses actions bestiales. On devrait s'étonner de la patience du Tout-Puissant qui ne punit pas sur-le-champ de pareilles horreurs, si l'on ne savait point *quod vindicta divina tardo incedit gressu.* Mais on s'aperçoit de jour en jour que le glaive de la vengeance céleste pend sur la tête de ce peuple; car on n'y voit plus que des destructions de villes, des meurtres, des pillages et des incendies. Pour ma part, j'ai vu brûler, jusqu'aux fondements, plus de trente villes et de deux cents villages, et selon toute apparence, le pays entrer tombera *in potestatem alterius imperii.* Mais comme cet événement est dans la dépendance du Dieu Tout-Puissant, je ne veux rien préjuger et je continue mon récit.

Page 59. *Du vol.*

A l'époque où M. van Luyt arriva pour la première fois à

Archangel, un capitaine russe vint le soir dîner avec lui. Ce capitaine, voyant que les plats et les assiettes étaient d'argent, prit adroitement une couple d'assiettes de la table et les fourra dans ses chausses. Mais on s'aperçut bientôt de leur absence, et comme on savait pertinemment que personne n'était entré dans la chambre, hormis le capitaine et son valet, nous nous empressons, après le repas, de fermer les portes de l'avant-cour et nous accusons ouvertement le capitaine d'avoir volé les objets. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en tirer, celui-ci déclare que son valet est bien capable d'avoir pris les assiettes et qu'il les lui ferait bien rendre. Sur ce, traînant le pauvre garçon dans un coin obscur, il tire rapidement les assiettes de ses propres chausses, et les jette aux pieds du valet, puis il saisit ce dernier par les cheveux et se met à le rouer de coups comme s'il était le voleur véritable. Quoique nous ayons très bien vu comment les choses s'étaient passées, nous ne fîmes aucune observation.

Les Russes chercheront toujours à voler les étrangers de préférence à leurs compatriotes; ils s'imaginent que ce n'est pas un péché que de voler un étranger qui, selon eux, n'est qu'un païen. Mais ils sont tellement aveuglés par leur désir de posséder, que le plus souvent, ils manquent leur coup par trop d'imprudence ou de maladresse; on les prend sur le fait et on les fait punir. Si quelqu'un est soupconné d'avoir enlevé quelque chose avec subtilité, il n'est pas permis encore de le mettre en accusation, s'il consent à baiser un crucifix en niant le vol. Mais, si jamais on retrouve en sa possession les objets volés, il est puni d'une manière beaucoup plus sévère.

Page 60, chiffrée par erreur 55. *Le mal français.*

Il ne faut pas douter que dans un pays où il se commet de si abominables excès de dépravation, il ne surgisse malgré la climat tempéré, de grandes contagions et surtout celle que l'on nomme chez nous *morbus Gallicus* ou *vérole d'Espagne*; aussi, quoique les Russes soient très ignorants et tout à fait

inhabiles dans l'art de la médecine, ils ont cependant contre ce mal un remède si actif et si salutaire que l'on s'étonne vraiment de ses effets. Mais on ne peut apprendre d'eux les noms des plantes ou des substances qui le composent; car ils font un grand secret de la recette. J'y ai connu quelques néerlandais qui, pour se guérir, avaient, dans notre pays, employé tous les moyens et fait de grands frais, et qui, en voyant les progrès de l'infection, avaient fini par perdre tout espoir de recouvrer la santé. Arrivés en Russie, ils y suivent le traitement usité et, au bout de dix ou douze jours, ils sont radicalement guéris. Ils ont passé ce temps couchés dans une étuve très chaude, traitement qui les fatigue et les affaiblit au point qu'ils ressemblent à peine à un homme quand ils en sortent. Mais peu à peu, les forces leur reviennent, et ils sont bientôt aussi bien portants et aussi dispos qu'ils l'ont jamais été auparavant.

J'ai remarqué ce détail dans leur cure: quand quelqu'un est infecté du mal dans la tête ou dans la cervelle, de façon à en avoir perdu le sens de l'ouie, ils couchent le patient sur le côté et lui plantent dans l'oreille une chandelle allumée, dont je n'ai pu savoir la composition. Cette chandelle soutire les humeurs avec une telle énergie que le patient a bien de la peine à le supporter; après l'espace d'une demi-heure, on voit sortir de l'oreille une matière jaunâtre et dure, tout à fait semblable à un jaune d'œuf. On continue ce remède pendant trois ou quatre jours; le soulagement se fait sentir de plus en plus, et à la fin on est délivré de toute infection et complètement guéri. Quelques uns prétendent que l'on emploie de la sorcellerie dans ce traitement, mais cela n'est pas probable, car ils n'y mettent en œuvre que certaines substances et non point des mots ou des signes, comme ils le font dans une foule d'autres occasions. Pendant la cure, les patients doivent observer une diète sévère; d'ailleurs ils sont tellement abattus et affaiblis qu'ils n'ont par le moindre désir de boire ou de manger: quelquefois même, ils tombent dans une telle

atonie qu'on est obligé de leur faire prendre des cordiaux destinés à cet usage. Ils ont aussi des onguents qu'ils frottent sur les jointures des membres; tout ce qu'ils emploient, enfin, dans le traitement de ce mal, est très salutaire, comme le témoignent une foule de résultats heureux.

Page 62. *Sorcellerie.*

Il est certain que parmi les Russes, il y a une immense quantité de sorciers et de sorcières qui mettent souvent leur art en œuvre; ce qui a pu être constaté par plusieurs résidents étrangers; ceux-ci, en effet, ont encore une grande crainte de faire le moindre mal aux Russes, à moins de les tuer tout d'un coup. Voici un fait que j'ai vu, de mes propres yeux, à Colmogro: un enfant venait de tomber, par accident, dans une rivière en présence d'autres enfants. La mère et quelques autres femmes accoururent en toute hâte et se firent apporter un petit bâteau, long de deux pieds environ, dans lequel elles placèrent certaines substances, entr'autres de l'encens et de la mirrhe, auxquelles on mit le feu. Le petit bateau fut posé ensuite sur l'eau, à l'endroit où l'enfant avait été englouti, et les femmes se mirent toutes à crier et à hurler, en prononçant certaines paroles que je ne pus comprendre. Tout à coup, les substances brûlant toujours, le petit bateau se mit à voguer en arrière et en avant, comme s'il s'était mis à la recherche de l'enfant, s'approchant tantôt de la rive et tantôt s'en écartant.

J'observai ce spectacle avec le plus grand étonnement et remarquai fort bien que ces mouvements ne pouvaient avoir lieu sans l'aide de la magie, car dans cet endroit, le courant du fleuve est aussi rapide que l'est chez nous une marée quelconque. Nonobstant cela, le petit bateau n'était pas entraîné et ne cessait ses allées et venues en tous sens.

Mais ces femmes, tout-à-coup, se mirent à me faire signe et à me crier de m'en aller; je n'osai, de crainte de leurs maléfices, rester là plus longtemps et je ne pus savoir quelle fut la fin de cette opération.

Voici encore un fait tout aussi certain, et dont plusieurs de nos compatriotes peuvent témoigner. Dans cette même ville de Colmogro, il y avait, dans notre logis, un Samoyède ou Lapon, nommé Chein, que nous avions retenu un soir, pour nous servir de guide le lendemain. Après son repas, il voulut s'en aller, mais nous ne lui en donnâmes pas la permission, et, dans la crainte qu'il ne prît la fuite, nous fermâmes toutes les portes et les barrières qui étaient fort élevées. Néanmoins, un instant après, on s'aperçut qu'il était hors de la maison. Le lendemain, à son retour, on lui demanda comment il s'était esquivé la veille, sur quoi il nous répondit qu'il s'était contenté d'invoquer son Dieu, et, faisant un saut, il nous affirma que cela lui avait suffi pour être dehors. La chose est fort croyable, car il lui aurait été impossible de sortir de la maison par quelque autre moyen.

Page 68. *De la neige.*

Pendant sept ou huit mois de l'année, la neige y couvre la terre à la hauteur d'un homme, et malgré cela on voyage commodément dans le pays. Quand la neige commence à tomber et qu'elle persiste pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les paysans sont tenus de parcourir continuellement les grands chemins avec leurs traîneaux et leurs chevaux, afin de tenir ouvertes les communications d'un village à l'autre, de sorte que ceux qui viennent trouvent toujours la route tracée.

Celui qui voudrait s'écarter de ce chemin, ne pourrait s'avancer à cause de l'épaisseur de la neige. C'est pourquoi les Polonais ou d'autres qui voudraient faire une invasion en Russie sont tenus de suivre ce chemin. Mais les Russes ont inventé un moyen avec lequel, s'il était bien appliqué et si eux ne manquaient pas de courage, ils pourraient non seulement empêcher pendant l'hiver toute invasion de l'ennemi, mais encore l'inquiéter vivement et le détruire même, s'il se hasardait à entrer dans le pays. Cette invention consiste en une sorte de patin de bois, long de sept pieds environ, large d'un empan et dont le dessous est plat. Ils le lient à leurs pieds et glis-

sent sur la neige sans y enfoncer, à peu près comme chez nous on glisse sur des patins, et ils avancent ainsi avec une rapidité qui tient du prodige. Et y eût-il sur le chemin tracé des milliers d'ennemis, ils pourraient, quoi qu'en petit nombre eux-mêmes, les harceler de tous côtés en glissant autour d'eux, et même leur causer de grands dommages en se servant de mousquets. Mais, à défaut d'armes et plus encore de courage, ils usent très peu de ce moyen. Il est étonnant que ni l'expérience, ni le temps, ni l'occasion, ni la nécessité qui, comme on dit, sait vaincre tout, n'ait pu enseigner à ces hommes la bonne manière de se servir de cette excellente invention. On les voit habituellement courir à l'ennemi avec ces patins, et armés seulement d'arcs et de flèches, sans considérer que les mousquets et les pistolets de ceux qu'ils attaquent ont une portée beaucoup plus longue. Ce système de course rapide est excellent pour faire des reconnaissances et secourir des places assiégées.

L'année dernière, en 1613, je me trouvais dans un endroit voisin de la ville de Jemenska, où les Polonais, au nombre de 2000 environ, vinrent nous attaquer à l'improviste. Nous n'étions que 80 hommes avec quelques Russes. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut, nous avons en toute hâte disposé en cercle, sur la montagne où nous étions, les traineaux qui nous avaient conduits jusques là en garnissant de neige, autant que le temps le permît, cette espèce de retranchement. L'ennemi, en s'avançant, ne pouvait, à cause de la neige, nous attaquer que du chemin tracé qui était fort étroit et ensuite, au moyen de nos excellents mousquets, nous l'empêchâmes bientôt d'approcher plus près de nous. Mais, après nous avoir tenus ainsi pendant quelques jours, il découvrit un chemin de traverse, grâce auquel il put nous bloquer de l'autre côté, de sorte que les vivres commencèrent à nous manquer. Ne pouvant, à cause de notre petit nombre, songer à faire des sorties, nous aurions été forcés de nous rendre à discrétion, si les paysans volant sur la neige avec leurs longs patins ne fussent venus nous fournir de pain et d'autres munitions.

Voyant cela, l'ennemi continua sa marche, incendia la ville de Jeminska et quelques villages et se retira du pays.

Peu de temps après, quelques uns de ces Polonais furent faits prisonniers et conduits auprès du Tsar; mis à la question, ils avouèrent que sans la résistance que nous avions faite, grâce au secours que les paysans nous apportèrent en courant sur la neige, ce qu'on n'avait pu empêcher, leur intention était d'attaquer les villes de Colmogro et d'Archangel et d'en passer tous les habitants au fil de l'épée, comme ils avaient fait à Jeminska.

Quand, vers le mois de Mai, la neige et la glace commencent à fondre, elles déversent dans le pays une telle quantité d'eau que les rivières débordent et inondent les villes et les villages: mais cela ne dure pas longtemps: car les rivières, dont le courant est devenu d'autant plus rapide, conduisent promptement à la mer et les eaux et les glaçons. Ceux-ci sont quelque fois charriés par les vagues jusqu'au mois de Juin; les vaisseaux qui voudraient se mettre en mer à ce moment courent de grands risques et doivent quelque fois revenir au port, pour y attendre la disparition des glaces.

Page 71, (chiffrée par erreur 82).

La stratégie des Russes.

Chapitre 30. *Des armes des Russes et de leur manière de s'en servir.* Leurs armes les plus ordinaires sont un arc et un carquois plein de flèches qu'ils portent sur le dos. Ils lancent leurs flèches avec beaucoup de justesse et une grande force: ils y sont exercés depuis l'enfance, car presque tous les animaux qui nous fournissent la pelleterie tels que Martres ou Zibélines, ont été tirés au moyen de flèches à pointe émoussée, afin qu'elles ne traversent point la peau et n'endommagent ainsi la fourrure.

Ils ont aussi des glaives recourbés qu'ils nomment *Sable* et qui ressemblent à ceux de Pologne, mais ne sont pas aussi tranchants. Quelques uns ont des pistolets ou des mousquets, mais ils sont inhabiles à s'en servir et, pour les décharger, ils

les tiennent horizontalement sur leur poitrine. A côté de leur selle, pend une hâche; quelques uns tiennent encore entre leur jambe et la selle, une longue estocade, sans fourreau, à la manière polonaise. Sur leur corps ils ne portent aucune arme défensive, excepté quelques seigneurs et boyards qui portent une cotte de mailles. Ils se servent en même temps de leur sabre et de leur arc; dans la main dont un doigt retient la bride, ils ont leur arc; dans leur bouche ils tiennent une flèche, dans la main droite, leur sabre et un fouet pendant à une corde: lorsqu'ils veulent tirer, ils laissent tomber le sabre qui reste pendu et attaché au bras par une courroie.

Au premier choc, ils lancent leurs flèches tous ensemble, et presque toujours de loin; car ils ne laissent pas volontiers l'ennemi s'approcher assez près pour qu'il puisse faire sur eux une charge à la lance ou autrement; après cela, s'ils ne remarquent point que leurs flèches ont fait à l'ennemi un dommage tel qu'il en soit notablement affaibli, ils se mettent euxmêmes à fuir et sont quelquefois battus dans cette fuite où ils courent les uns sur les autres. Je les ai vus plus d'une fois ainsi poursuivis de près par l'ennemi, tenir l'arc et les flèches sur le dos, et dans leur course, lancer derrière eux quelques traits, sans regarder s'ils avaient porté ou non.

Chapitre XXXI. *De leur ordre de bataille.*

Les Russes n'ont aucun ordre de bataille: quand ils sont près d'avoir une action avec l'ennemi, ils ne se déploient pas en aîles, ne forment point de carrés, ne composent ni avant, ni arrière-garde, mais se précipitent en une seule masse. Ils ont seulement des divisions en compagnies de deux cents hommes ou plus, qui marchent en groupe, mais sans ordre ou conduite; au milieu d'eux est un cornette portant un drapeau presque aussi grand que ceux de notre infanterie. Il y avait aussi autrefois chez eux des fantassins armés de longues arquebuses à croc, dont ils tiraient fort mal; mais il n'y a plus aujourd'hui que des archers courant à patins sur la neige, et que l'on nomme *Strillitsky*, de *strilly* qui veut dire tirer.

Quand ils se mettent en campagne et que l'ennemi est encore loin, ils ont tous l'air d'être animés d'une grande résolution, mais dès qu'ils s'en rapprochent, leur courage se retire à moins qu'ils n'aient une telle supériorité numérique qu'ils puissent regarder la victoire comme certaine: dans ce cas, ils se jettent sur l'ennemi avec une telle furie qu'ils ont l'air d'avoir perdu la raison. Quand ils ont perdu quelque bataille, on voit les survivants chevaucher çà et là en pleurant comme des enfants, et si, par hasard, ils ont avec eux quelques étrangers à l'aide desquels ils ont mis l'ennemi en déroute et remporté la victoire, ils s'attribuent à eux-mêmes toute la gloire et protestent que c'est par eux seuls qu'elle a été obtenue, tout comme si les autres n'y avaient contribué en rien. Ils ne font aucun quartier à leurs ennemis: ceux qui ont été faits prisonniers, sont tenus pendant quelque temps au pain et à l'eau et traités très durement, quelques uns sont liés deux à deux par une chaîne de fer passée au cou et fermée par une serrure solide, et peuvent aller mendier par la ville, mais dès qu'il en prend la fantaisie aux gens, on leur attache une pierre au cou et on les précipite dans l'eau du haut d'un pont élevé, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui voient, sans la moindre pitié, ces malheureux se noyer. Je sais que cela est arrivé dans la ville de Novgorod à un grand nombre de gentilshommes polonais que j'avais quelquefois visités dans leur prison. Ils agissent ainsi le plus souvent quand ils apprennent que l'ennemi leur a fait éprouver des échecs. Leur rage contre leurs adversaires est telle qu'ils les déchireraient volontiers avec leurs dents. J'en ai été témoin moi-même, un jour que je faisais partie d'un corps de cavalerie envoyé en reconnaissance. Arrivés à un endroit où une troupe ennemie avait campé quelques instants auparavant, nous nous sommes mis à sa poursuite, sans pouvoir l'atteindre: nous réussîmes cependant à nous emparer d'un vieillard, à la figure imposante, qui portait autour du cou un beau collier de perles et qui, je ne sais pour quel motif, était resté en

arrière. Dans l'espoir de tirer de lui quelques renseignements sur la position des ennemis, nous le confiâmes aux mains de quelques uns des Russes qui nous avaient suivis, et nous continuâmes notre poursuite. Au bout de quelque temps, notre reconnaissance étant terminée, nous retournons sur nos pas et nous apercevons le prisonnier dépouillé complètement, couvert de blessures et tué par les Russes, qui s'acharnaient encore sur le corps comme s'ils avaient voulu le manger. Ils savaient fort bien pourtant combien nous avions besoin des renseignements que ce prisonnier aurait pu nous donner.

Chapitre XXXII. *De la manière dont les Russes se mettent en campagne.*

En partant pour la guerre, les Russes traînent avec eux très peu de bagages, afin de ne rien laisser à l'ennemi en cas de déroute, et afin qu'ils pussent piller et voler à leur aise, en cas de succès. Le sieur de la Gardie eut un jour un combat avec les Polonais devant la ville de Tver que les Polonais avaient prise et dont ils avaient fait leur refuge. Ils étaient environ 6000 hommes; la troupe du sieur de la Gardie se composait à peu près d'un pareil nombre de soldats étrangers et de plusieurs milliers de Russes commandés par le Knees Mikhaël, gouverneur de Novgorod. Une forte pluie étant survenue tout-à-coup, les Polonais crurent y trouver un grand avantage pour commencer l'attaque; armés pour la plupart de lances, qu'ils appellent *Copien*, ils croyaient n'avoir pas à craindre les mousquets et les pistolets et font une charge furieuse. Les Russes prennent la fuite et s'imaginant que de la Gardie et les siens seraient mis en déroute, ils courent à leurs bagages qui se trouvaient à un demi-mille de là, commencent à les piller, chargent sur leurs chevaux tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, et se mettent à fuir en courant jour et nuit et en répandant partout la nouvelle que le sieur de la Gardie et les siens ont été battus. Or, c'étaient, au contraire, les Polonais qui avaient été battus et poursuivis jusques dans la ville de Tver, qui n'a pas de remparts, et où ils

perdirent beaucoup de monde. Il régna longtemps, à propos de ce fait, de grands dissentiments entre les Russes et le sieur de la Gardie et celui-ci ne put jamais récupérer une foule d'objets pillés.

Les Russes se servent rarement d'artillerie en rase campagne, d'abord par crainte de la perdre en cas de déroute, et ensuite, parce que l'on rencontre parmi eux fort peu d'hommes capables de desservir un canon. Lorsque le Tsar Vassili faisait le siége de la ville de Smolensk, il fit conduire devant les murs quelques pièces tirées en partie de l'armement de Moscou, ou fondues expressément pendant le siége. Mais comme il n'y avait pas en ce moment là de connétable et que personne ne connaissait la manière de se servir de cette artillerie, elle ne put rendre aucun service. Quelque temps après, l assiégeait la ville de Khasan, avec une grande quantité de canons de métal; tout le service qu'il purent lui rendre, ce fut de mettre le feu à la citadelle, qui était tout à fait construite en bois: or, il fut obligé de la rebâtir lui-même immédiatement après. A présent, l'exemple et les leçons des étrangers ont donné aux Russes un peu plus d'expérience. Mais il est à craindre qu'elle ne soit tardive et qu'on pourra bientôt dire d'eux: *Sero sapiunt Phryges.* La situation dans laquelle ils se trouvent actuellement tend à le faire croire.

Chapitre XXXIII. *Comment les Russes, assiégés dans quelque place forte, ne se rendent pas facilement, mais se défendent jusqu'au dernier.*

Malgré les faibles connaissances des Russes dans l'art de la guerre, il est constant cependant que lorsqu'ils se trouvent dans une place assiégée, ils résistent jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de se rendre à discrétion à leurs ennemis: ils se défendent avec de longs crocs, des flèches, des pierres, avec tout ce qu'ils peuvent inventer. Outre une escarpe très-élevée de terre, leurs remparts sont encore garnis d'une défense formée de grosses poutres solidement plantées dans le sol, et sur lesquelles sont disposées une grande quantité de mâts

pesants de manière à ce qu'il suffise d'une faible impulsion pour les faire rouler sur l'ennemi qui voudrait monter à l'assaut; de cette façon ils causent quelquefois beaucoup de mal et tuent une masse de monde. Le sieur de la Gardie tenta un jour, avec 6000 hommes, de prendre d'assaut une forteresse nommée Caporrea défendue par une garnison toute composée de Russes, mais ceux-ci firent si bonne résistance avec quelques canons, des arquebuses à croc, des pierres, qu'ils tuérent la plupart des hommes qui apportaient les artifices pour faire sauter les portes et que de la Gardie fut obligé de se retirer après avoir subi de fortes pertes, ne pouvant songer à entreprendre un siége en règle à cause du froid et de l'épaisseur de la neige. D'un autre côté, les Russes sont tout à fait incapables d'assiéger une place: car lorsqu'il s'agit de tenter une approche, tout le monde cherche à marcher le dernier. Leur systême le plus ordinaire est d'entourer la ville d'un immense cordon de troupes, d'intercepter toute communication des assiégés avec le dehors et de les forcer ainsi, par famine, à se rendre. Mais ceux qui connaissent le caractère des Russes, savent que malgré toutes leurs belles promesses, ils n'ont à espérer aucune merci, aussi aiment-ils mieux de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que de passer sous leur joug.

Chapitre XXXIV. *Comment les Russes se conduisent en campagne.*

Quand les Russes sont en campagne, et qu'ils veulent s'établir quelque part, ils choisissent une grande plaine nue, dans laquelle le Général, les Chefs et les principaux officiers dressent leurs tentes sans les entourer du moindre retranchement. Les simples soldats s'établissent le plus possible auprès des forêts, dans lesquelles ils construisent de petites huttes, non pas tant pour eux-mêmes, que pour abriter leurs selles et leurs arcs et les préserver de la pluie. Ils laissent courir leurs chevaux en pleine liberté, mais aussi à la moindre alarme, quand il s'agit de les reprendre, est-ce une scène toute

de confusion. Ils ont avec eux des chevaux expressément destinés à porter les vivres; ils doivent se munir aussi de pain; car partout où ils passent, les habitants prennent la fuite et cachent leurs provisions au fond des bois. Le pain qu'ils emmènent avec eux est coupé en morceaux carrés, semblables à des dés, c'est pourquoi les Français le nomment *pain de dés;* c'est du biscuit que l'on peut, en cas de besoin, conserver pendant longtemps. Leur boisson ordinaire est de l'eau aiguisée par un peu de vinaigre. Ils apportent quelquefois avec eux de l'eau-de-vie ou d'autres boissons, mais ils s'en servent d'une manière si immodérée que leur provision est bientôt épuisée. Quelques uns suspendent à leur selle des gourdes de cuir contenant de l'eau-de-vie, à la manière polonaise, ils gardent cette liqueur, pour se donner plus de courage quand ils approchent de l'ennemi. Mais, selon moi, après l'avoir bue, ils méritent mieux le nom de frénétiques que celui de courageux. Il est vrai que les Polonais ont la même coutume, et qu'après cela, ils tombent sur leurs ennemis avec la plus grande furie; mais aussi, quand ils ont donné leur premier choc et qu'ils doivent abandonner la lance, je crois qu'ils ont besoin de prudence bien plus que de rage insensée; et ils l'ont maintes fois appris à leurs dépens, en combattant contre des Français, des Anglais ou des Néerlandais. Mais je ne veux pas m'étendre plus longuement sur les Polonais, parceque leur conduite tant en guerre, qu'en affaires politiques, est parfaitement connue par les récits d'une foule de gens qui ont visité ce pays.

(83) Page 117. Karams. XI: 239.

(84) Page 118. „Boris venait d'atteindre sa *cinquante troisième* année. Karams. XI: 234.

(85) Page 118. Voyez le jugement que Karamsine porte sur Godounoff XI: 237. — „Boris war ein hurtiger, kluger und fürsichtiger Mann, doch gar falsch, betrügerisch, arglistig vnd lugenhafft". Paterson (Adelung II: 212).

(86) Page 121. Trahison de Basmanoff. Karams. XI: 243.

(87) Page 122. Karams. XI: 250.

(88) Page 125. Consternation dans la capitale. Karams. XI: 255.

(89) Page 131. Karams. XI: 262.

(90) Page 135. Nouvelles de l'existence de Boris. Karams. XI: 314.

(91) Page 136. Karams. XI: 266.

(92) Page 138. „Darauf antwortete er [Demetrius], er wolte nicht eher [in Moscou] kommen, biss sie seine Verräther also ausgerottet, dass nicht ein einiger mehr zu finden wäre, hätten sie die meisten weggeräumt, so solten sie auch den jungen Pfedor Borissowitz sammt dessen Mutter gleichfall aus dem Wege schaffen, dann erst wolte er einkommen und ihr gnädiger Herr seyn. Dieses schreiben kam den 10 Juny in der Moscau an, wurde abgelesen, und bald der junge Kayser Pfedor und seine Mutter in ihren Gemächern beyde erwürget. — Zwene Särge wurden gemachet, in den einen der Sohn, und in den andern die Mutter geleget. Den Vater, der bey die vorigen Kayser vor etliche Wochen bestätiget, nahmen sie wieder auf und führeten sie alle drey vom Schlosse nach der Strethnizki [Стрѣтницкая] ins Bettelkloster, begraben sie allda aufn Kirchhof ohne Gesang und Klang, auch einige Ceremonien, da doch sonsten die Todten bey ihnen fein ehrlich bestättiget werden." Bussov (Ad. II: 76).

„Dieweil Griska Trepeia sich vor dem Jungen herrn Fedro (der das ansehen, alss solte er zu einem klugen, verschmitzten, vnd vorsichtigen herrn werden) beförchtet, wan er zu seinen Jaren keme, dass er Ime das Regiment entziehen möchte, Desshalben handelt er mit einem schreiber Juvan Bogdanof genandt, dass Er in die Moscou ziehen, vnd beedes Muter vnd Sohn vmbringen, vnd hernacher aussgeben solte, sie hetten Inen selbsten mit gifft vergeben, Die tochter aber solte er bis zu seiner ankunfft wol verwahren, welchem allem der Schreiber vleissig nachkommen, Dan so bald er in die Moscau kame, liess er die Muter sampt dem Sohn dranguli-

ren, vnd dem volckh anzaigen, sie hetten sich selbsten vmbbracht, die strickh damit sie erwürckht, worden hab ich mit meinen aignen augen neben vilen anderen menschen gesehen." Paterson (Ad. II: 214).

Petrejus avance que Démétrius fit tuer la femme et le fils de Boris Godounoff dans leur prison, par un secrétaire nommé Ivan Bogdanoff, après quoi il fit répandre le bruit qu'ils s'étaient empoisonnés. „Welches sie doch auff keine Weise thaten sondern musten sterben wie die jenigen die nicht gern starben, welches die Zeichen nach dem Stricke, damit sie gewürget waren, gnugsam ausweiseten, welches ich mit leiblichen Augen, nebenst viel hundert Menschen gesehen hab." Pag. 314 (Adelung II: 247).

Cependant le bruit de l'empoisonnement volontaire de la Tsarine trouva bientôt créance et s'implanta dans l'esprit public: on peut en donner comme une preuve remarquable le récit que fait Danckaert de la mort de cette princesse. „L'infection jésuitique qui se répandait petit à petit dans Moscou, parvint, par ses menées, à faire jeter en prison, où on les traita avec ignominie le jeune Tsar Fédor Borissovitch, la Tsarine sa mère et la princesse, sa sœur. Mais la Tsarine dont l'âme fière ne pouvait supporter ces outrages et ce mépris, se procura, à l'aide de quelques personnes qui venaient la visiter, une boisson empoisonnée dont elle but elle-même et fit boire à son fils et à sa fille. Lorsque le poison commença à opérer, elle exhorta avec fermeté ses enfants à mourir, en leur alléguant diverses raisons et entr'autres qu'il valait mieux de sortir avec honneur et tous ensemble de cette vie, que de se livrer entre les mains de leurs cruels ennemis qui les feraient mourir honteusement à la vue du peuple. Au dernier moment, ils s'embrassèrent tendrement, dans un suprême adieu. La Tsarine et son fils succombèrent bientôt, mais la jeune princesse, dont le cœur s'était soulevé et avait rejeté la liqueur emprisonnée, se trouva rétablie quelque temps après et fut envoyée par Démétrius dans un cloître où elle

vécut quelques années, et malgré elle, parmi les religieuses et où elle termina sa vie.

(93) Page 138. Massa ne dit rien du soi-disant présage du tourbillon de vent qui eut lieu quand Dmitri passa à cheval sur le pont volant, événement dont parle Bussow. (Adel. II : 77; Karams. IX : 278).

(94) Page 140. Karams. XI : 290.

(95) Page 140. Suivant Margeret aussi, Démétrius ne s'entretint point secrètement avec la Tsarine, mais publiquement en présence de toute la noblesse et il marcha à pied, avec tous les grands, à côté du carrosse de la Tsarine jusqu'au palais." (Page 121).

„Der Kayser vom Rosse abgestiegen, *gieng einen ziemlichen Weg bey ihrem Wagen her zu Fusse*, welcher spectacul vielen von denen gemeinen Pöbel die Thränen aus den Augen gedrungen, dass der liebe Gott so wunderbarlich unter den Menschen-Kindern mit seinen Werken gehandelt. *Darauf schwengete er sich wiederum auf das Ross*, ritt mit seinen Kneesen und Boyaren voraus, bestellte im Kloster, da sie sollte hinein Ziehen, alles selbst." Bussov (Adelung II: 79). Cette version a été suivie par Karamsine IX: 290.

(96) Page 140. Le couronnement eut lieu le 21 juillet. Karams. XI: 291. „Finalement se fit couronner le dernier de juillet (nouveau style), ce qui se fit *avec peu de cérémonie.*" Margeret, p. 126.

(97) Page 141. Selon la Légende, cette avance se monta à 80.000 roubles. Page 5.

(98) Page 142. Karams. XI: 287.

(99) Page 143. „Non pas le 25 juin, comme il est dit dans les chronographies, ni même le 10 juillet, comme dans l'histoire de De Thou; car les embûches de Schouisky ne se découvrirent qu'après le couronnement de l'Imposteur. V. Margeret, p. 127; Karams. XI: 455 (280). D'après cela, la date donnée par Massa pourrait être exacte.

(100) Page 143. „Als der Henker ietzund mit dem Beile

ihm den Kopf abschlagen will, kommet vollens Rennens von dem Kayser aus dem Schlosse ein Teutscher, Martin Sybelsky, ein umgetaufter Mammeluk aus Preussen bürtig, der hatte des Kaysers Mützen in der Hand, winkte und schrie, der Henker solte anhalten, es hätte der Kayser vielen Verräthern das Leben geschenket, er wollte auch diesen begnaden, weil er von so grossem Geschlechte wäre, dazu auch seine Frau Mutter für ihn gebeten hätte." Bussov pag. 174 (Ad. II: 82).

(101) Page 144. Galitche. Kar. XI: 304.

(102) Page 147. Kurz, aus seinen [Dmitri's] Ohren, Händen, Augen und Füssen war zu ersehen, und aus seinen Worten und Werken zu verspüren, dass er multo alius Hector war, denn sonst die vorigen, und dass er in einer guten Schule erzogen und viel gesehen und erfahren." Bussov, pag. 169 (Ad. II: 7). Kar. XI: 295 (270).

(103) Page 148. Müller et Karamsine, le nomment Vandemant; Bussov le nommé Vandmann; Petrejus, Albert Vandeman; Kelch, Albrecht Vartmann; Grevenburch, Albertus Lantia; de Thou, Albertus Lantana et la Légende Albert Lantia.

(104) Page 148. „Der Kayser bestellet drey Capitains, der erste war ein Franzose, redete aber fertig Teutsch, ein frommer verständiger Mann, hiess Jacobus Marsareth [Jaques Margeret], hatte unter sich 100 Hartschierer, die müsten Partisanen tragen, in denen des Kaysers Wappen mit Golde ausgepräget war, die Schäffte mit rothem sammet überzogen, mit silbernen, verguldeten Stifften beschlagen, mit Silberdrath umwunden und von allerhand seiden, silbern und gülden Drathen Trollern [Troddeln] daran gehangen. Die hatten Quartal eine solche Besoldung, dass sie fast meistentheils sammetne Mäntel mit güldenen Posament besetzet und sehr kostbare Kleider konnten machen lassen. Der 2-te Capitain hiess Mathias Knutson [Knutsen], ein Lüfländer aus Churland [?], dem wurden 100 Hellepartirer befohlen, in derer

Helleparten war auch das Kayserl. Wappen geätzet, die musten von Viol braunen Gewande mit rothen sammeten Schnüren besetzet und rothen Damastenen Ermeln, Hosen und Wamsen tragen. Der 3-te Capitain war ein Schotte, hiess Albertus Wandmann, wurde sonnst Pan Schottnitzki genannt, weil er lange Zeit in Pohlen versiret, der hatte auch unter sich 100 Hellepartirer, derer Helleparten eben allso, wie die vorigen 100 gestaffiret. Der Unterschied zwischen ihnen war dieser, dass die ihre Hosen und Wämser mit grünen Sammet besetzen lassen, und grüne damastne Ermel tragen musten. Diese Guardie muste Tag und Nacht die eine Hälfte, und den andern Tag und Nacht die andere Hälfte auf seinen Leib warten." Bussov (Ad. II:80).

([105]) Page 150. V. Margeret, page 128. (Adelung II:41).

([106]) Page 151. „Axinia wurde ins Jungfrauenkloster verstossen und dem Demetrio hernacher zur Concubin zugeführet." Bussov (Herm. III:471 (1021).

([107]) Page 152. Le nonce du Pape, Alessandro Rangoni vint à Moscou en septembre 1605 et y resta trois mois. Adelung II:180—183. Karams. XI:310.

([108]) Page 153. Après la mort de Dmitri, on reconduisit Gustave à Kuschin, où il fut rétabli dans sa position antérieure. Il mourut en 1607. (Müller V:296).

([109]) Page 157. „Die schuldigen Strelitzen aber gab Demetrius ihren Mitgesellen hin, dieselben umzubringen, auf was Weise sie immer wolten, mit Anzeigung welcher von ihnen zum ersten die Hand an solche Verräther legen würde, denselben wolte er dafür halten, dass er nicht mit in diese Conspiration gehörete. Da fielen die Strelitzen auf die Schuldigen zu, wie die Hunde und zerrissen sie (zur Beweisung ihrer Unschuld) *mit den Zähnen auseinander*, also, dass man nicht sehen konnte, wo ein Stück an dem anderen gewesen." Bussov (Ad. II:82). „D'après la Chronique de Morosoff, *sept hommes* furent taillés en pièces." Kar. XI:459 (318).

(110) Page 158. Peyerle se trouvait dans la compagnie de cet André Nathan. (Adelung II: 197).

(111) Page 158. V. *La Légende*, page 21.

(112) Page 160. Suivant le Journal du voyage de Marine, par Diamentofski: *Rzeczy Polskich w Moskwie za Dimitra Opisanie przez jednego tam obécnego roku* 1605 *do roku* 1606, l'entrée de Mnichek eut lieu le 25 avril. Karams. XI: 343; Adelung II: 208.

(113) Page 162. Margeret (p. 83) décrit les chevaux des Russes et parle aussi, à cette occasion, des coursiers Nogaïs qui sont tous blancs, tachetés de noir, comme un tigre et un léopard, et *qui ont l'air d'être peints de cette manière*. (Adelung, II: 32).

(114) Page 000. Margeret décrit l'entrée de la Tsarine, page 124. Voici la description de Bussov moins ample que celle de Massa.

„Der Kayser sandte der Braut unter Augen sein ganzes Hof-Volk, an Kneesen, Boyaren, Teutschen, Pohlen, Cosacken, Tartarn und Strelitzen bey 100,000 Mann aufs stattlichste ausstaffiret und gezieret. Er selbst verkleidete sich, ritt selb 3-te ab und zu, ordnete das Volk draussen zur rechten und linken, wie er es haben wolte, und dann wieder nach sein Schlosse. Der Braut liess er entgegen bringen 12 Reit-Rosse mit köstlichen Decken, auch die Sattel, daran vergüldete silberne Steigbügel mit Luxen- und Leoparden-Häuten beleget und behänget, die Zäume mit vergüldeten Stangen. Bey jeglichem Ross war ein wohl staffirter Moscowiter, der dasselbe leiten muste. Auch liess er ihr einen grossen Moscowitischen Kutsch-Wagen entgegen führen, mit rothem Sammet inwendig ausgefüttert. Die Polster darinnen waren von vergüldeten Stücken mit Perlen ausgesticket, dafür gingen 12 schneeweisse Pferde, und wurden die 12 Reit-Rosse für den Wagen hergeführet. Knees Mestiloffsky (Mstislafsky) muste draussen im Felde wegen des Kaysers das Wort thun, die Braut samt ihrem Bruder und Schwager und sämtlichen

Comitat empfangen. Verrichtete fleissig, was ihm vom Kayser anbefohlen war. Als solches geschehen, liess er die 12 Leib-Rosse und den Wagen mit den 12 Blanken der Braut zuführen, bath, sie wolten ihres herzliebsten Herrn Bräutigams, seines allergnädigsten Kaysers und Herrn, zugesandtes Geschenke nicht verschmähen, auch sich bequemen, aus Ihren Wagen in ihres herzliebsten Herrn Bräutigams Ihr zugesandten und verehrten Wagen zu setzen. Wie sie sich nu dazu erhub, wurde sie von denen grössten Hernn mit grosser Reverenz aufgenommen und in den Kayserlichen Wagen getragen. 300 Heyducken an Fuss Volke, die sie aus Pohlen mitgebracht mit ihren Schallmeyen und Trommeln, gingen voran; darnach folgeten des Demetrii alte Polnische Reuter, die ihm vorhin im Felde gedienet in voller Rüstung, ie in jedem Glied 10 Mann mit ihren Trommeln und Kesselpaucken darauf die 12 Reit-Rosse, die der Braut entgegengeschickt waren Nach diesen kam die Kayserl. Braut, zu beyden Seiten ihres Wagens ritten die 100 Harsschierer und die 200 teutsche Hellepartirer gingen zu Fusse bey den Wagen her. Hinter den Wagen ritten die Moscowitische grosse Herren mit der Braut Brudern und Schwägern. Hierauf folgeten der Braut aus Pohlen mitgebrachte Reit-Rosse aufs prächtigste ausstaffiret, deren eines zwischen zweyen reitenden Dienern muste geführet werden. Und denn der Braut Wagen, in welchem sie aus Pohlen in Russland kommen, für demselben gingen 8 Appelgraue Pferden mit rothen [gefärbten] kämmen und Schwänzen. Diesem folgte die Hausmeisterin, die Frau Casanofsky in ihren eigenen Wagen, dafür 6 schöne rothe Rosse gingen. Darnach das sämtliche Frauenzimmer in 13 Wagen. Denen folgte alle aus Pohlen mitgebrachte Reuterey in vollem Harnisch, mit ihren Drometen, Heerpaucken und Schallmeyen. Nach diesen die Reussische Reutery Nabathen, diese sind grösser denn andere Paucken oder Trommeln. Hinter diesen her die Pohlnische Rist-und Zeug-Wagen und der sämtliche Tross. Auf der vordersten, wie auch der mittelsten und 3-ten

Stadt-Pfordten waren die Moscowitische Spiel-Leute, die mit ihren Drometen und Trommeln viel ungeschicktes Geplerre machten. Es erhub sich in diesem der Kayserl. Braut Einzuge zwischen der Mekitzki Pforten und der Pforten auf der Lörven-Brücke ein ebenmässiger grosser Sturm-Wind, als da Demetrius seinen Einzug hielt, welches von vielen für ein malum omen genommen wurde." (Ad. II: 83—85).

([115]) Page 167. Massa fait allusion ici au Prince Maurice de Nassau.

([116]) Page 168. Les ambassadeurs polonais Olésnitzki et Gasiefski reçurent de Sigismond III la mission d'assister au mariage de Démétrius et de Marine Mnichek. (Voyez sur leur journal, Adelung II: 204). Pour ce qui regarde le différend qui eut lieu à propos du titre du Tsar, Peyerle donne plus de détails que Massa: „Nach disem hat der grossfürst selbsten anfangen zu reden, Er were ein solcher herr, der vnder Ime habe souil grose vnd weitte herrschafften, der einig vnd allein nach seinem willen regiere, welcher mit allein fürstenthumb, sondern avch etliche Königreich vnder seinem gehorsam habe, vnd es were niemant, gegen nidergang noch aufgang der Sonnen, der Ime möchte verglichen werden, noch khein höcherer alss ein Gott, vnd also vermainte er, dass er solchen Tittel nit mit geringern Recht brauchen thete, alss vor zeiten die Assyrische, Medische vnd Romanische Kayser, dass In auch alle Potentaten in dieser welt, mit solchem Titel ehreten, nur allein Sigmund der dritte Ime solchen beneme, vndt er khundte nit dafür halten, dass solches geschehe auss vnwissenheit, oder vnachtsamkheit der Notarien, dieweil er angezaigt durch den Alexander Gonschefski, Gubernatorn der statt Wielisch, der newlich Pottschaft weyse bey Ime gewesen, vnd durch seinen Ambassatorn Anathasium (?), dass Ime dass vnbillig vorkeme, wann Ime dass uit geben wurde wass Ime von andern zugeaignet, khundte derohalben einen solchen für seinen freunt nit halten, vnd seine brief nit an vnd afnemmen." — L'ambassadeur polonais repondit que le

roi de Pologne, qui n'avait jamais reconnu le titre de Roi même au Grand-Prince, lui reconnaîtrait bien moins encore celui de Tsar. Le Pape seul pouvait le lui concéder, le Pape qui, en sa qualité de Vicaire du Christ sur la terre, a été constitué par Dieu lui-même comme un Prince sur le monde entier „der als ein Vicarius Christi auf dieser Welt sey, dann derselbe wäre von Gott gesetzt als ein Fürst vber alle Welt." Démétrius ne voulut pas recevoir Oletsnitzky en qualité d'ambassadeur, mais comme un ancien ami qu'il avait connu en Pologne; ce que l'envoyé refusa. „Da der grossfüerst [*aber*] sahe, die verstendigheit, dass grose gemüeth vnd bestandhaffligkheit dess gesandten, hat er sich höchlich darob verwundert, vnd ist entlich dahin kommen, dass er vermeldete, er wolte Jezunt diser gegenwärtigen sach vergessen, vnd die allgemeine frewde seinen khummer vorziehen, vnd theete solches zugefallen allen den jenigen Pollen, die auf seine hochzeit alss gäste ankhommen sein, hinforter aber wolte er solche brief nit annemmen." (Ad. II: 193).

(117) Page 168. „En effet, Sigismond, dans sa lettre, lui donnait celui de Hospodar et de Grand-Duc, mais non celui de *Tsar;* et l'Imposteur voulait avoir, non seulement ce titre, mais un plus pompeux encore. Il imagina de s'appeler *César*, et même *Invincible*, par anticipation de ses victoires futures." Kar. XI: 315.

(118) Page 168. Bussov donne aussi cette date (Adelung II: 85), mais Karamsine (XI: 360) donne celle du 7 Mai.

(119) Page 170. Démétrius fut aussi le premier qui fit couronner la Tsarine. Margeret, page 60; Karams. XI: 361.

(120) Page 170. Tous les étrangers qui ont assisté aux fêtes du couronnement de Démétrius, donnent une évaluation différente de la dimension et de la valeur der monnaies de jet, dont Massa parle également. Selon Margeret (p. 121), c'étaient de petites pièces de la grandeur d'un demi-écu, d'un écu et de deux écus, que l'on avait fait frapper à cette occasion. Mais Adelung (II : 40) fait remarquer que l'on ne

connait point ces monnaies du couronnement *„que l'on fit battre à cet effet."* Peyerle avance, qu'à la sortie de l'église, on jeta au peuple, en les prenant dans un plat d'or, des pièces du même métal „derer etliche 1 auch 5, 10 biss Inn 20 Ducaten gewichtig waren"; Gasiefski nomme ces pièces distribuées „des monnaies portugaises" (Adelung II: 206), de la valeur de 20, 10 et 5 ducats. Au 15ᵉ et au 16ᵉ siècle surtout, on nommait, principalement dans le Nord, de grandes monnaies d'or des *portugaloises*, parce que, à cette époque, le Portugal frappait les plus grandes pièces connues, celles du poids de 10 ducats. Le renseignement de Petréjus est le plus précis: „Als sie nun wider von der Krönung aus der Kirchen geführet, da wurden etliche tausend pfenning auff beiden seiten vnter das Volck geworffen, das stück zu zween Vngarischen Ducaten, etliche auch kleiner, auff beyden seiten mit zweyköpffigen Adelern, wie man sie damals geschlagen." Page 339. On ne connaissait que les plus petites monnaies, et particulièrement les petits kopecks frappés par Démétrius (*Aperçu sur les monnaies russes.... par le baron S. de Chaudoir. St. Pétersb.* II : 48), mais le prince Michel Obolensky, dans la réimpression de *la Légende* a fait connaître également les grandes pièces d'or, d'après un exemplaire unique. Il est décrit ainsi: (*Préface* XIII). „Une monnaie d'or de Démétrius l'Imposteur, laquelle est conservée au cabinet numismatique de l'Université de Moscou. Elle est du poids de 8 zolotniques et d'un carat trois quarts. Elle a pour inscription: Божіею милостію царь и великій князь Дмитрей Ивановичь всея Руси, Владимерскій, Московскій (Par la grâce de Dieu le tzar et grand-duc Dmitri Ivanovitch de toutes les Russies, de Vladimir, de Moscou). L'aigle à deux têtes couronnées avec un écusson sur la poitrine, offrant une licorne. Sur le revers on lit: Новгородскій, Псковскій Тверскій, Полоцкій и царь Казанскій, государь Астраханскій (de Novgorod, de Pskoff, de Tver, de Polotsk, tzar de Casan, gossondor d'Astrakhan). L'aigle à deux têtes couronnées, ayant sur la

poitrine un écusson aux armes de Moscou. (St. George.) Le Baron S. de Chaudoir, en décrivant une monnaie pareille de Démétrius l'Imposteur dans son Catalogue des monnaies russes sous le N°. 306, dit qu'elle est représentée dans le Répertoire Numismatique d'Appel, Vienne 1822, in 8°, (Appel: Repertorium der Münzkunde,) et qu'elle est du poids de 3 zolotniques et demi. Ceci parait être une erreur typographique, c'est-à-dire, qu'on a mis un 3 au lieu d'un 8. Je suppose que le poids de cette monnaie est de 8½ zolotniques."

(121) Page 172. Les Schouiski firent venir à Moscou quelques milliers de serfs, sous prétexte de leur faire voir les fêtes. (Hermann, III : 478.)

(122) Page 172. Karams. XI : 367.

(123) Page 175. "Bär [Bussov] dit: à trois heures du matin. — Margeret, à six heures. — La Légende, à sept heures. — Le récit de ce qui se passa, etc. "Au commencement du jour et au lever du soleil; donc à trois heures et trente-huit minutes." Kar. XI : 463 (376).

(124) Page 182. Selon Bussov le nombre des tués est de 2135 Polonais "darunter viele feine studiosi, teutsche Jubelirer und Kaufleute von Augspurg, die gross Gut und Gold bey sich gehabt "selon Peyerle, il est de plus de 1000 Russes et de 600 Polonais; la *Légende* le porte à 1200 Polonais et 400 Russes. Margeret fixe à 1705 le nombre des Polonais massacrés, *Rzeczy-Polskich* à 500; le Journal des ambassadeurs lithuaniens, à mille. "Le récit de ce qui se passa, etc. fait monter le nombre des tués jusqu'à 2602, et des blessés qui moururent plus tard, à 1307, y ajoutant encore 2373, qui, ayant été pillés et maltraités, furent jetés dans les rues comme morts; ce qui sans doute est exagéré "Karams. XI : 465 (390). Comparez aussi le titre de la relation du Père Zelanski (Adelung II : 260): *Warhafftiger unnd glaubwürdiger Bericht, im der Moschkowitischen Bluthochzeit. Wie Demetrius der Grossfürst, so jämmerlich von seinem volck ermordet, und neben jhm fast in die zwey tausend Polen*

hingerichtet worden.... Gedruckt im Jahr 1607, in 4°. Après avoir donné ce titre, Adelung ajoute: „Vielleicht ist folgende ebenfalls sehr seltene kleine Schrift: *The bloody massacre in the city of Mosco*, London, 1607, 8°. eine Uebersetzung davon". Cette conjecture est erronée; dans l'Introduction, nous avons démontré que le *Bloody massacre* est la même chose que la *Légende*.

(125) Page 183. Karams. XI : 384—400. On peut donner ici comme point de comparaison le récit de Bussov qui a été suivi, dans ses points principaux, par Karamsine, (v. Adelung, II : 86—92): „Des Morgens in der 3-ten Stunde, da der Kayser und die Polnischen Herrn noch in Betten lagen, und den Rausch ausschliefen, wurden sie unfreundlich aus dem Schlaf gewecket. In einem Huy wurd bey allen Kirchen (deren in der Stadt Moscau bey 3000 und auf jedem Thurm zum wenigstens 5 oder 6, und was Kirchen seyn, 10 oder 12 Glocken hängen) zu Sturm geläutet, da liefen etzliche viel 100,000 Menschen aus allen Winkeln zu Hauffe, eines theils mit Knütteln, eines theils mit Röhren, viele mit blossen Säbeln, mit Spiessen oder was sie zu Handen gekriegt, *Furor Arma ministrabat*, liefen alle nach dem Schlosse zu und riefen: Wer schlägt den Kayser tod? Die Kneesen und Boyarn antworteten, das thun die Pohlen. Wie nun Demetrius diess greuliche Sturm-Lauten und ungeheures Tumultuiren in dem Bette höret, erschrickt er darob nicht wenig, schicket seinen getreuen Ritter Peter Pfedrowitz Pasmanoff hinaus zu erforschen, was da vorhanden, die Kneesen und Boyarn, so im Vorgemach aufwarteten gaben zur Antwort: sie wüstens nicht, es würde vielleicht irgendwo brennen. Es kömmt zum Sturmläuten auch ein unmenschlich Geschrey auf allen Gassen, also, dass er bis in das Kaysers Gemächer erschallete. Da sandte der Kayser zum andernmale den Herrn Pasmanoff hinaus, zu erkundigen, was da zuthuende, ob es brennete, und welches Ortes, stund auch selbst auf und that sich an. Der Herr Pasmanoff siehet draussen im Schloss

auf allen Gängen und Treppen unzählig viel Reussen mit Spiessen und Stangen, dessen er fast erschreckt fraget, was sie da machten? was sie wolten? und was das Sturmlauten bedeutete? Herr Omnis [die Menge] antwortete ihm, er solle den unrechten Kayser herausfordern, den wollten sie sprechen, da vermerkte der Herr Pasmanoff bald, was das Sturmlauten bedeutete, und dass eine Verräthery vorhanden, rupffte sich bey den Haaren, befahl den deutschen Hartschierer ihr Gewehr in Acht zu haben und keinen Menschen einzulassen, ging traurig wiederum zum Kayser hinein, sagte: Ach wehe mir, Du mein gnädigster Herr Kayser, hast selbst Schuld, es ist grosse Verrätherey vorhanden, die ganze Gemeinde ist allda versammelt, und will dich hinaushaben, Du hast bishero nimmer glauben wollen, was deine getreue Teutschen dir fast täglich kund gethan. Indem nun der Passmanoff also mit dem Kayser redet, kommet ein Boyar, der sich durch die Trabanten gedrungen zum Kayser in die Schlafkammer und sprach wie ein verwegener Verrather und Bösewicht vermessener Weise zum Kayser, hast du noch nicht ausgeschlaffen, du unzeitiger Kayser, warum kommst du nicht heraus und giebt der Gemeinde Bescheid. Der getreue Passmanoff ergriff des Kaysers Pallasch und schlug den verrätherischen Boyaren in der Cammer damit den Kopf von dem Rumpf hinab. Der Kayser trat hinaus in Vorgemach unter die Hartschierer, nahm einem vom Adel mit Nahmen Wilhelm Schwenghoff, der in Liefland aus Curland (?) bürtig, die Partisan aus der Faust, ging damit in das andere Gemach zu den Hellepartirern, zeigte der Gemeinde die Partisan und sprach Ihr sollt nicht den Boris Gudenow an mir finden. Da schossen etliche nach ihm und seinen Trabanten, dass er muste wieder zurückweichen. Der Herr Passmanoff trat hinaus auf den Gang, da die meisten Boyaren stunden, bat sehr fleissig, sie wollten wohl betrachten, was sie vorhätten und von solchem bösen Vorhaben abstehen und thun, was löblich wäre. Tatischow [Tatischtschef], ein vor-

nehmer Herr, antwortete ihm schimpflich und sprach: Du Hurensohn was redest du noch? Griff nach seinem langen Messer, (wie dann die Reussen solche bey sich pflegen unter den langen Kleidern zu tragen) stosste es ihm ins Herz, dass er daran straks niederfiel und starb. Die andern Boyaren nahmen ihn und wurffen ihn vom Gange, der 10 Klafftern hoch war, hinunter auf die Erde. Also musste der ritterliche Held, der aller Teutschen getreuer Freund war, um seines Kaysers willen, sein Leben verlieren. Da nun Herr Omnis sahe, dass dieser tod war, für dessen Mannhafftigkeit und Fürsichtigkeit sich fast die meisten fürchteten, waren die blutdürstigen Hunde so viel beherzter, lieffen mit dicken Haufen ins Vorhaus auf die Trabanten zu, wolten den Schelm heraushaben, der kam auch mit seiner Pallaschen, und wolte unter sie schlagen. Aber wider einen glühenden Backofen war bös gaffen. Sie schlugen an dem Vorhause die Breter aus der Wand, drungen mit Macht auf die 50 Hartschirer zu, nahmen ihnen ihr Gewehr. Der Kayser aber entsprang ihnen mit 15 Teutschen in sein vorderstes Gemach, das riegelten sie zu und stunden mit ihren Gewehren dafür. Da wurff der gar erschrockene Demetrius seinen Pallasch ins Gemach, raufte sich beym Haaren, redete kein Wort, ging von den Teutschen weg nach seiner Schlafkammer. Die Reussen schossen flugs durch die Thüre auf die Teutschen zu, also dass sie beyseits treten musten, zuletzt hieben die Reussen die Thür mit Beilen bey ihm entzwey, da wünschte ein jeder. Teutscher für seine Partisan und Helleparten einen guten Hacken oder Musqueten zu haben, einer sagte zum andern, ach, dan wir 300 Mann möchten alle zusammen seyn und gute Musqueten haben, wir wollten mit göttlichen Beystande diesen Tag Ruhm und Ehre einlegen und unsern Kayser und uns retten; nun aber sind wir mit ihm verloren... sprungen hiermit ins andere Gemach, schlossens hinter ihnen zu, finden aber den Kayser nicht, er war aus seiner Schlafkammer durch einen heimlichen Gang entwichen und der Kayserin Gemach

vorbey gelauffen, in einen steinernen Saal, da er für Angst zum Fenster 15 Klafftern hoch, auf einen Anberg hinausgesprungen, und wohl entkommen wäre, wenn er nicht eines seiner Beine verstauchet hätte. Die Reussen folgeten durch des Kaysers Gemächer hernach, nahmen der Trabanten ihre Gewehre, gaben ihnen Wächter zu, die liessen sie weiter nicht zu, dann ins Vorhaus gehen, fragten sie, wo ihr Kayser hinkommen wäre, spolürten die Kayserlichen Gemächer und raubten einen stattlichen Schatz aus seinen Cammern. Die Kneesen und Boyaren fielen mit Ungestüm und Gewalt hinein zur Kayserin ins Frauenzimmer, welche für Furcht und Schrecken alle schon halb tob waren. Die Kayserin, eine kleine Person, hatte sich unter der Hofmeisterin Rock (welche eine grosse Person war) verstecket; die groben Kneesen und Boyaren fragten die Hofmeisterin und Jungfrauen wo der Kayser und seine Kayserin wären, sie antworteten, das möget ihr wissen, wo ihr den Kayser gelassen habt, wir sind auf ihn zu warten nicht beschieden. Die Hofmeisterin, unter deren Rock sich die Kayserin verbergete, war eine alte dicke Matron, sollte sagen, wo die Kayserin wäre, sie antwortete: wir haben sie diesen Morgen in der ersten Stunde zu ihrem Herrn Vater, den Sendomirschen Woywoden begleitet, da ist sie noch. Mittlerweile hatten die Strelitzen, so an der Tsertori Pforten die Wacht hielten, den ausgesprungenen Kayser am Anberge liegen sehen, seufzen und winseln hören, waren zu ihm gegangen, und ihm wieder aufgeholfen, wolten ihn auch wiederum hinauf in seine Gemächer bringen. Wie aber Hr. Omnis solches siehet, und es den Hrn. Boyaren, so für und in dem Frauenzimmer waren, anzeigen, verliessen dieselben die Hofmeisterin und Kayserin und liefen eilend die Stiegen hinunter. Die Strelitzen aber unterstunden sich den Kayser zu beschützen, darum, dass er ihnen eine grosse Gelübde gethan hatte, wo sie ihn erretten würden, schossen derowegen auch von den Boyaren 1 oder 2 zu Tode, aber sie wurden bald übermannet, dass sie nichts mehr ausrichten

konnten. Die Menge und Vielheit der Kneesen und Boyaren nahmen den betrübten kranken und vom Falle zerschmetterten Kayser… brachten ihn wieder hinauf in seine Gemächer, so zuvor herrlich und schön, nun aber hässlich destruiret und ausgeplündert waren, da stunden etliche von seinen Trabanten im Vorgemach bewahret, gar traurig und ihrer gewehre beraubet, die sahe er an, dass ihm die Thränen von den Wangen herabflossen, reichete einen von ihnen seine Hand, konte aber kein Wort sprechen.... endlich sprang ein Kaufmann, Mulnick (*) genannt mit seinen Rohr herfür und schoss ihm damit durch. Der alte Verräther Suhsky reit im Schloss auf und nieder, schrie dem Pöbel frey zu, dass sie mit dem Schelmen die Kürze spielen solten. Da riefen sie alle, schlag ihn tod, lasset ihn nicht leben. Die Kneesen und Boyaren zogen ihre Säbel und Messer aus; der eine hieb ihn über den Kopf vornen der andere von hinten wieder herüber, dass ihm ein Stück drey Finger breit heraus fiel, und an den Schwarten ein weinig hängen blieb. Der dritte hieb ihn auf einen Arm, der vierte über ein Bein, der fünfte stach ihn gar durch den Leib; die andern schlepten ihn bey den Füssen aus dem Gemach auf denselbigen Gang, da sein getreuer Ritter, Peter Passmanoff, erstochen und herunter geworfen war, da warfen sie ihn auch hinab und sagten: Ihr seyd gute Brüder im Leben gewesen, ihr möget euch nun auch im Tode einander vergleichen. Also lag der stoltze und tapfere Held hinunter im Drecke, der gestern in grossen Ehren sass, und dessen Tapferkeit über die Welt ausgebreitet war. Und wurde also die hochzeitl. Freude auf den 9-ten Tag nach der Copulation mit Bräutigam und Braut und allen Hochzeitgästen in ein grosses Herzeleid verkehret, darum mag sich Ross und Mann für Moscowitischen und Parisischen Hochzeiten wohl hüten.

(*) „Kelch in der Liefländischen Historie S. 493 schreibt: der Kaufmann habe Mulnik geheissen. Vielleicht ist er ein Seifensieder oder Seifenkrämer (мыльникъ) gewesen.” Müller, *Samml. Russ. Gesch.* V: 357.

Dieser Demetrius hatt 11 Monath weniger 3 Tage regieret."

(126) Page 183. Le description que fait Massa de la personne de Dmitri concorde tout-à-fait avec la description de Margeret, qui y ajoute encore que le Tsar était „brun de complexion" (page 141). Paterson le dépeint en ces termes: „Der Woywode Wisniowiecki nam In [Démétrius] alssbald in seinen dienst, vebte Ine im Ritterspielen, mit fechten, rennen, thurniren, vnd andere dergleichen sachen, vnd dieweil er lehrhafftig, klug, schnel, vnd hurtig war, auch lust zu allen dingen hette, dergleichen Ime die aine hand etwas lenger, alss die andere, vnd ein wartzen vff der linckhen saiten bey der nasen, gestrebelte haar hatte, auch kurtz von Leib war etc., so dauchte Ine, dass man wunderliche Abenthewr mit Ime aussrichten köndte." (Ad. II: 213)

(127) Page 188. Pour ce qui concerne les prétendus „podiges" qui eurent lieu après le meurtre de Dmitri, Bussov les décrit plus amplement que Massa. Lorsque le cadavre fut transporté hors de la ville, il s'éleva une grande tempête qui endommagea les portes par lesquelles il dut passer; la nuit près du tombeau il s'éleva des flammes qui disparurent. Mais le plus fameux des prodiges, il le raconte en ces termes: „An dem Orte, dahin Demetrius zu den andern Todten geworfen war, daselbst lag er folgenden Morgens draussen für der Thür, die doch zugeschlossen war und sassen zwei Tauben bey dem Cörper, wenn man wollte hinzugehen, flogen sie weg, wenn man wieder davon ging, flogen sie auch wieder dahin. Und ob er wohl auf Befehlig der Herrn zum andern male dahin geworfen, die Grube auch mit Erdreich erfüllet wurd, blieb er doch nicht länger als bis auf den 27 Mai darinnen. Da wurd der Leichnam auf einem andern Kirchhofe gefunden, der weit von dem Orte abgelegen; da erschrack die ganze Stadt, hohes und niedriges Standes, nicht wenig und wunderten sich sehr, dass so seltsame Dinge mit dem todten Cörper sich zutrügen. Etliche sagten: er muss gleichwohl ein wunderlicher Mensch gewesen seyn, weil sein Cörper nicht

will in der Erden bleiben. Ein anderer sagte, er wäre der Teufel selbst, darum trieb er noch unter den Christen sein Gaukelwerk also. Der 3-te sagte: er wäre ein Schwarzkünstler gewesen, hätte von den wilden Lappen die Kunstgelernet, denn wenn dieselbigen sich schon umbringen liessen, könnten sie sich gleichwohl wieder lebendig machen." (Ad. II: 94)

(128) Page 188. Karams. XI: 400—407.

(129) Page 189. Il est question aussi de cette rude gelée dans Margeret (p. 136), Paterson (Adelung II: 216) et Danckaert: « Le 29 Mai, dit celui-ci, le cadavre de Démétrius fut exhumé et conduit à l'endroit où il avait été d'abord exposé au public; et là on le réduisit en cendres. On lui imputait d'être un sorcier et d'avoir, par ses maléfices, causé la forte gelée qui avait eu lieu la nuit après sa mort, gelée qui détruisit tous les fruits des champs et occasionna une grande disette la même année (page 27). Peyerle raconte que Démétrius fut déterré huit jours après le meurtre, parce que la nuit il se montrait des lumières auprès de son tombeau et qu'on y entendait une charmante musique. On fit brûler le corps jusqu'à ce qu'il fût réduit en poussière dont on chargea un grand canon « und zue der Porten, da er zum ersten in die Statt einkhommen, hinaus widerumb schiessen lassen, damit Ja nichts von Ime uberbliebe." (Adelung II: 196)

(130) Page 190. Parmi les innovations et les hérésies qui attirèrent sur Dmitri la haine des Russes, Bussov (Adelung II: 92) mentionne les suivantes: il faisait habituellement exécuter de la musique à ses repas; à ses noces, il y eut même de la musique vocale, il supprima les vieux usages des festins de la cour, il accomplissait ses pélérinages à cheval, il épousa une Polonaise païenne, il avait une garde composée d'étrangers, il diminua les revenus des couvents et obligea le clergé d'abandonner à ses gardes-du-corps quelques maisons situées dans le voisinage du Kremlin, il laissait les mécréants de Pologne entrer avec leurs chiens dans les temples moscovites, il mangeait de la viande de veau, il visitait les églises sans s'être baigné.

(131) Page 194. Karams. XI: 390.

(132) Page 195. Müller V: 368.

(133) Page 196. Un vagabond, du nom de Heika, se donna, du temps du faux Dmitri, pour le Tsarévitch Pierre, fils de Fédor Ivanovitch (Hermann III: 488). On avait surtout répandu le bruit que lorsque la sœur de Godounoff, la Tsarine Irène Fédorovna, après une longue stérilité, mit au monde, en 1592, une fille, Théodosie, cette fille avait été substituée par Godounoff au garçon dont Irène serait réellement accouchée. En présence des manœuvres de Boris cette opinion ne doit pas nous surprendre, pas plus que la conjecture qu'il aurait causé la mort de Théodosie.

(134) Page 197. Bussov dit que l'écossais *Wandmann*, (que Massa a déjà nommé Lanton), capitaine d'une compagnie de cent hommes de la garde de Dmitri, était encore appelé *Pan Schottnitzki*. Adelung remarque à ce sujet, que ce surnom ne peut lui avoir été donné du nom de la patrie, attendu qu'on aurait dû l'appeler alors *Schottlandsky*, mais qu'il lui venait probablement du mot *Sotnik* ou *Sotnisky*, parce qu'il commandait une compagnie de *cent* hommes (Adelung II: 81). On trouve donc ce même nom dans Massa.

(135) Page 198. Hermann III . 484, 485.

(137) Page 200. Bussov parle plus longuement que Massa de ce Bolotnikoff qu'il nomme Polutnik (Adelung II : 98, Hermann III : 487).

(138) Page 205. La vivacité de ce plaidoyer de Massa prouve d'une manière remarquable, combien la situation était tendue, là où les esprits étaient entraînés par les courants des rumeurs les plus contraires.

(139) Page 205. „Schuiski liess auch eines Pfaffen Sohn, der 9 Jahre alt, tödten, demselbigen kostbarliche Toden-Kleider anthun, ihn einen neuen Sarg legen, und nach der Moskou führen." Bussov (Herm. III: 483 n. 1031).

(140) Page 207. „Schuiski erkaufte auch etliche gesunde Leute, die mussten sich anstellen, als wenn sie krank wären."

(Bussow). Hermann, à l'endroit où il cite Bussov, dit que Usträlow dans la 47e remarque sur la version russe du journal de Marine, défend l'authenticité des reliques de saint Dmitri, et démontre qu'en matière de croyance, les Russes n'ont jamais eu recours à la fraude. Le témoignage de Massa qui aimait à s'enquérir était inconnu alors à Usträlow.

(141) Page 208. Vlassieff fut envoyé à Ufa en qualité de Voïvode. Hermann III : 483.

(142) Page 208. Massa aurait-il en vue ici le village de Kolomenskoïé?

(143) Page 220. Comparez p. 95 et 96.

(144) Page 223. La place de Toula, vaincue par la famine, se rendit le 10 octobre 1607, après une défense opiniâtre. Pierre et Bolotnikoff avaient obtenu la grâce de la vie et Schouisky la leur avait juré par le baisement du crucifix. Mais, au mépris de ce serment, il fit pendre Pierre à Moscou et envoya Bolotnikoff en prison à Kargopol, où plus tard, il le fit noyer après qu'on lui eût arraché les yeux. Hermann III : 489.

(145) Page 225. Massa confond le célèbre ambassadeur Léon Sapiéha avec le staroste d'Ouswiet, Jean Sapiéha. „Im Juni kam Johann Petir Paulides Sappiha mit 7000 Speer-Reitern aus Lithauen zum Demetrio II." V. Hermann III : 491. Bussov parle plus longuement que Massa de Démétrius II.

(146) Page 226. On peut compléter ici le récit trop abrégé de Massa par celui de son compatriote Danckaert qui, comme nous l'avons dit dans une note antérieure, accompagna en Russie le sieur Pontus de la Gardie. Voici sa relation de la guerre entre les Russes et les Polonais.

Chapitre XIV. *De la guerre entre les Russes et les Polonais.*

Quelque temps après, le Tsar Vassili Ivanovitch envoya une ambassade en Pologne pour se plaindre de ce que l'on avait, sans raison ni droit, introduit en Moscovie un moine défroqué qui se disait être le véritable Démétrius, et pour savoir si ce fait avait eu lieu à la suggestion ou avec la con-

naissance du Roi. En cas d'affirmative, le Tsar y voyait une preuve suffisante que le Roi avait violé l'alliance contractée par ses aïeux, et il se trouvait obligé de s'unir au roi de Suède pour envoyer une armée en Pologne, à moins que le Roi ne se décidât à rendre les trésors que le faux Démétrius avait fait conduire dans ce pays. L'ambassadeur reçut pour toute réponse que l'on avait agi contre Démétrius avec trop de rigueur et sans l'avoir suffisamment connu, que le Roi protestait contre l'outrage qu'on lui avait fait en massacrant un grand nombre de ses sujets, et que, dans l'occasion, il se réservait d'en tirer vengeance.

L'ambassadeur revint et rapporta ces paroles au Tsar. Peu de temps après, le roi de Pologne dirigea contre la Russie une armée très nombreuse, tant en infanterie qu'en cavalerie, qui dévasta plusieurs villes et arriva devant Moscou qui fut vigoureusement assiégée. Le Tsar Vassili, enfermé dans sa capitale, fit partir des envoyés vers le roi de Suède pour le prier de venir à son secours, en lui remontrant que les Polonais chercheraient aussi le moyen de faire une invasion en Finlande et en Suède. Mu par cette considération, le roi expédie un corps de 6000 hommes, composé de Français, d'Allemands, d'Anglais, de Suédois et autres, commandés par le baron Jacques Pontus de la Gardie, présentement encore en Russie.

De la Gardie causa d'abord une grande terreur aux Polonais en les chassant de Novgorod qu'ils occupaient au nombre de quelques milliers d'hommes. Il les mit en déroute et les poursuivit vivement. Dans leur fuite, ils incendient toutes les villes, tous les villages et les ponts qu'ils traversent, dans le but de retarder la marche des Suédois, en quoi ils réussirent quelque peu.

Mais, à la fin, les Polonais s'arrêtent une nuit dans un village, où les attendaient des provisions, de l'eau-de-vie, de l'hydromel, de la bierre, etc. que leur avait apporté un fort convoi détaché de la grande armée qui assiégeait Moscou. Harassés de leur longue marche, ils s'y reposent une nuit,

mais en s'y livrant à la boisson d'une manière si désordonnée que personne, pas même les officiers, ne songea à poser des sentinelles ou à faire des rondes. Tous s'étaient couchés sans inquiétude et dormaient. La Providence avait permis que le général de la Gardie envoyât en reconnaissance un détachement de 500 hommes de cavalerie légère. Ceux-ci arrivent, vers le soir, à un demi-mille du village où les Polonais étaient arrêtes, et remarquent leur négligence et leur ivresse. A cette vue, le lieutenant-général Evert Hoorn qui commandait le détachement, fait mettre pied à terre à ses hommes, leur donne un instant de repos, et les engage à adresser leur prière au ciel; puis, dès que l'obscurité sera venue, il se propose de tomber avec eux sur le camp polonais. Vers les neuf heures et demie, ils remontent à cheval, arrivent sans bruit dans le village, où ils ne trouvent point de sentinelles, mais des ivrognes les uns endormis près de leur feu, les autres, courant la rue sans armes quelconques: ils se jettent sur eux et les passent au fil de l'epée. Quelques-uns réussissent à s'échapper; entr'autres leur chef Curolofsitsky et sa femme, une comtesse polonaise, qui le suivait partout. Ceux-ci s'étaient jetés, en toilette de nuit, sur des chevaux sellés et attachés par une bride légère passée au cou, et qu'ils tenaient prêts, comme le font généralement les Polonais de qualité. Les principaux des Polonais s'étaient mis en défense dans une vaste maison où ils avaient refugié, à la hâte, l'argent et les objets précieux emportés par eux des villes russes. De là ils tiraient par les fenêtres avec leurs longs mousquets dont ils se servent à cheval.

Mais, à la fin, Evert Hoorn voyant qu'ils ne voulaient pas se rendre à discrétion et qu'il perdait beaucoup de son monde en voulant s'approcher, fit mettre le feu à la maison. Les Polonais se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'il aimèrent mieux se laisser brûler que de tomber à la merci de leurs ennemis.

Les Suédois y firent un immense butin: des chevaux magnifiques, de précieuses étoffes de soie et de riches vêtements

et un grand nombre de jeunes filles que les Polonais avaient enlevées des villes russes. Il s'y trouvait aussi une forte partie d'argent, mais elle fondit dans l'incendie et se repandit en terre. Plusieurs soldats, en fouillant le sol, y découvrirent des masses d'argent fondu: mais comme ces masses étaient devenues noires par la force du feu, quelques uns d'entreux ne sachant pas que c'était de l'argent (j'ai été temoin de la chose, car j'y étais présent), les échangeaient, les jouaient ou les vendaient pour un prix minime. Le général de la Gardie, après que cette troupe eût rejoint l'armée, marcha vers Moscou, et eut quelques rencontres avec les Polonais, tant devant la ville de Tiorsock que devant celle de Twer, et il remporta toujours la victoire. Mais les Polonais continuaient toujours le siége et s'étaient si bien retranchés devant la ville, que le baron de la Gardie ne put parvenir à les attaquer, et dut tenir longtemps la campagne sans pouvoir rien entreprendre. Il fit pénétrer secrètement en ville trois personnes qui donnèrent connaissance au Tsar de tout ce qui venait d'arriver. Le Tsar reçut ces messagers avec de grands égards et les combla de richesses.

Chapitre XV. ***Comment les Polonais lèvent le siège de la ville, mais reviennent avec des forces plus grandes.***

En l'an 1609, le roi de Suède envoya quelques troupes fraîches au baron de la Gardie. Les Polonais, prévenus de leur arrivée, et s'apercevant que les passages par lesquels ils recevaient leurs munitions, leur étaient enlevés les uns après les autres, lèvent leur camp et se rendent vers les frontières de Pologne. Le Baron de la Gardie part immédiatement pour Moscou avec son corps d'armée et il y est reçu en triomphe par le Tsar Vassili. Quelque temps après, cependant, le roi de Pologne envoie, de son côté, des renforts en Russie, sous le commandement du général Rossinsky. Celui-ci se rend de nouveau sous les murs de Moscou avec son armée, mais le sieur de la Gardie, avec le consentement du Tsar, marche à sa rencontre. Arrivé près de l'ennemi, il se dispose à ranger

ses troupes en bataille, quand tout-à-coup quelques uns de ses soldats se mutinent, sous prétexte qu'on leur doit encore un mois de solde et refusent de se préparer au combat, bien que l'ennemi prît déjà ses dispositions, avant qu'on ne leur ait donné satisfaction. En vain le général de la Gardie essaya-t-il d'apaiser cette sédition, en leur promettant de les faire payer dès qu'ils seraient de retour de cette expédition, quelques uns des mutinés se mettent à faire des signes à l'ennemi, puis à passer de son côté: ils sont imités bientôt par des compagnies tout entières qui se rendent, bannières déployées, dans les rangs polonais. C'est alors que se déclara l'infidélité des gens de la Gardie: car au lieu de sauver les bagages et ses trésors dont il leur avait confié la garde, ils se mirent à les piller et à fuir avec ce butin dans le camp ennemi.

Le général Rossinsky reçut gracieusement tous ces transfuges, donnant des sauf-conduits et de bonnes destinations à ceux qui ne désiraient pas entrer à son service et voulaient s'en aller. Le baron de la Gardie, accompagné du Colonel Monsieur De la Ville et suivi de quelques pages, fut obligé de tourner bride et de se rendre dans la forteresse de Keckholm où le vieux régiment de De la Ville tenait garnison. Avec ces troupes et quelques nouveaux renforts expédiés de Suède, de la Gardie conserva encore un pied en Russie et se mit à exiger des Russes le paiement de la solde qui lui était due et le remboursement des sommes que le roi de Suède avait avancées; ce qu'ils lui refusèrent. Alors, du consentement tacite des Russes, il augmenta petit à petit ses forces, et se mit enfin en possession de la ville et de la citadelle de Novgorod. Lorsqu'il s'y fut établi, il fit prêter serment de fidélité aux villes d'alentour et y leva des contributions. Elles obéirent par crainte; et il s'y maintint malgré les nombreuses tentatives que l'on fit, par force ou autrement, pour le faire sortir de là. S'étant reconcilié à la fin avec plusieurs des principaux Boyards et gouverneurs, il resta maître absolu du gouvernement de Novgorod.

Chapitre XVI. *Les Polonais occupent la ville de Moscou: depuis ce temps, la Russie a commencé à tomber en décadence.*

Après cette victoire, les Polonais se sont dirigés vers Moscou avec toutes leurs forces; les Russes fort affaiblis, étaient, en outre, tellement découragés à la suite de l'échec du sieur de la Gardie en qui ils avaient mis toute leur espérance, que l'arrivée de l'ennemi les remplit de terreur et qu'ils livrèrent la ville après une faible résistance. Les Polonais y commirent de grands massacres et ôtèrent la vie à de nombreux Boyards et autres seigneurs. Ils renfermèrent le Tsar Vassili dans un cloître; mais comme on n'en apprit plus de nouvelles ultérieures, on croit qu'il n'en est pas sorti vivant. Ils se mirent ensuite à dévaster plusieurs villes du pays d'alentour, et s'emparèrent même de la célèbre et forte cité de Smolensk.

Sur l'avis qu'il reçut de ces faits, le roi de Pologne partit en personne pour la Russie et fit la conquête de toute la Principauté et gouvernement de Smolensk, dans le dessein de mettre son fils Ladislas sur le trône de l'Empire. Cette conquête abattit grandement les Russes et leurs affaires étaient très chancelantes, d'autant plus qu'ils n'avaient point de chef, ni de Tsar, car ils ne savent jamais s'entendre lorsqu'il s'agit de choisir un Tsar.

Cependant ils établissent pour chef de leur armée un Knees nommé Démétrius Pasarsky. Peu de temps après, celui-ci alla mettre le siége devant Moscou avec de grandes forces, et il l'investit si bien, au moyen des masses d'hommes qui lui arrivèrent, que bientôt toute communication au dehors fut coupée pour les assiégés. Le siége dura longtemps sans autres incidents que quelques escarmouches.

Entretemps, un Knees Russe, nommé Sarrousky, leva l'étendard de la révolte et ayant attiré dans son parti une grande multitude de Cosaques mutinés, il se mit à détruire plusieurs villes et s'empara, à la fin, d'une place forte nommée Kalouga dont il fit son refuge.

Chapitre XVII. *De l'extrême détresse des Polonais avant la reddition de la ville.*

Pendant le siége, les Polonais enfermés dans la ville s'attendaient toujours à être secourus par leur Roi: mais leur espérance fut vaine, car le Roi, après plusieurs échecs, avait été forcé de rentrer en Pologne avec la plus grande partie de ses troupes. Les assiégés n'en continuèrent pas moins à se défendre jusqu'à la dernière extrémité et ils eurent à subir, dans cette défense, une famine et une détresse dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Après avoir consommé leur pain, leur viande et leurs autres provisions, ils se soutinrent avec de la chair de cheval, puis avec des peaux de bêtes, coupées en morceaux et autres vivres du même genre. Mais après avoir épuisé ces ressources, après que l'on en était arrivé à payer une grosse somme d'argent pour un morceau de pain ou de viande pourrie de cheval ou de chien, ils en vinrent à devoir assouvir leur faim en mangeant de la chair humaine, y ajouter un morceau de pain (?).

Quelques familles de marchands livoniens, qui se trouvaient encore en ville, en furent chassées et durent pour la plupart s'en remettre à la pitié du Russes; quelques uns de ces malheureux s'enfuirent pendant la nuit et arrivèrent à Colmogro, où je me trouvais à cette époque, et là nous firent le triste tableau de ce qu'ils avaient vu pendant le siége. Dès qu'un individu venait de mourir, soit de mort naturelle, soit par les balles de l'ennemi, on emportait son corps dans le magasin public, on en salait la chair que l'on mettait ensuite dans des tonneaux d'où on l'extrayait journellement pour la distribuer par petites portions. Quelques uns, poussés par la rage de la faim, ne pouvant se rassassier avec la petite part qui leur était donnée, allaient fouiller la terre et en exhumaient les cadavres enterrés déjà depuis quelque temps et les dévoraient. Quelque incroyable que soit ce détail, il est cependant très véridique, car une foule de personnes dignes de foi, sorties de la malheureuse ville, ont assuré l'avoir vu plusieurs fois de leurs yeux.

Mais enfin, au moment où les assiégeants allaient se fatiguer peut-être d'un si long siége, les défenseurs de la ville, voyant que dans l'extrémité où ils étaient réduits, il ne leur arrivait point de secours, se résolurent, tout en connaissant la cruauté et la perfidie des Russes, à se rendre à leur merci, si on voulait bien accepter cette condition. Ayant fait cette proposition aux Russes, ceux-ci l'acceptèrent volontiers. Après avoir parlementé et discuté pendant quelques jours, ils promirent aux Polonais la vie sauve et toute sorte de faveurs; sur quoi ces derniers, sans la moindre défiance, entrent en relation, portes ouvertes, avec les Russes pour en obtenir quelques provisions. A cette vue, quelques milliers de Cosaques se jettent à cheval, et avant que l'on ne s'en aperçût, se précipitent sur les portes dont ils se rendent maîtres, tuent la garde et tous ceux qu'ils rencontrent. Malgré la promesse qu'ils avaient reçue, la plupart de Polonais sont massacrés; la tâche ne fut pas bien difficile, vu leur petit nombre et la faiblesse à laquelle les survivants étaient réduits par la famine et la souffrance.

C'est ainsi que cette ville célèbre tomba de nouveau entre les mains des Russes au mois d'Octobre 1612. On trouva encore dans les magasins quelques tonnes de chair humaine et on s'empressa de l'enfouir en terre.

Chapitre XVIII. *Des grands degâts que quelques Polonais commirent en Russie pendant le siége de Moscou.*

Le roi de Pologne, ainsi que nous l'avons vu, n'ayant pas trouvé le moyen, à cause de quelques revers, de venir au secours de la ville assiégée, fit partir cependant quelques corps de Polonais et de Cosaques qui, se divisant en deux ou trois troupes et prenant divers chemins, entrèrent sur le territoire russe et y jetèrent une telle épouvante que les habitants quittaient avec femmes et enfants, pour se cacher au fond des bois, des places dont les Polonais étaient encore distants de 40 milles. Une de ces troupes, forte d'environ 700 hommes, était arrivée la nuit devant Vologda, une des villes principa-

les de Moscovie, et s'étant donnée pour amis, on leur ouvre les portes et on les laisse entrer. Ils se rendent d'abord à la maison du Gouverneur et le tuent. Après cela, ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent, pillent et emportent tout ce qu'ils peuvent emporter d'objets précieux, mettent le feu à la forteresse et à la ville et s'en retournent avec leur butin.

Mais, s'ils avaient agi pour le plus grand avantage de leur Roi, plutôt que de piller et de voler, ils se seraient emparés de cette ville dont la possession eût été pour le roi de Pologne une excellente étape pour arriver à la conquête de l'Empire. En effet, de cette ville on peut empêcher le passage de tout secours, soit d'argent, de vivres ou de munitions de guerre, venant du Midi (d'où tout doit venir) vers le Nord: mais la soif du butin a empêché toute autre considération.

Les autres troupes s'enfoncèrent aussi bien loin dans l'intérieur du pays et pillèrent plusieurs villes, entr'autres Totoma, Oustiouga, Oustsaly, Yeminska, etc. massacrant partout les habitants, enlevant tout ce qui leur semblait bon à prendre et semant partout l'incendie. Dans les villages et dans les campagnes, quand ils rencontraient des habitants qu'ils supposaient avoir caché leur argent sous terre (selon la coutume des Russes), ils les livraient aux tourments jusqu'à ce qu'ils eussent livré ce qu'ils possédaient et, malgré cela, ils ne leur laissaient point la vie. Il y avait un paysan puissamment riche, de notre connaissance, que nous nommions le Richard et qui fut un jour attaqué à l'improviste par les Polonais et fait prisonnier. Comme ils savaient, par leurs guides, l'état de sa fortune, ils le soumirent à de violentes tortures pour le forcer à leur livrer ses trésors. Mais il avait une fermeté telle que malgré tous les tourments qu'ils lui firent subir, ils ne purent en arracher la connaissance du lieu où il avait caché ou enfoui son argent. Irrités de cette constance, ils lui passent un gros pal tout au travers du corps; mais jusqu'au dernier moment, il persista dans son silence, bien que son propre frère, qui réussit à fuir auprès de nous, recon-

nût qu'il avait enfoui sous terre son trésor et ses objets précieux. Quand ils se crurent suffisamment pourvus, ces Polonais quittèrent de nouveau le pays, en emportant une telle quantité d'argent, de perles, d'étoffes de soie, de pelleteries, et d'autres marchandises de prix, que tous leurs chevaux en étaient littéralement surchargés.

(147) Page 229. Dans le manuscrit original de Massa, on trouve ces mots, écrits comme pour mémoire: *Copie de cette lettre chez Barthélémi Laurens.* Il en résulte que cette copie a été enserrée ailleurs que dans le manuscrit: elle est probablement perdue.

(148) Page 231. L'expérience de Massa est en quelque sorte identique avec celle de Bussov qui se trouvait à Kalouga en même temps que Dmitri II. Adelung II:102.

(149) Page 233. Nous pouvons donner ici, comme documents, les renseignements historiques contenus dans les rapports officiels transmis plus tard, en 1614, par Massa aux États-généraux. (V. Tome 1:226—230).

„Je ne connais pas d'empire qui soit, de nos jours autant en danger que celui-ci. Le Tsar, il est vrai, a été choisi par l'armée et il est de la race des anciens souverains, il s'appelle Ivan Vassiliévitch et il est âgé de 20 ans environ. Mais qu' importe? il ressemble à un soleil recouvert en partie de nuages ténébreux, de sorte que le sol de Moscovie n'a pu recevoir encore le moindre de ses rayons. Les princes de son sang ont peu d'autorité, lui-même est illettré, et j'ignore s'il sait lire; sa mère est une religieuse, et son père, après la remise du Tsar Schouisky entre les mains de Polonais (150), avait été envoyé en ambassade en Pologne, où, contrairement au droit des gens, il est aujourd'hui encore retenu prisonnier. Il ne peut donc en obtenir aucun secours, et outre tout cela, son royaume est assailli de tous cotés, livré au pillage, au meurtre, à l'incendie, par les Polonais, les Suédois, les rebelles d'Astrakhan, les Tartares de Crimée et plus encore par cette soldatesque indisciplinée, corrompue et sauvage que l'on nom-

me les Cosaques et qui est chargée de la défense du pays. Aux Pâques passées, les Tartares de Crimée, arrivant, comme un éclair, sous les murs de Moscou, ont conduit hors du pays plus de 25,000 habitants, et pendant tout le printemps, les Cosaques susdits, au lieu d'aller attaquer les Suédois auprès de Novgorod, n'ont cessé de parcourir toutes les contrées où il y avait quelque chose à piller. Tout cela, ils le font par manque de subsistance. Du côté de la Pologne, les Cosaques ont encore remporté une grande victoire au printemps, et la bonne nouvelle la plus récente est un message venu d'Astrakhan, annonçant que Sarotsky, jadis général des Polonais puis rentré au service de la Russie, qui venait de se révolter de nouveau avec un corps de soldats mutinés, était en ce moment enfermé dans la citadelle d'Astrakhan et assiégé par les habitants de cette ville. Ce Sarotsky avait auprès de lui l'ex-Tsarine et son fils, l'enfant de feu Démétrius le moine. Cette Tsarine était la fille du Voïévode de Sendomir, en Pologne, ainsi que Messieurs des Etats peuvent le lire dans mon ouvrage sur les troubles de la Moscovie que j'ai dedié à son Excellence le Prince. Au temps de la régence du Knees et Dmitri Pocharsky, voyant que les peuples commençaient à demander qu'en leur donnât un Tsar, et que Pocharsky marchait sur Moscou pour aider à reprendre cette ville aux Polonais, Sarotsky se mit en opposition avec lui, se retira avec une partie des troupes, traversant le pays comme un ennemi, ravageant tout sur son passage et arriva aux environs d'Astrakhan, près de la mer Caspienne, où il conclut une alliance contre la Moscovie avec les Tartares Nogaïs. Il disait qu'il avait avec lui le Tsar fils de Démétrius, et sa mère, et parvint à exciter les Astrakhaniens contre les Moscovites. Ayant pris possession de ce royaume, et voulant s'y affermir davantage, il envoie demander au Roi de Perse de venir l'aider dans ses projets. Mais le roi qui n'avait aucune confiance en lui, s'y refusa. Poussé par la crainte, Sarotsky s'adresse aux Cosaques campés pendant cet hiver sous les murs de Smolensk

et de Novgorod. Ces derniers semblèrent accueillir ses propositions et promirent de se joindre à lui au printemps, soit en se faisant jour à travers le pays par la force, soit autrement, en descendant le Volga ou par terre. Pour plus d'assurance encore, Sarotsky proposa au sultan de lui céder le royaume d'Astrakhan, s'il voulait ordonner à ses Tartares de Crimée de venir au secours du jeune Tsar Ivan Dmitriovitch, pour aider celui-ci à conquérir le royaume de Kasan et après cela, l'empire de Moscovie.

Pendant ce temps, le Tsar de la vraie souche impériale ayant été installé à Moscou, se mit en devoir, avec les grands du royaume, de se défendre contre cet orage menaçant et d'éteindre cet incendie qui causait plus de terreur que tous les autres ennemis. Rassemblant toutes leurs troupes dans les endroits les plus favorables, ils en forment une armée qui se dirige vers Kasan en descendant le Volga sur plus de 1000 bateaux, ils mettent des garnisons dans toutes les places jusqu'à Samara, petite ville frontière des déserts de la Tartarie; outre cela, ils tiennent tête à tous leurs ennemis par d'autres armées. Ces efforts suprêmes, il ne faut pas s'en étonner, ont tout-à-fait ruiné le pays.

Ainsi que je l'ai dit, d'après les dernières nouvelles, les habitants d'Astrakhan ont abandonné la cause de Sarotski parce qu'il voulait livrer le royaume d'Astrakhan aux Turcs. Ils ont mis le siège devant la citadelle, de sorte qu'il sera obligé de se rendre: je pense qu'avant deux mois d'ici, tout cela aura une fin. En outre, tous les Tartares Nogaïs d'alentour ont fait leur soumission aux Moscovites, et les cosaques rebelles, voyant qu'ils ont perdu toute espérance, se sont retirés de nouveau tout en pillant le pays, plus bas que Novgorod. Toute l'armée qui avait été envoyée contre eux, pourra revenir et s'en ira à Smolensk et à Novgorod.

En résumé, c'est là un des premiers et des plus grands succès du Tsar, et si tout se termine ainsi, ce sera un grand bonheur pour la Russie: il ne lui manque que de bons con-

seillers; car tous ceux qui approchent le plus près du Tsar sont des jeunes gens ignorants; les plus honnêtes chanceliers sont des loups ravisseurs qui plument et pillent le peuple au plus fort; personne n'obtient justice du Tsar; l'on ne peut s'adresser à lui qu'en dépensant beaucoup d'argent et, encore, ne sait-on pas alors si son affaire sera prise en considération et aura une fin ou non.

Si les choses restent en cet état, tout cela ne durera pas un an; mais j'espère que Dieu ouvrira les yeux au jeune prince comme il le fit au vieux Tsar Ivanovitch. C'etait là un souverain comme il en faut à la Russie, sinon elle est perdue; car ce peuple ne prospère que lorsqu'il est opprimé par les Grands et c'est dans l'esclavage qu'il devaient riche et heureux. C'est pourquoi la situation ne s'améliorera point aussi longtemps que le peuple ne sera point persuadé que le Tsar doit être assis dans le sang jusqu'aux coudes."

„Je tiens pour certain que par suite de cette grande victoire, le Tsar actuel deviendra plus tard un souverain très heureux, si Dieu vent bien lui ouvrir un peu les yeux et lui inspire l'idée d'arracher la mauvaise herbe qui croît à sa cour et de punir l'injustice de ses officiers. Mais tout doit avoir son temps. Déjà le Tsar a bien fait augurer de lui: aussitôt après son élection, comme on lui exposait l'affaire d'un seigneur qui devait être puni pour un grand méfait par lui commis, il répondit: Ne savez-vous point que les ours de Moscovie ne dévorent pas de gibier pendant leur première année, mais qu'ils ne commencent à chasser que petit à petit en avançant en âge?" S'il agit ainsi, le pays sera bientôt pacifié et tranquille.

(150) Page 309. Bussov rapporte que le Tsar Schouisky, ses deux frères Dmitri et Ivan, et quelques membres de la famille Galitzin furent pris par les Russes eux-mêmes, conduits à Smolensk et livrés, comme prisonniers, au roi de Pologne. (Adelung II : 107—109)

Oeuvres de M. A. van der Linde:

---

1. Beknopte orthoëpie der engelsche taal. Amsterdam: G. Portielje. 1852. p. in-8° .... ƒ 0,60
2. De strijdende gereformeerde kerk. Een strijdschrift. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° .... " 1,10
3. Ons standpunt. Leerrede, gehouden in 1857. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° .... " 0,20
4. De taal des geestes. Leerrede. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° .... " 0,20
5. Kalvyn: over het Avondmaal des Heeren (De cœna Domini). Nederlandsche vertaling. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° " 0,40
6. De handelingen van Ds. Witteveen te Ermelo, uit het gereformeerde standpunt beoordeeld. Vijfde druk. Amsterdam: W. Clement. 1859. in-8° .... " 0,30
7. Protest van den Kerkeraad der Gereformeerde Gemeente te Amsterdam. Amsterdam: P. M. van der Made. 1860. in-8° .. " 0,20
8. Zonde en genade. Leerredenen. Amsterdam: P. M. van der Made. 1861. in-8° .... " 1,—
9. Spinoza. Seine Lehre und deren erste Nachwirkungen in Holland. Eine philosophisch-historische Monographie. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht. 1862. gr. in-8° .... " 3,—
10. Eine Prise für die Ritter der Morgendämmerung. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8° .... " 0,30
11. Het geloof aan de heilige schrift en de uitkomsten van het onderzoek der natuur. Door Dr. J. H. A. Ebrard. Uit het Duitsch vertaald. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8° ... " 0.80
12. Schellings Wijsbegeerte der Openbaring. I: Het systeem. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. gr. in-8° .... " 7,75
13. Eenvoudige vragen aan den Jurist... over de Moderne Theologie. Amsterdam: P. M. van der Made. 1862. p. in-8° ... " 0,20
14. Dr. A. Schwegler. Overzicht van de Geschiedenis der Wijsbegeerte. Een akademiesch handboek. Naar de vierde duitsche uitgave bewerkt en vermeerderd. Utrecht: J. J. H Kemmer. 1863. in-8° ....

15. De handelingen der Synode, gehouden te Dordrecht in 1618—19. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1863. gr. in-8°. (*Ouvrage non terminé.*).. *f* 0,—

16. Aanteekeningen op het »Ontwerp der spelling voor het Nederlandsch Woordenboek." Nijmegen: C. Klercq. 1863. gr. in-8°. » 0,60

17. Gedachten over de eerste voordracht van Ds. Hooykaas Herderscheê. Nijmegen: C. Klercq. 1863. gr. in-8°.......... » 0,25

18. Isaac Massa. Een historische studie. Amsterdam: Frederik Muller. 1864. gr. in-8°.............................. » 1,—

19. De nederlandsche Geloofsbelijdenis, naar de oorspronkelijke nederlandsche uitgave van 1562. Derde druk. Nijmegen: Adolf Blomhert. 1864. in-12°......................... » 1,—

20. De politieke en kerkelijke partijen in Europa. Akademische voorlezingen van Dr. F. J. Stahl. Uit het Duitsch vertaald. Nijmegen: Adolf Blomhert. 1865. in-8°............. ... » 3,90

21. De schaakpartijen van Gioachimo Greco (Opgedragen aan den generaal-majoor J. Hulst). Nijmegen: Adolf Blomhert. 1865. in-8°.. » 1,—

22. Het Duel. Utrecht: C. van der Post. 1865. p. in-8°....... » 0,60

23. Het Nijmeegsch Protest. Een strijdschrift tegen de moderne theologie. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. in-8°...... » 0,30

24. Paul Janet: Kritiek van het moderne materialisme. Uit het Fransch vertaald. Met een brief aan een theolog. Utrecht: J. J. H. Kemmer. 1865. p. in-8°............ » ..

25. Isaac Massa de Haarlem: Histoire des guerres de la Moscovie &c. 2 Voll..................................... » 10,00

Sous presse:

26. De politieke en kerkelijke partijen in Nederland. in-8°.

27. Die Stoue van Jan van den Dale. p. in-4°.

28. Verspreide opstellen. I: 1851—1865. gr. in-8°.

29. Menschen en dieren. p. in-8°.

30. Bibliografie van Haarlem. gr. in-8°.

